OEUVRES
D'HORACE,
EN LATIN,
TRADUITES EN FRANÇOIS
PAR M. DACIER,
ET
LE P. SANADON.
AVEC LES REMARQUES
CRITIQUES, HISTORIQUES
ET GEOGRAPHIQUES,
de l'un & de l'autre.

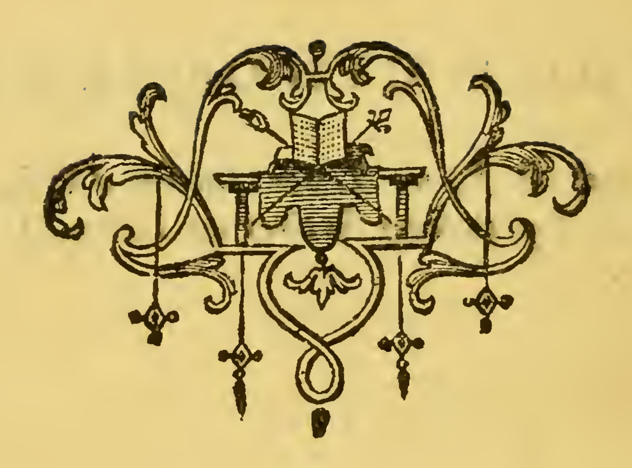
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
M. DCC. XXXV.

TOME CINQUIEME.

Contenant le Livre I. des Satires d'Horace, & les 2 premieres Satires du Livre II.



PRE.



PREFACE

DE MR. DACIER

SUR LES SATIRES D'HORACE,

Où l'on explique l'origine & le progrès de la Satire des Romains, & tous les changemens qui lui sont arrivez.

HORACE appelle ses deux Livres de Satires, *Discours* & *Satires*, indifferemment. Et comme ces deux noms donnent d'abord des idées differentes à certains égards, il est necessaire d'éclaircir ce que les anciens Latins ont entendu par le mot de *Satire*. Le savant Casaubon est le premier & le seul qui ait travaillé avec succès à montrer ce que c'étoit que la Poësie Satyrique des Grecs, & la Satire des Romains. Son Livre est un thresor inestimable: & j'avouë, que j'en ai tiré de fort grands secours. C'est l'usage que nous devons faire du travail de ces Hommes extraordinaires, qui ne nous ont precedez que pour nous guider, & pour nous servir comme de flambeau, dans les épaisses tenebres de l'Antiquité. Il ne faut pourtant pas toûjours avoir les yeux si fort attachez

tachez sur eux, que l'on ne regarde souvent à ses pieds. Car ils marchent quelquefois par des chemins qu'il est bon de ne pas suivre. C'est ce que j'ai fait ici, où j'ai suivi des sentiers qui n'ont point encore été batus, comme on le verra dans la suite.

La Satire est une espece de Poësie qui n'a été connuë que des Romains, & qui n'a nulle affinité avec la Poësie Satyrique des Grecs, comme quelques Savans l'ont pretendu. Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, quand il écrit dans le Chapitre X. du Livre I. *Satira quidem tota nostra est.* " La Satire est toute entiere à nous." C'est pourquoi Horace l'appelle dans la derniere Satire de ce Livre, *Græcis intactum carmen*, une Poësie inconnuë aux Grecs. Voici donc l'étymologie naturelle de ce mot: Les Latins disoient *satur*, saoul, pour *plenum*, plein, à qui il ne manque rien pour sa perfection. C'est ainsi qu'ils ont dit *satur color*, quand la laine a bien pris la couleur, & qu'il ne se peut rien ajoûter à sa teinture. De *satur* on a fait *satura*, que l'on a aussi écrit par un *i* simple, *satira*, comme *maxumus*, & *maximus*; *optumus*, & *optimus*, *&c.* *Satura*, est un adjectif qui se rapporte à un substantif sous-entendu. Car les anciens Romains disoient *saturam*, en sous-entendant *lancem*: & *satura lanx*, étoit proprement un bassin rempli de toutes sortes de fruits, qu'ils offroient tous les ans à Cerès & à Bacchus, comme les prémices de tout ce qu'ils venoient de cueillir. Ces Offrandes de differentes choses mêlées ensemble, n'étoient pas inconnuës aux Grecs, qui les appelloient

παν-

πανκαρπὸν θυσίαν, *Sacrifice de toutes ſortes de fruits*; πανσπερμίαν & πυανεψίαν, *Offrande de toutes ſortes de graines*, quand ils offroient des legumes. Le Grammairien Diomede a parfaitement expliqué & la coutume des Romains, & le mot *ſatura*, dans ce paſſage : *Lanx referta variis multiſque primitiis ſacris Cereris inferebatur, & à copia & ſaturitate rei ſatura vocabatur, cujus generis lancium & Virgilius in Georgicis meminit, cùm hoc modo dicit :*

Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Et :

——— *lanceſque & liba feremus.*

„ On portoit aux Sacrifices de Cerès un baſſin „ rempli de toutes ſortes de prémices : & à „ cauſe de cette abondance, ce baſſin étoit ap„ pellé *ſatura*. Virgile a parlé de ces baſſins „ dans ſes Géorgiques, quand il dit : *Nous of„ frons les entrailles toutes fumantes dans de „ grands baſſins.*" Et dans un autre endroit : „ *Nous leur offrirons les baſſins & les gâteaux.*" De là le mot *ſatura* fut appliqué à pluſieurs autres mêlanges. Car on appella *Satira*, Satire, *une ſorte de mets fait de pluſieurs choſes.* Ce mot paſſa même aux ouvrages de l'eſprit : car on appella *Leges ſaturas* des Loix qui contenoient pluſieurs Chefs, ou pluſieurs Titres : comme par exemple la Loi *Julia Papia Poppæa*, qui fut appellée *Miſcella*, ce qui eſt la même choſe que *Satura*. De là vint cette façon de parler :

 per

per ſaturam Legem ferre, quand on faiſoit une Loi, ſans recueillir & compter les voix, en opinant à la hâte, & tous enſemble confuſément ſur pluſieurs chefs, ce qu'on appelloit proprement *per ſaturam ſententias exquirere*, comme parle Saluſte après Lelius. On ne ſe contenta pas d'appeller ces Loix *Saturas*, on donna encore ce nom à certains Livres, comme Peſcennius Feſtus, qui fit des Hiſtoires *Saturas*, ou *per Saturam*. Après tous ces exemples, on pourroit bien s'imaginer, que les Ouvrages d'Ennius, de Lucilius & d'Horace ont tiré de là leur nom, & qu'ils ont été appellez *Saturæ*, parce que *multis & variis rebus hoc carmen refertum eſt*, „cette Poëſie eſt pleine de „ quantité de choſes differentes," comme parle Porphyrion : Et cela eſt vrai en partie. Mais il ne faut pas croire, que ce ſoit de là immédiatement. Ce mot avoit paſſé auparavant à d'autres choſes qui ont plus de rapport avec ces Satires d'Horace : & c'eſt ce qu'il faut expliquer, en ſuivant un ordre dont Caſaubon même ne s'eſt pas aviſé ; & qui mettra la choſe dans une telle évidence, qu'on n'aura plus aucun ſujet de douter.

Les Romains ayant été près de quatre cens ans ſans aucuns Jeux Sceniques, le haſard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs Fêtes les vers *Saturniens*, & *Feſcennins*, qui leur tinrent lieu de Pieces de Theatre près de ſix-vingts ans. Ces vers étoient rudes, & ſans preſque aucun nombre, comme étant nez ſur le champ, & faits par un Peuple encore ſauvage, & qui ne connoiſſoit d'autres Maîtres que

la joie, & que les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries grossieres, & accompagnés de postures & de danses. On n'a qu'à se representer de bons Paysans qui dansent lourdement, & qui se raillent par des *impromptu* grossiers, où ils se reprochent tour à tour ce qu'ils savent les uns des autres. C'est ce qu'Horace dit dans la premiere Epître du Livre II.

Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

Cette coutume fit naître enfin la licence des vers Fescennins, dans lesquels les Paysans se disoient tour à tour des injures grossieres. A ces vers licentieux & dereglez succeda bientôt une autre espece de Poëme plus châtié, qui étoit aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avoit rien de deshonnête. Ce Poëme parut sous le nom de *Satire*, à cause de sa variété, & cette Satire avoit des modes reglez, c'est-à-dire une Musique reglée, & des danses; mais les postures deshonnêtes en étoient bannies. Tite Live dans le Livre VII. *Vernaculis artificibus, quia* Hister *Tusco verbo Ludio vocabatur, nomen* Histrionibus *inditum, qui non sicut ante Fescennino versu similem, compositum temerè ac rudem, alternis jaciebant; sed impletas modis satiras, descripto jam ad tibicinem cantu, motuque congruenti peragebant.* „ Et parce qu'en langage Toscan *Hister* signifie *Acteur*, on appella *Histrions*, les Acteurs du païs même. Ces Acteurs ne recitoient pas tour à tour, des vers grossiers, & faits sur le champ, comme les

„ vers Feſcennins ; mais ils jouoient des Sati-
„ res completes, qui avoient une Muſique re-
„ glée & accommodée au ſon des flûtes, &
„ qui étoient accompagnées de danſes & de
„ mouvemens convenables." Ces Satires étoient proprement des Farces honnêtes, où les Spectateurs & les Acteurs étoient jouez indifferemment.

Livius Andronicus trouva les choſes en cet état, quand il s'aviſa le premier de faire des Comedies & des Tragedies, à l'imitation des Grecs. Ce divertiſſement aiant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule, & on négligea les Satires pour quelque temps; mais on les reprit enſuite : & bien-tôt après on trouva à propos de les joindre avec les Comedies, en les jouant à la fin, comme on joue aujourd'hui les Farces. On les joignit particulierement avec les Pieces Atellanes ; & alors on changea leur nom de *Satires*, en celui d'*Exodia*, qu'elles conſerverent toûjours depuis.

Voilà la premiere, & la plus ancienne eſpece de Satire Romaine. Il y en a de deux autres ſortes, & qui, quoi que fort differentes de cette premiere, ne laiſſent pas de lui devoir toutes deux leur naiſſance, & d'en être comme les rejettons. C'eſt ce que je vais prouver le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Un an après que Livius Andronicus eut fait jouer ſes premieres Pieces, l'Italie vit naître Ennius, qui étant devenu grand, & aiant eu tout le loiſir de remarquer l'empreſſement

que

que les Romains avoient pour les Satires, dont j'ai déja parlé, crut que des Poëmes qui ne ſeroient pas faits pour le Theatre, mais qui conſerveroient le fiel, les railleries, & les plaiſanteries de ces Satires, qu'on jouoit avec tant d'applaudiſſement, ne manqueroient pas d'être bien reçus. Il haſarda donc la choſe, & fit des Diſcours auxquels il conſerva le nom de Satires. Ces Diſcours étoient entierement ſemblables à ces Diſcours d'Horace, & pour la matiere, & pour la varieté. La ſeule difference eſſentielle qu'on y peut remarquer, c'eſt qu'Ennius, à l'exemple de quelques Grecs, & d'Homere même, avoit pris la liberté de mêler pluſieurs ſortes de vers. Car il mettoit enſemble des hexametres avec des ïambes trimetres, & avec des tetrametres trochaïques, ou vers quarrez, comme cela paroît par les fragmens qui nous reſtent. Voici de ces vers quarrez qu'Aulugelle nous a conſervez, & qui meritent bien d'avoir place ici, à cauſe de leur beauté:

Hoc erit tibid argumentum ſemper in promptu ſitum:
Ne quid expectes amicos quod tute agere poſſies.

„ Tu auras toûjours devant les yeux cet avertiſſement: N'attends point de tes amis ce „ que tu peux faire toi-même." J'attribuë auſſi aux Satires d'Ennius cette autre eſpece de

 vers

vers qui sont d'une beauté & d'une élegance fort au-dessus du siecle auquel ils ont été faits. On ne sera pas fâché de les voir ici :

Non habeo denique nauci Marsum Augurem,
Non vicanos aruspices, non de Circo Astrologos,
Non Isiacos Conjectores, non Interpretes somniûm :
Non enim sunt ii, aut scientiâ, aut arte divini;
Sed superstitiosi vates, impudentesque harioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat :
Qui sui quæstus caussa fictas suscitant sententias :
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam :
Quibus divitias pollicentur ab iis drachmam petunt.
De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

„ Je ne fais nul compte des Augures Marses, „ ni des Devins des coins des ruës, ni des „ Astrologues du Cirque, ni des Pronosti- „ queurs d'Isis, ni des Interpretes des songes. „ Car ils n'ont ni l'art ni la science de devi- „ ner. Mais ce sont des Prophetes supersti- „ tieux & impudens, ou des fainéans, ou „ des fous, ou des gens qui se laissant gour-

„ mander

„ mander par la pauvreté, ſuppoſent des Pro-
„ pheties, pour en tirer quelque gain ; qui é-
„ tant aveugles pour eux-mêmes, veulent mon-
„ trer le chemin aux autres ; & qui nous de-
„ mandent une drachme, en nous promettant
„ des threſors. Qu'ils prennent donc cette
„ drachme de ces threſors, & qu'ils nous ren-
„ dent le reſte.

Dans ces Satires d'Ennius, on trouvoit la variété, les railleries, les alluſions, les fables, le dialogue même, en un mot tout ce qui faiſoit le caractere & l'agrément des premieres Satires, à l'exception de la danſe & du chant. Après Ennius, on eut Pacuve, qui fit auſſi des Satires, à l'exemple d'Ennius qui étoit ſon Oncle, ou ſelon d'autres ſon Ayeul maternel.

Lucilius nâquit dans le tems que Pacuve étoit dans ſa force. Il fit auſſi des Satires, mais il leur donna un tour nouveau ; & il tâcha d'imiter de plus près le caractere de la vieille Comedie Greque, dont on n'avoit dans l'ancienne Satire Romaine qu'une idée fort imparfaite, & telle qu'on pouvoit la trouver dans un Poëme que la Nature ſeule avoit dicté, avant que les Romains euſſent penſé à imiter les Grecs, & à s'enrichir de leurs dépouilles. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage de la I. Satire du Liv. II.

——— *Quid, cùm eſt Lucilius auſus*
Primus in hunc operis componere carmina morem?

„ Et quoi, quand Lucilius oſa le premier fai-

„ re de cette ſorte de vers?" Horace n'a eu garde de vouloir dire qu'on n'eût pas fait des Satires avant Lucilius, puiſque Lucilius avoit été precedé par Ennius & par Pacuve, dont il n'avoit fait que ſuivre l'exemple. Il a voulu ſeulement faire entendre, que Lucilius avoit donné une nouvelle façon à ce Poëme, qu'il l'avoit embelli, & que par cette raiſon il en devoit être conſideré comme le premier Auteur. Quintilien a eu la même penſée, quand il a écrit dans le Chap. I. du Liv. X. *Satira quidem tota noſtra eſt, in qua primus inſignem laudem adeptus eſt Lucilius.* „ La Satire eſt „ toute entiere à nous. Lucilius eſt le premier „ qui y ait acquis une fort grande reputation." Il faut donc bien s'empêcher de donner dans le ſentiment de Caſaubon, qui ſur la foi de Diomede a crû, que la Satire d'Ennius, & celle de Lucilius, étoient entierement differentes. Voici les propres termes de ce Grammairien, qui ont trompé ce judicieux Critique: *Satira eſt carmen apud Romanos, non quidem apud Græcos, & maledicum, & ad carpenda hominum vitia, archææ Comœdiæ charactere compoſitum, quale ſcripſerunt Lucilius, & Horatius, & Perſius. Sed olim carmen, quod ex variis Poëmatibus conſtabat, Satira dicebatur, quale ſcripſerunt Pacuvius & Ennius.* „ La Satire eſt chez les „ Romains, & non pas chez les Grecs, un „ Poëme mordant, & compoſé ſur le modele „ de l'ancienne Comedie, pour reprendre les „ vices, tel que les Poëſies de Lucilius, d'Ho- „ race, & de Perſe. Mais autrefois on don- „ noit le nom de Satire à un Poëme mêlé de „ di-

„ diverses sortes de vers, comme Ennius & „ Pacuve en ont composé". On voit manifestement, que Diomede separe la Satire de Lucilius de celle d'Ennius & de Pacuve. La raison qu'il donne de cette distinction est ridicule, & absolument fausse. Ce Grammairien n'avoit pas assez examiné la nature & l'origine de ces deux Satires, qui étoient entierement semblables, & par la matiere, & par la forme. Car Lucilius n'avoit fait qu'y ajoûter un peu plus de politesse, & plus de sel, sans presque y rien changer : & s'il n'avoit pas mis ensemble plusieurs sortes de vers dans la même Piece, comme Ennius, il avoit fait diverses Pieces, dont les unes étoient toutes entieres de vers hexametres, & les autres toutes entieres de vers ïambes, & de vers trochaïques, comme on peut le voir par ses fragmens. En un mot, si les Satires de Lucilius sont differentes de celles d'Ennius, parce que le premier a beaucoup ajoûté au travail de l'autre, comme Casaubon l'a pretendu, il s'ensuivra de là, que celles d'Horace & celles de Lucilius seront aussi entierement differentes ; puis qu'Horace n'a pas moins encheri sur les Satires de Lucilius, que celui-ci avoit encheri sur celles d'Ennius & de Pacuve. Ce passage de Diomede a aussi trompé Douza le fils. Ce que je ne dis pas pour mettre en vûë quelque legere faute de ces grands Hommes : mais seulement pour faire voir avec quelle exactitude, & avec quelle défiance il faut lire leurs Ouvrages, quand il s'agit d'une chose aussi obscure & aussi ancienne que celle-ci.

J'ai fait voir ce que c'étoit que l'ancienne Satire faite pour le Theatre ; j'ai montré, qu'elle avoit donné l'idée de la Satire d'Ennius ; & enfin j'ai prouvé suffisamment, que les Satires d'Ennius & de Pacuve, de Lucilius & d'Horace, ne sont qu'une même espece de Poëme, qui n'a reçû sa perfection que de ce dernier. Il est tems de parler de cette seconde espece de Satire que j'ai promis d'expliquer, & qui est née aussi de l'ancienne Satire. C'est celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la Satire *Menippée*; parce que Varron, le plus savant des Romains, en fut le premier Auteur, & qu'il imita dans cet Ouvrage les manieres de Menippe Gadarenien, Philosophe Cynique.

Cette Satire n'étoit pas seulement mêlée de plusieurs sortes de vers: Varron y avoit entremêlé de la prose, & avoit fait un mêlange de Grec & de Latin. Quintilien, après avoir parlé de la Satire de Lucilius, ajoûte : *Alterum illud est, & prius Satiræ genus, quod non sola carminum varietate mistum condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus.* „L'autre, & la premiere espece de Satire, c'est „celle que fit Varron, le plus savant des Ro„mains, & dans laquelle il ne se contenta „pas de mêler plusieurs sortes de vers". La seule difficulté de ce passage est, en ce que Quintilien assure, que cette Satire de Varron est la premiere. Car comment cela pourroit-il être, puis que Varron étoit beaucoup plus jeune que Lucilius ? Quintilien n'a pas voulu dire, que la Satire de Varron fût la premiere dans l'ordre des tems; il savoit bien, qu'à cet é-

égard elle étoit la derniere : mais il a voulu faire entendre, que cette Satire, ainsi mêlée, tenoit plus des Satires d'Ennius & de Pacuve, qui s'étoient donnez beaucoup de liberté dans cette composition, que de celles de Lucilius qui avoit été plus severe & plus châtié.

Il ne nous reste plus aujourd'hui de ces Satires de Varron, que quelques fragmens, le plus souvent fort corrompus, & que les titres, dont la plûpart sont doubles. Ce qui fait voir la grande variété des sujets que Varron y avoit traitez.

Le Livre de Seneque sur la mort de Claudius, celui de Boëce, De la Consolation de la Philosophie, & celui de Petrone, sont autant de Satires entierement semblables à celles de Varron.

Voilà ce que je puis dire en general sur la Satire. J'en ai fait un Traité particulier beaucoup plus étendu qui a été inseré dans le II. Tome des *Memoires de Litterature*, de l'Academie des Inscriptions & belles Lettres. (Tom. III. p. 246. Edition d'Amsterd. 1719.) Ce que je dis ici suffit pour en donner une idée generale. Il n'est pas necessaire d'insister davantage sur ce sujet. Dans les Remarques je trouverai mieux l'occasion d'expliquer la nature des Satires d'Horace. Cependant le Lecteur doit se souvenir, que le nom de Satire en Latin ne convient pas moins à des Discours qui sont faits pour recommander la Vertu, qu'à ceux où l'on s'est proposé de décrier le Vice. Il n'en est pas de même dans notre Langue, où le seul nom de Satire fait trembler ceux qui voudroient

bien paroître ce qu'ils ne ſont pas. Car en François qui dit *ſatire*, dit *mediſance*. Le mot ne laiſſe pourtant pas d'être toûjours le même; mais les Latins dans les titres de leurs Livres, n'ont ſouvent eu égard qu'au mot & à l'étenduë de ſa ſignification fondée ſur l'étymologie, au lieu que les François n'ont regardé qu'au premier & au plus grand uſage que l'on en a fait dans ſes commencemens, de railler, & de médire. Ainſi ce mot doit toûjours être écrit en Latin par un *u*, ou par un *i*: *Satura*, *Satira*, & en François par un *i* ſimple. Ceux qui l'ont écrit avec un *y*, ont cru avec Scaliger, Heinſius, & beaucoup d'autres, que les Divinitez des Bois, que les Grecs appelloient *Satyres*, & les Romains *Faunes*, avoient donné leur nom à ces Pieces; & que du mot *Satyrus* on avoit fait *Satyra*; & que ces Satires avoient une grande affinité avec les Pieces Satyriques des Grecs. Ce qui eſt entierement faux, comme Caſaubon l'a fort bien prouvé, en faiſant voir, que du mot *Satyrus* on ne peut jamais former *Satyra*, mais *ſatyrica*, & en marquant les differences qu'il y avoit entre les Poëmes ſatyriques des Grecs, & les Satires des Romains. Monſieur Spanheim dans ſa belle Preface des Ceſars de l'Empereur Julien, a ajoûté de nouvelles reflexions à ce que ce judicieux Critique en avoit écrit: & il a établi avec beaucoup de jugement cinq ou ſix differences eſſentielles entre ces deux Poëmes: on peut les lire dans ſon Ouvrage. Les Grecs n'ont jamais eu rien d'approchant de la Satire Romaine que leurs Silles, qui étoient auſſi des Poëmes

mes mordans, comme on peut facilement le reconnoître encore par quelques fragmens des Silles de Timon. Il y avoit pourtant cette difference, que les Silles des Grecs étoient des parodies d'un bout à l'autre, ce qu'on ne peut pas dire des Satires des Romains : ou si l'on trouve quelquefois quelque parodie, on voit bien que le Poëte n'a eu garde d'en abuser. Et par consequent la parodie ne fonde pas l'essence de la Satire, comme elle fonde l'essence des Silles.

Après avoir expliqué la nature, l'origine, & le progrès de la Satire, je dirai un mot d'Horace en particulier.

Je ne saurois donner une idée plus juste de ce qu'il est dans cet Ouvrage, qu'en le comparant aux Statuës des Silenes, auxquelles Alcibiade compare Socrate dans le Banquet. C'étoient des Figures, qui n'avoient rien d'agreable, ni de beau en dehors : & quand on prenoit la peine de les ouvrir, on y trouvoit les figures de toutes les Divinitez. De la maniere dont Horace se presente à nous dans ces Satires, nous n'y découvrons rien d'abord qui merite notre attachement. Il semble qu'il est plus propre à amuser des enfans, qu'à occuper des hommes. Mais quand nous lui ôtons ce qui le cache à nos yeux, & que nous le voyons jusques au fond, nous y trouvons toutes les Divinitez ensemble, c'est-à-dire, toutes les Vertus qui doivent faire l'exercice continuel de ceux qui cherchent sérieusement à se corriger de leurs vices.

Jusques ici on s'est assez contenté de le voir

par

par le dehors : & c'eſt une choſe étonnante, que des Satires que l'on a lûës ſi long-tems, aient été ſi peu connuës, ou ſi mal expliquées. On s'eſt arrêté à l'écorce, & l'on ne s'eſt attaché qu'à donner l'intelligence des mots. On les a commentées en Grammairien, & point du tout en Philoſophe ; comme ſi Horace avoit écrit pour être ſimplement entendu, & plutôt pour nous divertir que pour nous inſtruire. Ce n'eſt pas là le but qu'il s'eſt propoſé dans cet Ouvrage. La fin des paroles c'eſt l'action, pour laquelle même les paroles ont été trouvées. Quand elles n'operent pas des actions, ce ſont des ſons inutiles, qui frapent l'oreille, & qui ne paſſent pas au cœur.

Dans ces deux Livres Horace veut nous apprendre à combattre nos vices, à regler nos paſſions, à ſuivre la Nature, pour donner des bornes à nos deſirs ; à démêler le faux d'avec le vrai, & nos idées d'avec les choſes ; à revenir de nos préjugez ; à bien connoître les principes & les motifs de toutes nos actions, & à éviter le ridicule qui ſe trouve dans tous les hommes entêtez des opinions qu'ils retiennent opiniâtrément, ſans examiner ſi elles ſont bien fondées. En un mot, il travaille à nous rendre heureux pour nous-mêmes, agreables & fideles à nos amis, & commodes, diſcrets, & honnêtes, pour tous ceux avec qui nous ſommes obligez de vivre. Faire entendre les termes dont il s'eſt ſervi ; expliquer les figures qu'il employe, & conduire ſurement les Lecteurs dans le labyrinthe d'une expreſſion embarraſſée, & d'une parentheſe obſcure, juſques

ques là ce n'eſt pas grand' choſe ; &, comme dit Epictete, il n'y a encore là rien de beau, ni qui ſoit veritablement digne d'un homme ſage. Le principal & le plus important, c'eſt de montrer l'uſage, la raiſon, & la preuve de ſes Preceptes ; & de faire voir, que ceux qui ne tâchent pas de ſe corriger ſur un ſi beau modele, ſont juſtement comme des Malades qui auroient un Livre tout plein de remedes pour leurs maux, & qui ſe contenteroient de les lire, ſans les comprendre, & ſans en connoître l'utilité.

Ce n'eſt pas que dans ces Commentaires j'aye rien negligé de ce qui eſt du devoir d'un Grammairien. J'eſpere que l'on s'en appercevra, & que l'on ne trouvera plus aucune difficulté dans le texte. Mais je me ſuis particulierement attaché à éclaircir les matieres dont Horace traite ; à faire voir la ſolidité de ſes raiſons ; à déveloper les tours qu'il prend pour prouver ce qu'il veut, & pour refuter, ou éluder ce qu'on lui oppoſe ; à confirmer la verité de ſes déciſions ; à faire ſentir la délicateſſe de ſes ſentimens, & à mettre dans tout ſon jour le ridicule qu'il trouve dans les choſes qu'il veut combattre. C'eſt ce que perſonne n'a fait avant moi. Au contraire, comme Horace eſt un veritable Protée, qui prend mille formes differentes, on l'a ſouvent perdu : & ne ſachant plus comment le reprendre, on l'a accroché comme on a pû ; & on lui a donné en beaucoup d'endroits des ſentimens, non ſeulement qu'il n'a point, mais qui ſont préciſément ceux qu'il refute. Je ne dis pas cela pour blâ-

blâmer ceux qui ont travaillé avant moi ſur les Ouvrages de ce grand Poëte. Je loue leurs efforts : ils m'ont ouvert le chemin ; & s'il eſt vrai que j'aye quelque petit avantage ſur eux, je le dois tout entier aux grands Hommes de l'Antiquité, que j'ai lûs avec plus de ſoin, & ſans doute avec plus de loiſir. Je parle d'Homere, de Platon, d'Ariſtote, & de quelques autres Auteurs Grecs & Latins que j'étudie inceſſamment, pour tâcher de former mon goût ſur le leur, & de puiſer dans leurs Ecrits la droiture d'eſprit, le bon-ſens, & la raiſon.

Je ſai bien, qu'il y a aujourd'hui des Auteurs qui ſe moquent de ces grands noms, qui appellent des acclamations qu'ils ont reçuës dans tous les ſiecles, & qui voudroient leur ôter les couronnes qu'ils ont ſi bien meritées, & qu'ils ont remportées devant de ſi auguſtes Tribunaux. Mais en voulant s'empêcher de tomber dans l'Admiration, qu'ils regardent comme la fille de l'Ignorance, ils ne voyent pas qu'ils s'éloignent de cette Admiration que Platon appelle la Mere de la Sageſſe, & qui la premiere a ouvert les yeux aux hommes. Je ne m'étonne pas que les beautez celeſtes que l'on trouve dans les Ecrits de ces Hommes incomparables, n'aient pour eux ni attraits ni charmes, parce qu'ils n'ont pas la force de tenir les yeux long-temps levez ſur elles, & que d'ailleurs il eſt beaucoup plus aiſé de les mépriſer que de les connoître.

Pour moi, je declare, que je ſuis plein d'admiration, & de veneration pour ces Genies Divins. Je les ai toûjours devant les yeux comme des Juges venerables & incorruptibles, de-

devant lesquels je prens plaisir à m'imaginer que je dois rendre compte de mes Ecrits. J'ai en même temps un grand respect pour la posterité : & je pense toûjours avec plus de crainte que de confiance au jugement qu'elle fera de mes Ouvrages, s'ils sont assez heureux pour passer jusqu'à elle. Cela n'empêche pas que je n'estime les grands Hommes qui vivent aujourd'hui. Je reconnois, qu'il y en a plusieurs qui font honneur à notre siecle, & qui auroient orné les siecles passez. Mais parmi ces grands Hommes dont je parle, je n'en connois pas un, & il ne peut même y en avoir un seul, qui n'estime & n'honore les Anciens, qui ne soit dans leur goût, & qui ne suive leurs Regles. Pour peu qu'on s'en éloigne, on s'éloigne en même tems de la Nature & de la Verité : & je ne craindrai pas de dire, qu'il ne seroit pas plus difficile de voir sans yeux ou sans lumiere, qu'il est impossible d'acquerir un merite solide, & de se former l'esprit par d'autres voyes que par celles que les Grecs & les Romains nous ont tracées : soit que nous les suivions par la seule force d'un heureux naturel, ou que l'art & l'étude nous y conduisent. Et pour ceux qui blâment ainsi l'Antiquité sans la connoître, il est bon de les detromper pour une bonne fois, & de leur faire voir, qu'en voulant donner tout l'avantage à notre siecle, ils prennent justement le chemin de le deshonorer. En effet, quelles plus grandes preuves de la grossiereté, ou plutôt de la barbarie d'un siecle, que d'y voir Homere traité de fade, Platon d'ennuyeux, Aristote d'ignorant, Demosthene

mosthene & Ciceron d'Avocats ordinaires, Virgile de Poëte sans graces & sans agrémens, & Horace d'Auteur peu poli, languissant, & sans force? Les Barbares, qui ont ravagé la Grece & l'Italie, & qui ont travaillé avec tant de fureur à détruire ce qu'elles avoient de plus beau, ont-ils jamais rien fait de plus horrible? Mais j'espere que le faux goût de quelques Particuliers sans autorité ne sera pas imputé à tout un siecle, & ne donnera pas la moindre atteinte aux Anciens. Ce fut en vain qu'un Empereur se ligua contre Homere, contre Virgile, & contre Tite-Live. Ses efforts furent inutiles: & la guerre qu'il fit à des Ouvrages si parfaits, ne servit qu'à augmenter dans son Histoire le nombre de ses folies, & qu'à le rendre plus odieux à toute la posterité.





QUINTI HORATII FLACCI
SERMONUM SEU SATIRARUM
LIBER PRIMUS.

SATIRA I.

AD MÆCENATEM.

QUI fit, *Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem*
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat? laudet diversa sequentes?
O fortunati mercatores! gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contra mercator, navim jactantibus austris,
Militia est potior: quid enim, concurritur? horæ
Momento aut cita mors venit, aut victoria læta.
Agricolam laudat juris legúmque peritus,
Sub galli cantum Consultor ubi ostia pulsat.
Ille, datis vadibus qui rure extractus in urbem est,
So-

4 *armis.*

Solos felices viventes clamat in urbe.
Cetera de genere hoc (adeo ſunt multa) loquacem
Delaſſare valent Fabium: ne te morer, audi
Quo rem deducam: Siquis Deus, En ego, dicat,
Jam faciam quod vultis: eris tu, qui modo miles,
Mercator: tu, conſultus modo, ruſticus, hinc vos,
Vos hinc mutatis diſcedite partibus: eia,
Quid ſtatis? nolint: atqui licet eſſe beatis.
Quid cauſæ eſt, merito quin illis Jupiter ambas
Iratus buccas inflet? neque ſe fore poſthac
Tam facilem dicat, votis ut præbeat aurem?
Præterea, ne ſic, ut qui jocularia, ridens
Percurram: quanquam ridentem dicere verum
Quid vetat? ut pueris olim dant cruſtula blandi
Doctores, elementa velint ut diſcere prima.
Sed tamen amoto quæramus ſeria ludo.
Ille gravem duro terram qui vertit aratro:
Perfidus hic caupo, miles, nautæque, per omne
Audaces mare qui currunt: hac mente laborem
Seſe ferre, ſenes ut in otia tuta recedant,
Aiunt quum ſibi ſint congeſta cibaria: ſicut
Parvula (nam exemplo eſt) magni formica laboris
Ore trahit quodcunque poteſt, atque addit acervo,
Quem ſtruit, haud ignara ac non incauta futuri.
Quæ, ſimul inverſum contriſtat Aquarius annum,
Non uſquam prorepit: & illis utitur ante
Quæſitis, ſapiens: quum te neque fervidus æſtus
Demoveat lucro, neque hyems, ignis, mare, ferrum,
Nil

23 *prætereo.* 25 *& pueris.* 39 *nec.*

Nil obstet tibi, dum ne sit te ditior alter.
Quid juvat immensum te argenti pondus & auri
Furtim defossa timidum deponere terra?
Quod si comminuas, vilem redigatur ad assem;
At ni id fit, quid habet pulcri constructus acervus?
Millia frumenti tua triverit area centum,
Non tuus hoc capiet venter plus quàm meus: ut si
Reticulum panis venales inter onusto
Fortè vehas humero, nihilo plus accipias quàm
Qui nihil portarit: vel dic, quid referat intra
Naturæ fines viventi, jugera centum an
Mille aret. at suave est ex magno tollere acervo.
Dum ex parvo nobis tantundem haurire relinquas;
Cur tua plus laudes cumeris granaria nostris?
Ut tibi si sit opus liquidi non amplius urna,
Vel cyatho: & dicas, Magno de flumine mallem
Quam ex hoc fonticulo tantundem sumere: eo fit,
Plenior ut si quos delectet copia justo,
Cum ripa simul avulsos ferat Aufidus acer.
At qui tantulo eget quanto est opus, is neque limo
Turbatam haurit aquam, neque vitam amittit in undis.
At bona pars hominum, decepta cupidine falso,
Nil satis est, inquit: quia tanti, quantum habeas, sis.
Quid facias illi? jubeas miserum esse libenter,
Quatinus id facit: ut quidam memoratur Athenis
Sordidus, ac dives, populi contemnere voces
Sic

46 *capiat... ac meus.* 50 *viventis.* 51 *de.* 55 *ac... malim.* 59 *tantuli eget quantum.* 63 *miseram.* 64 *Quatenus.*

Sic ſolitus, Populus me ſibilat, at mihi plaudo
Ipſe domi, ſimulac nummos contemplor in arca.
Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina...... quid rides? mutato nomine de te
Fabula narratur: congeſtis undique ſaccis
Indormis inhians: & tanquam parcere ſacris
Cogeris, aut pictis tanquam gaudere tabellis,
Neſcis quo valeat nummus? quem præbeat uſum?
Panis ematur, olus, vini ſextarius: adde,
Queis humana ſibi doleat natura negatis.
An vigilare metu exanimem, noctéſque dieſque
Formidare malos fures, incendia, ſervos,
Ne te compilent fugientes: hoc juvat? horum
Semper ego optarim pauperrimus eſſe bonorum.
At ſi condoluit tentatum frigore corpus,
Aut alius caſus lecto te affixit: habes qui
Aſſideat, fomenta paret, Medicum roget ut te
Suſcitet, ac reddat gnatis cariſque propinquis?
Non uxor ſalvum te vult, non filius: omnes
Vicini oderunt, noti, pueri atque puellæ.
Miraris, quum tu argento poſt omnia ponas,
Si nemo præſtet quem non merearis amorem?
At ſi cognatos, nullo Natura labore
Quos tibi dat, retinere velis ſervareque amicos,
Infelix operam perdas: ut ſiquis aſellum
In campo doceat parentem currere frænis.
Denique ſit finis quærendi: quoque habeas plus,
Pauperiem metuas minus: & finire laborem
Incipias, parto quod avebas: nec facias quod
Umi-

81 *lecto caſus.* 83 *natis reddat.* 92 *quumque.*

Umidius quidam (non longa est fabula) dives,
Ut metiretur nummos: ita sordidus ut se
Non unquam servo melius vestiret: ad usque
Supremum tempus, ne se penuria victus
Opprimeret, metuebat: at hunc liberta securi
Divisit medium, fortissima Tyndaridarum.
Quid mi igitur suades? ut vivam Nævius? aut sic
Ut Nomentanus? Pergis pugnantia secum
Frontibus adversis componere: non ego, avarum
Quum veto te fieri, vappam jubeo ac nebulonem:
Est inter Tanaim quiddam socerumque Viselli;
Est modus in rebus: sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
Illuc, unde abii, redeo: nemon' ut avarus
Se probet, ac potius laudet diversa sequentes.
Quodque aliena capella gerat distentius uber,
Tabescat? neque se majori pauperiorum
Turbæ comparet? hunc atque hunc superare laboret?
Sic festinanti semper locupletior obstat;
Ut quum carceribus missos rapit ungula currus,
Instat equis auriga, suos vincentibus, illum
Præteritum temnens extremos inter euntem.
Inde fit ut raro, qui se vixisse beatum
Dicat & exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.
Jam satis est: ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

95 *qui tam.* 100 *Tyndariarum.* 101 *Manius? ac.* 111 *Meliori.* 118 *vita.*



LES SATIRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

SATIRE I.

A MECENAS.

M. DACIER.

COMMENT se peut-il, Mecenas, que personne ne soit content du parti où la fortune l'a engagé, ou que sa Raison lui a fait prendre, & qu'il trouve toûjours plus heureux que lui ceux qui ont suivi un genre de vie different du sien? Heureux Marchand! dit le Soldat chargé d'années, & cassé par les longues fatigues de la guerre. D'un autre côté le Marchand, voyant son vaisseau batu d'une horrible tempête, la guerre vaut bien mieux, dit-il: Car quoi? l'on se bat, & une heure de temps amene la mort ou la victoire. Le Jurisconte porte envie au Laboureur, quand le matin avant le chant du coq il entend heurter à sa porte ceux qui viennent le consulter. Et ce pauvre Laboureur, qui pour avoir donné des cautions, est obligé de quitter ses champs pour

ve-

SATIRE I.

A MÉCENE.

Que tous les homes, & sur-tout les avares, sont mécontens de leur sort.

Le P. SANADON.

D'Où vient, Mécène, que chacun se déplait dans l'état de vie, où il se trouve engagé, soit par choix, soit par hasard ; & qu'il vante toujours le bonheur des autres professions ? Heureux les marchands ! dit le soldat acablé du poids de ses armes, & épuisé de fatigues. Heureux les gens de guerre ! dit le marchand, qui void son vaisseau batu par la tempête : car enfin les plus grandes alarmes d'un soldat sont courtes. Est-il aux prises avec l'ennemi ? un moment décide entre la mort & la victoire. Le jurisconsulte qui entend des plaideurs fraper à sa porte dès le point du jour, pour le consulter, porte envie au laboureur. Ce laboureur se trouve-t'il chargé d'une caution, qui l'oblige de quiter sa campagne pour venir à Rome, il ne trouve d'heureux que ceux qui vivent dans les villes. Combien void-on d'exemples de cette nature? Fabius, tout grand parleur qu'il est, ne pouroit pas sufire à les raporter tous. Mais pour vous épargner un détail qui nous méneroit trop loin, voici où j'en veux venir. Je supose qu'un Dieu dise à tous ces gens-là : je suis prêt d'aranger les choses com-

venir à Rome, ne trouve d'heureux que nos citoyens. Tous les autres exemples de cette nature ſont en ſi grand nombre, qu'ils laſſeroient même le grand parleur Fabius. Mais pour ne pas vous retenir trop long-temps, écoutez, je vous prie, où j'en veux venir : Si après toutes ces plaintes, quelque Dieu paroiſſant tout d'un coup, leur diſoit : Me voici prêt à faire ce que vous ſouhaittez. Toi, Soldat, tu ſeras Marchand ; & toi, Juriſconſulte, tu ſeras Laboureur : retirez-vous chacun de votre côté, après avoir ainſi changé de rolle. Holà, qu'attendez-vous donc ? Ils n'en veulent rien faire ; cependant il ne tient qu'à eux d'être heureux. Qu'eſt-ce donc qui retient Jupiter, qu'il ne montre un viſage irrité à des gens ſi dignes de ſa colere, & qu'il ne leur diſe, que deſormais il ne ſera plus ſi facile que d'écouter leurs vœux ? Enfin pour ne pas traiter en riant, & comme un jeu une matiere ſi ſérieuſe, quoique rien n'empêche de dire la verité en riant comme les Precepteurs qui flatent leurs petits diſciples, & qui leur donnent des gâteaux pour leur faire apprendre les lettres de l'alphabet. Mais cependant ne laiſſons pas de parler ſérieuſement, ſans fiction & ſans raillerie. Le Laboureur qui fend le ſein de la terre, l'infidele Cabaretier, le Soldat, les Marchands qui ont l'audace de courir les mers ; tous diſent, qu'ils ne ſupportent les rudes travaux de leur métier, qu'à deſſein de ſe retirer un jour pour vivre en repos dans leur vieilleſſe, après qu'ils auront amaſſé aſſez de bien pour ſe mettre à couvert de la néceſſité, comme la fourmi, diſent-ils : car elle nous donne l'exemple : Toute petite qu'elle eſt, elle ne

laiſ-

comme vous l'entendés. Vous soldat, je vous fais marchand ; & vous jurisconsulte, je consens que vous quitiés la ville, pour vivre à la campagne. Voilà l'échange faite à vôtre gré : que chacun de vous se range maintenant à son poste. . . Allons . . . Quoi ? . . Qu'est-ce qui vous arête ? Ils n'en veulent rien faire. Cependant leur prétendu bonheur est entre leurs mains. Pourquoi Jupiter ne les menace-t'il pas de sa juste colere ? Pourquoi ne leur déclare-t'il pas qu'il n'aura plus la complaisance d'écouter leurs prieres ? Pourquoi ? Je me garderai bien de le dire. Le sujet est trop sérieux, pour badiner. Après tout, rien n'empêche de dire la verité en riant. Les maîtres, qui veulent gagner les enfans, leur donent de tems en tems de petites douceurs, pour les engager d'eux-mêmes à aprendre à lire. Mais trève de plaisanterie, venons à quelque chose de sérieux. Ce laboureur ocupé au pénible travail des terres, ce cabaretier trompeur de profession, ce soldat, ces marchands accoutumés à afronter les mers les plus périlleuses, disent tous qu'ils ne suportent les peines de leur état, que pour gagner de quoi couler en repos le reste de leurs jours. Nous imitons, disent-ils, la fourmi ; car elle nous done l'exemple. Ce petit animal si laborieux prévoit la mauvaise saison, & se précautione de bone heure en serrant tout ce qu'il peut de provisions dans son magasin. J'en conviens : mais aussi la fourmi se retire aux aproches de l'hiver, & jouit de ce qu'elle a amassé pendant les beaux jours. En cela elle fait sagement. Aulieu que ni les brulantes chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver, ni les périls des mers, ni le fer, ni le feu, ne sont

laiſſe pas d'être fort laborieuſe ; avec ſa bouche elle traîne tout ce qu'elle peut, & le porte au monceau qu'elle aſſemble peu à peu en ſe précautionnant contre le mauvais temps dont elle prévoit la venuë. Il eſt vrai ; mais ſi-tôt que la fin de l'année arrive, & que le Verſeau vient attriſter toute la nature, cette même fourmi ne ſort plus de ſa petite maiſon : ſage qu'elle eſt, elle jouït en repos de ce qu'elle a amaſſé pendant les beaux jours. Au lieu que ni les brûlantes chaleurs de l'Eté, ni les frimats de l'Hiver, ni les mers, ni le fer, ni le feu, ne ſauroient t'empêcher de courir inceſſamment après le gain. Il n'eſt point d'obſtacle que tu ne ſurmontes, pour empêcher qu'un autre ne ſoit plus riche que toi. A quoi te ſert-il d'enfouïr en cachette & avec mille inquietudes une groſſe ſomme d'argent dans les entrailles de la terre ? Si tu touches à ce treſor, tu crois qu'il ſe reduit à rien ; mais ſi tu n'y touches pas, quelle beauté y peux-tu donc trouver ? Que ton aire te rende tous les ans cent mille boiſſeaux de bled, ton eſtomach n'en tiendra pas pourtant plus que le mien, & tu ſeras juſtement comme l'eſclave que ſon Maître a choiſi pour lui faire porter la proviſion du pain : Il n'en a pas une plus groſſe part que ſes camarades qui ne portent rien. Ou bien dis-moi, qu'importe à celui qui veut vivre dans les bornes de la nature d'avoir cent ou mille arpents ? Mais il eſt agreable, dis-tu, de tirer d'un grand monceau. Pourvû que tu me permettes de tirer la même quantité d'un petit, je ne vois pas pourquoi tu préfereras tes greniers à mes petits vaiſſeaux de jonc. Comme, ſi tu n'avois beſoin que d'une pleine cruche, ou d'u-

pas capables de réprimer vôtre insatiable avidité du gain ; & il n'est point d'obstacles que vous ne surmontiés, pour empêcher qu'un autre ne soit plus riche que vous. Vous acumulés avec peine trésors sur trésors, vous les enfouissés en secret, & vous craignés continuellement d'être découvert. Mais quel profit tirés-vous de ces richesses? Si vous vous en servés, vous croiés les voir bientôt réduites à rien ; & si vous ne vous en servés pas, que trouvés-vous donc de si beau dans un monceau stérile d'or & d'argent? Quand vos terres vous produiroient tous les ans cent mille boisseaux de blé, vous en faudra-t'il plus qu'à moi pour vivre? Dans une troupe d'esclâves celui qui a porté le pain n'en a pas une plus grosse part que celui qui n'a rien porté. Or dite-moi; je vous prie, qu'importe à l'home, dont la Nature a borné les besoins, d'avoir cent arpens de terre ou d'en avoir mile? L'AVARE. N'apelés-vous donc rien d'être à même d'un grand amas de blé? HORACE. Mais si dans le peu que j'ai recueilli je trouve autant pour ma subsistance que vous en tirés de ce grand amas, ma provision ne vaut-elle pas bien la vôtre (1)? Si vous n'aviés besoin que d'une cruche d'eau, ou qu'il ne vous en falût qu'un verre, seriés-vous raisonable de dire: j'aime mieux aler prendre cette eau dans un grand fleuve que dans une petite fontaine? Qu'arive-t'il à ces insatiables, qui se plaisent à nager dans l'abondance? ce qui arive à ceux qui se panchent sur les bords d'un torrent (2) pour puiser de l'eau : la rapidité

(1) *Pourquoi préférés-vous vos greniers à mes petits vaisseaux?* (2) *De l'Ofanto.*

ne ſeule taſſe d'eau, & que tu diſſes : J'aimerois bien mieux puiſer dans ce grand fleuve, que dans cette petite ſource. Ah voilà d'où vient que l'impetueux Aufide entraîne avec ſes rivages, ces inſatiables qui n'aiment que le ſuperflu, & *qui veulent toûjours puiſer en pleine eau.* Au lieu que celui qui ne demande préciſément que le néceſſaire, celui-là ne puiſe point une eau trouble pleine de bouë & de limon, & ne s'expoſe pas à finir ſes jours dans les Ondes. Mais la plûpart des hommes trompez par leurs faux deſirs, on n'a jamais aſſez, diſent-ils, parce qu'on n'eſt eſtimé qu'autant qu'on a de bien. Que feriez-vous à ces gens-là ? Il n'y a qu'à les laiſſer dans leur miſere, puisqu'ils s'y précipitent ſi volontiers. Comme on dit d'un certain homme d'Athenes fort riche & fort avare, qui mépriſoit les huées du peuple, & qui diſoit : Le peuple ſe moque de moi, & moi je m'applaudis quand je ſuis dans ma maiſon, & que je contemple mes écus dans mon coffre. Tantale brûlant de ſoif au milieu des Ondes qui le fuyent. . . . . De quoi ris-tu ? c'eſt ton hiſtoire, il ne faut que changer le nom. Tu couches la bouche béante ſur des ſacs que tu as amaſſez de tous côtez par toute ſorte de voyes, & ton avarice te force à ne t'en ſervir non plus que d'une choſe ſacrée, ou à n'en jouïr que comme on jouït des tableaux. Ne ſais-tu point encore à quoi l'argent eſt bon, & quel uſage tu en dois faire ? Achetes-en du pain, des herbes, du vin, & toutes les autres choſes dont la nature ne peut ſe paſſer ſans douleur. Veiller toûjours demi-mort de peur ; être jour & nuit dans des alarmes continuelles ſur les voleurs ; apprehender

dité du courant les entraine avec le rivage, & les engloutit. Un home au contraire qui regle ses besoins sur la nécessité, ressemble à celui qui content d'étancher sa soif dans un petit ruisseau n'est point exposé à boire de l'eau bourbeuse & à se néier. Mais un désir insensé d'amasser du bien trompe la plupart des homes. On n'en a jamais assés, disent-ils; parceque vous n'êtes estimé qu'à proportion que vous en avés. Que faire à ces gens là? Le meilleur parti est de les abandoner à leur malheur, puisqu'ils veulent être malheureux. Tel étoit un certain Aténien home fort riche & fort avare, qui se mettoit peu en peine d'être la fable de la ville. Le peuple me sifle, disoit-il, & moi je m'aplaudis quand je suis chés moi, & que je contemple mes écus. Tantale toujours altéré court sans cesse après les eaux du fleuve, qui échapent à ses poursuites ... Qu'avés-vous à rire? Ce Tantale de la fable, c'est vous; il n'y a qu'à changer le nom. Etendu la bouche béante sur des tas d'or & d'argent, que vous avés amassés par toutes sortes de voies, vous n'osés non plus y toucher qu'à des choses sacrées, & vous n'en jouissés que comme un curieux jouit de ses tableaux. Etes-vous encore à savoir à quoi l'argent est bon, & quel usage on en doit faire? Achetés-en du pain, du vin; des légumes, & les autres choses dont la nature ne peut se passer sans soufrir. Quoi? tout le profit que vous retirés de vos richesses, c'est de veiller nuit & jour demi-mort de peur que vous ne soiiés surpris des voleurs, qu'on ne mette le feu à vôtre maison, que vos esclaves n'enlèvent vôtre tresor & ne s'enfuient. Pour moi, si cela s'apelle être ri-
 che,

der à tous momens qu'on ne mette le feu chez-toi; ne t'assurer pas même de tes domestiques, & craindre à toute heure qu'ils ne s'enfuyent après t'avoir pillé : est-ce là tout l'avantage que tu tires de tes richesses ? O Dieux ! ne me donnez jamais de ces richesses qui font de si pernicieux effets. Mais avec ces richesses si vous avez été surpris par un grand froid, ou si quelqu'autre accident vous oblige à garder le lit, vous avez des gens qui se tiennent près de vous, qui vous font des remedes & qui vont prier le Medecin de venir vous remettre sur pied, & vous rendre à vos enfans & à vos proches. Tu te trompes, ta femme & tes enfans ne souhaitent point que tu releves de ta maladie; tu ès haï de tes voisins & de tous ceux qui te connoissent; les jeunes garçons même & les jeunes filles, *à qui tu devrois être indifferent*, te chargent de maledictions. Et t'étonnes-tu que pendant que tu préferes ton argent à toutes choses, tu ne trouves personne qui aît pour toi une tendresse que tu ne merites point ? Car si tu pensois pouvoir, sans qu'il t'en coûte aucun soin ni aucune peine, attirer & conserver l'amitié des parens que la Nature te donne, tu perdrois ton temps tout de même que celui qui entreprendroit de dresser un âne à faire le manége dans le champ de Mars, & à obéïr à la main de l'Ecuyer. Mais enfin cesse d'amasser. Plus tu as de bien, moins tu dois craindre la pauvreté. Puis que tu as ce que tu souhaittois, mets fin à tes travaux, & ne fais pas comme un certain Umidius, le conte n'est pas long, qui étoit si riche qu'il mesuroit son argent; & si avare, qu'il n'étoit jamais mieux vêtu qu'un esclave. Ce mi-

che, je déclare que je veux vivre & mourir pauvre, & très pauvre. L'AVARE. Mais si le frisson, avant-coureur de la fièvre, ou quelqu'autre indisposition vous oblige à garder le lit, comptés-vous donc pour rien de ne point manquer de gens, qui se tiennent auprès de vous, qui vous soulagent à propos, qui apellent le médecin & l'interessent à vôtre conservation pour le bien de vos enfans & de vôtre chere famille? HORACE. Vôtre chere famille! Desabusés-vous. Elle voudroit vous voir déja mort; vous êtes l'horreur du quartier, & de tous ceux qui vous conoissent; il n'y a pas jusqu'aux enfans qui vous chargent de malédictions. Cela vous surprend? Rien n'est cependant plus naturel. Comment voulés-vous qu'on vous aime, tandis que vous n'aimés que vôtre argent. La Nature, il est vrai, vous ofre des amis dans tout ce qu'elle vous a doné de parens; elle a fait pour cela les premieres avances, sans que vous y aiiés rien mis du vôtre. Mais c'est à vous à faire le reste, si vous voulés vous les atacher & vous les conserver. Car n'allés pas vous imaginer que les soins que vous vous doneriés pour cela seroient perdus. (1) Si vous le pensiés, je vous regarderois comme le plus malheureux de tous les homes. Mais enfin commencés à mettre des bornes à vôtre avidité. Vous avés ce que vous souhaitiés, ne songés qu'à vous procurer du repos. Plus vous avés de bien, moins vous devés craindre d'en manquer. Il pouroit bien vous ariver ce qui est arivé à Ummidius. L'histoire n'en est pas lon-

(1) *Comme si quelcun dressoit un âne au manège dans le champ de Mars.*

miſérable apprehenda juſques au dernier jour que le pain ne lui manquât: Mais une Affranchie, plus vaillante que les filles de Tyndare, remedia à toutes ſes craintes, en le fendant par le milieu avec une hache. Que voulez-vous donc que je faſſe ? que je vive comme Nevius ou comme Nomentanus? Ne vois-tu pas que tu continuës de tomber dans des excès tout contraires ? Quand je veux t'empêcher d'être avare, mon deſſein n'eſt pas de te rendre un prodigue & un débauché. Il y a une grande difference entre Tanaïs & le beau-pere de Viſellius. Ne ſais-tu pas qu'il y a un milieu dans les choſes, & de certaines bornes fixes, au-delà & au-deçà deſquelles la vertu ne ſe trouve plus ? Je reviens d'où je ſuis parti : eſt-il poſſible que perſonne ne ſoit content de ſa condition non plus que l'avare, & qu'il n'y aît pas un homme qui ne vante le bonheur de ceux qui ſuivent un autre parti, & qui ne ſeiche ſur pied de voir que la chevre de ſon voiſin aît plus de lait que la ſienne ? Ne regardera-t-on jamais au nombre preſque infini de ceux qu'on a au deſſous de ſoi, & ne travaillera-t-on jamais qu'à ſurpaſſer celui-ci & celui-là ? Ainſi dans ces empreſſemens inquiets on trouve toûjours un plus riche qui fait obſtacle, comme dans les courſes, quand les chariots ſont partis de la barriere, le cocher ne penſe qu'à paſſer ceux qui l'ont devancé, & ne ſonge plus à ceux qu'il a laiſſez derriere. De-là vient qu'il eſt ſi difficile de trouver un homme qui diſe qu'il a vécu heureux, & qui, content des années qu'il a paſſées, ſorte de la vie comme on ſort d'un feſtin quand on eſt raſſaſié. En voilà aſſez, Mecenas, je n'a-

longue. Il étoit ſi riche qu'il meſuroit ſon argent par boiſſeaux; & ſi avare, qu'il n'y avoit point d'eſclave qui ne fût auſſi bien vêtu que lui. Juſqu'au dernier ſcupir il craignit toujours de mourir de faim. Mais un afranchi plus brave que les filles de Tindare lui fendit enfin la tête d'un coup de hache. L'AVARE. Quel parti voulés-vous donc que je prenne? Prétendés-vous que je vive comme Ménius & Nomentanus? HORACE. Vous ne continués à vous défendre qu'en paſſant d'une extrémité à l'autre. Quand je vous dis de n'être point avâre, je ne vous dis pas d'être un prodigue & un débauché. Il y a une grande diférence entre le caractere de Tanaïs & celui du beau-pere de Viſellius. Toutes choſes ont un milieu, & ce milieu eſt comme un point fixe, dont on ne peut s'écarter de côté où d'autre ſans s'égarer. Mais revenons d'où nous ſommes partis. Eſt-il poſſible que perſone ne ſoit content de ſon état non plus que l'avâre, que nous vantions toujours le bonheur des autres profeſſions, & que nous ſéchions ſur pié de voir le bien d'autrui profiter plus que le nôtre (1)? Ne jetterons-nous jamais les yeux ſur tant d'autres moins riches & plus gens de bien que nous, nous tourmenterons-nous ſans ceſſe pour l'emporter ſur celui-ci & ſur celui-là, & regarderons-nous toujours la fortune d'autrui, comme un obſtacle à la nôtre? Nous faiſons comme dans les courſes de chariots. Les chevaux d'un pas leger ne les ont pas plutôt tirés hors des barrieres, que ceux qui les menent uniquement atentifs à paſſer les plus avancés ne ſon-

(1) *Que la chèvre d'autrui ait plus de lait que la nôtre.*

n'ajoûterai pas un mot davantage, de peur que vous ne m'accusiez d'avoir pillé les Ecrits de Crispinus le chassieux.

REMARQUES

SUR LA SATIRE I.

HORACE adresse cette premiere Satire à Mecenas, comme il lui adresse la premiere de ses Odes, la premiere de ses Epodes, & la premiere de ses Epîtres. Et toutes ces premieres Piéces doivent être regardées comme les Dedicaces de tous ces Livres, sans que l'on puisse inferer de-là que ce sont les premieres dans l'ordre des temps. C'a été jusques-ici l'opinion presque générale, que les Odes ont été faites avant les Satires & les Epîtres. Mais l'on verra par les Remarques, que l'on s'est fort trompé dans ce jugement, & que ces Satires ont été faites avant plusieurs Odes. On ne sauroit pas marquer précisément la date de cette Satire : car elle n'a aucun caractère qui le puisse faire conjecturer. Horace écrit contre l'inconstance & contre l'avarice, c'est-à-dire, contre les deux pestes qui troublent le plus le repos des hommes. Cette matiere est traitée avec beaucoup de conduite & d'adresse, comme tous les sujets de ses Satires: & l'on peut dire, que si les Odes ont donné à Horace la reputation du plus grand & du premier des Poëtes Lyriques Romains, ses Satires & ses Epîtres le feront toûjours passer pour un Philosophe qui n'a jamais eu que Socrate au-dessus de lui. Aussi cet Ouvrage doit être lû comme un Cours de Morale d'autant plus admirable & plus extraordinaire, qu'Horace en attaquant les vices, & en donnant les préceptes les plus solides de la plus sevère Philosophie, ne quitte pas un moment les manieres de la plus fine Cour. C'est un Philosophe qui bien loin de prendre l'habit & d'avoir aucun air de ceux de cette profession, embellit si fort tout ce qu'il leur prend, & lui donne un tour si agréable & si nouveau, qu'il semble n'avoir pas tant étudié leurs Livres, que s'être étudié lui-même, & ne rien tirer que de son propre fonds. C'est ce qui justifie admirablement cette verité, que la Philosophie est la veritable fille de la Poësie. Cette fille a été enlevée fort jeune & tenuë long-temps cachée sous differens habits; mais en-

ſongent point à ceux qu'ils ont laiſſés derriere. De là vient qu'il eſt râre de trouver un homè qui diſe qu'il a vécu heureux, & qui content des années qu'il a paſſées quitte la vie comme l'on quitte la table après un grand feſtin. Mais, Mécène, voila aſſés moraliſé ſur cette matiere. Je finis, de peur que vous ne me reprochiés d'avoir pillé le porte-feuille de l'impertinent Criſpin.

---

fin elle a retrouvé ſes parens, les Poëtes l'ont retirée, & Horace lui a redonné ſon premier éclat. DAC.

Cette pièce eſt la ſeconde qu'Horace adreſſe à Mécène ſur le même ſujet. L'une eſt à la tête des odes, comme celle-ci eſt à la tête des ſatires. Le point qui les réunit, c'eſt l'atachement que tous les homes ont pour leur profeſſion. La ſatire y ajoute deux autres points, qui rendent cet atachement blamable. Premierement il eſt ordinairement joint à un ſentiment inquiet & vicieux, qui lui paroit opoſé, & qui nous porte à envier le bonheur des autres profeſſions. Secondement il a pour principe une avidité que la mort ſeule peut terminer, mais que rien n'eſt capable d'aſſouvir. Ces deux déſordres ſont les deux ſources les plus générales de nos peines, & ſont ici les deux objets de la morale d'Horace. Rien de plus raiſonable ni de plus ſenſible que celle qu'il débite à cette ocaſion, & ce caractere regne dans toutes ſes ſatires. Ceux mêmes qu'il ataque ne ſauroient ſe plaindre. Il ne les aigrit point par des invectives outrées. Content de leur faire toucher, pour ainſi dire, au doit le ridicule de leurs ſentimens & de leur conduite, il les renvoie la honte dans le cœur, c'eſt à dire qu'il met les malades en état de ſe guérir eux-mêmes. Cette maniere de traiter la morale eſt la voie la plus ſûre pour la réformation des mœurs, parce que cette réformation coute moins quand on croid la devoir à ſes propres réflexions. Perſone n'a mieux entendu qu'Horace cette ſatire legere & délicate, & l'on peut dire qu'il n'eſt pas moins par là le premier poète ſatirique, qu'il eſt le premier poète lirique par ſes odes.

On ne ſait point la date de cette pièce, ni ſi le poète l'a faite à deſſein pour être miſe à la tête des ſatires. Je conjecture que cet arangement nous vient des anciens grammairiens. Comme Horace dans le premier recueil qu'il dona de ſes odes

avoit

avoit débuté par une pièce adressée à Mécène, ils ont cru devoir faire la même chose pour les satires, pour les épitres, & même pour le livre qu'ils ont apelé des épodes. J'ai suivi cette disposition, parce que je n'ai point eu de raison de la changer.

Satira.] C'est pour *satura*, comme les Latins ont dit *optumus*, *maxumus*, pour *optimus*, *maximus*, *&c.* Ce mot signifie proprement un mélange de plusieurs choses: d'où vient que l'on trouve *lanx satura*, un plat rempli de plusieurs sortes de fruits, ou un ragoût farci de diférentes viandes avec bien des ingrédiens. L'on a dit de même *lex satura*, une loi qui renferme plusieurs chefs concernans des choses fort diférentes. Enfin ce nom est demeuré à une sorte de poème moral, où l'on reprend indiféremment les défauts des homes. Ceux qui écrivent *satyra*, & qui font venir ce nom de ces Dieux champêtres, que la fable a apelé des Satires, *Satyri*, devroient plutôt écrire *satyrica.* Le mot dont ils se servent ne sauroit être ni substantif ni adjectif. On a bien dit *Satyri*, pour signifier ces Dieux, ou des pièces de teâtre où ils faisoient personage; mais on n'a jamais dit *satyra* en aucun sens. J'ai proscrit le titre de *Sermones* que plusieurs ont doné aux Satires d'Horace, & je l'ai fait pour les raisons que j'ai expliquées dans la préface. SAN.

1 QUI FIT MÆCENAS] Horace ne fait pas cette demande à Mecenas, comme s'il attendoit sa réponse. C'est une façon de parler commune à toutes les Langues, quand on veut chercher avec quelqu'un une verité, ou qu'on veut l'en instruire. DAC.

Vers 1. *Quî fit Mæcenas, &c.*] La conduite des homes est une énigme. Il sort de leur cœur des mouvemens si diférens & si contraires, qu'on ne sauroit comment les raporter à un même ressort. Toujours mécontens de la situation où ils se trouvent, ils n'aspirent ce semble qu'au moment d'en changer. Ce moment est il venu? ils ne branlent point, ils deviennent immobiles, le changement n'est plus de leur goût. Le moien de bien définir un animal de ce caractere! SAN.

QUAM SIBI SORTEM] *Sors* est proprement le partage, la portion qui est échuë d'un heritage: & de là ce mot a été appliqué à d'autres choses comme à la condition & au genre de vie que l'on a choisi. DAC.

2 SEU RATIO DEDERIT, SEU FORS OBJECERIT] Il n'y a que deux causes de tous les engagemens des hommes: ou c'est leur propre choix, c'est-à-dire leur raison, ou c'est la fortune qui les enrole. Et Horace en admettant ces deux causes, satisfait également aux principes des Stoïciens & à ceux des Epicuriens. Les premiers soûtenoient que tout se faisoit

par

par raison & par l'ordre de la Providence ; & les autres, que la Fortune seule gouvernoit toutes choses. DAC.

FORS] C'est la Fortune, comme dans Terence, *Quod fors feret, feremus æquo animo.* „ Nous supporterons courageuse-„ ment tout ce que la Fortune nous presentera." Et Horace a fort bien opposé la Fortune à la Raison, comme deux extrêmes qui n'ont point de milieu. Ciceron dans ses Lettres à Atticus: *Sed hæc Fors viderit quæ talibus in rebus plus quàm ratio potest.* „ Mais tout cela est entre les mains de la Fortu-„ ne qui a plus de pouvoir sur ces sortes de choses que la Rai-„ son. DAC.

OBJECERIT] Il dit ici *objicere*, dans le même sens qu'il dit *offerre*, dans la Satire VI.

Nulla etenim tibi me Fors obtulit.

„ La Fortune ne m'a point presenté à vous.

Et Lucrece:

Quod cuique obtulerat prædæ fortuna ferebat.

„ Châcun remportoit la proie que la Fortune lui avoit offerte. Il faut bien remarquer le choix des mots: *dare*, pour la Raison; & *objicere*, pour la Fortune. Le premier marque le choix qni vient de la Raison; & l'autre marque le caprice & le hazard, qui viennent toûjours de la Fortune. DAC.

2. *Seu Ratio dederit, &c.*] Cela est bien dit. La Raison est toujours sage, tout choix qui nous vient de sa main est surement un don précieux, on ne risque rien en le recevant, *Ratio dat.* Le Hasard est un étourdi, un bisâre, un aveugle. Incapable de faire aucun discernement entre le bien & le mal, il nous jette pour ainsi dire l'un & l'autre à la tête, *Fors objicit.* Cependant, tel est l'aveuglement de l'home, soit qu'il se laisse conduire par la raison, soit qu'il se laisse emporter au gré du hasard, il est également mécontent de sa condition. SAN.

3 LAUDET DIVERSA SEQUENTES] On reproche à Horace, qu'il dément dans cette Satire ce qu'il a dit dans l'Ode I. du Liv. I. Que chacun est si opiniâtrement attaché au parti qu'il a pris, que les plus grands avantages du monde ne l'obligeroient pas à le quitter. Je ne suis pas content de ce que Lambin & Torrentius ont dit pour sa justification. Ce reproche n'est qu'une pure chicane qui n'a pas la moindre ombre de raison. Dans la premiere Ode Horace parle des passions qui maîtrisent les hommes, au lieu qu'ici il parle des differentes professions où chacun se trouve engagé. D'ailleurs on voit bien par la suite qu'Horace revient à cette verité, que les hommes sont liez à leur profession par des chaînes qu'ils ne voudroient pas rompre, si on leur en donnoit le choix ; tous leurs dégouts ne sauroient les obliger à changer. Le vieux soldat tout cas-

caſſé, retourneroit à la guerre, ſi les forces lui revenoient, comme le marchand radoube ſon vaiſſeau après la tempête. *Laudare* a ici la même ſignification que le μακαρίζειν & le εὐδαιμονίζειν des Grecs, c'eſt-à-dire, *trouver heureux*. DAC.

DIVERSA] Il faut ſous-entendre *ſtudia*. *Diverſa ſtudia*, des profeſſions & des occupations differentes. DAC.

3. *Laudet diverſa ſequentes.*] Dans la premiere ode le poète, comme je l'ai dit ailleurs, parle des paſſions qui maitriſent les homes, au lieu qu'ici il s'agit des diférentes profeſſions où chacun ſe trouve engagé. Cette remarque, que l'on a déja faite, étoit néceſſaire pour éloigner la contradiction que l'on a reprochée mal à propos à Horace. J'ajoute qu'il n'eſt ici queſtion que des dégoûts paſſagers, quoique frequens, qui ne ſont pas incompatibles avec une détermination habituelle à l'état de vie que l'on a embraſſé. SAN.

4 GRAVIS ANNIS] Les Grecs ont dit de même βαρὺς ἐνιαυτοῖς. Theocrite dans l'Idylle XXV. en parlant de Tireſias:

——— πολλοῖσι βαρύς περ ἐὼν ἐνιαυτοῖς.
Quoiqu'il fût chargé d'un grand nombre d'années. DAC.

4. *Gravis armis.*] * Un ſavant, non de profeſſion, mais d'inclination, qui n'a point voulu ſe faire conoitre, a propoſé cette corection, qui m'a parue également néceſſaire & naturelle. Il eſt ſurprenant, dit-il, de voir ici un ſoldat acablé de vieilleſſe ſous le regne d'Auguſte, où l'on ſait qu'on n'en ſoufroit point dans les armées Romaines qui eût plus de quarante-ſix ou quarante-ſept ans. En éfet il étoit dificile qu'un home plus âgé eût la force de porter toutes les diférentes choſes dont un ſoldat Romain étoit obligé de ſe charger. D'ailleurs, ſi ce ſujet de plainte étoit cauſé par la vieilleſſe de ce ſoldat, il eût été perpétuel, au lieu que dans tous les autres exemples cités par Horace, il n'eſt parlé que de quelques dégouts paſſagers. Le marchand n'envie la condition du ſoldat que pendant la tempête; ni le juriſconſulte celle du laboureur que quand il entend un plaideur importun heurter à ſa porte; ni le laboureur celle d'un habitant de la ville, que quand une aſſignation lui fait quiter ſon vilage. Cela eſt ſi vrai, que peu après, lorſque Jupiter paroit vouloir exaucer leurs vœux, & que le ſujet de leur dégoût eſt paſſé, ils ne veulent plus changer d'état. Quelle aparence donc qu'Horace eût mis ſon ſoldat dans une ſituation toute diférente? Mais ce qui ne laiſſe aucun doute, c'eſt que quand le poète demande à ce marchand, à ce laboureur, & même à ce ſoldat, pourquoi ils ne veulent point profiter de la grâce que Jupiter leur vouloit acorder, ils répondent que s'ils s'ob-

* Journaux de Trévoux, Juin 1715.

s'obstinent à soufrir les maux où leurs professions les exposent, c'est pour se procurer de quoi vivre doucement dans leur vieillesse *senes ut in otia tuta recedant.* Il est donc évident que nôtre soldat n'étoit pas encore vieux quand il parloit de la sorte, & par conséquent que ce passage d'Horace est corompu dans tous les manuscrits & dans toutes les éditions. La corection de *gravis armis*, au lieu de *gravis annis* est très simple & très bien fondée. On sait de quels fardeaux on chargeoit les soldats Romains. Outre leurs armes, qui seules étoient très pesantes, il leur faloit porter leur pain de munition pour quinze jours, ou pour un mois, une marmite, une broche, une scie, un panier, une hache, une bêche, une corde, une faux, une chaîne, & souvent même jusqu'à douze pieux. Cela paroîtroit incroiable, si tous les anciens ne s'acordoient sur cet article. Cependant malgré cette charge, on ne laissoit pas de leur faire faire beaucoup de chemin; & c'est sans doute à la fin de quelque longue marche qu'un soldat acablé du poids de ses armes, & déja cassé par les fatigues qu'il avoit auparavant essuiées, s'écrioit : *O fortunati mercatores !* Mais avoit-il pris un peu de repos, il ne songeoit plus aux maux passés, & n'eût pas voulu se troquer contre un autre. SAN.

6 NAVIM JACTANTIBUS AUSTRIS] Il met le vent de Midi, parce que c'est un des plus orageux, & qu'il regne particulierement sur la mer Adriatique & sur la mer de Sicile. Seneque dans l'Epître XIV. *Cùm peteres Siciliam, trajecisti Fretum, temerarius Gubernator contempsit Austri minas. Ille enim est qui Siculum pelagus exasperet & in vertices cogat.* „ Quand „ vous alliez en Sicile, vous passâtes le Détroit: vôtre Pilote „ trop temeraire méprisa les menaces du vent de Midi, car „ c'est celui qui rend cette mer de Sicile dangereuse, & qui „ entasse ses flots." C'est pourquoi Horace dit dans l'Ode III, du Livre I.

——— ——— nec rabiem noti
Quo non arbiter Adriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.

„ Ni la rage du vent de Midi qui exerce plus que tout autre „ son empire sur la mer Adriatique, soit qu'il en veuille éle- „ ver les flots ou les abaisser." Voiez aussi l'Ode III. du Liv. III. DAC.

7 QUID ENIM] Le vieux Commentateur écrit: *Quid enim? Cur non? & est Comicum quid enim?* „ Pourquoi non? & c'est „ du stile de la Comedie." C'est comme nous disons en nôtre Langue, *Car hé bien quoi ?* & cela est pris du stile ordinaire, & c'est ce que ce Commentateur a sans doute entendu. DAC.

7. *Quid enim?*] J'ai expliqué la pensée dans la traduction. Nô-

Nôtre François ne s'acommode pas de ces expressions concises & elliptiques, dont Horace s'est servi plus que tout autre, surtout dans ses satires & dans ses épîtres. Le marchand saisit ici le soldat dans le plus mauvais de sa profession, & il trouve cette profession digne d'envie, par la raison que ce qu'il a de fâcheux à essuier est de peu de durée, & tourne quelquefois à bien. SAN.

7. 8 HORÆ MOMENTO AUT CITA MORS VENIT, AUT VICTORIA LÆTA] Comme s'il n'y avoit que la mort ou la victoire à attendre dans les combats. Ce marchand parle ici selon la coûtume de ceux qui preferent une autre profession à la leur. Ils ne regardent celle-là que du côté le plus avantageux, & la passion les aveugle si fort qu'ils n'y voient pas ce qu'elle a de plus cruel. Il arrive à la guerre une infinité d'accidens mille fois plus fâcheux que la mort même. DAC.

9 AGRICOLAM LAUDAT] Ce passage prouve bien ce qui a été remarqué sur le *laudet* du troisiéme vers. DAC.

JURIS LEGUMQUE] Quand on joint ensemble le Droit & les Loix, *jus* & *leges*, le premier signifie le Droit non écrit, & les Loix regardent le Droit écrit. DAC.

10 SUB GALLI CANTUM] C'étoit la coûtume des Jurisconsultes Romains, d'ouvrir leur maison dès la premiere pointe du jour aux Parties & à ceux qui alloient les consulter. C'est ce qu'il explique lui-même dans la premiere Epître du Livre II.

Romæ dulce diu fuit, & solemne reclusa
Mane domo vigilare, Clienti promere jura.

„ A Rome on prit longtemps plaisir, & c'étoit une coûtume „ établie, d'ouvrir sa maison de grand matin, & d'expliquer „ le Droit à ses Clients." Ciceron dans l'Oraison pour Murena : *Vigilas tu de nocte, ut Consultoribus tuis respondeas.* „ Tu te leves avant le point du jour pour répondre à ceux qui „ viennent te consulter. DAC.

10. *Sub galli cantum.*] L'anciène coutume à Rome étoit que les jurisconsultes tinsent leur porte ouverte dès le grand matin, pour doner audience à ceux qui venoient les consulter. Ovide reproche à l'Aurore qu'elle envoie les gens cautioner chés les jurisconsultes: *atque eadem sponsum consulti ante atria mittis.* SAN.

11 ILLE DATIS VADIBUS] *Vades* sont des cautions qui ont répondu pour quelqu'un, & qui se sont chargées de le faire comparoître à certain jour auquel il est obligé de se représenter. S'il y manque, sa caution a contre lui *actionem vadimonii deserti;* l'action pour avoir manqué à l'assignation : & cette action étoit fort privilegiée. DAC.

11. *Va-*

11. *Vadibus.*] Du Grec BATês les Latins ont dit *vas*, *vadis*; qui signifie celui qui s'étoit fait caution, pour representer un autre en jugement, & qui étoit obligé de comparoitre à son défaut. SAN.

EXTRACTUS] Ce mot marque la peine qu'a ce pauvre homme à se rendre à l'assignation. DAC.

12 SOLOS FELICES VIVENTES CLAMAT IN URBE] Ce passage est plus difficile qu'il ne paroît. Il semble d'abord que cet homme veuille dire, que les gens de la ville sont heureux, parce que quand ils ont des assignations devant le Juge, ils sont tous portez sur le lieu, & qu'ainsi ils n'ont pas la peine du voyage; mais ce n'est pas là le sens. Ce pauvre homme ne compte sa peine pour rien, c'est son affaire seule qui le chagrine: car il va porter les Tailles aux Receveurs, & paier des droits dont il seroit exempt s'il étoit habitant de Rome. DAC.

12. *Solos felices, &c.*] Il y avoit des cautions dans les villes aussi bien qu'à la campagne, mais celles des villes étoient moins fréquentes & moins onéreuses. Les tailles & les autres droits que l'on tiroit sur les païsans, étoient la matiere la plus ordinaire de ces cautionnemens. D'ailleurs un pauvre laboureur, pour peu qu'il fût éloigné de la ville, ne pouvoit guére mettre moins d'un jour ou deux à son voiage; c'étoit de la peine & des frais qu'il se seroit épargnés, s'il n'eût point demeuré à la campagne. Enfin il lui faloit abandoner le travail de ses terres, qui est quelquefois de nature à ne pouvoir être diféré ni interrompu sans un préjudice considérable. Tout cela faisoit regréter à ce bon-home de n'être pas habitant de la ville. SAN.

13. 14 LOQUACEM DELASSARE VALENT FABIUM] Le vieux Commentateur assûre que ce Fabius étoit de Narbonne, descendu de Chevaliers; qu'il avoit suivi le parti de Pompée, & qu'il avoit souvent etourdi Horace dans les disputes qu'ils avoient ensemble sur la Philosophie des Stoïciens, dont ce Fabius avoit composé des Livres. Horace l'enchasse ici fort plaisamment pour se vanger de son vain babil. Les Grecs avoient fait à Euripide le même reproche qu'Horace fait ici à Fabius: car ils disoient en proverbe: Ευριπίδου πλεῖον ἢ σταδίῳ λαλίστερος mot à mot: *plus causeur de plus d'un stade qu'Euripide.* Torrentius a crû que ce Fabius dont Horace parle ici, pourroit bien être le même que celui à qui il adresse la premiere Ode du Livre IV. mais il se trompe assûrément. On n'a qu'à voir les Remarques. DAC.

14. *Loquacem Fabium.*] Ce Fabius, que la satire marque au coin des grans parleurs, étoit de Narbone, & avoit composé des livres sur la philosophie Stoiciène, dont il faisoit profession. Il avoit été ataché au parti de Pompée. Horace, qui

étoit Epicurien, avoit aparemment eu plusieurs entretiens avec lui, & lui avoit trouvé plus de verbiage que de solide. *Delassare* est ici pour *valdè lassare.* La préposition *de* dans la composition augmente quelquefois la signification, & quelquefois elle la diminue. SAN.

15 SI QUIS DEUS] On diroit que Maxime de Tyr avoit lû & copié ce passage : car il écrit comme Horace, à qui il sert même de Commentaire : Καὶ εἰ τις Θεῶν, ὥσπερ ἐν δράματι ὑποκριτὴς, ἀποδύσας ἕκαστον τοῦ παρόντος βίου καὶ σχήματος, μεταμφιέσει τὰ τοῦ πλησίον, αὖθις αὖ οἱ αὐτοὶ ἐκεῖνοι ποθήσουσι μὲν τὰ πρότερα, ὀδυροῦνται δὲ τὰ παρόντα. *Et si un Dieu paroissoit tout d'un coup, comme un Acteur sur la Scene, & qu'après avoir dépouillé chacun de sa condition & de ses habits, il le revêtît de la condition & des habits de son prochain, on les verroit tous regreter leur premier état, & se plaindre du dernier.* Horace avoit imité un endroit de Ciceron qui introduit aussi un Dieu de la même maniere, dans le second Livre de ses Questions Academiques : *Ordiamur igitur à sensibus, quorum ita clara judicia & certa sunt, ut si optio naturæ nostræ detur, & ab ea Deus aliquis requirat contenta-ne sit suis integris incorruptisque sensibus, an postulet melius aliquid, non videam quid quæram ampliùs.* „ Commençons donc par les sens dont les „ jugemens sont si clairs & si certains, que si l'on donnoit le „ choix à notre nature, & qu'un Dieu lui demandât si elle est „ contente de ses sens entiers & sains, ou si elle demande quel- „ que chose de mieux ; je ne vois point ce que je pourrois de- „ mander davantage. DAC.

EN EGO, DICAT] Les particules *en* & *ecce* servent ordinairement à marquer la surprise & la nouveauté, quand il arrive quelque chose qu'on n'avoit point attendu. DAC.

16 ERIS TU, QUI MODO MILES, MERCATOR : TU CONSULTUS MODO, RUSTICUS] Il est bon de remarquer ici l'adresse & la vivacité d'Horace. Un autre se seroit amusé à dire : *Toi soldat, tu seras marchand ; & toi marchand, tu seras soldat : toi Jurisconsulte, tu seras laboureur ; & toi laboureur, tu seras Citoyen.* Mais Horace est meilleur ménager du temps : il savoit qu'on fatigue plus souvent le Lecteur, en lui disant trop, qu'en ne lui disant pas assez. Puis qu'on offre ici à chaque Acteur de lui faire quitter son rôle, pour lui donner celui qu'il avoit souhaité, il est certain que chacune des deux propositions renferme celle qu'il n'a pas expliquée. Horace auroit été ennuïeux, s'il avoit fait autrement. DAC.

17. *Hinc vos, vos hinc discedite.*] Ceci est commun aux quatre acteurs qui ont paru sur la scène ; car quoiqu'Horace ne change le rôle que de deux seulement, cependant comme les deux autres ont aussi demandé à changer pour la même raison,

ſon, ils ſont cenſés avoir part à la grâce que le Dieu fait aux premiers. SAN.

18 MUTATIS DISCEDITE PARTIBUS] C'eſt une métaphore priſe des Acteurs, qui jouent des Pieces de Théatre: car *partes* ſont proprement les rôles. DAC.

18. *Mutatis partibus.*] C'eſt une métaphore priſe du teâtre. Les Latins diſoient *partes actoris*, pour dire le rôle, le perſonage d'un acteur. SAN.

19 ATQUI LICET ESSE BEATIS] Car il ne dépend que d'eux de prendre le parti qu'ils avoient trouvé plus heureux que le leur. Les Latins ont dit indifferemment *licet eſſe beatis*, & *licet eſſe beatos.* Dans le premier, le datif *beatis* ſe rapporte à un datif ſous-entendu, *licet illis eſſe beatis*, & dans l'autre l'accuſatif *beatos* ſe raporte à un autre accuſatif ſous-entendu, *licet illos eſſe beatos.* Catulle s'eſt ſervi de l'un & de l'autre. DAC.

19. *Licet eſſe beatis.*] La conſtruction directe & réguliere demanderoit *beatos.* Quand donc le poète a mis *beatis*, c'eſt le régime d'attraction. Ovide a dit * de même *an magis infirmo non vacat eſſe mihi?* Dans ce dernier exemple, *mihi* atire pour ainſi dire *infirmo* au ſecond cas; & dans le premier, *beatis* ſe raporte à *illis*, qui eſt ſous-entendu. Cette maniere de parler fait un bel éfet dans la poéſie, & Horace l'a ſouvent emploiée, comme il paroit par ces exemples:

Primùm ego me illorum, dederim quibus eſſe poetis,
Excerpam numero.
Quo tibi, Tilli,
Sumere depoſitum clavum, fierique tribuno!
Munifico eſſe licet.
Mediocribus eſſe poetis.
Non homines, non Dî, non conceſſere columnæ. SAN.

20 QUIN ILLIS JUPITER AMBAS] Il faut joindre *illis* avec *iratus*: ſi on le joint avec *inflet*, *illis* ſera pour *in illos.* DAC.

21 AMBAS BUCCAS INFLET] Les Latins ont dit *inflare buccas*, comme les Grecs φυσᾶν γνάθους, *enfler les jouës*, pour dire être dans une furieuſe colere: car cela arrive ordinairement dans cette paſſion, le ſang & les eſprits qui montent au viſage, bouffiſſent les jouës. La même choſe arrive auſſi aux orgueilleux. DAC.

21. *Buccas inflet.*] Enfler les joues étoit dans le langage Latin ſe mettre en colere. *Illis* eſt pour *in illos*, ſi on le raporte à *inflet*; on peut encore le conſtruire avec *iratus.* SAN.

23 PRÆ-

* Ovide au l. 5. des Triſtes, él. 2. v. 6.

23 PRÆTEREA NE SIC] Après avoir parlé de l'inconstance, il veut venir à l'avarice, qui en est la principale source; mais il suit sa pensée, sans s'attacher à lier son discours. Il ne revient à l'inconstance qu'au cent huitiéme vers:

Illuc, unde abii, redeo. DAC.

UT QUI JOCULARIA RIDENS PERCURRAM] Il parle ainsi à cause de la fiction qu'il vient d'emploier dans le quinziéme vers, où il fait venir un Dieu, comme un Acteur sur le théatre, pour changer les personnages, & c'est ce qui n'avoit pas été bien expliqué. DAC.

23. *Præterco.*] Cette corection part de la même main que celle du quatrième vers. La leçon ordinaire cause dans ce passage un embaras, dont il n'est guére possible de se tirer. Horace y feint que Jupiter touché des diférentes plaintes des homes sur les malheurs de leurs conditions les laisse les maîtres d'en changer suivant leurs desirs. Mais dès que cela est abandoné à leur choix, ils ne veulent plus de ce qu'ils avoient tant desiré, & remercient le bon Jupiter de ses ofres. Alors le poète indigné de la trop grande facilité de ce Dieu à leur prêter l'oreille, s'écrie: qu'est-ce donc qui retient Jupiter, qu'il ne montre un visage irrité à des gens si dignes de sa colere, & qu'il ne leur dise que desormais il ne sera plus si facile à écouter leurs vœux? Il étoit naturel qu'Horace dît ensuite quelque chose là-dessus, & qu'il fît répondre Jupiter, ou qu'il repondît pour lui à cette interrogation. On est cependant surpris qu'au lieu de le faire il change de discours, & s'embarasse dans un enchainement de parentèses d'où on ne sçauroit le démêler. Car à quoi répond ce *præterea* qu'on y a lu jusqu'ici? & comment l'accorder avec le *sed tamen* du vint-septième vers? Rien n'est plus frivole que ce qu'ont dit sur cela les commentateurs. Il est surprenant qu'on ne se soit pas aperçû qu'il y avoit faute dans le texte. En éfet le changement d'une seule lettre y jette un agrément & une clarté digne d'Horace. Il done ici finement un coup de pate aux Dieux, qu'on feignoit si interessés, que les moindres presens étoient capables de desarmer leur colere. Il ne le dit pas en termes exprès, il se contente de le doner à penser, & c'est peut-être un des endroits de ses satires où il y a le plus de sel. SAN.

24 QUAMQUAM RIDENTEM DICERE VERUM] Il excuse l'usage des fictions qui sont ordinairement les ombres de la verité. Jamais personne ne s'en est servi plus heureusement qu'Horace. Aussi Perse a dit de lui, „ qu'il touche fort adroi-
„ tement tous les défauts de son ami en le faisant rire, &
„ qu'en s'insinuant dans son cœur, il badine & se divertit:

Omne

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia ludit. DAC.

25 UT PUERIS OLIM] Il imite ici la comparaison de Lucrece, qui dit au commencement du IV. Livre, qu'il „ en „ use comme les Medecins, qui voulant faire prendre de l'ab- „ sinthe aux enfans, frotent de miel les bords de la coupe, a- „ fin qu'ils soient trompez & attirez par cette douceur.

Nam veluti pueris absinthia tetra medentes,
Cùm dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, &c.

Cette comparaison étoit propre pour Lucrece, qui se regarde là comme un Medecin qui veut guerir les esprits de la superstition. Mais Horace a eu raison de la changer, parce qu'il fait ici le personnage d'un Philosophe qui enseigne & qui corrige. Il est bon de remarquer ces sortes d'adresses: car outre qu'elles sont très-souvent utiles, elles forment le jugement. DAC.

OLIM] Ce mot marque un temps indéfini, & on l'emploie également pour le présent, pour le passé, & pour le futur. DAC.

CRUSTULA] Ce sont proprement des gâteaux. Seneque a dit dans le sens d'Horace, *consolari crustulo pueros*; consoler les enfans avec des gâteaux. Spartien appelle *pernam crustulatam*, un jambon en pâte, comme on en fait aujourd'hui. DAC.

25. *Et pueris olim dant crustula.*] C'est à dire, *ipsi etiam doctores &c.* Il veut doner à entendre que les Dieux se laissent gagner par les presens, comme on vient about des enfans par le moien de quelques petites friandises qu'on leur done. Mais il se contente de faire entrevoir la comparaison, sans en venir jusqu'à l'aplication. Rien ne favorise plus le sens que j'atache à *præterea* du vint-troisième vers. Je fais ici un changement d'*ut* en *&*, ou plutôt je remets la leçon du poète à la place de celle des copistes ou des grammairiens. Car j'ai de la peine à me persuader qu'Horace ait répété *ut* quatre fois dans l'espace de cinq vers, & qu'il ait mis tout de suite *votis ut præbeat aurem*, *ut qui jocularia*, *ut pueris olim*, *velint ut discere*, sans nécessité & sans grâce. Il a eu atention à éviter ce défaut dans le quarante-sisième & le quarante-huitième vers, où il a mis *plus ac* dans l'un & *plus quàm* dans l'autre... *Olim*, c'est à dire *vulgò*, *sæpè*, *interdum*, souvent, quelquefois . . . *Crustula.* Il est bon de remarquer que *crusta* & *crustum* sont d'une signification bien diférente, & que les Latins ont

toujours emploié *crustum* & *crustulum* pour des choses bones à manger, comme sont des gâteaux, des patés, & d'autres pièces de four, qui sont plutôt pour la délicatesse & pour la friandise que pour la nouriture ordinaire. SAN.

26 ELEMENTA VELINT UT DISCERE PRIMA] *Elementa prima*, les lettres de l'alphabet. Les Maîtres qui enseignoient les premiers élemens, étoient appellez *Literatores* par les Latins, & Γραμματισαὶ par les Grecs, pour les distinguer de ceux qu'on appelloit *Grammaticos*. La fonction des premiers étoit de montrer à lire, à écrire & à compter, & l'on commençoit à mettre entre leurs mains les enfans à l'âge de six ou sept ans. Paulus Ægineta ἀπὸ δὲ τῶν ἓξ καὶ ἑπτὰ ἐτῶν τοὺς τὲ παῖδας καὶ τὰς κόρας Γραμματισαῖς παραδοῦναι. *Il faut mettre les garçons & les filles à l'âge de six ou sept ans entre les mains des Maîtres qui enseignent à lire.* Quintilien veut que l'on n'attende pas ce temps-là ; & il a raison : il condamne même ceux qui prennent ces petits Maîtres, *Literatores*, *Grammatistas*, au lieu de choisir d'abord les meilleurs, *Grammaticos*, & d'imiter Philippe, qui ne voulut pas permettre qu'un autre qu'Aristote montrât à lire à Alexandre, parce qu'il étoit persuadé que ces commencemens devoient être donnez par les plus habiles, & que de là dépendoit toute la perfection : *Studiorum initia à perfectissimo tractari pertinere ad summam credidit :* Et Aristote étoit sans doute de la même opinion, puisqu'il accepta cet emploi. Dans ce même endroit Quintilien appelle comme Horace ces premiers commencemens : *prima elementa*, & *prima literarum elementa*; & c'est ce qu'il dit ailleurs *os instituere*, *former la bouche*. DAC.

27 SED TAMEN] Cette reprise est née de *quanquam ridentem*, &c. Quoique rien n'empêche que l'on ne puisse fort bien dire la verité en riant; mais pourtant disons-la sans rire, &c. DAC.

AMOTO QUÆRAMUS SERIA LUDO] *Seria*, les veritez nuës & simples, *amoto ludo*, sans les fictions dont il avoit déja commencé de se servir. DAC.

28 ILLE GRAVEM DURO] Ce vers est d'un stile plus relevé que les autres, & Horace donne de ces vers heroïques de temps en temps pour égayer la matiere & pour réveiller le Lecteur. DAC.

29 PERFIDUS HIC CAUPO] *Caupo*, κάπηλος, signifie en general toute sorte de marchands, & particulierement ceux qui fournissent des vivres à une Armée; mais Horace l'emploie ici précisément pour des cabaretiers qui alloient acheter des vins pour les vendre en détail sur les vaisseaux & sur les ports où ils tenoient des tavernes & y donnoient à manger. Il les appelle *perfidos*, à cause des fausses mesures dont ils se servoient,

&

& du mélange qu'ils faiſoient de leurs vins en les frelatant & en y mettant de l'eau. Il les appelle *malins* par la même raiſon dans la Satire V.

——————— *Inde forum Appi*
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

„ Nous arrivâmes le lendemain au marché d'Appius, qui eſt „ toujours plein de matelots & de cabaretiers trompeurs." Athenes étoit fort décriée pour les tromperies des cabaretiers qui mettoient la moitié d'eau dans leurs vins. Le Poëte Alexis dans une de ſes Comedies les excuſe plaiſamment, en diſant que leur vin eſt mélangé dès le preſſoir, & que ces bonnes gens font cela pour empêcher que ceux qui l'achetent n'en ſoient incommodez. DAC.

29. *Caupo.*] C'eſt ici un cabaretier. Quelquefois ce mot a une ſignification plus étendue, & ſe prend pour un marchand; & alors on y joint quelque adjectif, qui détermine l'eſpèce de commerce. D'où vient que l'on trouve dans les auteurs *caupones patagiarii, caupones intuſiarii, &c.* SAN.

NAUTÆQUE] *Nautæ* ne ſignifie pas ſimplement des matelots, il ſignifie auſſi des Patrons, & des Maîtres de gros vaiſſeaux marchands. DAC.

30 CURRUNT] Il a déja été remarqué ailleurs que *currere* & *curſus* ſe diſent ordinairement de la navigation. DAC.

* 31 SENES UT IN OTIA TUTA RECEDANT] Voilà le langage du riche dont notre Seigneur parle dans St. Luc XII. 19. Il dit à ſon ame : *Mon ame, tu as beaucoup de biens amaſſez pour pluſieurs années, repoſe-toi.* * DAC.

32 QUUM SIBI SINT CONGESTA CIBARIA] *Quum* pour *poſtquam.* DAC.

32. 33 SICUT PARVULA] Ce ſont ces gens-là qui parlent : ils diſent, qu'ils imitent la fourmi qui fait ſes proviſions l'été pour l'hiver. Il y a long-temps que les ſoins prévoians de la fourmi ſont propoſez pour exemple. Salomon y renvoie les pareſſeux dans le Chapitre VI. de ſes Proverbes : *ἴσθι πρὸς τὸν μύρμηκα, ὦ ὀκνηρὲ, καὶ ζήλωσον ἰδὼν τὰς ὁδοὺς αὐτοῦ, καὶ γενοῦ ἐκείνου σοφώτερος. Ἐκείνῳ καὶ γεωργίου μὴ ὑπάρχοντος, μηδὲ τὸν ἀναγκάζοντα ἔχων, μηδὲ ὑπὸ δεσπότην ὢν, ἑτοιμάζεται θέρους τὴν τρόφην, πολλήντε ἐν τῷ ἀμητῷ ποιεῖται τὴν παράθεσιν. Va-t-en à la fourmi, pareſſeux : admire ſes ſoins, & apprends d'elle à devenir plus ſage. Car n'aiant ni champ à cultiver, ni maître, ni perſonne qui la contraigne de travailler, elle fait ſes proviſions pendant l'été, & remplit ſon magaſin pendant la moiſſon.* DAC.

33 NAM EXEMPLO EST] Il eſt queſtion de ſavoir ſi c'eſt Horace qui dit ces trois mots, ou s'ils ſont dits par ceux qu'il fait parler. Tous les Commentateurs ont donné dans le premier

mier ſens ; mais je ſuis perſuadé que le dernier eſt le ſeul bon. Il y a même plus de ſel à les faire parler de cette maniere, *comme la fourmi*, diſent-ils, *car elle nous donne l'exemple.* Il y a dans ces derniers mots une inſinuation qui ne ſe trouve point dans cette autre maniere, *car c'eſt l'exemple qu'ils citent.* Cela eſt dur & ſec. Il eſt plus facile de le ſentir que de l'expliquer. DAC.

MAGNI FORMICA LABORIS] Cela fait oppoſition avec *parvula*, *ſed magni laboris*, car il ne faut pas joindre ce genitif avec *exemplo.* DAC.

34 ORE TRAHIT QUODCUMQUE POTEST] Quand le fardeau n'eſt pas trop gros, elle le porte avec la bouche ; mais quand il paſſe ſes forces, elle ſe renverſe, le met entre ſes pieds de derriere, & marche ſur le dos, en s'appuyant des épaules. Pline dans le Chapitre XXX. du Livre XI. *Gerunt ea onera morſu, majora averſæ poſtremis pedibus moliuntur, humeris obnixæ.* DAC.

35 HAUD IGNARA AC NON INCAUTA FUTURI] Virgile les appelle *hyemis memores.* Elles ſentent non ſeulement les changemens des ſaiſons & le retour de l'hiver, mais encore le declin de la Lune. C'eſt pourquoi elles travaillent toute la nuit quand la Lune eſt dans ſon plein. DAC.

36 QUÆ SIMUL INVERSUM] Horace reprend ici le diſcours : car ceux qui viennent de parler n'avoient garde, en citant l'exemple de la fourmi, de deſcendre dans un détail qui les condamnoit & qui étoit entierement contr'eux. Les hommes ne prennent dans les exemples qu'ils rapportent que ce qui fait pour eux & qui peut autoriſer leurs inclinations. Ceux qui n'ont pas ſenti cette verité, ont encore donné ces deux vers aux avares, & n'ont fait répondre Horace que *quum te neque fervidus æſtus ;* Mais ils ſe trompent aſſûrément. Horace répond ici à ce que ces Marchands viennent de dire qu'ils imitent la fourmi : & comme le plus court chemin pour fermer la bouche à un homme, c'eſt de ſe ſervir contre lui des mêmes exemples qu'il a propoſez, Horace ſuit cette maxime. Il dit donc à ces Marchands : C'eſt bien fait d'imiter la fourmi. Mais cette même fourmi dont vous vous vantez de ſuivre l'exemple, ſe repoſe l'hyver, & jouït en repos de ce qu'elle a amaſſé l'été, au lieu qu'il n'y a point de ſaiſon ſi rude qui vous empêche de continuer votre commerce, &c. Ce ſont-là les manieres de Socrate. Je croi qu'Horace avoit imité ceci de Lucilius, qui dit dans la XIX. Satire :

Sic tu illos fructus quæras, adverſa hyeme olim
Queis uti poſſis ac delectare domi te.

» Faites de même, vous auſſi amaſſez des biens dont vous

» puiſ-

„ puissiez jouïr pendant l'hyver, & faire bonne chere chez „ vous." Il y a de l'apparence que Lucilius disoit cela après avoir parlé de la fourmi ; mais de tout le passage il ne nous reste aujourd'hui que ces deux vers. DAC.

INVERSUM] *Inversus annus*, c'est la fin de l'année, l'année accomplie : car l'année est considerée comme un cercle qui tourne ; c'est pourquoi Homere l'appelle περιπλόμενον ἐνιαυτόν. DAC.

CONTRISTAT] Attriste, obscurcit. Virgile s'est servi du même mot en parlant du vent de Midi, qui est fort pluvieux en Italie :

—— aut unde nigerrimus Auster,
Nascitur, & pluvio contristat frigore cœlum.

„ D'où naît le noir vent de Midi, qui obscurcit le ciel par „ ses pluïes." Homere appelle les Hyades *Tristes*, par la même raison. DAC.

AQUARIUS] Le Verseau, appellé par les Grecs *Hydrochoos*, est un des douze Signes : il est de trente étoiles, en tout ; le Soleil y entre au mois de Janvier : Et parce que ce mois est ordinairement pluvieux, on attribuë cet effet-là au Signe. Anacreon :

Μεὶς μὲν δὴ Ποσειδηΐων ἕστηκε,
Νεφέλαι δ' ὕδατι βαρύνονται
Ἄγριοι δὲ χειμῶνες παταγοῦσι.

Le mois de Janvier est arrivé, les nuées sont chargées d'eau, & l'on entend par-tout le bruit affreux des tempêtes. DAC.

36. *Inversum contristat Aquarius annum.*] Le Verseau, un des douse signes du Zodiaque, est de trente étoiles en tout. Le soleil y entre au mois de Janvier, c'est pourquoi Horace a dit *annum inversum*, comme nous disons l'année révolue. SAN.

37. *Illis quæsitis.*] C'est à dire, *illis bonis, illis cibariis, quæ priùs quæsiit.* SAN.

38 SAPIENS] On dispute ici s'il faut lire *sapiens* ou *patiens.* Il me semble que *sapiens* est plus fort, plus dans le fait, & plus du genie d'Horace, qui oppose la sagesse de la fourmi à la folie de ces gens qui ne se donnent jamais aucun repos. *Patiens* peut être aussi fort bon, comme dans la Sat. VI. du Livre II.

Prærupti nemoris patientem vivere dorso.

Mais j'aime mieux *sapiens.* DAC.

38. *Sapiens.*] Cette leçon est d'un grand nombre de manuscrits & des plus anciens. On lui a substitué mal à propos *patiens*, qui ne sauroit convenir ici, comme M. Bentlei l'a fait voir. La conduite de la fourmi doit être celle de tout home sage. Rien n'est plus insensé que de se fatiguer toute sa vie à

amasser, & de ne commencer jamais à jouir. SAN.

40. *Dum ne sit te ditior alter.*] Comme l'avâre ne se croid jamais riche, il est naturel qu'il juge tous les autres plus riches que lui, & qu'il se tourmente continuellement pour les surpasser. Eh! quand croira-t'il en être venu à bout? Voilà de quoi créver à la peine comme la grenouille de la Fable. SAN.

42 DEFOSSA TERRA] Comme Virgile a dit dans les Georgiques *defossis specubus*. DAC.

TIMIDUM] *Timidus* pour *timens*, comme Donat l'a remarqué dans Terence, Phorm. I. Sc. IV.

Nam si senserit te timidum pater esse.

» Car si votre pere s'apperçoit que vous avez peur. Et dans Virgile:

Addit se sociam timidisque supervenit Ægle.

Quoique *timidus* soit proprement celui qui est naturellement *peureux*, & *timens*, celui qui ne craint que dans les occasions. Horace ne se contente pas de dire *furtim*, en cachete, il ajoûte *timidum*, plein de crainte: car bien qu'un avare soit seul quand il enterre son argent, il a toujours peur d'être vû. DAC.

42, *Furtim defossâ, &c.*] Ce vers exprime bien les mouvemens d'un avâre. Il ne croid jamais avoir assés bien pris ses suretés. Il s'est déchargé de son tresor dans le sein de la terre, mais l'inquiétude, qu'il porte dans son cœur, le suit partout. SAN.

43 QUOD SI COMMINUAS, VILEM REDIGATUR AD ASSEM] C'est toujours Horace qui parle; mais il s'accommode dans ce vers à l'esprit de ces avares, & il parle comme eux en leur faisant cette objection, qui est la premiere Partie de son Dilemme: *Si vous touchez à votre thresor, il se reduit à rien.* C'est ce que tous les avares croyent; la moindre chose qu'ils en ôtent leur donne plus de chagrin, que tout ce qui leur reste ne leur donne de joye. Voici l'autre Partie du Dilemme; où Horace parle de son chef, & fait voir le ridicule de cette opinion, qu'un thresor se réduit à rien quand on s'en sert: *Mais si vous ne vous en servez pas*, dit-il, *il vous est entierement inutile, & par consequent il n'a rien de beau.* On n'avoit pas bien mis en jour la finesse de ce passage. Horace traite ici d'une autre maniere ce qu'il a dit dans l'Ode II. du Livre II. que la beauté des richesses ne consiste que dans l'usage, & que ce n'est que cet usage qui en fait tout le prix. DAC.

VILEM REDIGATUR AD ASSEM] Horace n'avoit garde de croire, qu'un monceau d'or & d'argent se réduit à rien quand on s'en sert: au contraire, il étoit persuadé, comme je viens de le dire, que l'éclat de l'or ne vient que de l'usage, & que ce que l'on prend tous les jours pour ses besoins, ne diminuë

pas

pas le monceau, comme il dit dans la Satire III. du Livre II.

Quantulum enim summæ curtabit quisque dierum?

Mais il prend ici le langage des avares, comme je l'ai expliqué. DAC.

43. *Redigatur ad assem.*] Horace tient le langage de l'avâre dans la premiere proposition de ce dilemme, qui est très-pressant. Il dit *vilem assem*, pour dire la plus basse pièce de monoie, qui réduite à nôtre maniere de compter valoit quatre deniers, selon quelques-uns; & neuf deniers selon d'autres. SAN.

44 QUID HABET PULCRI CONSTRUCTUS ACERVUS?] En effet un monceau d'or auquel on ne touche point, n'a aucun avantage sur un monceau de pierres, comme Esope l'a fort bien expliqué dans la Fable de l'Avare. DAC.

45 MILLIA FRUMENTI TUA TRIVERIT AREA CENTUM] *Centum millia frumenti*, c'est pour *centum millia modiorum frumenti.* Le *modius* étoit une mesure qui contenoit vingt livres pesant de bled, ce qui fait à peu près notre boisseau. Cela étant, mille de ces mesures ou boisseaux font quatre-vingt-trois sétiers & un tiers de notre mesure a douze boisseaux au sétier, ainsi ces cent mille boisseaux feroient justement huit mille trois cens trente-trois sétiers, qui suffiroient à nourrir plus de deux mille personnes. DAC.

45. *Centum millia frumenti.*] Cette maniere de parler renferme une ellipse. *Millia* est toujours adjectif, de même que les autres noms de nombre; & pour remplir la construction grammaticale, il faudroit dire *centum millia negotia modiorum frumenti.* Le *modius* étoit une mesure, qui contenoit vint livres pesant de blé. SAN.

46 NON TUUS HOC] Cet *hoc* est un ablatif qui se dit en montrant quelque petite chose; une paille, un grain, &c. DAC.

CAPIET VENTER] Les Grecs & les Latins nomment fort volontiers le ventre quand il est question de parler de manger: car ils n'avoient pas les mêmes scrupules que nous avons. Chaque Langue a ses usages, la nôtre ne sauroit du tout souffrir ces expressions. DAC.

46. *Hoc capiat.*] C'est à dire *ex hoc frumento.* J'ai mis *capiat* après M. Cuningam. Tous les verbes qui se trouvent dans la phrâse demandent cette leçon. *Capiet* ne convient pas bien avec *triverit*, *vehas*, *accipias*, *portarit.* J'ai fait encore une autre restitution dans ce vers en lisant *plus ac meus.* Les éditeurs en avoient fait disparoitre *ac* en mettant à sa place *quàm*, qui en etoit la glose. Messieurs Bentlei & Cuningam ont rétabli le texte sur les manuscrits. Cette maniere de parler revient

 vient

vient encore ailleurs, où nôtre poète a dit * *nihilo plus explicet, ac si insanire paret.* SAN.

47 RETICULUM PANIS] *Reticulum* étoit proprement un sac de réseau dans lequel on portoit le pain. Varron l'apelle *panarium.* C'est pourquoi S. Augustin appelle la provision de pain *annonam reticam, quoniam ad retia deportatur*, parce qu'on la porte dans ces réseaux. L'usage de ces filets, au lieu de sac ou de panier, étoit fort ordinaire aussi bien en Grece qu'à Rome. Dans les Acharnenses d'Aristophane on voit des oignons dans les filets : κρόμμυα ἐν δικτύοις. On se servoit même de petits filets pour y mettre des fleurs, qu'on portoit au lieu de bouquets. Ciceron nous represente Verrès de cette maniere dans un festin : *Ipse coronam habebat unam in capite, alteram in collo, reticulumque ad nares sibi apponebat, tenuissimo lino, minutis maculis, plenum rosæ.* „ Il avoit une couronne sur la tête, une autre autour du col, & il approchoit „ de son nez un filet de fin lin à petits quarreaux, tout plein „ de roses." Mais ces filets *reticula* n'étoient pas toujours faits de lin & de petite fisselle, on les faisoit quelquefois de jonc, & quelquefois même de petites lames d'ivoire ou d'argent fort minces & fort souples. Dans la description qu'Hippolochus fit du festin de nôces de Caranus, & qu'Athenée nous a conservée, on voit ἀρτοφόρα διὰ ἱμάντων ἐλεφαντίνων πεπλεγμένα, *des réseaux tissus avec des lames d'ivoire*, & ensuite ἀρτόφορον ἀργυροῦν, *des reseaux d'argent.* A moins qu'on n'entende que ces réseaux étoient enrichis de petits ornemens d'argent ou d'ivoire, comme les guides des chars qu'Homere appelle ἡνία λεύκ' ἐλέφαντι. *Des guides blanches d'ivoire.* DAC.

47. *Reticulum panis.*] C'étoit un sac de réseau, nomé autrement *panarium.* La comparaison, dont se sert Horace, est fort juste. Les riches sont chargés de la provision des autres, ils y ont leur part & rien de plus. SAN.

VENALES INTER] C'étoit la coutume des Anciens; quand ils alloient en voyage, ils faisoient porter par un de leurs esclaves la provision & toutes les hardes. Et Horace fait ici allusion à l'Histoire d'Esope, qui devant partir avec son Maître, aima mieux se charger du panier au pain, quoique plus pesant que la charge de ses camarades, sachant bien qu'il seroit bientôt soulagé, & qu'il marcheroit à vuide : car deux fois le jour on devoit tirer de ce panier la nourriture de toute la troupe. DAC.

48 NIHILO PLUS ACCIPIAS QUAM QUI NIHIL PORTARIT] Car chaque esclave avoit par jour une certaine mesure re-

* Dans la satire *Si rarò scribes.*

reglée qu'on appelloit *demensum*. Cette comparaiſon eſt très-juſte : comme l'eſclave qui porte le pain, n'en a pas pourtant une plus grande portion pour ſa nourriture, de même celui qui recueille dix mille ſétiers de bled, n'en mange pas davantage que celui qui n'en a juſtement que ſa proviſion. C'eſt ſur cela que les premiers Romains avoient établi cette coutume, de meſurer à chaque Citoyen le bled qu'il devoit manger, & de le partager également. DAC.

49 QUAM QUI NIHIL PORTARIT] Il n'y avoit ordinairement qu'un eſclave qui portoit le bagage : un homme qui auroit chargé deux eſclaves auroit paſſé pour un luxurieux & pour un effeminé. Les premiers Romains avoient imité cette ſageſſe & cette modeſtie des Grecs, qui vouloient qu'on ſe contentât d'un ſeul eſclave pour cet uſage. Eſchines reproche à Demoſthene, que dans ſon ambaſſade il s'étoit fait ſuivre par deux eſclaves chargez. L'Hiſtoire d'Eſope que je viens de rapporter ne détruit point cette coutume : car ce maître étoit un marchand, & comme tel il pouvoit mener pluſieurs eſclaves chargez des choſes qui regardoient ſon negoce. Horace a égard à cette maxime, quoique de ſon temps elle ne fût preſque plus d'aucun uſage. Mais il peint les choſes comme elles devoient être, & non pas comme elles étoient. DAC.

VEL DIC] C'eſt une façon de parler dont on ſe ſert quand on veut preſſer les gens par des raiſons plus fortes que celles dont on s'eſt déja ſervi. Ce qu'Horace a dit ne ſuffiſoit pas pour confondre l'avare qui pouvoit lui répondre, que bien qu'il ne mangeât pas de ſes cent mille boiſſeaux plus que l'autre de ſa petite proviſion, avec le reſte il avoit dequoi fournir à d'autres dépenſes, & c'eſt ce qu'Horace prévient ici, en diſant, que pourvû que l'on ait dequoi contenter les neceſſitez de la nature, tout le reſte eſt inutile & ſuperflu. DAC.

49. *Referat.*] Tout ce qui eſt au de là des beſoins de la Nature eſt inutile & ſuperflu, ce ſont autant d'embaras que nous nous faiſons. Il ne faut pas même ſuivre la Nature juſqu'où elle permettroit d'aler, Horace veut qu'on ſe tienne toujours un peu en deçà des bornes qu'elle nous a preſcrites, *intra Naturæ fines*; & cette réſerve conſiſte à lui doner ſeulement tout ce dont elle ne peut ſe paſſer. SAN.

50 INTRA NATURÆ FINES VIVENTI] *Vivre entre les bornes de la Nature.* C'eſt ſe contenter juſtement de ce que la Nature demande, & tout ce qu'elle demande eſt compris dans ces deux vers :

Panis ematur, olus, vini ſextarius, adde
Queis humana ſibi doleat Natura negatis.

» Achetez-en du pain, des herbes, un demi ſetier de vin,

 » &

„ & toutes les autres choſes dont la Nature ne peut ſe paſſer „ ſans douleur." Car à expliquer à la lettre ce mot *intra fines Naturæ*, on trouve qu'on doit ſe tenir un peu en deçà des bornes, & qu'il ne faut pas ſuivre la Nature jusques où elle permettroit d'aller. C'eſt-à-dire qu'il ne faut pas lui donner tout ce qu'elle demande, mais ſeulement tout ce dont elle ne peut ſe paſſer. Ciceron a dit en ce ſens là dans la Lettre XXVI. du Livre IX. *Epulamur unà, non modò non contra legem, ſi ulla nunc lex eſt, ſed etiam intra legem & quidem aliquanto.* „ Nous ſoupons enſemble, & non ſeulement nous ne paſſons „ pas la loi ſomptuaire, s'il y en a encore une; mais nous „ nous tenons en deçà, & même beaucoup." Et dans la Lettre IV. du Livre IV. *Medicè hoc faciam, aut etiam intra modum.* „ Je ferai cela modérement, ou plutôt je me tiendrai „ entre les bornes de la moderation." C'eſt la force du mot *intra*, qu'il étoit neceſſaire de bien expliquer, Florus a dit de même en parlant d'Horace qui avoit tué ſa ſœur: *Facinus intra gloriam fuit.* „ Son action fut entre la gloire", c'eſt-à-dire *fut entre les bornes de la gloire*, qu'elle ne les paſſa pas & qu'elle ne fut que glorieuſe. Et en parlant de la beauté de Cleopatre, *Intra pudicitiam Principis fuit*, qu'elle fut *entre la ſageſſe*; c'eſt-à-dire qu'elle fut moins grande que la ſageſſe de ce Prince, qu'elle ne porta pas ce Prince à paſſer les bornes de la ſageſſe. DAC.

50. *Viventis.*] Cette leçon a paru la meilleure à M. Cuningam. Il pouvoit dire qu'elle eſt la ſeule bone. La ſintaxe Latine ne permet pas qu'on parle autrement. Pour ce qui eſt du raiſonement d'Horace, je croi qu'il n'a toute ſa force que dans le ſens qne je done à ces paroles, *viventis intra Naturæ fines*, parceque ce ſens eſt général & s'étend à tous les homes. SAN.

50 JUGERA CENTUM AN MILLE ARET] Celui qui a cent arpens ſeroit fol d'en ſouhaiter mille: car les cent ſont plus que ſuffiſans pour l'entretenir, puiſqu'il n'étoit même permis à un Citoyen Romain d'en poſſeder que ſept. Horace a mis ici cent arpens, pour un plus petit nombre. Ce paſſage n'avoit pas été bien éclairci. *Jugerum*, l'arpent eſt de deux cens quarante pieds de long, & de ſix-vingts pieds de large. DAC.

51 AT SUAVE EST] C'eſt l'objection de l'avare, qui ſe retranche ſur l'agréable, quand il ne peut plus ſoutenir l'utile. DAC.

51. *Suave eſt de magno tollere acervo.*] Cette raiſon eſt pitoiable. Le plaiſir à quoi ſe réduit l'avâre eſt un plaiſir d'enfant. Mais peut-on trouver de bones raiſons pour juſtifier la plus inſenſée de toutes les paſſions? M. Cuningam lit *de* au lieu

lieu d'*ex*, & cette corection n'est pas sans fondement. Il y a aparence que les copistes ont mis *ex* dans ce vers, parcequ'il se trouve dans le vers suivant. Mais le poëte a fort bien pu varier les prépositions, ne fût-ce que pour éviter de mettre de suite *est ex*, qui font un assés mauvais éfet. SAN.

52 DUM EX PARVO NOBIS] Horace répond à l'objection de l'avare, & en fait voir la futilité : Pourvû, dit-il, que je tire de mon petit monceau autant que vous tirez de votre grand magasin, je ne vois pas que vous puissiez avoir plus de plaisir que moi, car le plaisir ne peut venir que de la satisfaction que l'on a de ne manquer de rien, & d'être à couvert de la pauvreté. Tout le reste est chimerique & ne peut faire plaisir qu'aux foux. DAC.

53 CUR TUA PLUS LAUDES CUMERIS GRANARIA NOSTRIS] *Granaria* répond au grand monceau de l'autre vers; c'étoient de grands greniers où les riches serroient leur bled. *Cumeris* répond au petit monceau du vers precedent; car *cumera* étoient des vaisseaux de terre ou de jonc où les pauvres mettoient leur petite provision. DAC.

53. *Cumeris.*] On apeloit *cumera* une sorte de panier fait avec des feuilles de palmier ou de jonc, dont les pauvres se servoient pour mettre leur provision. On en faisoit aussi d'osier, & l'on donoit quelquefois ce nom à un grand vâse de terre cuite. Ici il se prend pour une mesure petite, mais sufisante. SAN.

54 UT TIBI SI SIT OPUS LIQUIDI] Cette comparaison est née du mot *haurire* de l'autre vers. Les Commentateurs ne s'attachent pas d'ordinaire à ces recherches : cependant il n'y a rien qui ouvre plus l'esprit, ni qui forme plus le jugement que de faire voir dans les Anciens ce qui a fait naître & leurs expressions & leurs pensées. DAC.

LIQUIDI] Les Latins ont dit *liquidum* & *liquor*, *liquide* & *liqueur*, pour l'eau, à l'imitation des Grecs, qui ont employé leur ὑγρὸν de la même maniere. DAC.

URNA VEL CYATHO] L'Urne étoit une cruche de dix-huit ou vingt pintes de notre mesure; & la moitié de l'*amphora*; Elle pesoit quarante livres. *Cyathus* étoit un petit vase qui servoit à puiser dans un plus grand; il contenoit environ deux onces. DAC.

54. *Urnâ vel cyatho.*] J'ai parlé du *ciate* sur l'ode *Quantùm distet ab Inacho.* L'urne étoit une cruche de dix-huit ou vint pintes de nôtre mesure. SAN.

55 MAGNO DE FLUMINE MALLEM] Rien n'étoit plus propre à faire voir le ridicule des avares. Et cet endroit me fait souvenir d'un beau passage du Prophete Isaïe, où Dieu a dit au peuple de Jerusalem, que parce qu'il a méprisé les eaux

tran-

tranquilles de la fontaine de Siloé, il lâchera ſur eux les eaux du grand fleuve qui les engloutira. DAC.

55. *Malim.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire après *ſi ſit opus* & *dicas*, & c'eſt auſſi la leçon des ſcoliaſtes & des meilleurs manuſcrits, que Meſſieurs Bentlei & Cuningam ont ſuivie. SAN.

57 PLENIOR UT SI QUOS DELECTET COPIA JUSTO] Je ne puis ſouffrir le ſentiment de quelques Savans qui pretendent qu'Horace ait écrit,

Plenior ut ſi quos delectet copia cornu.

C'eſt-à-dire, *Si copia plenior cornu copiæ.* „ Si une abondance „ plus grande que la corne d'abondance même." Cela eſt ridicule, & vient ſans doute de quelque Grammairien qui aimoit les pointes, & qui trouvoit que cette corne d'abondance faiſoit ici un bel effet. DAC.

58 CUM RIPA SIMUL AVULSOS FERAT AUFIDUS] L'Aufide fleuve de la Pouille, aujourd'hui l'*Ofanto*. Horace le met pour quelque fleuve que ce ſoit: car l'Aufide n'eſt pas par-tout, & par-tout il y a des avares, &c. Peut-être même qu'Horace le marque plutôt qu'un autre, pour faire alluſion à quelque Hiſtoire ſemblable arrivée de ſon temps, & que tout le monde ſavoit. DAC.

ACER] *Impetueux*, *rapide*; comme il l'appelle *violent* dans l'Ode XXX. du Livre III.

Qua violens obſtrepit Aufidus.

„ Dans les lieux où le violent Aufide fait entendre le bruit de „ ſes eaux. DAC.

58. *Aufidus acer.*] L'Ofanto, riviere de la Pouille, dont il a ſouvent été parlé dans les odes, eſt ici pour toute ſorte de fleuves rapides. Horace l'apelle ailleurs *violens Aufidus*. SAN.

59. *Qui tantuli eget, quantum eſt opus.*] Cette corection n'eſt pas moins apuiée que la précédente. SAN.

59 IS NEQUE LIMO TURBATAM HAURIT AQUAM] Comme cela arrive à ceux qui aiment à puiſer dans les grands fleuves: car plus ils ſont grands & rapides, plus ils traînent de boüe & de limon. Callimaque dans l'Hymne à Apollon:

Ἀσσυρίȣ ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ
Λύματα γῆς καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδατι συρφετὸν ἕλκει.

Le fleuve d'Aſſyrie (l'Euphrate) eſt un grand fleuve; mais il roule dans ſes eaux beaucoup de boüe & de limon. DAC.

61 AT BONA PARS HOMINUM] Après qu'Horace a prouvé par des raiſonnemens très ſolides que les richeſſes, dont on ne ſe ſert point, n'ont rien d'utile, ni de beau, ni d'agréable, il pourſuit l'avare juſques dans ſon dernier retranchement, & il prévient adroitement l'objection qu'il pouvoit lui faire, qu'au moins

moins il faut amasser des richesses, parce qu'on n'est estimé qu'à proportion du bien qu'on a. Horace y répond, en faisant voir que les hommes, qui ont ce sentiment-là, veulent bien être trompez, en prenant pour un desir de gloire & de reputation, l'attachement qu'ils ont pour les richesses. Ce passage étoit d'autant plus difficile qu'il paroît fort clair. Il faut être accoutumé aux manieres de Socrate, pour le bien entendre & pour en voir toute la beauté. DAC.

DECEPTA CUPIDINE FALSO] Ceux qui croyent qu'il faut amasser des richesses pour être estimez, sont trompez par leur avarice, qui se fortifie dans leur cœur sous un autre nom, & c'est cette avarice ainsi déguisée qu'Horace appelle *cupidinem falsum*. Cela n'avoit jamais été bien expliqué. DAC.

61. *Cupidine falso.*] Toute passion est aveugle; pour peu qu'elle s'écarte de la raison, ses desirs portent à faux. SAN.

62 QUIA TANTI QUANTUM HABEAS SIS] Un ancien Poëte dit dans l'Epître CXVI. de Seneque:

Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.

„ Par-tout les hommes ont toujours été estimez à mesure du „ bien qu'ils ont eu." Pindare dit en quelque endroit que les richesses font l'homme; mais ce reproche étoit plus dû aux Romains qu'à aucun autre Peuple, car ils donnoient le rang & la dignité à proportion du bien: il falloit avoir tant pour être Chevalier, tant pour être Senateur, tant pour être Juge. *Censu in foro Judex legitur*, dit Seneque, & Pline, dans la Preface du Livre XIV. *Posteris laxitas mundi & rerum amplitudo damno fuit postquam Senator censu legi cœptus, Judex fieri censu, &c.* DAC.

62. *Quia tanti, quantum habeas, sis.*] Combien de minces sujets s'imaginent valoir quelque chose, précisément parcequ'ils ont du bien? Leur jugement est faux & toutafait absurde: mais, à la honte de Rome, tout faux & tout absurde qu'il est, il a été autorisé par les loix Romaines. Un grand mérite, un mérite sur, étoit d'avoir un gros revenu. Avec cela on trouvoit entrée dans ce corps si respecté, qu'on apeloit *sanctissimus ordo;* on étoit revétu de la qualité de chevalier, ou de sénateur; on portoit la bande de pourpre sur sa robe, & l'on aquéroit le droit de décider de la vie & des biens des particuliers. Quelle justice pouvoit-on atendre de pareils juges? SAN.

63 QUID FACIAS ILLI? JUBEAS MISERUM ESSE LIBENTER] Il faut joindre *libenter* avec *facit*, & ponctuer ainsi ce passage, qui ne sauroit être entendu sans cela,

Quid facias illi? Jubeas miserum esse, libenter
Quatenus id facit.

„ Que feriez-vous à cet homme-là? Il n'y a qu'à le laisser

„ dans

„ dans ſa miſere puiſqu'il s'y précipite & qu'il s'y plait." Il n'y a rien à faire à un homme qui eſt dans cette opinion, qu'à le laiſſer dans ſa miſere, car il eſt bien aiſe d'être trompé. C'eſt le ſeul & veritable ſens de ce paſſage, comme la ſuite le prouve manifeſtement. DAC.

* MISERUM ESSE] Il ſemble qu'Horace après avoir dit *At bona pars hominum*, devoit écrire *miſeram eſſe*, en le raportant à cette partie des hommes, & M. Bentlei ſoutient que *miſerum* eſt un ſolecifme. Mais je ſuis du ſentiment de Theodore Marcile qui a fort bien vu qu'Horace change ici de tour, & que dans *quid facias illi*, cet *illi* doit être entendu de tout homme qui &c. Cela ne fait rien au ſens qui eſt toujours le même. * DAC.

63. *Jubeas miſeram eſſe,*] Cela ſe raporte à *bona pars hominum.* La leçon ordinaire eſt *miſerum*, qui ne peut ſe raporter à rien. La réformation étoit néceſſaire, & je ne l'ai pas faite le premier. Le raiſonement par lequel les homes s'eſtiment ſur le pié de leur revenu eſt ſi extravagant, qu'Horace ne daigne pas le réfuter. L'Aténien dont il eſt parlé dans le vers ſuivant, étoit peut-être un avâre de la comédie de ce tems-là. SAN.

64 UT QUIDAM MEMORATUR ATHENIS] Ce qu'Horace dit ici ne convient point à Timon le Miſanthrope. Il n'y a qu'à lire le Timon de Lucien pour en convenir. Cruquius prétend qu'Horace déſigne ici un Romain nommé Fabius, fort riche & fort avare. Torrentius dit que c'étoit plutôt un certain Cneus Lentulus. Si cela étoit vrai, Horace iroit donc chercher l'exemple à Athenes pour mieux déguiſer la Satire; mais outre que ce ſont des conjectures ſans fondement, ce n'eſt point du tout le caractere d'Horace, qui bien loin d'avoir ce ménagement de mettre Athenes pour Rome, ne s'empêche pas le plus ſouvent de nommer les gens. Pourquoi n'avouër pas franchement que l'Hiſtoire dont Horace veut parler ici nous eſt entierement inconnuë? DAC.

66 POPULUS ME SIBILAT, AT MIHI PLAUDO] Voilà cet avare qui s'applaudit, qui ſe fortifie dans ſon vice, & qui bien loin de chercher à ſe corriger, ſe conſole de toutes les huées du peuple, en revoyant ſon threſor. Ce n'eſt donc pas ce deſir de gloire & de reputation qui le poſſede, puiſqu'il voit bien que ſes richeſſes ne l'empêchent pas d'être moqué. C'eſt l'avarice ſeule, il le voit, & il n'en eſt pas fâché. C'eſt ce qui prouve ma remarque ſur ce vers: *Libenter quatinus id facit.* On ne ſauroit trouver dans ces deux paſſages aucune juſteſſe, ſi l'on ne ſuit mon explication. DAC.

68 TANTALUS A LABRIS SITIENS] On ſait la Fable de Tantale, qui meurt de ſoif & de faim au milieu des eaux & des

des fruits, qui lui échapent toujours quand il veut les prendre. Homere le décrit dans l'onziéme Livre de l'Odyssée. Pindare, Euripide & Platon, ont suivi une tradition bien differente: car ils disent, que Tantale est toujours occupé à se mettre à couvert d'un rocher qui pend toujours sur sa tête, & qui le tient dans une continuelle frayeur. Lucrece a suivi cette derniere opinion; mais la premiere est la plus commune. Tantale est ordinairement l'emblême des avares. DAC.

69 FLUMINA] Après ce mot il faut laisser un petit espace avec des points. . . pour marquer que le discours est coupé. Horace commence d'une maniere comme s'il alloit conter une longue Histoire, lorsqu'il est interrompu. Cela fait tout le naturel de ce passage. Et c'est ce que les Interpretes ne sentent point. DAC.

QUID RIDES?] Cet avare rit de ce commencement de Fable, croyant qu'Horace n'a plus de bonnes raisons, puisqu'il se jette ainsi dans les contes. Mais il n'a pas long-temps ce plaisir. Le tour d'Horace est très-ingenieux, & il mérite d'être bien remarqué. DAC.

69. 70 MUTATO NOMINE DE TE FABULA NARRATUR] Il y a là une vivacité admirable: Tantale & tous les autres noms de la Fable sont des noms généraux qui ont été faits à plaisir, pour marquer certains caracteres, & ils sont aussi vagues que Titius & Mevius dans le Droit. On n'a qu'à mettre à leur place les noms propres de ceux qu'on désigne: tout le reste leur convient parfaitement. L'usage de ces Apologues est fort ancien: le Prophete Nathan en fait un admirablement beau à David dans le XII. Chap. du Liv. II. des Rois. Et quand cet Apologue a produit son effet dans l'esprit du Roi, le Prophete lui en fait l'application à lui-même, en lui disant seulement: *Tu es ille vir*, Vous êtes cet homme-là. DAC.

CONGESTIS UNDIQUE SACCIS] C'est la preuve de ce qu'il a dit, que c'est l'avare lui-même qui est Tantale, & qu'il ne faut que changer le nom. DAC.

UNDIQUE] C'est-à-dire par toutes sortes de voyes, justes ou injustes. DAC.

SACCIS INDORMIS] Lucilius a dit fort plaisamment d'un avare:

Cui neque jumentum est, nec servus, nec comes ullus.
Bulgam & quidquid habet nummorum, secum habet ipse;
Cum bulga cœnat, dormit, lavit, omnis in una
Spes hominis bulga, hac devincta est cætera vita.

» Il n'a ni cheval, ni valet, ni personne avec lui; il porte
» toujours sa bourse & tout ce qu'il a d'argent; il mange, il
» couche, il se baigne avec sa bourse; toutes ses esperances

„ sont dans sa bourse ; le reste de sa vie est lié à sa bourse. DAC.

71 INHIANS] La bouche ouverte. Cette action vient ordinairement de l'admiration & du desir. DAC.

ET TANQUAM PARCERE SACRIS] Les Pontifes & les Jurisconsultes appellent sacré, ce qui est consacré publiquement à quelque Dieu ; mais ce que les particuliers consacrent n'est point sacré. Festus : *Gallus Ælius ait sacrum esse, quocumque modo atque instituto civitatis consecratum sit, sive ædis, sive ara, sive signum, sive locus, sive pecunia, sive quod aliud quod Diis dedicatum atque consecratum sit. Quod autem privati suæ religionis caussa, aliquid earum rerum Deo dedicent, id Pontifices non existimare sacrum.* „ Gallus Elius dit, qu'une chose sacrée „ est ce qui est consacré publiquement selon les manieres & „ les instituts publics, une Maison, un Autel, une statuë, une „ place, une somme d'argent, ou toute autre chose qui est de-„ diée & consacrée aux Dieux ; mais ce que les particuliers „ consacrent pour leurs devotions particulieres, il assure que les „ Pontifes Romains ne tiennent pas cela pour sacré. DAC.

74 VINI SEXTARIUS] Le sétier des Latins étoit une petite mesure qui contenoit à peu près trois de nos demi-sétiers. C'étoit la mesure d'Auguste quand il vouloit boire un peu plus qu'à son ordinaire. On l'appelloit *sextarius*, parce qu'il étoit la sixiéme partie du *congius*. Il tenoit douze *cyathos*, & notre pinte en tient seize. DAC.

74. *Sextarius.*] Le septier des Latins étoit la sisième partie du *congius*, & tenoit douse *ciates* ; ce qui revient à peu près à trois de nos demi-septiers. SAN.

78 NE TE COMPILENT FUGIENTES] *Compilare* & *suppilare*, *piller*, ne vient pas du mot *pilus*, *poil*, comme Asconius & Nonius l'ont pretendu, mais de l'ancien mot *pilare*, qui vient du Grec πιλεῖν, *stipare*, *densare*, entasser, presser : car les voleurs entassent ce qu'ils dérobent, & le mettent en petit volume, pour l'emporter plus facilement. DAC.

78. *Ne te compilent.*] Du Grec PILEIN, entasser, presser. SAN.

80 AT SI CONDOLUIT] C'est l'avare qui parle. DAC.

CONDOLUIT] Pour le simple *doluit*, comme dans Ciceron, *si pes condoluit, si dens, &c.* DAC.

TENTATUM FRIGORE] *Tentatum*, attaqué, surpris, comme il dit dans la Satire III. du Livre II. *renes morbo tentantur acuto.* „ Les reins sont surpris d'une maladie aiguë." Et Ciceron dans les Tusculanes : *animi valentes morbo tentari non possunt.* „ Les esprits forts ne peuvent être surpris de maladie. Les Latins n'ont fait que traduire le mot Grec πειράζεσθαι qui est employé dans le même sens. Strabon dans le Liv. XVI.

πει-

πειραζομένης δὲ καὶ ϛρατιᾶς ἐπιχωρίοις πάθεσιν, & Ciceron à Atticus, Liv. XVI. Epître VII. *Piliam πειράζεσθαι παραλύσει, Que Pilia avoit eu une attaque de paralyſie.* DAC.

81 AFFLIXIT] Theodore Marcile croit qu'il faut lire *affixit*, ce qui marque, dit-il, une maladie plus longue & plus difficile. Mais cela n'eſt pas néceſſaire. *Afflixit* eſt fort bon: *affligere*, *dejicere*, abattre, &c. DAC.

82 ASSIDEAT] *Se* tienne près de vous pour vous aſſiſter. Seneque dans l'Epître IX. du Liv. I. dit, que le Sage ne fait pas des amis, *ut habeat qui ſibi ægro aſſideat, ſed ut ipſe ægro aſſideat*, pour avoir quelqu'un qui ſe tienne près de lui quand il ſera malade; mais pour ſe tenir lui-même auprès de ſon ami en pareille occaſion. DAC.

FOMENTA] Toutes les choſes qui peuvent appaiſer ou adoucir les maux, cataplaſmes, linges chauds, huiles, &c. DAC.

84 NON UXOR SALVUM TE VULT] C'eſt Horace qui répond. DAC.

84. *Non uxor ſalvum te vult.*] Un avâre eſt le fléau de tous ceux qui l'aprochent. La ſeule bone action qu'il puiſſe faire, dit Publi· Sirus, c'eſt de ſe laiſſer mourir: *avarus, niſi quum moritur, nîl recti facit.* SAN.

88 AT SI COGNATOS] Torrentius lit *An ſi cognatos*, Theodore Marcile, *Et ſi cognatos.* Car, dit-il, il n'y a point ici d'oppoſition. Ils n'ont raiſon ni l'un ni l'autre. Cet *at* vient du vers *Miraris:* Tu t'étonnes de ce que perſonne ne t'aime; mais je te dis, que ſi tu penſes, &c. DAC.

NULLO NATURA LABORE QUOS TIBI DAT] Ce paſſage eſt plus difficile qu'on n'a crû, car d'un côté ſi Horace a voulu dire que la Nature nous donne des parens ſans aucune peine, je trouve cela plat, parce qu'il n'eſt pas queſtion ici ſi la Nature ſe travaille à produire. Et de l'autre côté, ſi l'on entend ce vers *Nullo Natura labore*, comme le vieux Commentateur, *Nullo tuo labore*, que la Nature te donne ſans que tu prennes le moindre ſoin, cela ne fait aucun ſens ici, & n'eſt pas même Latin. Il faut ponctuer ce vers d'une autre maniere pour l'entendre & pour en voir toute la beauté:

At ſi cognatos, nullo, Natura, labore,
Quos tibi dat, retinere, velis, &c.

At ſi cognatos, quos Natura tibi dat, retinere velis nullo labore: „ Mais ſi vous penſiez ne devoir prendre aucune peine, „ ni employer aucun ſoin à conſerver & à cultiver l'amitié „ des parens que la Nature vous donne, *&c.*" De cette maniere le ſens eſt admirable, & il y a une verité qui ſaute aux yeux. DAC.

90 INFELIX OPERAM PERDAS] Car la Nature nous donne les parens ; mais c'eſt à nous de nous les rendre amis par nos ſoins & par nos ſervices. La liaiſon naturelle ſe rompt & ſe perd bien-tôt, ſi la volonté ne vient en ſerrer les nœuds. * M. Bentlei tire de cette expreſſion une raiſon qu'il croit admirable contre le ſens que je viens de donner au vers precedent, & qu'il appelle *jocularem errorem. Quid*, dit-il, *an opera perditur*, *quæ non omnino inſumitur* „ perd-on une peine „ qu'on n'a pas priſe ?" Comme ſi *operam perdere* ne ſignifioit pas ſouvent *ne pas réuſſir* & qu'il ne s'appliquât pas auſſi bien au ſimple deſir inutile, qu'aux peines & aux demarches vaines. M. Bentlei croit donc que jamais on n'a pu dire *oleum & operam perdidiſti*, „ vous avez perdu votre huile & votre „ peine," qu'à celui qui avoit bien travaillé, & employé effectivement ſon huile ? plaiſante imagination. Je ne dis rien de ſa correction *an* pour *at* & de l'explication qui l'accompagne qui eſt très-forcée & qui n'a nul ſens. * DAC.

90. *Infelix operam perdas.*] Cet endroit a fort tourmenté les interprètes. Le ſens que j'y done eſt, ce me ſemble, le plus naturel. SAN.

91 IN CAMPO] Dans le champ de Mars : car cela augmente encore le ridicule. DAC.

95 UMIDIUS QUIDAM] Torrentius lit *Vinidius*, qui eſt un nom Romain. Mais ſoit qu'on liſe *Umidius* ou *Vinidius*, l'un & l'autre ſont également inconnus. J'aime pourtant mieux Umidius, parce que je ſai qu'il y avoit à Rome une famille appellée Umidia. Et dans les inſcriptions anciennes il eſt fait mention des *Umidiens*. DAC.

95. *Ummidius, qui tam.*] Cette leçon a été receue dans le texte & juſtifiée par M. Bentlei, & M. Cuningam. Nous ne ſavons point quel fut cet Ummidius, dont l'aventure étoit apamment conue du tems d'Horace. J'ai écrit ce nom comme il ſe trouve dans quelques manuſcrits & dans quelques inſcriptions. SAN.

NON LONGA EST FABULA] Il a été remarqué ailleurs que *Fabula*, *Fable*, ſe dit d'une Hiſtoire veritable, comme en notre Langue le mot *conte*. DAC.

96 UT METIRETUR NUMMOS] Les autres comptoient, ou peſoient leur argent, mais cet Umidius meſuroit le ſien à boiſſeaux, comme la femme de Trimalcion dans Petrone : *Fortunata quæ nummos modio metitur.* * *Dives ut metiretur* eſt fort bien dit, & il ne faut nullement corriger le vers précedent & lire *qui tam* au lieu de *quidam*, cela eſt d'une dureté inſupportable. * DAC.

100 DIVISIT MEDIUM FORTISSIMA TYNDARIDARUM] Si ces deux mots *fortiſſima Tyndaridarum*, doivent être enſemble,

ble, cette expreſſion eſt née du mot *ſecuri* du vers precedent. Car comme cette Affranchie s'étoit ſervie de la hache pour tuer ſon Maître, Horace prend de là occaſion de l'appeller *plus vaillante que les Tyndarides ;* parce que les filles de Tyndare s'étoient auſſi ſervies des mêmes armes pour tuer leurs maris. Peut-être auſſi qu'Horace fait alluſion au nom de cette Eſclave qui pouvoit bien être appellée *Tyndaris.* Car Tyndaris étoit un nom ordinaire de femme, comme on l'a vû ailleurs. A moins que l'on n'aime mieux reconnoître ici avec Sanctius une tranſpoſition qui eſt aſſez familiere à Horace: *At hunc liberta fortiſſima diviſit medium ſecuri Tyndaridarum.* „ Mais „ une vaillante Affranchie le fendit par le milieu avec la hache „ des Tyndarides." Il dit la hache des Tyndarides, comme il a dit ailleurs la hache des Amazones. Clytemnèſtre tua Agamemnon avec une hache dont elle lui fendit la tête. Electre dit dans Sophocle:

> Μήτηρ δ' ἡμὴ χῶ κοινολεχὴς
> Αἴγισθος, ὅπως δρῦν ὑλοτόμοι,
> Σχίζουσι κάρα φονίῳ πελέκει.

Ma mere & ſon mari Egiſthe, lui fendent la tête avec une hache ſanglante, comme les bucherons fendent un chêne. DAC.

TYNDARIDARUM] De l'accuſatif de *Tyndaris*, *Tyndarida*, on a fait le nom *Tyndarida Tyndaridæ*, *&c.* DAC.

100. *Fortiſſima Tyndariarum.*] C'eſt à dire *filiarum Tyndari.* Ces filles de Tindare étoient Hélène & Clitemneſtre, qui toutes deux tuerent leurs maris, l'une Déiphobe & l'autre Agamemnon. J'ai dit ailleurs que Caſtor & Pollux étoient apelés en commun *Tyndaridæ*, du nom de Tindare mari de Leda leur mere. Les copiſtes plus acoutumés à ce nom qu'au premier, & ne diſtingant pas les genres de l'un & de l'autre, avoient mis ici *Tyndaridarum ;* & les manuſcrits de Quintilien, que l'on ſait être fort défectueux, citent ce vers chargé de la même faute. Il n'y a donc pas eu à balancer pour le changement, que je n'ai fait qu'après M. Cuningam. Il eſt plaiſant qu'Horace mette cette afranchie au deſſus d'Hélène & de Clitemneſtre, comme ſi elle eût fait une action héroïque en donant la mort à un avâre. SAN.

101 UT VIVAM NÆVIUS] Le vieux Commentateur écrit que ce Nevius étoit ſi avare, qu'on l'appelloit *ſordidus Nævius*, le vilain Nevius, & cela eſt vrai; mais ce Commentateur s'eſt trompé aſſurément, quand il a crû que ce Nevius peut avoir place ici. Nevius doit être le nom d'un prodigue & d'un débauché, auſſi-bien que Nomentanus : autrement ce paſſage n'auroit point de ſens. C'eſt pourquoi puiſqu'il eſt certain que ce Nevius étoit avare, comme cela paroît par la Satire II. du

Liv.

Liv. II. il faut lire ici, comme dans les meilleures éditions, *Mænius*, & c'eſt le même dont Horace parle dans l'Epître XV. du Liv. I.

Mænius ut rebus maternis atque paternis
Fortiter abſumptis.

„ Menius après avoir courageuſement diſſipé ſes biens mater-„ nels & paternels." C'eſt ce Menius qui ayant mangé tout ſon bien fut reduit à vendre aux Cenſeurs une maiſon qu'il a-voit dans la place Romaine, dont il ne ſe reſerva qu'une co-lomne, pour avoir ſur cette colomne une loge d'où il pût voir les Jeux. Lucilius ne manqua pas de marquer cette particula-rité dans ſes Satires: car il dit:

Mænius columnam cùm exciperet.

„ Menius en ſe reſervant une colomne. DAC.

101. *Ut vivam Mænius? ac ſic, &c.*] Ce tour eſt naturel. Quand on a pouſſé à bout les gens vicieux, en détruiſant pié à pié leurs faux raiſonemens, leur derniere reſſource eſt de mettre l'agreſſeur en contradiction. Pour nous guérir de l'avarice, diſent-ils, vous voulés nous jeter dans la prodigalité. Horace leur fait voir que c'eſt eux-mêmes qui paſſent d'un excès à un autre tout opoſé, en abuſant des principes qu'il a établis pour le bon uſage des richeſſes. On trouve ici un leger changement dans le texte. Je ne l'ai point fait ſans de bons garans. On cite deux des meilleurs manuſcrits pour *ac* que le ſens demande, & que les copiſtes avoient confondu avec *aut*, ce qui leur eſt encore arivé en d'autres endroits. Ce Ménius, dont il eſt ici parlé, fut un fameux débauché, qui mangea tout ſon bien, & ſe trouva enfin obligé de vendre la ſeule maiſon qui lui reſtoit dans la place Romaine; dont il ne ſe réſerva qu'une loge ou un balcon d'où il pût voir les jeux. SAN.

102 AUT SIC UT NOMENTANUS] Le nom de ce débauché étoit L. Caſſius. On l'appella Nomentanus, parce qu'il étoit du bourg de Nomentum. Il avoit mangé *ſeptuagies HS.* c'eſt-à-dire huit cens ſoixante quinze mille livres. On dit que Saluſte loua un des cuiſiniers de ce Nomentanus douze mille cinq cens livres, *centum millibus nummûm.* Lucilius dans ſes Satires parle d'un autre Nomentanus qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci. DAC.

102. *Ut Nomentanus.*] C'eſt Lucius Caſſius, qui fut apelé *Nomentanus*, parcequ'il étoit de l'anciène ville de Nomente capitale d'un petit paiis des Sabins, aujourdui Lamentana, vilage entre le Tibre & le Téveron. Ce Nomentanus avoit mangé plus de deux cens mile écus. SAN.

PERGIS PUGNANTIA] *Pergis*, parce qu'après avoir dit, *dois-je vivre comme Menius*, il pourſuit: *ou comme Nomentanus?*

nus? C'eſt pourquoi Horace lui dit: vous continuez de tomber dans l'excès oppoſé. Car Nomentanus n'étoit pas moins débauché que *Menius*. DAC.

103 PUGNANTIA FRONTIBUS ADVERSIS COMPONERE] Oppoſer, mettre en préſence des choſes qui ne peuvent jamais être enſemble ſans ſe combattre. C'eſt une metaphore priſe des gladiateurs. DAC.

Pergis pugnantia ſecum, &c.] L'avâre a juſtifié juſqu'ici ſon avarice de ſon mieux; mais il ne paroit point qu'il ait paſſé d'un excès à un autre. Comment donc Horace peut-il lui reprocher une contradiction ſuivie? Certainement ce n'eſt point là le ſens du poète. Quand il lui dit, *pergis pugnantia ſecum frontibus adverſis componere;* il veut dire, *pergis te defendere componendo pugnantia frontibus adverſis*. Il lui reproche qu'en continuant à ſe défendre il commence à doner dans un excès directement opoſé à celui qu'on lui vouloit faire quiter. SAN.

NON EGO] Cet *ego* donne ici beaucoup de grace. DAC.

104 VAPPAM JUBEO] *Vappa* eſt proprement du vin tourné, qui s'eſt aigri, & qui a perdu toute ſa force: & de-là ce mot a été employé pour dire un homme entierement perdu, un homme que ſes débauches ont rendu de nul uſage. Les Grecs ſe ſont ſervis de même du mot ὀξίνης. Ariſtophane dans l'Antepirrheme du IV. Acte des Chevaliers,

Ἄνδρα μοχθηρὸν πολίτην ὀξίνην Ὑπέρβολον.

Hyperbolus, méchant Citoyen & entierement corrompu. Le Scholiaſte a mal entendu ce paſſage. DAC.

AC NEBULONEM] *Nebulo* de *nebulis*, comme *tenebrio* de *tenebris*. *Nebulones* & *tenebriones*, ſont proprement des débauchez, des garnemens, parce qu'ils n'aiment que les ténebres, & qu'ils fuyent toûjours le grand jour. DAC.

104. *Vappam ac nebulonem.*] Ces termes dans le ſens métaphorique marquent des gens perdus de débauches. Dans le ſens naturel *vappa* ſignifie du vin qui commence à ſe tourner & à s'aigrir, qui perd de ſa force; & *nebulo*, un home qui cherche les ténebres, comme ceux qui paſſent leur vie dans les cabarets, c'eſt à dire dans la crapule. SAN.

105 EST INTER TANAIM QUIDDAM, SOCERUMQUE VISELLI] Ce Tanaïs, ce Viſellius & ſon beau-pere ſont des gens dont les noms ſont inconnus. Le vieux Commentateur aſſure que Tanaïs étoit un Eunuque, Affranchi de Mecenas, & que le beau-pere de *Viſellius avoit une deſcente*. Je ne ſai où il a puiſé cette tradition qui ne vient pas trop bien ici. J'aimerois mieux croire que ces deux hommes avoient des vices tout oppoſez, ou de corps ou d'eſprit. Horace dit que comme dans la nature entre les défauts de ces deux hommes il y a un

milieu, de même dans la morale il y en a un entre la prodigalité & l'avarice. DAC.

105. *Tanaïn socerumque Visellî.*] Ces persones ne nous sont conus que par ce trait de satire. On ne sait si Horace les opose dans le sens moral ou dans le sens phisique. Quoiqu'il en soit, le raisonement du poète supose qu'ils avoient des défauts contraires. SAN.

106 EST MODUS IN REBUS] Horace explique ici fort à propos & fort bien cet axiome des Philosophes, que la vertu est le milieu entre deux vices opposez.

Virtus est medium vitiorum & utrimque reductum. DAC.

107 QUOS ULTRA CITRAQUE NEQUIT CONSISTERE RECTUM] De quelque côté qu'on panche, quand on est au milieu, on tombe necessairement dans l'un ou dans l'autre des vices qui sont aux deux côtez. DAC.

108 ILLUC, UNDE ABII, REDEO] Il revient à son sujet qu'il a quitté au vingt-troisiéme vers, & il fait voir que l'inconstance des hommes ne vient que de leur avarice. DAC.

108. *Illuc, unde abii, redeo.*] Horace reconoit qu'il s'est écarté de son sujet. Cet écart n'est autre chose que le morceau sur l'avarice. Un avâre se croid le plus malheureux home du monde, & il en est de même de toutes les professions. Par là le poète revient au point qu'il avoit d'abord proposé. J'ai excusé plusieurs fois de pareilles digressions dans ses odes, parceque la poésie lirique m'a paru permettre cette liberté ; mais je ne crains point de dire qu'elles ne sont point de mon goût dans des discours moraux, tels que sont ses satires & ses épitres, comme je m'en suis expliqué dans la préface. SAN.

NEMON' UT AVARUS SE PROBET] Il est étonnant qu'on ait tant écrit sur ce passage sans en donner la véritable explication. Il n'est pourtant pas difficile; Horace dit: *Est-il possible que personne ne se trouve heureux non plus que l'avare?* Car comme l'avare trouve toûjours le troupeau de son voisin plus gras que le sien, de même l'inconstant trouve toûjours sa condition plus malheureuse que celle de son voisin, & par-là Horace fait voir que l'inconstance n'est autre chose que l'avarice, qui est justement ce qu'il vouloit prouver. Il est bon d'étudier l'adresse avec laquelle Horace rentre dans son sujet. DAC.

109 SE PROBET] *Probare se*, & *se laudare*, sont deux termes synonymes pour dire *se trouver heureux*. DAC.

110 QUODQUE ALIENA CAPELLA GERAT] Ovide dit de même,

Fertilior seges est alieno semper in agro,
Vicinúmque pecus grandius uber habet.

„ La moisson est toûjours plus grande dans le champ de notre „ voisin, & son troupeau a toûjours plus de lait. DAC.

110. *Quodque aliena capella, &c.*] J'ai cru devoir remplacer l'espèce par le genre dans la traduction, le tour en est plus noble & plus conforme au génie de nôtre langue. SAN.

111 NEQUE SE MAJORI PAUPERIORUM TURBÆ COMPARET] Pour vivre heureux nous devons toûjours regarder, non pas ceux qui sont au dessus de nous, mais ceux qui sont au dessous: & c'est une des plus utiles & des plus sûres maximes de la Morale: τὰς ὑποδεεστέρους ἀποθεωρεῖν. Seneque ne l'a pas oubliée, car il écrit dans sa XV. Lettre: *Subinde itaque, Lucili, quàm multa sis consecutus recordare; Quum aspexeris quot te antecedant, cogita quot sequantur. Si vis gratus esse adversùs Deos, & adversùs vitam tuam, cogita quàm multos antecesseris.* „ C'est pourquoi, Lucilius, pensez souvent à tout „ le bien que vous avez acquis. Quand vous aurez bien regar- „ dé combien il y en a qui vous devancent, faites reflexion „ combien il y en a après vous. Si vous voulez avoir de la „ reconnoissance envers les Dieux, & être content de vous- „ même, pensez au grand nombre de ceux que vous avez lais- „ sez derriere. DAC.

111. *Meliori.*] M. Cuningam a rapelé cette leçon d'un manuscrit. Elle m'a paru faire un plus bel éfet que *majori*, qui n'est qu'une glôse, & qui d'ailleurs est assés inutile à cause de *turbæ.* De tout tems les gens riches n'ont pas passé pour les plus honêtes gens. Le principe qu'Horace touche ici est d'une grande étendue & d'une grande utilité dans la morale. Mais je ne sai comment les homes, qui se disent nés pour être heureux, n'envisagent les choses que du côté qui peut leur rendre leur situation desagréable. SAN.

114 UT CUM CARCERIBUS MISSOS] Cette comparaison est fort belle & du stile heroïque: Elle est née du mot *festinanti* du vers precedent. Horace s'étoit apperçû qu'une si longue dispute pourroit être enfin ennuyeuse, c'est pourquoi il la finit par une comparaison fort vive: car il ne lui arrive jamais de laisser languir son Lecteur. Plût-à Dieu que nos Ecrivains aujourd'hui sussent imiter cette adresse! DAC.

114. *Ut quum carceribus, &c.*] Cette comparaison est bien choisie. Elle marque également l'ambition & l'erreur des homes. Dans la course des chariots le prix n'étoit doné qu'aux premiers; il n'en est pas de même dans la morale, les plus riches ne sont pas les plus heureux. SAN.

118 VITÆ CEDAT UTI CONVIVA SATUR] Horace a eu en vuë ces vers de Lucrece:

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis.

Et ce qui ſuit :

Sed quia ſemper aves quod abeſt, præſentia temnis,
Imperfecta tibi elapſa eſt ingrataque vita,
Et nec opinanti mors ad caput adſtitit ante
Quam ſatur ac plenus poſſis diſcedere rerum.

„ Pourquoi ne ſortez-vous pas de la vie comme on ſort d'un „ feſtin, &c. *Mais* parce que vous ſouhaittez toûjours ce que „ vous n'avez pas, & que vous mépriſez le preſent pour ne „ penſer qu'à l'avenir, votre vie s'eſt évanouïe ſans être ache- „ vée, & ſans que vous en ayez aucune obligation, & la mort „ eſt venu fondre ſur vous lors que vous l'attendiez le moins „ & avant que vous fuſſiez raſſaſié & content des choſes de „ cette vie." A propos de ce paſſage de Lucrece, il y a un beau mot d'Epicure qui lui ſert de Commentaire: Il dit, qu'*il n'y a perſonne qui ne ſorte de la vie comme s'il venoit d'y entrer.* Et dans un autre endroit il dit, qu'*il n'eſt rien de plus malheureux que de commencer toûjours à vivre.* De cette maniere la vie eſt toûjours imparfaite, comme dit Lucrece, & comme Seneque le dit après lui : *ſemper illis imperfecta vita eſt.* Pour revenir au paſſage d'Horace, Stobée rapporte un beau mot d'Ariſtote: ἐκ τȣ̃ βίȣ κράτιςόν ἐςιν ἐξελθεῖν ὡς ἐκ συμποσίȣ, μήτε διψῶντα, μήτε μεθύοντα. *Il faut ſortir de la vie comme d'un feſtin, ſans avoir ſoif & ſans avoir trop bû.* DAC.

118. *Vitæ cedat, uti conviva ſatur.*] Epicure a dit qu'il n'eſt rien de plus malheureux que de commencer toujours à vivre. C'eſt la même penſée dans un autre tour. SAN.

120 NE ME CRISPINI SCRINIA LIPPI] Cette précaution eſt fort plaiſante, & la peur qu'il a qu'on ne l'accuſe d'avoir pillé les Ecrits de Criſpinus, eſt aſſez bien fondée, ſur-tout après les ſept ou huit vers qu'il vient de faire. Criſpinus étoit un Philoſophe Stoïcien, fort méchant Poëte. DAC.

SCRINIA] *Scrinium* du Grec σκρώνιον, eſt proprement un petit coffret où l'on mettoit des Livres, des papiers &c. & qui ſe fermoit à clef. Les anciennes médailles nous en preſentent pluſieurs de cette maniere où l'on voit une ſerrure. Delà on a donné le nom à ce que nous appellons porte-feuille, où l'on ſerre ſes papiers, & c'eſt d'où ſont venuës ces quatre Charges de la maiſon d'Auguſte, *Magiſter Scrinii Epiſtolarum,* Maître du Porte-feuille des Lettres, *Magiſter Scrinii Libellorum,* Maître du Porte-feuille des Placets; *Magiſter Scrinii memoriæ,* Maître du Porte-feuille du Journal, & *Magiſter Scrinii diſpoſitionum,* Maître du Porte-feuille des Commandemens. Ces quatre dépendoient d'un Sur-intendant qui étoit appellé *Magiſter Scriniorum,* Maître des Porte-feuilles. DAC.

LIPPI] Ce Criſpinus étoit chaſſieux; & cela aide à la plaiſanterie

ſanterie de ce paſſage. Le vieux Commentateur a cru qu'Horace appelloit Criſpinus chaſſieux, *non oculorum ratione, ſed mentis*; à cauſe du défaut de ſon eſprit, & non pas de ſes yeux: mais cela eſt plat & indigne d'Horace. * M. Bentlei a lu *lippum* au lieu de *lippi*, parce, dit-il, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'Horace étant chaſſieux ait voulu railler Criſpinus du même defaut. Ce ſavant homme n'a pas ſenti quel froid de glace ce *lippum* jette dans ce vers. * DAC.

120. *Criſpini ſcrinia lippi.*] Le reproche de Mécène auroit été des plus piquans. Criſpin étoit philoſophe Stoïcien, mauvais poète, & grand diſcoureur. Horace l'apelle chaſſieux, *lippus*, par métaphore; *non oculorum ratione*, dit le ſcoliaſte, *ſed mentis.* Ailleurs il l'apelle impertinent, *ineptus*; à quoi revient le ſens figuré de l'épitète qu'il lui donc ici. L'une & l'autre marquent un eſprit de travers. Perſe grand imitateur de nôtre poète a emploié plus d'une fois * *lippus* dans un ſens figuré. *Scrinium* ſignifie un tiroir, une laiiette, un porte-feuille. SAN.

* *Hos pueris monitus patres infundere lippos.* 1. 79.
Vappa, & lippus, & in tenui farragine mendax. 5. 77.



SATIRA II.

AMBUBAIARUM *collegia, Pharmacopolæ,*
Mendici, mimæ, balatrones, hoc genus omne
Mœſtum ac ſolicitum eſt cantoris morte Tigelli:
Quippe benignus erat contra hic, ne prodigus eſſe
Dicatur metuens, inopi dare nolit amico,
Frigus quo duramque famem depellere poſſit.
Hinc ſi perconteris, avi cur atque parentis
Præclaram ingrata ſtringat malus ingluvie rem,
Omnia conductis coëmens opſonia nummis:
Sordidus atque animi quod parvi nolit haberi,
Reſpondet. laudatur ab his, culpatur ab illis.
Fuſidius vappæ famam timet ac nebulonis,

Di-

6 *propellere* 7 *hunc.*

Dives agris, dives poſitis in fœnore nummis:
Quinas hic capiti mercedes exſecat: atque
Quanto perditior quiſque eſt, tanto acrius urget.
Nomina ſectatur, modo ſumta veſte virili,
Sub patribus duris, tironum. Maxime, quis non,
Jupiter, exclamat, ſimulatque audivit, at in ſe
Pro quæſtu ſumptum facit. hic, vix credere poſſis
Quam ſibi non ſit amicus: ita ut pater ille, Terentî
Fabula quem miſerum, nato, vixiſſe, fugato,
Inducit, non ſe pejus cruciaverit atque hic.
Si quis nunc quærat quo res hæc pertinet: illuc,
Dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt.
Malthinus tunicis demiſſis ambulat; eſt qui
Inguen ad obſcœnum ſubductis uſque facetus:
Paſtillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.
Nil medium eſt. ſunt qui nolint tetigiſſe niſi illas
Quarum ſubſuta talos tegat inſtita veſte:
Contra alius, nullam niſi olenti in fornice ſtantem.
Quidam notus homo quum exiret fornice: Macte
Virtute eſto, *inquit ſententia dia Catonis:*
Nam ſimulac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum eſt deſcendere, non alienas
Permolere uxores. *Nolim laudarier, inquit,*
Sic me, mirator cunni Cupiennius albi.
Audire eſt operæ pretium, procedere rectè
Qui mœchis non vultis, ut omni parte laborent:
Utque illis multo corrupta dolore voluptas,
Atque hæc rara cadat dura inter ſæpe pericla.
Hic ſe præcipitem tecto dedit: ille flagellis
Ad mortem cæſus: fugiens hic decidit acrem
Prædonum in turbam: dedit hic pro corpore nummos:
Hunc perminxerunt calones. quin etiam illud
Acci-

27 *Gargonius.*

Accidit, ut cuidam teſtes caudamque ſalacem
Demeteret ferrum. Jure, omnes: Galba negabat.
Tutior at quanto merx eſt in claſſe ſecunda:
Libertinarum dico: Salluſtius in quas
Non minus inſanit, quam qui mœchatur. at hic ſi,
Quà res, quà ratio ſuaderet, quaque modeſte
Munificum eſſe licet, vellet bonus atque benignus
Eſſe, daret quantum ſatis eſſet, nec ſibi damno
Dedecorique foret. verum hoc ſe amplectitur uno,
Hoc amat, hoc laudat, Matronam nullam ego tango,
Ut quondam Marſæus amator Originis, ille
Qui patrium mimæ donat fundumque laremque,
Nil fuerit mî, inquit, cum uxoribus unquam alienis.
Verum eſt cum mimis, eſt cum meretricibus, unde
Fama malum gravius, quam res trahit. an tibi abunde
Perſonam ſatis eſt, non illud quicquid ubique
Officit, evitare? bonam deperdere famam,
Rem patris oblimare, malum eſt ubicumque: quid inter
Eſt in matrona, ancilla, peccéſve togata?
Villius in Fauſta, Syllæ gener (hoc miſer uno
Nomine deceptus) pœnas dedit uſque, ſupérque
Quam ſatis eſt, pugnis cæſus, ferróque petitus,
Excluſus fore, quum Longarenus foret intus.
Huic ſi mutonis verbis mala tanta videntis
Diceret hæc animus: Quid vis tibi? nunquid ego à te
Magno prognatum depoſco Conſule cunnum,
Velatumque ſtola, mea cum conferbuit ira?
Quid reſponderet? Magno patre nata puella eſt.
At quanto meliora monet, pugnantiaque iſtis,
Dives opis natura ſuæ, ſi tu modo recte
Diſpenſare velis, ac non fugienda petendis
Immiſcere: tuo vitio, rerúmne, labores,
Nil referre putas? quare, ne pœniteat te,

Deſine matronas ſectarier, unde laboris
Plus haurire mali eſt, quàm ex re decerpere fructus.
Nec magis huic inter niveos viridéſque lapillos,
(Sit licet hoc Cerinthe tuum) tenerum eſt femur, aut crus
Rectius, atque etiam melius perſæpe togatæ.
Adde huc, quod mercem ſine fucis geſtat: aperte
Quod venale habet, oſtendit: nec, ſiquid honeſti eſt,
Jactat, habétque palam, quærit quo turpia celet.
Regibus hic mos eſt: ubi equos mercantur, opertos
Inſpiciunt: ne, ſi facies, (ut ſæpè) decora
Molli fulta pede eſt, emtorem inducat hiantem,
Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix.
Hoc illi recte: ne corporis optima Lynceis
Contemplere oculis, Hypſea cæcior illa
Quæ mala ſunt ſpectes. O crus, ô brachia! verum
Depygis, naſuta, brevi latere, ac pede longo eſt.
Matronæ, præter faciem, nil cernere poſſis,
Cetera, ni Catia eſt, demiſſa veſte tegentis.
Si interdicta petes, vallo circumdata, (nam te
Hoc facit inſanum) multæ tibi tum officient res:
Cuſtodes, lectica, ciniflones, paraſitæ,
Ad talos ſtola demiſſa, & circumdata palla:
Plurima, quæ invideant pure apparere tibi rem.
Altera nil obſtat: Cois tibi pene videre eſt
Ut nudam: ne crure malo, ne ſit pede turpi:
Metiri poſſis oculo latus: an tibi mavis
Inſidias fieri, pretiumque avellier, ante
Quam mercem oſtendi? Leporem venator ut alta
In nive ſectatur, poſitum ſic tangere nolit:
Cantat, & apponit: meus eſt amor huic ſimilis: nam

Tranſ-

Transvolat in medio posita, & fugientia captat.
Hiscine versiculis speras tibi posse dolores,
Atque æstus, curásque graves è pectore pelli?
Nonne cupidinibus statuit natura modum, quem,
Quid latura sibi, quid sit dolitura negatum,
Quærere plus prodest, & inane abscindere soldo?
Num, tibi quum fauces urit sitis, aurea quæris
Pocula? num esuriens fastidis omnia præter
Pavonem, rhombumque? tument tibi quum inguina, num si
Ancilla aut verna est præsto puer, impetus in quem
Continuò fiat, malis tentigine rumpi?
Non ego, namque parabilem amo venerem, facilémque.
Illam, Post paulo, sed pluris, si exierit vir:
Gallis hanc, Philodemus ait: sibi, quæ neque magno
Stet pretio, neque cunctetur, quum est jussa venire.
Candida rectáque sit: munda hactenus, ut neque longa,
Nec magis alba velit, quam det Natura, videri.
Hæc ubi supposuit dextro corpus mihi lævum,
Ilia & Egeria est: do nomen quodlibet illi.
Nec vereor ne, dum futuo, vir rure recurrat:
Janua frangatur, latret canis: undique magno
Pulsa domus strepitu resonet: vepallida lecto
Desiliat mulier: miseram se conscia clamet:
Cruribus hæc metuat, doti deprehensa, egomet mî.
Discincta tunica fugiendum est, ac pede nudo:
Ne nummi pereant, aut pyga, aut denique fama.
Deprehendi miserum est: Fabio vel judice vincam.

SATIRE II.

M. DACIER.

TIGELLIUS, ce grand Muſicien, étoit ſi liberal, que toutes les troupes de Joueuſes de flute, les parfumeurs, les porteurs de beſace, les bâteleuſes, les danſeurs, & toute cette race de gens, ſont inconſolables de ſa mort. Un autre, au contraire, de peur de paſſer pour prodigue, ne pourroit jamais ſe reſoudre à donner à un de ſes meilleurs amis, reduit à la derniere miſere, de quoi chaſſer la faim, ni de quoi ſe couvrir contre le froid. Si vous prenez la peine de demander à celui-là, pourquoi par une gloutonnerie affreuſe, & dont il ne lui reſte pas même un ſouvenir agréable un moment après, il diſſipe les grands biens de ſon pere & de ſon ayeul, en empruntant de l'argent de tous côtez pour acheter les viandes les plus rares, il vous répondra, qu'il ne veut pas avoir la reputation d'un meſquin & d'un homme qui a le cœur bas. Il eſt loué des uns & blâmé des autres. Fufidius ſi riche en fonds de terre & en bons Contracts, craint de paſſer pour prodigue & pour débauché. C'eſt pourquoi il donne ſon argent à cinq pour cent par mois, dont il ſe paye par avance : Et plus il voit qu'un homme eſt perdu, plus il eſt âpre. Il ne cherche que les jeunes gens qui viennent de prendre la Robe virile, & qui ont des pe-

res



SATIRE II. (*Sat. IX.*)

Que les persones vicieuses en voulant éviter un excès tombent dans l'excès contraire.

Le P. SANADON.

LE Musicien Tigellius est mort. Les joueuses de flute, les parfumeurs, les porte-besaces, & toutes les canailles de même espèce en sont en deuil. Il étoit leur ressource par ses libéralités, & ils sont en peine comment remplacer cette perte. Un autre au contraire, de peur d'être regardé comme un prodigue, verroit son ami réduit à la derniere misere, sans lui doner de quoi se nourir ou se garantir du froid. Demandés à un tel pourquoi il emprunte de tous côtés, pour faire servir sur sa table les mets les plus exquis; après avoir par une gloutonerie ruineuse mangé pièce par pièce les biens immenses, que son pere & son grand pere lui ont laissés. Il vous dira qu'il ne veut point passer pour un vilain ni pour une âme basse. Cette conduite lui atire la louange des uns & le blâme des autres. Fufidius, si riche en fonds de terre & en bons contrats, craint d'avoir la réputation d'un dissipateur & d'un débauché: il done son argent à cinq pour cent par mois, & se paie par avance; il exige même un interêt plus fort des persones qui se trouvent dans un plus grand besoin. Il aime sur tout à prêter aux enfans de

res trop ménagers. Qui eſt-ce qui en entendant ces belles choſes peut s'empêcher de s'écrier, Grand Jupiter! Mais cet homme-là, dites-vous, fait de la dépenſe à proportion de ſon gain. Point du tout. Vous ne ſauriez-vous imaginer combien ce miſerable eſt ennemi de lui-même. Ce pere qu'on voit dans Terence ſe punir ſi cruellement d'être cauſe du départ de ſon fils, ne s'eſt jamais tant fait de mal. Si quelqu'un me demande maintenant, à quoi aboutit donc tout ce préambule? A faire voir que les fous en évitant un vice, tombent toûjours dans le vice oppoſé. Malthinus marche la robe traînante, & un autre la trouſſe riſiblement juſqu'au nombril. Rufillus ſe parfume, & Gorgonius ſent mauvais. On ne garde le milieu en rien. Il y a des gens qui jamais ne ſe reſoudroient à avoir de galanterie qu'avec les Dames qui portent les longues robes bordées de pourpre: Il y en a d'autres, qui pour rien du monde ne toucheroient à une femme, ſi elle n'étoit publique. Et ſur cela l'on conte, que le divin Caton voyant un homme de qualité ſortir d'un vilain lieu, lui dit: *Cela eſt fort bien fait, mon cher, continuez: c'eſt-là qu'il faut aller quand vous ſentez les feux de l'amour, aulieu de vous amuſer à corrompre la femme de votre prochain.* Je ſuis peu curieux de ſemblables louanges, dit Cupiennius, qui n'aime que les Dames qu'on a de la peine à voir. Mais vous, tous tant que vous êtes, qui ſouhaitez que les deſſeins des adulteres réuſſiſſent toûjours mal, vous ne perdrez pas votre temps à écouter tous les embarras & toutes les peines où ils ſe trouvent de tous côtez, & d'apprendre que les plaiſirs qu'ils cherchent

ſont

de famille nouvellement sortis de dessous l'aile de leur gouverneur (1), qui commencent à entrer dans le monde, & qui ont afaire à des peres trop ménagers. Grans Dieux! qui ne se récrieroit au récit de ces excès? Mais du moins fait-il de la dépense pour son entretien, à proportion du profit qui lui revient de son argent? Point du tout. Vous ne sauriés vous imaginer à quel point il est ennemi de lui-même. Jamais Ménédème (2) ne se traita plus mal, quand pour se punir d'avoir été cause du départ de son fils, il se condanna à la vie du monde la plus malheureuse. Mais me dirés-vous, où en voulez-vous venir avec ce beau discours? Le voici. Je prétens montrer que tout home vicieux ne s'éloigne d'un excès que pour se jeter dans l'excès oposé. —— (3) Rufillus nous entête par ses parfums, & Gargonius nous empoisone par sa mauvaise odeur. L'un & l'autre ne sauroient se réduire à un milieu raisonable. —— (4)

(1) *Qui viennent de prendre la robe virile.*

(2) *Ce pere dont il est parlé dans la comedie de Térence.*

(3) *Le* P. SANADON *n'a pas traduit le Vers 25. & la moitié du 26.*

(4) *Le* P. SANADON *a retranché le reste de cette Satire, v. 28.* Sunt qui nolint *&c.*



ſont corrompus par la douleur, qu'ils ſont même fort rares, & toûjours accompagnez d'une infinité de dangers. L'un a été obligé à ſe jetter du toit; l'autre a été battu de verges juſqu'à la mort. Celui-ci en fuyant eſt tombé la nuit entre les mains des voleurs; celui-là a donné une groſſe ſomme d'argent pour ſe racheter. Pluſieurs ont été abandonnez aux plus vils eſclaves, & nous en connoiſſons même que l'on a honteuſement mutilez. Tout le monde dit que c'eſt à bon droit. Galba ſeul eſt d'avis contraire. Que le commerce eſt bien plus ſûr dans le ſecond état, je veux dire avec les Affranchies. Quoi! Saluſte eſt-il moins fol pour ces Affranchies, que les adulteres pour les femmes mariées? Oh! mais ſi Saluſte vouloit en écoutant la raiſon & en conſultant ſes forces n'être liberal qu'avec meſure, & donner de juſtes bornes à ſes preſens, il ne perdroit ni ſon bien ni ſa reputation. Mais ce n'eſt qu'en cela qu'il s'applaudit: c'eſt ce qu'il aime, trop content de pouvoir dire: Au moins je ne vois point de femme mariée: ſemblable en cela à Marſeus, à ce fameux amant de la Comedienne Origo, à qui il donna ſes terres & ſa maiſon paternelle, & qui diſoit: A Dieu ne plaiſe que j'aye jamais aucun commerce avec des femmes mariées. Mais, malheureux, tu en as avec les Comediennes & avec les Courtiſanes, dont ta reputation ſe ſent encore plus que ton bien. Eſt-ce aſſez pour toi d'éviter certaines perſonnes, ſans fuir ce qu'il y a de pernicieux dans quelque ſujet que ce ſoit? Ruïner ſa reputation, diſſiper ſon bien, c'eſt ce qui eſt toûjours mauvais auprès de qui que ce puiſſe être: qu'importe que ce ſoit auprès d'une

d'une femme mariée, d'une eſclave, ou d'une Courtiſanne publique? Villius amoureux de Fauſta, pour pouvoir ſeulement ſe flater d'être une eſpece de gendre de Sylla, & s'applaudiſſant de ce faux titre, fut bien puni de ſa ſotte vanité, quand chargé de coups, il eut la douleur de voir qu'on lui fermoit la porte au nez, pendant que ſon rival Longarenus jouïſſoit a plaiſir de ſes amours. Si certaine choſe pouvoit parler, & qu'elle lui dit: Que cherchez-vous donc? Eſt-ce que quand l'amour me preſſe je vous demande la fille de quelque Conſul? Que pourroit-il répondre? Que Fauſta eſt la fille d'un Grand Dictateur? Ah que la Nature, toûjours riche de ſon propre fonds, s'explique d'une maniere bien oppoſée! Si vous voulez vous ſervir de ſes biens comme elle l'ordonne, & ne pas confondre ce qu'on doit chercher avec ce qu'on doit fuir, vous imaginez-vous qu'il n'y ait point de difference entre manquer par votre ſeule faute, *parce que vous ne voulez pas vous ſervir des choſes que vous avez*, & manquer par la faute des choſes, *que vous n'avez pas*? C'eſt pourquoi de peur de vous repentir, ceſſez de vous attacher à ces femmes de qualité, qui donnent toûjours plus de peine que de plaiſir. Avec toutes leurs perles & toutes leurs pierreries, quoique ce ſoit là votre maladie, pauvre Cerinthus, elles n'ont pas le corps plus beau, ni la jambe mieux faite. On voit même tous les jours des courtiſanes avoir tout l'avantage de ce côté-là. Ajoutez que ces dernieres ſe montrent à vous ſans fard, elles n'ont point de peine à ſe découvrir, elles ne cherchent point à mettre en vûë ce qu'elles ont de beau, ni à cacher ce qu'el-

qu'elles ont de laid. Vous ſavez que quand les gens riches achetent des chevaux, ils leur ôtent la couverture, de peur que comme cela arrive aſſez ſouvent, un fort beau cheval n'ait de fort méchans pieds, & que l'acheteur ne ſoit trompé par l'admiration où il eſt de voir une jolie croupe, une petite tête, & une encolure fort relevée. En quoi ils ſont fort ſagement. Suivez donc leur exemple, ne regardez pas avec les yeux d'un lynx les beautez d'une femme, & ne ſoyez pas ſur ſes défauts plus aveugle qu'Hypſea. O la belle jambe ! ô le beau bras ! Oui, mais elle n'a point de hanches : elle a le nez grand, la taille courte, & le pied fort long. A une femme de qualité, vous ne ſauriez lui voir que le viſage : car elle cache tout le reſte avec grand ſoin, à moins qu'elle ne ſoit auſſi effrontée que Catia. Si vous voulez prendre quelques libertez & toucher ce qu'on vous cache, car c'eſt ce qui enflâme le plus vos deſirs, vous trouvez cent obſtacles : ſes gardes, ſa chaiſe fermée, ſes coëffeuſes, ſes paraſites, ſes jupes traînantes, ſon manteau qui la cache juſques au col ; enfin mille choſes vous empêchent de la voir à votre aiſe. Au lieu que rien ne vous empêche de voir une Courtiſane tant que vous voulez : Au travers de ſes habits de gaze de Cos vous la voyez tout comme ſi elle étoit nuë, & vous pouvez fort bien prendre garde qu'elle n'ait ni la jambe mal faite, ni le pied mal tourné. Pour ſa taille, vous la meſurez des yeux. Aimez-vous donc mieux qu'on vous dreſſe des embuches, & qu'on vous arrache votre bourſe avant que de vous laiſſer voir ce que vous marchandez ? *Le chaſſeur ſuit le Lie-*

vre

vre dans les neiges, & il ne s'en ſoucieroit point ſi on le lui preſentoit. Voilà le commencement de la chanſon qu'il me chante, & il pourſuit: *Mon amour eſt ſemblable à ce chaſſeur, il mépriſe ce qu'il trouve ſans peine, & il court après ce qui le fuit.* Pretendez-vous donc avec cette belle chanſon éloigner de vous les douleurs, les noires inquietudes, & les ſoucis cuiſans? La Nature n'a-t-elle pas établi des bornes à nos déſirs? & ne vaudroit-il pas beaucoup mieux s'appliquer à chercher ces bornes, pour ſavoir ce qu'elle peut, ou ne peut pas ſouffrir qu'on lui refuſe: & pour apprendre par ce moyen à retrancher de l'utile & du néceſſaire, l'inutile & le ſuperflu? Quand la ſoif vous brûle, ne ſauriez-vous boire que dans une coupe d'or? & quand vous mourez de faim, ne pourriez-vous ſouffrir d'autre viande que le Paon & que le Turbot? Lors que vous ſentez les aiguillons de l'amour, ſi vous aviez près de vous une belle eſclave toute prête à avoir pour vous la complaiſance que vous ſouhaitez, aimeriez-vous mieux mourir de langueur? Non pas moi: car j'aime les plaiſirs faciles, & je ſuis en cela du goût de Philodemus, qui renvoye à ces Amans qui ne ſont point hommes, toutes ces faiſeuſes de difficultez, qui vous diſent: *Revenez tantôt; Il faut que vous me donniez davantage; Attendez que mon mari ſoit ſorti:* & qui ne veut pour lui que celles qui ne ſe mettent point à trop haut prix, & qui viennent quand on les demande. Je veux que ma maîtreſſe ſoit blanche, qu'elle ait la taille belle, & qu'elle ſoit naturelle à un point qu'elle ne cherche à paroître ni plus grande, ni plus blanche que la Nature ne l'a faite. Quand elle eſt couchée à mon côté,

elle eſt pour moi Ilie & Egerie : je lui donne tous les noms que je veux ; & pendant que je ſuis avec elle, je n'apprehende point que ſon mari revienne des champs, qu'on enfonce la porte, que le chien abboye, que toute la maiſon ſe rempliſſe de tumulte & de bruit ; que la pauvre femme ſe jette du lit demi-morte de peur ; que la confidente ſe plaigne de ſon infortune, qu'elle craigne pour ſa vie, & ſa maîtreſſe pour ſa dot. Enfin je ne crains ni pour moi, ni pour ma bourſe, ni pour ma reputation. C'eſt une malheureuſe choſe que d'être ſurpris. Je m'en rapporte à Fabius.



REMARQUES

SUR LA SATIRE II.

SUR la mort d'un Muſicien nommé Tigellius, fort prodigue & fort débauché, Horace prend occaſion d'écrire contre le débordement des hommes, qui ne gardent jamais de milieu. Le véritable ſujet de cette Piece eſt compris dans le vingt quatriéme vers :

Dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt.

„ Pendant que les fous évitent un vice, ils tombent dans le „ vice oppoſé." Et dans ces mots du vingt-huitiéme : *Nil medium eſt.* „ Les hommes ne connoiſſent point de milieu." Mais le principal but d'Horace eſt de parler contre ceux qui en contentant leur paſſion brutale, auroient cru ne prendre aucun plaiſir, s'ils n'avoient point commis d'adultere. Car il y avoit en ce temps-là beaucoup de ces gens, dont parle Juvenal dans la Satire IV.

Delicias viduæ tantùm aſpernatur adulter.

„ L'adultere ne mépriſe que l'amour des veuves." C'eſt-là le premier excès qu'Horace condamne. On a vû dans les Odes, qu'il avoit tant d'horreur pour l'adultere, qu'il n'a pas fait dif-

difficulté de l'appeller *la ſource de tous les maux qui avoient affligé l'Italie.* Le ſecond excès, qu'Horace blâme, & qui eſt entierement oppoſé au premier, eſt de ceux qui ne bougeoient des vilains lieux, & qui ſe ruïnoient avec les courtiſanes. Entre ces deux extrémitez, ce Poëte établit un milieu, qui eſt celui de la Nature. Mais c'eſt une choſe bien déplorable, qu'en voulant établir ce milieu, il tombe juſtement dans le défaut qu'il condamne. Et par cette chûte il prouve beaucoup mieux qu'il ne penſoit, qu'il n'eſt rien de plus difficile aux hommes, que de garder ce milieu, lors même qu'ils veulent en donner des regles : car en éloignant les hommes de l'adultere, il les précipite dans un autre excès beaucoup plus criminel. Quel aveuglement ? A la verité, c'eſt toûjours beaucoup, que dans les épaiſſes tenebres du Paganiſme, où les plus horribles débauches étoient autoriſées par l'exemple même de leurs Dieux, il ſe ſoit trouvé des gens qui ayent travaillé à detourner les hommes de l'adultere. C'étoient quelques lumieres naturelles qui les menoient à de certaines connoiſſances, & qui n'étant point ſoûtenuës, n'avoient pas la force de les mener plus avant. Dans cette foibleſſe tous les autres excès leur paroiſſoient permis. Cela ſeroit pardonnable en quelque maniere à des Payens, qui n'ayant aucune idée juſte de la Divinité, n'en pouvoient par conſequent avoir aucune de la veritable ſageſſe, ſi long-temps auparavant la Religion des Juifs, qui étoit alors la ſeule veritable, n'eût fait connoître que ce que ces aveugles regardoient comme des vertus, ou tout au plus comme des vices legers, étoient des pechez énormes, qui éloignoient entierement de Dieu ceux qui les commettoient. Car avant que la Doctrine de Jeſus-Chriſt eût entierement éclairé les hommes, toutes ces véritez morales étoient connuës au Peuple Juif, auquel Dieu avoit donné lui-même une Loi où ces horribles impuretez étoient exactement défenduës. Cette Loi n'étoit pas inconnuë aux Romains: Horace avoit aſſurément lû les Livres de Moyſe. Il eſt donc étonnant qu'ils ayent été ſi long-temps ſans profiter de ces lumieres pour corriger leur pernicieuſe morale, & qu'Auguſte ait été le premier qui ſe ſoit enfin declaré contre ces abominations par des Loix très-ſeveres. Mais ce qui eſt encore plus honteux pour les Romains, & ce qui les rend plus inexcuſables, c'eſt que les Grecs, tout Payens qu'ils étoient auſſi-bien qu'eux, avoient connu pluſieurs années auparavant l'horreur de ces crimes. Il y avoit plus de trois cens cinquante ans que Platon avoit appellé l'amour infame des garçons, un abominable peché contre la Nature. Voilà des préſervatifs aſſez puiſſans contre le poiſon de cette Satire: Et je croi que nous pouvons l'expliquer ſans crainte. Ceux qui veulent qu'on retranche des Auteurs ces endroits dangereux, pechent,

chent, à mon avis, par trop de precaution: car en ne laiſſant pas voir aux jeunes gens les écueils qu'ils doivent éviter, ils les expoſent à s'y aller briſer quand ils ſeront eux-mêmes les maîtres de leur conduite. Cette Satire eſt d'ailleurs toute pleine de preceptes excellens. Je prouverai dans les Remarques, qu'elle fut faite avant la Loi *Julia*, *De Adulteriis & Pudicitia*, & avant la Satire III. & la Satire X. de ce Livre. DAC.

Il y a en tout un milieu à garder, dont les homes ne ſont guére capables. La vertu, dit ailleurs nôtre poète, eſt un milieu entre deux vices, également éloigné de l'un & de l'autre; *virtus eſt medium vitiorum, & utrimque reductum.* Ici il ajoute que les gens vicieux, *ſtulti*, c'eſt-à-dire qui ſont dominés par leurs paſſions, non-ſeulement s'éloignent de ce milieu; mais qu'en prétendant éviter une de ces extrémités ils ne font autre choſe que de ſe jeter dans l'extrémité opoſée. Il borne toute ſa preuve à quelques exemples bien choiſis & bien marqués, d'où il conclud naturellement ſa propoſition. SAN.

1 AMBUBAIARUM COLLEGIA] *Ambubaiæ*, des Joueuſes de flûte. C'eſt un mot dérivé du Syriaque *abbud*, *anbud*, *ambud*, *tibia*, Flûte. Car à Rome les joueurs & les joueuſes de flûte étoient ordinairement de Syrie, comme cela paroît par un paſſage de Juvenal. Les autres étymologies que Cruquius, Torrentius, & Turnebe donnent de ce mot, ſont entierement fauſſes. Horace met les *joueuſes* de flûte plutôt que les *joueurs*, parce qu'elles convenoient mieux à un débauché comme Tigellius. Suetone a remarqué de même, que Neron prenoit quelquefois plaiſir à ſouper en public, *inter ſcortorum totius urbis ambubaiarúmque miniſteria*; „ Servi par toutes les courtiſanes „ de la ville & par toutes les joueuſes de flûte." Car ces dernieres gagnoient auſſi leur vie en ſe proſtituant. DAC.

COLLEGIA] *Collegium*, ſocieté, corps, comme *collegium fabrorum*, il peut auſſi ſignifier *troupe*, comme nous diſons en notre langue *troupe de violons*. DAC.

PHARMACOPOLÆ] *Unguentarii*, μυρεψοὶ, proprement des vendeurs de drogues & de parfums. Ces gens-là étoient ordinairement de la bande des débauchez, parce qu'outre les parfums qu'ils fourniſſoient, ils donnoient auſſi des drogues pour faire avorter & pour empêcher les groſſeſſes. C'eſt pourquoi en Grece il étoit défendu par une Loi de Solon, qu'aucun Citoyen d'Athenes exerçât cet art; & Seneque nous apprend que tous les parfumeurs furent chaſſez de Lacedemone. Ils n'étoient pas moins mépriſez à Rome qu'en Grece. Ciceron dit dans le premier Livre des Offices: *Adde his ſi placet unguentarios, ſaltatores*: „ Ajoutez à ces gens-là les parfumeurs & „ les danſeurs. DAC.

Vers 1. *Ambubaiarum collegia, &c.*] Nous nous ſervons par-

par-tout de *collegium* tout ſeul, pour dire un lieu où l'on enſeigne les lettres. C'eſt un abus ; ce mot n'a jamais ſignifié autre choſe chez les Latins qu'un corps ou une aſſemblée de perſones de même profeſſion. *Ambubaiæ* vient d'un mot Siriaque, qui veut dire une flûte. Les Siriens excelloient à jouer de cet inſtrument, & il y en avoit toujours une troupe à Rome. *Pharmacopolæ* ſe dit également des pharmaciens, des droguiſtes, des épiciers, & des parfumeurs. SAN.

2 MENDICI] Sous ce mot de *Mendiants*, Horace comprend les Prêtres de Cybele, les Prêtres d'Iſis, les diſeurs de bonne avanture, & les interpretes des ſonges, enfin tous ceux que Lucilius a compris dans ces deux vers,

Non vicanos aruſpices, non de circo aſtrologos,
Non Iſiacos conjectores, non interpretes ſomnium.

„ Je ne fais nul compte ni des devins des coins des ruës, ni „ des aſtrologues du cirque, ni des pronoſtiqueurs d'Iſis, ni „ des interpretes des ſonges." Car tous ces gens-là portoient la beſace, & en faiſant ſemblant d'aller avertir les Dames de ce qu'elles devoient éviter, ou de leur aller ordonner quelque devotion, ils travailloient à les corrompre en leur rendant ſecretement des billets, & en leur donnant des rendez-vous de la part de leurs Amans. Les Prêtres d'Iſis étoient ſur-tout très-propres à ce commerce : car le Temple de cette Déeſſe étoit le lieu où les femmes galantes faiſoient leurs ſtations. Auſſi Ovide dit aux hommes :

Nec fuge Niliacæ Memphitica Templa Juvencæ :
Multas illa facit, quod fuit ipſa Jovi.

„ Ne fuyez point le Temple de la Geniſſe du Nil : elle enſei-„ gne aux Dames à faire ce qu'elle a fait pour Jupiter." Et ailleurs il dit au garde de ſa Maîtreſſe :

Nec tu Niligenam fieri quid poſſit ad Iſim
Quæſieris.

„ Ne t'informe point de tout ce qu'on peut faire dans le Tem-„ ple de l'Egyptienne Iſis." On ſait l'Hiſtoire de Pauline, qui fut violée dans ce Temple par Mundus, qui s'étoit couvert de la peau d'un lion ; afin de paſſer pour le Dieu Anubis. Voilà pourquoi Horace met ici fort bien ces Prêtres avec les bâteleuſes, les joueuſes de flûte, & les parfumeurs. DAC.

2. *Mendici.*] Les prêtres d'Iſis & de Cibèle étoient mendians de profeſſion, ils aloient par la ville la beſace ſur l'épaule, s'inſinuoient dans les maiſons, & ſe couvroient ſouvent du voile de la religion pour pratiquer des intrigues criminelles. SAN.

MIMÆ] Les bâteleuſes, les joueuſes de farces. Elles accompagnoient

compagnoient de postures infames tout ce qu'elles disoient. DAC.

BALATRONES] Le mot *balatro* a exercé inutilement tout ce qu'il y a eu de gens savans jusques-ici : je croi en avoir trouvé la veritable explication dans mes Commentaires sur Festus, où j'ai fait voir que *balatro* est purement Grec, du mot βάλλω, βαλῶ, βαλίζω, βαλάζω, βαλάστρω, βαλάστρων, *balastro*, *balatro*, *balastrum*. Le Glossaire d'Isidore, *balastrum*, *balineum*. *Balastrum*, bain. *Balatro* étoit donc proprement *aquariolus*, un homme qui versoit de l'eau aux courtisanes quand elles étoient dans le bain, & le même que les Grecs appelloient par la même raison βαλλὰς, & βαλλίων. Comme ceux qui faisoient ce vilain office, étoient ordinairement des hommes de néant & fort corrompus, *balatro* fut appliqué à toute sorte de débauchez. On peut aussi donner une autre étymologie & une autre explication à ce mot, en conservant pourtant toujours la même origine, & c'est sans difficulté la plus veritable. Les anciens Grecs disoient βάλλειν, & βαλλίζειν, pour ὀρχεῖσθαι, *saltare*, danser. De βάλλειν, les Latins ont fait *ballare*; le Glossaire βαλλίζω, *balo*, d'où sont venus nos mots, *baller*, *bal*, *balet*. De *ballare*, on a fait *ballator*, comme de *bellare*, *bellator*; de *balator*, en transposant les lettres, *balatro*, *un danseur*: & voilà pourquoi Horace les joint ici avec les Mimes, Comediennes, ou Bateleuses, comme Vopiscus dans la Vie de l'Empereur Carinus: *Et hæc quidem idcirco ego in literas retuli, quo futuros editores pudor tangeret, ne patrimonia sua proscriptis legitimis heredibus, mimis & balatronibus deputarent.* „ Et j'ai pris soin d'écrire toutes ces choses, afin que ceux „ qui donneront des jeux à l'avenir, soient retenus par la hon„ te, & qu'en frustrant leurs legitimes héritiers, ils ne don„ nent pas leur bien à des comediens & à des danseurs. DAC.

Balatrones.] *Balatro* signifie en général un vaurien, un home de néant, comme dans la satire *Si rarò scribes*, & il devint le surnom d'un certain Servilius boufon & parasite de ce tems là. Il faut remarquer cette construction, qui est fort Latine, *balatrones hoc genus omne*, pour *omne hoc balatronum genus*: car on a eu tort d'entendre par *balatrones* des gens d'une certaine profession particuliere; & de là est venu l'embaras des interprêtes, pour déterminer cette profession. SAN.

3 CANTORIS MORTE TIGELLI] Tigellius natif de Sardaigne, grand Joueur de flûte & grand Musicien. Il avoit été fort estimé à la Cour de Jule Cesar; & fort aimé de Cleopatre. Il jouoit un grand rolle dans ce temps-là, & il étoit petit-fils de Phamea, qui avoit aussi beaucoup de credit. Ciceron parle des bons offices que ce Phamea lui avoit rendus dans la poursuite du Consulat, & pour lui marquer sa reconnoissance il s'étoit

toit chargé de plaider pour lui dans une affaire qu'il avoit contre le jeune Octave, & ses sœurs. Mais le jour destiné au jugement, une affaire plus pressée & plus privilegiée l'ayant occupé il ne pût paroître pour lui, ce qui lui attira le ressentiment de Tigellius, & il paroît que Ciceron, qui le craignoit plus qu'il ne l'estimoit, en étoit en peine; car il écrivit à Atticus: *Tigellium totum mihi & quidem quam primùm, nam pendeo animi.* „ Ramene-moi Tigellius, & Tigellius entier, „ & au plutôt, car j'en suis inquiet." Après la mort de Jule Cesar il fut Commensal d'Auguste, & fort bien auprès de lui. Mais cela n'empêcha pas Horace de le maltraiter dans ses Satires. Auguste estimoit Tigellius à cause de son habileté, & il le méprisoit d'ailleurs à cause de tous ses vices: car il étoit fort débauché & fort vicieux, comme tous ceux de son païs. Les peuples de Sardaigne étoient si décriez à Rome, qu'il y avoit un proverbe, *Sardi venales, alius alio nequior.* „ Sardiens à „ vendre, l'un plus méchant que l'autre." Ciceron parle de ce Tigellius d'une maniere qui fait bien voir qu'Horace n'a point été injuste à son égard: car il écrit dans la Lettre XXIV. du Liv. VII. *Id ego in lucris pono, non ferre hominem pestilentiorem patria sua.* „ J'estime cela un grand gain pour moi, de „ n'avoir plus à souffrir un homme plus pestiferé que sa patrie. Et plus bas: *Phamea autem, qui sciret se nepotem bellum tibicinem habere, & sat bonum unctorem, discessit à me, ut mihi videbatur iratior, habes Sardos venales, alium alio nequiorem.* „ Phamea donc sachant qu'il avoit un petit-fils habile flûteur „ & assez bon bréteur, me quitta, à ce qu'il me parut, fort en „ colere. Voilà ces Sardiens, ces ames venales, l'un plus mé- „ chant que l'autre." Horace ne pouvoit peindre plus vivement ni plus plaisamment la vie desordonnée de ce Musicien, qu'en faisant prendre le deuil de sa mort à tous ces honnêtes gens qu'il vient de nommer. Le tour est fort adroit & plein de sel. Au reste tous les Interpretes ont cru que Tigellius étoit le même qu'Hermogene; mais ils se trompent assurément, comme on le verra dans la Satire suivante. DAC.

3. *Tigellì.*] C'étoit un de ces personages de pur divertissement, qui sont toujours bien venus chés les Grans. Habile musicien, boufon spirituel, courtisan flateur & adroit, & pardessus tout cela fort débauché, il s'acrédita successivement dans les cours de Jule César, de Cléopâtre, & d'Auguste. Horace fait en deux mots son oraison funèbre, en disant qu'il avoit dépensé tout son bien avec des gens de rien, & qu'il ne fut aussi regreté que de ces gens là. Il faut bien se garder de confondre ce Tigellius de Sardaigne avec Tigellius Hermogène, dont il est parlé ailleurs. La satire *Omnibus hoc vitium est* parle du premier comme étant déja mort, & du second comme étant encore vivant. SAN.

4 QUIP-

4 QUIPPE BENIGNUS ERAT] Horace parle ici comme les amis de Tigellius, qui l'appelloient liberal, quoiqu'il fût très-prodigue. La prodigalité paroît toujours pure liberalité à ceux qui profitent de nos excès & de nos débauches. DAC.

4. *Benignus erat.*] Les défauts ſont toujours traveſtis en vertus par ceux qui en profitent. Tigellius, à le bien nomer, étoit au moins un prodigue : mais dans le langage de ſes compagnons de débauche il étoit libéral, généreux, magnifique. SAN.

CONTRA HIC] En voici un autre qui a le vice oppoſé à celui de Tigellius : la peur de paſſer pour prodigue le rend ſi avare, qu'il ne voudroit pas aſſiſter ſon meilleur ami dans la néceſſité la plus preſſante. DAC.

6. *Propellere.*] J'ai ſuivi le plus grand nombre des manuſcrits & pluſieurs anciènes éditions, de l'aveu même de ceux qui ont mis *depellere.* Cette derniere leçon n'a prévalu que depuis Alde Manuce. SAN.

8 PRÆCLARAM INGRATA STRINGAT] Le mot *ſtringere* peut être pris ici de deux manieres toutes differentes : car il peut ſignifier mettre en maſſe, en peloton, comme ſi un débauché mettoit tout ſon bien en un ſeul morceau, pour l'avaler tout d'un coup comme une pillule ; & on le peut prendre auſſi pour *rarefacere*, *exſcindere*, diminuer, tailler, par une metaphore priſe de la culture des arbres qu'on taille. Le Gloſſaire a eu égard à ces deux ſens, quand il a expliqué *ſtringo*, σφίγγω, ψώχω. Car σφίγγειν eſt proprement mettre en maſſe & ψώχειν, *diminuer*, *amoindrir*, *&c.* DAC.

8. *Præclaram ingratâ, &c.*] C'eſt-à-dire *damnoſâ.* Il m'a paru qu'Horace a voulu mettre de l'opoſition entre les deux épitètes, & j'ai tâché de la conſerver dans le François. *Stringere* ne ſignifie ici autre choſe que *minutim carpere*, *deradere*, *imminuere*, conſumer peu à peu. SAN.

INGRATA INGLUVIE] Les Interpretes n'ont point entendu le mot *ingrata :* car il eſt ridicule de penſer qu'Horace ſe ſoit ſervi de cette épithete, pour faire entendre que ceux qui mangent leur bien ſi mal à propos, ſont ingrats envers leurs parens qui leur ont laiſſé ce bien pour un autre uſage. *Ingrata ingluvie* eſt ici νειαίρη ἀχάριστος, de Callimaque dans une Epigramme qui mérite bien d'être rapportée à cauſe de ſa beauté :

Καὶ γὰρ ἐγὼ τὰ μὲν ὅσσα καρήατι τῆμος ἔδωκα,
  Ξανθὰ σὺν εὐόδμοις ἀκραλιπῆ στεφάνοις,
Ἄπνοα πάντ' ἐγένοντο παραχρῆμ'. ὅσσα τ' ὀδόντων
  Ἔνδοθι, νειαίρην τ' εἰς ἀχάριστον ἔδυ.
Καὶ τῶν οὐδὲν ἔμεινεν ἐς αὔριον, ὅσσα δ' ἀκουαῖς
  Εἰσεθέμην, ἔτι μοι μοῦνα πάρεστι τάδε.

Les eſſences dont j'ai parfumé mes cheveux, les fleurs dont j'ai

J'ai couronné ma tête, tout s'en est allé; la bonne chere, & tout ce que j'ai donné à mon ventre ingrat, *tout a disparu, il n'en est rien resté pour le lendemain, la seule pâture que j'ai donnée à mon esprit, c'est ce que je conserve encore.* Cela explique admirablement cette épithete d'*ingrata*, c'est-à-dire qui ne conserve rien de ce qu'on lui a donné & qui n'en a aucune obligation. DAC.

12 FUFIDIUS VAPPÆ FAMAM TIMET AC NEBULONIS] Ciceron recommande à Brutus un Q. Fufidius Chevalier Romain, & l'un des Députez d'Arpinum, Epît. Livre XIII. 2. & 12. Si c'est le même dont Horace parle, ce Chevalier, qui avoit été Tribun de soldats en Cilicie sous Ciceron étoit un célèbre usurier. Mais j'en doute & je croi qu'au lieu de *Fufidius* il faut lire ici *Fufitius*: car je ne doute pas que ce ne soit le même dont Catulle a parlé dans une de ses Epigrammes contre Cesar:

Si non omnia displicere vellem
Tibi, & Fufitio seni recocto.

» Je puisse mourir, si je ne veux que tout vous déplaise, à » vous & à ce vieux routier de Fufitius." Ce beau nom de *vieux routier*, *Senex recoctus*, que Catulle lui donne s'accorde parfaitement avec ce qu'Horace en dit ici. Dion l'appelle aussi Φυφίτιος. Les mots *vappa* & *nebulo* ont été assez expliquez dans la Satire précedente. DAC.

12. *Fufidius.*] M. Dacier croid qu'il faut lire ici *Fufitius*; comme dans un fragment de Catulle. Je ne suis pas éloigné de croire que les deux poètes ont voulu parler du même personage; mais je ne sai s'il ne faudroit point réformer le texte de Catulle par celui d'Horace, & lire *Fufidius* dans l'un & dans l'autre. Le fragment de l'épigramme est fort imparfait, & le nom propre dont nous parlons y est défiguré en plus d'une maniere, puisqu'on y lit *Fufitius*, *Suffetius*, & *Suffitius*. SAN.

13. *Dives agris*, &c.] Ce vers me paroit suspect; c'est le quatre cens-vintième de l'art poétique, que l'on a répété ici sans nécessité. Ce n'est guére la coutume d'Horace de se copier lui-même sans changer ses expressions, comme nous l'avons dit dans la préface. SAN.

14 QUINAS HIC CAPITI MERCEDES EXSECAT] *Caput* est ce qu'on appelloit autrement *Sors*, le principal, & comme nous disons *le capital*, & *merces* est l'interêt. Il a été remarqué ailleurs que les Romains plaçoient leur argent par mois comme les Grecs. L'usure a été differente à Rome selon les temps & les personnes. La plus forte des usures ordinaires étoit celle qu'on appelloit *Centesima*, à un pour cent par mois,

douze pour cent par an, ce qui revient ſelon notre maniere de compter au denier huit ou environ. Cette uſure étoit auſſi appellée *as uſura*, & *as* tout court, parce que toutes les autres uſures moindres tiroient d'elle leur qualification, & en étoient comme les parties; car on diſoit,

Uſura ſemis, ou *ſemis* lorſqu'on payoit par mois la moitié de ce *centiéme*, demi pour cent par mois, ſix pour cent par an; c'eſt environ le denier dix-ſept.

Bes, lorſqu'on payoit les deux tiers de ce centiéme par mois, c'eſt huit pour cent par an, le denier douze.

Quadrans, lorſqu'on payoit par mois le quart de ce centiéme, trois pour cent par an, le denier trente-trois.

Quincunx, lorſqu'on payoit par mois un cinquiéme de ce centiéme, environ deux & demi pour cent par an, qui eſt notre denier quarante.

Triens, lorſqu'on payoit par mois le tiers de ce centiéme, quatre pour cent par an, le denier vingt cinq.

Sextans, lorſqu'on payoit par mois le ſixiéme de ce centiéme, deux pour cent par an, le denier cinquante.

Enfin *uſura unciaria*, lorſqu'on ne payoit par mois que la douziéme partie de ce centiéme, un pour cent par an.

La Loi des XII. Tables avoit défendu l'uſure à un denier plus haut, *nequis unciario fœnore ampliùs exerceret.* On diminua encore cette uſure de moitié, car on la fit *Semiunciariam*, c'eſt le denier deux cens par an; mais tantôt la rareté de l'argent qui étoit ſur la place, tantôt la facilité des Juges qui connoiſſoient de l'uſure, tantôt les beſoins preſſants des particuliers, & toûjours l'avarice des uſuriers, habiles à profiter de toutes les conjonctures, rendoient inutiles toutes les Loix, & l'uſure demeuroit preſque arbitraire. Elle étoit peu reglée du temps de Ciceron, *Fœnus*, dit-il à Atticus, *ex triente idibus factum erat beſſibus.* „ L'uſure avoit monté tout d'un coup „ le jour des Ides du tiers aux deux tiers." C'eſt-à-dire que du denier vingt-cinq, elle étoit montée au denier douze; ce qu'il dit là *beſſibus*, il le dit ailleurs *geminis trientibus.* C'eſt dans le II. Livre des Lettres à Quintus, *Idibus Quintilibus fœnus fuit geminis trientibus.* Aux *Ides de Juillet*, *l'uſure étoit aux deux tiers*, *au denier douze.* Quelquefois elle étoit au *ſemis. Omnino ſemiſſibus magna copia eſt*, dit-il à Sextius. *On trouve de l'argent tant qu'on veut à la moitié.* C'eſt-à-dire à la moitié du centiéme par mois, à ſix pour cent par an. Quelquefois on la portoit au plus haut denier, au centiéme par mois, *à Cæcilio*, dit-il à Atticus, *nummum moveri ne à propinquis quidem minore centeſimis poſſe.* „ On ne peut arracher un ſol „ à Cæcilius, non pas même ſes plus proches, à un moindre „ interêt qu'à un pour cent par mois". Pour revenir au paſ-

ſage

ſage d'Horace, cet uſurier Fufitius étoit ſi cruel, qu'il prenoit par mois quatre fois au de-là du denier courant, & juſqu'à cinq pour cent par mois, c'eſt-à-dire ſoixante pour cent par an, & qu'en vingt mois tous ſes capitaux avoient doublé, ce qui eſt plus que le denier deux. Horace dit donc que Fufitius, en voulant éviter de paſſer pour un ſot, qui n'avoit nul ſoin de ſes affaires, tomboit dans une extremité beaucoup plus condamnable, qui étoit d'écorcher ſes debiteurs. DAC.

EXSECAT] Car en donnant l'argent qu'il prêtoit, il en déduiſoit les interêts par avance. C'eſt la force du mot *exſecat.* DAC.

14. *Quinas hic capiti mercedes execat.*] *Caput* eſt le capital, la ſomme que l'on place à interêt; *merces* eſt l'interêt même, que l'on retire du capital, & *execare* ſignifie déduire les intérêts par avance. Fufidius donoit par exemple cent écus pour un mois, c'étoit le capital: & au bout du mois ſon débiteur devoit lui rendre cent cinq écus; ainſi l'intérêt étoit de cinq pour cent. Mais afin de s'aſſurer davantage du profit de ſon argent, il ſe paiioit d'avance par ſes mains, & ne donoit que quatre-vint-quinze écus, en tirant de ſon débiteur une obligation de la ſomme de cent écus paiiable à la fin du mois: de ſorte qu'il ſe trouvoit que dans l'eſpace de vint mois l'intérêt égaloit le capital. Cette uſure étoit criante, puiſqu'elle étoit quatre fois plus forte que le denier courant, qui étoit de douſe pour cent par an, c'eſt à dire d'un pour cent par mois. L'intérêt permis & ordinaire revient à peu près au denier huit, ſelon nôtre maniere de compter. On l'apeloit *uſura centeſima*, parceque le capital ſe trouvoit doublé à la fin du centième mois c'eſt à dire après huit ans quatre mois. SAN.

16. NOMINA SECTATUR MODO SUMPTA VESTE] Il cherchoit à prêter ſon argent aux jeunes gens, qui avoient pris la Robe virile: car alors ils commençoient à aimer la dépenſe & à être libres. Avant cela ils avoient des gouverneurs qui veilloient ſur leurs actions. *Nomina* ſont des dettes, parce que les créanciers écrivoient dans leurs Livres de comptes les noms de leurs debiteurs. *Tirones*, ſont les jeunes gens qui viennent de prendre la Robe virile: car alors on les menoit au Barreau, & le jour qu'ils y entroient étoit appellé *dies tirocinii.* C'étoit un des jours les plus ſolemnels, & qu'on celebroit avec le plus de pompe. Fufitius cherchoit donc les jeunes gens les plus débauchez, pour leur prêter ſon argent: Car quoique les Loix défendiſſent de prêter aux mineurs, le grand profit que les uſuriers trouvoient dans ce commerce, les faiſoit paſſer par deſſus, & hazarder leur argent, qu'ils couroient riſque de perdre. * Nos uſuriers s'expoſent encore aujourd'hui aux mêmes riſques. * DAC.

16. *Nomina ſectatur, &c.*] Les Latins ont dit *nomen*, pour ſignifier une dette, parceque celui qui empruntoit donoit à celui qui lui prêtoit une reconoiſſance ſignée de ſon nom. Les loix défendoient de prêter aux enfans de famille, aux mineurs, & à ceux qui étoient au deſſous de vint-cinq ans: c'eſt pourquoi les uſuriers n'aiiant point action contr'eux, ne leur prêtoient qu'à un gros denier, afin de s'indemniſer du riſque où ils s'expoſoient de perdre leur argent. J'ai dit ailleurs qu'on ne prenoit la robe virile, au tems d'Horace, qu'après quinze ans paſſés. Ceux qui la prenoient s'apeloient *tirones*, parcequ'ils commençoient alors à faire les exercices qui pouvoient les diſpoſer à remplir les fonctions de la vie civile. SAN.

18 AT IN SE PRO QUÆSTU SUMTUM FACIT] C'eſt une objection qu'Horace ſe fait faire, comme s'il parloit à quelqu'un qui lui répondît: Mais ce Fufitius, qui prend de ſi gros interêts, fait de la dépenſe à proportion de ſon gain. Horace répond, Point du tout: il eſt encore plus avare qu'il n'eſt uſurier. DAC.

20 ITA UT PATER ILLE TERENTI] C'eſt Menedeme, qui s'accuſant d'être cauſe que ſon fils a quitté ſa maiſon, & s'en eſt allé à la guerre, vit miſerablement pour ſe punir luimême de ſa dureté. Je ſuis charmé de cette comparaiſon, qui fait voir la douceur & le bon naturel d'Horace. Il avoit été touché de la douleur & du repentir que ce pauvre pere témoigne d'avoir forcé ſon fils à le quitter. Il faudroit être dur, pour lire cet endroit dans Terence ſans en être attendri. DAC.

20. *Terentî.*] La pièce de Térence eſt intitulée HEAUTONTIMORUMENOS, c'eſt à dire *ſeipſum puniens*, qui ſe punit ſoimême. Le fils de Ménédème y eſt apelé Clinias. SAN.

22 CRUCIAVERIT] Il fait alluſion au nom de la Piece: *Heautontimorumenos*, c'eſt-à-dire, *Se ipſum crucians.* DAC.

23 SI QUIS NUNC QUÆRAT] Horace ſe rend juſtice: il a commencé cette Satire d'une maniere ſi bizarre, qu'il voyoit bien que naturellement quelqu'un lui devoit faire cette objection. DAC.

24 STULTI] Les Stoïciens appelloient *fols*, tous les vicieux. DAC.

25 MALTHINUS] Les Latins appelloient *malthas*, les hommes mols. Lucilius dans la Satire XXVII.

Inſanum vocant quem maltham ac fœminam dici vident.

„ Ils appellent fol celui qui a la reputation d'être lâche & ef-„ feminé." *Maltha*, du Grec μαλθακὸς, & de-là on prétend qu'Horace a forgé le nom de *Malthinus*, pour deſigner Mecenas, qui marchoit toujours la robe traînante, comme dit Seneque dans la Lettre CXIV. *Hunc eſſe qui ſolutis tunicis ſemper*

per incesserit ; & qui étoit ſi effeminé , que Velleius a dit de lui : *otio & mollitiis penè ultrà fœminam fluens.* „ Il étoit „ plongé dans la molleſſe & dans l'oiſiveté plus que toutes les „ femmes." Si cela étoit vrai , Horace auroit voulu par-là plaire à Auguſte, qui reprochoit ſouvent à Mecenas ſa molleſſe & ſon air effeminé , & qui l'appelle dans une Lettre qu'il lui écrit, μάλαγμα *mœcharum*, comme qui diroit le *doucereux des courtiſanes.* Mais pour moi je ne ſaurois croire qu'Horace ait voulu faire ſa cour à Auguſte aux dépens de Mecenas, & qu'il raille ſi cruellement ſon bienfacteur dans une Satire même qu'il lui adreſſe. C'eſt bien aſſez qu'il ait oſé marquer dans la perſonne d'un autre un vice qui étoit familier à ſon protecteur. On ſait d'ailleurs que *Malthinus* étoit un nom Romain. DAC.

TUNICIS DEMISSIS] Les robes traînantes ont toujours été une marque de molleſſe & de lâcheté, comme au contraire les robes retrouſſées ont toujours marqué le courage. On n'a qu'à voir ce qui eſt remarqué ſur le mot *diſcinctus* de l'Ode I. du Liv. V. & ſur le vers *Cum bis ter ulnarum toga*, de l'Ode IV. du même Livre. DAC.

26 EST QUI INGUEN AD OBSCOENUM SUBDUCTIS] Voici l'autre extremité: Malthinus marchoit la toge traînante, & un autre la trouſſoit ſi haut, qu'il faiſoit rire les paſſans. Entre ces deux extremitez le milieu étoit de la trouſſer de maniere qu'elle tombât un peu au deſſous du genou. Et c'eſt ainſi qu'on la portoit. Quintilien dans le Chapitre IV. du Liv. XI. marque exactement la maniere dont ils portoient leurs tuniques & leurs toges: *Cui Laticlavi jus non erit*, dit-il, *ita cingatur, ut tunicæ prioribus oris infrà genua paulum, poſterioribus ad medios poplites uſque perveniant , nam infrà mulierum eſt, ſuprà centurionum.* „ Que ceux qui n'ont pas le droit de „ porter le Laticlave ceignent leur tunique de maniere, que par „ devant elle tombe un peu au deſſous du genou , & par der„ riere juſqu'au milieu de la jambe. De la porter plus bas, „ cela ſent la femme, & de la retrouſſer plus haut, cela ſent „ l'homme de guerre." Il parle de ceux qui ne portoient pas le Laticlave, parce que le Laticlave étoit une tunique ſans ceinture, & que l'on portoit un peu plus longue que la tunique ordinaire. C'eſt pourquoi Suetone remarque comme une choſe fort extraordinaire , que Ceſar ceignoit ſon Laticlave : *Etiam cultu notabilem ferunt, uſum enim lato clavo ad manus fimbriato, nec ut unquam aliter quàm ſuper eum cingeretur , & quidem fluxiore cinctura , unde emanaſſe Syllæ dictum, Optimates ſæpiùs admonentis, ut malè præcinctum puerum caverent.* „ On „ dit auſſi qu'il étoit ſingulier dans ſes habits: car ſon Laticla„ ve avoit de longues manches avec de la frange au bout. Il „ le ceignoit toujours , & toujours ſa ceinture étoit lâche: ce

„ qui donna lieu à ce mot de Sylla, qui avertiſſoit les Grands „ de ſe donner garde du jeune homme mal ceint." Pour la Toge, on ne la ceignoit jamais qu'à l'armée ; on la portoit pardevant un peu plus bas que la tunique, & par derriere à proportion un peu plus haut : *pars ejus prior*, dit Quintilien, *mediis cruribus optimè terminatur, poſterior eadem portione altiùs quàm cinctura*. Ce qui a été fort mal expliqué par Rubenius, qui au lieu de *cinctura*, vouloit corriger *junctura*. Quintilien appelle *cincturam*, la tunique même qui étoit ceinte. Du temps de Ciceron & auparavant, c'eſt-à-dire du temps de la Republique & ſous les premiers Empereurs, on la laiſſoit tomber juſques ſur les pieds. Il y avoit même une Loi fort ancienne, & que l'on attribuë à Romulus : *Quiſquis demiſſam ad talos togam in urbe habeto*. „ Que tout le monde dans la ville „ porte la toge juſqu'aux talons." Auguſte fut un des premiers, qui conſultant plutôt la commodité que l'uſage, prit ce milieu dont Horace parle ici, & qui fut generalement ſuivi enſuite. Car Suetone écrit de lui, *togis neque reſtrictis neque fuſis*, que *ſes toges n'étoient ni trop courtes ni trop longues*. Et Horace ne vouloit pas perdre cette occaſion de faire ſa cour à ce Prince. DAC.

27 PASTILLOS RUFILLUS OLET] Il étoit honteux à un Romain d'être parfumé : car c'eſt auſſi une marque de molleſſe. On ſait l'Hiſtoire de Veſpaſien, qui après avoir donné quelque Charge à un jeune homme, revoqua le don, parce qu'il s'étoit parfumé pour le venir remercier, & lui dit avec mépris : *Maluiſſem allium oboluiſſes*. „ J'aimerois mieux que tu „ ſentiſſes l'ail." C'eſt ſur cette opinion generalement reçûë qu'eſt fondé ce mot de Ceſar, qui ſe vantoit que ſes ſoldats combattroient courageuſement, même tout parfumez : *milites ſuos etiam unguentatos bene pugnare poſſe*. *Paſtillus* eſt un diminutif de *panis*, *paniculus*, *panicillus*, *paſtillus*. *Paſtillus* étoit proprement *libi rotundi genus*, une eſpece de petit gâteau tout rond, & de-là on donna ce nom à de certaines pâtes de ſenteur que l'on mettoit en petits pains ronds. DAC.

GORGONIUS HIRCUM] Voici l'extremité oppoſée, de ſentir mauvais. Le milieu c'eſt la propreté, qui conſiſte à ne rien ſentir. Ce vers fit des affaires à Horace, & lui attira beaucoup d'ennemis, comme on le verra dans la Satire IV. Rufillus & Gorgonius étoient ſans doute des hommes conſiderables par leur naiſſance, ou par leurs emplois. Cruquius eſt ridicule, de s'être imaginé que Rufillus étoit un Parfumeur, & Gorgonius un Maréchal. DAC.

27. *Gargonius.*] Deux ſavans commentateurs ont rapelé cette leçon dans le texte, après ſept ou huit manuſcrits. *Gorgonius* n'auroit pas prévalu, ſi l'on eût fait atention que la ſeconde

conde silabe est brève, où le vers demande qu'elle soit longue, Les Romains disoient *Gargonius*, *Garconius*, *Gargennius*, *Gargilius*, & *Gargilianus*. Tous ces noms se trouvent dans les auteurs & dans les inscriptions. Au reste ce vers d'Horace fit du bruit; soit que Rufillus & Gargonius fussent considérables par leurs emplois, soit qu'ils fussent soutenus par des persones puissantes, soit que les ennemis de nôtre poète aient pris de là ocasion d'aigrir les esprits contre lui. SAN.

28 NIL MEDIUM EST] C'est une reprise qui suit necessairement du vingt-quatriéme vers, & Horace s'en sert comme d'une liaison pour venir à son but, qui est de parler contre les adulteres. DAC.

28. *Nîl medium est.*] C'est tout le précis de la satire. Il n'y a point de milieu dans les gens vicieux. Rufillus & Gargonius feroient plutôt une échange des excès que l'on blâme en eux, que de s'arêter à ce milieu qui les sépare. Il en est de même dans la morale, un prodigue deviendra plutôt un avâre, que de se réduire à une économie honête & reglée. SAN.

29. QUARUM SUBSUTA TALOS TEGAT INSTITA VESTE] *Instita* étoit une bande de pourpre qu'on mettoit au bas des robes des femmes de qualité. Ovide dans le premier Livre de l'Art d'aimer:

Quæque tegit medios instita longa pedes.

„ Et la longue bande de pourpre qui couvre les pieds des „ Dames". Cette bande se mettoit aux robes que l'on appelloit proprement *stolas*, & *instita longa*, est dans Ovide pour *stola*. DAC.

30. NULLAM NISI OLENTI IN FORNICE STANTEM] Une franche coureuse, qui va publiquement dans les vilains lieux. Ces vilains lieux à Rome étoient souterrains, c'est pourquoi on les appelloit *ganea*. DAC.

OLENTI]. Car ces vilains lieux étoient toûjours fort puants. Juvenal dit de Messaline, qu'elle portoit dans le lit sacré de l'Empereur l'odeur du lieu infame où elle avoit passé la nuit:

—— *lupanaris tulit ad pulvinar odorem.* DAC.

31. QUIDAM NOTUS HOMO] *Notus* est ici pour *insignis*, un homme connu pour un homme de condition, un homme considerable. Il est opposé à *novus*. DAC.

MACTE VIRTUTE ESTO] Ce mot est de Caton le Censeur, qui voyant un honnête homme sortir d'un vilain lieu, le loüa & l'exhorta à faire toûjours de même; mais ensuite ayant remarqué qu'il n'en bougeoit, il lui dit: „ Mon ami, je te „ loüois de venir ici quelquefois, mais non pas d'y faire ta „ demeure ordinaire". *Adolescens, ego te laudavi quòd interdùm huc venires; non quòd hic habitares.* DAC.

32. SENTENTIA DIA CATONIS] C'eſt une phraſe Grecque pour dire ſimplement le divin Caton. Lucrece a dit de même:

Democriti quod ſancta viri ſententia ponit. DAC.

33. VENAS] *Vena* eſt un mot obſcene. DAC.

34. DESCENDERE] Parce que les vilains lieux étoient ſouterrains, on diſoit ſimplement *deſcendere*, deſcendre, pour *lupanar ingredi.* Catulle dans cette Epigramme que perſonne n'a jamais encore bien expliquée:

Multus homo es, Naſo; nam tecum multus homo eſt qui
Deſcendit, Naſo multus es, at pathicus.

Car c'eſt ainſi qu'il faut la lire. On verra-là un jour mes Remarques. DAC.

35. PERMOLERE] C'eſt un terme trop libre pour être traduit. Terence avoit dit *molere* après Lucilius dans la Satire VII,

Hunc molere, illam autem frumentum vannere......

Et c'eſt ce que Theocrite a dit *μύλλειν*, dans ce paſſage du IV. Idylle:

Εἰπ' ἄγε μοι Κορύδων, τὸ γερόντιον ἦ ῥ' ἔτι μύλλει
Τήναν τὰν κυανόφρυν ἐρωτίδα, τᾶς ποτ' ἐκνίσθη;

Dis-moi un peu, Coridon, ce petit vieillard voit-il encore cette jolie brune dont il étoit amoureux? où le Scholiaſte explique parfaitement ce mot. DAC.

37. MIRATOR CUNNI CUPIENNIUS ALBI] Ce Cupiennius n'aimoit que les femmes de qualité qui portoient la robe blanche appellée *ſtola*, car les Affranchies étoient habillées de noir, & les courtiſanes avoient des habits de couleur. *Mirator*, pour *amator.* DAC.

CUPIENNIUS] *Cupiennius Libo Cumanus*, qui étoit alors fort bien à la Cour d'Auguſte. Je croi que c'eſt le même auquel Ciceron écrit la XX. Lettre du XVI. Livre à Atticus. DAC.

38. AUDIRE EST OPERÆ PRETIUM] C'eſt une parodie d'un paſſage du premier Livre des Annales d'Ennius:

Audire eſt operæ pretium procedere rectè
Qui rem Romanam, Latiúmque augeſcere vultis.

„ Vous qui ſouhaitez d'heureux ſuccès aux Romains, & qui „ deſirez de voir leur Empire floriſſant, vous ne perdrez pas „ votre peine d'écouter". Et cela eſt fort plaiſant, d'avoir fait ſervir des vers ſi graves à un ſujet ſi enjoüé. DAC.

39 UTQUE ILLIS MULTO CORRUPTA DOLORE VOLUPTAS] Quand on ne peut pas détourner les hommes de l'adultere

tere par l'énormité du crime, il faut tâcher de les guerir par la peur des dangers dont il est suivi. C'est ce qu'Horace fait ici, & l'on a eu tort de l'accuser de philosopher comme Epicure, qui déconseilloit l'adultere, non pas comme une chose honteuse & criminelle, mais comme une chose dangereuse; & qu'il ne se seroit pas empêché de commettre lui-même, s'il y avoit trouvé du plaisir sans aucun mélange de peine. On sait l'aversion qu'Horace a déja témoignée pour ce crime. D'ailleurs la methode qu'il suit ici est la même que Salomon a suivie dans ses Proverbes. Ce grand Roi ne se contente pas de vouloir détourner les hommes de ces débauches par l'horreur d'un crime qui offense Dieu, il veut encore les en éloigner par la crainte des maux que ce crime attire infailliblement sur ceux qui en sont coupables. Ces maux sont en gros les mêmes qu'Horace explique ici, avec cette difference pourtant que ce qu'Horace attache seulement à l'adultere, Salomon le dit en général de la paillardise. On n'a qu'à voir le Chapitre V. C'est un preservatif admirable contre le poison de cette Satire. V. la Remarque sur le 100. vers de cette Satire. DAC.

CADAT] *Eveniat*, arrive, vienne. C'est un mot emprunté du jeu des dez. Terence: *Si illud quod opus est jactu non cadit.* „ Si ce que vous voudriez amener ne vient point, *&c.* DAC.

41 HIC SE PRÆCIPITEM TECTO DEDIT] Pour s'empêcher de tomber entre les mains du mari. Il y a de l'apparence que tout ce qu'Horace dit ici, s'adresse à des gens que tout le monde connoissoit; & à qui on ne manquoit pas d'en faire l'application. DAC.

ILLE FLAGELLIS AD MORTEM CÆSUS] Comme C. Gallius & L. Octavius, dont parle Valere Maxime: *Sempronius Musca Caïum Gallium deprehensum in adulterio, flagellis cecidit. C. Memmius L. Octavium similiter deprehensum, nervis contudit.* DAC.

43 DEDIT HIC PRO CORPORE NUMMOS] Car à Rome, comme à Athenes, les riches surpris en adultere, en étoient quelquefois quittes pour de l'argent. Par tout & dans tous les temps il s'est trouvé des maris commodes. DAC.

44 HUNC PERMINXERUNT CALONES] Il arrivoit souvent que les maris abandonnoient à leurs esclaves les galants qu'ils avoient surpris avec leurs femmes. Valere Maxime: *Cnæus etiam Furium Brochum qui deprehendit, familiæ stuprandum objecit.* „ Cnæus aïant surpris en adultere Furius Brochus, l'a„ bandonna à la brutalité de ses valets." *Perminxerunt* est un mot fort sale, mais fort propre à exprimer ce qui arrivoit à ces malheureux. DAC.

CALONES] Les anciens Latins appelloient le bois *calam*, du Grec κᾶλον. Lucilius:

Scinde puer calam, ut caleam.

„ Garçon, fends du bois, afin que je me chauffe. Et de-là on appelloit *calones*, les gros valets qui fendoient le bois & qui suivoient l'armée. DAC.

45 UT CUIDAM TESTES CAUDAMQUE] Les maris se vangeoient souvent de cette maniere, & Plaute fait allusion à cette coutume dans la seconde Scene du IV. Acte du Pœnulus, où le valet Syncerastus dit:

—— facio quod manifesto mœchi haud fermè solent.
MI. Quid id est? SYN. Refero vasa salva.

„ Je fais ce que les adulteres ne font pas d'ordinaire. MI. Eh „ quoi? SYN. Je rapporte mes pieces en bon état." Le Latin joue sur l'équivoque du mot *vasa*. DAC.

SALACEM] *Salax* vient du mot *sal*, parce que c'est le sel qui émeut la convoitise. DAC.

46 JURE OMNES] Il faut sous-entendre *factum aiebant. Aio* & *nego* sont les mots de Droit & le langage des Jurisconsultes. DAC.

GALBA] Servius Sulpicius Galba célèbre Jurisconsulte, & plus célèbre adultere: c'est pourquoi il ne pouvoit souffrir que les adulteres comme lui fussent traitez si cruellement; & il prenoit toujours leur parti; peut-être même que le malheur dont Horace parle lui étoit arrivé. Torrentius a cru qu'Horace parle de ce C. Sulpitius Galba, qui faisoit semblant de dormir, quand Mecenas caressoit sa femme, & qui dit un jour à un de ses valets, qui déroboit le vin du buffet pendant qu'il dormoit de cette maniere: *Puer, non omnibus dormio;* „ Mon „ ami, je ne dors pas pour tout le monde." Mais il y a sans comparaison plus de sel dans la premiere explication. Ce Jurisconsulte Galba fut pere de Sergius Galba qui parvint à l'Empire, il étoit si petit & si contrefait, qu'il fut souvent exposé à la raillerie. Lollius dit de lui, *l'esprit de Galba est très-mal logé. Ingenium Galbæ male habitat:* Et un jour qu'il plaidoit devant Auguste, il dit à ce Prince, *corrigez-moi, si vous trouvez quelque chose à reprendre*, Auguste lui répondit, *je puis bien t'avertir, mais je ne puis pas te corriger.* EGO *te monere possum, corrigere non possum.* DAC.

47 IN CLASSE SECUNDA] Horace fait trois classes ou trois ordres des femmes. Le premier ordre est des femmes mariées; le second des esclaves affranchies, & le troisiéme des courtisanes publiques. DAC.

48 SALUSTIUS IN QUAS NON MINUS INSANIT] Personne n'a vû la finesse de ce passage. C'est une objection faite par ceux à qui Horace parle. Sur ce que ce Poëte vient de dire, qu'il fait plus sûr auprès des Affranchies, quelqu'un répond pour refuter

ſuter cette maxime: *Vraiment oui, des Affranchies. Eh! Salluſte qui ne s'attache qu'à ces femmes-là, eſt-il moins fol que celui qui n'aime que les femmes mariées?* Le ſtile concis d'Horace & ſes manieres bruſques ont ſouvent trompé les Commentateurs, qui croyent qu'il parle lorſqu'il ne dit mot, & qu'il fait parler d'autres gens qu'il fait venir-là tout d'un coup. DAC.

SALUSTIUS] Ce n'eſt pas Salluſte l'Hiſtorien, mais le petit-fils de ſa ſœur, & le même à qui il adreſſe l'Ode II. du Liv. II. Car tout ce qu'Horace dit ici de ſa prodigalité lui convient parfaitement. On n'a qu'à voir-là mes Remarques. DAC.

49 AT HIC SI] C'eſt la réponſe d'Horace qui détruit l'objection qu'on lui a faite, & qui fait voir, que ſi Salluſte eſt auſſi fol que les adulteres, c'eſt par ſa faute. Cela n'eſt point du tout attaché à l'amour qu'on a pour des Affranchies. Il n'y a rien dont on ne puiſſe faire un mauvais uſage quand on veut. Cette politique d'Horace eſt fort bonne pour le monde; mais elle ne vaut rien à l'égard de Dieu, qui demande de nous une plus grande perfection que celle des Payens. DAC.

50 QUA RES, QUA RATIO] *Res* le bien, *ratio* le bon ſens. L'un & l'autre doivent regler nos actions & notre dépenſe. DAC.

51 BONUS ATQUE BENIGNUS] *Benignus* encherit ſur *bonus*. Ce dernier ſignifie ſimplement un homme qui donne, mais qui donne plus ſouvent trop peu, que trop; au lieu que *benignus* eſt un homme liberal, qui donne autant qu'il faut, & ſouvent plus qu'il ne faut. DAC.

52 NEC SIBI DAMNO DEDECORIQUE FORET] *Damno*, parce qu'il perd ſon bien; *dedecori*, parce qu'il perd ſa réputation. Car à Rome il n'y avoit point de gens plus décriez que ceux qui ſe ruïnoient auprès des femmes. Horace revient donc ici à ſa maxime, qu'il fait plus ſûr auprès des Affranchies, pourvû que l'on ne ſoit pas prodigue comme Salluſte, & que l'on ſache donner à propos & ſans profuſion. DAC.

54 MATRONAM NULLAM EGO TANGO] Salluſte ſe louë de ne commettre pas d'adultere, pendant que d'un autre côté il ſe ruïne auprès d'une Affranchie. Et c'eſt-là le défaut ordinaire des hommes, quand ils ne ſe plongent pas dans les plus grands vices, ils pouſſent les vices médiocres à un excès ſouvent plus condamnable, ou du moins auſſi nuiſible que les grands vices dans leſquels ils s'applaudiſſent de n'être pas tombez. DAC.

55 MARSÆUS AMATOR ORIGINIS] Quand Horace vint au monde, il y avoit à Rome trois fameuſes courtiſanes, Origo, Cytheris, & Arbuſcula, toutes trois Comediennes. Horace

race pouvoit les avoir connuës, car elles regnerent long-temps. Marſeus nous eſt inconnu. DAC.

MIMÆ] A la Comedienne Origo. DAC.

56 FUNDUMQUE LAREMQUE] *Fundus* ſignifie les terres, & *Lar* la maiſon paternelle où étoient les Dieux domeſtiques. DAC.

NIL FUERIT MI, INQUIT] C'eſt ce que diſoit Marſeus. DAC.

58 VERUM EST CUM MIMIS] C'eſt la réponſe d'Horace. DAC.

UNDE FAMA MALUM GRAVIUS QUAM RES TRAHIT] Car la perte du bien n'eſt pas ſi conſiderable que la perte de l'honneur. La premiere peut ſe reparer, mais l'autre ne ſe repare jamais. DAC.

59 AN TIBI ABUNDE PERSONAM SATIS EST] Horace veut faire voir à ce débauché, qu'il ne ſuffit pas de pouvoir dire : *matronam nullam ego tango*, „ Je ne touche point aux „ femmes mariées" ; il faut auſſi s'empêcher de tomber dans l'autre extrémité, qui eſt de s'abandonner entierement en proye aux Affranchies & aux courtiſanes : car ces deux excès ſont preſque également vicieux, & l'on ne doit point ſe vanter d'éviter l'un, quand on tombe dans l'autre. DAC.

ABUNDE SATIS EST] Il faut remarquer cette expreſſion *ſatis abunde:* c'eſt comme ſi l'on pouvoit dire en notre Langue *aſſez, & de reſte.* DAC.

60 UBIQUE] En quelque occaſion, & auprès de qui que ce ſoit. DAC.

MALUM EST UBICUMQUE] Soit que cela ſe faſſe auprès d'une femme mariée, d'une Affranchie, ou d'une courtiſane publique. DAC.

62 QUID INTEREST IN MATRONA] C'eſt comme s'il diſoit : la difference des perſonnes ne conſtituë point de difference entre ces vices, qui ſont égaux quand on les pouſſe à l'excès. Ainſi il n'importe pas que tu faſſes toutes tes folies auprès d'une femme mariée, d'une Affranchie, ou d'une coureuſe, la honte & la perte ſont égales dans tous ces commerces. C'eſt un des paſſages qui prouvent que cette Satire fut faite avant la Loi *Julia, De Adulteriis & Pudicitia.* Car il n'y a pas d'apparence qu'Horace eût oſé parler de cette maniere après qu'Auguſte eut ordonné des peines ſi ſeveres contre les adulteres. Tous les Interpretes ſe ſont trompez dans l'explication de ces paſſages : & le but d'Horace leur a été inconnu. DAC.

63 IN MATRONA, ANCILLA, PECCESVE TOGATA] Il ne faut pas joindre *ancilla* avec *togata.* Car voici les trois claſſes dont il a été parlé : *ancilla* eſt ici pour *libertina*, comme on trou-

trouve dans les Anciens *servi*, & *servitia*, pour *liberti*. DAC.

PECCESVE] *Peccare* est le terme propre, & ordinaire, pour marquer le vice dont il parle, comme cela a été déja remarqué ailleurs. DAC.

TOGATA] C'est-à-dire *avec la courtisane*: car les courtisanes étoient obligées de porter la robe qu'on appelloit *toga*, quand elles sortoient; & c'étoit une marque d'infamie, à cause de la ressemblance que cette robe avoit avec la toge des hommes. DAC.

64 VILLIUS] La famille des Villiens étoit une des plus considerables de Rome. Elle étoit divisée en deux branches: la premiere avoit le surnom d'*Annalis*, & l'autre de *Tappulus*. DAC.

IN FAUSTA] *Fausta*, fille de Sylla, étoit fort débauchée. On comptoit parmi ses galants, outre Villius & Longarenus dont il est ici parlé, Pompejus Macula & Fulvius Fullo. Son frere Faustus, celui que Cesar fit tuer, jouant un jour sur l'équivoque de ces deux noms *Fullo*, & *Macula*, dit fort plaisamment: *Miror sororem meam habere Maculam cum Fullonem habeat*, Ce qui ne peut être traduit en notre Langue avec grace. DAC.

SYLLÆ GENER] Villius se regardoit comme le Gendre de Sylla, parce qu'il couchoit avec sa fille. DAC.

HOC MISER UNO NOMINE DECEPTUS] Dans l'amour que Villius avoit pour Fausta, il n'étoit flaté que de cette vaine gloire, d'être comme le Gendre du Grand Sylla. Il y a encore beaucoup de gens comme Villius, qui n'aiment dans leurs maîtresses que leur grand nom & leur qualité. C'est le seul veritable sens de ce passage, & il faut bien s'empêcher de donner dans celui de Theodore Marcile, qui lisoit:

—— —— *hoc miser uno*
Omine deceptus,

comme si Villius ne s'étoit engagé dans cette amour que sur le seul nom de *Fausta*, en le prenant pour un augure que cet engagement lui réüssiroit. Car *Fausta* signifie *heureuse*. On ne sauroit rien imaginer de plus éloigné du sens d'Horace. DAC.

67 QUUM LONGARENUS FORET INTUS] Longarenus étoit le galand de Fausta, & non pas son mari, comme l'avoit mal cru un vieux Interprete. Ce Longarenus étoit un homme de basse naissance & de peu de mérite, & cela sert beaucoup à faire connoître la sotise de ce Villius, d'aimer par vanité une personne qui prodiguoit ses faveurs à un homme de néant, & qui étoit entre les bras de cet indigne rival, pendant que ce glorieux se morfondoit à sa porte. DAC.

68 MUTONIS VERBIS] *Muto* & *Mutinus*, du Grec μυτтῶν, de μυτλὸς, *pudendum*. DAC.

* MALA TANTA VIDENTIS] M. Bentlei corrige *mala tanta videnti* en le rapportant à *huic*. Mais *videntis* eſt bien plus plaiſant. La plaiſanterie conſiſte à avoir donné des yeux à cette partie, *Mutoni*. * DAC.

69 DICERET HÆC ANIMUS] Il faut bien remarquer ici la délicateſſe d'Horace, qui ne fait pas parler directement certaine choſe. Cela auroit été trop dur; mais il fait parler l'eſprit, qui peut fort bien entendre ſon langage, quoiqu'il ſoit muet. DAC.

70 MAGNO PROGNATUM DEPOSCO] La Nature ne cherche qu'à ſe contenter: & dans ce deſſein les grands noms, les richeſſes, la qualité, enfin tout ce qui ne vient pas d'elle, lui eſt étranger, & ne peut rien ajouter au plaiſir & au ſoulagement qu'elle cherche. DAC.

CONSULE] Car Sylla avoit été Conſul & Dictateur. DAC.

71 VELATUMQUE STOLA] Car *ſtola* étoit l'habit ordinaire des femmes mariées, des femmes de condition, comme *toga* étoit l'habit des courtiſanes. DAC.

MEA QUUM CONFERBUIT IRA] Horace a exprimé ici l'ὀργὴ & l'ὀργᾷν des Grecs. DAC.

74 DIVES OPIS NATURA SUÆ] Ce paſſage eſt admirable: La Nature eſt aſſez riche de ſon propre fonds, ſans qu'elle emprunte rien d'étranger. Les richeſſes de la Nature ſont la beauté, la belle taille, l'embonpoint: & c'eſt ce qu'elle demande. Les grands noms, la qualité, les honneurs, ſont des biens de la Fortune: & c'eſt ce que la Nature ne demande point. Elle ſe contente de ce qui lui convient; tout le reſte lui eſt à charge. DAC.

SI TU MODO RECTE DISPENSARE VELIS] La Nature eſt aſſez riche, ſi vous voulez faire un bon uſage des choſes dont vous avez beſoin, & ne pas confondre ce que vous devez chercher avec ce que vous devez fuïr. DAC.

76 TUO VITIO RERUMNE LABORES, NIL REFERRE PUTAS?] Celui qui a préciſément ce dont il a beſoin, & qui demande d'autres choſes, ou par vanité ou par caprice, celui-là *laborat ſuo vitio*: c'eſt ſa faute, car il ne dépend que de lui d'être content; mais celui qui n'a pas les choſes neceſſaires, celui-là *laborat vitio rerum*: c'eſt la faute, c'eſt le défaut des choſes, parce qu'elles lui manquent; & cela eſt bien different. C'eſt pourquoi le plus grand ſecret pour vivre heureux, c'eſt de bien examiner la cauſe de nos deſirs, pour ſavoir ſi c'eſt le ſeul beſoin qui les fait naître, ou ſi ce n'eſt que notre inquietude, notre dégoût, & le déreglement de notre eſprit. Beaucoup de gens ont été trompez à ce paſſage. Cruquius eſt celui qui l'a le plus mal pris. DAC.

78 DESINE MATRONAS SECTARIER] *Sectarier* pour *sectari*. *Dicier*, pour *dici*. Car c'étoit la terminaison ancienne des Infinitifs Passifs. *Sectari* & *adsectari*, se disent proprement de ceux qui suivent les femmes pour les corrompre. C'est pourquoi Ulpien a marqué : *Adsidua adsectatio quasi prabet nonnullam infamiam.* DAC.

80 HUIC] *Matronæ*, à la femme de qualité. DAC.

INTER NIVEOS VIRIDESQUE LAPILLOS] *Nivei lapilli*, des Perles, *lapilli virides*, *Smaragdi*, des Emeraudes, comme Lucrece dit dans le IV. Liv.

Scilicet & grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur. DAC.

81 SIT LICET HOC, CERINTHE, TUUM] Il faut écrire *Cerinthe*, Cerinthus, Κήρινθος. C'est le même Cerinthus dont il est tant parlé dans Tibulle, & qui est si connu par l'amour que Sulpicia, fille de Servius, avoit pour lui, quoiqu'il eût pour rival le célèbre Messala. Il étoit si bien fait, qu'il étoit aimé de toutes les Dames : c'est pourquoi Sulpicia lui écrit :

Qui mihi te, Cerinthe, dies dedit, hic mihi sanctus,
Atque inter festos semper habendus erit.
Te nascente novum Parcæ cecinere puellis
Servitium & dederunt regna superba tibi.

„ Le jour qui te donna à moi, mon cher Cerinthus, me sera „ toujours sacré, & la plus grande de toutes mes fêtes. Quand „ tu nâquis les Parques prédirent aux Dames un esclavage nou- „ veau, & te donnerent un empire absolu sur nos cœurs." Dans un autre endroit elle lui dit : „ Allez, vous méritez d'a- „ voir une Courtisane pour Maîtresse, ou quelque chetive es- „ clave ; & non pas Sulpicia, fille du Grand Servius :

Sit tibi cura togæ potior, pressúmque quasillo
Scortum, quam Servi filia Sulpicia.

Aussi Cerinthus ne s'attachoit qu'aux femmes de qualité, & c'est ce qu'Horace lui reproche ici : car c'est ainsi qu'il faut expliquer : *Sit licet hoc, Cerinthe, tuum.* „ Quoique ce soit-là „ votre maladie, pauvre Cerinthus, d'aimer les femmes qui „ portent les perles & les diamans." Les Commentateurs se sont fort trompez à ce passage, & sur-tout le vieux Interprete. C'est pourtant celui que M. Bentlei, malgré ma remarque, a jugé à propos de suivre, quoique l'explication qu'il donne à ce passage soit très-mauvaise, & même horrible. C'est après ce bon Guide qu'il corrige *tuo* au lieu de *tuum*. *La cuisse d'une matrone garnie de pierreries, n'est pas plus tendre que la vôtre, ô Cerinthus.* Voilà une affreuse restitution. J'ai honte de la rapporter. * DAC.

82 AUT CRUS RECTIUS] Car c'eſt la beauté des jambes d'être rondes & droites. On peut voir la Remarque ſur *teretéſque ſuras*, de l'Ode IV. du Liv. II. DAC.

83 MERCEM SINE FUCIS GESTAT] Le fard & les pierreries n'étoient alors que pour les femmes de qualité, leur uſage étoit inconnu aux Courtiſanes & aux Affranchies. DAC.

84 NEC SI QUID HONESTI EST JACTAT, HABETQUE PALAM] Elle ne fait point parade de ce qu'elle a de beau; elle ſe montre naturellement, & n'eſt point faite à toutes les ruſes des femmes de qualité. DAC.

HONESTI] *Honnête* pour *beau*, comme dans Virgile: *pectus honeſtum*, *plantæ honeſtæ*, *&c.* DAC.

85 QUÆRIT QUO TURPIA CELET] Horace n'a garde de dire, que les courtiſanes cherchent à cacher ce qu'elles ont de laid : au contraire il dit, qu'elles ſe donnent pour ce qu'elles ſont, & qu'elles n'ont point les artifices des femmes de qualité. Il faut donc repeter le *nec* du vers précedent. Je m'étonne qu'on ait pu s'y tromper. Horace s'éloigneroit de ſon but. DAC.

86 REGIBUS HIC MOS EST] *Reges*, les gens de qualité, les grands Seigneurs, les gens riches: car les Rois ne ſont pas les ſeuls qui achetent des chevaux. DAC.

OPERTOS INSPICIUNT] C'eſt contre la penſée d'Horace. Il eſt même faux qu'on achete les chevaux tout couverts : car comment pourroit-on voir leurs défauts ? Il ſeroit impoſſible de n'y être pas trompé. On leur ôte la couverture, qui empêche de les voir à découvert. C'eſt pourquoi il faut lire *apertos*, comme dans les plus anciennes éditions : & c'eſt ce que le raiſonnement même d'Horace prouve ſuffiſamment. Car, dit-il, comme on achete les chevaux tout découverts, pour n'être point trompé, l'on doit uſer de la même précaution quand on achete une marchandiſe bien plus ſujette à tromper. Ce mot *apertos*, comme M. le Févre l'a fort bien vû, eſt né du vers 82.

Adde huc quod mercem ſine fucis geſtat: apertè
Quod venale habet oſtendit.

Les Maîtreſſes du ſecond & du troiſiéme ordre ſe montrent à vous ſans fard, elles ſe découvrent ſans peine. Au lieu que les matrones, les femmes de qualité ſe cachent avec grand ſoin. Quand vous achetez des chevaux, vous leur ôtez leur couverture, faites donc la même choſe quand vous achetez, &c. * Ce ſens eſt ſi clair & ſi évident que je ne comprends pas comment M. Bentlei a voulu ſoûtenir encore la leçon *opertos*. S'il ne vouloit pas ſe rendre à la raiſon, il devoit au moins ſe rendre à l'experience. Il n'a jamais vu acheter des chevaux couverts,

on

on leur ôte toujours leur caparaçon comme Horace le dit ici.* DAC.

87 FACIES UT SÆPE DECORA] *Facies* ſignifie proprement l'air de tout le corps, le corps entier. *Facies decora*, un corps bien pris, bien fait. DAC.

MOLLI FULTA PEDE] *Pes mollis*, un méchant pied. Il paroît par ce paſſage que les couvertures des chevaux leur cachoient toute la jambe. Et la partie des chevaux qui mérite le plus de conſideration c'eſt le pied; car, comme dit Xenophon dans ſon Traité περὶ ἱππικῆς, une maiſon quelque belle & bien bâtie qu'elle ſoit eſt fort mauvaiſe, ſi elle n'a de bons fondemens, il en eſt de même des chevaux; s'ils n'ont de bons pieds, ils ſont inutiles quelque beaux qu'ils ſoient d'ailleurs. DAC.

88 INDUCAT] *In fraudem jaciat.* Le tente, le trompe, le faſſe tomber dans le piege. DAC.

HIANTEM] Plein d'admiration & d'envie d'avoir ce qu'il marchande. Car c'eſt la force de ce mot; & cela vient de ce que l'on regarde la bouche ouverte les choſes que l'on ſouhaite, ou que l'on admire, comme les Septante l'ont bien exprimé dans le IV. Ch. du I. Liv. d'Eſdras: Ταῦτα πάντα ἀφέντες εἰς αὐτὴν ἐκέχηναν, καὶ χάσκοντες τὸ ϛόμα θεωρȣ̃σιν αὐτὴν καὶ πάντες αὐτὴν αἱρετίζȣσι μᾶλλον ἢ τὸ χρυσίον, καὶ τὸ ἀργύριον καὶ πᾶν πρᾶγμα ὡραῖον. *Laiſſant donc toutes ces choſes, ils admirent cette femme, ils la regardent la bouche beante, & il n'y en a pas un qui ne l'aime mieux que l'or & l'argent, & que les choſes les plus belles & les plus precieuſes.* DAC.

89 QUOD PULCRÆ CLUNES, BREVE QUOD CAPUT, ARDUA CERVIX] Ce ſont trois des principales beautez d'un cheval: la croupe large, la tête petite, & le col fort relevé; & ce ſont les trois que la couverture n'empêche pas de voir: mais elle empêche de voir bien les jambes & les pieds. Tous les Interpretes ſe ſont trompez à ce paſſage. Montagne même, que j'eſtime plus que ces Interpretes, & qui avec toutes les qualitez d'un imitateur, & même d'un copiſte, a trouvé le ſecret de devenir un bon original, s'y eſt auſſi trompé: Car il a crû, & il a écrit, *que l'on preſentoit anciennement aux Princes les chevaux à vendre tout couverts, afin qu'ils ne s'amuſaſſent pas à la beauté de leur poil, ou à la largeur de la croupe, & qu'ils s'arrêtaſſent principalement à voir les jambes, les yeux, & les pieds, qui ſont les membres les plus utiles.* Comme ſi pour acheter des chevaux, on s'étoit jamais arrêté à la ſeule beauté du poil. Si Montagne avoit un peu plus conſideré le raiſonnement d'Horace, il auroit bien vû que l'application n'en ſauroit être fort juſte en ce ſens-là. DAC.

90. HOC ILLI RECTE] Ceci prouve qu'Horace avoit écrit

aper-

apertos. Car il ne veut pas loüer ceux qui achetent des chevaux ſans leur ôter leur couverture, c'eſt tout le contraire, & il exhorte à ſuivre leur exemple. Quand on voit des chevaux pour les acheter, on les voit à nud. Faites de même, ajoûte-t-il, ſi vous êtes ſage, quand vous achetez une marchandiſe bien plus ſuſpecte, n'achetez pas comme on dit chat-en-poche. DAC.

LYNCEIS CONTEMPLERE OCULIS] J'aime mieux *Lyncei*, comme dans quelques éditions. Lyncée fils d'Aphareus avoit trouvé les métaux. C'eſt pourquoi on diſoit de lui, qu'il avoit de ſi bons yeux, qu'il voyoit dans les entrailles de la terre. * M. Bentlei s'applaudit beaucoup d'avoir rétabli *Lyncei* & ne dit pas un mot de ma Remarque. * DAC.

91 HYPSÆA CÆCIOR] Cette Hypſæa étoit une Dame de qualité de la famille des Plautiens, * je croi qu'elle étoit fille de Plautius Hypſæus homme conſulaire qui avoit été condamné pour avoir diſtribué de l'argent en diſputant le Conſulat contre Milon & Scipion *: Et l'on ſe contente de dire, qu'elle avoit de méchans yeux. Mais je croi qu'Horace fait alluſion à quelque hiſtoire de ce tems-là qui nous eſt inconnuë, & qui avoit donné lieu à ce proverbe, *Hypſæa cæcior. Plus aveugle qu'Hypſæa.* Et je ne doute point que cette Dame n'eût quelque amant fort mal bâti qu'elle trouvoit pourtant fort beau. Le raiſonnement d'Horace mene fort naturellement à faire cette conjecture. DAC.

92 ILLA QUÆ MALA SUNT SPECTES] Il vaut beaucoup mieux lire comme Torrentius a trouvé dans quelques Manuſcrits:

——— *Hypſæa cæcior ipſa,*
Quæ mala ſunt ſpectes.

Cela eſt plus du genie d'Horace. * Il n'eſt nullement néceſſaire de corriger *ſpectas* & *contemplare.* * DAC.

O CRUS, O BRACHIA] C'eſt l'exclamation d'un homme qui fait ce qu'Horace condamne, c'eſt-à-dire qui admire ce que ſa Maîtreſſe a de beau, & qui ne voit pas ce qu'elle a de laid. DAC.

93 DEPYGIS] Qui n'a point de feſſes. Ce qui eſt un très-grand défaut: car la beauté de cette partie eſt ſi conſiderable, que les Anciens ont donné à Venus même le ſurnom de Καλλίπυγος; *Venus aux belles feſſes.* Je ne me ſuis pas ſervi de ce mot dans la traduction, parce qu'il eſt malhonnête dans nôtre Langue. Les Remarques donnent un peu plus de liberté. DAC.

NASUTA] Qui a le nez fort grand: car les Anciens n'aimoient pas les grands nez aux femmes. Et ce qui étoit une beauté aux hommes, étoit en elles un fort grand défaut. Ils n'ai-

n'aimoient pas non plus qu'elles euſſent le nez petit. Catulle appelle un petit nez *turpiculum naſum :*

Iſta turpiculo puella naſo. DAC.

BREVI LATERE] *Breve latus*, la taille courte, ce qui eſt un des plus grands défauts. Le vieux Commentateur a remarqué ſur ce paſſage : *deforme eſt in fœminis furcam habere latere majorem.* Mot à mot : *Il eſt laid aux femmes d'avoir la fourche plus grande que la taille.* Et cela arrive quand les cuiſſes ſont plus longues que la taille : car c'eſt ce que le vieux Commentateur a voulu dire. DAC.

AC PEDE LONGO] Pour avoir le pied beau, il faut l'avoir petit. Ovide :

Pes erat exiguus, pedis hæc aptiſſima forma eſt. DAC.

95 NI CATIA EST] Catia étoit une femme de qualité, & ſi effrontée, qu'elle ſe découvroit autant & plus que les courtiſanes. Elle fut ſurpriſe en adultere avec Valerius Siculus Tribun du Peuple, dans le Temple de Venus Theatine, qui étoit près du Theatre de Pompée. DAC.

96 SI INTERDICTA PETES] *Interdicta*, les parties cachées. DAC.

VALLO CIRCUMDATA] Il faut lire tout de ſuite ſans virgule :

Si interdicta petes vallo circumdata.

Car *circumdata* eſt un Adjectif pluriel, & non pas un Nominatif ſingulier, comme les Interpretes l'ont cru mal à propos. Le ſecond vers le prouve manifeſtement, *Multæ tibi tum officiunt res.* *Vallum* eſt proprement *une paliſſade :* & Horace prend ce mot métaphoriquement pour les habits qui empêchent que l'on ne voye & que l'on ne touche les parties qu'ils cachent. Tertullien l'a employé dans le même ſens : *circumduc vallum verecundiæ.* DAC.

97 NAM TE HOC FACIT INSANUM] Car ce qui eſt caché excite toujours davantage la curioſité, & enflamme plus les deſirs. DAC.

98 CUSTODES] Les gardes, les eſpions que les maris donnoient à leurs femmes. Ovide dans le III. Livre des Amours, Eleg. IV.

Dure vir impoſito teneræ cuſtode puellæ.

» Cruel mari qui avez donné un garde à votre femme. DAC.

LECTICA] Les femmes de qualité ne paroiſſoient dans les ruës que dans des chaiſes, qui étoient proprement appellées *lecticæ*, & qui étoient fermées & vitrées. Cette invention des chaiſes produiſit bientôt celle des litieres, qui ne differoient des chai-

chaises qu'en ce que celles-ci étoient portées par des hommes, & les litieres par des mulets. Ces litieres sont parfaitement décrites dans une ancienne Epigramme, qui marque aussi qu'elles servoient à porter les Dames dans les ruës :

Aurea Matronas claudit basterna pudicas,
Quæ radians latum gestat utrumque latus.
Hanc geminus portat duplici sub robore burdo,
Provehit & modico pendula septa gradu.
Provisum est caute ne per loca publica pergens
Fucetur visis casta marita viris.

„ Une litiere dorée & vitrée des deux côtez, enferme les „ chastes femmes de qualité. Elle est soutenuë sur un bran- „ card par deux mulets, qui portent à petits pas cette espece „ de cabinet suspendu. Et la précaution est fort bonne, pour „ empêcher que les femmes mariées en allant par les ruës ne „ soient corrompuës par les hommes." Mais il n'y a point du tout d'apparence que le passage d'Horace puisse être entendu de cette maniere. Il n'y est point parlé de ces chaises, ni de ces litieres. Il est certain que *lectica* est ici une chaise de chambre, comme Torrentius l'a fort bien vû. La jalousie des maris leur avoit sans doute fait inventer quelque espece de chaise fermée & vitrée où les Dames se tenoient dans la chambre. Elles travailloient dans cette chaise, & de-là elles parloient à ceux qui les approchoient. Suetone appelle cette chaise *lecticulam lucubratoriam*, lorsqu'il dit, qu'Auguste *à Cœna lucubratoriam se in lecticulam recipiebat.* „ Se mettoit après sou- „ per dans une de ces chaises, pour travailler. DAC.

CINIFLONES] C'étoient des valets de chambre destinez à friser les cheveux de leur maîtresse avec des fers qu'ils faisoient chauffer dans des pots de terre faits exprès, comme des rechauds, & qu'on remplissoit de cendres chaudes. Ces pots étoient appellez *ollæ cineris*, & les fers *calamistri.* Quand ces valets, qu'on appelloit aussi *Cinerarios*, étoient mal-adroits, les Dames leur cassoient souvent ces pots sur la tête. C'est pourquoi dans le Curculion de Plaute ce valet dit plaisamment, Act. III. Scen. I.

Nam illæc catapultæ ad me crebro commeant.

„ Car ces sortes de traits-là volent souvent sur moi. Il parle de ces *ollæ cum cinere.* DAC.

PARASITÆ] Car les femmes de qualité avoient aussi leurs Parasites auprès d'elles, c'est-à-dire *des complaisantes*, des femmes qui gagnoient leur vie à leur conter des douceurs, à louër leur beauté, leur propreté, leurs habits ; leurs meubles. DAC.

99 AD TALOS STOLA DEMISSA ET CIRCUMDATA PALLA] On a dit ailleurs, que *stola* étoit l'habit des Dames, & que

que cet habit descendoit jusqu'à la cheville du pied. Il faut ajoûter à cela, que c'étoit leur habit ordinaire, quand elles étoient dans la maison. Quand elles sortoient, ou qu'elles vouloient être chez elles, comme nous disons, en habit de ceremonie, elles mettoient sur la *stola* un grand manteau qui étoit proprement appellé *palla*, & quelquefois *pallium*, ce qui mérite d'être remarqué. Voici un passage de Virgile qui prouve manifestement que *palla* étoit l'habit de dessus, & qu'il couvroit la *stola*, comme Horace l'assure ici. Virgile parle des habits de Camille:

Pro crinali auro, pro longæ tegmine pallæ
Tigridis exuviæ per dorsum à vertice pendent.

„ Une peau de Tigre qui lui descend par derriere depuis la tê-
„ te jusqu'aux talons, lui tient lieu d'or pour ses cheveux &
„ de long manteau:" Quand Nonius écrit: *Palla honestæ mulieris vestimentum; hoc est tunicæ pallium.* Il met *tunica*, pour *stola*. DAC.

100 PLURIMA] Il dit qu'il y a mille autres choses qui empêchent, &c. Il ne faut pas joindre *plurima* avec *palla*, comme a fait Torrentius. Rubenius aussi dans son Livre *de re vestiaria*, s'est fort trompé à ce passage, qu'il explique de cette maniere: *plurima quæ circumdantur palla*, & par *plurima* il entend *supparum* & *indusium*. Rien n'est plus éloigné du genie d'Horace. Je ne vois pas même pourquoi Rubenius s'est avisé d'assurer que *palla* n'étoit jamais mis par dessus la stola, *numquam stolæ superjici*. Car il est aisé de prouver le contraire. Varron compare clairement la *stola* des femmes avec la tunique des hommes, & la *palla* avec la toge de ces derniers: d'où l'on ne peut s'empêcher de conclurre, que comme la tunique des hommes étoit sous la toge, de même la *stola* des Femmes étoit sous leur manteau, *palla*. DAC.

INVIDEANT] Ce mot est fort beau dans ce sens. Les Grecs ont employé de même leur φθονεῖν, & Anacreon a dit avec beaucoup de grace au Peintre de Bathylle:

Φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην
Ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι
Δύνασαι.

Tu as un art bien envieux du plaisir des gens, de ne te permettre pas de laisser voir le dos, &c. DAC.

REM] Ce qu'il appelle ailleurs *mercem*, *corpus mulieris*. En notre Langue nous nous servons de *chose*, de la même maniere, & les Grecs employoient de même leur χρῆμα. Au reste, si Horace ne détourne de l'adulrere que par la vûë des difficultez qu'on trouve ordinairement dans ces sortes de recherches, ou des dangers dont elles sont toujours accompagnées, ce n'est pas, comme je l'ai déja dit, qu'il n'eût de meilleures

rai-

raiſons, & qu'il ne connût que c'étoit un peché qui attiroit la colere de Dieu, puiſqu'il le dit formellement dans ſes Odes. Mais apparemment il croyoit que ces raiſons ne feroient pas beaucoup d'impreſſion ſur les Romains, & que celles-ci les toucheroient davantage. Long-temps avant la Loi écrite, la Loi naturelle avoit donné aux Gentils une grande horreur pour ce peché. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Hiſtoire d'Abraham. Etant allé à Gerare dans l'Arabie Petrée où regnoit le Roi Abimelech, il dit que ſa femme Sara étoit ſa ſœur. Abimelech envoia prendre Sara. Dieu lui apparut en ſonge, & lui dit qu'il étoit mort à cauſe de la femme d'Abraham qu'il avoit priſe à ſon mari. Abimelech s'excuſe ſur ſon innocence, & dit qu'il a fait cette action dans la ſimplicité de ſon cœur & dans la pureté de ſes mains: Et le lendemain il fait venir Abraham, & lui dit; *Que nous avez-vous fait? Et qu'avions-nous fait contre vous, que vous ayez voulu attirer ſur moi & ſur mon Royaume la punition d'un ſi grand péché?* QUID *feciſti nobis, quid peccavimus in te? quia induxiſti ſuper me, & ſuper regnum meum peccatum grande.* On voit par-là, que ſi les Gentils regardoient l'adultere comme un ſi grand peché, qu'ils le puniſſoient du feu, ils regardoient la ſimple fornication comme permiſe. Auſſi dans le même Livre de la Geneſe, nous voyons Juda s'approcher ſans ſcrupule de Thamar, qu'il regardoit comme une Courtiſane. Ces ſentimens ſe ſont conſervez parmi les Payens. C'eſt celui de Caton dans cette Satire, & celui de Micion dans Terence, comme l'a remarqué Grotius. La Loi naturelle avoit déja commencé à s'éfacer & à ſe corrompre. Il eſt vrai qu'il y a eu quelques Payens plus ſages qui l'avoient conſervée, & qui regardoient la ſimple fornication comme un crime, parce qu'elle étoit contraire à l'ordre établi de Dieu. Mais comme ces Payens étoient en petit nombre, & que le deſordre étoit preſque général, il a fallu que la Loi de l'Evangile vînt reſſuſciter la Loi naturelle, en défendant la fornication. C'eſt pourquoi dans les Actes des Apôtres XV. les Apôtres & toute l'Egliſe écrivent aux Gentils d'Antioche, de Syrie, & de Cilicie, de s'abſtenir entr'autres choſes *de la fornication.* DAC.

101 COIS TIBI PENE VIDERE EST UT NUDAM] *Coæ veſtes*, étoient des habits d'une gaſe que l'on faiſoit dans l'Iſle de Cos, & qui étoit ſi fine & ſi tranſparente, qu'elle laiſſoit voir le corps comme à nud. Elle avoit été inventée par une femme de Cos appellée *Pamphila*; car, comme dit Pline, il ne faut pas fruſtrer cette femme de la gloire qui lui eſt duë, d'avoir trouvé ce merveilleux ſecret de faire que les habits montrent les femmes toutes nuës. *Non fraudanda gloria excogitatæ rationis ut denudet fœminas veſtis.* Liv. XI. Chap. 22. C'eſt

C'eſt pourquoi Varron appelloit ces habits *vitreas togas.* Publius Syrus les appelloit *ventum textilem*, du vent tiſſu, & *nebulam lineam*, une nuée de lin :

> *Æquum eſt induere nuptam ventum textilem?*
> *Palam proſtare nudam in nebula linea?*

„ Eſt-il poſſible qu'une femme mariée porte des habits de „ vent, & qu'elle paroiſſe toute nuë ſous une nuée de lin?" Seneque diſoit, qu'une femme qui portoit des habits de cette gaſe, n'auroit oſé jurer qu'elle n'étoit pas nuë : *quibus ſumtis mulier parum liquido nudam ſe non eſſe jurabit.* Et dans le Livre de Conſolation qu'il écrit à ſa mere : *Nunquam tibi placuit veſtis, quæ ad nihil aliud exigenda quam ut nudam exponeret.* „ Vous n'avez jamais aimé ces habits qui ne ſont bons qu'à „ faire paroître le corps nud." Et ſaint Jerôme écrivant à *Læta* ſur l'éducation de ſa fille : *Talia veſtimenta paret quibus pellatur frigus, non quibus veſtita corpora nudentur.* A Rome il n'y avoit que les Courtiſanes qui portaſſent ces ſortes d'habits; au lieu qu'en Orient les femmes & les filles le plus conſiderables en étoient vétuës. Car c'eſt ce qu'Iſaïe appelle *διαφανῆ Λακωνικὰ*, *Interlucentes Laconicas*, „ des habits tranſparens," en parlant des filles de Jeruſalem. DAC.

102 NE CRURE MALO] *Crus malum*, *une jambe mal faite*, mal tournée. DAC.

PEDE TURPI] C'eſt ce qu'il a dit plus haut *pede longo.* DAC.

105 LEPOREM VENATOR UT ALTA IN NIVE SECTATUR] Les plus grandes difficultez d'Horace ne viennent le plus ſouvent que de ce qu'il inſere dans ſes Ouvrages des paſſages entiers des anciens Poëtes Grecs ou Latins. L'obſcurité qu'on trouve dans cet endroit eſt de cette nature, & il ne faut pas s'étonner que les plus ſavans Interpretes y ayent été ſi embaraſſez. Heinſius & Scaliger ont été les premiers qui ont connu & montré le deſſein & la fineſſe de ce paſſage, par l'heureuſe découverte qu'ils avoient faite de l'Epigramme de Callimaque, qu'Horace ne fait que traduire ici en abregé. Voici cette belle Epigramme :

> Ὠγρευτὴς, Επικυδὲς, ἐν οὔρεσι πάντα λαγωὸν
> Διφᾷ, καὶ πάσης ἴχνια δορκαλίδος,
> Στίβῃ καὶ νιφετῷ κεχρημένος : ἢν δέ τις εἴπῃ,
> Τῆ, Τόδε βέβληται θηρίον, οὐκ ἔλαβεν.
> Χ' οὑμὸς ἔρως τοιόσδε, τὰ μὲν φεύγοντα διώκειν
> Οἶδε, τὰ δ' ἐν μέσσῳ κείμενα παρπέταται.

Epicudes, le Chaſſeur pourſuit ſur les montagnes les liévres & les cerfs à travers les neiges & le verglas. Et ſi quelqu'un lui diſoit ; Tien, voilà la bête, que j'ai tuée, il ne la prendroit point. Mon amour reſſemble parfaitement à ce Chaſſeur : il ne ceſſe

cesse de poursuivre ce qui le fuit , & il méprise ce qu'il trouve sans peine. On voit presentement l'heureuse application qu'Horace fait de ces vers de Callimaque , qui apparemment étoient fort connus à Rome & qu'on y chantoit sans doute. Ce Poëte les donne à Cerinthus , à cet Amant des femmes de qualité , & il feint fort ingenieusement que cet homme lui chante cette chanson. Il est inutile de parler de toutes les mauvaises conjectures que l'on avoit faites pour se tirer de ce passage. * *Sectatur* est la veritable leçon. Le *Sectetur* de M. Bentlei est insoutenable. * DAC.

106 POSITUM SIC TANGERE NOLIT] *Positum sic , & in medio posita*, est ce que Callimaque a dit : ἐν μέσῳ κείμενα. Le *sic* des Latins comme le ὧδε & le αὔτως marque ce qui se trouve-là sans peine , & sans qu'on aille chercher plus loin : *in medio*. DAC.

107 CANTAT ET APPONIT] C'est Horace qui parle & qui dit , que l'Amant des Dames lui chante cette chanson. DAC.

APPONIT] Il *ajoûte* , il *poursuit* , il *continuë de chanter* , *&c.* Le vers & le demi vers precedens ne sont que le commencement de la Chanson , le demi vers & le vers suivans en sont la fin. Ce *cantat & apponit* est dit par Horace qui se détourne comme s'il parloit sur un théatre. Dans notre Langue ce tour n'est pas fort naturel , & pour mettre cela à nos manieres , il auroit falu mettre la Chanson de suite : *Le Chasseur suit le liévre dans les neiges ; & il ne s'en soucieroit point , si on le lui presentoit. Mon amour est semblable à ce Chasseur : Il méprise ce qu'il trouve sans peine , & il court après ce qui le fuit ;* & faire suivre ce que dit Horace. *Voilà donc la Chanson que vous me chantez. Mais pretendez-vous , &c.* Je n'ai osé prendre cette liberté , & j'ai mieux aimé suivre le tour d'Horace pour le faire entendre. DAC.

109 HISCINE VERSICULIS] Horace répond à ce Chanteur , qui étoit ravi d'avoir trouvé de quoi autoriser & excuser sa passion , comme cela n'est que trop ordinaire aux hommes , qui cherchent plutôt à flater leur mal , qu'à le guerir. Horace montre que c'est un fort grand abus : il n'est pas question de trouver des autoritez & des exemples ; il s'agit de voir si la Nature est à son aise , & si les autoritez & les exemples peuvent soulager ou adoucir les maux qui naissent de tous nos desirs dereglez. DAC.

109. 110 DOLORES ATQUE ÆSTUS CURASQUE GRAVES] Toutes ces choses sont inévitables à ceux qui s'attachent aux femmes de qualité ; mais elles n'arrivent point à ceux qui suivent l'autre parti. Cette morale pouvoit être bonne pour un Payen ; mais elle doit paroître affreuse à ceux qui ont été éclairez des lumieres de l'Evangile. DAC.

112 QUID

112 QUID LATURA SIBI, QUID SIT DOLITURA NEGATUM] Ce vers eſt l'explication du mot *modus* du vers precedent. En effet, pour connoître ſeulement les bornes que la Nature a miſes à nos deſirs, il ne faut que ſavoir bien démêler ce qu'elle peut ſouffrir qu'on lui refuſe, d'avec ce qu'elle demande néceſſairement. Ce vers eſt d'un fort grand prix. DAC.

PLUS PRODEST] Il eſt plus utile que de s'amuſer à chercher des exemples & des autoritez. DAC.

INANE ABSCINDERE SOLDO] *Retrancher le ſuperflu du ſolide.* Par exemple, quand on a ſoif, l'eau eſt le ſolide & le néceſſaire, pour appaiſer cette ſoif; un verre de criſtal, une coupe d'or, c'eſt l'inutile & le ſuperflu. La Nature ne le demande pas, elle s'en paſſe ſans peine. DAC.

114 AUREA QUÆRIS POCULA] Seneque a profité de ce paſſage dans la Lettre CXX. *Egregiè itaque Horatius negat ad ſitim pertinere quo poculo aqua, aut quam eleganti manu miniſtretur.* Il avoit dit auparavant: *Illa hoc unum jubet, ſitim extingui. Utrum ſit aureum poculum an cryſtallinum, an vitreum, an Tiburtinus calix, an manu concava, nihil refert.* „ La Nature ne demande qu'à éteindre la ſoif, & il n'importe que la coupe ſoit d'or, ou de cryſtal, ou de verre, ou de terre de Tibur, ou qu'on boive dans le creux de la main. DAC.

115. 116 PRÆTER PAVONEM RHOMBUMQUE] Le Paon fut les délices des Romains pour la bonne chere, depuis que l'Orateur Hortenſius ſe fut aviſé d'en ſervir dans un magnifique repas qu'il fit lorſqu'il fut créé Augure. M. Aufidius Lurco en nourrit enſuite des troupeaux dont il tiroit tous les ans près de deux mille cinq cens écus: & ils furent ſi chers en peu de temps, qu'on les vendoit vingt-cinq livres la piece, & leurs œufs juſqu'à cent ſols. Varron aſſure qu'un troupeau de cent Paons portoit tous les ans à ſon Maître *quadragena Seſtertia*, quarante mille Seſterces, c'eſt-à-dire, deux mille quatre cens quatre-vingt livres. On peut voir le VI. Chap. du III. Liv. de la choſe ruſtique. DAC.

116 RHOMBUMQUE] Le turbot. C'étoit un des plus excellens poiſſons au goût des Romains. Le meilleur venoit de Ravenne. DAC.

117 SI ANCILLA] On peut voir ce qui a été dit dans l'Argument contre cette pernicieuſe morale. DAC.

AUT VERNA PRÆSTO EST PUER] Ce paſſage prouve que cette Satire fut faite avant la Loi *De Adulteriis & Pudicitia*, parce qu'il n'y a point du tout d'apparence qu'Horace eût oſé donner un ſi déteſtable conſeil, après qu'Auguſte ſe fut declaré ſi ouvertement contre cette horrible impureté, & qu'il eût établi des peines très-ſeveres contre ceux qui la commettoient.

Juvenal a voulu profiter de ce pernicieux endroit d'Horace: Car pour dégoûter du Mariage ſon ami Poſthumus, il lui propoſe de ſuivre cette maxime infame. Aujourd'hui nous pouvons oppoſer à cette abomination des Payens, non ſeulement les lumieres de la véritable Religion, mais l'autorité même d'autres Payens plus éclairez, qui, comme je l'ai déja dit, ont connu que c'étoit une action déteſtable & un peché affreux contre la Nature & contre Dieu. Car c'eſt ainſi que Platon l'avoit appellé près de quatre ſiecles avant qu'Auguſte s'aviſât de le défendre. Et il avoit ſans doute puiſé cette idée de pureté dans le commerce qu'il avoit eu avec les Prêtres des Juifs pendant ſes voyages. Car ces Prêtres n'avoient pas manqué ſans doute de témoigner à Platon l'horreur qu'ils avoient pour les infames débauches qui étoient en vogue parmi les Grecs, & de lui faire valoir les grands avantages que les Juifs avoient ſur toutes les autres Nations, puiſque c'etoit le ſeul peuple à qui Dieu avoit voulu donner des Loix de ſa propre bouche. *Quelle autre Nation ſi illuſtre trouverez-vous*, dit Moyſe en parlant à Iſraël, *qui ait reçu de Dieu des Ceremonies, des Jugemens juſtes, & une Loi entiere comme celle que je vous mettrai aujourd'hui devant les yeux?* Un des grands Articles de cette Loi eſt: *Cum maſculo non commiſcearis coitu fœmineo, quia abominatio eſt.* DAC.

PARABILEM AMO VENEREM] *Venus* eſt ici pour *Maîtreſſe*, comme dans l'Ode XXXIII. du Livre I.

Ipſum me meliòr quum peteret Venus.

„ Moi-même lorſqu'une Maîtreſſe plus favorable me tendoit „ les bras". *Parabilis*, qui eſt à bon marché, & que l'on peut avoir facilement. C'eſt ce qu'il dit plus bas, *quæ neque magno ſtet pretio. Facilis*, facile, qui fait ce qu'on veut, & qui vient quand on la demande. DAC.

120 ILLAM POST PAULO, SED PLURIS, SI EXIERIT VIR] Celle-ci eſt le contraire de la précedente, c'eſt une faiſeuſe de difficultez; elle remet quand on la demande, ou bien elle veut plus qu'on ne lui donne, ou bien enfin elle veut attendre que ſon mari ſoit ſorti. Car Horace exprime ici trois difficultez que ces femmes font d'ordinaire: *paulò poſt*, tantôt; *ſed pluris*, il faut que vous me donniez davantage; *ſi exierit vir*, attendez que mon mari ſoit ſorti. Ceux qui joignent *ſed pluris ſi exierit vir*, & de ces deux difficultez n'en font qu'une, ôtent beaucoup de la grace de ce paſſage: outre qu'il eſt ridicule de penſer qu'une femme demande davantage quand ſon mari eſt ſorti que quand il eſt dans la maiſon. Ce devroit être tout le contraire. DAC.

121 GALLIS HANC PHILODEMUS AIT] Philodemus laiſſoit

ſoit toutes ces faiſeuſes de difficultez, non pas *aux Gaulois*, comme quelques Interpretes l'ont entendu, mais aux hommes *ſine viro*, comme diroit Catulle, aux Prêtres de Cybele, qui peuvent attendre fort patiemment, & dont l'ardeur eſt preſque toute amortie. *Gallus*, c'eſt-à-dire *caſtratus*, *inteſtabilis*; & ce nom a été pris des Gaulois Aſiatiques. * Au reſte M. Bentlei a autrement ponctué ce paſſage. Il a mis deux points après *Gallis*: & il rapporte *hanc* à *quæ*. DAC.

PHILODEMUS] On veut que ce ſoit Philodemus Poëte Epicurien qui vivoit du temps de Ciceron, & dont il nous reſte quelques Epigrammes dans l'Anthologie. Heinſius prétend même qu'Horace a tiré ces trois vers des Ouvrages de ce grand Poëte. Ce qui m'empêche de ſuivre ce ſentiment, c'eſt que je ſai que ce Philodemus avoit un goût contraire à celui dont il eſt ici parlé, & qu'il étoit comme l'homme dont parle Callimaque: Il pourſuivoit ce qui le fuyoit, & il mépriſoit ce qu'il trouvoit ſans peine. Et afin qu'on n'en puiſſe pas douter, voici ce qu'il dit lui-même dans une de ſes Epigrammes:

Δημὼ με κτείνει καὶ Θέρμιον, ἡ μὲν ἑταίρη
Δημὼ, ἡδ' οὔπω Κύπριν ἐπισταμένη.
Καί τῆς μὲν ψαύω, τῆς δ' οὐ θέμις. ὐ μά σε, Κύπρι,
Οὐκ οἶδ' ἣν εἰπεῖν δεῖ με ποθεινοτέρην.
Δημάριον λέξω τὴν παρθένον, ὐ γὰρ ἕτοιμα
Βύλομαι, ἀλλὰ ποθῶ πᾶν τὸ φυλάσσόμενον.

Demo & Thermion me font mourir d'amour. La premiere eſt une Courtiſane, & l'autre ne connoit pas encore les plaiſirs de Venus. L'une me fait part de ſes faveurs, & l'autre eſt fiere & ſevere. Je jure par vous-même, charmante Venus, que je ne ſais pas bien encore pour laquelle je dois me déclarer. Mais enfin, ma petite Demo, Thermion l'emporte: car je mépriſe ce qui eſt à moi, & je cours après ce qu'on me refuſe. Voilà donc ce Philodemus bien different de celui dont Horace parle: & c'eſt ce qui me perſuade avec raiſon que celui-ci étoit un célèbre débauché de ce temps-là. DAC.

QUÆ NEQUE MAGNO STET PRETIO] C'eſt ce qu'il appelle plus haut *parabilem Venerem*. DAC.

122 STET] *Stare* eſt un terme de Courtiſane & de vilain lieu, témoin le compoſé *proſtibulum*. DAC.

NEQUE CUNCTETUR] C'eſt ce qui explique le *facilem* du vers 119. DAC.

123 MUNDA HACTENUS, UT NEQUE LONGA NEC MAGIS ALBA] Il faut bien remarquer l'étenduë de ce mot *munda*, qui comprend non ſeulement la netteté du teint, mais auſſi la proportion de la taille, contre l'idée que l'on a communément du mot *mundus*, auquel on ne donne point d'autre

ſignification que ce que nous comprenons ſous le mot de *propreté*. *Mundus* ſignifie non ſeulement ce qui eſt propre & net, mais encore ce qui eſt bien proportionné : Et c'eſt ſans doute par cette raiſon que l'Univers a été appellé *Monde*, autant à cauſe de la ſymmetrie de ſes parties, qu'à cauſe de ſa propreté. DAC.

NEQUE LONGA] En Italie comme en Grece les femmes, qui ſe trouvoient trop petites, avoient ſoin de rehauſſer leur taille par des ſouliers fort hauts. Juvenal dit d'une de ces femmes :

—— —— breviorque videtur
Virgine Pygmæa, nullis adjuta cothurnis.

„ Quand elle n'a pas ſes patins, elle paroît plus petite „ qu'une Pygmée. DAC.

126 ILIA ET EGERIA EST] Ilie & Egerie, c'eſt-à-dire ce qu'il y avoit de plus venerable parmi les Romains. La premiere étoit la Maîtreſſe de Mars, & l'autre la Maîtreſſe de Numa. DAC.

DO NOMEN QUODLIBET ILLI] Il ne ſe contente pas de l'appeller Ilie & Egerie, &c. Il lui donne encore d'autres noms : il l'appelle ſa Venus, ſa Minerve. DAC.

127 VIR RURE RECURRAT] Car elle n'a point de mari. DAC.

VEPALLIDA] *Ve* eſt une particule augmentative : car *vepallida* eſt pour *valdè pallida*, comme *vegrandis*, pour *valdè grandis*. Quelquefois c'eſt une particule privative, comme dans *vecors*, *veſanus*. DAC.

130 CONSCIA] La confidente. DAC.

131 CRURIBUS HÆC METUAT] *Qu'elle craigne pour ſes jambes*, ne ſignifie pas, qu'elle craigne d'être miſe aux fers. Cela ſeroit ridicule ; Mais, qu'elle craigne qu'on ne lui rompe les jambes à coups de bâton. DAC.

DOTI DEPREHENSA] Car la femme ſurpriſe en adultere perdoit ſa dot qui paſſoit au mari. Dans Plaute Amphitryon dit à ſa femme :

Numquid cauſſam dicis quin te hoc multem matrimonio?

„ Aurez-vous quelque raiſon à dire, pour m'empêcher de „ vous priver de votre dot?" Avant la Loi *Julia*, les maris avoient le droit de tuer leurs femmes, quand ils les ſurprenoient en adultere ; mais Auguſte modera cette rigueur, il ôta ce pouvoir-là aux maris, & le donna au pere de la femme. DAC.

DISCINCTA TUNICA FUGIENDUM EST, AC PEDE NUDO] Deux choſes également honteuſes à un Romain de paroître en public les pieds nus & ſans ceinture ſur ſa tunique. C'eſt pourquoi Aſinius Pollio, écrivant à Ciceron les infamies du Queſ-

Questeur L. Balbus, pour lui dire qu'il étoit sans pudeur, & qu'il avoit toute honte bûë, il lui mande qu'après-dîner il se promenoit à Cadix, *sa tunique lâche sans ceinture, les pieds nuds & les mains derriere le dos.* CUM *quidem pransus, nudis pedibus, tunica soluta, manibus ad tergum rejectis inambularet.* DAC.

132 NE NUMMI PEREANT] Car bien souvent il falloit donner une grosse somme d'argent au mari pour se tirer de ses mains. C'est ce qu'il a dit au commencement : *dedit hic pro corpore nummos.* DAC.

AUT PYGA] Il faut rapporter ceci à ce qu'il a dit, *hunc perminxerunt calones.* Torrentius a cru qu'Horace vouloit dire : *ne perna succideretur.* Ce qu'on appelloit *suppernare.* On peut voir *suppernati* dans Festus. Torrentius s'est fort trompé. DAC.

133 FABIO VEL JUDICE VINCAM] Il finit par un trait de Satire fort plaisant : Car ce Fabius étoit un celebre Jurisconsulte de ce temps-là, qui aiant été surpris en adultere, fut fort maltraité. DAC.



SATIRA III.

AD MÆCENATEM.

OMNIBUS *hoc vitium est cantoribus, inter amicos*
Ut nunquam inducant animum cantare, rogati, 7
Injussi nunquam desistant. Sardus habebat
Ille Tigellius hoc. Cæsar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris, atque suam, non
Quicquam proficeret; si collibuisset, ab ovo
Usque ad mala citaret, Io Bacche, modo summa
Voce, modo hac resonat chordis quæ quatuor ima.
Nil æquale homini fuit illi. sæpe velut qui
Currebat fugiens hostem: persæpe velut qui

Ju-

7 *iteraret.*

Junonis ſacra ferret. habebat ſæpe ducentos,
Sæpe decem ſervos: modo Reges atque Tetrarchas,
Omnia magna loquens: modo, Sit mihi menſa tripes, &
Concha ſalis puri, & toga, quæ defendere frigus
Quamvis craſſa, queat. Decies centena dediſſes
Huic parco paucis contento, quinque diebus
Nil erat in loculis. noctes vigilabat ad ipſum
Mane, diem totum ſtertebat. nil fuit unquam
Sic impar ſibi. nunc aliquis dicat mihi, Quid tu?
Nullane habes vitia? immo alia, haud fortaſſe minora:
Mænius abſentem Novium quum carperet, Heus tu,
Quidam ait, Ignoras te? an ut ignotum dare nobis
Verba putas? Egomet mi ignoſco, Mænius inquit.
Stultus & improbus hic amor eſt, dignuſque notari.
Quum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum,
Quam aut aquila, aut ſerpens Epidaurius? at tibi contra
Evenit, inquirant vitia ut tua rurſus & illi.
Iracundior eſt paulò, minus aptus acutis
Naribus horum hominum: rideri poſſit, eo quod
Ruſticius tonſo toga defluit, & male laxus
In pede calceus hæret; at eſt bonus, ut melior vir
Non alius quiſquam: at tibi amicus: at ingenium ingens
Inculto latet hoc ſub corpore: denique te ipſum
Concute, num qua tibi vitiorum inſeverit olim
Natura, aut etiam conſuetudo mala, namque
Neglectis urenda filix innaſcitur agris.
Illuc prævertamur: amatorem quod amicæ
Turpia decipiunt cæcum vitia, aut etiam ipſa hæc
De-

20 *& fortaſſe.* 25 *prætereas. . . malè lippus.*

Delectant: veluti Balbinum polypus Agnæ,
Vellem in amicitia sic erraremus: & isti
Errori nomen virtus posuisset honestum.
At, pater ut gnati, sic nos debemus amici,
Si quod sit vitium, non fastidire; strabonem
Appellat pætum pater; & pullum, male parvus
Si cui filius est, ut abortivus fuit olim
Sisyphus; hunc, varum, distortis cruribus: illum
Balbutit scaurum, pravis fultum male talis.
Parcius hic vivit? frugi dicatur: ineptus
Et jactantior hic paulò est? concinnus amicis
Postulat ut videatur: at est truculentior, atque
Plus æquo liber? simplex fortísque habeatur.
Caldior est? acres inter numeretur. opinor,
Hæc res & jungit, junctos & servat amicos.
At nos virtutes ipsas invertimus atque
Sincerum cupimus vas incrustare. Probus quis
Nobiscum vivit? multum est demissus homo: illi
Tardo, cognomen pinguis damus. Hic fugit omnes
Insidias, nullique malo latus obdit apertum?
(Quum genus hoc inter vitæ versetur, ubi acris
Invidia atque vigent ubi crimina) pro bene sano
Ac non incauto, fictum astutúmque vocamus.
Simplicior si quis (qualem me sæpe libenter
Obtulerim tibi, Mæcenas) ut forte legentem
Aut tacitum impellat quovis sermone molestus:
Communi sensu plane caret, inquimus: eheu
Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam!
Nam vitiis nemo sine nascitur: optimus ille est
Qui minimis urgetur. Amicus dulcis, ut æquum est
Cum mea compenset vitiis bona: pluribus hisce,
(Si

40 *Hagnes.* 48 *talis fultum malè pravis.*
57 *Nobiscum vivit, multum demissus homo: illi*
Tardo ac cognomen pingui damus. 60 *versemur.*
63 *Simplicior quis & est.* 65 *adpellet.* 70 *compensat.*

(Si modo plura mihi bona sunt) inclinet, amari
Si volet; hac lege, in trutina ponetur eadem.
Qui, ne tuberibus propriis offendat amicum,
Postulat, ignoscat verrucis illius: æquum est
Peccatis veniam poscentem reddere rursus.
Denique, quatinus excîdi penitus vitium iræ,
Cetera item nequeunt stultis hærentia: cur non
Ponderibus modulisque suis ratio utitur; ac res
Ut quæque est, ita suppliciis delicta coërcet?
Si quis eum servum, patinam qui tollere jussus,
Semesos pisces, tepidúmque ligurierit jus,
In cruce suffigat, Labeone insanior inter
Sanos dicatur? quanto hoc furiosius atque
Majus peccatum est? paulum deliquit amicus?
Quod nisi concedas, habeare insuavis: acerbus
Odisti: & fugis, ut Drusonem debitor æris:
Qui, nisi quum tristes misero venere Calendæ,
Mercedem aut nummos unde unde extricat, amaras
Porrecto jugulo historias, captivus ut, audit.
Comminxit lectum potus: mensave catillum
Evandri manibus tritum dejecit: ob hanc rem,
Aut positum ante mea quia pullum in parte catini,
Sustulit esuriens, minus hoc jucundus amicus
Sit mihi? quid faciam, si furtum fecerit? aut si
Prodiderit commissa fide? sponsumve negarit?
Queis paria esse fere placuit peccata, laborant,
Quum ventum ad verum est: sensus moresque repugnant,
Atque ipsa utilitas, justi prope mater & æqui.
Quum prorepserunt primis animalia terris,
Mutum & turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
Unguibus & pugnis, dein fustibus, atque ita porro
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus.
Do-

74 ignoscet. 76 quatenus. 86 Rusonem. 94 furtum si. 100 ac.

Donec verba, quibus voces sensusque notarent,
Nominaque invenere. dehinc absistere bello,
Oppida cœperunt munire, & ponere leges,
Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.
Nam fuit ante Helenam cunnus teterrima belli
Causa: sed ignotis perierunt mortibus illi,
Quos Venerem incertam rapientes, more ferarum,
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.
Jura inventa metu injusti fateare necesse est.
Tempora si fastosque velis evolvere mundi.
Nec Natura potest justo secernere iniquum,
Dividit ut bona diversis, fugienda petendis.
Nec vincet ratio hoc, tantundem ut peccet idemque
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divûm sacra legerit. Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas:
Ne scutica dignum horribili sectere flagello.
Nam ut ferula cædas meritum majora subire
Verbera, non vereor: quum dicas esse pares res
Furta latrociniis, & magnis parva mineris
Falce recisurum simili te, si tibi regnum
Permittant homines. Si dives, qui sapiens est,
Et sutor bonus, & solus formosus, & est Rex:
Cur optas quod habes? Non nosti quid pater *(inquit)*
Chrysippus dicat: Sapiens crepidas sibi nunquam,
Nec soleas fecit: sutor tamen est sapiens. *Quo?*
Ut, quamvis tacet Hermogenes, cantor tamen atque
Optimus est modulator: ut Alfenus vafer, omni
Ab-

107 *mulier,* 117 *sacra divûm,* 128 *Qui.*

Abjecto inſtrumento artis, clauſaque taberna,
Sutor erat: ſapiens operis ſic optimus omnis
Eſt opifex ſolus, ſic rex. *Vellunt tibi barbam*
Laſcivi pueri; quos tu niſi fuſte coërces,
Urgeris turba circum te ſtante: miſerque
Rumperis, & latras, magnorum maxime Regum.

132 *Tonſor.* — *protinus.*

SATIRE III.

A MECENAS.

M. DACIER.

C'EST le défaut de tous les Muſiciens, lors même qu'ils ſont avec leurs amis, ils ne chantent jamais quand on les en prie; & ils ne ceſſent de chanter quand on ne les en prie point. Tigellius avoit cela au ſuprême degré. Auguſte même, qui pouvoit uſer de ſon autorité, s'il l'avoit conjuré par l'amitié dont il l'honoroit, & par celle de Ceſar, n'auroit pourtant rien gagné. Et ſi la fantaiſie l'en avoit pris, depuis le commencement du repas juſqu'à la fin, il n'auroit fait que dire: *O Bacchus*, tantôt en chantant le Deſſus, & tantôt en chantant la Baſſe, & en accompagnant de ſon Tetrachorde. Cet homme n'avoit rien de ſuivi. Souvent vous le voyiez courir à pas précipitez, comme s'il eût fui l'ennemi; & un moment après vous le voyiez marcher à pas lents, comme ſi dans une Proceſſion ſolemnelle il eût porté

Ne longum faciam: dum tu quadrante lavatum
Rex ibis: neque te quisquam stipator, ineptum
Præter Crispinum, sectabitur; & mihi dulces
Ignoscent, si quid peccavero stultus, amici,
Inque vicem illorum patiar delicta libenter:
Privatusque magis vivam te Rege beatus.

140 *peccaro.*

SATIRE III. (*Sat. III. L. II.*)

Qu'il faut avoir de l'indulgence pour les défauts de ses amis, & ne pas regarder les moindres fautes comme des crimes.

Le P. SANADON.

TOus les musiciens sont capricieux. Qu'on les prie de chanter, leurs meilleurs amis n'en viendront pas à bout: qu'on ne les en prie point, ils chanteront à vous ennuier. Tigellius (1) avoit ce défaut à l'excès. Octavien qui étoit en droit de lui commander, avoit beau l'en conjurer par l'amitié dont César son pere l'avoit honoré, & dont il l'honoroit lui-même, il ne pouvoit y réussir. Mais quand il lui prenoit fantaisie, il fredonoit un air à boire, passant du plus bas ton au plus haut, & du plus haut au plus bas (2), cela ne finissoit point, on en tenoit pour tout le repas. Sa conduite étoit la

(1) *De Sardaigne.*
(2) *Le ton qui répond à la corde la plus basse d'une lire à quatre cordes.*

té les Corbeilles de Junon. Aujourd'hui il avoit deux cens Esclaves, demain il n'en avoit plus que dix. Le matin il ne parloit que de grandes choses, il n'avoit dans la bouche que les Rois & les Potentats ; & le soir, Je suis content, disoit-il, pourvû que j'aie une petite table à trois pieds, une coquille pour toute saliere, & une grosse robe, pour me garantir du froid. Eussiez-vous donné un million de sesterces à ce bon ménager qui se contentoit de peu, dans quatre jours il n'avoit plus rien dans ses coffres. Il faisoit de la nuit le jour, & du jour la nuit. Enfin jamais homme n'a été moins d'accord avec lui-même. *J'entens sur cela quelqu'un qui me dit :* Mais vous-même, n'avez-vous point de défauts ? J'en ai d'autres, sans doute, & qui ne sont peut-être pas moins grands. Vous faites donc comme Menius, qui s'étant mis un jour à dire du mal de Novius en son absence, & quelqu'un lui ayant répondu : Menius, est-ce donc que vous ne vous connoissez pas ? ou prétendez-vous nous en faire accroire comme si vous nous étiez inconnu ? Je me pardonne mes défauts, repartit Menius. Cette indulgence est sotte & impertinente, & elle mérite la censure. Quand vous avez les yeux fermez sur vos propres défauts, d'où vient que sur les défauts de vos amis vous les avez plus perçans que l'Aigle & que le Dragon d'Epidaure ? Savez-vous ce que cela vous attire ? C'est que vos amis vous rendent la pareille, & vous examinent à la rigueur. Cet homme-là est un peu prompt ; il n'entend pas raillerie ; il n'est pas propre à vivre avec les gens de Cour ; ses cheveux sont toujours mal-faits, sa robe est mal mise, & ses souliers sont trop grands. Mais il n'y a pas un meil-

la bisarerie même. Tantôt il couroit, comme s'il eût eu l'ennemi à ses trousses ; & tantôt il marchoit à pas comptés, comme s'il eût porté les sacrées corbeilles aux fêtes de Junon. Aujourdui il avoit deux cens esclâves, & demain il n'en avoit plus que dix. Le matin enivré de la grandeur, il ne parloit que de rois & de gouverneurs de provinces : le soir il changeoit bien de ton ; que j'aie seulement, disoit-il, une petite table à trois piés, une coquille pour toute saliere, & un habit de gros drap pour mon hiver, je ne souhaite rien de plus. Cependant qu'on donât vint-cinq mille écus à ce bon ménager, qui se contentoit de si peu de choses, au bout de la semaine il n'avoit pas le sou. Il faisoit de la nuit le jour, & du jour la nuit. Enfin jamais home ne fut si diférent de lui-même. Et vous, me dira quelcun, êtes-vous donc sans défauts ? Non sans doute : mais les défauts auxquels je suis sujet ne sont pas ceux que je reprens dans les autres, & peut-être aussi sont-ils moins considérables. Je ne dis pas cela par une aveugle indulgence pour moi-méme. Un jour Ménius parloit mal de Novius en son absence. Eh quoi ? lui dit-on, vous conoissés-vous donc si peu ? ou prétendés-vous nous en faire acroire, comme si vous nous étiés inconu ? Point du tout, répondit Ménius ; mais je vous avoue que je me pardone assés volontiers mes défauts. Indulgence ridicule, criminelle, & digne de censure. Quoi vous fermés les yeux sur vos propres défauts, & vous les avés plus perçans qu'un aigle ou qu'un linx (1), pour découvrir ceux de vos

(1) *Ou que le dragon d'Epidaure.*

meilleur homme ſur la terre; mais il eſt de vos amis: mais ce corps, que vous trouvez ſi mal propre & ſi négligé, c'eſt la demeure d'un eſprit fort vaſte: Enfin examinez-vous vous-même, pour voir ſi la Nature n'a point fait naître avec vous quelques défauts, ou ſi les mauvaiſes habitudes n'y en ont point produit: Car les méchantes herbes naiſſent dans les champs qui ne ſont pas cultivez. Prenons plutôt ce parti: Les défauts d'une Maîtreſſe échapent à un Amant aveuglé par ſa paſſion, ou même ils paſſent auprès de lui pour des agrémens: comme le Polype d'Agna qui plaît tant à Balbinus. Je voudrois que nous nous trompaſſions de même en amitié, & qu'il eût plû à la vertu de donner à cette erreur un nom plus honnête. Mais au moins devrions-nous être pour nos amis comme les peres ſont pour leurs enfans. Un pere ne ſe dégoûte jamais des défauts de ſon fils; au contraire, il les diminuë: Si ſon fils a les yeux entierement tournez, il dit, qu'il n'a pas la vûë bien arrêtée; ſi c'eſt un petit nain, comme étoit Siſyphe, il l'appelle ſon petit mignon; s'il a les jambes tortuës, il dit, qu'il n'eſt pas bien droit; s'il marche ſur la cheville du pied, il donne à ce défaut un autre nom, qu'il ne prononce même qu'en bégayant, pour adoucir le mot. Un de nos amis vit-il avec un peu trop d'épargne? Il faut l'appeller bon ménager. Eſt-il grand parleur, & fanfaron? Il cherche à nous divertir & à paroître homme de bonne compagnie. Eſt-ce un homme un peu trop bruſque, & plus franc qu'on ne voudroit? Diſons qu'il a du cœur, qu'il eſt ſans façon, que c'eſt un ami ſincere. Eſt-il un peu trop prompt? Il prendra vivement nos intérêts. Voilà, voilà le

moyen

vos amis ? Auſſi comptés qu'ils vous rendent bien la pareille, & qu'ils épluchent vôtre conduite avec la même rigueur. Un tel, dites-vous, eſt un peu promt, il ne s'acommode pas des plaiſanteries de nos courtiſans; ſes cheveux mal-faits, ſa robe mal-miſe, ſes grans & larges ſouliers donent lieu à la raillerie, j'en conviens: mais avec tout cela c'eſt le meilleur home du monde, c'eſt vôtre ami, & ſous un extérieur négligé il cache un grand fond d'eſprit. Après tout, examinés-vous bien à vôtre tour; voiés quelles ſont vos mauvaiſes inclinations, vos mauvaiſes habitudes: car vous ſavés qu'une terre en friche produit ordinairement des ronces, qui ne ſont bones qu'à brûler. Il y a encore un moien plus court, c'eſt de voir de quelle maniere en uſent les amans. La paſſion leur cache les plus grans défauts de leur maitreſſe, ou même leur y fait trouver de l'agrément. Agnès a un polipe qui rebute tout le monde; aux yeux de Balbin elle n'en eſt que plus charmante. Que n'entre-t'il un peu de cet aveuglement dans l'amitié! & pourquoi la vertu n'a-t'elle pas décoré d'un beau nom une erreur ſi utile! Au moins devrions-nous avoir pour les défauts de nos amis la même complaiſance que les peres ont pour les défauts de leurs enfans. Un pere, dont le fils eſt louche, dit qu'il regarde un peu de côté: c'eſt un petit nain, un avorton, un vrai Siſiphe: il l'apelle ſon petit poupon: s'il a les jambes tortues, il dit qu'il ne porte pas bien ſon corps: s'il marche ſur la cheville du pié, il dit qu'il a le talon un peu gros, & il adoucit en bégaiiant les noms qui marquent ces défauts. Uſons-en de mê-

moyen de faire & de conserver des amis. Mais au lieu de suivre ces maximes, nous prenons les vertus mêmes pour des vices, & nous faisons tous nos efforts pour gâter les choses les plus innocentes, par le mauvais tour que nous leur donnons. S'il y a parmi nous un homme de bien, nous disons qu'il a le cœur bas. Un autre sera un peu lent; nous ne manquons pas de dire, qu'il est bien pesant & bien épais. Celui-ci évite adroitement toutes sortes de piéges, & se tient toujours en garde contre les attaques de ses ennemis, avec raison puisqu'il passe sa vie à la Cour, où regnent l'envie & la calomnie: Au lieu de l'appeller sage & prudent, nous disons, qu'il est plein de ruses & de finesses. Enfin un homme simple, & peu né pour le monde, pendant que vous lisez ou que vous pensez à quelque chose, viendra vous aborder imprudemment & vous importuner par ses discours, comme cela peut bien m'être arrivé très-souvent, Mecenas: Nous disons d'abord, que cet homme-là n'a pas le sens commun. Hélas! que nous établissons une fâcheuse loi contre nous-mêmes! Car personne ne naît sans défauts. Le plus parfait c'est celui qui en a le moins. Je veux que mon ami, comme cela est juste, pese mes vices avec mes vertus; & que celles-ci étant en plus grand nombre, s'il est vrai qu'il y ait en moi plus de bien que de mal, il panche de ce côté-là, s'il veut que je l'aime. A ces conditions il sera mis dans la même balance. Il faut passer par-dessus les petits défauts de nos amis, si nous voulons qu'ils ne soient pas choquez des grands défauts qui sont en nous, & le même pardon que nous demandons pour nos fautes, il faut l'accorder aux fautes d'autrui.

même à l'égard de nos amis. L'un vit avec trop d'épargne ; disons que c'est économie, l'autre est un bavard, un fanfaron ; point du-tout, c'est un home de belle humeur, qui s'épanouit volontiers avec ses amis. Celui-ci est brusque, il dit un peu trop librement ce qu'il pense ; c'est qu'il est plein de franchise & d'honeur. Celui-là vous paroit colere & emporté ; dites mieux, dites qu'il a de la vivacité. Voilà, si je ne me trompe, le secret de se faire des amis, & de se les conserver. Mais nous prenons tout le contrepié. De leurs vertus nous faisons des vices, & nous tâchons d'empoisoner les actions les plus innocentes par le mauvais tour que nous y donons (1). Avons-nous à vivre avec un home de probité & d'une rare modestie, il passe pour un esprit épais & pesant. Celui-ci dans le sein de l'envie & de la médisance la plus envenimée, est toujours en garde contre la surprise, sans qu'on puisse jamais l'entamer ; cette sage circonspection, qui mérite nos éloges, n'est, dit-on, que finesse & déguisement. Celui-là, pour quelque bagatelle qu'il aura à vous dire, ira bonement vous interrompre au milieu d'une lecture qui vous atache, ou d'une reflexion qui vous ocupe. C'est un contretems, tel qu'il m'en échape souvent à l'égard de Mécène. Voila, disons-nous, un grand aventurier ; cet home là ne sait pas vivre. Hélas ! que nous prononçons, sans y penser, un arêt bien sévere contre nous. Persone n'est sans défauts, & moins ils sont considérables, plus on aproche de la per-

(1) *Nous voulons gâter un beau vâse en y apliquant un vernis.*

trui. Enfin puiſqu'il eſt certain que la colere ne peut être entierement déracinée du cœur des hommes vicieux, non plus que tous les autres vices qui leur ſont naturels, pourquoi la Raiſon ne ſe ſert-elle pas de ſes poids & de ſes meſures, pour établir des peines proportionnées aux fautes qu'elle veut punir? Si quelqu'un faiſoit mettre en croix un Eſclave qui en deſſervant auroit mangé quelque reſte de poiſſon, & goûté à la ſauce qu'il auroit trouvé encore chaude, cet homme-là, mille fois plus fol que Labeon, pourroit-il être mis au nombre des ſages? Mais quelle plus grande folie n'eſt-ce point? Vôtre ami a manqué en quelque petite choſe à votre égard; vous ne ſauriez vous-même vous empêcher d'avouër que ſa faute eſt fort legere, à moins que d'avoir dépouillé toute ſorte de douceur & d'humanité: Cependant vous avez la cruauté de le fuïr comme un débiteur fuit ſon créancier Druſon, ſachant bien que le premier jour du mois étant venu, s'il ne tire de quelque endroit que ce puiſſe être dequoi lui payer ou l'interêt ou le principal, il ſera forcé, en allongeant le col comme un Eſclave, d'écouter d'un bout à l'autre toutes les ſottes hiſtoires que ce méchant Auteur a compoſées. Un de mes amis après avoir un peu trop bû, aura ſali le lit de la table; il aura fait tomber quelque aſſiete antique dont le vieux Evandre s'étoit ſervi, & à cauſe de cela, ou parce qu'ayant bon appetit il aura pris un poulet devant moi, je ceſſerai de l'aimer comme auparavant? Que ferois-je donc s'il avoit commis un vol; qu'il eût trahi mon ſecret, ou qu'il m'eût manqué de parole? Ceux qui veulent que toutes les fautes ſoient égales, ſe trouvent bien en peine,

quand

perfection. Je veux qu'un ami complaiſant, comme il doit l'être, faſſe une compenſation de mes bones & de mes mauvaiſes qualités, & ſi les bones l'emportent ſur les mauvaiſes, qu'il penche volontiers de ce côté-là. A ce prix je lui done mon amitié, & je lui promets d'avoir pour lui la même indulgence. Voulés-vous qu'on vous paſſe quelques legers défauts, paſſés aux autres des défauts plus conſidérables. Il eſt juſte que nous leur acordions la même grâce que nous atendons d'eux.

Enfin ſi nous ne voulons pas ſuporter les défauts d'autrui, du moins devons-nous y mettre de la diſtinction. Les gens vicieux ne ſauroient aracher entierement de leur cœur la colere & les autres paſſions qui y ſont comme enracinées; pourquoi donc nôtre raiſon n'emploie-t'elle pas alors toute ſon équité, pour proportioner la peine à la nature de la faute? Un laquais deſſervant un plat, où l'on a touché, goûte par friandiſe à la ſauce & au poiſſon. Si ſon maître le faiſoit pendre pour cela, il faudroit qu'il fût fou, & plus fou que Labéon: c'eſt le jugement qu'en porteroient tous les gens ſages. Mais cette extravagance aproche-t'elle de la vôtre? Un ami vous a doné quelque ſujet de mécontentement. A moins que d'avoir dépouillé tout ſentiment de douceur & d'humanité, vous ne pouvés diſconvenir que ſa faute eſt legere. Cependant cet ancien ami eſt maintenant pour vous un objet odieux; vous le fuiés, comme un malheureux debiteur fuit à la vue de Ruſon ſon créancier, perſuadé que s'il ne tire de quelque endroit que ce puiſſe être de quoi paiier l'interêt ou le capital au premier du mois prochain, il ſera forcé de ten-
dre,

quand on remonte à la ſource de la verité. Car le ſens commun & les mœurs y repugnent: l'utilité même s'y oppoſe, l'utilité, dis-je, qui eſt la mere de la juſtice & de l'équité. Quand les premiers hommes ſortirent du ſein de la terre, ces animaux muets & hideux commencerent d'abord à diſputer à coups d'ongles & à coups de poings leur gland, & les creux des arbres & des rochers qui leur ſervoient de retraite. Ils eurent enſuite recours aux bâtons, & enfin ils combattirent avec les armes, que la neceſſité leur apprit à fabriquer. Cette vie ſauvage dura juſques à ce qu'ils eurent trouvé des paroles pour articuler leur voix, & pour exprimer leurs penſées, & qu'ils eurent donné à chaque choſe ſon nom. Alors ceſſerent ces guerres brutales: on bâtit des Villes, qu'on environna de murailles, & l'on fit des Loix, pour empêcher qn'il n'y eût ni voleur, ni larron, ni adultere. Car ne vous y trompez pas, Helene n'eſt pas la premiere qui ait cauſé de ſanglantes guerres. Avant qu'elle fût au monde, les hommes, cherchant à aſſouvir indifferemment leur paſſion comme les bêtes, étoient aſſommez par le plus fort, qui faiſoit la Loi comme un fier taureau au milieu d'un troupeau. Mais perſonne n'a pris ſoin d'écrire leur mort. Plus vous vous appliquerez à examiner l'Hiſtoire des premiers temps, & à lire les Faſtes du monde, plus vous ſerez forcé de reconnoître, que les Loix n'ont été inventées que pour remedier à la violence & à l'injuſtice. La Nature d'elle-même ne peut jamais diſcerner ce qui eſt injuſte d'avec ce qui eſt juſte, comme elle diſcerne le bien du mal, & ce qu'il faut ſuivre d'avec ce qu'il faut fuïr: & la raiſon ne perſuadera jamais, qu'un homme

dre, comme on dit, le cou à la chaine, & d'essuier la lecture des histoires que ce méchant auteur a composées. Un de mes amis, après avoir un peu trop bu, aura gâté le lit sur lequel il étoit à table; il aura, si vous voulés, fait tomber un plat de la façon d'Evandre; ou bien il aura pris devant moi un poulet, parcequ'il étoit de son goût: l'en aimerai-je moins pour cela? Que lui feroî-je donc, s'il venoit à me voler, à trahir mon secret, ou à me manquer de parole? Ceux à qui il a plu d'établir que toutes les fautes sont égales, sont bien en peine quand on vient à remonter au vrai. La lumiere naturelle, l'usage du monde, le bien même de la société civile, qui est comme la source de la justice & de l'équité, s'oposent à ce sentiment. Quand les premiers homes sortirent du sein de la terre, ces animaux muets & hideux se disputoient d'abord à coups d'ongles & à coups de poing le glan qui étoit leur nouriture, & les tanieres qui leur servoient de demeures. Peu après ils eurent recours aux bâtons, ensuite la nécessité leur aprit à se faire des armes. Cette vie sauvage dura, jusqu'à ce qu'étant parvenus à articuler leurs voix ils formerent des mots, pour se communiquer leurs pensées, & donerent à chaque chose des noms diférens. Alors cesserent ces guerres brutales, on bâtit des villes que l'on entoura de murailles, & l'on fit des loix contre les voleurs & contre les adulteres. Car long-tems avant Hélène l'amour avoit alumé de sanglantes guerres dans le monde. Mais les héros de ce tems là ne valoient pas la peine que l'histoire nous conservât leurs noms. Tant que ces infâmes débauchés ne chercherent qu'à assouvir indiférem-

me qui n'aura dérobé que des choux dans un jardin, ait fait un auſſi grand crime que celui qui aura pillé de nuit le Temple d'un Dieu. Il faut donc qu'il y ait une regle ſûre, qui proportionne les peines aux crimes; afin que vous ne faſſiez pas battre de verges juſqu'à la mort celui qui ne mérite qu'une legere punition. Car je ne crains point que vous ne faſſiez que châtier legerement un criminel qui aura mérité qu'on uſe ſur lui tous les faiſceaux des Conſuls, puiſque vous ſoutenez qu'un ſimple petit vol eſt auſſi atroce qu'un ſacrilege, & que vous faites des menaces, que vous puniriez auſſi ſeverement les fautes les plus legeres, que les crimes les plus capitaux, ſi les hommes vous éliſoient pour leur Roi. Mais qu'êtes-vous donc? Si le ſage eſt riche, s'il eſt bon cordonnier, s'il eſt ſeul beau, & ſeul Roi, pourquoi ſouhaitez-vous ce que vous avez? *Oh*, dites-vous, *vous n'avez pas bien compris ce que notre bon Pere Chryſippe a voulu dire: Le Sage ne ſe fait jamais ni ſouliers ni pantoufles; le Sage eſt pourtant bon cordonnier.* Comment cela? *Par exemple, comme Hermogene, quand il ne dit mot, il ne laiſſe pas d'être un excellent Muſicien, qui chante & qui compoſe parfaitement; comme Alphenus encore, cet habile Juriſconſulte, qui étoit toujours fort bon cordonnier, quoiqu'il eût fermé boutique & renoncé à ſon métier. Il en eſt de même du Sage, il eſt ſeul bon artiſan en toute ſorte d'ouvrages: Il eſt Roi, quoiqu'il n'ait point de Royaume.* Oui, mais dès que vous ſortez à la ruë, les enfans courent après vous pour vous arracher la barbe; & ſi vous ne vous ſervez de votre bâton pour écarter cette troupe folâtre, dans un moment vous en êtes accablé, & tout grand Roi que vous

remment leur paſſion à la maniere des bêtes, les plus foibles étoient aſſommés par le plus fort, & celui-ci donoit enſuite la loi aux autres, comme un taureau fier de la mort de ſon rival tient tout le troupeau dans la crainte & dans la ſoumiſſion. Quoiqu'il en ſoit, plus vous examinerés l'hiſtoire des premiers ſiècles, plus vous ſerés forcé de convenir que les loix n'ont été inventées que pour ſe garantir contre une injuſte violence. La nature peut bien d'elle-même nous porter à ce qui nous eſt bon, & nous éloigner de ce qui nous eſt nuiſible; mais elle ne ſauroit démêler ce qui eſt juſte d'avec ce qui ne l'eſt pas : & la raiſon ne perſuadera jamais qu'un home qui aura fait du dégât dans un jardin, & un autre qui aura pillé de nuit le temple des Dieux ſont également coupables. Il faut donc qu'il y ait une règle, qui établiſſe une juſte proportion entre la peine & le crime; afin que vous ne faſſiés pas mettre tout en ſang un pauvre malheureux, qui ne mérite que quelques coups d'étrivieres. Car il n'y a pas à craindre que vous vous contentiés de punir legerement un criminel digne des plus grands chatimens, vous qui ſoutenés qu'un filou eſt auſſi coupable qu'un voleur de grand chemin, & qui dites hautement que ſi les homes vous déféroient la roiauté vous puniriés une faute legere auſſi ſéverement qu'un crime capital. Mais à propos de roiauté, eh! pourquoi la ſouhaiter ? puiſque vous l'avés déja. Le ſage, ſelon vous, a ſeul tous les biens en partage, il eſt ſeul roi, ſeul riche, ſeul beau, ſeul bon cordonier. Oh! me dirés-vous, vous n'avés pas bien pris la penſée de Chriſipe. Le ſage ne s'eſt jamais fait ni ſouliers ni pantou-

vous êtes, vous vous tuez à force de crier. Enfin, pour ne pas pousser cela plus loin, pendant que vous, grand Roi, vous irez vous laver aux bains d'un liard, n'ayant avec vous que l'impertinent Crispinus, qui fera lui seul & vos Gardes & votre Cour, mes amis me pardonneront mes défauts, & à mon tour je supporterai aussi fort patiemment leurs fautes. Avec cela, tout particulier que je suis, je vivrai plus heureux que vous, avec toute votre Royauté.



REMARQUES

SUR LA SATIRE III.

HORACE pratiquoit avec la derniere exactitude tous les devoirs de l'amitié. On a vû les marques de tendresse qu'il a données à Virgile dans les Livres des Odes. Dans cette Satire il prend indirectement son parti contre les railleries qu'on faisoit de lui chez Auguste & chez Mecenas, comme d'un homme timide, mal propre, grossier & peu né pour la Cour. C'est le veritable sujet de cette Piece, dans laquelle Horace declame avec beaucoup de politesse & d'esprit contre la médisance des Courtisans. En poussant cette matiere, il attaque ceux qui par un emportement horrible & par un trop grand abandon à la doctrine des Stoïciens ne distinguoient pas les moindres fautes d'avec les plus grands crimes, & vouloient qu'on les punît avec la même severité. Je ne saurois me lasser de lire cet Ouvrage. Je suis charmé de la finesse de ses railleries, de la beauté de ses preceptes, & du dénouëment fin & heureux des matieres les plus cachées de la Morale la plus exacte. Enfin j'admire cet air aisé & ces manieres libres, que la naissance, quelque heureuse qu'elle soit, ne peut jamais dônner, si le commerce de la Cour ne polit & n'acheve ce que la Nature a commencé. Cette Satire fut faite quelque temps après la précedente, comme on le verra dans les Remarques. Horace n'étoit pas encore vieux. DAC.

La morale de Zénon, entre quantité de bones choses, en

toufles ; cependant dès-là qu'il eſt ſage, il eſt conſéquemment un bon cordonier. Comment cela? Vous comprenés bien que, quoi qu'Hermogène ne chante pas actuellement, il n'eſt pas moins vrai de dire que c'eſt un excellent muſicien ; qu'Alfénus cet habile juriſconſulte n'a pas ceſſé d'être un bon barbier, depuis qu'il a fermé ſa boutique & renoncé à ſon métier. C'eſt en ce ſens que nous diſons que celui qui mérite le nom de ſage excelle dès-lors lui ſeul en tous les arts, quoiqu'il n'en exerce aucun; & qu'il eſt ſeul roi, quoiqu'il n'en faſſe pas les fonctions. Mais roi des rois tant qu'il vous plaira, vous êtes pourtant le jouet de tout le monde : vous ne ſauriés paroitre dans les rues, que vous ne ſoiiés auſſitôt acueilli d'un tas d'enfans qui vous arachent la barbe poil à poil ; & ſi vous ne vous ſervés de vôtre bâton pour les écarter, ils vous pouſſent & vous ſerrent de tous côtés, ils vous deſeſperent & vous font jeter les hauts cris. Voulés-vous que je vous diſe ma penſée en deux mots? Tandis que vôtre Majeſté ira ſe baigner pour un liard avec la canaille, & qu'elle n'aura pour tout cortêge que l'impertinent Criſpin, mes amis auront la bonté de ſuporter mes défauts, j'aurai pour eux la même condeſcendance ; & avec cela je vivrai plus heureux, moi ſimple particulier, que vous avec vôtre prétendue roiauté.

---

avoit d'autres ſi outrées qu'elle deshonoroit la vertu en la rendant impraticable & ridicule. Un de ſes dogmes les plus inſenſés étoit celui qui établiſſoit l'égalité des péchés : & comme il ne reconnoiſſoit point de fautes legeres, il vouloit auſſi qu'on n'en

n'en pardonât aucune, & qu'on les punît toutes avec la même févérité. Horace combat ce principe dans cette fatire, en montrant qu'il y a des fautes pardonables, & que parmi celles que l'on ne doit point pardoner il y en a qui demandent moins de févérité que d'autres. C'eft là le vrai fujet de cette pièce qui fait beaucoup d'honeur à notre poète. La morale en eft faine, la critique fine, les tours libres & aifés. On fent par-tout un philofophe poli par l'ufage du monde, qui joint toujours l'agrément à l'inftruction, & qui trouve moien de plaire à ceux mêmes qu'il reprend. SAN.

1 OMNIBUS HOC VITIUM EST CANTORIBUS] On a toujours remarqué, qu'il n'y a pas de gens au monde fi difficiles & fi bizarres que les Muficiens, & cela vient fans doute de ce qq'il n'y en a point qui foient fi amoureux d'eux-mêmes. DAC.

Vers 1. *Omnibus hoc vitium eft cantoribus.*] On peut ajoûter aux muficiens les poètes & les peintres, pour une raifon qui leur eft commune, & qui doit les excufer; c'eft que l'imagination domine fur-tout dans ces trois arts, & que rien n'eft plus dificile à regler qu'une imagination dominante. Mais auffi quand on fait, pour ainfi dire, la difcipliner, c'eft une fource lumineufe des plus grandes beautés. Elle anime toutes les productions de l'efprit, & y fait couler ce feu, cette grâce, cette délicateffe, qui flatent particulierement le goût & enlèvent furement l'admiration. SAN.

3 SARDUS HABEBAT ILLE TIGELLIUS HOC] C'eft le célèbre Tigellius Sardus, dont il a été parlé dans la Satire precedente, & qu'on a confondu mal à propos avec Hermogene Tigellius, dont il eft parlé dans la fuite. Il faut fe fouvenir que ce Tigellius Sardus étoit mort quand cette Satire fut faite; mais Hermogene étoit encore plein de vie, comme cela paroît manifeftement. DAC.

4. *Tigellius.*] Ce Tigellius de Sardaigne étoit petit-fils de Phaméa, qui fut en confidération à Rome du tems de Jule Céfar. Nous en avons parlé fur la fatire *Ambubaiarum.* Le caractere d'un fantafque eft ici peint au naturel dans la perfone de Tigellius. SAN.

4 CÆSAR QUI COGERE POSSET] Il ne faut pas entendre ici Jule Cefar, mais Augufte qui étoit fon Maître & fon Roi. Il pouvoit donc commander; mais il n'employoit que les prieres, & laiffoit une entiere liberté. DAC.

POSSET] pour *potuiffet*, comme dans le vers fuivant, *peteret*, pour *petiiffet*, & *profièeret*, pour *profeciffet.* Car Tigellius étoit mort. Les Anciens ont fouvent mis ce temps-là pour l'autre: Il y en a un exemple bien fenfible dans la premiere Scene des Adelphes de Terence, où Micion dit à Demea:

In-

Injurium est. Nam si esset unde id fieret,
Faceremus.

„ Cela est injuste. Si nous eussions eu dequoi le faire, nous „ l'eussions fait." Car *esset* est là manifestement pour *fuisset*, & *faceremus*, pour *fecissemus*. DAC.

5 PER AMICITIAM PATRIS] De son pere adoptif, c'est-à-dire de Cesar, qui avoit fait beaucoup de bien à Tigellius. Ce mot prouve qu'Horace dans le vers precedent ne parle pas de Jule Cesar, mais d'Auguste. DAC.

5. *Patris.*] Octavien fut fils adoptif de Jule César : d'où vient qu'après cette adoption il s'apela *Julius Cæsar Octavianus*, au lieu qu'il se nomoit auparavant *Caius Octavius*. SAN.

6 AB OVO USQUE AD MALA] Les Romains commençoient leurs repas par des œufs qu'on leur servoit à la sortie du bain, & ils les finissoient par des pommes, qu'on leur servoit avec d'autres fruits ; & c'est ce qu'on appelloit la seconde table. Varron parle de ces œufs dans sa Piece des Eumenides: *Discumbimus mussati. Dominus matura ova ad cœnam committit.* „ Nous nous mettons à table sans mot dire. Le Maitre „ du festin fait servir des œufs frais pour le commencement du „ souper. DAC.

6. *Ab ovo usque ad mala.*] Depuis les œufs jusqu'au fruit; pour dire, depuis le premier service jusqu'au dernier. On servoit des œufs frais au commencement du repas. SAN.

7 CITARET] *Citare*, pour *canere*, *citer*, pour *chanter*; Mais il ne se dit proprement que quand on chante des chansons connuës, comme ici. * M. Bentlei a deviné que dans un Ms. il y avoit eu *iteraret*, & sur cela il l'a reçu dans son texte fort mal à propos. * DAC.

IO BACCHE] C'étoit le commencement d'une chanson, qui peut-être avoit été faite par Tigellius même, & qui étoit fort connuë. Par ces deux premiers mots Horace marque toute la Piéce, comme cela se pratique encore aujourd'hui. DAC.

7. *Iteraret. Io Bacche.*] C'est à dire qu'il chantoit continuellement une chanson conue, qui commençoit par ces mots *io. Bacche.* Ce commencement étoit ordinaire dans les airs à boire, & les grammairiens ont observé que les Grecs apeloient *Io Bacchus* & *Bacchebacchus* une himne Bachique. J'ai suivi ici la corection de M. Bentlei, qui m'a paru très-heureuse, & même nécessaire. *Citare* est un terme de droit, qui veut dire apeler quelcun, le citer en jugement; & qui par conséquent ne peut entrer en construction avec *Io Bacche*. On dit que *citaret* est ici pour le composé *recitaret* : mais où trouvera-t-on que *recitare cantilenam* signifie chanter une chanson? Le commentateur Anglois a découvert fort vraisemblablement la source de

 l'al-

l'altération. Dans ces silabes *ter*, *cer*, & *ler* les copistes se contentoient souvent, pour abreger, d'écrire la premiere consone avec une petite marque au dessus. Ainsi au lieu d'*iteraret*, ils ont écrit *itaret*, dont les grammairiens ont fait *citaret*. SAN.

MODO SUMMA VOCE] *Summa vox*, c'est *le Dessus*. DAC.

Modò summâ voce, &c.] Il n'est pas encore bien décidé si la Musique des anciens avoit des parties, comme je l'ai dit sur l'ode *Quando repostum*. Après avoir chanté d'une voix de dessus, Tigellius chantoit le même air une octave plus bas. *Chordis quatuor* est pour *in tetrachordo*. Voiés pour l'intelligence de ce passage la dissertation qui est à la fin des épitres. SAN.

8 MODO HAC RESONAT CHORDIS QUÆ QUATUOR IMA] Je ne suis point content de ce que les Commentateurs ont dit sur cet endroit. Voici de quelle maniere je croi qu'il faut l'entendre: *Modo hac voce qua ima resonat chordis quatuor.* „ Et „ tantôt avec la Basse, qui fait la contre-partie avec le Tetra- „ chorde." *Ima vox*, c'est *la Basse*; *resonat*, c'est ἀντᾴδει, ἀντηχεῖ, ἀντιφωνεῖ, chante la contre-partie. Et l'on peut inferer de ce passage, que le Tetrachorde étoit ordinairement un Dessus. Horace dit donc, que Tigellius chantoit si opiniâtrement quand la fantaisie l'en prenoit, qu'après avoir chanté longtems le Dessus, il chantoit ensuite la Basse, en s'accompagnant du Tetrachorde, ce qui prouve que la Musique des Anciens avoit des parties. DAC.

9 NIL ÆQUALE HOMINI FUIT ILLI] Cela ne signifie pas; *Rien n'a jamais été égal à cet homme-là*; mais, *il n'y avoit rien d'égal dans cet homme-là*, cet homme là n'avoit rien de suivi. DAC.

9. *Homini illi.*] Pour *in illo homine*, dans cet home là. C'est le cas d'atribution. SAN.

10 CURREBAT FUGIENS HOSTEM] Lucrece s'est servi d'une autre comparaison qui ne fait pas moins voir le ridicule de ses démarches précipitées; car il dit;

Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans.

„ Comme s'il couroit pour aller éteindre le feu. DAC.

Sæpè velut qui currebat fugiens hostem.] Mauvaise transposition. L'ordre grammatical est, *sæpè currebat velut qui hostem fugiens currit.* Nous alons voir encore, *cum mea compenset vitiis bona*, pour *compenset mea bona cum vitiis.* SAN.

11 JUNONIS SACRA FERRET] Dans les Processions que l'on faisoit à l'honneur des Dieux les jours de leur fête, on promenoit des Corbeilles où étoient les choses sacrées. Ceux qui portoient ces Corbeilles, marchoient d'un pas fort grave & fort lent. Ce qui étoit donc ordinaire dans toutes ces fêtes, de-

devoit être pratiqué avec encore plus de ſoin aux fêtes de Junon, dont la démarche étoit ſi grave & ſi majeſtueuſe, qu'elle donna lieu à ce Proverbe: Ηραῖον βαδίζειν, *marcher comme Junon*. Cette demarche lente, qui a tant de grace & tant de majeſté dans les cérémonies, n'eſt pas moins vicieuſe ni moins inſupportable ailleurs qu'une démarche précipitée. C'eſt pourquoi Ciceron dans le premier Livre des Offices, chap. 36, nous avertit d'éviter ces deux extremitez: *Cavendum eſt autem*, dit-il, *ne aut tarditatibus utamur in greſſu mollioribus, ut pomparum ferculis ſimiles eſſe videamur, aut in feſtinationibus ſuſcipiamus nimias celeritates, quæ cùm fiunt, anhelitus moventur, vultus mutantur, ora torquentur, ex quibus magna ſignificatio fit, non adeſſe conſtantiam.* „ Il faut bien prendre garde de „ ne pas marcher d'un pas trop lent, afin que nous ne reſſem-„ blions pas à ceux qui portent les Corbeilles dans les Proceſ-„ ſions. Mais auſſi il ne faut pas marcher avec trop de pré-„ cipitation: car on ſe met hors d'haleine, le viſage change, „ on fait mille grimaces de la bouche, & ce ſont autant de „ marques qu'il n'y a en nous ni conſtance ni gravité. DAC.

11. *Junonis ſacra ferret.*] Cette démarche grave & compaſſée eſt en ſa place dans une cérémonie de religion: hors de là c'eſt pédanterie, c'eſt fadeur. SAN.

* HABEBAT SÆPE DUCENTOS] Il n'eſt nullement néceſſaire de corriger *alebat.* * DAC.

12 MODO REGES ATQUE TETRARCHAS] Les Tetrarques étoient proprement des Gouverneurs du quart d'un Royaume qu'on avoit partagé. Tigellius voyoit ſouvent à Rome des Rois & des Tetrarques, & il faiſoit toujours l'empreſſé, comme s'il eût été leur ami particulier & leur confident. DAC.

Tetrarchas.] C'étoit proprement des gouverneurs d'une partie d'un roiaume, qui étoit partagé en quatre gouvernemens. SAN.

13 SIT MIHI MENSA TRIPES] Avant que le luxe & la magnificence des Aſiatiques euſſent paſſé à Rome, les Romains n'avoient que des tables à trois pieds. Mais après cela elles furent ſi mépriſées, qu'il n'y eut plus que le peuple qui s'en ſervit. Tout le reſte eut des tables magnifiques ſoutenuës par quatre pieds, & d'autres par un ſeul pied, comme nous en voyons aujourd'hui. Voilà pourquoi Tigellius dit ici, qu'il ſe contente d'une table à trois pieds. DAC.

13. *Menſa tripes.*] Les tables à trois piés étoient alors ſi communes que le petit peuple ne s'en ſervoit point d'autres. Les gens aiſés avoient ce que l'on apeloit *monopodia*, des tables à un ſeul pié. SAN.

14 CONCHA SALIS PURI] Les Anciens auroient cru commettre un grand crime, s'ils avoient parlé de la table à man-

ger ſans faire mention de la ſaliere. J'ai aſſez parlé de cette ſuperſtition dans mes Remarques ſur les Odes. Tigellius au lieu de dire *ſalillum*, dit *concha ſalis*, pour marquer une plus grande frugalité, comme s'il ſe fût contenté d'une ſimple coquille, au lieu de ſaliere ; car les coquilles ſervoient quelquefois à cet uſage, comme cela paroît par ce paſſage des Silles de Timon :

—— λιτῇ δὲ καὶ αὐςαλέῃ ἐνὶ κόγχῳ
Ἑλλήνων ἡ πᾶσα περισσοτρύφητος ὀϊζύς.

Toute la bonne chere des Grecs conſiſtoit dans une coquille pure & ſeche. Ce que Timon dit *une coquille pure & ſeche*, Horace l'a exprimé par *concha ſalis puri*, pour faire entendre que Tigellius ne demandoit pas d'autres mets, & qu'il ſe contentoit de manger ſon pain ſec avec du ſel. Cela n'avoit point été bien expliqué. DAC.

14 *Concha ſalis puri.*] C'eſt ce que dit ailleurs Horace, *cum ſale panis*, du pain ſec avec du ſel. On ne pouvoit faire de repas plus frugal. SAN.

15 QUAMVIS CRASSA QUEAT] *Craſſa*, groſſe, comme *pinguis*. DAC.

DECIES CENTENA] *Decies centena millia.* On diſoit auſſi *decies millia* & *decies* tout ſeul, & *decies ſeſtercium.* * C'étoit un million de ſeſterces, qui faiſoient juſtement cent vingt-cinq mille livres de notre monnoye, car quatre ſeſterces faiſoient la drachme ou le denier, & la drachme valoit dix ſols, & peſoit un gros. * DAC.

15. *Decies centena.*] Un milion de ſeſterces revient à ſoixante-quinze mile livres de nôtre monoie. SAN.

16 QUINQUE DIEBUS] Il a été parlé de l'exceſſive prodigalité de Tigellius dans la Satire précedente. *Quinque diebus*, c'eſt ce que nous diſons *en quatre jours.* De dire comme le Latin, *en cinq jours*, cela ne ſeroit pas François. C'eſt le genie de la Langue. DAC.

17 IN LOCULIS] *Loculus* ſe dit d'une bourſe & d'un coffre, & on l'employe plutôt au pluriel qu'au ſingulier, parce que dans les coffres & dans les bourſes il y avoit de petites ſeparations pour les eſpeces differentes. DAC.

NOCTES VIGILABAT AD IPSUM MANE] Seneque écrit contre ce déreglement une longue Lettre toute entiere. C'eſt la CXXIII. où il dit : *Sunt quidem in eadem urbe Antipodes, qui, ut Marcus Cato ait, nec orientem unquam Solem viderunt, nec occidentem.* „ Nous avons dans cette même Ville des Antipodes, qui, comme dit Caton, n'ont jamais vû lever ni „ coucher le Soleil." Et à la fin il compare plaiſamment ces gens-là à des morts, qui ſont environnez de cierges juſques à ce qu'on les mette dans le tombeau. DAC.

18 DIEM

18 DIEM TOTUM STERTEBAT] C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le bon mot de Tibere. Un ſoir qu'Atylius Butas, qui avoit toujours mené la vie dont Horace parle ici, & qui avoit mangé tout ſon bien, ſe plaignoit à ce Prince de ſon extrême pauvreté, Tibere ne lui dit autre choſe, ſinon : *Vous vous êtes éveillé bien tard.* DAC.

* 20 IMO ALIA, HAUD FORTASSE MINORA] M. Bentlei a lu *& fortaſſe minora;* fort mal à mon avis. *Haud fortaſſe minora* eſt une expreſſion modeſte fort ordinaire dans ces occaſions. * DAC.

20. *Imò alia & fortaſſe minora.*] Rien n'eſt plus autoriſé que cette leçon, qui eſt de tous les manuſcrits & de toutes les anciènes éditions. On croid qu'Alde Manuce eſt le premier qui s'eſt aviſé de mettre *haud* au lieu d'*et*, ce qui fait un ſens bien éloigné de la penſée d'Horace. Dans la ſatire *Eupolis atque Cratinus* il ne craint pas de dire que les défauts qu'on peut lui reprocher ſont legers & pardonables ; & il auroit ici fort mauvaiſe grâce à reprendre la conduite de Tigellius, s'il eût doné lui même ſujet à des reproches du moins auſſi conſiderables. Il juſtifie ſa critique de maniere qu'il n'y a rien à dire. Il avoue que ſes défauts ſont diférens de ceux de Tigellius, & il ajoute par modeſtie qu'ils ſont peut-être moindres. Avec ces précautions un poète eſt en droit de faire des ſatires. Nous avons parlé de Ménius ſur la premiere. Ce Menius cenſuroit ſéverement les autres, & ſe pardonoit tout à lui même. On peut voir ce que c'étoit que Novius dans la ſatire *Non quia Mæcenas.* SAN.

21 MÆNIUS] C'eſt toujours Horace qui parle, & qui après avoir répondu à celui qui vient de lui dire : Mais vous qui traitez ſi bien le pauvre Tigellius, n'avez-vous point de défauts ? pourſuit par une Hiſtoire qui fait le ſujet de cette Piece. Je ne ſuis pas, dit-il, comme Menius, qui cenſure ſeverement les autres, & qui ſe pardonne tout. Ce Menius eſt le célèbre débauché dont il a été parlé ſur le vers 101. de la premiere Satire. Horace marque ailleurs la grande inclination que Menius avoit pour la médiſance : Car il dit de lui dans l'Epître XV. du Liv. I. qu'il inventoit mille médiſances contre tout le monde,

Quælibet in quemvis opprobria fingere ſævus. DAC.

ABSENTEM NOVIUM] C'eſt le même Novius dont il eſt parlé dans la Satire VI. Le mot *abſentem* aggrave beaucoup la choſe : car de toutes les médiſances celle qui attaque les abſens eſt la plus atroce. Horace en a fait une maxime dans la Satire ſuivante : *Abſentem qui rodit amicum, &c.* DAC.

22 IGNORAS TE] *Ignorare ſe*, ne ſe connoître point. Te-

rence : *Etiam nunc credis te ignorarier, aut tua facta adeo?* „ Crois-tu donc encore que l'on ne te connoisse point, & que „ l'on ne sache pas ce que tu sais faire? DAC.

24 STULTUS ET IMPROBUS HIC AMOR EST] Car comme dit fort bien Publius Syrus ; „ il faut pardonner souvent „ aux autres, & ne se pardonner jamais rien à soi-même." *Ignoscito sæpè alteri, nunquam tibi.* DAC.

25 CUM TUA PERVIDEAS OCULIS MALA LIPPUS] Ce vers a exercé la critique des Commentateurs. Il y en a qui ont cru, que *pervidere* étoit παραβλέπειν des Grecs, *prætervidere*, *passer sans voir*, & que le *per* étoit diminutif, comme dans *perfidus*, *perjurus*. Les autres ont mieux aimé lire *prævideas*, pour *prætervideas*. Mais la Langue Latine ne souffre ni l'un ni l'autre. Je m'étonne qu'on n'ait pas vû qu'Horace se sert ici de la figure qu'on appelle *oxumoron*, *pervideas lippus* ; car *pervidere* signifie voir jusqu'au fond ; ce qui est impossible à un chassieux, qui a les yeux bouchez, ou tout couverts d'emplâtres. DAC.

25. *Quum tua prætereas, &c.*] Je fais dans ce vers deux corections, dont l'une est de moi, & l'autre est autorisée. On trouve dans les manuscrits & dans les éditions *pervideas* & *prævideas* : mais aucun de ces deux mots ne peut convenir ici. Le premier, qui est le plus receu, signifie voir clairement, distinctement, & à fond ; ce qui est precisement le contraire de ce que veut dire Horace : & le second done une idée entiérement diférente. L'OXUMORON que M. Dacier trouve dans *pervideas* seroit ici sans grâce, ce qui n'est point la maniere de nôtre poète. C'est donc une nécessité de se départir ici des leçons ordinaires, pour les remplacer par quelque chose de mieux. Je m'imagine qu'Horace aiiant mis *prætereas*, qui convient naturellement à sa pensée, on aura écrit au dessus de ce mot ou à la marge *prætervideas*. que la glôse aura pris ensuite la place du texte, & que les grammairiens postérieurs trouvant *prætervideas* trop long pour le vers l'auront changé, les uns en *prævideas*, & les autres en *pervideas*. La seconde réforme que je fais consiste en ce que j'ai mis *malè* au lieu de *mala*. J'ai pour moi plusieurs manuscrits & d'excellentes éditions. Les grammairiens n'ont pas pris garde que cette expression *malè lippus*, pour *valde lippus*, est fort ordinaire à Horace ; & que *tua* se raporte à *vitia*, qui paroit en un autre cas dans le vers suivant. Les copistes ont fait souvent la même méprise, comme de savans critiques l'ont observé. SAN.

27 AQUILA] Il y a cinq ou six especes d'aigles. Horace parle ici de l'aigle appellé *haliaetos*, dont la vûë est la plus forte : *Haliaetos, clarissima oculorum acie.* Plin. DAC.

SERPENS EPIDAURIUS] Le serpent consacré à Esculape, qui

qui étoit particulierement adoré à Epidaure, Ville de Grece. Les serpens ont les yeux si bons, qu'on les a appellez par cette raison *dracones*, c'est-à-dire *les voyans*, du mot *δέρκειν*, *δράκειν*, *videre*, voir. Et c'est pourquoi ils ont été consacrez au Dieu de la Medecine. DAC.

27. *Serpens Epidaurius.*] Le serpent d'Epidaure est ici pour toutes sortes de serpens. Ce reptile a la vue fort perçante. On sait qu'un serpent sous le nom d'Esculape fut amené d'Epidaure à Rome. Voiés Ovide au livre quinzième, vers 622. Epidaure étoit une ville du Péloponèse, nomée auparavant Epicare, dans la presqu'île d'Argolide, aujourdui de Sacanie, sur le golfe Saronique ou d'Engia. Il faut bien la distinguer d'Epidaurus Liméra sur le golfe Argolique ou de Napoli dans la Laconie, dont on void encore les ruines dans le païis des Magnotes. Les géographes en trouvent même une troisième dans les terres entre Liméra & Argos. J'ai soin de marquer la diférence de leur situation, parceque quelques savans s'y sont trompés. SAN.

29 IRACUNDIOR EST PAULO] Le vieux Commentateur nous a conservé une tradition fort considerable, car il nous aprend, que les six vers suivans désignent Virgile, qu'Horace tâche de défendre contre les railleries qu'on faisoit de lui à la Cour d'Auguste, & c'est le sujet de cette Satire, comme je l'ai expliqué dans l'Argument. Ce qui rend cette tradition très-vrai-semblable, c'est que le portrait qu'Horace fait ici de Virgile, est très-ressemblant. Car il étoit mal propre, & avoit l'air grossier. Celui qui a écrit sa Vie, dit: *corpore & statura fuit grandis, aquilo colore, facie rusticana.* Et il ajoute qu'il étoit si timide & si honteux, qu'en passant dans les ruës, s'il voyoit qu'on le suivît pour le voir, il entroit dans la prémiere Maison, pour se cacher. DAC.

29. *Iracundior est paulo.*] M. Dacier après le vieux commentateur, reconoit ici le portrait de Virgile, & M. Bentlei trouve que c'est plutôt celui d'Horace. Je croirois plus volontiers que nôtre poète a voulu seulement faire un caractere d'imagination, & qu'il y a mêlé à dessein quelques traits qui pouvoient lui convenir aussi bien qu'à Virgile. Ce qui me paroit constant, c'est qu'Horace a la meilleure part à ce caractere; mais que le dernier trait *ingenium ingens inculto latet hoc sub corpore*, ne sauroit être mis dans sa bouche, en suposant qu'il parloit de lui-même. SAN.

MINUS APTUS ACUTIS NARIBUS] Virgile ne pouvoit soutenir les railleries: car il étoit d'abord déconcerté. *Acutæ nares*, c'est ce que nous disons *des nez pointus.* Car le nez pointu est ordinairement la marque d'un railleur. * Il ne faut rien changer. *Aduncis Naribus* est insuportable. * DAC.

Acutis naribus.] C'eſt le contraire d'*obeſis naribus*, que les Latins diſoient pour marquer un home ſtupide & qui ne ſent rien. SAN.

30 HORUM HOMINUM] De ces gens de Cour. DAC.

31 RUSTICIUS TONSO TOGA DEFLUIT] Virgile avoit ordinairement la barbe & les cheveux mal faits, & ſa toge toujours mal miſe. Horace avoit cela de commun avec lui: car il dit à Mecenas dans la premiere de ſes Epîtres:

Si curtatus inæquali tonſore capillos
Occurri, rides, &c.
—— *vel ſi toga diſſidet impar.*

„ Vous riez ſi je me preſente à vous les cheveux mal faits & „ la robe mal miſe." Ovide n'a pas manqué de condamner ces deux défauts: car il dit dans l'Art d'aimer:

Sit bene conveniens & ſine labe toga.

„ Que votre toge ſoit bien miſe, & ſans tache.

Nec male deformet rigidos tonſura capillos:
Sit coma, ſit docta barba reſecta manu.

„ Que votre barbe & vos cheveux ſoient bien faits. Ayez tou- „ jours le Barbier le plus habile. DAC.

DEFLUIT] C'eſt-à-dire, pend plus d'un côté que de l'autre; d'un côté elle balaye la terre, & de l'autre elle ne paſſe pas le genou. C'eſt ce que Plaute appelle *trahit*, & les Grecs σύρεσθαι. Car les Grecs & les Latins avoient grand ſoin que leur pallium & leur toge fuſſent bien mis également, & c'eſt ce qu'ils apelloient ἐυσχημονεῖν, & *euſcheme adſtare*. Et le contraire étoit une marque de *ruſticité*, comme Horace dit ici *ruſticius*, * car ce mot, qui eſt joint à *tonſo*, influe auſſi ſur toute la ſuite & c'eſt le terme propre. Theophraſte en a fait un chap. Περὶ ἀγροικίας, *de ruſticitate*; où l'on peut voir les ſavantes remarques de Caſaubon. * DAC.

ET MALE LAXUS IN PEDE CALCEUS] Theophraſte met auſſi entre les marques de ruſticité (ἀγροικίας) μείζω τοῦ ποδὸς τὰ ὑποδήματα φέρειν, *de porter des ſouliers plus grands que le pied.* Et par un paſſage d'Ariſtophane il paroît qu'on ſe moquoit beaucoup des gens qui portoient de ces ſouliers; car Demoſthene dit dans les Chevaliers, en parlant de Cleon:

Καὶ νὴ Δία κ'ἀμὲ τοῦτ' ἔδρασε τ' ἀυτὸν, ὥς τε κατάγελων
Πάνπολυν τοῖς δημόταισι καὶ τοῖς φίλοις παρασχέθειν,
Πρὶν γὰρ εἶναι Περγασῆσιν, ἔνεον ἐν ταῖς ἐμβάσιν.

Il me fit auſſi à moi la même choſe. De ſorte que je fis rire tous ceux de mon Bourg, & tous mes amis: car avant que je fuſſe au Bourg de Pergaſe, je nageois dans mes ſouliers. Il veut dire, que Cleon lui avoit vendu de méchant cuir, qui s'étendoit

tendoit beaucoup dans un moment. Les Grecs étoient si choquez de ces souliers trop larges, que cela leur donna lieu de faire ces proverbes : *ὑπὲρ τὸν πόδα*, *plus grand que le pied*, & *περὶ πόδα*, *juste au pied*, pour exprimer les deux contraires, ce qui étoit bien proportionné, & ce qui ne l'étoit point du tout. Ovide en parlant du même défaut dont Horace parle, s'est servi comme Aristophane du mot *nager*.

Nec vagus in laxa pes tibi pelle natet.

„ Que votre pied ne nage point dans votre soulier." Dans le vers d'Horace il faut joindre *malè* avec *hæret*. DAC.

32 AT EST BONUS] Horace dit ailleurs de Virgile : *optimus olim Virgilius.* Et celui qui a écrit sa Vie : *& ore & animo tam probum constat, ut Neapoli* Parthenias *vulgò appellatus sit.* „ Il étoit si bon & si sage, qu'on l'appelloit communément à Naples *Parthenias*," comme qui diroit *la pucelle.* Mais pour ce qui est du nom de *Parthenias*, cet Auteur-là s'y est trompé grossierement. Car il n'y a point du tout d'apparence qu'on eût donné à Virgile un nom qui ne pouvoit jamais être pris qu'en mauvaise part, puisqu'il signifie proprement le fils d'une personne qui passe pour fille, & qui ne l'est point, un bâtard. M. le Févre dans ses Notes sur Justin, me semble avoir trouvé la veritable origine de ce surnom. On sait que Virgile aimoit fort le séjour de Naples, qu'il appelle *Parthenopé* à la fin de ses Georgiques:

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope studiis florentem ignobilis otî.

Il croit donc que sur cela quelques méchans Grammairiens pour faire les capables ont appellé Virgile *Parthenian*, pour dire *habitant de Parthenopé.* Ce qui est très-absurde, car de Parthenope on ne fera jamais *Parthenias.* C'est ce que l'Analogie ne peut souffrir. Cette conjecture de M. le Févre paroît plus vrai-semblable que celle du savant M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, qui dans son Livre intitulé *Alnetan. Quæst. liv.* 2. *chap.* 15. a cru que les habitans de Naples n'entendant pas ce nom *Virgilius*, donnerent à ce Poëte celui de *Virginius*, comme si Virgile étoit né d'une Vierge, & que ce nom *Virginius* fut rendu ensuite en Grec par celui de *Parthenias*, qui signifie aussi *né d'une fille.* Mais les habitans de Naples se seroient-ils trompez si grossierement ? & à la place d'un nom propre, auroient-ils substitué un nom qui ne fut jamais Latin, car il est inouï que les Latins ayent dit *Virginius* pour le *fils d'une Vierge.* DAC.

33 AT INGENIUM INGENS] Cet éloge convient parfaitement à Virgile, qui fut appellé par Ciçeron *Magnæ spes altera* Re-

Romæ, ſur la ſimple lecture d'une de ſes Eclogues, & dont Properce dit en parlant de l'Eneide:

Neſcio quid majus naſcitur Iliade.

„ Il naît je ne ſai quoi de plus grand que l'Iliade." Ceux qui veulent qu'Horace ait fait ſon portrait dans les vers précédens, & qu'il parle ici de ſon eſprit, font grand tort à ſa modeſtie. Horace n'auroit jamais dit de lui-même *ingenium ingens.* Il s'eſt contenté de dire ailleurs: *ingeni benigna vena eſt.* DAC.

34 DENIQUE TEIPSUM CONCUTE] Car pour ſe connoître il faut s'examiner. Epicure a dit ſur cela un beau mot: *Initium ſalutis notitia peccati.* „ La connoiſſance du peché eſt le „ commencement du ſalut." Mais qu'il y a peu de gens qui veuillent ſe connoître, & qui oſent ſe dire leurs veritez! DAC.

35 CONCUTE] C'eſt une metaphore priſe des étofes, qu'on ſecouë pour voir ſi elles ont quelque défaut, ou ſi la poudre y a engendré des vers. DAC.

36 NATURA, AUT ETIAM CONSUETUDO MALA] Car les vices, auſſi-bien que les vertus, ne viennent que de ces deux ſources, ou de la nature, ou de l'habitude & de l'éducation. *Conſuetudo mala*, ἦθος πονηρόν. Publius Syrus a dit avec beaucoup de raiſon:

Graviſſimum eſt imperium Conſuetudinis.

„ L'Empire de la Coutume eſt très-puiſſant." En effet les vices d'habitude ſont preſque incorrigibles; & comme dit Seneque dans la Lettre XXXIX. *Deſinit eſſe remedio locus, ubi quæ fuerant vitia, mores ſunt.* „ Il n'y a plus de remede, „ lorſque les vices ont dégeneré en mœurs. DAC.

NAMQUE NEGLECTIS URENDA FILIX] Ce vers explique parfaitement *conſuetudo mala.* DAC.

38 ILLUC PRÆVERTAMUR] Les Commentateurs expliquent ceci: *Expliquons plutôt ce que font les amans, ou conſiderons plutôt, &c.* Mais ils ſe trompent. Horace dit: *Allons plutôt à ce que font les amans*, pour dire: faiſons ce qu'ils font, ſuivons leur exemple. DAC.

38. *Illuc prævertamur.*] La tranſition eſt courte, & n'eſt pas des plus claires: mais c'eſt encore beaucoup pour un poète, qui emporté par la ſuite des penſées nous laiſſe ordinairement le ſoin de ſupléer les liaiſons. *Prævertere* ſignifie devancer quelcun en prenant un chemin plus court. Demander à bien des gens qu'ils s'apliquent à ſe conoître à fond, qu'ils examinent la ſource de leurs défauts, qu'ils démêlent ce qui vient de la nature ou de l'habitude, du tempérament ou de l'éducation; c'eſt les engager dans un chemin long & épineux. Il en eſt un plus court & plus aiſé, c'eſt de voir ce que font les au-

autres, & de mettre leurs défauts à profit, en tâchant de faire par raiſon ce que les autres font par un excès vicieux. SAN.

39 DECIPIUNT] Λανθάνουσι, *fallunt*, *latent*, lui ſont cachez. Il y a ſur cela un beau paſſage dans Lucrece, à la fin du IV. Livre:

Nam hoc faciunt homines plerúmque, cupidine cæci,
Et tribuunt ea quæ non ſunt his commoda vere.
Multimodis igitur pravas turpéſque videmus
Eſſe in deliciis, ſummoque in honore vigere.

„ Car ſouvent les hommes, aveuglez par leur paſſion, ne prennent pas garde aux défauts de leurs Maîtreſſes, & leur trouvent même des agrémens qu'elles n'ont point. C'eſt pourquoi nous voyons des femmes fort laides & fort mal faites, attirer une foule d'amans, & cauſer des paſſions violentes. DAC.

40 VELUTI BALBINUM POLYPUS AGNÆ] Horace traite cruellement ce Balbinus, en faiſant ſemblant de le citer pour exemple de la vertu qu'il recommande. C'eſt un trait de Satire bien fin & bien délicat. Ce Balbinus étoit auſſi fort plaiſant, de prendre pour un agrément le polype de ſa Maîtreſſe. Le polype eſt une tumeur qui vient dans le nez, & qui fait ſentir mauvais, parce qu'elle bouche les conduits. DAC.

40. *Balbinum polypus Hagnes.*] Ce pauvre Balbin, qui ne nous eſt point conu d'ailleurs, ſe ſeroit bien paſſé du ridicule que lui done ici Horace en le citant pour exemple de la vertu qu'il recommande. Un polipe eſt une excreſcence de chair, qui vient dans le nés, & qui fait ſentir mauvais. Je lis dans ce vers *Hagnes*, au lieu d'*Agnæ*, & je ſuis fondé ſur l'autorité de deux manuſcrits, de Van Pauteren, de Baxter, de M. Bentlei, & de M. Cuningam. Le nom d'*Hagne* ou d'*Hagna* ſe trouve dans les inſcriptions & dans les anciens marbres. C'étoit un nom Grec, à qui les Latins ont quelquefois doné une terminaiſon Latine. J'ai préféré la terminaiſon Grèque, pour le diférencier davantage d'*Agna*, que quelques copiſtes avoient aparemment fouré ici, & qui ne ſauroit y convenir. *Agna* quoique de genre féminin, ne pouvoit être qu'un ſurnom d'home, comme *Aſina*, *Scrofa*, *Pica*, *Panthera*, *Ovicula*, *Capella*, & *Vaccula*; ainſi que M. Bentlei l'a obſervé. Cette Agnès, dont il eſt parlé ici, étoit aparemment une afranchie. SAN.

41 VELLEM IN AMICITIA SIC ERRAREMUS] Car ce qui eſt ſotiſe ou aveuglement en amour, en amitié deviendroit vertu. DAC.

41. *Vellem in amicitiâ*, *&c.*] Rien n'eſt plus beau que ce ſentiment. Mais auſſi l'amitié eſt un ſujet, ſur lequel les anciens

ciens triomphent. Ils y conoiſſoient des délicateſſes que nous ignorons. SAN.

42 ET ISTI ERRORI NOMEN VIRTUS POSUISSET HONESTUM] Au lieu que la malice naturelle aux hommes nous a accoutumez à donner le nom de dupes à ceux qui ne conoiſſent pas les défauts de leurs amis, ou qui tâchent de les excuſer, il faudroit que la Vertu eût pris ſoin de les faire appeller des amis complaiſans, des amis honnêtes, de véritables amis. Car les hommes, qui ne pratiquent d'ordinaire les Vertus que par faſte & par oſtentation, ſuivroient volontiers celle-là, ſi elle avoit un nom qui flatât leur vanité. C'eſt un des paſſages d'Horace dont je ſuis le plus charmé : Car c'eſt le cœur qui parle, & non pas l'eſprit, & on doit faire plus de cas de l'un que de l'autre. DAC.

43 AT PATER UT GNATI, SIC NOS DEBEMUS AMICI] Si nous ne voulons pas faire comme les amans, au moins devrions-nous faire comme les peres, &c. C'eſt la force de cette adverſative, *at*, *mais au moins*. DAC.

44 STRABONEM APPELLAT PÆTUM PATER] *Strabo*, louche, qui a les yeux entierement tournez, & ce mot vient du Grec στρέφειν, *tourner*. Mais *pætus* eſt celui qui les détourne tant ſoit peu en les fermant à demi, ce qui a même de la grace, & l'on peignoit ainſi les yeux de Venus. DAC.

44. *Strabonem adpellat, &c.*] *Strabo* ou *Strabus* ſe dit proprement de celui qui a les yeux de travers, & *pætus* de celui qui les tourne un peu de côté en les fermant à demi. *Pullus* ſignifie la même choſe que *pupus* & *pupillus*, qui ſont des termes de careſſe. Il eſt parlé du dernier ſur le vers 216 de la ſatire *Si rarò ſcribes*. SAN.

45 ET PULLUM, MALE PARVUS SI CUI FILIUS EST] *Pullus* eſt un mot de careſſe : *mon petit pouſſin*, *mon petit mignon*. DAC.

MALE PARVUS] *Extrêmement petit*. Car *malè* eſt quelquefois augmentatif. DAC.

46 UT ABORTIVUS FUIT OLIM SISYPHUS] Le Nain de Marc Antoine. Il n'avoit que deux pieds de haut, & il étoit ſi fin & ſi ruſé, qu'on l'appelloit Siſyphe : car Siſyphe avoit été l'homme le plus fin de ſon temps. C'eſt pourquoi on diſoit en proverbe : *Siſyphi artes*, les artifices de Siſyphe. DAC.

47. *Siſyphus.*] C'étoit un nain de Marc Antoine, qui n'avoit que deux piés de haut, & qui fut nomé Siſiphe à cauſe de ſon eſprit fin & ruſé. Dans la ſatire que je viens de citer on trouve *vafer Siſyphus*. C'étoit le caractere de l'ancien Siſiphe. SAN.

47 HUNC, VARUM, DISTORTIS CRURIBUS] Un pere appelle *Varus* ſon fils, qui a les jambes entierement tortuës : car

varus est proprement un homme dont les jambes se touchent par le milieu du dedans, en faisant deux arcs en dehors, de maniere que les genoux & les pieds sont fort separez. Au contraire de *valgus*, dont les genoux & les pieds sont unis, & font comme un cercle tout rond au milieu, comme une parenthese (). Ce pere adoucit donc le défaut de son fils en l'appellant *varus:* car quoique *varus* soit un défaut, ce mot n'a rien de fâcheux, en ce qu'il n'a pas l'air de reproche. DAC.

Varum, distortis cruribus.] C'est à dire, *Varum adpellat eum, qui est cruribus distortis.* *Varus* est un home, qui a les jambes courbées en dedans. SAN.

48 ILLUM BALBUTIT SCAURUM PRAVIS FULTUM MALE TALIS] *Scaurus* est un homme qui a les pieds tournez, & qui marche sur la cheville du pied. Le pere donc qui a un fils de cette maniere, l'appelle *scaurus*, parce qu'il n'a pas d'autre mot plus doux; mais il a soin de l'adoucir en bégayant, & en prononçant *scaulus*. C'est pourquoi pour conserver la grace de ce passage, il faut lire *balbutit scaulum.* Ce pere n'ose pas prononcer *scaurus*, de peur de chagriner son fils; il dit en bégayant *scaulus*, & par-là il adoucit le mot. Le verbe *balbutit* prouve qu'il faut lire necessairement *scaulum:* car ceux qui bégayent ne sauroient le prononcer autrement. Quand Aristophane contrefait le langage d'Alcibiade, il dit toujours: ὀλᾷς, θεωλός, κόλακος, pour ὁρᾷς, θεωρός, κορακός. DAC.

48. *Balbutit Scaurum.*] On apeloit *scaurus* celui qui marchoit sur le côté du pié. Il est à remarquer que tous ces noms *Strabo*, *Pætus*, *Pullus*, *Varus*, & *Scaurus* étoient des surnoms de plusieurs illustres familles; d'où vient qu'il n'est pas surprenant que les peres les donassent volontiers à leurs enfans, comme pour couvrir leur diformité par un beau nom. M. Dacier, pour conserver la grâce de ce passage, veut qu'on lise ici *Scaulum.* Mais M. Bentlei a fort bien montré que l'exemple d'Aristophane, dont le commentateur François s'autorise, n'a rien de commun avec ce passage d'Horace; & que le verbe *balbutit* se raportant à *Varum* aussi bien qu'à *Scaurum*, la même raison que l'on produit pour lire *Scaulum* ne doit pas avoir moins de force ponr obliger de lire *Valum.* J'ajoute que mettre des L au lieu des R n'est pas le défaut de ceux qui bégaïent, mais de ceux qui grasseient, ce qui est fort diférent. Ces peres en donant ce nom à leurs enfans prenoient une prononciation enfantine, comme font souvent les nourices & les meres en les caressant; & c'est ce qu'Horace apelle *balbutire.* SAN.

Talis fultum malè pravis.] Les grammairiens avoient mis *pravis fultum male talis*, aparemment parceque le vers leur paroissoit plus beau. C'est un principe, dont M. Cuningam a souvent abusé, comme nous l'avons remarqué ailleurs. Ici il

l'a

l'a quité, pour rétablir le texte ainsi que je le represente. Une autre raison a trompé les grammairiens, c'est qu'ils ont cru que *malè* se raportoit à *fultum*, au lieu qu'il se raporte à *pravis*. Horace dit *tali malè pravi*, comme il a dit dans cette même satire *malè lippus*, *malè parvus*, *malè laxus*. SAN.

49 PARCIUS HIC VIVIT] Horace fait l'application de l'exemple qu'il vient de donner des peres, & il montre comment on doit expliquer les défauts de son prochain. DAC.

49. 50 INEPTUS ET JACTANTIOR HIC PAULO EST] L'étenduë du mot *inepte* est fort grande dans l'usage de la Langue Latine, car il signifie proprement un mauvais plaisant, un homme qui fait tout à contretemps, qui parle plus qu'il ne faut, & quand il ne faut pas parler, qui veut paroître ce qu'il n'est pas, & qui n'a aucun égard ni à la dignité, ni à la commodité de ceux avec qui il est. Ce n'est donc pas sans raison qu'Horace joint ici *ineptus*, *inepte*, avec *jactantior*, fanfaron: Car l'un est une suite de l'autre. DAC.

CONCINNUS AMICIS POSTULAT UT VIDEATUR] Il veut paroitre homme de bonne compagnie. Car c'est ce que signifie proprement ici *concinnus*, qui est directement opposé à *ineptus*. DAC.

51 AT EST TRUCULENTIOR] *Truculentus*, brusque, brutal, qui rompt en visiere aux gens, qui ne garde point de mesures. DAC.

52 SIMPLEX] *Simple*, qui dit ce qu'il pense, & qui ne va point par deux chemins: ce qui est une marque de courage. DAC.

53 CALDIOR EST, ACRES INTER NUMERETUR] Car il n'y a rien qui puisse être interpreté plus favorablement que la promptitude de ces gens qui prennent feu fort vivement. Il seroit bien plus difficile de donner un bon tour à la tiedeur, pour la faire prendre en bonne part. Il n'y a rien de plus fade que les tiedes, les gens froids valent sans comparaison beaucoup mieux. C'est même une verité Evangelique. DAC.

55 AT NOS VIRTUTES IPSAS INVERTIMUS] Bien loin d'excuser ou d'expliquer favorablement les défauts de nos amis, nous renversons leurs vertus & toutes leurs bonnes qualitez, en leur donnant l'air & le nom de vices. Car c'est ce que signifie *virtutes invertere*, changer les vertus en vices. Horace va s'expliquer. DAC.

55. *Virtutes ipsas invertimus.*] Le poëte choisit pour exemple de cette verité trois vertus, la probité, la prudence, & la simplicité. Par cette derniere vertu il faut entendre une certaine maniere d'agir ronde & franche, qui passe souvent par dessus les bienséances par inatention plutôt que par impolitesse. SAN.

56 SIN-

56 SINCERUM CUPIMUS VAS INCRUSTARE] Quand on avoit acheté des vaisseaux qui se trouvoient de méchante terre, ou qui avoient quelque mauvaise odeur, on y faisoit par dedans un enduit, & comme une espece de vernis avec de certaines liqueurs qui leur faisoient perdre toute leur odeur. Mais on ne faisoit point cette incrustation aux bons vaisseaux: car elle auroit été inutile, ou même elle auroit pû faire soupçonner qu'on auroit voulu corriger par-là quelque défaut naturel. C'est pourquoi quand on disoit: *sincerum vas incrustare*, c'étoit dire proprement: *gâter un bon vaisseau par un méchant vernis*. Cela explique fort heureusement la pensée d'Horace; mais dans la traduction il a falu prendre necessairement un autre tour. DAC.

56. *Sincerum cupimus vas incrustare.*] C'est une expression figurée. Le vernis n'est bon que pour les vâses, qui sont d'une matiere commune, ou qui ont une mauvaise odeur. SAN.

57 PROBUS QUIS NOBISCUM VIVIT, MULTUM EST DEMISSUS HOMO] C'est un homme abject, qui n'a ni courage ni ambition: & comme c'est le propre de la probité de rendre debonnaire, patient, & juste, elle passe ordinairement pour bassesse dans l'esprit des hommes corrompus, qui prennent au contraire pour grandeur de courage, la violence, l'injustice, & l'emportement. * M. Bentlei trouve que ce passage a été un écueil pour tous les interprêtes, & il n'a pas vu qu'il est le seul qui s'y est brisé. Rien n'est plus éloigné de la vérité & du naturel que le changement qu'il fait à ce passage qu'il corrige de cette maniere:

——— ——— Probus quis
Nobiscum vivit, multum demissus homo ille;
Tardo ac cognomen pingui damus.

Où il prend *demissus homo* pour le même que *probus*, & il prétend que c'est à celui-là même qu'on donne les surnoms de *tardus*, & de *pinguis*. Malheureusement pour lui il avoit trouvé dans Ciceron *demissus* avec *probus*. Mais s'il avoit voulu chercher il l'auroit aussi trouvé joint avec *humilis*, avec *afflictus*, & il auroit vu qu'ici *demissus homo* est un homme abbattu, un homme bas, qui n'a ni courage ni ambition. Le *multum* même qu'Horace a ajouté prouve qu'il est pris ici en mauvaise part, * DAC.

57. *Probus qui nobiscum vivit, &c.*] J'ai suivi dans ces deux vers l'explication de M. Bentlei, qui m'a paru la plus raisonable de toutes. SAN.

Multùm demissus homo.] Ce n'est point ici un vice, mais une vertu comme atachée à la veritable probité. * Cicéron a dit:

* Cicéron au second livre de l'Orateur, n. 43... Dans la harangue pour Murena n. 40.

dit: *ea omnia, quæ proborum, demissorum, non acrium, non pertinacium, non litigiosorum, non acerborum sunt, valde benevolentiam conciliant.* Et ailleurs : *sit apud vos modestiæ locus, sit demissis hominibus perfugium.* SAN.

58 ILLI TARDO COGNOMEN PINGUIS DAMUS] *Tardus*, lent, pareſſeux : ce qui peut venir fort ſouvent d'une bonne cauſe. Car un homme peut être lent par précaution & par prudence, pour bien penſer à ce qu'il doit faire. C'eſt pourquoi Ciceron écrit dans le IV. Livre de ſes Queſtions Academiques : *Vide quam sit cautus is, quem isti tardum vocant.* „ Voyez combien eſt ſage & prudent celui que ces gens appel„ lent lent & pareſſeux." Mais *pinguis* eſt ce que nous diſons d'un homme épais: ce qui ne peut jamais être excuſé, ni expliqué favorablement. Il faut donc bien s'empêcher de donner dans le ſens du vieux Commentateur, qui a cru qu'Horace avoit dit, *Illum qui pinguis est, tardum appellamus.* DAC.

58. *Illi tardo ac cognomen pingui damus.*] On a voulu découvrir de l'opoſition entre ces deux mots *tardus* & *pinguis*, & dans la néceſſité de doner à l'un des deux une ſignification avantageuſe, on s'eſt partagé, & en ſe partageant on n'a fait que multiplier l'embaras & augmenter le ridicule. Où trouvera-t'on jamais que les Latins aient érigé en vertu *tarditas* ou *pinguitudo ?* Horace opoſe *tardus* & *pinguis*, à *probus* & à *demissus*. Un home qui a de la probité & de la modeſtie eſt, diſons-nous, un home peſant & épais, c'eſt un ſtupide. Je mets ici *illi*, qui eſt la leçon de preſque tous les manuſcrits, & j'ajoute *ac*, après M. Bentlei. Cette conjonction a fort bien pu échaper aux copiſtes parceque le vers peut s'en paſſer ; & les grammairiens l'ont aparemment retranchée, faute d'avoir bien pris le veritable ſens de cette conſtruction. Cette erreur même a été cauſe que quelques-uns ont oſé mettre *pinguis* au lieu de *pingui*. Horace s'eſt ſervi ici du régime d'attraction, dont nous avons parlé ſur les odes. SAN.

59 NULLIQUE MALO LATUS OBDIT APERTUM] C'eſt une metaphore priſe d'un homme qui ſe bat à l'épée ou au fleuret, qui donne jour à ſon ennemi en ſe découvrant & en ſe mettant hors de garde ? *obdere*, *ostendere*, *obvertere*, préſenter. DAC.

59. *Latus obdit.*] La conſtruction eſt *obdit latus nulli malo apertum*, *obdere* ſignifie couvrir, cacher. M. Dacier n'y penſoit aſſurément pas quand il a dit le contraire. SAN.

60 CUM GENUS HOC INTER VITÆ] Ces deux vers ſont fort beaux, & peignent admirablement la Cour. Saluſte a dit de même, qu'à la Cour *ad reprehendenda aliena dicta & facta ardet omnibus animus, vix satis apertum os, aut lingua prompta videtur.* „ Tout le monde brûle d'envie de reprendre les

„ ac-

„ actions & les paroles d'autrui. Ils ne trouvent jamais que „ leur bouche ſoit aſſez grande, ni leur langue aſſez prompte. DAC.

60. *Verſemur.*] Deux ſavans critiques ont rapelé cette leçon d'un excellent manuſcrit. Elle eſt autoriſée, elle fait un ſens plus beau que *verſetur*, & elle eſt moins ſuſpecte. SAN.

61 CRIMINA] Les médiſances, les calomnies. DAC.

62 FICTUM ASTUTUMQUE VOCAMUS] *Aſtutus* eſt pris ici en mauvaiſe part. DAC.

63 SIMPLICIOR SI QUIS] Par *ſimplicior* Horace entend un homme qui va un peu trop ſon grand chemin, & qui ne connoiſſant pas bien toutes les manieres du monde, & ne voulant pas s'en informer, tombe quelquefois dans des contre-tems. DAC.

63. *Simplicior quis & eſt.*] Lambin a varié en cet endroit, & il a toujours mal pris ſon parti. D'abord il avoit mis *ſimplicior ſi quis :* mais aïant reconu enſuite que cette leçon n'étoit pas ſoutenable, il mit dans le texte *ſimplicior quis at eſt*, qui eſt moins mauvaiſe. La premiere leçon ne paroit dans aucun manuſcrit, & la ſeconde eſt conteſtée. Celle que j'ai ſuivie eſt de tous les manuſcrits qui ont paſſé ſous les yeux de Cruquius, de Pulman, de Vander Béken, & de M. Bentlei. *Et* eſt ici pour *etiam.* Horace ſe done à deſſein un caractere de ſimplicité, pour détruire l'idée que ſes ennemis donoient de lui, en le faiſant paſſer pour un adroit & delié courtiſan. *Libenter* ſignifie ici bonement, ſans façon. SAN.

QUALEM ME SÆPE LIBENTER] Horace ſe met ici du nombre de ces gens ſimples & groſſiers dont il vient de parler; mais il dit cela en riant, pour faire ſa cour à Mecenas: car ce n'étoit point du tout-là ſon défaut. Au contraire, il étoit retenu, timide, & parloit peu. Et bien loin qu'il pût tomber dans les fautes dont il s'accuſe, il ſavoit donner aux autres des preceptes très-ſages & très-judicieux, pour leur apprendre à les éviter. On n'a qu'à voir les Epîtres XIII. & XVII. du I. Livre. Mais cela a de la grace, de s'accuſer ainſi gratis; & non pas tant comme aïant fait les fautes, que comme aiant pû les faire, & par la peur d'y être tombé. DAC.

LIBENTER] On n'a pas pris garde à l'uſage de ce mot. Il eſt juſtement ici dans le même ſens auquel on employe quelquefois dans quelque Province notre mot *volontiers : Il a volontiers fait cela ;* pour dire, qu'il peut bien l'avoir fait ſans miracle. Cela me paroît fort remarquable. DAC.

64 OBTULERIM] Je me ſerai preſenté à vous. DAC.

65 IMPELLAT] D'autres liſent *appellet*, qui eſt fort bon & fort Latin ; mais j'aime encore mieux *impellat*, qui marque mieux la groſſiereté d'un homme qui a mal pris ſon tems

pour

pour aborder un grand Seigneur, & le chagrin qu'il lui donne par cet abord, c'est comme s'il le heurtoit lourdement, qu'il se laissât tomber sur lui, & qu'il l'accablât par sa pesanteur. Theophraste a fait un Chapitre de ce contre-tems : περὶ ἀκαιρίας, & il le définit parfaitement : Ἡ μὲν οὖν ἀκαιρία ἐστιν ἐπίτευξις λυποῦσα τοὺς ἐντυγχάνοντας. *Le contre-tems est un abord qui chagrine ceux qu'on approche.* DAC.

65. *Adpellet.*] Lambin a mieux réussi dans cette correction que dans la precédente. Celle-ci est d'un manuscrit, & cette autorité est fortifiée par celle de l'ancien scoliaste, qui explique *adpellet* par *adpellaverit*, *interpellet*. La leçon ordinaire *impellat* est la moins bone. *Impellere* signifie pousser, heurter lourdement; ou persuader, émouvoir, exciter : ce qui ne sauroit entrer dans le sens d'Horace. SAN.

66 COMMUNI SENSU PLANE CARET] Sous prétexte que le simple sens commun sans préceptes & sans aucun usage du monde, suffit pour empêcher qu'on ne fasse de ces contre-tems. Mais Horace a raison de condamner ce jugement, comme une injustice. Car il y a mille autres choses qui peuvent naturellement faire tomber un homme dans cet inconvenient, sans qu'on puisse dire de lui, qu'il n'a pas le sens commun. C'est une faute, c'est même un défaut : mais on ne peut pas pousser cela plus loin. Aussi Theophraste n'a eu garde de le mettre dans le Chapitre περὶ ἀπονοίας, de la folie. DAC.

66. *Communi sensu planè caret.*] Ce n'est pas à dire, il n'a point le sens commun, ainsi que nos traducteurs l'ont rendu. Horace nous represente ici un home de bon sens, mais qui ne sait pas bien observer le tems & le lieu pour aborder les Grans : & c'est cette atention à garder les bienséances que les Latins * ont souvent entendue par *sensus communis*, comme M. Bentlei l'a parfaitement bien prouvé. Nôtre poète, dans la satire *Eupolis atque Cratinus*, dit dans le même sens : *haud illud quærentes num sine sensu, tempore num faciant alieno.* SAN.

67 QUAM TEMERE IN NOSMET LEGEM SANCIMUS INIQUAM] En établissant cette loi, de mal expliquer les actions & les inclinations de nos amis, nous nous faisons tort à nous-mêmes. Car personne n'étant sans défauts, nous devons nous attendre à être traitez des autres de la même maniere que nous les traitons. DAC.

68 OPTIMUS ILLE EST] Car parmi les hommes ce superlatif *optimus*, ne peut pas marquer le dernier degré de la perfection, qui est exempte de toute sorte de défauts & de vices : c'est seulement un terme de comparaison par rapport à ceux qui

* Sénèque au livre premier des bienfaits, n. 12.... Cicéron au livre second de l'Orateur, n. 16.

qui ont de plus grands défauts que nous ; & en plus grand nombre. DAC.

71 INCLINET] Qu'il panche de ce côté-là. Ce mot eſt venu à Horace de *compenſet* du vers precedent. Car ils ſont tous deux des termes pris de la Balance. DAC.

73 QUI NE TUBERIBUS PROPRIIS] C'eſt un précepte divin, puiſque notre Seigneur l'a ſanctifié en le recommandant lui-même en d'autres termes, dans le VII. Chapitre de ſaint Mathieu: *Hypocrita, ejice primùm trabem de oculo tuo, & tunc videbis ejicere feſtucam de oculo fratris tui.* „ Hypocrite, ôte „ premierement la poutre qui eſt dans ton œil, & puis tu „ penſeras à tirer le fêtu de l'œil de ton frere. DAC.

76 DENIQUE QUATINUS EXCÎDI PENITUS VITIUM IRÆ] Horace attaque ici un ſecond abus, qui étoit fort ordinaire à Rome, & qui n'eſt pas moins grand que le premier: C'eſt qu'une infinité de gens, en ſuivant aveuglément la doctrine des Stoïciens, ne mettoient aucune difference entre les moindres fautes, & les plus grands crimes, & prétendoient qu'on devoit les punir avec la même ſeverité. Cette matiere eſt liée naturellement avec la precedente. Car puiſque tous les hommes ont leurs défauts, & que ces défauts ne peuvent même être déracinez, il s'enſuit de-là, non ſeulement que nous devons avoir une indulgence reciproque les uns pour les autres; mais auſſi que nous devons nous ſervir des lumieres de notre Raiſon, pour peſer les fautes de notre prochain; afin de ne pas nous tromper dans le jugement que nous en devons faire. Cela eſt parfaitement bien ſuivi. DAC.

76. *Denique quatenus, &c.*] Ici commence la ſeconde partie de cette pièce. La tranſition que j'ai ajoutée ſufit pour montrer la dépendance qu'elle a de la premiere. J'ai dit ailleurs que les Stoïciens apeloient *ſtultos*, fous, tous les gens vicieux. *Quatenus* eſt dans ce vers pour *quoniam*, puiſque; & c'eſt ainſi que notre poète l'emploie aſſés ſouvent. SAN.

77 STULTIS HÆRENTIA]. Il parle comme les Stoïciens, qui appelloient *ſtultos*, fous, tous les vicieux, & qui n'exceptoient de ce nombre que leur Sage. DAC.

80 SI QUIS EUM SERVUM] Horace fait voir le ridicule de cette opinion par cet exemple. Il n'y a perſonne de bon ſens qui ne prît pour un fou, celui qui feroit pendre un valet, qui en deſſervant auroit mangé quelque reſte de poiſſon, & trempé ſes doigts dans la ſauce. Celui qui rompt avec ſon ami pour une legere faute, eſt encore beaucoup plus fou. DAC.

81 TEPIDUMQUE LIGURIERIT JUS] *Ligurire* eſt manger lentement & avec plaiſir, comme les friands, qui choiſiſſent ce qu'il y a de meilleur. Il vient du mot λείχειν, *lecher.* C'eſt pourquoi Terence a dit des Courtiſanes, que quand elles mangent

gent ſeules, elles dévorent; mais quand elles mangent avec leurs amans, elles font les délicates:

Quæ cum amatore ſuo cùm cœnant, liguriunt. DAC.

JUS] La ſauce, ou du poiſſon, ou de quelqu'autre plat, cela doit être indifferent. Horace ajoute *tepidum*, pour excuſer en quelque maniere ce valet qui auroit été tenté par cette occaſion, voyant que la ſauce étoit encore chaude. DAC.

82 LABEONE INSANIOR] C'eſt Marcus Antiſtius Labeo, fort ſavant en Droit, & ſi entêté des Coûtumes de l'ancienne République, qu'il ne laiſſoit rien paſſer à Auguſte, qui ne fût conforme à cette antiquité, & qu'il prenoit la liberté de le contredire le plus ſouvent. Un jour qu'on éliſoit des Senateurs, comme chaque Senateur en nommoit un, Antiſtius Labeo choiſit Lepidus, le mortel ennemi d'Auguſte, & qui étoit encore alors en exil, Auguſte lui aiant demandé, s'il ne connoiſſoit perſonne plus digne de cette Charge: il lui répondit fierement: *Suum quiſque judicium habet.* „ Chacun a ſon jugement." C'eſt donc pour faire ſa Cour à Auguſte qu'Horace a fait ce proverbe: *Labeone inſanior*, „ plus fou que Labeon. Ce qui ne donne aucune atteinte aux Ecrits de ce ſavant Juriſconſulte, qui étoient fort eſtimez. * M. Bentlei trompé par la grande reputation de Labeon a condamné mon explication ſans la comprendre, & rien n'eſt plus mal imaginé que ſa correction, car il veut qu'Horace ait écrit, *Labieno inſanior*, ſous prétexte qu'il y avoit un Orateur nommé Labienus, très-mordant, qui dechiroit tout le monde, & qui à cauſe de ſa méchanceté fut appellé *Rabienus.* Belle raiſon pour changer un texte reçu, & qui fait alluſion à des faits certains! Il eſt conſtant que Labeon paſſoit pour un écervelé à cauſe de ſa liberté outrée. Horace l'appelle fou, comme Seneque l'a appellé *Vecors. Agitabat eum*, dit-il, *libertas nimia & vecors.* Qualité toujours odieuſe aux Princes. Ce qu'Horace dit ici de lui ne pouvoit pas manquer de plaire à Auguſte qui ne l'aimoit point. V. les Chapp. X. & XII. du XIII. Liv. d'Aulugelle. * DAC.

82. *Labeone inſanior inter ſanos dicatur.*] C'eſt à dire *ab omnibus ſanis.* M. Dacier a manqué abſolument la penſée d'Horace, quand il a traduit: cet home là, mile fois plus fou que Labéon, pouroit-il être mis au nombre des ſages? Il y a une autre dificulté, qui concerne la coreſtion du texte. Tous les interprètes ont reconu ici Marcus Antiſtius Labéo ſavant juriſconſulte & grand partiſan de la liberté, qui réſiſta ſouvent à Auguſte, quand ce prince entreprenoit d'y doner ateinte. Mais il n'y a pas d'aparence qu'Horace ait oſé déchirer ſi cruellement un home, à qui ſa charge de ſénateur, ſes emplois de préteur & de gouverneur de province, ſa ſageſſe, ſa capacité, ſes

ſes richeſſes donoient un ſi grand crédit dans la république. Cette licence du poète ſatirique n'auroit pas manqué de déplaire à Augaſte, qui avoit fait l'honeur à Labéon de le mettre du nombre de ceux qui rempliſſoient à leur choix les places vacantes dans le ſénat, & qui lui avoit même ofert le conſulat. Enfin Horace parle ici d'un home déja reconu généralement pour fou par tout ce qu'il y avoit à Rome de gens ſages, & rien n'eſt plus opoſé au caractere que Tacite & Pomponius nous ont laiſſé d'Antiſtius Labéo. Perſuadé de ces raiſons M. Bentlei a propoſé de ſubſtituer dans le texte *Labieno* à *Labeone*. Mais ce remède n'eſt nullement neceſſaire. Il y avoit conſtamment à Rome pluſieurs familles, qui portoient le ſurnom de Labéon. Sans doute que quelcun de ceux-ci avoit fait quelque folie aprochante de celle dont il s'agit ici. SAN.

83 HOC FURIOSIUS] *Hoc* eſt un ablatif : *plus furieux que ce que feroit ce maître qui, &c.* DAC.

85 QUOD NISI CONCEDAS] Si tu ne demeures d'accord, que la faute qu'il a commiſe eſt fort petite, &c. DAC.

86 ACERBUS ODISTI ET FUGIS] * Cet *acerbus* doit être joint avec *odiſti*, comme je l'ai ponctué. M. Bentlei pouvoit s'empêcher d'appeller cette ponctuation ſienne, après l'avoir trouvée dans mon édition & dans ma traduction. * Cela eſt auſſi éloigné de ce beau précepte de Pythagore,

Μήδ' ἔχθαιρε φίλον σὸν ἁμαρτάδος εἵνεκα μικρῆς.

Ne hais point ton ami pour une legere faute. Que ce précepte de Pythagore eſt éloigné des maximes de l'Evangile, qui veut qu'on ait de la charité même pour ſes ennemis. DAC.

DRUSONEM] C'etoit un uſurier fort célèbre, & un fort impertinent Hiſtorien. * M. Bentlei veut qu'on liſe *Ruſonem*, parce qu'il y avoit des Ruſons dans ce temps-là. Belle raiſon! * DAC.

86. *Ruſonem.*] Ce Ruſon étoit un double fléau de ceux à qui il prêtoit de l'argent: il les ruinoit par ſes uſures, & il les ennuioit à mort par la lecture de ſes ouvrages. Preſque tous les manuſcrits portent ici *Ruſonem*; & non pas *Druſonem*, qui n'a paru dans les éditions que depuis Alde Manuce. Le nom de Ruſon étoit ordinaire chés les Romains. SAN.

87 QUI NISI CUM TRISTES MISERO VENERE CALENDÆ] Ce vers exprime bien les inquiétudes d'un homme qui voit échoir le terme où il doit paier le capital, ou les intérêts que l'on paioit le premier du mois. C'eſt pourquoi il appelle ce jour-là triſte, comme les Grecs l'appelloient ἀποφράδα, malheureux, qu'on n'oſe nommer. DAC.

89 PORRECTO JUGULO HISTORIAS, CAPTIVUS UT, AUDIT] Ce Druſon étoit juſtement comme le riche uſurier dont

dont Philoſtrate parle dans le Polemon, qui faiſoit toujours ajouter cette clauſe dans ſes Contracts : *τὸ καὶ μελετῶντος ἀκροάσεσθαι, qu'on ſeroit tenu de l'entendre declamer*, & ſi quelqu'un y manquoit, il ne manquoit pas de le pourſuivre. Druſon donc obligeoit ſes débiteurs, qui n'étoient pas en état de le paier, à aller entendre lire les hiſtoires qu'il avoit compoſées, & à ce prix il leur donnoit du temps. Je connois tel homme qui ne ſauroit uſer d'une contrainte plus rude contre ſes debiteurs. Horace dit, que ces miſerables écoutoient Druſon, *porrecto jugulo*, en étendant le cou, pour faire ſemblant d'écouter mieux. Car c'eſt la contenance de ceux qui ſont attentifs. Cruquius s'eſt fort trompé à ce paſſage, en voulant expliquer *hiſtorias*, *des injures*, *des duretez*. DAC.

CAPTIVUS UT] Ces deux mots *comme un eſclave*, ſont venus de *porrecto jugulo*, parce que ce cou étendu & roide; qui eſt la marque d'une forte application, eſt auſſi une marque de reſpect, & c'étoit la contenance ordinaire des eſclaves devant leurs Maîtres. C'eſt pourquoi Tireſias dit à Ulyſſe dans la V. Satire du Livre II.

——— ——— Davus ſis comicus, atque
Stes capite obſtipo, multum ſimilis metuenti. DAC.

89. *Porrecto jugulo.*] Il compare l'atention forcée de ce malheureux debiteur à la poſture d'un captif, qui tend le cou à la chaîne. SAN.

90 COMMINXIT LECTUM] *Lectum triclinii*, le lit de la table. DAC.

91 CATILLUM EVANDRI MANIBUS TRITUM] Le vieux Commentateur a cru que cet Evandre étoit un ouvrier célèbre qu'Antoine avoit mené d'Athenes à Alexandrie, & qui fut conduit de-là à Rome avec les autres priſonniers. Mais il ſe trompe aſſurément. Le mot *tritum* ne peut être dit de l'ouvrier qui avoit fait le baſſin, * ou du moins c'eſt un terme fort extraordinaire & fort éloigné de l'uſage commun. Mais il ſe dit fort naturellement, de celui qui s'en ſervoit. *Terere*, manier. * C'eſt ici l'ancien Evandre qui fonda l'ancienne Rome ſur le mont Palatin. Horace veut par-là recommander l'antiquité & la valeur du plat dont il parle, qui en effet auroit été d'un fort grand prix. * C'eſt ainſi que Damaſippe dans la III. Sat. du Liv. II. dit *qu'il rechercha avec grand ſoin les Cuvetes antiques où le ruſé Siſyphe s'étoit lavé les pieds.* Ces Cuvetes de Siſyphe auroient été plus anciennes, que ce baſſin d'Evandre. Le *tortum* que M. Bentlei voudroit mettre pour *tritum* eſt inſuportable à toute oreille délicate. * DAC.

DEJECIT] Les Stoïciens qui ne pardonnoient rien, n'auroient eu garde de pardonner à un eſclave qui auroit caſſé un plat

plat de ce prix-là. Epictete, qui avoit bien connu que ce sentiment étoit indigne d'un Philosophe, le corrigea dans la suite: car il donna ce precepte merveilleux contre ces sortes d'accidens: Τὸ βούλημα τῆς φύσεως καταμαθεῖν ἔστιν ἐξ ὧν οὐ διαφερόμεθα πρὸς ἀλλήλους. οἷον ὅταν τοῦ γείτονος παιδάριον κατάξῃ τὸ ποτήριον, ἢ ἄλλο τι, πρόχειρόν ἐστιν εὐθὺς λέγειν ὅτι τῶν γινομένων ἐστιν. Ἴσθι οὖν, ὅτι ὅταν καὶ τὸ σὸν καταγῇ, τοιοῦτον εἶναί σε δεῖ, ὁποῖον ὅταν καὶ τοῦ ἄλλου καταγῇ. *Nous pouvons apprendre l'intention de la Nature, par les choses sur lesquelles nous ne sommes point en different entre nous, & que nous voions tous du même œil. Par exemple: lorsque l'esclave de ton voisin a cassé une coupe, ou quelque autre chose; tu ne manques pas de dire d'abord, que c'est un accident ordinaire. Sache donc, que quand un esclave a cassé une coupe à toi, tu dois être le même que tu étois quand la coupe de ton voisin a été cassée.* Cette maxime est d'un plus grand usage qu'on ne pense: Elle vient à tout, depuis la plus grande chose jusqu'à la plus petite. DAC.

91. *Evandri manibus tritum.*] C'est-à-dire, *tornatum*, *cælatum*, *fabricatum*. Virgile a dit de même, *hinc radios trivere rotis:* & Pline, *vitrum aliud flatu figuratur, aliud torno teritur.* Mais comme les Latins apeloient également *toreuma* un ouvrage travaillé au tour ou au ciseau, & qu'ils emploioient indiféremment les mots *tornus* & *terere* pour ces deux sortes d'ouvrages, parce qu'ils se faisoient par les mêmes ouvriers, je croi que ce plat avoit été plutôt ciselé que tourné. Cet Evandre, dont parle Horace, étoit selon toute aparence Aulanius Evander, qui excelloit en ce tems-là dans la sculpture & dans la gravure, comme il est constant par le témoignage de Pline & des anciens Scoliastes. Ceux qui ont reconu ici le roi Evandre font faire à nôtre poète une exagération énorme. C'auroit été une chose bien rare qu'un plat, qui se seroit conservé entier pendant tant de siècles. C'est tout ce qu'auroient pû faire des statues de marbre & de bronze. Il y a plus: on ne pouvoit placer plus mal de la vaisselle de prix, que sur la table du roi Evandre, qui avoit pour palais une chaumine, pour trône, un siége de bois ordinaire; & dont les lits étoient de feuilles ou de gason; & les tapis, de peaux de bêtes: *res inopes Evandrus habebat.* SAN.

92 AUT POSITUM ANTE MEA QUIA PULLUM IN PARTE CATINI] Ceci n'est pas dit au hazard. Horace a eu en vûë les Stoïciens, qui avoient donné en détail des règles pour toutes les actions de la vie civile, & qui avoient si fort outré les préceptes de table, qu'ils y avoient fait paroître, comme ailleurs, plus de severité que de sagesse. Car selon eux c'étoit un crime irremissible, d'avoir touché à la part d'un autre dans un festin, ou d'avoir pris pour soi la plus grosse ou la meilleu-

re part; parce que cela renversoit la communauté & l'égalité, qui sont les fondemens de la societé. Epictete, qui corrigea ensuite en beaucoup de choses ce que cette Secte avoit de trop dur, adoucit aussi ces préceptes de la table: Car il se contente de dire: Ὅταν οὖν συνεσθίῃς ἑτέρῳ, μέμνησο οὐ μόνον τὴν πρὸς τὸ σῶμα ἀξίαν τῶν παρακειμένων ὁρᾶν, ἀλλὰ καὶ τὴν πρὸς τὸν ἑστιάτορα οἵαν δεῖ φυλαχθῆναι. *Quand tu manges donc chez quelqu'un, ne songe pas tant à contenter ton appetit, en choisissant ce qui te paroît meilleur, qu'à avoir pour celui qui te traite tous les égards qui lui sont dûs.* Et dans un autre endroit il dit: *Quand tu ès à table, prens modestement ce qui est devant toi. Si on l'éloigne, ne cours point après, & ne le retiens point. S'il n'est pas encore venu jusqu'à toi, n'étens point tes desirs & ta main si loin; attens qu'il soit de ton côté.* On n'avoit point du tout connu le but d'Horace dans ce passage. DAC.

95 COMMISSA FIDE] *Fide* pour *fideî*, comme Virgile a dit *die*, pour *dici*:

—— *Libra die somnique pares ubi fecerit horas.*

Et Saluste: *Vix decima parte die.* DAC.

95. *Prodiderit commissa fide.*] C'est pour *arcana ejus fidei commissa.* Nous avons remarqué, sur l'ode *Quid fles Asterie*, que les Latins disoient *fide* pour *fidei.* SAN.

96 QUEIS PARIA ESSE FERE PLACUIT PECCATA] Les Stoïciens soûtenoient que tous les pechez étoient égaux; & voici les raisons sur lesquelles ils se fondoient. Premierement, disoient-ils, comme il n'y a rien de plus honnête que ce qui est honnête, il n'y a rien de plus honteux que ce qui est honteux. En second lieu, comme quand à une Lyre il n'y a pas une seule corde qui porte son ton, & qui soit d'accord avec une autre, elles sont toutes desaccordées également: Ainsi les pechez, qui sont proprement des dissonances, sont tous également discordants, ils sont donc égaux. En troisiéme lieu, disoient-ils, comme un Pilote, qui, par son peu d'adresse, laisse perdre un vaisseau chargé de paille, peche autant que celui qui laisse perdre un vaisseau chargé d'or; de même celui qui bat sans raison un esclave, peche autant que celui qui tuë son pere. Enfin, ajoutoient-ils, tous les pechez viennent ou de la foiblesse ou de l'inconstance. Or est-il que ces deux vices sont égaux dans tous les vicieux; Donc tous les pechez sont égaux. Il n'est pas difficile de se débarrasser de ces Sophismes. Il est certain qu'il n'y a rien de plus honnête que ce qui est souverainement honnête; Mais au-dessous de cet honnête souverain, il y a mille differents degrez d'honnêteté, qui rendent plus ou moins honnêtes toutes les actions des hommes. Il en est de

mê-

même de ce qui est honteux. Pour ce qui est des cordes de la Lyre, quoiqu'elles soient toutes desaccordées, il n'arrive jamais qu'elles le soient toutes également: Il ne manque à une qu'un quart de ton, à l'autre un demi ton, & aux autres plus ou moins. La comparaison du Pilote n'est pas plus juste. Il est bien vrai que pour ce qui regarde l'adresse & le métier du Pilote, la faute est égale, de laisser perir un vaisseau chargé de paille & un vaisseau chargé d'or; ce qui est dans ces vaisseaux ne faisant rien au métier du Pilote. Mais entre son pere & son esclave il y a une infinie difference, qui est sensible à tout le monde, & qui le doit être. D'ailleurs la prudence & la diligence d'un artisan doivent être plus ou moins grandes selon la valeur des choses qu'il a entre ses mains. Ainsi le Pilote qui laisse perir un vaisseau chargé d'or, est moins pardonnable que celui qui laisse perir un vaisseau qui n'est chargé que de paille. La derniere raison n'est pas meilleure que les trois autres: Il est très-vrai que tous les hommes sont foibles & inconstans; mais il est faux, qu'ils le soient tous également. DAC.

FERE] Le mot *fere* n'est pas pour affoiblir ou diminuer cette proposition universelle. Car il est vrai que les Stoïciens soûtenoient, que toutes les fautes étoient égales, sans aucune exception. Les Latins se servoient de *fere* & de *prope*, pour affirmer les choses plus modestement. C'est pourquoi Valla écrit, que *fere utor hac veste*, signifie, *je me sers toujours de cet habit*, je n'en porte jamais d'autre. Cela doit être remarqué. DAC.

96. *Paria esse ferè.*] On dit *ferè* & *propè* pour *semper*: c'est une maniere modeste d'énoncer une proposition universelle, sans que l'affirmation perde rien de sa force. SAN.

97 CUM VENTUM AD VERUM EST] Quand on vient à la verité, c'est-à-dire quand on remonte à la source & à la premiere origine des choses. Car Horace prétendoit que c'étoit le vrai moien de convaincre les Stoïciens, qui soutenoient opiniâtrement que la justice & l'injustice naissent immédiatement de la Nature; au lieu que les Epicuriens soûtenoient qu'elles ne viennent uniquement que de la loi, & la loi, de l'utilité, comme Horace va l'expliquer dans la suite. Mais quand on remonte à la premiere origine des choses, on trouve que les uns & les autres étoient dans l'erreur. Les Stoïciens avoient raison d'assurer que la Justice venoit de la Nature seule, c'est-à-dire de Dieu même, mais ils tiroient de-là de fausses conséquences: & les Epicuriens, posant avec raison que la Justice vient de la Loi, avoient tort de ne pas reconnoître une Justice primordiale ou naturelle, que la Loi écrite n'avoit fait que renouveller, parce que notre corruption l'avoit effacée. DAC.

SENSUS, MORESQUE REPUGNANT, ATQUE IPSA UTILITAS]

TAS] Le ſens commun repugne à cette opinion des Stoïciens: car il n'y a point d'homme au monde à qui l'on puiſſe perſuader que celui qui a volé des choux dans un jardin, ſoit auſſi puniſſable que celui qui a pillé un Temple. Les mœurs s'y opoſent: car on voit manifeſtement le contraire dans la pratique de tous les peuples. Enfin l'utilité ne peut le ſouffrir; parce que ſi cela étoit, tous les hommes étant pecheurs, ils mériteroient d'être tous envelopez dans les mêmes punitions, & que d'ailleurs, rien n'étant plus capable de les retenir, ils s'abandonneroient ſans peine aux plus grands crimes. DAC.

98 JUSTI PROPE MATER ET ÆQUI] *Prope* eſt ici comme le *fere* deux vers plus haut. Car depuis le péché, l'utilité eſt la ſeule mere de la Juſtice qu'elle a enfantée par la Loi. DAC.

98. *Atque ipſa utilitas, &c.*] Horace va prouver, conformément au ſentiment d'Epicure, que la juſtice & l'injuſtice ne viennent que des loix, & que les loix n'ont d'autre fondement que l'utilité, c'eſt-à-dire le bien de la ſocieté civile. Ce ſentiment eſt opoſé à celui des Stoïciens, qui prétendent que la juſtice & l'injuſtice ont leur premier principe dans la nature méme, c'eſt-à-dire dans cette lumiere de la raiſon que tout home aporte en naiſſant. SAN.

99 QUUM PROREPSERUNT PRIMIS] Il va remonter juſqu'à la ſource des choſes pour faire voir que les Stoïciens ſont bien en peine *quum ventum ad verum eſt*, lorſqu'on prend les choſes à leur premiere origine. Car c'eſt dans cette premiere origine que ſe trouve le vrai, parce qu'à meſure que les choſes s'éloignent de leur ſource, elles ſe trouvent inſenſiblement envelopées de ténèbres, qui donnent lieu au menſonge de prendre très-ſouvent la place de la verité. Mais cette premiere origine n'eſt pas favorable au ſentiment d'Horace. DAC.

PROREPSERUNT] Ce mot eſt très-propre à exprimer la naiſſance des hommes ſelon l'opinion que les Epicuriens en avoient: car ils les croyoient ſortis des entrailles de la terre. DAC.

99. *Quum prorepſerunt, &c.*] Cette expreſſion eſt toutafait propre du ſiſtême d'Epicure, qui croioit que les premiers homes étoient ſortis de la terre, où ils étoient auparavant comme des embrions dans des matrices qui ſe formerent par l'abondance de la chaleur & de l'humidité. Voiés Lucrèce, au livre cinquième, vers 805. *Tum tibi terra dedit primùm, &c.* SAN.

ANIMALIA] Les hommes. C'eſt un mot propre pour la Satire. DAC.

100 MUTUM ET TURPE PECUS] Selon la doctrine d'Epicure, qu'Horace ſuit ici, les hommes étoient au commencement

ment du Monde comme des bêtes. Ils n'avoient pas encore trouvé le moien d'exprimer leurs pensées; la Nature ne les avoit instruits qu'à proferer des sons vagues & grossiers, & leur langage n'étoit qu'un cri fort obscur, jusques à ce que l'utilité leur fît trouver des paroles, comme dit Lucrece, *Utilitas expressit nomina rerum.* Du temps d'Horace l'Histoire de la Création, comme elle est dans la Genese, étoit fort connuë. Il est donc étonnant que cette divine lumiere n'eût pas dissipé les ténèbres du mensonge, & fait connoître la verité. Mais les Epicuriens étoient trop enchantez des sots contes de leur folle Philosophie, qui attribuoit tout à une Nature aveugle, & ne donnoit rien à Dieu. DAC.

101 UNGUIBUS ET PUGNIS, DEIN FUSTIBUS] C'est ce que Lucrece avoit enseigné dans le cinquiéme Livre:

Arma antiqua, manus, ungues, dentésque fuerunt,
Et lapides, & item sylvarum fragmina rami.
At flammæ, atque ignes postquam sunt cognita primum,
Posterius ferri vis est ærisque reperta.

„ Les premieres armes furent les mains, les ongles, les dents,
„ les pierres, & les branches d'arbre. Mais après qu'on eut
„ trouvé l'usage du feu, on employa bien-tôt le fer & l'ai-
„ rain. DAC.

101. *Unguibus & pugnis.*] Lucrèce dit encore dans le même livre vers 1283.

Arma antiqua, manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides, & item, sylvarum fragmina, rami;
Et flammæ, atque ignes, postquam sunt cognita primùm.
Posterior ferri vis est ærisque reperta. SAN.

103 DONEC VERBA QUIBUS] Cette grande brutalité regna jusques à ce qu'on eût trouvé des paroles pour se faire entendre, & qu'on eût donné aux choses des noms stables, qui chasserent la confusion & établirent l'ordre. Dans tout ceci Horace suit une tradition très-fausse. Dieu en créant l'homme l'avoit doüé de toutes les vertus morales & politiques; on peut voir ce qui est remarqué sur le Protagoras de Platon. DAC.

103. *Donec verba quibus, &c.*] La nature, dit Lucrèce au vers 1029, obligea les homes de former des voix diférentes, & l'utilité leur fit trouver des noms pour désigner les choses dont ils avoient besoin.

At varios linguæ sonitus natura subegit
Mittere, & utilitas expressit nomina rerum. SAN.

105 OPPIDA COEPERUNT MUNIRE ET PONERE LEGES] Nicoclès suit le même ordre dans Isocrate. Car il dit: Ἐγγε-

γομένε ἡμῖν τοῦ πείθειν ἀλλήλους καὶ δηλοῦν πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς περὶ ὧν ἂν βουληθῶμεν, οὐ μόνον τοῦ θηριωδῶς ζῆν ἀπηλλάγημεν, ἀλλὰ καὶ συνελθόντες πόλεις ᾠκίσαμεν καὶ νόμους ἐθέμεθα. Quand nous eûmes trouvé le ſecret de nous perſuader les uns les autres, & de nous faire entendre, non ſeulement nous quitâmes cette vie brutale, mais en nous aſſemblant, nous bâtimes des Villes, nous fimes des Loix, &c. DAC.

PONERE LEGES] Car tous les meilleurs établiſſemens auroient été inutiles, ſans le ſecours des Loix, qui ſont les inſtrumens dont l'utilité ſe ſert pour établir la Juſtice. DAC.

106 NEU QUIS FUR ESSET, NEU LATRO, NEU QUIS ADULTER] Car avant que l'on eût donné des noms aux choſes, & qu'on eût trouvé le moien de ſe faire entendre, il n'y pouvoit avoir ni voleur, ni larron, ni adultere, parce que tout étoit commun.

Et Venus in ſylvis jungebat fœdera Amantum.

„ Et que l'amour ſeul faiſoit dans les bois la règle des amans. Mais après que l'ordre fut établi, & que chaque homme eut ſa femme, & ſon bien marqué, alors la Loi fut neceſſaire, pour empêcher les deſordres que l'amour & la violence avoient déja cauſez. Voilà les ſuites de cette fable de la création mal entenduë. DAC.

106. *Ne quis fur eſſet, neu latro.*] Le premier eſt un filou, qui vole adroitement & en cachette; le ſecond eſt un brigand, qui vole publiquement & à force ouverte. SAN.

107 NAM FUIT ANTE HELENAM] Ils avoient été inſtruits par une longue experience des deſordres que l'amour cauſoit: Car pluſieurs ſiécles avant la guerre de Troye, & des premiers temps, l'amour avoit cauſé des combats & des guerres, chacun employant la force ouverte à contenter ſa paſſion. Lucrece:

Conciliabat enim, vel mutua quamque voluptas,
Vel violenta viri vis.

„ Car le plaiſir commun portoit les femmes à l'amour, ou
„ bien les hommes en venoient à bout par la force & par la
„ violence. DAC.

CUNNUS] Horace eſt quelquefois fort libre en paroles, & il ſuivoit en cela les maximes des Stoïciens, qui à l'exemple des Philoſophes Cyniques, ne trouvoient jamais rien de deshonnête dans les paroles, & qui vouloient qu'on appellât chaque choſe par ſon nom: *ὁ Σοφὸς εὐθυῤῥήμων ἐστίν. Le Sage dit les choſes librement.* Comme ce Bryſſon dont parle Ariſtote dans le III. Livre de ſa Rhetorique: *il n'y a rien de ſale dans les paroles*, dit-il, *parce que de quelque maniere qu'on s'exprime, c'eſt toujours dire la même choſe.* Ariſtote a fait voir la fauſ-

fausseté de ce raisonnement. Les plus honnêtes gens de Rome aimoient mieux suivre l'honnêteté de l'Academie, & imiter la modestie & la pudeur de Platon. Ciceron écrit sur cela une Lettre à Pætus, sur ce que dans une Lettre qu'il venoit de recevoir de lui, il avoit lû ce vilain mot *mentula*. C'est de cette retenuë que sont venuës les grandes précautions qu'ils avoient, de ne prononcer aucun mot qui pût faire une équivoque obscene. Ils ne disoient point *cum nobis*, mais *nobiscum*. Et ils évitoient de dire *cum notis hominibus; cùm nos hoc faceremus*, & plusieurs autres choses semblables. DAC.

108 IGNOTIS PERIERUNT MORTIBUS] Personne n'aiant pris soin d'écrire leur mort. DAC.

109 VENEREM INCERTAM] *Incertam*, qui étoit exposée à tout le monde, qui n'avoit point de maître arrêté, & qui subissoit la loi du plus fort. DAC.

110 UT IN GREGE TAURUS] Cette comparaison est née du *more ferarum*, du vers precedent. DAC.

111 JURA INVENTA METU INJUSTI] Pour ne se pas engager à un long détail, Horace dit en un mot, que si on veut suivre l'Histoire des premiers temps, on sera obligé d'avouër, que la crainte de l'oppression & de l'injustice a fait inventer les Loix: Et cela étant, la Justice est manifestement la fille de l'Utilité: car ce n'est que l'Utilité & l'interêt propre qui ont inspiré cette crainte. Thrasea dit dans Tacite, que les mauvaises actions sont les meres des Loix: *Nam culpa, quam pœna, tempore prior, emendari quam peccare posterius est.* „ Car „ le crime précede la peine, & l'on ne se corrige qu'après a„ voir peché." * Ce qu'Horace dit ici est donc vrai des loix écrites. Mais la Loi naturelle qui est la Justice primordiale, c'est autre chose, & c'est ce que la remarque suivante va éclaircir. * DAC.

113 NEC NATURA POTEST JUSTO SECERNERE INIQUUM] Les Stoïciens soutenoient, que la Justice & l'Injustice venoient de la Nature immediatement: & qu'ainsi toutes les bonnes actions étoient également justes, & les mauvaises aussi injustes également, la Nature n'aiant pû faire des degrez differents de Justice & d'Injustice. Le principe est vrai, mais la conséquence est fausse, c'est pourquoi Horace la nie, & avec raison. Mais il se trompe aussi de son côté en voulant que la Justice ne soit fille que de la Loi enfantée par l'Utilité. Pour tirer un bon sens de ces paroles d'Horace, & pour accorder les Epicuriens & les Stoïciens, il faut l'expliquer de la Nature corrompuë & de la Justice telle qu'elle est expliquée par les Loix écrites; car il est très-vrai que la Nature corrompuë peut bien enseigner aux hommes à connoître ce qui leur est bon & ce qui leur est nuisible; mais elle ne peut leur faire discerner la

Justice d'avec l'Injustice, que par le secours des Loix écrites, qui par conséquent sont émanées de l'Utilité. En un mot, la Nature aiant effacé par sa corruption la Loi que Dieu avoit gravée dans les cœurs, n'a plus connu de peché que par la Loi; c'est la Loi seule qui l'a fait connoître, & c'est la Doctrine de saint Paul, quand il dit dans le IV. Chapitre de son Epître aux Romains: *Ubi enim non est Lex, nec prævaricatio.* „ Où il „ n'y a point de Loi, là aussi il n'y a point de peché." Et dans le Chapitre VII. *sed peccatum non cognovi nisi per legem, nam concupiscentiam nesciebam, nisi Lex diceret, non concupisces.* „ Mais je n'ai connu le peché que par la Loi. Car je „ n'aurois point connu la concupiscence, si la Loi n'avoit dit, „ tu ne convoiteras point." C'est donc ainsi qu'il faut entendre ce passage d'Horace, car autrement il seroit très-contraire à la vérité, étant très-certain qu'avant la Loi écrite il y avoit une Loi naturelle, comme les Paiens même les plus éclairez l'ont reconnu. Voici sur cela un passage très-remarquable de Ciceron dans le II. Liv. des Loix, art. 4. *Avant la Loi écrite il y avoit une Loi naturelle, non seulement plus ancienne que le Monde, mais aussi ancienne que le Maître même du Monde. Car*, ajoute-t-il, *l'Entendement Divin ne peut être sans la Raison naturelle, ni la Raison Divine ne pas défendre le mal & ordonner le bien. Et il ne faut pas s'imaginer que parce qu'il n'y avoit aucune Loi écrite pour ordonner qu'un homme combattroit seul, à la tête d'un Pont contre toute une Armée, pour donner le temps de rompre le Pont derriere lui, il ne faut pas, dis-je, s'imaginer qu'Horatius Coclès en faisant cette grande action n'ait pas agi selon les ordres & la Loi de la vaillance. Et quoique sous le regne de Tarquin, il n'y eût aucune Loi écrite contre le viol, il ne faut pas croire que son fils Sextus, en faisant violence à Lucrece, n'ait pas peché contre cette Loi éternelle. Car il y avoit une Raison émanée du sein même de la Nature, qui portoit au bien, & qui détournoit du mal, Raison qui ne commença pas à devenir Loi quand elle commença à être écrite, mais qui le fut dès qu'elle exista, & elle exista en même temps que l'Entendement Divin. C'est pourquoi la Loi véritable & primordiale propre à ordonner & à défendre, c'est la Raison du grand Jupiter.* Ainsi selon cette Doctrine, si conforme à la Vérité & à la Raison, quand Caïn tua son frere Abel, quoique long-temps avant la Loi écrite, qui dit, *tu ne tueras point*, ce meurtre ne laissa pas d'être un peché, parce qu'il étoit commis contre la Loi naturelle. La Justice vient donc de Dieu; mais les Loix écrites, si nécessaires pour rétablir l'ordre dans la Nature corrompuë, viennent de l'Utilité. DAC.

114 DIVIDIT UT BONA] Comme elle distingue ce qui lui est

eſt bon de ce qui lui eſt mauvais. Car ce ſentiment de courir après ce qui nous fait du bien, & de fuïr ce qui nous fait du mal, vient aſſurément de la Nature; puiſqu'il eſt même commun aux bêtes. C'eſt ainſi qu'il faut prendre ici le mot *bona*. Car ſi on vouloit le prendre pour ce que les Philoſophes appellent ordinairement *bien*, la Nature n'enſeigne non plus à le connoître, qu'elle enſeigne à connoître le juſte & l'injuſte. Ce bien n'eſt point du tout de ſon reſſort. C'eſt pourquoi Seneque a eu raiſon d'écrire dans ſa Lettre CXXII. *Nunc ergo ad id revertor de quo deſideras dici quomodo ad nos primi boni honeſtique notitia pervenerit. Hoc nos docere Natura non potuit. Semina nobis ſcientiæ dedit; ſcientiam non dedit.* „ Je reviens „ donc maintenant à ce que vous voulez ſavoir, comment la „ premiere connoiſſance du bien & de l'honnêteté eſt venuë „ juſques à nous. La Nature n'a pu nous le faire connoître: „ car elle nous a donné les ſemences de la ſcience, mais non „ pas la ſcience." Cela n'eſt vrai que de la Nature en l'état où elle eſt par le peché. DAC.

115 NEC VINCET RATIO] La Nature corrompuë ne connoît ni la Juſtice ni l'Injuſtice que par la Loi, & la Raiſon ne ſouffre pas que l'on croye, qu'un ſimple larcin de peu de conſéquence, ſoit auſſi atroce qu'un ſacrilege. DAC.

116 QUI TENEROS CAULES ALIENI FREGERIT HORTI] Zenon, Auteur de la Secte des Stoïciens, avoit puiſé ce ſentiment dans les Loix de Dracon, qui vouloit qu'on punît également toute ſorte de fautes & de crimes: de maniere que ceux qui étoient convaincus d'oiſiveté, étoient condamnez à la mort, tout de même que les homicides. Il ſe ſervoit même de l'exemple qu'Horace rapporte ici: car il avoit mis en termes exprès, que ceux qui auroient dérobé des fruits & des herbes dans un jardin, ſeroient punis auſſi ſeverement que les ſacrileges. Ces Loix furent enſuite abrogées par Solon, à cauſe de leur trop grande ſeverité, qui avoit obligé Demadès à dire qu'elles avoient été écrites, non avec de l'encre, mais avec du ſang. Après ce mot de Demadès, & après le jugement de Solon, il eſt étonnant que des Philoſophes aient voulu renouveller une opinion de cette nature, ou plûtôt réveiller dans l'eſprit des hommes un ſentiment ſi barbare & ſi cruel; & il ne faut pas s'étonner qu'ils ſe ſoient attiré les railleries des honnêtes gens: Ils le méritoient ſans doute. Et quelques Savans ont eu tort d'entrer en mauvaiſe humeur contre Horace, de ce qu'il les raille ſi vivement. Ciceron qui étoit d'ailleurs grand admirateur de leur vertu, ne fait pas difficulté de ſe divertir quelquefois à leurs dépens, & ſur ce même ſujet; comme quand il dit dans ſes Tuſculanes: *Omnia peccata eſſe paria, omne delictum ſcelus eſſe nefarium, nec minus delinquere eum qui Gal-*

lum Gallinaceum, cùm opus non fuerit, quàm eum qui patrem suffocavit. „ Que tous les pechez sont égaux, que toutes les „ fautes sont des crimes abominables, & que celui qui tuë „ mal à-propos un chapon, ne peche pas moins que celui qui „ tuë son pere. DAC.

117 ET QUI NOCTURNUS] *Qui nocturnus*, pour *qui nocturno tempore.* Il a été parlé ailleurs de ces changemens. *Nocturnus* peut être mis aussi pour *fur:* Car les Latins appelloient les voleurs *nocturnos*, comme les Grecs les appelloient *dormeurs de jours:* ἡμερόκοιτας. DAC.

SACRA LEGERIT] *Legere* pour *furari. Sacra legere, sacrilegus.* DAC.

117. *Sacra Divûm.*] On a lu depuis Alde Manuce *Divûm sacra.* L'un vaut bien l'autre, mais le changement que je fais est une restitution. *Legerit*, c'est-à-dire *sublegerit*, *furtim subduxerit. Scutica & ferula* étoient des instrumens, dont les maîtres se servoient pour punir leurs disciples; *flagellum* & *scutica* étoient deux espèces de fouets, de couroies de cuir, mais l'un étoit beaucoup plus petit que l'autre. SAN.

118 ADSIT REGULA PECCATIS, QUÆ POENAS IRROGET ÆQUAS] Puisqu'il est certain que tous les crimes ne sont pas égaux, il s'ensuit de-là qu'il doit y avoir des Loix qui proportionnent les peines aux crimes; afin qu'on ne fasse pas mourir un homme qui n'a mérité qu'un petit châtiment, ou qu'une simple admonition. DAC.

119 NE SCUTICA DIGNUM] *Scutica* étoit une petite courroye de cuir, dont les Maîtres d'Ecole se servoient pour châtier leurs disciples, quand ils avoient manqué à leur devoir. De-là vient que *scutica* est pris ordinairement pour une legere punition; au lieu que *flagellum* étoit une punition atroce, & accompagnée d'ignominie, parce qu'on s'en servoit pour punir les esclaves & ceux qui avoient été condamnez par Sentence des Triumvirs, comme Horace a dit dans l'Ode IV. du Liv. V.

Sectus flagellis hic Triumviralibus,
Præconis ad fastidium.

„ Quoi! dit on, cet homme qui a été fustigé par Arrêt des „ Triumvirs jusqu'à lasser le Crieur public, &c. DAC.

120 NAM UT FERULA CÆDAS MERITUM MAJORA] La plûpart des Savans ont cru, qu'après les verbes *timeo*, *vereor*, l'*ut* étoit toûjours negatif. De sorte qu'à ce compte *non vereor ut cædas*, signifieroit ici *je ne crains point que tu ne battes avec la ferule, &c.* Ce qui feroit justement tout le contraire de ce qu'Horace a voulu dire. Lambin se tourmente fort pour expliquer ce passage, & il rapporte une infinité d'exemples qui sont tous contre lui. Pour ôter tous l'embarras qu'on a à expliquer.

pliquer l'*ut* qui suit ces verbes, il ne faut que le tourner par *quomodo*, que les Latins mettoient fort souvent à la place d'*ut*. Sanctius en a fait une règle très-judicieuse dans sa Minerve, qui est un Livre excellent, & qu'on ne sauroit trop recommander à ceux qui se mêlent d'enseigner la Langue Latine. DAC.

120. *Nam, ut ferulâ cædas, &c.*] Je ne voi pas trop sur quoi est fondé l'embaras de nos commentateurs, pour rendre raison de cet *ut*. Pour peu qu'on ait de conoissance de la grammaire & de lecture des auteurs Latins, il est aisé de voir qu'*ut* entre toujours dans la construction des verbes *timeo* & *vereor*; & que l'usage a établi que cet *ut* seroit ordinairement sous-entendu toutes les fois que l'on mettroit *ne*, mais qu'on l'exprimeroit toujours quand il n'y auroit point de négation. Cela est si vrai, que le verbe suivant ne se met au mode adjonctif qu'en vertu de cet *ut* exprimé ou non. Car, quoi qu'en disent nos grammairiens de colege, *ne* ne sauroit jamais avoir cette puissance. SAN.

122 ET MAGNIS PARVA MINERIS FALCE RECISURUM SIMILI TE] Il faut faire ainsi la construction de ce passage, qui est assez embarrassé : *& mineris te recisurum parva peccata falce simili magnis.* C'est-à-dire: *falce simili illi falci qua magna peccata rescinduntur*, & que tu menaces de retrancher les petites fautes avec une faux semblable *à celle dont on retranche les grands crimes.* C'est une phrase Grecque; j'en ai remarqué de semblables dans Platon. DAC.

122. *Magnis parva mineris, &c.*] Je ne suis point content du moien que M. Dacier propose pour résoudre cette construction par les exemples semblables que l'on trouve dans les auteurs Grecs. On peut l'exposer plus naturellement en cette maniere; *quum mineris te parva peccata cum magnis recisurum simili falce.* Je suis même persuadé qu'il faut sous-entendre une pareille préposition dans les phrâses Grèques, dont on se sert pour expliquer celle-ci. SAN.

123 FALCE RECISURUM] C'est une métaphore tirée de l'Agriculture, quand on fauche les foins, *&c.* DAC.

123. *Si tibi regnum permittant homines.*] Ces paroles ont doné naissance à la plaisanterie qui suit, & qui termine fort agréablement cette satire. Horace prend de-là ocasion de railler les Stoïciens sur la prétendue roiauté qu'ils atribuoient à leur sage; & il a ménagé fort à propos ce délassement à son lecteur, qui commençoit à en avoir besoin après la dispute que l'on vient de voir. Il est parlé de Crisipe sur la satire *Si rarò scribes.* SAN.

124 SI DIVES QUI SAPIENS EST] La fin de cette Satire est une raillerie piquante. Horace quitte la dispute, & sur ce que les Stoïciens disoient, que s'ils étoient Rois, ils puniroient

les moindres fautes comme les plus grands crimes, il prend de-là occasion de les railler sur leur prétenduë Royauté, car c'étoit un de leurs principaux dogmes: Que le Sage étoit tout, qu'il étoit seul bon Cordonnier, seul bon Cuisinier, seul riche, seul beau, enfin seul Roi. Horace leur dit donc: Pourquoi n'êtes-vous pas d'accord avec vous-mêmes? & pourquoi vous avisez-vous de dire, si les hommes nous élisoient pour leurs Rois? *Si mihi Regnum permittant homines.* D'où vient que vous souhaitez ce que vous avez? N'êtes-vous pas Rois selon vos principes? Cette raillerie étoit fort de saison contre des gens qui avec un sot orgueil croyoient être Rois, quand ils n'étoient en effet que des miserables. Ciceron les avoit déja raillez plusieurs fois sur la même chose. Mais il faut bien se souvenir, que les railleries qu'Horace fait ici, ne l'ont pas empêché de tirer ailleurs des véritez excellentes de cette même opinion. En effet, si l'on réduit ce dogme à son premier principe, on trouvera, que le Fondateur n'a voulu dire autre chose, sinon que les sages & les vertueux sont au-dessus des Rois, & que la vertu donne aux hommes des Sceptres & des Couronnes plus estimables que les Sceptres & les Couronnes qui viennent du suffrage des peuples. On peut voir les Remarques sur l'Ode II. du Liv. II. & sur l'Ode IX. du Liv. IV. Mais il est arrivé à Zenon ce qui arrive d'ordinaire à tous les Fondateurs de quelque Institution: Ceux qui viennent après eux, prennent souvent leurs Règles d'une maniere si grossiere & si sotte, qu'ils donnent lieu de les tourner en ridicule, eux & leurs Fondateurs. DAC.

126 NON NOSTI, QUID PATER, INQUIT, CHRYSIPPUS DICAT] Chrysippe est celui qui commença à expliquer d'une maniere fort grossiere & fort impertinente les sentimens de Zenon, qui à cause de cela l'appelloit ordinairement par mépris *Chesippus*, au lieu de *Chrysippus*. Par cette même raison il passoit dans l'esprit des Stoiciens ignorants pour l'Auteur de leur Secte. C'est pourquoi celui qu'Horace introduit ici, dit: *Pater Chrysippus*. Il n'est que trop ordinaire de voir prendre pour les Auteurs d'une opinion, ceux qui n'en sont le plus souvent que les ridicules Interprêtes. * Au lieu d'*inquit*, je croi qu'il faut lire *inquis*, car c'est un dialogue entre le Stoïcien & Horace, comme le prouve le mot *optas* de ce même vers. Cela est plus vif & plus plaisant. * DAC.

127 SAPIENS CREPIDAS SIBI NUMQUAM] Voilà l'explication ridicule que Chrysippe avoit donnée au sentiment de Zenon, qui disoit, que le Sage étoit tout. *Le Sage*, disoit Chrysippe, est bon Cordonnier, quoiqu'il ne fasse pas de souliers. Il a la théorie de cet Art, & il ne dépend que de lui de la mettre en pratique. Quelle sotise! Au lieu de faire entendre que

Ze-

Zenon avoit voulu dire par-là, que la ſageſſe doit tenir lieu de tout aux hommes, & qu'il n'y a qu'elle qui les faſſe réuſſir à tout ce qu'ils entreprennent. DAC.

127. *Sapiens crepidas ſibi numquam, &c.*] C'eſt ainſi que les mauvais Stoïciens prenoient d'une maniere groſſiere & ridicule cet excellent précepte de Zénon, que la ſageſſe nous met au deſſus des rois, & que l'empire qu'elle nous done ſur nous-mêmes eſt préférable à toutes les courones du monde. M. Cuningam a mis dans le texte *ſapiens crepidas neque fecit, nec ſoleas umquam.* Mais tous les manuſcrits s'opoſent à cette corection, & il n'y a nulle néceſſité d'y avoir recours. SAN.

128 SUTOR TAMEN EST SAPIENS] Il y a un paſſage tout ſemblable à celui-ci dans les Silles de Timon, qui ſe moque auſſi des Stoïciens, & qui dit, qu'ils ſont ſeuls bons Cuiſiniers, quoiqu'ils n'aient jamais fait apprentiſſage:

——— ——— ——— καὶ ἑψεῖν
Ζήνωνός γε φακὴν ὅς μὴ φρονίμως μεμάθηκε.

Il ſait même faire cuire les lentilles de Zenon, quoiqu'il n'ait jamais appris. DAC.

QUO] C'eſt Horace qui répond? *quo? comment?* On peut auſſi entendre que c'eſt toujours le Stoïcien qui parle, & qui dit: *demandez-vous comment?* Le premier eſt mieux. DAC.

128. *Sutor tamen eſt ſapiens. Qui?*] Telle eſt la leçon de deux manuſcrits, & de deux habiles critiques. *Quo*, qui a prévalu dans les éditions ordinaires, ne ſauroit ſignifier *quo pacto, quomodo.* SAN.

129 UT, QUAMVIS TACET HERMOGENES] Hermogene Tigellius, Muſicien d'Auguſte. On a cru à tort, que c'étoit le même que Tigellius Sardus. Il ne faut que ce ſeul paſſage, pour deſabuſer ceux qui voudront être de bonne foi: Car il paroît clairement, qu'Hermogene étoit encore en vie, quand Horace fit cette Satire, & que Tigellius étoit mort. On n'a qu'à voir le commencement de cette Satire, & la Satire precedente, qui fut faite avant celle-ci. J'ai ſouvent obſervé, que les Savans ſe ſont trompez ſur les noms propres. D'un homme ils en ont bien ſouvent fait deux, & de deux ils n'en ont fait qu'un. Car rien ne ſe perd dans la Nature: ce que l'on ôte d'un côté, on le remet de l'autre. Et cela ſe trouve vrai en tout. Nos Traducteurs François ſur-tout, ſont ſujets à faire cette faute. Il y en a même qui ont pris des montagnes pour des hommes, & des hommes pour des montagnes. Ce qui a trompé ici les Commentateurs, c'eſt que cet Hermogene s'appelloit Hermogene Tigellius. Mais ils devoient ſe ſouvenir, que Tigellius n'étoit appellé que *Tigellius*, tout court, ou

Tigellius Sardus. On peut voir les Remarques ſur la Satire X. DAC.

129. *Ut, quamvis tacet Hermogenes, &c.*] Cet Hermogène Tigellius étoit encore vivant, & diférent par conſéquent de Tigellius Sardus, qui étoit mort, comme nous l'avons vû au commencement de cette Satire. Hermogène ſavoit parfaitement la muſique; ſoit pour chanter, *cantor*; ſoit même pour compoſer, *modulator*. SAN.

130 CANTOR TAMEN ATQUE OPTIMUS EST MODULATOR] *Cantor* celui qui chante, qui exécute. *Modulator*, celui qui compoſe, qui ſuit toute l'étenduë d'un mode, qui met les parties, & qui ajuſte enſemble pluſieurs voix ou pluſieurs inſtrumens. DAC.

UT ALFENUS VAFER] C'eſt Alfenus Varus, qui étoit un Cordonnier de Crémone, & qui s'étant dégoûté de ſon métier, alla à Rome, ſe mit à l'Ecole de Servius Sulpitius célèbre Juriſconſulte, & fit en peu de temps de ſi grands progrès dans le Droit, qu'il mérita d'être élevé aux plus grands Emplois, car il fut Conſul. C'eſt de lui dont il eſt ſouvent parlé dans les Pandectes. Mais par-tout où il eſt appellé *Alfinius*, il faut corriger *Alfenus.* C'étoit un des grands amis de Catulle, qui ſe plaint pourtant de lui dans l'Ode XXVII. *Alfene immemor, &c.* C'étoit auſſi un des intimes amis de Virgile, il le ſervit fort utilement, quand il eut la commiſſion d'aller partager aux ſoldats les terres de Mantouë, & il lui rendit de très-bons offices auprès d'Auguſte & de Mecenas. Virgile auſſi de ſon côté n'oublia pas les ſervices qu'il en avoit reçus. Car c'eſt lui qu'il chante dans la IX. Eclogue ſous le nom de Varus: *Vare tuum nomen, &c.* Servius dit, qu'il faiſoit auſſi des vers: *etiam carmina aliqua compoſuiſſe dicitur.* DAC.

VAFER] Fin, ruſé. Il l'appelle ainſi à cauſe de ſon habileté dans le Droit. DAC.

130. *Alfenus.*] Je ne ſai ſur quels mémoires les commentateurs ont avancé que cet Alfénus étoit le conſul de 755. Il y a grande aparence qu'ils ont pris le fils pour le pere. Surement celui dont parle Horace étoit mort, ſans quoi le trait de ſatire qu'il lui lance ici ne ſeroit pas excuſable. Il me paroit que c'eſt Alfénus de Crémône, qui après avoir été barbier dans ſon paiis, vint à Rome, où il étudia la ſcience du droit, & fut un des plus habiles juriſconſultes de ce tems-là. Catulle eut avec lui des liaiſons fort intimes, comme il paroît par l'ode *Alfene immemor* qu'il lui adreſſa. Rien ne prouve qu'il ait porté le prénom de Publius, ni le ſurnom de Varus, qu'il ait été poète, ni qu'il ait rendu ſervice à Virgile dans le partage des terres du Mantouan. L'épitète *vafer*, qu'Horace done à Alfénus, marque ſon habileté dans la ſcience des loix. On trou-

trouve *jus vafrum*, dans la ſatire *Quæ virtus & quanta boni*. SAN.

* 132 SUTOR ERAT] Il faut bien ſe garder de recevoir la correction que M. Bentlei a faite en liſant *Tonſor erat*. Le raiſonnement d'Horace eſt fort ſuivi, & il n'eſt nullement néceſſaire qu'il parle d'un mêtier different. * DAC.

132. *Tonſor erat.*] Deux anciens manuſcrits & deux nouveaux éditeurs autoriſent cette leçon. On lit ordinairement *ſutor*; mais c'eſt évidemment une faute des copiſtes ou des grammairiens, qui avoient l'eſprit tout ocupé de ces mots *ſutor*, *crepidas*, & *ſoleas*, dont les vers précédens ſont remplis: au lieu que rien n'a pu leur faire naître l'idée de *tonſor*. Pour peu qu'on ſuive la penſée d'Horace, on ne peut manquer d'aprouver cette reſtitution du texte. Il n'étoit pas naturel qu'il aportât un exemple pris du même métier, pendant qu'il en pouvoit aporter pluſieurs autres de diférentes profeſſions. Il y a plus de deux ſiècles qu'Alexandre de Naple a dit poſitivement que nôtre Alfénus avoit été barbier, *Alfenum hunc ab adoleſcentiâ tonſtrinam exercuiſſe*, ce qu'il avoit ſans doute tiré de quelque manuſcrit qu'il avoit entre les mains. SAN.

Operis ſic protinus omnis.] M. Cuningam cite un exemplaire pour cette leçon, qui ne ſauroit guére être l'ouvrage des copiſtes, & qui fait ici du moins un auſſi beau ſens que *optimus*, qui eſt la leçon commune. SAN.

133 VELLUNT TIBI BARBAM LASCIVI PUERI] Les Stoïciens étoient ſi mépriſez à Rome, que quand ils ſortoient dans les ruës, ils étoient ordinairement ſuivis d'une troupe d'enfans, qui leur faiſoient mille outrages, & qui pour mettre à l'épreuve la patience dont ils ſe vantoient, leur arrachoient la barbe, qu'ils portoient fort longue. On faiſoit la même choſe aux Poëtes Cyniques. Perſe dans la I. Satire:

——— *multum gaudere paratus*,
Si Cynico barbam petulans nonaria vellat.

„ Prêt à ſe réjouïr ſi une Courtiſane folâtre arrache la barbe à „ un Philoſophe Cynique." C'eſt ce qui donna lieu à ce proverbe, *vellere barbam alicui*, & chez les Grecs, τὸν πώγωνα τίλλειν τινὶ, pour exprimer un fort grand mépris. DAC.

LASCIVI PUERI] *Laſcivi*, folâtres, badins, petulants, Cruquius eſt plaiſant de dire qu'ici par les enfans Horace entend les Epicuriens. DAC.

134 QUOS TU NISI FUSTE COERCES] Les Philoſophes portoient toujours un bâton, & ils en avoient ſouvent beſoin, pour ſe débarraſſer des enfans qui couroient après eux pour leur faire des inſultes. DAC.

137 DUM TU QUADRANTE LAVATUM] A Rome les bains pu-

publics étoient ordinairement fort mal propres : car ils n'étoient faits que pour le peuple. Les riches & les gens de qualité avoient des bains domestiques. Les Stoïciens alloient donc à ces bains publics avec toute leur Royauté : car on ne donnoit qu'un liard. Sous ce nom de bains publics, il ne faut pas comprendre les Bains que les Empereurs donnoient. Publius Victor en marque douze. On s'y baignoit sans payer; mais il n'y avoit que les honnêtes gens qui y fussent reçus, & ces Philosophes de profession en étoient bannis. DAC.

QUADRANTE] Le *quadrans* étoit une petite piece de cuivre, qui étoit la quatriéme partie de l'as, & qui valoit un liard de notre monnoye. C'étoit le prix ordinaire de ces bains publics: c'est pourquoi Seneque les appelle *rem quadrantariam*, les bains d'un liard. Les enfans ne payoient rien. Juvenal:

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

„ Les enfans ne le croient point, il n'y a que ceux qui ne „ payent rien pour leur bain. DAC.

137. *Quadrante lavatum.*] Il y avoit des bains publics, où le bas peuple étoit reçu pour la quatriéme partie d'un as, c'est-à-dire, pour un denier de nôtre monoie. Il est parlé de Crispin à la fin de la premiere satire. SAN.

138 NEQUE TE QUISQUAM STIPATOR] Ce mot *stipator*, est une suite du mot *Rex*. Car les Rois ne sortent point, qu'ils ne soient environnez de leurs Gardes, & de leurs Courtisans. DAC.

139 INEPTUM PRÆTER CRISPINUM] Crispinus le chassieux, dont il est parlé à la fin de la premiere Satire. C'étoit un Philosophe Stoïcien, qui avoit mis en vers tous les Preceptes de cette Secte. DAC.

140 ET MIHI DULCES IGNOSCENT, SIQUID PECCAVERO] Il revient à son sujet, & il dit, que l'indulgence que ses amis auront pour ses défauts, & celle qu'il aura pour les défauts de ses amis, le rendront plus heureux dans sa petite fortune, que les Stoïciens ne sauroient l'être avec leur prétenduë Royauté. Horace ne pouvoit pousser trop loin ses railleries contre l'orgueil & contre la severité des Stoïciens, qui bannissoient la complaisance & la compassion. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fût la pensée de Zenon & de tous les Philosophes de sa Secte. Ces grands Hommes, qui ont été pendant un fort long-temps les Dépositaires de la Vertu & de la Sagesse, connoissant la foiblesse naturelle à l'homme, avoient poussé ses devoirs plus loin que la Nature ne pouvoit aller, afin qu'en faisant effort pour suivre leurs Préceptes, il pût s'arrêter au milieu comme un arbre à qui l'on veut faire perdre son pli, & que l'on courbe du côté opposé. L'abus que l'on fit de cette

te maxime, & la prise qu'elle donna aux railleurs, obligea enfin les Stoïciens des siecles suivans à changer de langage. Et pour remarquer cette difference, on n'a qu'à lire le petit Livre d'Epictete, & les Commentaires de Simplicius, qui dit en quelque endroit, que nous devons extenuer les fautes que nos amis commettent contre nous, pour les pardonner; & grossir celles que nous commettons contre eux, pour nous en corriger, & pour nous en repentir. DAC.

140. *Peccaro.*] Cette leçon se trouve dans plusieurs copies manuscrites, & d'excellens éditeurs l'ont rétablie dans le texte, à la place de *peccavero* que portent les éditions ordinaires. Dans les auteurs de ce tems-là on ne trouvera pas aisément qu'ils aient abregé l'O final dans les verbes, encore moins quand le mot suivant commence par deux consones muètes. SAN.



SATIRA IV.

EUPOLIS, *atque Cratinus, Aristophanésque Poëtæ,*
Atque alii, quorum Comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,
Quod mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multa cum libertate notabant.
Hinc omnis pendet Lucilius, hosce sequutus,
Mutatis tantum pedibus numerísque, facetus,
Emunctæ naris, durus componere versus.
Nam fuit hoc vitiosus, in hora sæpe ducentos,
Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.
Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles,
Garrulus, atque piger scribendi ferre laborem:
Scribendi rectè: nam ut multùm, nil moror. Ecce,
Crispinus minimo me provocat: accipe, si vis,
Accipe jam tabulas; detur nobis locus, hora,
Custo-

Custodes: videamus uter plus scribere possit.
Dii bene fecerunt, inopis me quodque pusilli
Finxerunt animi: raro & perpauca loquentis:
At tu conclusas hircinis follibus auras,
Usque laborantes dum ferrum molliat ignis,
Ut mavis, imitare. Beatus Fannius, ultro
Delatis capsis & imagine: quum mea nemo
Scripta legat, vulgo recitare timentis, ob hanc rem,
Quod sunt quos genus hoc minime juvat: utpote plures
Culpari dignos. Quemvis media erue turba:
Aut ob avaritiam, aut misera ambitione laborat:
Hic nuptarum insanit amoribus, hic puerorum:
Hunc capit argenti splendor: stupet Albius ære:
Hic mutat merces surgente à sole, ad eum quo
Vespertina tepet regio: quin per mala præceps
Fertur, uti pulvis collectus turbine, ne quid
Summa deperdat, metuens, aut ampliet ut rem.
Omnes hi metuunt versus, odere Poëtas.
Fœnum habet in cornu, longe fuge: dummodo risum
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico:
Et quodcumque semel chartis illeverit, omnes
Gestiet à furno redeuntes scire, lacúque,
Et pueros & anus. Agedum pauca accipe contra:
Primum ego me illorum, dederim quibus esse Poëtas,
Excerpam numero: neque enim concludere versum
Dixeris esse satis, neque, si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
Idcirco quidam, Comœdia, necne Poëma
Esset, quæsivere: quod acer spiritus ac vis

Nec

17 *Di.* 25 *arripe.* 26 *ab avaritia, aut miser.* 30 *teget.* 33 *Poëtam.* 39 *Poëtis.*

Nec verbis, nec rebus ineſt: niſi quod pede certo
Differt ſermoni ſermo merus. At pater ardens
Sævit, quod meretrice nepos inſanus amica
Filius, uxorem grandi cum dote recuſet,
Ebrius &, (magnum quod dedecus) ambulet ante
Noctem cum facibus. Nunquid Pomponius iſtis
Audiret leviora, pater ſi viveret? ergo
Non ſatis eſt puris verſum perſcribere verbis:
Quem ſi diſſolvas, quivis ſtomachetur eodem
Quo perſonatus pacto pater. his, ego quæ nunc,
Olim quæ ſcripſit Lucilius, eripias ſi
Tempora certa modóſque, & quod prius ordine verbum eſt,
Poſterius facias, præponens ultima primis,
Non, ut ſi ſolvas, (Poſtquam diſcordia tetra
Belli ferratos poſtes portáſque refregit,)
Invenias etiam disjecti membra Poëtæ.
Hactenus hæc, alias, juſtum ſit necne Poëma.
Nunc illud tantum quæram: meritone tibi ſit
Suſpectum genus hoc ſcribendi. Sulcius acer
Ambulat, & Caprius, rauci male, cúmque libellis.
Magnus uterque timor latronibus: at bene ſi quis,
Et puris vivat manibus, contemnat utrumque.
Ut ſis tu ſimilis Cœli Byrríque, Latronum,
Non ego ſim Capri, neque Sulci: cur metuas me?
Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos,
Queis manus inſudet vulgi, Hermogeníſque Tigelli.
Non recito cuiquam, niſi amicis, idque coactus:
Non ubivis, coramve quibuslibet. in medio qui
Scripta foro recitent, ſunt multi: quique lavantes:
Suave locus voci reſonat concluſus. inanes
Hoc juvat, haud illud quærentes, num ſine ſenſu,
Tem-

50 recuſat. 51 ambulat.
68 vivat puris. 69 Birrîque.
73 Nec recitem quidquam.

Tempore num faciant alieno. Lædere gaudes,
Inquis, & hoc studio pravus facis. Unde petitum
Hoc in me jacis? est auctor qui denique eorùm,
Vixi cum quibus? absentem qui rodit amicum:
Qui non defendit, alio culpante: solutos
Qui captat risus hominum, famámque dicacis:
Fingere qui non visa potest, commissa tacere
Qui nequit: hic niger est, hunc tu, Romane, caveto.
Sæpe tribus lectis videas cœnare quaternos:
E quibus unus avet quavis aspergere cunctos,
Præter eum qui præbet aquam: post, hunc quoque potus,
Condita quum verax aperit præcordia Liber.
Hic tibi comis, & urbanus, libérque videtur,
Infesto nigris. Ego, si risi quod ineptus
Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum,
Lividus & mordax videor tibi. Mentio si qua
De Capitolini furtis injecta Petillî
Te coram fuerit: defendas ut tuus est mos:
Me Capitolinus convictore usus amicoque à puero est, causáque mea permulta rogatus
Fecit: & incolumis lætor quod vivit in urbe:
Sed tamen admiror quo pacto judicium illud
Fugerit. Hîc nigræ succus loliginis, hæc est
Ærugo mera: quod vitium procul absore chartis,
Atque animo prius, ut si quid promittere de me
Possum aliud, vere promitto. Liberius si
Dixero quid, si forte jocosius: hoc mihi juris
Cum venia dabis. Insuevit pater optimus hoc me
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.
Quum me hortaretur, parce, frugaliter, atque
Viverem uti contentus eo quod mi ipse parasset:
Non-

79 Inquit. 80 quis. 87 amet. 89 Bacchus.
92 Gargonius. 93 ac mordax videar tibi?

Nonne vides, Albî ut malè vivat filius? utque
Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem
Perdere quis velit. *A turpi meretricis amore*
Quum deterreret, Sectani dissimilis sis.
Ne sequerer mœchas, concessa quum Venere uti
Possem, Deprensi non bella est fama Treboni,
Aiebat. Sapiens, vitatu quidque petitu
Sit melius, causas reddet tibi: mî satis est, si
Traditum ab antiquis morem servare, tuámque,
Dum custodis eges, vitam, famámque tueri
Incolumem possim. Simulac duraverit ætas
Membra animumque tuum, nabis sine cortice. *Sic me*
Formabat puerum dictis: & sive jubebat
Ut facerem quid, Habes auctorem quo facias hoc:
Unum ex Judicibus selectis objiciebat:
Sive vetabat, An hoc inhonestum & inutile factu
Necne sit addubites, flagret rumore malo quum
Hic atque ille? *Avidos vicinum funus ut ægros*
Exanimat, mortísque metu sibi parcere cogit;
Sic teneros animos aliena opprobria sæpe
Absterrent vitiis. Ex hoc ego sanus ab illis,
Perniciem quæcunque ferunt: mediocribus, & queis
Ignoscas, vitiis teneor. Fortassis & istinc
Largiter abstulerit longa ætas, liber amicus,
Consilium proprium: neque enim, quum lectulus aut me
Porticus excepit, desum mihi: Rectius hoc est:
Hoc faciens, vivam melius: sic dulcis amicis
Occurram. Hoc quidam non belle: numquid ego illi
Imprudens olim faciam simile? Hæc ego mecum
Compressis agito labris. Ubi quid datur oti,

Illu-

109 *ut qui.* 110 *Farris.*
112 *Scetani.* 114 *quodque.*

Illudo chartis : hoc est mediocribus illis
Ex vitiis unum. Cui si concedere nolis,
Multa Poëtarum veniat manus, auxilio quæ

SATIRE IV.

M. DACIER.

EUPOLIS, Cratinus, Aristophane, & plusieurs autres Poëtes de la Vieille Comédie, s'il y avoit de leur temps un fripon, un voleur, un adultére, un meurtrier, un scelerat, ou enfin un infame, de quelque maniere que ce pût être, ne manquoient jamais de le noter dans leurs Pieces avec beaucoup de liberté. C'est-là le caractere de Lucilius, qui a imité ces grands Hommes, en changeant seulement la mesure & les pieds de leurs vers; Homme plaisant, grand railleur; mais dur & forcé dans sa composition, qui n'est ni juste ni exacte; car voilà son grand défaut: Il étoit fort content de lui, & croyoit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de temps qu'il n'en falloit pour les écrire. On peut le comparer à un grand fleuve, qui entraîne avec lui beaucoup de limon & de bouë, mais on ne laisse pas d'y trouver quelque chose de bon. Il étoit d'ailleurs grand causeur & ennemi juré de la peine qu'il faut prendre pour écrire : je dis pour bien écrire ; car d'écrire beaucoup, c'est dequoi je ne fais pas grand cas. Et sur cela je vois Crispinus qui me défie

Sit mihi. nam multo plures sumus: ac veluti te
Judæi cogemus in hanc concedere turbam.

143 *cogamus.*



SATIRE IV. (*Sat. I. L. II.*)

Il excuse la liberté des poètes satiriques, sur-tout celle dont il se sert lui-même.

Le P. SANADON.

EUPOLIS, Cratin, Aristophane, & les autres poètes de la vieille comédie reprenoient avec une grande liberté quiconque donoit prise à la censure. Un fripon, un débauché, un meurtrier, enfin un home décrié par quelque endroit étoit traduit sur la scène, sans aucun ménagement. C'étoit aussi là le grand talent de Lucile, qui avoit pris toutes les manieres de ces poètes Grecs; à la versification près, dont la structure étoit diférente. Du reste il savoit railler agréablement, & saisir le ridicule des homes: mais ses vers étoient extremement durs, car c'étoit là son défaut. Aussi faisoit-il souvent en une heure des tirades de deux cens vers sans lever la plume de dessus le papier (1), & il croioit avoir fait des merveilles. Ce grand flux de composition ne lui laissoit pas le tems d'épurer son stile, & il lui échapoit des choses qu'on voudroit n'y être pas. Il donoit dans le verbiage, & n'aimoit point le travail de la composition,

(1) *Etant debout sur un pié, sans changer de posture.*

au combat avec beaucoup de fierté: Prenons, dit-il, du papier, qu'on nous donne un lieu, une heure, & des Gardes, & voyons qui de nous deux fera plus de vers dans le temps marqué. Je rends graces aux Dieux de ne m'avoir donné qu'un petit genie, & de m'avoir fait d'humeur à parler très-peu. Pour vous, Crispinus, imitez tant qu'il vous plaira les soufflets des forges, qui ne cessent de souffler, jusques à ce que le feu ait amolli le fer. Fannius est bienheureux, d'avoir consacré lui-même sans aucun obstacle ses Ouvrages & sa statuë dans la Bibliotheque d'Apollon, lorsque l'on connoît à peine mes Ecrits, que je crains de lire en public; parce que je sai que presque personne n'aime cette maniere d'écrire. La raison de cette aversion est, qu'il y a très-peu de gens qui ne méritent la censure. Et pour vous le faire voir, choisissez par-tout dans Rome & ailleurs qui vous voudrez, il sera tourmenté par l'avarice ou par l'ambition. Celui-ci est fou des femmes mariées, celui-là est noié dans l'amour infame des garçons; un autre est ébloui de l'éclat de l'or; Albius se ruïne en bronzes antiques; & en voilà un qui va faire l'échange de ses marchandises depuis l'Orient jusques à l'Occident, & qui pour ne laisser rien perdre du bien qu'il a déja, ou pour l'augmenter, s'il lui est possible, passe sa vie, flotant au milieu des dangers, comme la poudre balotée par un tourbillon. Tous ces gens-là craignent les vers, & ont en horreur les Poëtes. C'est un homme dangereux, disent-ils, ne l'approchez pas: pour se faire rire il ne fera pas quartier à son meilleur ami; & quand une fois il aura barbouillé quelque chose sur son papier,

position, je veux dire d'une composition corecte & chatiée : car d'écrire beaucoup, c'est ce que je compte pour rien. Il n'y a pas jusqu'à Crispin, qui se pique de cette facilité, & qui ose m'en doner fierement le défi : ça, dit-il, prenons du papier ; qu'on nous assigne un tems, un lieu, & des témoins. Voions qui de nous deux fera plus de vers. Je rens grâces aux Dieux, de ce que je ne suis ni grand esprit ni grand parleur. Pour vous, Crispin, imités tant qu'il vous plaira ces souflets de forges, qui tout boufis de vent ne cessent de soufler jusqu'à ce que le feu ait amoli le fer. Que Fannius est heureux de s'être avisé de lui-même de presenter au sénat ses ouvrages & son portrait ! Pour moi mes pièces sont lues de peu de monde, & je ne les récite pas volontiers ; parce que la satire n'est pas du goût de bien des gens. Eh combien y en a-t'il peu qui puissent se garantir de la censure ? Prenés moi le premier venu, surement l'avarice ou l'ambition le tiranisent & le rendent malheureux. —— * L'un est séduit par l'éclat de l'or. Albius est passioné pour les bronzes antiques. Celui-ci étend son commerce aux deux bouts du monde. Semblable à un tourbillon de poussiere, que le vent balote de côté & d'autre, il passe toute sa vie flotant au milieu des dangers ; afin de conserver son bien, ou même de l'augmenter. Tous ces gens-là craignent la satire, & n'aiment pas celui qui se mêle d'en faire. C'est un poète, disent-ils, n'en aprochés pas, il est dangereux (2). Pourvu qu'il se done du plaisir, peu lui importe, fût-ce

* *Le P. SANADON n'a pas traduit le vers 27.*
(2) *Il a du foin à la corne.*

il n'aura point de repos que cela ne ſoit public & chanté même par les eſclaves qui reviendront du four & de la riviere, hommes & femmes, jeunes & vieux. O ça, permettez-moi de vous répondre en peu de mots : Premierement je vous déclare, que je ne me mets nullement du nombre de ceux que je reconnois pour Poëtes : car ce n'eſt pas tout que de ranger de ſuite bien ou mal quelques pieds pour finir un vers, & ceux qui comme moi écrivent dans un ſtile preſque entierement ſemblable au ſtile ordinaire de la converſation, ne doivent pas ſur cela être pris pour des Poëtes. Celui qui a un eſprit ſublime, un génie divin, & qui ne chante que de grandes choſes, voilà le ſeul qu'il faut honorer de ce grand nom de Poëte. C'eſt pourquoi beaucoup de gens ont mis en queſtion ſi la Comédie eſt un Poëme, ſur ce que ſon ſtile & ſon ſujet n'ont point cette force & cette élevation, qui ſont les caracteres de la Poëſie, & que ce n'eſt qu'un pur diſcours, qui ne differe du diſcours ordinaire qu'en ce qu'il a de certaines meſures & de certains pieds. Mais, dites-vous, on voit pourtant dans la Comédie un pere ſe mettre en fureur contre ſon fils, de ce que devenu fou d'une Courtiſane, il mene une vie deſordonnée, qu'il refuſe d'épouſer une femme avec une groſſe dot : &, ce qui eſt encore plus honteux, que plein de vin, il ſe promene en plein jour dans les ruës avec des flambeaux. Il eſt vrai ; mais prenez-y bien garde, ſi le pere de Pomponius étoit encore vivant, parleroit-il d'une autre maniere à ſon fils ? Donc il ne ſuffit pas de faire avec des mots purs & bien choiſis un vers, dans lequel, après l'avoir démonté,

ce aux dépens de ſon meilleur ami : & quand une fois il a grifoné quelques vers ſur le papier, il faut qu'il en aſſaſſine tout le monde, juſqu'aux jeunes laquais & aux vieilles ſervantes qui reviennent du four ou de la fontaine. Mais permétés moi de vous dire deux mots pour ma juſtification. Je vous déclare d'abord que je ne ſuis point ce que j'apelle poète. Car ſavoir ſeulement mettre un certain nombre de piés bout à bout, ou faire des ſatires telles que j'en fais, d'un ſtile fort aprochant de la prôſe, ce n'eſt pas là être poète. Ce beau nom n'eſt dû qu'à ceux qui ont de l'invention, de l'entouſiaſme, & le talent de s'énoncer d'une maniere noble & majeſtueuſe. Auſſi quelques-uns ont douté ſi la comédie étoit un poème, parce que ſon ſtile & ſon ſujet ne demandent ni cette élevation de génie, ni cette force d'expreſſion, qui font proprement le caractere de la poéſie, & qu'à la meſure près, ſon langage ne difere en rien du diſcours ordinaire. Il eſt bien vrai qu'elle nous preſente un pere irrité, qui fait des reproches à ſon fils, de ce que folement épris d'une courtiſane il vit dans le déſordre, refuſe un parti avantageux, & ſe deshonore en courant avant la nuit par les rues armé de flambeaux & plein de vin. Mais ſi le pere de Pomponius étoit encore en vie, emploieroit-il des termes moins forts, pour coriger les déportemens de ſon fils ? Il ne ſufit donc pas, pour faire un poème, de joindre une diction pure à une verſification bien cadencée, ſi après avoir démonté les vers, il ne reſte rien que tout pere en colere ne puiſſe dire auſſi-bien que le Déméa de la comédie. Dérangés ceux-ci que je fais maintenant, & ceux que Lucile nous a laiſ-

monté, vous ne trouverez rien, que tout véritable pere en colere ne dise tous les jours dans les mêmes termes dont se sert ce Comédien qui jouë ce rolle. Si vous ôtez aux vers que je fais aujourd'hui, & à ceux que Lucilius a faits avant moi, certaines mésures & certains temps, en changeant tout l'ordre & tout l'arrangement des mots, & en mettant au commencement ce qui est à la fin, vous n'y sauriez trouver un Poëte mis en pieces, comme vous le trouverez dans ces vers d'Ennius, de quelque maniere que vous les tourniez:

——— Quand l'horrible Discorde
Eut brisé les barreaux & les portes de Mars.

En voilà assez pour aujourd'hui sur cette matiere. Une autre fois j'examinerai plus au long si la Comédie est un juste Poëme. Presentement je me contente de voir ici avec vous, si vous avez raison de haïr ce genre d'écrire. Sulcius & Caprius, ces ardens délateurs, toujours enrouëz, se promenent dans les ruës avec leurs informations sous le bras. Ils sont tous deux l'effroi des voleurs. Mais celui qui vit en homme de bien, & qui a les mains pures, se moque de l'un & de l'autre. Quoique vous soyez plus grand voleur que Cœlius & que Byrrus, je ne suis pour cela ni un Sulcius ni un Caprius. Pourquoi me craignez-vous donc? Mes Ecrits ne vont point dans les boutiques; ils ne sont point affichez sur les piliers; on ne les voit point entre les mains du peuple ni d'Hermogene Tigellius; je ne les lis qu'à mes amis, encore est-ce toujours malgré moi: & cela ne se fait pas même en tous lieux, ni devant toutes sortes de personnes. Il y en a assez

ſés dans ſes ſatires, rompés leur nombre & leur meſure, en changeant la ſituation des mots, & en métant à la fin ce qui eſt au commencement, & au commencement ce qui eſt à la fin; vous n'y ſauriés trouver un poète, pour ainſi dire, dépecé; comme vous le trouverés dans ces vers, de quelque maniere que vous les décompoſiés:

QUAND L'AFREUSE ERINNIS, POUR RAVAGER LA TERRE,
EUT AFRANCHI DES FERS LE DEMON DE LA GUERRE.

Mais en voilà bien aſſés ſur cette matiere. Une autre fois nous examinerons ſi la comédie eſt bien inconteſtablement un poème. Je me borne aujourdui à ce ſeul point, ſavoir ſi vous avés raiſon de vous gendarmer ſi fort contre la ſatire. Sulcius & Caprius, ces redoutables délateurs, toujours enroués à force de déclamer, paroiſſent-ils dans les rues, le porte-feuille ſous le bras? tous les voleurs ſont en alarme. Mais un honête home, qui n'a point porté ſes mains ſur le bien d'autrui, ſe moque de l'un & de l'autre. Fuſſiés-vous auſſi fripon que Célius & que Birrus, je ne ſuis ni un Caprius ni un Sulcius. Qu'avés-vous donc à craindre de moi? On ne void point mes ouvrages étalés dans les boutiques, ni afichés autour des piliers. Ils ne courent point dans les mains du public, & Hermogène ne les a pas même touchés. Je ne les lis point en tous lieux ni devant toute ſorte de perſones; mais ſeulement à mes amis, encore eſt-ce toujours malgré moi. On void mile poètes réciter leurs vers au milieu des places. Quelques-uns choiſiſſent pour cela les bains pu-

ſez d'autres qui liſent leurs ouvrages au milieu de la Place Romaine, ou dans les bains publics, car la voix reſonne beaucoup mieux dans un lieu renfermé. Cela plaît à ces hommes vains, qui ne s'informent point s'ils le font mal-à-propos, à contre-temps, & ſans raiſon. Mais, dit-on, vous prenez plaiſir à médire, & vous ne faites des Satires que pour contenter cette maudite paſſion. D'où avez-vous donc tiré ce reproche que vous me faites? Avez-vous jamais vû qu'aucun de ceux avec qui j'ai vécu s'en ſoit plaint? Celui qui médit de ſon ami en ſon abſence, qui ne le défend pas contre les médiſances d'autrui, qui ne cherche qu'à faire rire, qui veut à quelque prix que ce ſoit acquerir la reputation d'un diſeur de bons mots; qui avance hardiment des choſes fauſſes, comme s'il les avoit vûës, & qui ne peut taire les ſecrets qu'on lui a confiez: C'eſt-là un homme dangereux, Romains, c'eſt-là l'homme que vous devez fuir. Vous voiez ſouvent quatre conviez ſur chacun des trois lits qui entourent une table, & dans cette troupe il y en a toujours quelqu'un qui ne penſe qu'à railler les autres, & qui n'épargne que le Maître du feſtin, encore ne lui fait-il plus de quartier à la fin du repas, quand le vin a un peu échauffé les Eſprits, & que le bon Bacchus commence à tirer les ſecrets des cœurs. Cependant cet homme-là vous paroît de bonne compagnie, agréable, plaiſant, libre, à vous, dis-je, qui voulez paſſer pour l'ennemi des hommes dangereux. Et moi, ſi j'ai dit en badinant: *Rufillus ſe parfume, & Gorgonius ſent mauvais*, tout eſt perdu. Je ſuis un peſtiferé, un homme qui emporte la piece. Si l'on vient

par

publics, parce que la voix résone mieux dans un lieu vouté & bien fermé. Les uns & les autres trouvent du plaisir à se produire parce que cela flate leur vanité : mais est-il à propos de le faire, & le tems en est-il venu ? c'est ce qu'ils n'examinent point. Vous dites que j'aime à médire, que c'est en moi l'éfet d'une malignité naturelle, & que je ne fais des satires que pour contenter cette maudite passion. Qui donc, je vous prie, vous a mis en main le trait que vous me lancés ici ? Le tenés-vous de quelcun de ceux avec qui j'ai été en liaison particuliere ? Tout home qui déchire ses amis en leur absence; qui ne prend pas leur parti, quand on ataque leur réputation ; qui cherche à faire rire à leurs dépens, pour se mettre sur le pié d'un diseur de bons mots ; qui débite de pure imagination mile faussetés, comme s'il les avoit vues; enfin qui ne sauroit garder un secret qu'on lui a confié : cet home là est marqué au mauvais coin, c'est là celui que vous devés fuir. D'une dousaine de persones qui mangent à la même table (3), il y en a toujours quelcun qui se fait un plaisir de picoter les autres, à la réserve cependant du maître de la maison ; encore ne laisse-t'il pas de lui doner son coup de langue, quand le Dieu du vin, ennemi de la dissimulation, commence à tirer les secrets du cœur. Cependant vous, qui ne pouvés soufrir la médisance, vous apelés cela franchise, belle humeur, liberté de table. Et moi, parce que j'ai dit en plaisantant que Rufillus nous entête par ses parfums, & que Gargonius nous empoisone par

(3) *Vous voiés souvent quatre conviés sur chacun des trois lits qui entourent une table.*

par hazard à parler devant vous des vols de Petillius le Capitolin, vous ne manquez pas de prendre ſon parti, ſelon votre belle coutume : *Petillius le Capitolin*, dites-vous, *ah c'eſt le meilleur de mes amis : nous avons vêcu enſemble dès notre enfance, il a fait à ma priere mille choſes dont je lui ai obligation, & je ſuis ravi qu'il ſoit en repos & en ſureté au milieu de Rome : Mais je ne ſaurois aſſez m'étonner qu'il ait pû ſe tirer d'affaires & ſe faire abſoudre, il eſt bien heureux.* Voilà ce qu'on doit appeller du poiſon; voilà le venin le plus noir, & je promets bien ſaintement, auſſi ſaintement que je puiſſe promettre quelque choſe de moi-même, qu'on ne trouvera rien qui approche de cette malignité dans mes Ecrits, & moins encore dans mon cœur. Si quelquefois je dis une bagatelle un peu librement, & qu'en plaiſantant je faſſe quelque raillerie un peu marquée, il faut me pardonner cette liberté. C'eſt ainſi que mon pere m'a accoutumé à fuir les vices; en me les rendant ſenſibles par des exemples. Quand il m'exhortoit à vivre frugalement & à me contenter du bien qu'il avoit amaſſé pour moi: *Ne vois-tu pas*, me diſoit-il, *les peines que le fils d'Albius a à vivre, & la miſere de Barrus? Deux grandes leçons, qui doivent apprendre aux enfans à ne pas diſſiper le bien de leurs peres.* Pour me détourner de l'amour infame d'une Courtiſane, il ſe contentoit de me dire : *Ne reſſemble point à Sectanus.* Et quand il vouloit fortifier mon cœur contre la malheureuſe paſſion des femmes mariées, & me porter à n'uſer que des plaiſirs permis, *Tu vois*, me diſoit-il, *en quelle reputation eſt Trebonius, pour avoir été ſurpris en adultere. Les Philoſophes te diront*

par ſa mauvaiſe odeur, je ſuis un envieux, une langue de ſerpent. Si vous vous trouvés dans une compagnie, où l'on vienne par haſard à parler des vols de Pétilius, vous tâchés de l'excuſer, comme c'eſt votre coutume dans ces ocaſions. Pétilius, dites-vous, hélas! il eſt de mes amis, nous avons été élevés enſemble; il a fait à ma recommandation bien des choſes, dont je lui ai obligation, & je ſuis ravi qu'on lui ait acordé de vivre en repos & en ſureté au milieu de Rome. Après tout, je ne comprens pas comment il a eu le bonheur de ſe tirer d'une ſi mauvaiſe afaire. Voilà juſtement ce qui s'apelle enfoncer doucement le poignard (4). Voilà ce qui ne ſe trouvera jamais dans mes écrits, & encore moins dans mon cœur. J'en fais ſerment avec toute l'aſſurance que je puis me promettre de moi même. Mais auſſi on doit me pardoner s'il m'arive quelquefois de dire librement ce que je penſe des autres & de railler ſur leur conduite : c'eſt le droit de la converſation, & c'eſt particulierement en moi l'éfet des excellentes inſtructions de mon pere. Sa métode, pour m'acoutumer à fuir les vices, étoit de me rendre leur diformité ſenſible par des exemples. Vouloit-il m'exorter à vivre avec économie, & à me contenter du bien qu'il m'avoit amaſſé ? vois-tu, me diſoit-il, à quel point de néceſſité le fils d'Albius eſt réduit? il n'a pas même de pain. Grande leçon, qui doit détourner les jeunes gens de diſſiper les biens de leurs peres. Pour m'empêcher de doner dans la débauche des femmes : garde-toi, diſoit-il, de reſſembler à Scétanius ; dans quel décri Tré-

(4) *Voilà le venin le plus noir, voilà un vrai poiſon.*

les raiſons pourquoi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe. C'eſt aſſez pour un homme comme moi, de garder les coutumes qui viennent de nos Anciens, & pendant que tu as beſoin de Gouverneur, de conſerver moi-même ſans aucune tache ta vie & ta reputation. Quand l'âge t'aura fortifié le corps & l'eſprit, alors tu ſeras ton Maître, & tu marcheras ſans conducteur. C'eſt ainſi qu'il me formoit par ſes preceptes, dans mon enfance. S'il vouloit me porter à faire quelque choſe, il me citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec ſuccès, & il choiſiſſoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs, & les plus gens de bien. S'il vouloit me détourner de quelque mauvaiſe action : *Pourrois-tu balancer un moment*, me diſoit-il, *& douter ſi cela eſt deshonnête & pernicieux, puiſque tu vois toi-même tout ce qu'on dit de celui-ci & de celui-là?* Comme les funerailles d'un voiſin rempliſſent de frayeur les malades affamez, & les forcent par la peur de la mort à ſe ménager malgré eux, ainſi la peinture affreuſe des fâcheux accidens qui arrivent aux hommes corrompus, font concevoir inſenſiblement aux eſprits encore tendres une forte averſion pour le vice. C'eſt cette heureuſe éducation qui m'a preſervé de tous les grands deſordres qui entraînent néceſſairement tôt ou tard notre perte entiere. C'eſt à elle que je dois le bonheur de n'avoir que de ces défauts médiocres qu'on excuſe aſſez volontiers. Peut-être même que j'en perdrai beaucoup par l'âge, par les conſeils d'un ami ſincere, ou par le ſecours de ma propre Raiſon. Car quand je ſuis dans mon lit, ou que je me promene ſous les Portiques, je mets à profit tout ce temps-là. Cela eſt mieux fait, dis-je en moi-même, en ſuivant

Trébonius n'eſt-il pas tombé, depuis qu'il a été ſurpris en adultere ? Aprens de l'un & de l'autre à n'uſer que des plaiſirs permis, & à ne pas ſuivre les mouvemens d'une paſſion honteuſe. Les philoſophes te diront mieux que moi pourquoi telle choſe eſt bone & telle autre mauvaiſe. Tout ce que je puis faire, après la conſervation de la vie que je t'ai donée, c'eſt de t'inſpirer de bones mœurs, en te propoſant les ſages maximes de nos peres, pendant que tu as encore beſoin d'être conduit. Quand l'âge t'aura amené la maturité de l'eſprit avec la force du corps, tu ſeras alors en état de te gouverner toi même (5). Tels ſont les ſoins que ce bon pere ſe donoit pour mon éducation. S'il m'ordonoit de faire une choſe: tu as, diſoit-il, dans un tel un bel exemple à ſuivre ; & celui qu'il citoit étoit toujours un magiſtrat diſtingué par ſon mérite & par ſa probité. Au contraire, pour me détourner de quelque mauvais pas: quoi, diſoit-il, peux-tu douter que cela ſoit mal? Jette ſeulement les yeux ſur celui-ci & ſur celui-là, voi combien ils ſe ſont deshonorés par de pareilles actions. Un malade dont le voiſin vient de mourir, faute de modérer ſon apétit pendant ſa maladie, craint que la même choſe ne lui arive. La faim a beau le preſſer, la peur de la mort l'oblige à ſe ménager en obſervant une diète exacte. Il en eſt de même des enfans. Rien n'eſt plus capable d'imprimer dans ces eſprits encore tendres une forte averſion pour le vice, que de leur preſenter le pitoiable état où les homes corompus ſe trouvenr réduits par leurs débauches: & je vous avoue que c'eſt ce

(5) *Tu nageras, ſans avoir beſoin de liége.*

vant cette maxime, je vivrai plus heureux; je me rendrai par-là plus agréable à mes amis; Un certain homme ne s'est pas bien trouvé d'avoir fait ceci; serois-je assez mal-heureux pour commettre jamais rien de semblable? Voilà les reflexions que je fais d'ordinaire, & dès que j'ai un moment de loisir, je m'amuse à badiner sur mon papier. C'est-là un de ces défauts médiocres dont je viens de parler. Si vous n'avez la complaisance de le souffrir, dans un moment je vais faire venir à mon secours une volée de Poëte. Car nous sommes en plus grand nombre que vous ne pensez, & avec la même violence que les Juifs emploient à faire leurs Proselytes, nous vous forcerons à vous ranger de notre parti.



REMARQUES

SUR LA SATIRE IV.

HORACE répond ici à quelques gens, qui ayant trouvé qu'il prenoit trop de liberté dans ses Satires, & ayant été choquez de ce vers de la Satire seconde:

Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.

„ Rufillus se parfume, & Gorgonius sent mauvais," le décrioient par tout comme un homme dangereux, qui violoit les droits les plus sacrez de la societé, & qui dans sa fureur n'épargnoit pas ses meilleurs amis. Il repousse ces calomnies, en faisant voir la difference qu'il y avoit de ses Ecrits à ceux de Lucilius, qui avoit répandu dans ses Satires tout le fiel de la vieille Comédie. Il montre ensuite ce que c'est proprement qu'un homme dangereux; & par la définition qu'il en donne, il prouve que ce n'étoit pas-là son défaut, & que tout ce dont on lui fait un crime, n'est rien au prix de ce qui se pratique

ce qui m'a préſervé de tous ces excès, qui précipitent tant de jeunes gens à leur perte. Je ne ſuis pas ſans défauts, il s'en faut bien : mais j'oſe dire qu'ils ne ſont pas conſidérables, & qu'ils méritent quelque indulgence. J'eſpere même que le tems, les remontrances d'un ami ſincere, & quelque retour ſur moi même me corigeront d'une bone partie. Car quand je ſuis au lit, ou que je me promène ſeul dans les galeries publiques, j'ai ſoin de mettre ce tems là à profit pour regler ma conduite. Il me ſemble, dî-je en moi même, que cela ſeroit mieux. En me comportant de cette maniere, j'en ſerai plus honête home, & je me rendrai plus agréable à mes amis. Un tel n'a pas bien agi en cette occaſion : ſerois-je aſſés imprudent pour faire jamais rien de ſemblable ? Je m'entretiens ainſi tout bas avec moi même ; & dès que j'ai un moment de loiſir, je m'amuſe à faire des vers. C'eſt là un de ces legers défauts, dont je viens tout à l'heure de faire l'aveu. Si vous n'avés pas la complaiſance de le ſuporter, je vous déclare que vous alés vous mettre à dos tout ce qu'il y a de poètes. Ils me prêteront main forte, & le nombre n'en eſt pas petit. Nous ferons comme les Juifs, qui font leurs proſélites de gré ou de force ; c'eſt à dire que nous vous ferons poète malgré vous.

---

ordinairement dans le monde, où avec des manieres fines & couvertes on enfonce le poignard dans le ſein d'un homme qu'on fait ſemblant de louër. S'il lui arrive de parler quelquefois un peu plus librement qu'on ne voudroit, il en demande pardon, comme d'une habitude que l'éducation avoit fait naître en lui. Car ſon pere en le formant à la vertu, avoit accoutumé de lui rendre ſes leçons ſenſibles par des exemples. Il

finit par un examen de ſoi-même qu'il faiſoit tous les jours, & qui doit être imité par tous ceux qui veulent ne pas tomber deux fois dans les mêmes fautes, & avancer dans le chemin de la vertu. Cette Satire eſt admirable & pleine de traits fort plaiſans. Elle fut faite peu de temps après la ſeconde, & avant la X. DAC.

Il paroît par le vers cent trente-un qu'Horace étoit jeune quand il fit cet ouvrage. C'eſt une circonſtance qui lui fait honeur, car on peut dire qu'il a peu de pièces au-deſſus de celle-ci. Obligé de ſe juſtifier ſur ce qu'on l'acuſoit d'être trop cauſtique dans ſes ſatires, il montre qu'il eſt beaucoup plus réſervé de ce côté-là, que les poètes qui l'ont précédé, qu'il eſt fort éloigné de vouloir ſe faire à ce prix la réputation de grand poète, qu'il ne s'eſt point adoné à ce genre de compoſition par un penchant naturel à médire, enfin qu'il ne fait en cela rien de ſi criminel à beaucoup près que ce qui ſe fait tous les jours impunément dans le monde. Tout cela eſt terminé naturellement par une eſpèce d'épiſode fort agréable, ſur la maniere dont ſon pere lui aprenoit à faire ſon profit des défauts mêmes d'autrui. Mais une choſe qui relève le plus le ſel de cette pièce, c'eſt que le poète en voulant excuſer la liberté de ſes ſatires, y paroît plus ſatirique que jamais. Les traits partent de tous côtés de deſſous ſa plume, ſans qu'il paroiſſe y toucher; & ils ont, pour ainſi dire, porté leur coup, avant qu'on ait penſé à s'en défier. SAN.

1 EUPOLIS ATQUE CRATINUS, ARISTOPHANESQUE] Ce ſont les trois plus grands Poëtes de la Vieille Comédie, & qui ont été contemporains, environ CCCC. ans avant la venuë de Jeſus-Chriſt. Les deux premiers étoient pourtant plus vieux qu'Ariſtophane. Il y avoit une fort grande jalouſie entre eux. Ariſtophane accuſoit Eupolis d'avoir pillé ſes Chevaliers; & Eupolis ſoûtenoit, que les Chevaliers lui appartenoient, & qu'il les avoit donnez à Ariſtophane. Pour Cratinus, il eſt joué en pluſieurs endroits dans les Pieces de ce dernier, qui tâche de le faire paſſer pour un adultere & pour un homme adonné au vin. Ce dernier reproche étoit aſſez bien fondé: car il eſt conſtant que Cratinus aimoit fort à boire. DAC.

Vers 1. *Eupolis, atque Cratinus, &c.*] J'ai parlé d'Eupolis ſur la ſatire *Si raro ſcribes.* Cratin natif d'Atène étoit ferme & hardi dans ſes compoſitions, & ſe rendit par là formidable, particulierement aux Grans, qu'il reprenoit ſans aucun égard à leur rang. De vint-une comédie qu'il avoit faites, il ne nous reſte plus qu'un petit nombre de vers. Il mourut au commencement de la guerre du Peloponèſe, âgé de plus de cent ans, ou ſeulement de quatre vingt dix-ſept ſelon quelques-uns, environ quatre cens trente ans avant l'Ere Chrétiéne. SAN.

Ariſto-

Aristophanes.] Ce poète étoit aussi d'Atène, du bourg apelé Cidaténien, & de la tribu Pandionide. Il avoit le naturel bilieux & ardent, le génie tourné à la raillerie, l'esprit libre & élevé, & un courage qui le portoit à n'épargner persone quand il s'agissoit de reprendre les vices. De plus de cinquante comédies qu'il avoit composées, nous n'en avons plus qu'onze qui soient parfaites & sans lacunes. Ce poète, qui florissoit vers la fin de la guerre du Péloponèse, mourut environ trente ans après Cratin. SAN.

2 ATQUE ALII QUORUM] Comme Magnès, Timocreon, Cratès, Phrynichns, Strattis, Pherecrate, Platon, Teleclide, Theopompe. DAC.

COMOEDIA PRISCA] La Vieille Comédie, ainsi appellée à cause des changemens qui lui arriverent ensuite, & qui ont fait, que l'on a eu trois differentes sortes de Comédie: la Vieille, la Moyenne, & la Nouvelle. La Vieille, où il n'y avoit rien de feint ni dans les sujets, ni dans les noms des Acteurs. La Moyenne, où les sujets n'étoient point feints: c'étoient des histoires véritables; mais les noms étoient supposez. Et la Nouvelle, qui n'avoit rien que de feint: les Poëtes en imaginoient non seulement les sujets, mais ils supposoient aussi les noms. DAC.

2. *Comœdia prisca.*] Aristophane ferma la vieille comédie & ouvrit la moiène, d'où vient que dans ses dernieres pièces les noms des acteurs sont suposés, quoique les sujets ne le soient pas. SAN.

3 SI QUIS ERAT DIGNUS DESCRIBI] Comme Cléon, Hyperbolus, Cléophante. Mais ces Poëtes abusoient souvent de cette liberté: Cratinus n'épargna pas même le grand Periclès, & Aristophane ne respecta pas la sagesse de Socrate. DAC.

3. *Malus ac fur.*] Le dernier de ces mots détermine le sens du premier, qui n'est que l'épitète de l'autre. Horace a dit de même *formidare malos fures* dans la premiere satire. Ceux qui lisent ici *aut*, au lieu d'*ac*, ont contr'eux tous les manuscrits, excepte un seul de peu de considération; *in uno tantùm codice*, dit M. Bentlei, *eoque infimæ notæ:* & ils ne font pas atention que l'on ne sauroit prendre ici *malus* dans un sens absolu que comme un adjectif, qui se raporteroit en commun à *fur*, à *mœchus*, & à *sicarius;* & que pour cela il faudroit lire *aut*, au lieu de *quod*, au commencement du vers suivant, & faire dans le texte un changement, qui n'est apuié d'aucune autorité. SAN.

4 SICARIUS] Le vieux Commentateur dit, que *sica* étoit proprement une petite lame d'épée cachée dans un bâton. Je ne sai pas d'où il a pris cela. Il paroît qu'Isidore a été dans

le

le même ſentiment: car il écrit dans ſon Gloſſaire, *Sica genus armorum eſt, ſimile vidubii. Hoc maximè utuntur qui apud Italos latrocinia exercent.* „ *Sica* eſt une eſpece d'armes ſemblable au *vidubium.* Les voleurs de grand chemin en Italie „ en ſont armez." Je ne connois point ce *vidubium*; mais il y a bien de l'apparence que c'eſt une épée cachée dans un bâton, & qu'on appelle cela *vidubium*, comme pour *viſudubium.* On croit que c'eſt un bâton, & c'eſt une épée. Cependant il eſt certain que *Sica* étoit une petite épée courbée en forme de faux, comme la portoient les Thraces. Le Gloſſaire Grec l'a fort bien expliqué: *Sica Θρακικὸν ξίφος ἐπικαμπής.* Sica *épée Thracienne fort courbée.* C'eſt pourquoi Capitolin appelle Maximinus, qui étoit de Thrace, *ſicilatum latronem*, ſelon la belle correction de M. de Saumaiſe. DAC.

5 FAMOSUS] *Fama* & *famoſus*, ſont des noms communs, qui ſont pris en bonne & en mauvaiſe part. DAC.

MULTA CUM LIBERTATE NOTABANT] Ils le faiſoient avec tant de liberté, qu'ils ne ſe contentoient pas de prendre leurs actions pour les ſujets de leurs Pieces, ils repreſentoient leurs viſages au naturel, par le moien des maſques qu'ils faiſoient faire très reſſemblants. DAC.

5. *Multâ cum libertate.*] Quoique cette liberté fût reçue du peuple avec de grans aplaudiſſemens, & qu'elle fût même aſſés agréable à la plus grande partie des perſones de qualité, on ne laiſſa pas de s'en laſſer; & Lamaque général des Aténiens publia un Edit, pour défendre à tout poète comique de plus nomer perſone par ſon nom, ce qui dona naiſſance à une nouvelle eſpèce de repreſentation, qu'on a apelée la moiène comédie. SAN.

6 HINC OMNIS PENDET LUCILIUS] Ennius & Pacuve avoient fait des Satires avant Lucilius; mais celui ci donna aux ſiennes un tour nouveau, & il prit plus que les autres le caractere de la Vieille Comédie, qu'il tâcha d'imiter de plus près. On peut voir ce que j'ai dit dans le petit Traité de l'Origine de la Satire. Trebonius écrivant à Ciceron parle de la liberté avec laquelle Lucilius attaquoit ceux qui lui déplaiſoient. *Deinde qui magis hoc Lucilio licuerit aſſumere libertatis, quam nobis? Cum etiam ſi odio par fuerit in eos quos læſit, tamen certe non magis dignos habuerit in quos tanta libertate verborum incurreret.* Liv. XII. Epiſt. 16. DAC.

6. *Lucilius.*] Lucile chevalier Romain; grand oncle maternel de * Pompée, naquit l'année de Rome 605, à Sueſſa Aurunca

* L'aieule du grand Pompée étoit nièce de Lucile. Velleius le dit expreſſément. Auſone appelle la patrie de Lucile *Sueſſa*, & Juvénal *Aurunca.*

ranca ſur les frontieres de la Campanie, & mourut à Naples vers l'année 660, âgé d'environ cinquante-cinq ans, comme nous le dirons ailleurs. Il ne fut pas l'inventeur de la ſatire parmi les Latins; mais il en fut comme le reſtaurateur, par le nouveau tour qu'il lui dona, en ſe reglant ſur * le goût de l'anciène comédie des Grecs; avec cette diférence qu'il ſe ſervoit ordinairement de vers Pithiens, au lieu que les poètes comiques n'avoient emploié que des vers iambes ou coraïques. SAN.

7 MUTATIS TANTUM PEDIBUS] Car les vers de ces Poëtes Comiques étoient des vers Iambes, & Lucilius choiſit pour ſes Satires les vers Hexametres. Il eſt vrai qu'il en fit auſſi quelques-unes en vers Iambes & en vers Trochaïques, mais de trente Satires qu'il avoit faites, il y en avoit plus de vingt en vers Hexametres, & Horace a égard au plus grand nombre. Le ſavant Heinſius a eu ici un ſentiment fort particulier: car il a cru qu'Horace en diſant de Lucilius, qu'il avoit changé les pieds & les nombres, vouloit faire entendre ſeulement, que ſa compoſition étoit négligée, & qu'il n'avoit pas ſuivi la régularité des Poëtes Comiques, qui étoient fort exacts dans les meſures de leurs vers: *Car*, dit-il, *en diſant qu'il y a dans un Ouvrage d'autres pieds & d'autres meſures, je ne dis pas pour cela, que ce ſoient d'autres vers: & quand je dis, qu'il n'y a rien de changé que les pieds & les nombres, je dis, que c'eſt toûjours la même eſpece de vers.* Mais aſſurément cette opinion eſt inſoutenable en tout. D'ailleurs Horace n'étoit pas ſi rigide ſur cela, & il n'auroit jamais parlé d'un changement, ſi Lucilius n'avoit été que relâché, & s'il n'avoit fait que mettre un Iambe au troiſiéme pied, au lieu de le mettre au quatriéme ou au ſecond. En un mot, ce ſeroit une propoſition fort nouvelle de dire, que les vers de Lucilius étoient, à quelques négligences près, les mêmes que ceux de ces anciens Poëtes Comiques. Perſonne ne le croiroit jamais, car on voit manifeſtement le contraire. DAC.

7. 8 FACETUS, EMUNCTÆ NARIS] Ciceron appelle Lucilius *perurbanum*, très-agréable & très-plaiſant, & Quintilien aſſure, que dans ſes Ecrits il y avoit beaucoup de ſel: *abundè ſalis.* Cela paroît encore dans ſes fragmens. DAC.

EMUNCTÆ NARIS] Par la forme du nez, les Anciens marquoient bien ſouvent les qualitez de l'eſprit. Un nez pointu ſignifie un railleur; un nez bien mouché, *emunctæ nares*, un railleur dont les railleries n'ont rien que d'agréable. DAC.

8. *Emunctæ naris.*] C'eſt à-dire *ſagacis ingenii*, d'un eſprit péne-

* Les grammairiens appellent ces vers, hexamètres. Voiés mon traité de la verſification Latine.

pénétrant, pour découvrir les défauts d'autrui; ce qui est diférent de *facetus*, qui marque ici cette maniere agréable & legere, dont un railleur spirituél sait débiter la raillerie. SAN.

DURUS COMPONERE VERSUS] Cette dureté paroît par-tout dans ses vers. Et cela venoit peut-être, de ce qu'il étoit ennemi du travail, & qu'il ne pouvoit se donner la peine de corriger ses Ouvrages. DAC.

Durus componere versus.] Ceci doit se joindre avec ce qui suit, *nam fuit hoc vitiosus.* Un de nos meilleurs traducteurs * s'y est trompé en faisant dire à Horace que Lucile étoit infatigable à faire des vers, ce qui est fort éloigné de la pensée de nôtre auteur. SAN.

10 UT MAGNUM] Il étoit fort content de lui, & il croyoit avoir fait des merveilles, quand il avoit composé deux cens vers en moins de temps qu'il n'en faloit pour les écrire, & il ne se mettoit point du tout en peine qu'ils fussent doux & coulants. DAC.

10. *Ut magnum.*] Un poète a quelquefois d'heureuses saillies. C'est alors qu'il faut suivre son génie, tant qu'il est en humeur de produire: sauf à retrancher en suite de sang froid les négligences, qui ne peuvent manquer d'échaper, & que la trop grande précipitation nous empêche d'apercevoir dans le moment. Mais ces accès poëtiques ne sont pas ordinaires, & généralement parlant un poete qui se livre trop à cette facilité, ne sera jamais qu'un poète médiocre. SAN.

STANS PEDE IN UNO] C'est-à-dire en très-peu de temps, car on ne peut pas être long-temps sur un pied. DAC.

Stans pede in uno.] C'est une maniere de parler métaphorique & proverbiale, pour dire en moins de rien, en très-peu de tems. Baillet a pris ceci bonement & à la lettre, quand il fait dire à Horace que Lucile dictoit deux cens vers debout sur un pié, tenant l'autre levé en l'air; ce qui passoit, ajoûte-t'il, pour une rareté fort singuliere. * Au reste je ne suis pas surpris que Baillet ait manqué de critique en cet endroit. C'est assés l'ordinaire que des savans surchargés d'une vaste érudition se trompent dans ces menus détails, dont la délicatesse échape à la rapidité & à l'étendue de leurs conoissances. SAN.

11 QUUM FLUERET LUTULENTUS] Horace compare ici Lucilius à un grand fleuve, qui entraîne beaucoup de bouë & de limon, & dont les eaux ne sont ni si pures ni si claires que celles des fontaines & des ruisseaux, comme Callimaque a dit de l'Euphrate:

'Ασσυ-

* Le P. Tarteron, dans l'édition de 1713, chés Mariette.

† Jugemens des savans, art. 1139. tom. 6. pag. 82. édit. 1685. in 12.

Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ
λύματα γῆς καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδατι συρφετὸν ἕλκει.

Le fleuve d'Assyrie est fort grand & fort rapide ; mais il traîne toûjours avec lui beaucoup de boüe & de limon. Ce jugement d'Horace a déplû à Quintilien, qui dit : *Lucilius ita quosdam deditos sibi adhuc habet Amatores, ut eum non ejusdem modo operis Auctoribus, sed omnibus Poëtis præferre non dubitent. Ego quantum ab illis, tantum ab Horatio dissentio, qui Lucilium fluere lutulentum, & esse aliquid quod tollere possis putat. Nam & eruditio in eo mira & libertas, atque inde acerbitas, & abundè salis.* „ Lucilius a encore aujourd'hui „ des Partisans si opiniâtres & si entêtez, qu'ils le préferent „ non seulement à tous ceux qui ont fait des Satires ; mais à „ tous les Poëtes en général. Pour moi je suis aussi éloigné „ de leur sentiment que de celui d'Horace, qui dit que ses E„ crits sont des eaux coulantes & bourbeuses, d'où l'on peut „ pourtant tirer quelque chose de bon : Car je trouve en lui „ une érudition merveilleuse, & une très-grande liberté qui „ rend ses Ouvrages piquants & pleins de sel." Mais quelque déference que j'aie pour les sentimens de ce grand Rheteur, je suis persuadé, que le jugement d'Horace doit être d'un plus grand poids. Ce Poëte avoit d'autant plus de finesse & plus de goût, qu'il vivoit dans un siecle plus éclairé : Et il étoit si convaincu de la vérité du jugement qu'il avoit fait de Lucilius, que même il a emploié la Satire dixiéme à l'appuyer & à le défendre contre ceux qui en avoient été le plus choquez. Je soûtiens même, qu'en lisant les seuls fragmens qui nous restent, on doit être de son opinion, & c'est ce que je prouverai dans mes Remarques sur la derniere Satire. Quintilien s'est donc trompé? Oui, sans doute. Et ce n'est pas même la seule faute qu'il ait faite sur ce sujet: car en soutenant, qu'il y a une merveilleuse érudition dans les Ouvrages de Lucilius, il s'éloigne du goût de toute l'Antiquité, qui n'y a trouvé qu'une doctrine fort médiocre. Ciceron en doit être cru, lui qui étoit d'ailleurs un des plus grands admirateurs des plaisanteries de Lucilius : *Et sunt Scripta illius leviora*, dit-il, *ut urbanitas summa appareat, doctrina mediocris.* „ Ses Ouvrages sont as„ sez legers, on y trouve beaucoup de plaisanterie, mais peu „ d'érudition." Et cela s'accorde fort bien avec le sentiment de ceux qui donnoient Lucilius pour un exemple du stile mince & maigre, comme on lit dans Varron, *Gracilitatis Lucilium exemplum esse.* Le même Ciceron declare ailleurs assez ouvertement le peu d'estime qu'il faisoit des Ouvrages de Lucilius ; comme quand il dit dans la Lettre V. du XII. Liv. à Atticus : *Cato me quidem delectat ; sed etiam Bassum Lucilium*

sua.

sua. „ Je suis fort content du Livre que j'ai fait de la Vie de „ Caton ; Mais Bassus Lucilius étoit aussi fort content de ses „ Ouvrages." Il est vrai que pour ce passage on peut douter avec raison que Ciceron y parle du Poëte Lucilius. Au moins je ne croi pas que Lucilius fût appellé *Bassus*. Ciceron ne lui a point donné ce nom ailleurs. Apparemment Ciceron parle ici de quelque méchant Ecrivain de son temps. DAC.

ERAT QUOD TOLLERE VELLES] *Tollere* ne signifie pas *rejetter*, mais au contraire, *relever*, *prendre*, *choisir pour s'en servir.*: & il est opposé à *relinquere*, comme Horace a dit sur le même sujet dans la Satire X.

At dixi fluere hunc lutulentum, sæpe ferentem
Plura quidem tollenda relinquendis.

„ Mais j'ai dit, qu'il roule des eaux bourbeuses, & qu'il a „ veritablement plus de bon que de mauvais, *ou mot à mot*: „ & qu'il a plus de choses à prendre qu'à laisser, qu'à rejet-„ ter". Et cette signification du mot *tollere*, est prise de l'ancienne coûtume de mettre à terre les enfans naissans. Si le pere vouloit les faire nourrir, il les relevoit ; sinon, il les laissoit : & c'étoit une marque qu'il vouloit qu'on allât les exposer. Quand il les relevoit, cela s'appelloit proprement *tollere*. Terence, dans l'Andrienne, Act. I. Scene III.

Quidque peperisset, decreverunt tollere.

„ Ils ont resolu d'élever ce qui naîtra." Et *tollere* est la même chose que *suscipere*, dans la III. Scene de l'Act. II.

Nam pollicitus sum suscepturum. DAC.

11. *Erat quod tollere velles.*] C'est-à-dire : *propterea quòd fluebat lutulentus, erat quod velles tollere*; ainsi que je l'ai rendu dans le François. On a pris encore ces paroles à contre-sens. Horace ne veut pas dire que dans les endroits de Lucile les plus négligés, il ne laissoit pas d'y avoir quelque chose de bon, qui valoit la peine d'être conservé. Depuis ces mots *emunctæ naris*, il n'est plus question des bones qualités de ce poète, mais seulement de ses défauts. Ce vers-ci est une suite des deux vers & demi qui le précédent immédiatement. Lucile, dit Horace, écrit avec beaucoup de rapidité : il est donc naturel qu'il lui échape de tems en tems des choses inutiles, qui mériteroient d'être retranchées. La même expression revient encore ailleurs précisément dans le même sens, comme nous le dirons sur le cinquantième vers de la satire *Nempe incomposito*. Quintilien a pris ce passage d'Horace dans le sens que je lui done, mais l'épitète *lutulentus* lui a paru trop forte. Peut-être Horace a-t'il un peu exageré : cependant je ne voudrois pas m'en raporter aveuglément à la critique de Quintilien. Il trouvoit dans

dans Lucile une érudition ſurprenante, *eruditio in eo mira;* & Cicéron trouvoit au contraire qu'il étoit fort médiocre par cet endroit, *doctrina mediocris.* SAN.

12 GARRULUS] Cela arrive toûjours à ceux qui ſont amoureux de toutes leurs penſées, & naturellement pareſſeux, l'amour propre les empêche de faire un choix; car ils ne ſauroient ſe réſoudre à rien perdre, & la pareſſe leur rend inſupportable la peine qu'il faudroit prendre pour corriger leurs Ouvrages, & pour y mettre la derniere main. DAC.

12. *Garrulus.*] Ce mot ne ſignifie pas un cauſeur, un babillard; mais un auteur d'un ſtile diffus, qui dit peu de choſes en beaucoup de paroles. Enfin c'eſt ici un défaut de la compoſition, & non pas de la converſation. SAN.

13 NIL MOROR] Je ne m'en ſoucie point, je n'en fais nul cas. Car cette facilité ne produit que des avortons qui ne ſauroient vivre. Euripide ſe plaignant un jour à un Poëte, de ce qu'en trois jours il n'avoit pû faire que trois vers & encore avec beaucoup de peine, & ce Poëte lui aiant répondu qu'il en avoit fait cent avec une grande facilité, *Je ne m'en étonne pas,* lui répondit Euripide, *tes vers ne dureront que trois jours, & les miens dureront toute l'éternité.* DAC.

14 ECCE CRISPINUS] En effet pour prouver que cette grande facilité d'écrire beaucoup ſur le champ, eſt une choſe mépriſable, & qu'on ne doit point du tout envier, il dit, que Criſpinus, le plus ſot homme du monde, le défie au combat, pour voir qui fera plus de vers en moins de temps. C'eſt la liaiſon naturelle de ce paſſage. DAC.

MINIMO ME PROVOCAT] *Minimo*, il faut ſous-entendre *digito.* C'eſt une métaphore priſe de la Lutte, où ceux qui avoient bonne opinion de leurs forces, & qui mépriſoient leurs ennemis, les appelloient au combat, en leur montrant le petit doigt; pour dire, qu'ils ne vouloient ſe ſervir que de leur petit doigt, pour les terraſſer. * Rien n'eſt plus mal imaginé que la correction d'Heinſius qui liſoit, *Mimo me provocat* pour dire *me défie avec mépris*, *avec un ris moqueur.* Celle de M. Bentlei qui a lu *nummo me provocat*, „ me provoque à gager „ une petite piece," n'eſt pas plus recevable. On a bien dit *provocare ſponſione*, mais je ne crois pas qu'il y ait un ſeul exemple de *provocare nummo*, *provocare tot ſeſtertiis.* Tout cela eſt très-éloigné du genie d'Horace, au lieu que le ſens que j'ai ſuivi eſt très-naturel. * DAC.

14. *Minimo me provocat.*] Il faut ſous-entendre *pignore* ou *pretio*, & non pas *digito.* Dans toute la Latinité on ne ſait ce que c'eſt que *provocare minimo digito.* On ne s'eſt pas moins trompé en metant *mimo* ou *nummo*, au lieu de *minimo*; la premiere de ces deux corections eſt ridicule, & la ſeconde eſt tout

au

au moins inutile. Un home bien aſſuré de la vérité d'une choſe qu'on lui conteſte, eſt prêt à gager la plus groſſe ſomme contre la plus petite, cent piſtoles contre une; & c'eſt juſtement ce qu'Horace apelle *minimo provocare*. Il a été parlé de Criſpin ſur les derniers vers de la premiere ſatire. SAN.

ACCIPE SI VIS] C'eſt le défi que Criſpinus fait à Horace. Ces défis ont été de tous les ſiecles : car en tout temps ceux qui ſe ſont piquez d'écrire ſur le champ, ont attaqué ceux qui ayant la veritable gloire pour but, & connoiſſant par leur propre experience les difficultez qu'il y a à faire quelque choſe qui puiſſe vaincre le temps & paſſer avec éloge à la poſterité, écrivent avec ſoin & avec choix, & ſont long-temps à limer leurs Ouvrages. Avant Criſpinus, Apollonius de Rhodes avoit attaqué de même Callimaque, & après lui Stace fit le même défi à Martial. Tout ce que l'on peut dire de ces aggreſſeurs téméraires, c'eſt, que comme ils ſont bien aſſûrez qu'ils ne tromperont pas la poſterité, ils veulent avoir le plaiſir de tromper leur ſiecle : car il n'y a rien dont les ignorans faſſent tant de cas, que de cette malheureuſe facilité. DAC.

15 ACCIPE JAM] Il y en a qui ont lû *accipiam*; mais fort mal. DAC.

16 CUSTODES] Des Gardes, pour empêcher qu'ils ne ſe ſervent de quelques Livres ou de quelque ſecours étranger, & qu'ils ne tirent de-là ce qui ne doit venir que de leur propre fonds. DAC.

17 DI BENE FECERUNT] C'eſt la réponſe d'Horace: *Bene fecerunt*, „ m'ont fait une grace dont je leur ai beaucoup „ d'obligation." DAC.

* 18 RARO ET PERPAUCA LOQUENTIS] Lambin corrigeoit *loquentem*, ne pouvant ſouffrir *animi loquentis* : mais je croi qu'on ne doit rien changer. * DAC.

18. *Loquentis.*] La langue & la plume ne ſont que les interprètes de l'eſprit, c'eſt lui qui parle le premier, en proférant & en dictant intérieurement ce qu'elles énoncent au dehors. C'eſt donc ſans raiſon, comme ſans autorité, que Lambin a corigé *loquentem*. SAN.

19 AT TU CONCLUSAS HIRCINIS FOLLIBUS AURAS] Il s'adreſſe à Criſpinus, qu'il compare aux ſoufflets d'une forge, & ſes Ouvrages au vent qui en ſort: Comme ces ſoufflets ſoufflent tant qu'on veut, & ſont toûjours prêts, ſans avoir beſoin d'aucune préparation, Criſpinus & tous ceux qui ſe piquent de cette facilité, travaillent de même. Ils n'ont beſoin d'aucune méditation; mais auſſi leur travail n'a rien de ſolide. C'eſt un vent qui paſſe, & ne dure point. Cette comparaiſon eſt d'autant plus juſte, qu'elle marque auſſi l'orgueil ordinaire de ces ſortes de gens, qui ſont toujours remplis de vent, comme les

ſouf-

soufflets des forges. Perse a imité cet endroit d'Horace dans sa V. Satire, où il dit à Cornutus:

Tu neque, anhelanti coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos.

„ Tu n'ès point comme les soufflets des forges, qui soufflent „ toujours, jusqu'à ce que le fer soit cuit dans le fourneau." Mais cette copie est bien au dessous de l'original, quoi qu'en veuille dire Casaubon. DAC.

21 BEATUS FANNIUS] Fannius Quadratus, un des méchans Poëtes de ce temps-là. Horace en parle encore dans la Satire X. Il étoit peut-être de la famille de ce Fannius dont il est parlé dans Ciceron, & qui étoit Gendre de C. Lælius. DAC.

22 ULTRO DELATIS CAPSIS ET IMAGINE] Quand un Poëte étoit généralement approuvé, & que ses Ecrits avoient quelque autorité, la plus grande recompense qu'il pouvoit attendre, c'étoit de voir ses Ouvrages & son portrait consacrez publiquement dans la Bibliotheque qu'Auguste avoit dédiée dans le Temple d'Apollon Palatin. Ce Fannius donc, quoique méchant Poëte, avoit tant fait par ses intrigues & par une espece de cabale qu'il avoit ménagée en lisant ses Poësies en tous lieux & à tous venants, que contre toute sorte d'apparence & de justice, on avoit permis qu'il se procurât cet honneur, & qu'il portât lui-même ses Ecrits & son portrait dans la Bibliotheque. Et c'est dequoi Horace se moque bien finement. Il y a là un ridicule qu'on n'avoit point du tout connu. DAC.

CUM MEA NEMO SCRIPTA LEGAT] Fannius en faisant tous les jours des assemblées, pour y lire ses Ouvrages, s'étoit fait un nombre infini de partisans, qui vantoient par-tout ses vers, & en semoient par-tout des copies, au lieu que les vers d'Horace, qui ne vouloit devoir sa reputation qu'à lui-même, & qui ne les communiquoit que très-rarement & à très-peu de personnes, étoient presque encore inconnus, & ne faisoient pas le quart du bruit que faisoient les sots Ouvrages de Fannius. Car en ce temps-là, comme aujourd'hui, la cabale étoit bien souvent plus forte que le mérite. C'est le veritable sens de ce passage, qui n'avoit point été bien entendu. Car ce que dit Acron, que le Senat avoit fait cet honneur à Fannius, pour se délivrer de ses importunitez; ou que des gens avides du bien de Fannius, qui n'avoit point d'enfans, pour capter ses bonnes graces, & par ce moyen devenir ses heritiers, avoient porté ses Livres & son portrait dans la Bibliothèque, tout cela, dis-je, n'est qu'une pure imagination, qui ne peut avoir aucun fondement. DAC.

22. *Ultro delatis capsis, &c.*] La raillerie est délicate. On di-

diroit qu'Horace veut louer Fannius, ou du moins le féliciter d'avoir trouvé le moyen d'immortaliſer ſon nom & ſes ouvrages. Mais le moien eſt impertinent, & Horace laiſſe à ſes lecteurs le plaiſir de le deviner. * Quand un poète étoit généralement eſtimé, on faiſoit placer ſes ouvrages & ſa ſtatue dans les bibliotèques, comme le vieux commentateur nous l'aſſure. Une des peines d'Ovide, outre ſon exil, fut que ſes poéſies furent retirées des bibliotèques d'Auguſte, d'Agrippa, & de Pollion. Fannius voiant que l'on ne penſoit point à lui déferer un honeur qu'il ſe croioit dû, jugea à propos de réveiller par lui-même l'atention de ceux que ce ſoin regardoit. On croit que ce Fannius portoit le ſurnom de Quadratus, qu'il pouvoit être parent d'un Fannius gendre de Caius Lélius, & que c'eſt le même dont il eſt encore parlé dans la ſatire *Nempe incompoſito.* SAN.

Quum mea nemo, &c.] C'eſt une opoſition maligne, qui confirme le ſens que j'ai doné aux paroles précédentes. Fannius pouſſé d'une ridicule vanité produit ſes ouvrages au grand jour, il va les preſenter aux arbitres de la gloire. Horace craint de les montrer, il ne les communique qu'à très-peu de perſones. C'eſt un éfet de ſa modeſtie. SAN.

23 VULGO RECITARE TIMENTIS] *Recitare* ſignifie lire ſes Ouvrages en public : ce qui ſe faiſoit avec beaucoup de ſolennité. On n'a qu'à voir la dixiéme Lettre du ſecond Livre de Pline. La raiſon qu'Horace donne ici de ce qu'il n'aimoit pas à lire ſes Ouvrages en public, n'étoit pas ſeule : il ſuivoit auſſi en cela les maximes des Stoïciens, qui bien loin de lire leurs Ouvrages, n'aimoient pas à entendre lire les Ouvrages des autres, & à ſe trouver à ces lectures publiques. Cela leur paroiſſoit indigne du Sage, comme une choſe pleine d'affectation & de vanité. Epictete nous en a conſervé le précepte : Ἐις ἀκροάσεις τινῶν μὴ ἤκε. μηδὲ ῥαδίως πάριθι, παριὼν δὲ, τὸ σεμνὸν καὶ ἐυςαθὲς καὶ ἅμα ἀνεπαχθὲς φύλασσε. *Ne va point aux lectures publiques, & n'y aſſiſte pas volontiers. Si tu y vas fais-y paroître de la gravité, de la conſtance, & de la douceur.* Mais quand Horace n'auroit pas ſuivi en cela les préceptes de ces Philoſophes, il ſe ſeroit accommodé au goût d'Auguſte, qui n'ai-

* Pline au l. 34. ch. 5. dit que Lucius Accius fit placer lui-même ſa ſtatue dans le temple des Muſes. *Notatum ab auctoribus Lucium Accium poetam in Camenarum æde ſtatuam ſibi poſuiſſe.* Ce ridicule que l'on trouve dans Accius & dans Fannius, fait voir qu'il y avoit des voies établies pour parvenir à cet honeur, & ces voies étoient ſans doute le ſufrage du ſénat, le jugement des arbitres commis pour cela, ou l'ordre du prince.

n'aimoit pas trop ces Liſeurs publics. Voiez les Remarques ſur la Satire X. DAC.

24 QUOD SUNT QUOS GENUS HOC] *Genus hoc*, ce genre d'écrire, c'eſt-à-dire la Satire. Horace dit, qu'on ne prenoit pas plaiſir à entendre lire des Satires, de peur de s'y reconnoître. Comme Juvenal a dit:

—— Rubet Auditor, cui frigida mens eſt
Criminibus, tacita ſudant præcordia culpa.

„ On voit rougir l'Auditeur qui a ſa conſcience chargée de „ crimes, & quelque ſecretes que ſoient ſes fautes, elles font „ couler la ſueur par tout ſon corps. DAC.

* 25 QUEMVIS MEDIA ERUE TURBA] Au lieu d'*erue* on a lu *elige*, *eripe*, & *arripe*, & tout cela ſans néceſſité. *Erue* eſt très-bon. DAC.

25. *Arripe.*] C'eſt la corection de M. Bentlei, qui me paroit préférable à toutes les autres. *Eripe*, qui ſe trouve dans les plus anciens manuſcrits, preſente un ſens bien éloigné de la penſée de l'auteur. *Erue* & *elige* ont tout l'air d'être des glôſes d'*arripe*. SAN.

26 AUT OB AVARITIAM] *Laborare ob avaritiam*, n'eſt pas Latin aſſurément. Il faut lire comme M. le Févre a corrigé: *aut ab avaritia.* DAC.

26. *Ab avaritiâ.*] Deux manuſcrits nous ont conſervé cette leçon, qui a été ſuivie par Jean Vander Doès, par Théodore Marcile, par Chabot, par Daniel Heins, *&c.* Ceux qui liſent *ob avaritiam* deshonorent Horace; & par une expreſſion, qui n'eſt pas Latine; & par une double conſtruction, qui eſt vicieuſe. SAN.

Miſer ambitione laborat.] Preſque tous les manuſcrits de Vander Béken, & deux de M. Bentlei portent *miſer.* Je ne doute point que ce ne ſoit la leçon même d'Horace, & j'ai cru devoir la lui reſtituer. *Miſer* convient également à l'avaricieux & à l'ambitieux, & je ſuis perſuadé que *miſerâ* nous eſt venu de quelques copiſtes, qui par mépriſe auront tranſporté à la fin de *miſer* la voielle qui commence le mot ſuivant. SAN.

28 STUPET ALBIUS ÆRE] Albius eſt le même que dans le vers 109. de cette même Satire *Albi filius:*

Nonne vides Albi ut male vivat filius?

„ Ne vois-tu pas la peine que le fils d'Albius a à vivre?" On peut voir-là les Remarques. DAC.

ÆRE] *Æs* ſignifie des ſtatuës, des baſſins, & des cuvetes antiques. DAC.

29 HIC MUTAT MERCES] Anciennement tout le commerce conſiſtoit en échange: Et quand on vint à ſe ſervir de l'argent,

gent, on retint toujours les mêmes termes que le premier usage avoit établis. *Mutare merces*, ne signifie pas moins acheter des marchandises avec de l'argent, que les avoir en échange. DAC.

29 *Surgente à sole, &c.*] Toute la navigation des Romains se bornoit ordinairement à la méditerranée, qui s'étend d'occident en orient. SAN.

30 PER MALA] Il se précipite dans les plus grands dangers. DAC.

UTI PULVIS COLLECTUS TURBINE] C'est une comparaison ordinaire dans l'Ecriture Sainte. DAC.

* 33 ODERE POETAS] M. Bentlei a lu *odere Poëtam*, à cause de ce qui suit qui est au singulier, mais cela n'est pas nécessaire. Horace a pu dire *Poëtas* en général, & descendre ensuite au particulier. * DAC.

33 *Poetam.*] On doit à M. Bentlei cette leçon, que les vers suivans demandent. Comme la pensée d'Horace est générale, & qu'elle s'étend à tous les poètes, les copistes ou les grammairiens avoient mis *poetas*. SAN.

34 FOENUM HABET IN CORNU] Un certain Sicinnius, qui n'avoit d'autre métier à Rome que de tourmenter & de harasser ceux qui se mêloient du gouvernement, ne s'attaqua jamais à Crassus. Quelqu'un lui aiant demandé d'où venoit que Crassus étoit le seul qu'il laissât en repos: il répondit, *c'est qu'il a du foin à la corne.* Cette réponse, dont la figure étoit agréable & sensible, passa ensuite en proverbe, & on s'en servit pour dire qu'un homme n'étoit pas endurant, qu'il étoit dangereux. La metaphore étoit tirée de la pratique ordinaire des paysans, qui aiant des bœufs sujets à fraper, leur attachoient du foin aux cornes, pour avertir les passans, & pour s'empêcher de porter la peine ordonnée par la Loi des douze Tables, si les bœufs avoient fait quelque mal. Car cette Loi vouloit que le Maître du bœuf payât le dommage; ou qu'il livrât la bête entre les mains de celui qui l'avoit souffert. *Si quadrupes pauperiem faxit, dominus sarcito, noxæve dedito.* La Loi que Dieu avoit donnée à son peuple, étoit beaucoup plus rigoureuse: Car si un homme avoit laissé sortir un bœuf qu'il auroit connu vicieux, & que ce bœuf eût tué quelqu'un, cette Loi vouloit que le Maître & le bœuf fussent lapidez. DAC.

34. *Fœnum habet in cornu.*] Cette expression métaphorique est prise de la coutume des païsans, qui atachoient du foin aux cornes des bœufs sujets à fraper, pour avertir par là les passans de s'en doner de garde. SAN.

DUM MODO RISUM EXCUTIAT SIBI] J'ai vû des gens qui croioient qu'il falloit lire *excutiat tibi*, pour vous faire rire. Car les Diseurs de bons mots veulent faire rire ceux qui les

les écoutent. Mais cela n'est pas nécessaire, il y en a qui ne cherchent qu'à se faire rire eux-mêmes. DAC.

36. *Et quodcunque semel, &c.*] C'est la manie de quantité de mauvais poètes. Dès qu'ils ont fait éclôre de leur cerveau la pièce la plus mince, il faut bongré malgré que tous ceux qui les aprochent en aient la tête rompue. SAN.

37 A FURNO REDEUNTES SCIRE LACUQUE] Dans chaque quartier de Rome, il y avoit plusieurs lacs ou fontaines où l'on alloit puiser l'eau. Theodore Marcile s'est fort trompé, quand il a cru que *lacu* étoit ici *cisterna vini.* DAC.

39 PRIMUM EGO ME ILLORUM DEDERIM QUIBUS] Horace commence à se défendre par cette protestation, qu'il n'est point Poëte dans cet Ouvrage, & qu'ainsi il ne fait pas ses Satires par aucune demangeaison de passer pour grand Poëte, car ceux qui ont cette envie, tâchent d'y réussir par toutes sortes de voies, & n'épargnent pas volontiers leur prochain. DAC.

39. *Primum ego me, &c.*] Horace s'étoit déja assuré par ses odes le nom de poète, ainsi il ne risque rien à se dégrader pour ses satires. Sa modestie n'en est que plus grande, & cette vertu ne sauroit être petite dans un poète, pourvû qu'elle soit bien sincère. SAN.

Poetis.] Acron lisoit ainsi dans son manuscrit, & il cite cet exemple dans ses scolies sur la satire *non quia Mæcenas*, pour justifier une construction toute semblable. Cette leçon, qui avoit échapé à presque tous les interprètes, a été maintenue par Van-Pauteren *, & par Nicolas Heins; & rétablie de nos jours dans le texte par deux savans commentateurs. SAN.

40 CONCLUDERE VERSUM] C'est ce qu'il dit ailleurs *pedibus claudere*, & Petrone *pedibus instruere.* DAC.

42. SERMONI PROPIORA] Qui ressemblent au discours ordinaire, & qui n'ont rien de plus relevé. Ciceron a dit de même, en parlant des vers des Poëtes Comiques: *At Comicorum senarii propter similitudinem sermonis sic sæpe sunt abjecti, ut nonnunquam vix in his numerus & versus intelligi possit.* „ Les trimetres des Poëtes Comiques à cause de la ressemblance qu'ils ont avec le stile du discours ordinaire, sont bien „ souvent si bas & si rempans, qu'on a de la peine à y remar„ quer le nombre & la cadence des vers. DAC.

43 INGENIUM CUI SIT, CUI MENS DIVINIOR] C'est la définition du grand Poëte, & une définition admirable; mais cela ne doit pas empêcher que celui qui n'a pas cette grande élevation ne puisse être appellé Poëte, s'il fait des vers proportionnez aux sujets qu'il entreprend de traiter. Car comme dans l'éloquence il y a des caracteres differents, qui ne laissent pas de

* *Johannes Despauterius.*

de donner le nom d'Orateur à celui qui les ſuit, il en eſt de même dans la Poëſie, il y a diverſes formes, qui bien qu'au deſſous de la premiere & de la plus noble, ne laiſſent pas de donner chacune le nom de Poëte à celui qui les remplit avec ſuccès. DAC.

43. *Atque os magna ſonaturum.*] Ces mots regardent uniquement le ſtile propre de la grande poéſie; c'eſt-à-dire, de l'épopée, de la tragédie, & de l'ode héroïque. Or la nobleſſe du ſtile en eſt une partie ſi eſſentielle, qu'un de ces poèmes qui auroit au ſouverain degré les deux autres parties, je veux dire l'invention & l'entouſiaſme, ſeroit ridicule, ſi le ſtile en étoit languiſſant, & les expreſſions foibles & rampantes. Nos traducteurs ont doné à ces paroles un ſens diférent de celui que j'y atache: mais ce qui ſuit immédiatement devoit les rapeler à la penſée du poète. SAN.

45 IDCIRCO QUIDAM COMOEDIA NECNE POEMA ESSET] Ce ſont les mêmes dont parle Ciceron dans ſon Orateur: *Itaque video viſum eſſe nonnullis Platonis & Demoſthenis locutionem, etſi abſit à verſu, tamen quod incitatius feratur, & clariſſimis verborum luminibus utatur, potius Poëma putandum, quam Comicorum Poëtarum, apud quos nihil eſt aliud quotidiani diſſimile ſermonis, niſi quod verſiculi ſunt.* „ C'eſt pourquoi „ quelques gens ont cru, que le ſtile de Platon & de De- „ moſthene, quoique fort éloigné de la cadence du vers, ce- „ pendant parce qu'il eſt élevé, qu'il a de la rapidité & de la „ force, & qu'il eſt orné de mots éclatans & pompeux, doit „ plutôt paſſer pour Poëſie, que le ſtile des Poëtes Comiques, „ où il n'y a rien qui ne ſoit entierement ſemblable à la con- „ verſation ordinaire, excepté que ce ſont des vers." Ce ſentiment eſt directement opposé à celui de Platon & d'Ariſtote, qui ne reconnoiſſent proprement la Poëſie que dans le Poëme Epique, dans la Comedie & dans la Tragedie, & en tout ce qui conſiſte dans l'imitation & dans la fiction. Pour moi je ſuis perſuadé, que les uns & les autres ont outré la matiere: car d'un côté Ariſtote & Platon me paroiſſent injuſtes, de ne compter pour rien les vers dans la définition du Poëte, & de ne donner ce nom qu'à celui qui imite & qui invente des ſujets. Que deviendroient donc tous les grands Poëtes Philoſophes & Theologiens, *Orphée*, *Muſée*, *Linus*. *Empedocle*, &c. qui ont fait des Traitez de Phyſique & des Hymnes en vers? Leur ôteroit-on le nom de Poëte? Et les autres, je les trouve trop ſéveres, d'ôter le nom de Poëme à la Comedie, ſous prétexte qu'elle n'a ni majeſté ni élevation. L'élevation & la majeſté ne ſont pas les caracteres de la Poëſie en général, mais d'une certaine Poëſie. Parmi ceux qui ont douté ſi la Comedie étoit un Poëme, les plus raiſonnables ſont ceux qui ont fondé ce

ce doute, ſur ce que les Poëtes Comiques ont tellement negligé les nombres & les meſures, que leurs vers tiennent plus de la Proſe que de la Poëſie. Mais ce doute s'évanouït dès qu'on voit qu'Ariſtote même dans ſa Poëtique compte parmi les Poëmes les Dialogues de Socrate, & qu'il reconnoît que l'Epopée fait ſon imitation auſſi-bien en proſe qu'en vers. Il eſt donc certain que même à cet égard la Comedie & la Satire, quoique d'un ſtile fort approchant de la Proſe, ne ſont pas moins des Poëmes, que l'Iliade & l'Eneïde: Car il y a diverſes ſortes de Poëtes, comme il y a differentes manieres d'Orateurs. DAC.

45. *Comœdia necne poema eſſet.*] Horace raiſone conſéquemment à ſon principe. Trois choſes, dit-il, ſont un poète; la richeſſe de l'invention, la fougue de l'entouſiaſme, & la nobleſſe du ſtile. Or comme la comédie n'a rien de tout cela, quelques-uns ont douté ſi elle étoit à proprement parler du reſſort de la poéſie. Mais encore une fois ce raiſonement ne ſe trouve vrai qu'en parlant de l'eſpèce de poéſie la plus noble. La comédie, la ſatire, la fable, les odes morales, galantes & bachiques ſont des pièces de poéſie; mais d'un caractere diférent du poème épique, de la tragédie, & de l'ode héroïque, qu'Horace apelle *juſta poemata*, parceque ce ſont inconteſtablement des poèmes. SAN.

46 QUOD ACER SPIRITUS AC VIS] La Comedie n'eſt qu'une ſimple imitation des actions de la vie commune, & par conſequent elle n'a pas cette élevation & cette force que l'on trouve dans la Tragedie, où tout étant extraordinaire, on doit voir regner par tout la terreur & la compaſſion, qui conſiſtent dans le ſublime. Et c'eſt une méchante raiſon, pour douter ſi la Comedie eſt un Poëme, comme je viens de l'expliquer. DAC.

47 NISI QUOD PEDE CERTO DIFFERT SERMONI SERMO MERUS] La Comedie eſt une pure converſation, qui ne differe des converſations & des entretiens ordinaires, qu'en ce qu'elle a certains pieds & certains nombres. Mais ces nombres ſont très-ſouvent ſi negligez & ſi confus, que l'oreille a beaucoup de peine à les reconnoître. DAC.

48 AT PATER ARDENS SÆVIT] C'eſt une objection qu'Horace ſe fait faire par quelqu'un, qui, pour répondre à ce qu'il a dit, que dans la Comedie il n'y a ni force ni élevation, lui propoſe l'exemple de Demea, qui s'emporte contre ſon fils: Car ce pere irrité parle avec tant de force, tant de vehemence & en des termes ſi élevez & ſi nobles, que cela ſemble detruire ce qu'Horace vient d'avancer. DAC.

48. *At pater ardens.*] C'eſt un vieillar des Adelphes de Térence, nomé Déméa. SAN.

49 NEPOS] On peut voir la derniere Remarque sur l'Ode I. du Livre V. DAC.

51 AMBULET ANTE NOCTEM CUM FACIBUS] Car les jeunes gens alloient masquez par les ruës avec des flambeaux & des couronnes. J'ai parlé au long de cette coutume sur le *Comessari* de l'Ode I. du Liv. IV. DAC.

ANTE NOCTEM] On faisoit ces sortes de débauches aussi en plein jour, comme cela paroît manifestement par un passage d'Aristophane. Et cela est mis ici pour agraver encore l'action de ce fils débauché, & pour mieux fonder la colere du pere. DAC.

52 NUMQUID POMPONIUS ISTIS] Horace répond à l'objection. Pour vous faire voir, dit-il, que cette chaleur & cette vehemence avec lesquelles Demea censure l'action de son fils, ne détruisent pas ce que j'ai dit, qu'il n'y a ni force ni élevation dans la Comedie, c'est que le pere de Pomponius, s'il étoit encore vivant, parleroit de la même maniere à son fils, pour le retirer de ses débauches : & par cette raison, quoique le stile de Demea soit plus relevé que le stile ordinaire, il n'a pourtant rien de poëtique & rien qui tienne de la conversation; puisque le stile de la conversation n'est pas toujours uniforme, & que l'on s'échauffe selon que le demande le sujet de l'entretien. En un mot, on ne peut pas appeller Poësie, ce qu'un homme ordinaire diroit dans une pareille occasion, en mêmes termes, en changeant seulement le tour. Voilà toute la force du raisonnement d'Horace, qui n'est vrai que par rapport à la définition qu'il a donnée du Poëte. Et il dit lui-même dans l'Art Poetique, que la Comedie peut quelquefois élever la voix, comme la Tragedie peut l'abaisser:

Interdum tamen & vocem Comœdia tollit,
Iratúsque Chremes tumido delitigat ore;
Et Tragicus plerúmque dolet sermone pedestri. DAC.

54 ERGO NON SATIS EST PURIS] Cela ne suffit pas véritablement, pour remplir l'idée qu'Horace a donnée du Poëte. Mais au fond, cette maxime ne laisse pas d'être fausse: Car un homme qui fera des vers purs, sans aucune noblesse & sans aucune élevation, ne sera ni un Pindare, ni un Virgile, il sera pourtant Poëte. Et Horace qui est si modeste sur ses Satires, & qui a tant de peur de prodiguer le nom de Poëte, n'auroit pas été si scrupuleux, s'il n'avoit jamais fait des Odes, & s'il n'avoit bien sû que ce beau nom lui étoit dû ailleurs. DAC.

55 QUEM SI DISSOLVAS] Si vous rompez le vers changeant l'ordre des paroles dans ce que Demea dit, vous n'y trouverez aucune marque de Poësie : ce ne sera qu'un dis-

discours ordinaire, & tout le monde parleroit comme lui. Cette maxime est fort bonne, pour examiner les vers des Poëmes Heroïques. Car lorsqu'on aura rompu & mis en pieces ces vers, ceux qui ne conserveront point la noblesse & la majesté, toujours attachées au genre sublime, n'auront rien de Poëtique, & seront indignes du Poëme ; mais elle est entierement fausse pour les Ouvrages qui ne demandent pas cette noblesse & cette élevation. DAC.

56 PERSONATUS PATER] Le pere, celui qui jouë le rolle de pere dans la Comedie. *Personatus*, masqué. DAC.

60 NON UT SI SOLVAS] Il faut joindre ce *non* avec *invenias*, & faire ainsi la construction : *Non invenias membra disjecti Poëtæ, ut si solvas, &c.* Horace dit, que si l'on rompt les vers de ses Satires, & ceux des Satires de Lucilius, en changeant l'ordre & le tour, on n'y trouvera pas les membres d'un Poëte mis en pieces, comme on les trouvera dans ces vers d'Ennius :

—— —— postquam Discordia tetra
Belli ferratos postes, portasque refregit.

Car de quelque maniere que vous rangiez ces mots, vous y trouverez toujours de la Poësie & de l'élevation ; il n'y a rien qui ne soit Poëtique. Ce passage d'Ennius est tiré de ses Annales, qui étoient un Poëme Heroïque, & Horace ne pouvoit pas mieux choisir dans le dessein, qu'il avoit de faire voir, qu'il ne reconnoît pour Poëte, que celui qui chante de grandes choses : Cependant il a toujours tort. Car quoique la Satire n'ait pas la majesté du Poëme Heroïque, elle ne laisse pas d'être un Poëme ; mais c'est un Poëme d'un caractere entierement opposé à celui du Poëme Heroïque, & le stile de l'un seroit fort méchant pour l'autre. Je suis même persuadé, qu'un Poëte Satirique qui affecteroit la noblesse & la majesté du Poëme Epique, mériteroit aussi peu le nom de Poëte, qu'un Poëte Heroïque en qui l'on ne trouveroit que la simplicité des Satires. Et c'est en cela que Perse & que Juvenal sont fort au dessous d'Horace, DAC.

60. *Non, ut si solvas, &c.*] La construction est : *non invenias disjecti poetæ membra, ut si solvas, &c.* Les deux vers cités ici sont tirés des annales d'Ennius, qui étoient un poème héroïque. Ce temple, dont la Discorde brise les portes, est le temple de Janus, dont il a été parlé sur les odes. SAN.

61 BELLI FERRATOS POSTES] Virgile a imité ces vers dans le VII. Livre de l'Eneïde :

Impulit ipsa manu portas, & cardine verso
Belli ferratos rupit Saturnia postes. DAC.

62 DISJECTI MEMBRA POETÆ] Cette figure est belle ; com-

comme ſi un Poëte étoit mis en pieces, & les membres ſemez çà & là, quand on a rompu ſes vers, & qu'on leur a ôté toute leur liaiſon, qui faiſoit d'eux comme un corps animé. Chaque piece doit être comme la tête d'Orphée, qui arrachée du corps & flottant ſur les eaux, ne laiſſoit pas de rendre un ſon agréable & melodieux. DAC.

63 ALIAS JUSTUM SIT NEC NE POEMA] Ce qu'Horace promet ici, de traiter ailleurs la queſtion, ſi la Satire & la Comédie ſont de juſtes Poëmes, ne paroît point dans ſes Ouvrages. Aſſurément il avoit deſſein d'en parler dans l'Art Poëtique qu'il meditoit déja; mais cet Ouvrage eſt demeuré imparfait, comme on le verra dans mes Remarques. Cependant il eſt bon de remarquer ici, que bien qu'Horace ait inſinué, qu'on doutoit ſi la Satire étoit un Poëme, il ne ſuit pas entierement ce parti, voiant bien qu'il étoit inſoutenable. Car ſi elle n'eſt pas un Poëme, quel nom lui donnera-t-on? Les Anciens n'ont point mis de milieu entre la Proſe & les Vers, & Ariſtote a reconnu, que tout ce qui a des Metres eſt Poëme: *Il faut*, dit-il, *que la Proſe ait du Rythme & point de Metre: Car autrement ce ſeroit un Poëme.* Puiſqu'il avouë que tout ce qui a des Metres eſt Poëme, la Satire ne doit pas être appellée d'un autre nom. La ſeule choſe qui reſte, c'eſt de ſavoir ſi elle eſt *juſtum Poëma*, un juſte Poëme. C'eſt-à-dire ſi elle a les véritables caractères de Poëſie. Elle ne les a pas ſelon la doctrine d'Ariſtote & de Platon: car elle eſt ſans imitation & ſans fiction. Elle ne les a pas non plus ſelon la définition qu'Horace a donnée du Poëte, puiſqu'elle n'a rien de pompeux. Elle n'eſt donc pas un juſte Poëme. Ce dernier doute eſt decidé par ce que j'ai dit des differens caractères de la Poëſie & de l'Eloquence. Il n'eſt pas néceſſaire de le repeter. Il ſuffit de ſavoir que la Satire eſt conſtamment *juſtum Poëma*. DAC.

63. *Aliàs juſtum ſit*, *&c.*] Horace ſe propoſoit de traiter cette matiere plus à fond. S'il l'a exécuté, du moins ce n'eſt point dans les pièces qui nous reſtent. SAN.

65 SULCIUS ACER AMBULAT ET CAPRIUS] Sulcius & Caprius étoient deux célèbres Delateurs, qui ſe promenoient dans les ruës, portant ſous leur bras les informations qu'ils avoient faites contre ceux qu'ils avoient deſſein de déferer. DAC.

65. *Sulcius acer*, *&c.*] Nous ne conoiſſons point d'ailleurs Sulcius, Caprius, Célius, Birrius, ni Hermogène Tigellius. Ce dernier eſt diférent de celui dont il eſt parlé au commencement de la ſatire *Ambubaiarum collegia*, & qui s'apeloit ſeulement Tigellius Sardus. Je ſuis perſuadé qu'Horace a voulu doner ici en paſſant un coup de dent à Hermogène, qui étoit aparemment avide d'avoir des premiers les ouvrages de litérature;

ture; si-tôt qu'ils paroissoient au jour. C'est encore la maniere de quelques gens de mince litérature, qui croient se doner par là un vernis de bel esprit. Les délateurs presentoient au préteur ou au juge des informations signées de leur main, contre ceux qu'ils acusoient; & ces informations s'apeloient *libelli*. SAN.

66 RAUCI MALE] Ils s'étoient enroüez à force de crier. *Malè*, mal, pour extrémement. DAC.

CUMQUE LIBELLIS] *Libelli* étoient les informations où les accusateurs avoient écrit le nom & les crimes de l'accusé. Ils donnoient ces informations au Préteur ou au Juge, qui les obligeoit à les signer. Après la mort de Caligula, on trouva dans son cabinet deux papiers de cette maniere, que Protogene lui avoit fournis, dont l'un étoit appellé *l'épée*, & l'autre *le poignard*, parce qu'ils étoient tous deux remplis de noms de gens qu'il vouloit faire mourir de cette maniere. DAC.

69 UT TU SIS SIMILIS COELI BYRRIQUE] Cœlius & Byrrhus étoient deux jeunes hommes que la débauche avoit portez à toute sorte de crimes. DAC.

69. *Non ego sim.*] C'est pour *sum*. On doit dire la même chose de *habeat*, de *recitem*, de *videar*, *&c.* dans les vers suivans; où des copistes ont fait quelques changemens, faute d'avoir observé que cette maniere d'emploier les tems adjonctifs pour les tems absolus est élégante dans la poésie, & assés ordinaire à Horace. SAN.

71 NULLA TABERNA MEOS HABEAT NEQUE PILA LIBELLOS] Les boutiques des Libraires étoient ordinairement autour des piliers des Edifices publics: comme par exemple ici dans la Sale du Palais. C'est pourquoi on joignoit ordinairement *taberna* & *pila*, *boutique* & *pilier*. Catulle:

Salax taberna, vósque contubernales,
A Pileatis nona fratribus pila.

„ Infame boutique, & vous qui l'habitez, & qui vous tenez „ au neuviéme pilier, à compter depuis le Temple des Ju„ meaux qui portent le bonnet." Mais Horace separe ici *taberna* & *pila*. Par le premier il entend toute sorte de boutiques, où les faineants s'assembloient pour causer & pour aprendre des nouvelles. Les Grecs appelloient ces boutiques λέσχας. Et par *pila* il désigne les boutiques des Libraires. Il dit donc, qu'il n'y avoit aucune de ses Satires dans ces lieux-là; parce qu'il ne les avoit pas encore données au Public. DAC.

72 HERMOGENISQUE TIGELLI] C'est le même qui est appellé simplement Hermogene à la fin de la Satire précedente; mais il est different de Tigellius Sardus, comme je l'ai dit ailleurs. Cet Hermogene étoit peut-être le fils ou le frere de Tigellius. Ils étoient tous deux grands Musiciens. DAC.

73 NON RECITO CUIQUAM NISI AMICIS] On a vû les raiſons que j'ai données de l'averſion qu'Horace avoit pour ces lectures pnbliques. DAC.

76 SUAVE LOCUS VOCI RESONAT CONCLUSUS] Les bains étoient fermez de tous côtez, & ne recevoient de jour que par de petites ouvertures : de plus, ils étoient faits en voûte. Et cela faiſoit beaucoup paroître la voix. DAC.

76. 77 INANES HOC JUVAT] Les Auteurs, peuple vain & avide de loüanges, aimoient à lire leurs ouvrages dans les bains; parce qu'étant charmez eux-mêmes de leur voix, ils croioient que cela contribuoit à les faire admirer. Seneque en parlant des incommoditez des bains publics, dit : *adjice illum cui vox ſua in balneo placet.* DAC.

78 LÆDERE GAUDES] Après qu'Horace a proteſté, qu'il ne compoſoit point ſes Satires pour acquerir la reputation de grand Poëte, comme on ſe l'imaginoit, il répond dans la ſuite au reproche qu'on lui faiſoit, que naturellement il aimoit à médire, & qu'il ne faiſoit ces vers que pour contenter cette maudite paſſion. DAC.

79. *Inquit.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *inquis*, dont la derniere ſilabe eſt longue & dérangeroit la meſure du vers. L'expreſſion par la troiſième perſone étoit établie chés les Latins, pour marquer une objection réelle ou ſupoſée, faite par une ou par pluſieurs perſones, preſentes ou non. Cette remarque des grammairiens eſt ſure, & je pourois la confirmer, ſeulement pour le verbe *inquio*, par beaucoup d'exemples de Cicéron, de Tite-Live, de Sénèque, & de Quintilien. Il y en a encore d'autres dans Horace, comme je le fais obſerver en plus d'un endroit. On trouve de même *agedum* pour *agitedum*, *&c.* Faute d'avoir fait cette obſervation, *inquit* a été altéré dans bien des auteurs, ce qui n'a pas manqué d'arriver dans ce vers-ci. Mais la véritable leçon s'eſt conſervée dans trois anciens manuſcrits, & elle a enfin reparu dans les éditions de M. Bentlei & de M. Cuningam. SAN.

79 STUDIO] Par inclination, par un attachement naturel. DAC.

UNDE PETITUM HOC IN ME JACIS] C'eſt la réponſe d'Horace, qui demande à ce Cenſeur, d'où eſt-ce donc que vous avez appris que j'aime naturellement à medire? DAC.

80 AUCTOR QUIS DENIQUE EORUM VIXI CUM QUIBUS] Horace veut par-là faire voir la fauſſeté du reproche qu'on lui faiſoit d'aimer à médire : Car ſi aucun de ceux avec leſquels il a eu commerce, n'a jamais pû ſe plaindre de lui, c'eſt une marque ſûre que ce reproche eſt mal-fondé : car les médiſans n'épargnent pas même leurs meilleurs amis, comme il va le faire voir dans la ſuite. DAC.

80. *Vixi*

80. *Vixi cum quibus.*] L'indication que demande Horace n'eſt point équivoque. Un médiſant n'épargne pas ſes meilleurs amis. Le poète nous en trace ici en quatre vers un caractere bien odieux ; auſſi la médiſance eſt-elle la plus dangereuſe peſte de la ſociété. SAN.

81 ABSENTEM QUI RODIT AMICUM] Il explique ce que c'eſt qu'un homme médiſant & dangereux, & il fait conſiſter la médiſance à médire de ſes amis & de ceux avec leſquels on eſt en commerce, comme Theophraſte a dit du médiſant : περὶ τῶν φίλων καὶ οἰκείων κακὰ εἰπεῖν, καὶ περὶ τῶν τετελευτηκότων κακῶς λέγειν. *Dire du mal de ſes amis, de ceux avec qui l'on vit, & de ceux qui ſont morts.* Mais à prendre le mot de médiſance à la rigueur, il eſt certain qu'il a une ſignification plus étenduë. C'eſt pourquoi le même Theophraſte en fait cette belle définition : Ἔςι δὲ κακολογία ἀγὼν τῆς ψυχῆς εἰς τὸ χεῖρον ἐν λόγοις. *La médiſance eſt une application de l'ame à dire du mal de tout.* Horace n'a fait que définir l'eſpece de médiſance la plus odieuſe & la plus criminelle. Dans ces quatre ou cinq vers, il y a des préceptes excellens pour la vie civile. DAC.

82 QUI NON DEFENDIT ALIO CULPANTE] Il ne ſuffit pas de ne pas médire de ſes amis, il faut les défendre contre les médiſances des autres, comme Horace défendoit Virgile contre les railleries qu'on faiſoit de lui à la Cour d'Auguſte. DAC.

SOLUTOS RISUS] Des ris, comme nous diſons, *à gorge déployée.* DAC.

85 HIC NIGER EST] *Niger*, noir, c'eſt-à-dire plein de venin, déteſtable, de funeſte rencontre. Car le noir étoit chez les Romains d'un malheureux augure, & le blanc étoit heureux. Catulle écrit à Ceſar :

Nil nimium ſtudeo, Cæſar, tibi velle placere,
Nec ſcire utrum ſis albus an ater homo.

„ Ceſar, je ne me ſoucie point trop de vous plaire, & je ne „ veux point être informé ſi vous êtes blanc ou noir." C'eſt-à-dire, ſi vous êtes bon, ou méchant. DAC.

86 SÆPE TRIBUS LECTIS] Horace va faire voir, que dans le commerce ordinaire du monde, des choſes mille fois plus dangereuſes & plus criminelles que ſes Satires, paſſent tous les jours pour des traits de fineſſe & d'eſprit. DAC.

86. *Sæpè tribus lectis, &c.*] Les lits de table chés les anciens tenoient ordinairement trois perſonnes, & quelquefois quatre. SAN.

VIDEAS COENARE QUATERNOS] Autour de chaque table il y avoit ordinairement trois lits, & ſur chaque lit trois places ;

ces : Quand le nombre des conviez étoit plus grand, on se pressoit; chaque lit en tenoit quatre, souvent cinq, & quelquefois davantage. Ciceron dans l'Oraison contre Pison : *Græci stipati, quini in lectulis, sæpe plures; ipse solus.* „ Les Grecs „ étoient pressez, il y en avoit cinq sur chaque lit, souvent „ davantage; il étoit seul sur le sien." Horace dit donc ici, qu'à un repas de douze personnes il se trouve toujours quelque railleur, qui ne fait grace à aucun des Conviez, & qui n'épargne pas même le Maître du festin. Cependant ce railleur passe pour agréable, quoiqu'il ne garde aucunes mesures, & qu'il viole les droits les plus sacrez de l'amitié & de l'hospitalité. DAC.

87. *Unus amet.*] Un ancien manuscrit nous a sauvé cette leçon, qui étoit perdue sans cela, & qui est la seule véritable. *Avet* ne marque qu'une envie de médire, & la pensée du poète dit beaucoup plus. Quand même ce verbe rempliroit tout le sens de cet endroit, il ne s'ajuste pas bien avec la construction, qui demanderoit naturellement *aveat* après *videas.* SAN.

88 PRÆTER EUM QUI PRÆBET AQUAM] Si c'est la véritable leçon, *præbere aquam*, se dit du Maître du festin; parce qu'il fournissoit aussi le bain aux Conviez : Car on se baignoit avant que de se mettre à table. Ou simplement cette eau, c'est l'eau que l'on mêloit avec le vin : & cela fait toujours le même sens. Mais il y a eu des Critiques qui ont mieux aimé lire, *præter eum qui præbet, aqua*, en rapportant *aqua* au verbe *aspergere.* Et *aspergere aqua* seroit proprement *railler;* ce que Plaute dit, *frigidam suffundere*, & les Grecs, πλύνειν, *laver:* comme nous disons, *laver la tête.* Premierement, il faudroit savoir si les Latins ont dit simplement & absolument *præbere*, pour *præbere convivium, dapem*, donner à manger. Je n'en ai jamais vû d'exemple. Cependant ce ne seroit pas-là une difficulté. Car souvent dans les Langues mortes, on peut tirer des consequences de l'usage de certains mots par l'analogie. Quand la Langue Latine ne seroit pas pleine de ces sortes d'ellipses, puis qu'Horace même a dit *parochus*, simplement, pour *cœnæ pater*, le Maître du festin, & que *parochus* n'est autre chose que *præbitor*, il est vraisemblable que les Latins ont pû dire *præbere convivium.* Mais avec tout cela il ne faut rien changer à ce passage. Car Horace a dit de même dans la II. Satire du Liv. II.

—— neque sic ut simplex Nævius unctam
Convivis præbebit aquam.

„ Il ne donnera pas à ses Conviez de l'eau grasse comme le „ simple Nevius. DAC.

88. *Præter eum, qui præbet aquam.*] C'est une partie pour le

le tout. Celui qui donoit à manger, fournissoit aussi le bain aux conviés. Il ne sauroit y avoir d'autre meilleure explication de ce passage, & c'est sans aucune raison que quelques-uns ont osé y faire du changement. Le poète a voulu badiner en se servant de deux expressions métaphoriques, qui renferment un jeu de mots, ce qui lui est assés ordinaire; car la construction entiere est celle-ci: *amet quavis frigidâ cunctos adspergere, præter eum qui aquam præbet tepidam.* On sait que les Latins disoient par maniere de proverbe, *frigidam alicui suffundere*, pour dire railler quelcun. SAN.

89. *Condita quum verax*, &c.] Ce vers est beau, & fait une agréable image. Je me suis persuadé qu'Horace a mis *Bacchus* à la fin, & non pas *Liber*; parceque ce dernier mot revient encore dans le vers suivant. J'ai donc cru que l'on me pardoneroit d'avoir osé rétablir le texte. La répétition de *Liber* peut fort bien être une méprise des copistes, & elle ne sauroit faire ici qu'un mauvais éfet. La même faute s'étoit glissée dans l'épitre aux Pisons, où *vino* avoit pris la place de *Baccho*. SAN.

91 INFESTO NIGRIS] A toi qui fais profession de haïr les médisans. DAC.

EGO SI RISI QUOD INEPTUS] Ce qui est mille fois moins condamnable que ce qu'on fait tous les jours dans le monde, & dont il va donner un exemple bien sensible. DAC.

92 PASTILLOS RUFILLUS OLET] C'est un vers de sa seconde Satire, qui par consequent est faite avant celle-ci. DAC.

GORGONIUS HIRCUM] C'est assurément cette derniere médisance, qui avoit le plus choqué les ennemis d'Horace; & je ne doute point que ce ne fussent des Stoïciens: car ces Philosophes ne manquoient pas de recommander de ne point railler ceux qui sentoient mauvais. Marc Antonin nous en a conservé le précepte dans son V. Livre; mais il a besoin d'être corrigé: Τῷ γράσωνι μήτι ὀργίζῃ, μήτι τῷ ὀζοστόμῳ ὀργίζῃ, τί σοι ποιήσει; τοιοῦτον στόμα ἔχει, τοιαύτας μάλας ἔχει, ἀνάγκη τοιαύτην ἀποφορὰν ἀπὸ τοιούτων γίνεσθαι. *Ne te fâche point contre celui qui sent le gousset, ni contre celui qui a l'haleine mauvaise. Qu'y ferois-tu? Il a la bouche & les aisselles ainsi faites, & il faut nécessairement qu'il en sorte une telle odeur.* Au lieu de τί σοι ποιήσει, *que te fera-t il*, j'ai lû τί συ ποιήσεις, *qu'y feras-tu?* Car on ne peut pas dire de cet homme *que te fera-t-il?* puisqu'il vous empoisonne par son odeur. Cet Empereur a mis cela simplement, comme il l'avoit reçû de ces Docteurs. Mais je suis persuadé, que si ces bons Philosophes eussent été plus propres, ils n'auroient pas pris tant de soin, pour rendre les hommes si indifferens sur les mauvaises odeurs: Et je ne saurois croire, que ce soit blesser la charité, que de

faire un peu la guerre aux hommes sur ce défaut, sur tout puisqu'il peut être corrigé en quelque maniere par la propreté. Aussi Epictete avoit-il donné sur cela un précepte très-remarquable, en disant que ce que la pureté est pour l'ame, la propreté l'est pour le corps : Que la Nature nous a donné des bains, des essences, des linges, des brosses, du vitriol, & autres drogues contre la crasse & la sueur : Que si l'on ne s'en sert point, on n'est plus un homme, mais un pourceau, & qu'on doit renoncer au commerce des hommes, & n'aller plus même avec eux dans les Temples pour les empoisonner, &c. DAC.

92. *Pastillos Rufillus olet, &c.*] Ce vers est répété de la satire *Ambubaiarum collegia*, & cela fait voir que le poète redoutoit peu le ressentiment de Rufillus & de Gargonius. SAN.

94 DE CAPITOLINI FURTIS INJECTA PETILLI] Le vieux Commentateur écrit, que ce Petillius étoit appellé Capitolin, parce qu'il étoit Gouverneur du Capitole. Il ajoute, que pendant qu'il étoit en Charge, il fut accusé d'avoir volé une des Couronnes d'or que les Ambassadeurs étrangers consacroient dans le Temple de Jupiter Capitolin, & qui y étoient gardées avec grand soin, & qu'il fut renvoyé absous par la faveur d'Auguste, qui le protegeoit. Je ne sai d'où il a pris cette tradition. Il est certain, que le surnom de Capitolin étoit commun à plusieurs familles. Ce Petillius avoit peut-être volé la Republique dans l'administration de quelque Charge, ou de quelque Province. Fulvius Ursinus semble confirmer la remarque de Porphyrion par une Medaille de ce Petillius, où l'on voit d'un côté la tête de Jupiter avec ce mot *Capitolinus.* Au revers le Temple que ce Dieu avoit au Capitole, & au bas *Petillius*, comme si Petillius avoit fait frapper cette Medaille pour rendre plus publique sa justification. Cette conjecture n'est pourtant pas trop sûre; car Petillius pouvoit avoir été Prêtre de Jupiter Capitolin, & en cette qualité avoir fait frapper cette Medaille pour conserver la memoire de son Sacerdoce. Cela est plus apparent. Il ne laisse pourtant pas d'être vrai qu'on voloit souvent de ces Couronnes d'or à Jupiter, & c'est ce qui fonde le reproche que Menechme fait dans Plaute à un Vieillard. *At ego te Sacram coronam surripuisse scio Jovi.* „ Mais moi je sai „ que tu as volé à Jupiter une de ses Couronnes d'or." Horace parle encore de Petillius dans la Satire X. DAC.

94. *Petilli.*] On s'est exercé à deviner sur la personne & sur les vols de ce Pétilius, mais ce pouroit être toute autre chose que ce qu'on a deviné. Le surnom de Capitolinus étoit commun à plusieurs familles Romaines. SAN.

99 SED TAMEN ADMIROR] Voilà le *mais* qui gâte tout, & cette médisance cachée & artificieuse est mille fois plus criminelle

minelle & plus condamnable que la naïve liberté qu'on blâmoit dans Horace. Ce *mais* eſt encore d'un fort grand uſage aujourd'hui. DAC.

100 HIC NIGRÆ SUCCUS LOLIGINIS] *Loligo*, eſt un petit poiſſon appellé par les Grecs τευθίς. Au lieu de ſang, il a une liqueur noire comme de l'ancre. C'eſt pourquoi nous l'appellons comme les Italiens, *calmar*. DAC.

100. *Hic nigræ ſuccus loliginis*, *&c.*] C'eſt une expreſſion figurée & proverbiale. *Loligo*, le calmar, eſt un petit poiſſon, dont le ſuc eſt noir comme de l'encre. *Ærugo* eſt le verd de gris, c'eſt à dire la rouille qui s'atache au cuivre, & le rouge. SAN.

101 ÆRUGO] Proprement le vert de gris, la rouille de l'airain, qui eſt un poiſon. DAC.

101. *Aforc.*] C'eſt ainſi qu'on lit dans trois manuſcrits, & dans cinq des meilleures éditions ; & c'eſt ainſi qu'il faut lire & non pas *abſore*. Les Latins ne mettoient jamais *ab* devant une *f*. On trouve ſouvent *afuit*, au lieu d'*abſuit* dans les Pandectes de Florence. Mais les éditeurs n'ont pas toujours été au fait de cette petite érudition grammaticale, ou plutôt ils l'ont négligée. SAN.

102 UT SI QUID PROMITTERE] Il ſuffiſoit de dire *ſi quid*. Mais cet *ut* donne de la grace, & affirme mieux. DAC.

105 INSUEVIT PATER OPTIMUS HOC ME] Lambin a eu tort, de vouloir corriger ce paſſage, il l'a entierement gâté. *Inſuevit pater optimus hoc me*, eſt fort Latin : *hoc* eſt à l'ablatif. C'eſt ainſi que Columelle a dit : *amurca pecus inſueſcere*, & *plauſtro aut aratro juvencum conſueſcere*. Il pourroit être auſſi à l'accuſatif, par une imitation Grecque qui eſt aſſez familiere à Horace. Ceux qui ont voulu faire dépendre *hoc* de *fugerem*, ne l'ont point du tout entendu : cela ne fait aucun ſens. DAC.

105. *Inſuevit pater optimus hoc me.*] Les verbes *adſueſcere*, *conſueſcere*, *deſueſcere*, & *inſueſcere*, ſe prennent quelquefois dans le ſens de *conſuefacere*, & ſe joignent alors avec un troiſième cas. La conſtruction d'Horace eſt donc : *pater inſuevit me hoc*, c'eſt à dire *eâ re*, *documento*, *ſcilicet ut fugerem*, *&c.* Tout cet endroit eſt admirable. Il y a aparence que ce n'eſt pas une fiction du poète, pour amener les perſonages qu'il fait ici paſſer en revûe. Ce qu'il dit de ſon pere eſt conforme au caractere qu'il nous en fait ailleurs. Heureux les enfans qui trouvent une ſi belle éducation dans la maiſon paternelle ! mais qu'il y a peu de peres capables de former ainſi les mœurs de leurs enfans ! La leçon que j'ai ſuivie dans ce vers eſt celle de tous les manuſcrits : *ſic ſummo librorum omnium conſenſu legitur*, dit Vander Béken. Je ne ſai pourquoi quelques-uns ſe

ſont

ſont aviſés de coriger le texte, & de lire *inſevit hoc mi.* Le verbe *inſerere* eſt propre des qualités naturelles, & *inſueſcere* convient aux qualités aquiſes; or c'eſt uniquement de ces dernieres qu'il s'agit ici. SAN.

106. *Ut fugerem, &c.*] Les mots ſont arangés d'une maniere deſagréable, parcequ'elle embaraſſe la conſtruction. Voici comme il la faut démêler: *ut fugerem vitiorum quæque, notando illa in exemplis.* Je voudrois qu'Horace eût évité ces tranſpoſitions, qui ne lui font point honeur. SAN.

106 EXEMPLIS VITIORUM QUÆQUE NOTANDO] *Exemplis notando quæque vitiorum*, „ En marquant chaque vice par „ des exemples." *Quæque vitiorum*, pour *ſingula vitia.* La meilleure maniere d'élever les enfans à avoir de l'horreur pour le vice, c'eſt de leur rendre le vice ſenſible par des exemples: Car ces exemples font plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que tous les diſcours & que toutes les moralitez. C'eſt ainſi que Demea inſtruit ſon fils, dans les Adelphes de Terence, Act. III. Scene III.

Nihil prætermitto, conſuefacio. Denique
Inſpicere, tanquam in ſpeculum, in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis ſumere exemplum ſibi:
Hoc facito, &c. hoc fugito, &c.

„ Je n'oublie rien, je l'accoûtume peu à peu à la vertu. Enfin je l'oblige à regarder comme dans un miroir dans la vie „ des autres, & à apprendre par leur exemple à faire le bien, „ & à fuïr le mal." C'eſt pourquoi Seneque dit admirablement à ſon ami Lucilius: *In rem præſentem venias oportet: primum, quia homines amplius oculis quam auribus credunt; deinde quia longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla.* „ Il faut que vous veniez voir vous-même la choſe: „ premierement, parce que les hommes croient plus leurs yeux „ que leurs oreilles; & en ſecond lieu, parce que le chemin „ des préceptes eſt long, & celui des exemples eſt efficace & „ court." C'eſt ce qui obligea les anciens Philoſophes à compoſer des Traitez des mœurs, & à faire des *Caracteres*, qui ſont proprement des portraits. Nous avons encore les Caracteres de Theophraſte; c'eſt un Livre excellent, qu'on ne ſauroit aſſez louër. DAC.

109 ALBI UT MALE VIVAT FILIUS] *Male vivere*, vivre avec peine, avoir de la peine à ſubſiſter. Ovide a dit de même: *Si genus eſt mortis male vivere.* „ Si c'eſt une eſpece de mort, que de vivre avec peine." Cruquius, Douza & Theodore Marcile, ont cru qu'Horace parle ici de Tibulle; & il eſt vrai que cela lui conviendroit parfaitement: car ce Poëte avoit fait de ſi folles dépenſes, que quand il mourut à l'âge

l'âge de vingt-quatre ans, il y avoit déja long-temps qu'il étoit ruiné. Mais il est impossible d'appliquer ceci à Tibulle puis qu'Horace parle des exemples que son pere lui citoit pendant qu'il étoit encore fort jeune, & avant qu'il fût le maître de ses actions, *dum custodis egebat*, pendant que son pere lui servoit de Gouverneur. Or tout le monde sait qu'Horace avoit vingt-trois ans plus que Tibulle. Quand Tibulle naquit, Horace n'avoit donc plus besoin de Gouverneur. Et par consequent il n'avoit pû dans son enfance entendre citer à son pere les débauches d'un homme qui n'étoit pas encore né. On tombe dans bien des ridicules, quand on ne se sert pas de son jugement. DAC.

109. *Ut malè vivat.*] C'est à dire, combien il a de peine à vivre. *Malè* est pour *ægre*, *difficulter*. * Ovide a dit dans le même sens; *sit gracilis, macie quæ malè viva suâ est.* Ce fils d'Albius, dont il est ici parlé ne sauroit être le poète Tibule. Horace n'avoit qu'un an ou deux plus que lui, & l'un & l'autre n'étoient pas encore dans un âge à doner dans la débauche. Voiés ce que nous dirons sur l'épitre *Albi nostrorum.* SAN.

110 BARRUS INOPS] Titus Veturius Barrus. Il en est encore parlé dans les Satires VI. & VII. C'étoit un jeune homme, grand railleur, qui se piquoit de beauté, & qui faisoit de grandes dépenses. Il fut enfin puni, pour avoir corrompu une Vestale nommée Emilie. * La conjecture de M. Bentlei qui voudroit corriger *ut qui farris inops* en le rapportant à *Albi filius*, est fort étrange. * DAC.

110. *Ut qui farris inops.*] La leçon ordinaire est, *utque Barus inops.* Mais elle doit être suspecte par plus d'une raison, comme M. Bentlei l'a fort bien montré. Premierement dans tout cet endroit le pere d'Horace ne lui propose qu'un exemple de chaque vice; Scétanius s'est perdu en se livrant à des courtisanes, Trébonius est un adultere: il n'est pas naturel qu'il mette deux exemples de la prodigalité. Secondement *magnum documentum* ne supose proprement qu'une persone. Enfin les manuscrits presentent ici une variété, qui rend l'altération sensible. On y trouve *utque* & *ut qui.* Le nom propre y est lu de cinq ou six manieres. Le plus grand nombre porte *Bains.* D'autres ont *Rarus*, *Varus*, *Barus*, *Barrus*, & *Bartus.* Les deux derniers paroissent n'être qu'une coruption de *farris*, que M. Bentlei soupçone avec raison être la véritable leçon. Je m'imagine fort vraisemblablement que le nom propre aiant été une fois placé dans le texte par la bévue de quelques copistes, les grammairiens ont remplacé *ut qui* par ut-

* Art. I, 2.

atque, pour y trouver un ſens : au lieu qu'ils auroient dû faire tout le contraire, & ſe ſervir d'*ut qui*, pour réformer le mot ſuivant. Les copiſtes ont plus d'une fois mis *què* au lieu de *qui* ou de *qua*. Le cent quarantième vers de cette ſatire nous en fournit un exemple, & j'en pourois encore citer d'autres dans Horace. SAN.

112 SECTANI DISSIMILIS SIS] Ce Sectanus étoit comme Saluſte entierement abandonné aux Courtiſanes. DAC.

112. *Scetanî.*] Deux de nos meilleurs commentateurs ont encore rapelé cette leçon dans le texte, au lieu de *Sectanî*, que les éditeurs avoient ſubſtitué à la leçon de preſque tous les anciens exemplaires. On ignore ce que c'êtoit que ce Scétanius, auſſi bien que le Trébonius, dont il eſt parlé deux vers après. SAN.

113. CONCESSA QUUM VENERE UTI] On a vû dans la ſeconde Satire, qu'Horace met un milieu entre l'amour déſordonné des Courtiſanes & l'amour des femmes mariées : Et ce milieu, qu'il appelle *permis*, c'eſt celui de la Nature, qui ne demande qu'à ſe ſatisfaire, & qui ſe contente d'une Eſclave, d'une Affranchie, &c. On doit voir ce qui a été remarqué ſur cette morale. DAC.

114 DEPRENSI NON BELLA EST FAMA TREBONI] Ce Trebonius avoit été ſurpris en adultere, & apparemment on lui avoit fait ce qu'on faiſoit d'ordinaire en ces occaſions. C'eſt pourquoi il étoit fort décrié. *Deprenſi*, ſurpris, comme il a dit à la fin de la Satire II. *Deprendi miſerum eſt.* DAC.

115 SAPIENS VITATU QUIDQUE PETITU] Le Sage, c'eſt-à-dire le Philoſophe. Car c'eſt aux Philoſophes à rendre les raiſons, & à enſeigner pourquoi une telle choſe eſt honnête, & une autre deshonnête. Le pere d'Horace, qui n'étoit qu'un Sergent, ne pouvoit pas avoir toutes ces connoiſſances, ni entrer dans cette diſcuſſion. Il y a ici une bienſeance dont je ſuis charmé. DAC.

117 TRADITUM AB ANTIQUIS MOREM] Car les anciens Romains étoient fort rigides ſur la Morale. DAC.

118 VITAM] Il avoit ſoin de ſa vie, en l'empêchant de ſe précipiter dans les dangers auſquels la débauche expoſe néceſſairement les jeunes gens. DAC.

118. *Vitam famamque tueri.*] Deux devoirs indiſpenſables qu'impoſe la qualité de pere. Il doit veiller à la conſervation de la vie de ſes enfans, mais il ne doit pas moins doner ſes ſoins à leur former les mœurs. Je ſuis également charmé du caractere de ce bon pere, & du bon cœur d'Horace. Tout cet endroit doit faire un plaiſir infini aux perſones qui ont du goût & du ſentiment. SAN.

119 SIMULAC DURAVERIT ÆTAS MEMBRA] Virgile s'eſt

s'est servi du verbe *durare* dans ce même sens:

——— *natos ad flumina primum*
Deferimus, sævóque gelu duramus & undis.

„ Nous portons nos enfans dans des fleuves, & nous les „ endurcissons dans la glace". Justin l'a imité dans le IX. Livre, en parlant des Scythes: *Scythas autem virtute animi, & duritia corporis, non opibus censeri.* „ Les Scythes n'ont „ pour toutes richesses, que le courage & la force (la dureté) „ du corps." Mais le *duraverit* d'Horace est remarquable en ce qu'il sert également & au corps & à l'esprit: *duraverit membra animúmque tuum.* DAC.

120 NABIS SINE CORTICE] C'est une métaphore prise des enfans qui apprennent à nager, & qui se servent d'une planche de liége, pour se soutenir sur l'eau. Les Latins ont dit *cortex*, écorce, pour *suber*, liége. *Sine cortice*, ἄνευ φελλȣ̃. DAC.

123 UNUM EX JUDICIBUS SELECTIS] Torrentius a cru que par ces Juges choisis, Horace a voulu désigner les Juges que le Préteur choisissoit dans tous les ordres des Magistrats, pour être aidé & soulagé pendant l'année de sa Préture: car ces Juges étoient proprement appellez *Selecti.* Et le Préteur choisissoit ordinairement les plus gens de bien. Ce que Ciceron fait entendre quand il dit dans l'Oraison pour Cluentius. *Prætores urbanos juratos optimum quemque in selectos Judices referre.* Mais je doute qu'Horace ait eu cette pensée. En bornant ainsi à un si petit nombre ceux dont l'exemple pouvoit le plus exciter la jeunesse & la porter au bien, il auroit fait tort à un nombre infini d'autres dont la vie n'étoit ni moins exemplaire ni moins illustre. Par ces Juges choisis, il faut assurément entendre les plus éminens & les plus autorisez dans l'Ordre des Senateurs: Car comme cet Ordre étoit ce qu'il y avoit de plus auguste à Rome, il ne faut pas douter que les peres ne proposassent à leurs enfans l'exemple de ceux qui avoient le plus de reputation dans ce Corps qui étoit appellé *saint*, & *très-saint*: *sanctus*, *sanctissimus Ordo.* Ovide s'est servi du même mot dans l'Eleg. X. du I. Liv. des Amours. *Nec bene selecti judicis arca patet.* DAC.

124 ET INUTILE] *Inutile* signifie ici pernicieux: il est souvent en ce sens-là dans Ciceron & dans Tite-Live. DAC.

126 AVIDOS VICINUM FUNUS UT ÆGROS] Cette comparaison est fort belle: Comme un malade se ménage mieux, quand il entend dire, qu'un de ses voisins est mort de la même maladie par son intemperance, ainsi un jeune homme qui voit le pitoyable état où la débauche a plongé celui ci, & celui-là, prend beaucoup plns de soin, pour s'empêcher de tomber

ber dans le même vice. *Avidos ægros , intemperantes , edaces* , qui mangent plus qu'il ne faut , & ce qu'il ne faut pas manger. DAC.

129 EX HOC] C'eſt de-là. *Ex his præceptis paternis.* Ceux qui l'expliquent *ex hoc patre* , ſont fort trompez. DAC.

130 MEDIOCRIBUS ET QUEIS IGNOSCAS VITIIS TENEOR] Il ne faut pas douter de la verité de ce qu'Horace dit ici de lui-même : car il n'étoit pas ſujet à ſe flater , & il n'étoit pas homme à vouloir cacher ou déguiſer ſes vices : il ſe peint par tout au naturel. Il a dit de même dans la Satire VI.

Atqui ſi vitiis mediocribus , ac mea paucis
Mendoſa eſt natura , alioqui recta , velut ſi
Egregio inſperſos reprendas corpore nævos.

„ Si je n'ai eu moi que de mediocres défauts , & en petit „ nombre , & ſi je ſuis , à tout prendre , comme ces perſon- „ nes que de petites taches que l'on remarque ſur leur viſage , „ n'empêchent pas d'être belles. DAC.

131 FORTASSIS ET ISTHINC LARGITER ABSTULERIT] Les ſoins qu'Horace prenoit pour ſe corriger de ſes défauts , quoique ces défauts fuſſent fort petits & ſupportables à tout le monde , doivent faire honte à ceux qui ayant des vices conſiderables , ne voudroient pas employer la moindre peine à ſe guerir. DAC.

131. *Fortaſſis & iſthinc.*] Horace atend ici ſon amendement de trois choſes , qui ſeroient d'un puiſſant ſecours à tout le monde , ſi l'on ſavoit en faire uſage. Cependant il faut avouer que les deux derniers ſont nos plus grandes reſſources. L'âge nous enlève bien des défauts , il le fait même ſouvent malgré nous ; mais il nous en amène d'autres , & nous ne faiſons proprement que changer de foibleſſes : encore n'eſt-il pas aiſé de décider ſi les dernieres ſont plus ſuportables que les premieres. SAN.

132 LONGA ÆTAS] Car il y a des défauts dont on ne peut attendre la gueriſon que du temps. Ce paſſage prouve qu'Horace étoit jeune , quand il fit cette Satire. DAC.

LIBER AMICUS] Ce ſont-là les plus grands ſervices que nos amis nous puiſſent rendre. Et il n'y a rien de plus puiſſant pour nous tirer du vice , que les conſeils & les remontrances d'un veritable ami. Auſſi Horace pour faire voir qu'il étoit éperdument amoureux , & ſans aucune eſperance de retour , dit dans l'Ode XI. du Livre V. que les avis ſinceres de ſes amis , ni leurs plus graves cenſures , ne pourront le dégager de cette paſſion.

Unde expedire non amicorum queant
Libera conſilia , nec contumeliæ graves. DAC.

132. *Li-*

132. *Liber amicus.*] Un ami ſincere, quel tréſor ! mais où le trouver ? & combien peu de gens méritent d'en avoir ? La ſincérité peut-elle entrer dans des liaiſons, qui n'ont d'autre fondement que la débauche ou l'interêt ? SAN.

133 CONSILIUM PROPRIUM] Pendant que nous attendons le ſecours de l'âge, & les conſeils de nos amis, nous ne devons pas nous abandonner nous-mêmes : Il faut que notre propre Raiſon agiſſe. On doit bien remarquer ici la juſteſſe d'Horace, qui aſſemble preciſément les trois choſes qui ſeules peuvent nous corriger de nos défauts, & apporter quelque remede à nos dereglemens. DAC.

QUUM LECTULUS] Horace ſuit ici les preceptes des Pythagoriciens, qui vouloient, qu'on ne s'endormît jamais, ſans avoir penſé auparavant trois fois à tout ce qu'on avoit fait le jour. Voici les paroles mêmes de Pythagore :

Μὴδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι προσδέξασθαι
Πρὶν τῶν ἡμερινῶν ἔργων λογίσασθαι ἕκαστον.
Πῆ παρέβην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;
Αρξάμενος δ' ἀπὸ πρώτου ἐπέξιθι, καὶ μετέπειτα
Δεινὰ μὲν ἐκπρήξας ἐπιπλήσσεο, χρηστὰ δὲ, τέρπου.

Ne laiſſe jamais fermer tes paupieres au ſommeil, ſans avoir auparavant bien examiné par ta Raiſon toutes tes actions de la journée. En quoi ai je manqué ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je oublié de ce que je devois faire ? Commence ainſi par un bout, & finis par l'autre. Si dans cet examen tu trouves que tu ayes fait des fautes, gronde-t'en ſeverement toi-même, & ſi tu as bien fait, réjouis-t'en. Virgile a traduit ces vers dans ſon petit Poëme *De viro bono*, s'il eſt vrai que ce Poëme ſoit de lui :

Nec prius in dulcem declinent lumina ſomnum,
Omnia quam longi reputaveris acta diei. DAC.

134 PORTICUS] On ſe promenoit ſous ces portiques, pour y prendre le frais. Ils étoient ordinairement remplis de boutiques de Marchands qui vendoient toute ſorte de bijoux. Il y en avoit alors plus de quarante-cinq de publics, ſans compter ceux des Particuliers. DAC.

134. *Porticus excepit.*] Du tems d'Auguſte on comptoit juſqu'à cinq portiques ou galeries publiques, qui portoient les noms de Pompée, d'Apollon Palatin, de Livie, d'Octavie, & d'Agrippa. Horace ne parle ici que des galeries de Pompée ; les autres n'étoient pas encore faites. SAN.

Rectius hoc eſt.] Cet entretien muet d'une perſone avec ſoi même eſt un morceau ſingulier & de bon goût. Rien ne ſeroit plus ſouverain que ce remède, pour nous guérir de nos dé-

défauts ; mais l'amour propre eſt toujours intereſſé à empêcher nôtre guériſon. SAN.

138 UBI QUID DATUR OTI, ILLUDO CHARTIS] Horace n'étoit pas de ces Poëtes qui font leur principale occupation des vers : il ne prenoit cela que comme un amuſement, après une occupation plus ſerieuſe, & il travailloit plus à regler & à polir ſon ame, qu'à regler & à polir ſes vers. *Illudo chartis*, pour *ludo in chartis*, je badine ſur le papier. DAC.

140. *Cui ſi concedere noles, &c.*] Ceci eſt aſſés plaiſant. Horace met au nombre de ſes défauts de faire des vers dans ſes momens de loiſir. Il eſpere que le tems, le conſeil de ſes amis, & ſes propres réflexions le corigeront des autres : mais il ſe réſerve celui-ci, il ne parle point de s'en défaire, il veut qu'on ait la complaiſance de le ſoufrir. Ce trait dans un poète eſt bien pardonable. C'eût été grand domage qu'il ſe fût guéri. SAN.

142 NAM MULTO PLURES SUMUS] Horace ſe moque du grand nombre de Poëtes qu'il y avoit alors à Rome : car tout le monde ſe mêloit de faire des vers. DAC.

142. *Nam multò plures ſumus.*] Il y a toujours trop de mauvais poètes, & trop peu de bons. Horace done en paſſant un coup de dent à ce tas de verſificateurs inſipides, qui de tout tems ont joui dans le bas Parnaſſe du nom de poètes, ſans l'aveu d'Apollon ni des Muſes, qui les ignorent. SAN.

143 AC VELUTI TE JUDÆI COGEMUS IN HANC] Les Juifs étoient les gens du monde les plus impudens & les plus âpres dans leurs pourſuites, quand ils avoient entrepris de faire un proſelyte. Notre Seigneur leur reproche, qu'ils couroient la terre & la mer pour cela. Horace en voyoit tous les jours des exemples : car Rome étoit pleine de Juifs en ce temps-là. Il y a un beau paſſage de Saint Ambroiſe, qui ſert admirablement à éclaircir celui d'Horace. Ce ſavant Prelat dit des Juifs : *Hi enim arte inſinuant ſe hominibus ; domos penetrant, ingrediuntur Prætoria, aures Judicum & publica inquietant, & ideo magis prævalent, quo magis ſunt impudentes.* „ Ils s'inſinuent par adreſſe dans les eſprits, ils entrent dans „ les maiſons, ils approchent des Tribunaux, ils rompent la „ tête aux Juges, ils ſont incommodes en public, & ils réuſ„ ſiſſent dans toutes leurs affaires à force d'être impudens. DAC.

143. *Ac veluti te Judæi, &c.*] On ſait avec quel zèle les Juifs ſe portoient à faire ce qu'ils apeloient des proſélites. C'eſt ce qui fonde la plaiſanterie qui termine fort agréablement cette ſatire. Horace croid ne pouvoir mieux ſe venger des ennemis de la poéſie, qu'en les forçant de devenir poètes eux mêmes. SAN.

SA-



SATIRA V.

EGRESSUM *magna me excepit Aricia Roma*
Hospitio modico: Rhetor comes Heliodorus,
Græcorum longè doctissimus. Inde Forum Appî,
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.
Hoc iter ignavi divisimus, altius ac nos
Præcinctis unum. Minus est gravis Appia tardis.
Hîc ego, propter aquam, quod erat deterrima, ventri
Indico bellum, cœnantes, haud animo æquo
Expectans comites. Jam nox inducere terris
Umbras, & Cœlo diffundere signa parabat.
Tum pueri nautis, pueris convitia nautæ
Ingerere. Huc appelle. Trecentos inseris: ohe,
Jam satis est. *Dum æs exigitur, dum mula ligatur,*
Tota abit hora. Mali culices, ranæque palustres
Avertunt somnos. Absentem cantat amicam
Multa prolutus vappa nauta, atque viator
Certatim, tandem fessus dormire viator
Incipit: ac missæ pastum retinacula mulæ
Nauta piger saxo religat, stertitque supinus.
Jámque dies aderat, quum nil procedere lintrem
Sentimus, donec cerebrosus prosilit unus,
Ac mulæ nautæque caput lumbósque saligno
Fuste dolat, quarta vix demum exponimur hora.
Ora manúsque tua lavimus, Feronia, lympha.
Millia tum pransi tria repimus: atque subimus
Impositum saxis late candentibus Anxur.
Huc venturus erat Mæcenas optimus, atque
Coccejus: missi magnis de rebus uterque

Le-

1 accepit. 7 teterrima. 12 adpelle.
15 absentem ut. 20 nil quum.

Legati, averſos ſoliti componere amicos.
Hic oculis ego nigra meis Collyria lippus
Illinere. Interea Mæcenas advenit, atque
Coccejus: Capitóque ſimul Fontejus, ad unguem
Factus homo, Antonî non ut magis alter amicus.
Fundos Auſidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia ſcribæ,
Prætextam, & latum clavum, prunæque batillum.
In Mamurrarum laſſi deinde urbe manemus
Murena præbente domum, Capitone culinam.
Poſtera lux oritur multo gratiſſima, namque
Plotius & Varius Sinueſſæ Virgiliúſque
Occurrunt: animæ, quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me ſit devinctior alter.
O qui complexus, & gaudia quanta fuerunt!
Nil ego contulerim jucundo, ſanus, amico.
Proxima Campano ponti quæ villula tectum
Præbuit: & Parochi quæ debent ligna ſalémque.
Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.
Luſum it Mæcenas: dormitum ego, Virgiliúſque,
Namque pila lippis inimicum & ludere crudis.
Hinc nos Coccei recepit pleniſſima villa,
Quæ ſuper eſt Claudî cauponas. Nunc mihi paucis
Sarmenti ſcurræ pugnam Meſſique Cicerei,
Muſa, velim memores: & quo patre natus uterque
Contulerit lites. Meſsî clarum genus Oſci,
Sarmenti domina extat. Ab his majoribus orti
Ad pugnam venere. Prior Sarmentus, Equi te
Eſſe feri ſimilem dico. Ridemus, & ipſe
Meſſius, accipio, caput & movet. O, tua cornu
Ni foret execto frons, inquit, quid faceres, quum
Sic mutilus minitaris? At illi fœda cicatrix
Setoſam lævi frontem turpaverat oris.
Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus,
Paſto-

50 *recipit.* 51 *Caudî.* 52 *Cicirri.*
54 *genus* ... *Oſci:* 60 *miniteris.*

Paſtorem ſaltaret uti Cyclopa rogabat,
Nil illi larva, aut tragicis opus eſſe cothurnis.
Multa Cicerrus ad hæc: Donaſſet jamne catenam
Ex voto Laribus, quærebat. Scriba quod eſſet,
Deterius nihilo dominæ jus eſſe: rogabat
Denique cur unquam fugiſſet, cui ſatis una
Farris libra foret, gracili ſic, tamque puſillo.
Prorſus jucunde cœnam produximus illam.
Tendimus hinc recta Beneventum: ubi ſedulus hoſpes
Pene arſit, macros dum turdos verſat in igne.
Nam vaga per veterem dilapſo flamma culinam
Vulcano, ſummum properabat lambere tectum.
Convivas avidos cœnam ſervóſque timentes
Tum rapere, atque omnes reſtinguere velle videres.
Incipit ex illo montes Appulia notos
Oſtentare mihi, quos torret Atabulus: & quos
Numquam erepſemus, niſi nos vicina Trevici
Villa recepiſſet, lacrymoſo non ſine fumo,
Udos cum foliis ramos urente camino.
Hic ego mendacem ſtultiſſimus uſque puellam
Ad mediam noctem expecto, ſomnus tamen aufert
Intentum Veneri: tum immundo ſomnia viſu
Nocturnam veſtem maculant, ventrémque ſupinum.
Quatuor hinc rapimur viginti & millia rhedis
Manſuri oppidulo, quod verſu dicere non eſt,
Signis perfacile eſt: vænit viliſſima rerum
Hîc aqua: ſed panis longe pulcerrimus, ultro
Callidus ut ſoleat humeris portare viator.
Nam Canuſi lapidoſus; aquæ non ditior urna
Qui locus à forti Diomede eſt conditus olim.
Flentibus hinc Varius diſcedit mœſtus amicis.
Inde Rubos feſſi pervenimus, ut pote longum
Carpentes iter, & factum corruptius imbri.

Poſte-

65 *Cicirrus.* 67 *Nihilo deterius.* 72 *igni.*
79 *Trivici.* 89 *ultra.* Deeſt v. 92. 93 *hîc.*

Postera tempestas, melior: via pejor adusque
Barî mœnia piscosi. Dehinc Gnatia lymphis
Iratis exstructa dedit risusque jocósque,
Dum flamma sine, thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit: credat Judæus Apella:

97 *Dein.* 99 *flammis.*



SATIRE V.

M. DACIER.

DE Rome j'allai coucher à Aricia, dans une petite hôtellerie: j'avois avec moi pour compagnon de voyage le Rheteur Heliodore, sans contredit le plus savant des Grecs. Le lendemain nous arrivâmes au Marché d'Appius, qui est tout rempli de Matelots & de Cabaretiers. Nous employâmes deux jours à faire cette traite, qui n'est que d'une journée pour des Voyageurs plus diligens. La voye Appienne est très-commode pour les paresseux. L'eau est si méchante en ce lieu-là, que je declarai la guerre à mon estomac, & que je resolus de ne point souper. J'attendois donc avec impatience la troupe qui devoit s'embarquer avec moi, & qui s'oublioit à table. Déja la nuit commençoit à répandre ses ombres sur la terre, & à étaler ses étoiles au Ciel, quand on entendit un vacarme horrible de nos Esclaves avec les Matelots: *Aborde ici, tu reçois trois cens personnes; C'est assez.* Pendant qu'on se fait payer, & qu'on attache la mule à

Non ego, namque Deos didici securum agere ævum:
Nec, si quid miri faciat Natura, Deos id
Tristes ex alto Cœli demittere tecto.
Brundisium longæ finis chartæque viæque.

104 *Brundusium.*



SATIRE V. (*Sat. IV. L. I.*)

Le poète raconte d'une maniere fort agréable un voiage qu'il fit de Rome à Brinde.

Le P. SANADON.

JE partis de Rome avec Héliodôre le plus habile réteur de la Grèce, & nous couchâmes à la petite ville d'Aricie. De là nous arivâmes au Marché d'Appius. Ce bourg étoit plein de bateliers & de cabaretiers, tous francs fripons. Nous fumes deux jours à faire cette traite, que de bons voiageurs auroient faite en un jour: mais cette route est fort commode pour ceux qui voiagent à petites journées. Tout disposé que j'étois à bien souper, je me fis violence ce jour là, à cause de la mauvaise qualité de l'eau. Jugés si j'étois fort content de demeurer les bras croisés, pendant que ma compagnie mangeoit de bon apétit. Déja la Nuit commençoit à couvrir la terre de ses ombres, & à étaler ses étoiles au ciel; quand les bateliers & nos valets s'aviserent de se quereller. C'étoit un vacarme horrible. Monsieur, disoit l'un, venés à mon bord.

la corde du batteau, une heure se passe : on part enfin. Les Cousins & les Grenouilles du marais nous empêchent de dormir. Les Mariniers & les Voyageurs, qui avoient tous la tête échauffée des vapeurs du méchant vin qu'ils avoient bû, se mettent à chanter à qui mieux mieux, les beautez de leurs Maîtresses absentes. Mais enfin le Voyageur commence à s'assoupir; & le Marinier paresseux, voulant profiter de l'occasion, délie sa mule, pour la laisser paître, attache la corde à une pointe de rocher, & se couche lui-même sur le dos, & ronfle de toute sa force. Le jour commençoit déja à poindre, quand en s'éveillant, on s'apperçût que le bateau n'alloit point. Tout d'un coup le plus impatient de la compagnie saute à terre, coupe une grosse branche de saule, & en va donner cent coups sur la tête & sur les côtes de la mule & du Maître. On n'arriva à Feronia que sur les dix heures du matin. Dès que nous fûmes à terre, notre premier soin fut de nous laver le visage & les mains dans l'eau de votre fontaine, belle Nymphe, qui avez donné le nom à ce lieu. Après le dîner nous fîmes trois milles, & nous entrâmes dans Anxur, qui est planté sur des rochers qu'on découvre de fort loin, à cause de leur blancheur. Mecenas & Coccejus devoient s'y rendre, tous deux envoyez à Brindes pour des affaires très-importantes, comme les gens du monde les plus propres aux grandes negociations, & qui étoient accoutumez à accorder les differens qui s'élevoient entre leurs amis. Je fus obligé de mettre là du Collyre sur mes yeux. Cependant Mecenas arrive avec Coccejus & avec Fontejus Capito, qui

est

bord. Hola! disoit l'autre, tu mets trois cens persones dans ton bateau ; n'en est-ce pas assés ? Après toutes ces clameurs, les patrons ramassent l'argent de la voiture, on atache la mule qui doit nous tirer, & une heure entiere se passe sans démarer. Nous comptions de bien dormir sur l'eau ; mais les cousins & les grenouilles du marais sembloient s'entendre pour nous empêcher de fermer l'œil. Autre persécution : nos mariniers & la plupart des gens qui s'étoient embarqués avec nous, & qui avoient la tête échaufée par les vapeurs du mauvais vin qu'ils avoient bu avec excès, se mirent à chanter leurs amours à l'envi les uns des autres. Enfin les voiageurs fatigués commencent à s'assoupir. Le marinier aimant mieux se reposer que de travailler, délie sa mule pour la laisser paître, atache la corde à une pointe de rocher, se couche sur le dos, & ronfle tout de son mieux. A la pointe du jour les premiers éveillés s'aperçoivent que le bateau est arêté. Le feu monte aussi-tôt à la tête d'un de nous, il saute brusquement à terre, rompt une branche de saule, & frape à tour de bras sur la mule & le batelier. Tout ce que nous pûmes faire après bien de la peine, fut de gagner Féronie, où nous ne débarquâmes que vers les dix heures du matin. Nous nous lavâmes les mains & le visage dans la fontaine consacrée à la Déesse. Après le dîner, nous fîmes une grande lieue en grimpant doucement jusqu'à Terracine, qui est perchée sur des rochers que l'on remarque de loin à cause de leur blancheur. Mécène & Cocceius, tous deux conus par leur dextérité à acorder les diférens survenus entre deux illustres amis, de-

eſt un homme d'un merite accompli, & le plus intime ami d'Antoine. Nous arrivâmes le lendemain à Fundi, que nous quittâmes bien vîte, ravis de nous défaire d'Aufidius Luſcus Preteur du lieu, & nous moquant de tout notre cœur des honneurs que ſe faiſoit rendre ce Preteur, jadis petit Greffier, qui avoit endoſſé la robe bordée de pourpre & le Laticlave, & qui faiſoit porter devant lui comme une eſpece de feu ſacré. Nous nous arrêtâmes le ſoir fort las à la ville de Mamurra, où Murena voulut nous donner ſa maiſon, & Capito prendre le ſoin de nous traiter. Le lendemain fut le plus agreable & le plus heureux jour de notre route, car nous trouvâmes à la dînée de Sinueſſe Plotius, Varius, & Virgile, trois des plus honnêtes gens qu'il y ait au monde, & pour qui perſonne ne ſauroit avoir plus d'attachement & plus d'amitié que moi. Quels embraſſemens! Quels tranſports de joye! Pendant que les Dieux me conſerveront la Raiſon, je ne trouverai rien de comparable à un bon ami. Une petite Métairie, qui eſt près du Pont de la Campanie, nous donna le couvert cette nuit-là, & les Commiſſaires nous fournirent le ſel & tout ce qu'ils doivent à ceux qui ſont chargez des ordres de l'Empereur. De-là nous arrivâmes le lendemain de bonne heure à Capouë. Mecenas alla d'abord jouër à la paûme. Virgile & moi, nous allâmes nous coucher. Car la paûme n'eſt pas bonne pour ceux qui ont mal aux yeux, ni pour ceux qui ont l'eſtomac mauvais. De Capouë nous allâmes à une maiſon de Coccejus qui eſt au deſſus des Tavernes de Caudium, & que nous trouvâmes fort

voient s'y rendre pour une négociation très importante. Le voiage m'aiiant causé une inflammation aux yeux, j'eus recours à mon remède ordinaire. Cependant Mécène & Cocceius arivent avec Fonteius Capito, home d'un mérite acompli, & le plus intime ami d'Antoine. Nous arétâmes peu à Fondi, pour nous défaire plutôt d'Aufidius Luſcus, qui ne laiſſa pas de nous divertir par les diſtinctions qu'il avoit atachées à ſa charge, & dont il ne vouloit rien perdre. Ce petit préteur, jadis gréfier, tranchoit du gros magiſtrat, endoſſoit la robe bordée de pourpre avec le laticlave, & faiſoit porter devant lui une caſſolette. Nous nous repoſâmes plus volontiers dans la ville qui a doné naiſſance aux Mamurra. Nous prîmes le logement chés Muréna; & le ſouper chés Capiton. Le lendemain fut le jour le plus agréable de nôtre route. Nous trouvâmes à Sinueſſe Plotius, Varius, & Virgile mes meilleurs amis, & les plus beaux cœurs qui ſoient au monde. Quels embraſſemens! quels tranſports de joie! Non il n'eſt rien de comparable à un bon ami, & je ceſſerai plutôt d'être raiſonable que de penſer autrement. Une petite métairie, qui eſt proche du pont de la Campanie, nous dona le couvert cette nuit-là, & les commiſſaires nous défraiierent de tout ce qu'ils ſont obligés de fournir. De-là nous arivâmes de bone heure à Capoue, où l'équipage eut le tems de ſe repoſer. Mécène ala jouer à la paume; pour Virgile & moi, nous aimâmes mieux nous mettre au lit: car la paume eſt également contraire à ceux qui ont les yeux ou l'eſtomac mauvais. De Capoue nous prîmes nôtre route par la maiſon de campa-

fort bien pourvûë. Muſe, c'eſt ici que je vous conjure de m'inſpirer, & de m'aider à conter les particularitez du combat du bouffon Sarmentus & de Meſſius Cicerrus, & l'origine de ces vaillans Champions. Meſſius eſt d'une race illuſtre de la Campanie, & la femme, dont Sarmentus a été l'Eſclave, vit encore. Iſſus tous deux de ſi nobles Ancêtres, ils parurent ſur les rangs l'un contre l'autre. Sarmentus commença l'attaque, & dit à Cicerrus : Je ſoutiens, que tu reſſembles à un cheval ſauvage. Toute la compagnie ſe met à rire. Cicerrus répond ſans s'étonner : Je reçois ton défi ; & ſe met à branler la tête. Sarmentus, ſans perdre temps, lui dit : Oh, ſi l'on ne t'avoit pas coupé cette corne dont on voit encore les racines ſur ton front, que ne nous ferois-tu point, puiſque mutilé comme te voilà, tu ne laiſſes pas de nous menacer ? Car Cicerrus avoit au milieu du front une vilaine cicatrice, qui environnée d'un poil fort noir, le rendoit affreux. Sarmentus donc l'ayant beaucoup raillé ſur ſa laideur, & ſur la maladie infame de ceux de ſa Nation, le prioit de danſer, & de jouër le rolle du Cyclope, l'aſſurant qu'il n'avoit beſoin ni de maſque ni de Cothurne, pour ſe déguiſer. Cicerrus ne demeuroit pas ſans repartie. Il demandoit à Sarmentus, s'il avoit enfin conſacré ſa chaîne aux Dieux Lares. Il ajoûtoit, que quoiqu'il fût Greffier, ſa Maîtreſſe n'avoit pas pour cela moins de droits ſur lui : & enfin il le prioit de lui dire, quelle raiſon il avoit eu de s'enfuïr, puiſqu'une livre d'orge par jour n'étoit que trop ſuffiſante, pour nourrir un petit Nain comme lui. Cette belle diſpute nous divertit pen-

gne de Cocceius, qui eſt au deſſus des hotelleries de Caudium, & que nous trouvâmes fort bien pourvue. C'eſt ici, ma Muſe, que j'ai beſoin de vôtre ſecours, pour raconter en peu de mots le combat des deux boufons Sarmentus & Meſſius. Dite nous la naiſſance de ces deux perſonages, & le démélé qu'ils eurent enſemble. Un paiis des plus renomés dona le jour à Meſſius. . . C'eſt le paiis des Oſques. Sarmentus étoit un eſclâve fugitif, & la dame à qui il apartient eſt encore en vie. Ces deux héros voulurent s'eſcrimer l'un contre l'autre. Sarmentus porta la premiere bote à ſon adverſaire. Tu as, dit-il, toute l'encolure d'un cheval ſauvage & indomté. Tout le monde ſe prit a rire. Ce début eſt bon, dit Meſſius, en branlant la tête. Sarmentus continue, ſans lui laiſſer le tems de répondre. Puiſque tes menaces ſont ſi terribles, que ne ferois-tu pas ſi tu portois encore au front cette corne qu'on t'a coupée. Effectivement Meſſius avoit au deſſus de l'œil gauche une vilaine balafre, bordée d'un poil rude & épais qui lui défiguroit tout le viſage. Sarmentus continua à le railler ſur ſa laideur, & ſur la maladie infâme de ceux de ſa nation: il le pria de danſer l'entrée de Poliphème, & l'aſſura qu'il n'avoit beſoin ni de maſque ni de brodequins pour ſe déguiſer. Meſſius ne laiſſoit pas ces complimens ſans repartie. Il demande à Sarmentus ce qu'il avoit fait de ſa chaîne. Si tu l'as conſacrée, dit-il, ce ne peut-être qu'aux Dieux Lâres: au reſte ne t'imagine pas que ton emploi de gréfier puiſſe préjudicier aux droits de ta maitreſſe. Mais enfin, pourquoi t'es-tu jamais aviſé de t'enfuir? Quand tu n'aurois eu

pendant tout le ſouper, qu'elle fit même durer long-temps. Nous allâmes de-là tout d'une traite à Benevent, où nôtre Hôte empreſſé à nous faire bonne chere, penſa brûler ſa maiſon, en faiſant rôtir des Grives fort maigres. Car le feu ayant pris à la Cuiſine, qui étoit fort vieille, les flammes, qui s'épandoient de tous côtez, commençoient déja à gagner le toit. Vous auriez vû alors les Maîtres & les valets tous pêle-mêle, & mourant tous de faim, travailler à ſauver les plats, & faire tous leurs efforts pour éteindre le feu. En partant de Benevent, nous commençâmes à découvrir les montagnes de la Poulle, qui me ſont ſi connuës, & qui ſont toûjours brûlées par un vent que les gens du païs appellent *Atabule*, qui ſouffle entre le Couchant & le Nord. Nous n'aurions jamais pû les paſſer, ſi nous ne nous étions arrêtez heureuſement à une Métairie près de Trevicum, où nous fûmes fort incommodez de la fumée, parce qu'on n'y brûloit que du bois mouillé & encore tout verd. Je fus aſſez ſot, pour paſſer la plus grande partie de cette nuit-là ſans dormir, en attendant une jeune fille qui m'avoit promis, & qui me manqua de parole. Mais enfin le ſommeil vint fermer mes yeux, que l'amour avoit tenu trop long-temps ouverts, & par le ſonge agreable qu'il m'envoya, il me conſola du tour que cette fille m'avoit joué. Le jour d'après nous fîmes vingt-quatre milles en carroſſe, pour arriver à un lieu qu'on ne ſauroit dire en vers, mais qu'il eſt bien facile de déſigner : C'eſt où l'on vend l'eau, qui ſe donne pour rien par tout ailleurs, & où l'on fait du pain ſi excellent, que les Voyageurs prévoyants

qu'une livre de pain par jour, n'étoit-ce pas assés pour nourir un mâgot comme toi ? Enfin cette petite farce nous divertit fort, & nous retint à table plus long-tems que nous n'aurions fait sans cela. Après le dîner nous alâmes tout d'une traite à Bénevent, où nôtre hôte empressé à préparer le souper pensa se bruler avec toute sa maison en faisant rôtir des grives étiques : car le feu aiiant pris à la cuisine, qui étoit fort vieille ; la flâme se répandit en un instant de tous côtés, & commençoit déja à s'élancer jusqu'au toit. La fraiieur saisit d'abord les maîtres & les valets : mais l'apétit ranimant bien-tôt leur courage, vous les auriés vus se mettre tous en mouvement, les uns pour sauver les plats, & les autres pour éteindre le feu. Quand nous eûmes passé Bénevent, je découvris le premier nos montagnes de la Pouille toujours desolées par l'ouest-nord-ouest. Nous ne nous en serions jamais tirés, sans le secours que nous trouvâmes dans une métairie apelée Trivice, qui étoit peu éloignée de nôtre chemin. Nous en fumes quites pour quelques larmes que la fumée nous fit verser ; parcequ'on nous chaufa avec du bois mouillé & encore tout verd. ——* Le jour d'après nous fimes huit bones lieues dans des voitures, qui nous menerent grand train, & nous rendirent à une petite ville qu'il m'est plus aisé de désigner que de faire entrer dans mon vers. On y fait paiier l'eau, encore est-elle deteſtable : mais en récompense on y mange d'excellent pain, & les voiageurs qui conoissent la route ont grand soin d'en emporter leur

* *Le* P. SANADON *a retranché les vers* 82, 83, 84 *&* 85.

voyants s'en chargent volontiers, & en font provifion pour la route, car celui qu'on trouve à Canufe eft plein de pierres. Canufe, ville bâtie par Diomede, n'eft pas plus riche en eau que le lieu dont je viens de parler. Ce fut-là que Varius nous quitta, fort affligé : Et de notre côté, nous ne pûmes nous feparer de lui, fans verfer des larmes. De Canufe nous arrivâmes fort tard à Rubes, extrêmement fatiguez : car outre que la journée eft grande, la pluye avoit extrémement gâté les chemins. Le lendemain le temps fut un peu plus beau, & le chemin beaucoup plus mauvais jufques à Bari, où la pêche eft fort bonne. De-la nous arrivâmes à Gnatia, dont les Habitans, qui font prefque tous fous, penferent nous faire mourir de rire, en voulant nous perfuader, que l'encens qu'ils mettent fur le feuil de leur Temple s'enflamme de lui-même fans feu. Qu'ils aillent debiter ces fots contes aux Juifs, peuple credule, & non pas à moi, qui ai appris de bonne heure, que les Dieux menent une vie tranquille, libre de toutes fortes de foins, & que fi la Nature fait quelquefois des chofes qui tiennent du miracle, ce ne font pas les Dieux qui nous envoyent cela du Ciel, en interrompant leurs plaifirs. Brundufe fut la fin de notre long Voyage, & fera auffi la fin de ce difcours.

leur provision: car celui qu'on trouve à Canôse est plein de gravier, & la bone eau n'y est pas moins rare qu'au gîte précédent. Varius nous quita à Canôse, & cette séparation fit couler bien des larmes de part & d'autre. Nous eumes assés de peine à gagner Rubi, où nous entrâmes fort fatigués; car outre que nous avions fait une grande traite, la pluie avoit extremement gâté les chemins. Le lendemain le tems fut plus beau; mais la route se trouva plus mauvaise jusqu'à Bâri, où la pêche est fort bone. Nous vinmes ensuite à Anazzo, dont les habitans nous aprêterent fort à rire. C'est bien le plus sot peuple qui soit au monde. Ils nous débitoient sérieusement, & de maniere à vouloir nous persuader, que l'encens posé sur une pierre sacrée à l'entrée de leur temple se fond & se consume de soi-même sans feu. Cela est bon à dire au Juif Apella. Pour moi je n'en croi rien. Epicure m'a apris que les Dieux s'embarassent fort peu de ce qui se passe ici bas, & qu'ils n'interrompent point leurs plaisirs pour mettre la main aux opérations de la Nature, qui nous paroissent tenir du miracle. Enfin nous voici rendus à Brinde, c'est le terme de nôtre long voiage: je ne pousserai pas plus loin ma relation, aussi bien est-elle déja assés longue.



REMARQUES
SUR LA SATIRE V.

HORACE décrit ici le Voyage qu'il fit, lorsqu'il alla joindre Mecenas, Coccejus, & Capito, qui alloient à Brindes,

des, pour accorder les differends qu'Auguſte avoit avec Antoine, qui aſſiegeoit alors cette Place. Ce fut là qu'on ſigna le Traité de Paix, appellé le Traité de Brindes, & qu'Octavie ſœur d'Auguſte fut promiſe à Antoine. C'étoit l'an de Rome DCCXIII. & le XXVI. de l'âge d'Horace, qui imite ici particulierement la Satire III. de Lucilius, où ce Poëte décrivoit un Voyage qu'il avoit fait à Capouë, & de-là au Détroit de Sicile. M. Maſſon ſoutient que ce Voyage d'Horace n'a aucun rapport au ſiege de Brindes par Antoine, ni au Traité qui y fut conclû, & il prétend qu'il faut le rapporter à une autre occaſion, & au Traité de Tarente qui fut fait trois ans après entre Auguſte & Antoine, c'eſt-à-dire à l'an de Rome DCCXVI. ſous le Conſulat d'Agrippa & de Caninius. Comme j'ai combattu cette erreur dans la réponſe que j'ai faite à ſa Critique, je me contenterai de refuter dans ces Remarques quelques unes des raiſons dont il s'eſt ſervi pour appuyer ſon ſentiment. DAC.

Octavien & Antoine aſpirans tous deux à la ſouveraine puiſſance ne pouvoient manquer de ſe brouiller ſouvent. Leur réconciliation étoit toujours peu durable, parce qu'elle n'étoit jamais ſincère. Parmi les négociations qui ſe firent pour les racommoder, l'hiſtoire nous en marque ſur tout deux, l'une en 714, & l'autre en 717. Mécène, qui fut toujours un des entremetteurs, mena avec lui Horace à la ſeconde, qui ſe traita d'abord à Brinde, & qui fut enſuite concluë à Tarente par les ſoins d'Octavie. Ce voiage fut le ſujet de cette ſatire, qui eſt ſans contredit une des meilleures pièces qui ſoient parties de la plume de nôtre poète. C'eſt un modèle achevé de narration: auſſi a-t'elle été copiée par pluſieurs poètes qui ont voulu à l'imitation d'Horace nous laiſſer un voiage de leur façon. Mais je ne ſai ſi perſone en a plus aproché que M. Huet dans ſon Voiage de Suede qu'il nous a doné en vers Latins. SAN.

1 EGRESSUM MAGNA] Horace part de Rome ſeul avec le Rheteur Heliodore. Cette Remarque eſt neceſſaire pour la ſuite. DAC.

ARICIA] Aujourd'hui *la Rizza*, petite Ville à vingt milles de Rome, ſur la voye Appienne. Horace étoit ſorti de Rome par la Porte Capene, appellée la Porte Triomphale. DAC.

Vers 1. *Aricia.*] Aricie à vint milles de Rome étoit anciènement une ville des Latins, ſur le chemin d'Appius, & elle eſt aujourdui dans la campagne de Rome. Son nom moderne eſt Rizza. SAN.

2 HOSPITIO MODICO] Dans une petite hôtellerie aſſez commode. Horace ne cherchoit pas les grandes hôtelleries, à cauſe du trop grand abord. Les Interpretes ont cru qu'il dit

hoſ-

hospitio modico; à cause de la petitesse d'Aricia, en comparaison de Rome. Mais cela ne me plaît pas. DAC.

2. *Hospitio modico.*] Ceci est dit par oposition à *magnâ Româ.* Aricie n'étoit point une ville méprisable, elle avoit même été en considération pour sa grandeur. Mais en sortant de Rome toute ville devoit, pour ainsi dire, s'apetisser. C'est je croi le vrai sens de ce passage. M. Dacier entend par *hospitium modicum* une petite auberge, & il ajoute sans autre preuve qu'Horace évitoit les grandes hotelleries, à cause du grand abord. Cela me paroit trop recherché. Le sentiment des interprètes, que je suis, est sans contredit plus naturel. On ne sait quel étoit cet Héliodôre, dont il est parlé dans le vers suivant. SAN.

RHETOR COMES HELIODORUS] Horace aimoit sur tout la conversation des Rheteurs Grecs, à cause de la passion qu'il avoit pour leur Langue. DAC.

3 GRÆCORUM LONGE DOCTISSIMUS] Turnebe, Torrentius, & beaucoup d'autres, ont mieux aimé lire *Græcorum Linguæ doctissimus.* Mais comme ce ne seroit pas une fort grande louange pour un Grec, de dire, qu'il sait bien sa Langue, je suis pour la premiere Leçon qui convient beaucoup mieux à un Rheteur. DAC.

FORUM APPI] A quarante-six milles de Rome, sur la côte, près du Marais appellé *Palus Pomptina.* DAC.

3. *Forum Appî.*] Il faut sous-entendre *nos excepit.* Le marché d'Appius étoit une bourgade du Latium au païis des Volsques, à quarante-cinq miles de Rome, dans le marais Pontino, *palus Pomptina*; entre *Setia* au nord, & *claustra Romana* au sud. Appius pendant son consulat avoît fait jeter une digue au travers de ce marais, & Auguste y fit ensuite creuser un canal depuis le marché d'Appius jusqu'au temple de Féronie. *Prope Terracinam*, dit Strabon, *quâ Romam itur, propter viam Appiam fossa longa ducta est, quæ palustribus fluvialibusque impletur aquis.* Ce qu'il ajoute s'acorde tout-a-fait avec ce que dit Horace: *ea noctu maximè navigatur; ut, qui navim vesperi intrant, manè egressi, Appiâ viâ pergant.* SAN.

4 CAUPONIBUS ATQUE MALIGNIS] On peut voir ce qui a été remarqué sur le XXIX. vers de la I. Satire: *perfidus hic caupo.* DAC.

4. *Malignis.*] L'épitète se raporte en commun à *nautis* & à *cauponibus.* Les cabaretiers ne valent guére mieux que les bateliers, sur-tout dans ces petites bicoques qui sont sur le bord des rivieres dans une route de grand passage. La rudesse des mœurs & l'avidité du gain les expose à quantité de friponeries. Un honête home de cette profession seroit un rare exemple de vertu. SAN.

5 HOC

5 HOC ITER IGNAVI DIVISIMUS] *Dividere iter*, partager le chemin en deux, c'eſt-à-dire, faire en deux jours le chemin que l'on devroit faire en un. C'eſt comme *dividere diem*, *frangere diem*, partager le jour par le milieu. Horace avoit donc mis deux jours à aller de Rome au Marché d'Appius, ce que l'on faiſoit d'ordinaire en un ſeul jour. DAC.

ALTIUS AC NOS PRÆCINCTIS UNUM] *Altius præcincti*, des gens trouſſez plus haut, c'eſt-à-dire, des Voyageurs plus diligens. Car les Voyageurs trouſſoient leurs robes plus haut, à proportion de la diligence qu'ils vouloient faire. C'eſt ce que Strabon dit: ὁδὸς εὐζώνῳ μιᾶς ἐστὶ ἡμέρας. *Iter unius diei bene cinctis.* Il parle du chemin de Tarente à Brindes, qui eſt la même diſtance que de Rome au Marché d'Appius. DAC.

5. *Altiùs ac nos præcinctis.*] J'ai dit ſur l'ode *Ibis Liburnis* que la coutume des Romains étoit de relever leur robe quand ils étoient obligés de ſe doner du mouvement. Les voiageurs les trouſſoient plus haut à proportion de la diligence qu'ils vouloient faire. SAN.

6 MINUS EST GRAVIS APPIA TARDIS] La voye Appienne qui menoit de Rome à Brindes, étoit moins incommode que toutes les autres pour les Voyageurs, parce qu'ils trouvoient par tout des lieux à s'arrêter. DAC.

6. *Appia.*] Les auberges étoient peu éloignées les unes des autres dans cette route, ainſi les voiageurs pouvoient s'arêter ſelon leur commodité. Nous avons déja parlé du chemin d'Appius ſur l'ode *Lupis & agnis.* Ce chemin, le premier de l'empire Romain que l'on ſe ſoit aviſé de paver, étoit encore remarquable par la beauté de l'ouvrage. Appius le commença à la porte Capène, & le conduiſit ſeulement juſqu'à Capoue, parce que de ſon tems les provinces plus éloignées n'apartenoient pas encore aux Romains. L'agrandiſſement de la république & ſur-tout la conquète de la Grèce & de l'Aſie obligerent à le pouſſer plus loin juſqu'aux extrémités de l'Italie ſur les bords de la mer Ionième. Jule Céſar aiant été établi commiſſaire de ce grand chemin y fit de grandes dépenſes, & le mit en l'état où il étoit quand Horace y paſſa. Les pierres, dont ce chemin eſt pavé ont été tirées, à ce que l'on croid, de trois carieres de la Campanie, dont l'une eſt près de l'ancière ville de Sinueſſe, l'autre près de la mer entre Pouzole & Naple, & la derniere proche de Terracine. Appius le fit faire en 441, qui fut l'année de ſa cenſure. SAN.

7 PROPTER AQUAM QUOD ERAT DETERRIMA] L'eau du Marché d'Appius eſt fort mauvaiſe, parce que tout ce païs-là eſt marécageux. DAC.

7. *Quod erat teterrima.*] On lit ordinairement *deterrima*, & cette leçon n'eſt pas mauvaiſe. Celle que j'ai ſuivie eſt d'a-

près

près les éditions de la Jonte, de Baxter, de M. Bentlei, & de M. Cuningam; & elle se trouve dans un des meilleurs manuscrits de Pulman. Les Latins ont dit de même *teter sapor*, *tetra venena*, *tetra absinthia*. SAN.

VENTRI INDICO BELLUM] Horace ne voulut pas souper, parce que l'eau étoit fort mauvaise, & qu'il ne pouvoit boire du vin pur, à cause de son mal d'yeux, dont il étoit alors fort tourmenté, comme cela paroît par la suite. L'Empereur Julien a imité cette expression d'Horace, quand il a écrit τῇ γαστρὶ πολεμεῖν, *faire la guerre à son ventre*. Et avant Horace, Caton avoit dit: *Qui ventrem suum non pro hoste habet*. DAC.

8. *Ventri indico bellum.*] Horace aima mieux ne point souper que de boire de mauvaise eau, parce que son mal d'yeux ne lui permetoit pas de boire du vin pur. D'ailleurs comme ce païs étoit marécageux, le vin n'y étoit pas bon, ainsi qu'il paroit par le sèsième vers. SAN.

8 COENANTES HAUD ANIMO ÆQUO EXPECTANS COMITES] Horace arriva au Marché d'Appius sur le soir, & en partit la même nuit en bateau, pour aller à Feronia, par un Canal qu'on avoit fait, & qui étoit rempli par les eaux du Marais & par celles de quelques rivieres voisines. Strabon écrit, que cette navigation se faisoit ordinairement la nuit. Ce qui sert admirablement à éclaircir ce passage d'Horace. DAC.

9 COMITES] Les gens d'Horace & ceux qui s'étoient rendus-là, pour partir dans le même bateau. DAC.

9. *Comites.*] Nôtre poète, jusqu'au marché d'Appius, n'avoit point eu d'autre compagnon de voiage qu'Héliodôre; mais il se choisit dans l'auberge une compagnie parmi ceux qui devoient s'embarquer sur le canal. SAN.

JAM NOX INDUCERE TERRIS UMBRAS] Ce demi vers & le vers suivant sont d'un stile plus relevé que les autres. Horace se plaît à mêler ainsi des vers nobles, pour egayer l'Ouvrage, & réveiller l'attention de ses Lecteurs. DAC.

11 PUERI] Les Valets, comme en Grec παῖδες. DAC.

CONVICIA] *Convicium*, est pour *convocium* un vacarme, un bruit confus de voix mêlées ensemble. DAC.

12 INGERERE] Comme dans Terence *mala ingeram multa*. DAC.

HUC APPELLE, TRECENTOS INSERIS, OHE] Horace exprime ici fort bien le tumulte des embarquemens. DAC.

12. *Huc adpelle.*] Ce sont les paroles d'un batelier, qui invite les passagers à entrer dans son bateau. Les paroles suivantes sont d'un autre batelier, qui fait des reproches au premier de ce qu'il prend trop de monde. Rien n'exprime plus naturellement le sujet ordinaire des querelles qui s'élèvent entre ces sor-

ſortes de gens au moment de l'embarquement. Horace n'avoit garde de laiſſer échaper cette petite ſcène, qui difère toujours le départ de quelque tems, mais qui ne laiſſe pas de réjouir les voiageurs. SAN.

13 DUM ÆS EXIGITUR] Car c'étoit alors la coûtume des bateliers comme ce l'eſt encore aujourd'hui, de ſe faire payer avant que de démarer. DAC.

15 ABSENTEM CANTAT AMICAM] Horace réuſſit admirablement à faire des peintures naturelles & naïves. Il ſemble, que l'on ſoit avec lui dans le même bateau. DAC.

15. *Abſentem ut cantat amicam.*] Cet *ut*, que quelques copiſtes ou grammairiens avoient retranché, parce qu'ils n'en voioient pas la liaiſon avec ce qui ſuit; & qu'il eſt inutile pour la meſure du vers, à été rapelé dans le texte ſur l'autorité de plus de douſe manuſcrits. Il ſignifie ici la même choſe que *dum*, & le ſens de la phrâſe eſt, *dum cantat nauta & viator, tandem viator ſomno opprimitur.* Térence & Plaute ſe ſont exprimés plus d'une fois de cette maniere. J'ai doné l'explication de *vappa*, ſur la premiere ſatire; & de *religare* ſur l'ode *Poſcimur ſi quid.* SAN.

16 MULTA PROLUTUS VAPPA] *Prolutus, bibendo profuſus*, comme Servius l'explique ſur ce paſſage du I. Livre de l'Eneïde: *Et pleno ſe proluit auro.* DAC.

18 AC MISSÆ PASTUM RETINACULA MULÆ] Le Batelier, après avoir détaché la mule, pour la faire paître, attacha la corde du bateau à un rocher. On a voulu faire entendre, qu'il attacha à ce rocher la corde de la mule, pour l'empêcher de s'écarter. Car il n'étoit pas neceſſaire d'arrêter le bateau, puiſqu'il ne pouvoit aller ſans être tiré. Le premier ſens eſt le meilleur, DAC.

MULÆ] On employoit ordinairement des mules à cet uſage. Strabon dit, en parlant de ce Canal: ῥυμουλκεῖται δὲ ἡμιόνων. *Les mules tirent les bateaux avec des cordes.* DAC.

20. *Nîl quum.*] J'ai fait ici une corection peu conſidérable; mais c'eſt la leçon de tous les manuſcrits de Pulman, de Berſman, & de Vander Béken. On croid qu'Alde Manuce eſt le premier qui a mis *quum nîl* dans le texte, & l'on n'en void pas la raiſon. SAN.

21. *Cerebroſus.*] Ce mot ſignifie proprement un home, dont le cerveau s'ébranle aiſément. SAN.

22 SALIGNO FUSTE DOLAT] Avec un bâton qu'il avoit coupé à un des ſaules qui étoient ſur le bord de l'eau. DAC.

23 QUARTA VIX DEMUM EXPONIMUR HORA] Horace dit, qu'ils arriverent enfin à la quatriéme heure du jour, c'eſt-à-dire à dix heures; à cauſe de la pareſſe du Batelier: car ordinairement ceux qui s'embarquoient le ſoir, arrivoient à la poin-

pointe du jour, comme Strabon l'a fort bien remarqué: Πλεῖσαι δὲ μάλισα νύκτωρ, ὥς' ἐμβάντας ἐφ' ἑσπέρας ἐκβαίνειν πρωΐας. *On fait ce chemin-là la nuit; & ceux qui s'embarquent le soir, arrivent le lendemain de fort bonne heure.* DAC.

23. *Quartâ horâ.*] Les Romains furent plus de quatre cens cinquante ans sans se servir du nom d'heures, pour marquer les diférentes parties dont le jour & la nuit sont composées, & ils ne prirent guére cet usage que quelques années avant la guerre de Pirrus. Les douse tables ne partagent le jour qu'en trois tems, qui sont le soleil levant, le soleil couchant, & le midi. Le nombre de ces heures étoit toujours le même pour le jour & pour la nuit, c'est à dire que pendant toute l'année le jour avoit douse heures & la nuit autant. Mais ces heures n'étoient pas de même longueur, si non au tems des équinoxes. Depuis l'équinoxe du printems jusqu'à celui de l'autone les heures du jour étoient plus longues que celles de la nuit, & au contraire depuis la fin de Septembre jusqu'à la fin de Mars les heures de la nuit avoient plus de durée que celles du jour. SAN.

24 ORA MANUSQUE TUA LAVIMUS, FERONIA, LYMPHA] Le lieu où l'on débarquoit, étoit une petite Ville appellée Feronia, où Junon étoit adorée sous ce nom, & où elle avoit un Temple avec un Bois, à l'entrée duquel étoit une Fontaine. Et à trois milles de-là on trouvoit Terracine, où Jupiter étoit adoré sous le nom de Jupiter *Anxur*, ou *Axur*, c'est-à-dire, *Intonsus*, *à qui on n'a point fait la barbe*, ou qui a la barbe longue. Virgile a parlé de ces deux lieux dans le VII. Liv. de l'Eneïde:

Circæúmque jugum, queis Jupiter Anxurus arvis
Præsidet, & viridi gaudens Feronia luco.

Strabon parle du Bois de Feronia, & il dit, que tous les ans on faisoit-là un Sacrifice, où ceux qui étoient remplis de l'esprit de la Déesse, marchoient sur des charbons ardens sans se brûler. Une Déesse si puissante & si célèbre, méritoit bien les hommages des Voyageurs. Horace ne manque pas d'abord en arrivant, d'aller se laver le visage & les mains dans la Fontaine sacrée, comme c'étoit la coutume. Mais il faut se souvenir, qu'Horace dit cela en plaisantant. Nous avons encore des Medailles d'Auguste où l'on voit la tête de cette Déesse Feronia avec une Couronne, c'est pourquoi elle étoit appellée φιλοςέφανος, *qui aime les Couronnes.* DAC.

24. *Feronia.*] Je ne sai sur quels mémoires Lambin & M. Dacier nous produisent ici une ville de Féronie, dans un lieu où toute l'antiquité ne nous parle que d'un temple, d'un bois, & d'une fontaine; & où il n'y avoit aparemment tout au plus que quelques maisons pour loger les prêtres, avec quelques hotelleries

telleries pour recevoir les pèlerins que la dévotion y atiroit. Nos interprètes n'auroient-ils point transporté sur les côtes du Latium une ville de Féronie, qui étoit au milieu des terres dans le païs des Falisques; au voisinage des Sabins, du mont Soracte, & de la ville de Népet; & dont il est parlé dans Tite Live, dans Denis d'Halicarnasse, & dans Strabon? Je remarque ici encore une erreur dans nos géographes, qui placent Féronie entre Terraciné & Fondi; au lieu qu'il paroit par le voiage d'Horace qu'en venant de Rome on passoit au temple de Féronie avant que d'ariver à Terracine. Cette Féronie étoit une Déesse ancière chés les Romains. Elle présidoit aux jardins, & elle avoit doné le jour à Hérilus roi de Préneste, comme il est dit au huitième livre de l'Enéide. Servius a travesti Féronie en Junon, & le scoliaste d'Horace en a fait une maitresse de Jupiter. Le voisinage de la ville de Terracine, où ce Dieu étoit particulierement honoré, a sans doute servi de fondement à cette imagination des grammairiens, qui ont voulu par là doner une compagne au souverain des Dieux. Au reste ce temple de Féronie étoit *in campis Pometinis*, dans le territoire de Suessa Pométia, à vint-quatre miles du marché d'Appius. SAN.

25 MILLIA TUM PRANSI TRIA REPIMUS] Horace quita le bateau à Feronia, & alla à Terracine sur des chevaux. *Repere* signifie simplement *marcher*, comme chez les Grecs ἕρπειν. DAC.

25. *Repimus.*] Horace ne dit point de quelle maniere il fit le chemin de Féronie à Terracine, il se sert seulement d'une expression qui marque que ce chemin n'étoit pas aisé, parce qu'il faloit toujours monter. *Repere* est proprement se traîner en avançant peu à peu. Nous verrons bien-tôt *erepere* dans le même sens. SAN.

26 IMPOSITUM SAXIS LATE CANDENTIBUS ANXUR] Terracine, ancienne Ville des Volsques, avoit été premierement appellée *Anxur*, & *Axur*, à cause de Jupiter qui y étoit adoré sous ce nom. Sa situation étoit fort rude, comme le nom même de Terracine le témoigne. Car *Tarracine* est pour *Trachine*, du Grec Τραχίνη, *âpre*, *rude*, à cause des rochers sur lesquels elle étoit située, & qui la rendoient de difficile accès. C'est pourquoi Horace dit ici: *impositum saxis late candentibus*. DAC.

26. *Anxur.*] Les Grecs nomerent cette ville *Trachina*, à cause de sa situation, d'un mot Grec qui signifie âpre, rude. Ce nom s'est transformé par coruption en celui de *Terracina*. Les Volsques, au raport de Pline, lui donerent celui d'*Anxur*, ou plutôt d'*Axur*, qui est un nom de Jupiter dans la langue de ces peuples, à cause que cette ville étoit sous la protection

de

de ce Dieu. On a une médaille de *Jupiter Axurus*, où il est representé avec une grande barbe. SAN.

27 HUC VENTURUS ERAT MÆCENAS OPTIMUS] Horace dit que Mecenas & Coccejus devoient se rendre à Terracine, mais il ne dit pas qu'ils vinssent de Rome, comme M. Masson l'avance sans fondement. Le Poëte ne dit pas d'où ils venoient. Ils revenoient apparemment d'executer quelques ordres d'Auguste & d'Antoine qui étoient devant Brindes. Dans des affaires de cette nature il y a tant d'esprits à ménager, & tant de mesures à prendre, qu'Auguste & Antoine pouvoient avoir envoyé souvent leurs amis de côté & d'autre, avant que d'en venir à un Traité. Ce qu'on ajoûte que l'année du Traité de Brindes, Horace n'étoit pas encore au nombre des amis de Mecenas, ne merite pas d'être refuté. DAC.

27. *Optimus atque.*] J'ai séparé *optimus* de *Mæcenas*, à l'exemple des plus anciens exemplaires, *vetustiores libri sic distinguunt*, dit Vander Béken. C'est assés la maniere d'Horace de mettre *atque* après un mot, au lieu de *que*. Nous avons déja vu *cauponibus atque malignis*, & nous verrons encore *optimus atque Fuscus* dans la satire *Nempe incomposito*. SAN.

28 COCCEJUS] Le Jurisconsulte Coccejus Nerva, fort ami d'Auguste & d'Antoine, & l'ayeul de l'Empereur Nerva. DAC.

28. *Cocceius.*] C'est Marcus Cocceius Nerva célèbre jurisconsulte, ami d'Octavien & d'Antoine. Il fut consul en 718, & aieul de l'empereur Cocceius Nerva. Appien s'est mépris à son sujet, en lui donant pour prénom Lucius, au lieu de Marcus. SAN.

MISSI MAGNIS DE REBUS] C'étoit une affaire très-importante, & qui regardoit tous les Romains; puisqu'il s'agissoit de terminer les differends d'Auguste & d'Antoine, dont l'inimitié pensa ruïner l'Empire. DAC.

29 AVERSOS SOLITI COMPONERE AMICOS] Car Mecenas & Coccejus avoient été souvent employez à accorder Auguste & Antoine, dont l'union étoit si peu ferme, qu'ils avoient très-souvent besoin de reconciliation. Suetone dans le Chap. XVII. *M. Antonii societatem semper dubiam & incertam, reconciliationibúsque variis male focillatam abrupit tandem.* C'est sans aucun fondement que M. Masson veut deviner que cette occasion fut la premiere où Mecenas & Coccejus furent employez à racommoder Auguste & Antoine; & par consequent qu'Horace n'a pû dire de cette occasion *Soliti*. Qu'il nomme donc ceux qui les avoient déja si souvent racommodez. DAC.

29. *Aversos soliti componere amicos.*] Trois choses démontrent que ce voiage se fit pour la seconde conférence de Brinde,

&

& non pas pour la premiere. Fonteius Capito eſt ici aſſocié à Mécène & à Cocceius. Or Fonteius n'étoit point de la premiere, mais Pollion. De plus quand Horace dit que Mécène & Cocceius s'étoient déja emploiés à racommoder Octavien & Antoine, *soliti;* cela ſupoſe néceſſairement le ſuccès de la premiere conférence. Enfin Horace ne pouvoit être de la ſuite de Mécène en 714, puiſqu'il ne lui fut preſenté qu'à la fin de 715, ou au commencement de 716. Il eſt vrai qu'Octavie eut tout l'honeur de la ſeconde réconciliatton, qu'elle acheva entierement à Tarente; mais ce ne fut qu'après que les arbitres choiſis de part & d'autre eurent arêté à Brinde les principaux articles du traité. Et comme celui-ci ne fut conclu définitivement qu'à Tarente, on lui dona le nom de cette ville, pour le diſtinguer du premier. Il eſt encore vrai que d'autres perſones s'étoient entremiſes pluſieurs fois, pour aſſoupir divers mécontentemens qui ſurvenoient de tems en tems entre les deux chefs; mais tout cela ſe faiſoit par des envoiés particuliers, & ſans éclat: au lieu que l'hiſtoire ne nous marque que deux négociations reglées & publiques, qui ſont celles dont j'ai parlé, & qui ſe firent toutes deux à Brinde. M. Dacier, qui s'eſt aheurté mal à propos à ſoutenir que la pièce d'Horace regarde la premiere négociation, dit que ces raiſons ne méritent pas d'être réfutées; mais j'ai remarqué que cette maniere de répondre ſignifie ſouvent chés M. Dacier que l'objection eſt ſans replique. Voiés la vie d'Horace. SAN.

30 HIC OCULIS EGO NIGRA MEIS] Horace mit du Collyre ſur ſes yeux, parce qu'il avoit une Ophthalmie ſéche. Le Collyre eſt un medicament, composé d'eaux diſtilées, & de diverſes drogues pour les yeux. DAC.

30. *Collyria.*] C'eſt un remède contre l'ophtalmie ſeche. Il eſt composé d'eaux diſtilées & de diverſes drogues. SAN.

32 CAPITÓQUE SIMUL FONTEJUS] C'étoit ſans doute le pere de C. Fontejus Capito, qui fut Conſul deux ans avant la mort d'Auguſte. Il étoit-là pour Antoine, Mecenas pour Auguſte, & Coccejus étoit comme le ſur-Arbitre, & le tiers pour les ajuſter; car il étoit ami d'Auguſte & d'Antoine. Appien met Pollion au lieu de Fontejus. Mais Horace merite plus d'être cru, lui qui étoit du voyage, où il y avoit un Agent pour Auguſte, un pour Antoine, & un tiers, un ami commun pour applanir les difficultez qui ſe rencontreroient dans l'execution des ordres ſecrets qu'ils avoient reçûs. DAC.

32. *Capito Fonteius.*] Les anciens ont heureuſement diſtingué les agens des deux conférences de Brinde. Appien dit que la premiere ſe paſſa entre Mécène, Cocceius, & Pollion; & Horace nome Mécène, Cocceius, & Capiton pour la ſeconde. Cette diſtinction ſi bien marquée paroit embaraſſante pour M. Da-

Dacier. Rien moins que cela. Appien, dit-il, s'est mépris, il a mis Pollion au lieu de Capiton. Cela est fort aisé à dire : mais un lecteur raisonable se contentera-t'il d'une pareille défaite? Ce Fonteius Capito, dont Horace fait en un mot un si bel eloge, ne nous est point conu d'ailleurs. On juge avec assés de vraisemblance qu'il fut pere du consul de l'année 765, & peut-être étoit-il fils d'un Marcus Fonteius, qui se distingua sous César dans la guerre d'Afrique. SAN.

AD UNGUEM FACTUS HOMO] Un homme poli, qui n'a aucun défaut : & c'est une metaphore prise de ceux qui travaillent en marbre, & qui passent l'ongle sur leur ouvrage, pour voir s'il est bien poli. Les Grecs appellent cela ἐξονυχίζειν. DAC.

Ad unguem factus homo.] Cette expression figurée est prise des ouvriers en bois ou en marbre, qui ont coutume de passer l'ongle sur leur ouvrage, pour voir s'il est bien poli, ou si les pièces sont bien jointes. SAN.

34 FUNDOS] *Fundi*, petite Ville à vingt milles de Terracine. Elle étoit Prefecture & Ville municipale. Elle fut ruïnée par les Sarrasins dans le IX. siecle. Horace dit, qu'ils laisserent *Fundi*, parce qu'ils ne s'y arrêterent pas, & qu'ils n'y firent que dîner. DAC.

AUFIDIO LUSCO PRÆTORE] Les Aufidiens étoient originaires de Fundi, & Livie étoit de cette famille, du côté de sa mere. DAC.

PRÆTORE] Dans les Colonies & dans les Villes municipales, il y avoit les mêmes Dignitez qu'à Rome, des Senateurs ou Decurions, des Preteurs, des Questeurs, des Censeurs, des Ediles, &c. Mais il se presente ici une difficulté, c'est que Fundi étoit originairement une *Prefecture*, & quoiqu'elle fût devenuë ensuite Ville municipale, elle ne jouïssoit pourtant pas de tous les droits des Municipes, c'est-à-dire qu'elle ne tiroit pas les Magistrats de son Corps ; on les lui envoyoit de Rome. Elle n'avoit donc point de Preteur proprement dit. La réponse à cette objection doit se tirer du fond de l'antiquité même. Festus nous apprend qu'il y avoit deux sortes de *Prefectures*. L'une, où Rome envoyoit des Prefects créez par le peuple, comme à Capouë, à Cumes, &c. Et l'autre, où le Preteur de Rome envoyoit des Magistrats tous les ans, comme à Fundi, à Formies, &c. voyez-le sur le mot *Præfecturæ*. Cet Aufidius Luscus étoit donc un Magistrat envoyé à Fundi par le Preteur ; & comme tel il tranchoit lui-même du Preteur, comme s'il eût été dans une Franche Ville municipale qui n'eût pas été Prefecture. C'est à mon avis la veritable explication de ce passage ; car Aufidius n'étoit ni Préfect ni Duumvir. DAC.

34. *Fundos Aufidio, &c.*] Fondi étoit une ville municipale du Latium avec son territoire, dans le canton des Ausônes, sur un petit golfe ou un lac de son nom, à vint miles de Terracine. Il paroit par un passage de Suetône que la maison Aufidia étoit de Fondi. Elle fit plusieurs branches, & parmi celles qui s'établirent à Rome, on compte d'habiles jurisconsultes & des préteurs. Elle parvint même à l'empire dans la persone de Livie femme d'Auguste, qui étoit fille d'une Aufidia. Ceux qui resterent dans la province furent moins distingués. On ne sait si Aufidius Luscus, dont parle Horace, fût un subdélégué du préteur de Rome, ou s'il tenoit sa charge de la ville même de Fondi, dont il étoit préteur. SAN.

35 INSANI RIDENTES PRÆMIA SCRIBÆ] Je n'ai vû personne qui ait bien expliqué ce passage. Horace appelle la robe *Pretexte*, & le *Laticlave*, *præmia Scribæ*; parce que dans les Colonies & dans les Villes municipales, c'étoient ordinairement les Greffiers qui parvenoient à la Dignité de Preteurs. Tite-Live dit dans le Liv. XXIII. en parlant des Prenestins: *Cæteri incolumes Prænestæ cum Prætore suo Manicio, Scriba is antea fuerat, redierunt.* „ Les autres arriverent sans aucun „ mal à Préneste avec leur Preteur, qui avoit été Greffier." A Rome même il y a eu des Preteurs pris dans le Corps des Greffiers. Le Laticlave donc & la robe *Pretexte*, étoient la recompense & la suite ordinaire de cette Charge. Mecenas & sa petite Cour passant à Fundi, se divertirent de ce pauvre Preteur Aufidius, qui alla voir Mecenas, & qui etoit si entêté de sa pretenduë Preture, qu'il portoit toûjours les marques de sa Dignité, comme s'il eût été Preteur de Rome, ou de quelque bonne Ville municipale. Il étoit monté même à ce degré de folie, que quand il marchoit en public, il faisoit porter devant lui un brasier, comme on en portoit quelquefois devant les Empereurs. DAC.

35. *Insani ridentes præmia scribæ.*] Le préteur de Fondi ne fut-il pas bien païé de sa vanité? Il ennuia quatre des esprits les plus déliés qui fussent alors en Italie; il les divertit à ses dépens, & leur inspira un souverain mépris pour sa persone. Rien n'est éfectivement plus fade que ces petits magistrats de province, qui veulent se mettre au niveau des grans, & qui par une forfanterie pédantesque étalent par-tout l'atirail de leur magistrature: marque sure d'un petit génie & d'un mérite très mince. SAN.

36 PRÆTEXTAM ET LATUM CLAVUM] Il paroît par mille endroits de l'Antiquité, que dans les Colonies & dans les Villes municipales, les premiers Magistrats avoient le droit de porter la Robe bordée de pourpre & le Laticlave. Voici un passage formel tiré du discours de Lucius Valerius, dans le

XXXIV,

XXXIV. Liv. de Tite-Live: *Purpura viri utemur, prætextati in Magistratibus, in Sacerdotiis. Liberi nostri prætextis purpura togis utentur, Magistratibus in Coloniis Municipiisque, hic Romæ infimo generi Magistris Vicorum Togæ prætextæ habendæ jus permittemus. Nec id ut vivi habeant tantum insigne, sed etiam ut cum eo crementur mortui, &c.* „ Quoi, nous au-„ rons la Robe de pourpre, & dans le Sacerdoce & dans la „ Magistrature, nos enfans en seront ornez, nous donnerons „ aux Magistrats des Colonies & des Villes municipales le „ droit de la porter, nous accorderons le même privilege aux „ derniers de tous les Magistrats, aux Commissaires des Quar-„ tiers; & non seulement de la porter pendant leur vie, mais „ encore après leur mort, & d'être brûlez avec ces marques „ de leur Dignité; & nous la défendrions à nos femmes? " DAC.

LATUM CLAVUM] Dans tout ce qui regarde les habits des Anciens, il n'y a rien surquoi les Savans soient si peu d'accord que sur le *Laticlave* & l'*Angusticlave*. Jusques-là, qu'il y en a qui soutiennent, que c'étoit une bande de pourpre, entierement détachée des habits; qu'on la passoit sur le col, & qu'on la laissoit pendre tout du long par devant & par derriere, comme le Scapulaire d'un Religieux. D'autres ont dit, que c'étoit un petit manteau de pourpre qui couvroit seulement les épaules, comme les manteaux d'hermine des Rois. Mais tout cela est insoutenable. Le Laticlave étoit une tunique, ou veste, tout du long, bordée par devant d'une ou de deux bandes de pourpre, plus ou moins larges, appliquées aux deux côtez comme nos galons. Les bandes larges faisoient le Laticlave, & les étroites faisoient l'Angusticlave. Ceux qui ont cru que le Laticlave n'avoit qu'une de ces bandes ou galons, & que l'Angusticlave en avoit deux, se sont fort trompez, aussi-bien que ceux qui ont écrit; que la bande du Laticlave étoit justement au milieu: & que par consequent elle étoit unique. Tout cela est fondé sur des passages mal entendus, comme il me seroit aisé de le prouver. Ces galons étoient appliquez aux deux côtez de la veste, & quand ces deux côtez étoient joints, les bandes se trouvoient justement au milieu. C'est pourquoi on l'appelloit μεσοπόρφυρον. Mais quoiqu'on ne parlât que d'un galon, on ne laissoit pas d'entendre qu'il y en avoit un de chaque côté, comme nous le disons encore en notre Langue. Voici un passage qui prouve manifestement, que ces galons étoient appliquez aux deux côtez. Varron écrit dans le VIII. Liv. de la Langue Latine: *Nam si quis tunicam in usu ita consuit, ut altera plagula, sit angustis clavis, altera latis, utraque pars in suo genere caret analogia.* „ Car si quelqu'un „ fait sa veste de maniere que l'un des côtez soit garni d'un

„ galon fort large , & l'autre d'un galon fort étroit , chaque „ côté n'a rien qui lui réponde," &c. Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage , ſans y rien changer. *Plagula* n'eſt point-là la bande même de pourpre , mais le côté de la veſte. On a auſſi confondu mal-à-propos le Laticlave avec la *Pretexte.* Car la Pretexte ſe mettoit ſur le Laticlave. C'eſt pourquoi Varron dit en quelque endroit: *Iſtorum vitreæ Togæ oſtendunt tunicæ clavos.* „ Leurs Toges ou Pretextes transparen-„ tes, laiſſent voir les bandes ou galons de pourpre dont leurs „ tuniques ſont bordées". Et d'ailleurs on ſait, que quand le Preteur prononçoit un Arrêt de mort , il quitoit la Pretexte & retenoit le Laticlave. Je n'ai plus qu'un mot à dire ſur *Clavus.* On a cru que les bandes ou galons de ces tuniques étoient taillez en forme de *clou* , & qu'à cauſe de cela on leur avoit donné ce nom. Mais cela n'eſt point. Les Anciens appelloient *clavum*, clou, tout ce qui étoit fait pour être appliqué ſur quelque choſe: comme ils l'appelloient auſſi *Patagium*, ſans aucun égard à la maladie *Patagus*, comme Scaliger l'a cru. DAC.

36. *Prætextam, &c.*] Premiere ſotiſe d'Aufidius , il portoit toujours la robe bordée de pourpre & le laticlave, comme s'il eût été aſſis ſur le tribunal, pour faire les fonctions de ſa charge. Autre ſotiſe plus grande que la premiere, il faiſoit porter devant lui un braſier, où l'on bruloit des odeurs; comme Xénophon dit qu'on le pratiquoit à l'égard des rois de Perſe , ce qui s'obſerva enſuite à l'egard de quelques empereurs Romains, au raport d'Hérodien. Les Latins apeloient *toga prætexta* une eſpèce de manteau ou de robe, avec un petit bordé de pourpre. *Tunica clavata* étoit une maniere de veſte , avec deux bandes de pourpre apliquées en forme de galon, ſur le devant au milieu de la veſte, & dans toute ſa longueur; de ſorte que quand la veſte étoit fermée , ces deux bandes ſe joignoient & ſembloient n'en faire qu'une. Si la bande étoit large, l'habit s'apeloit laticlave, *latus clavus*, *tunica laticlavia*: ſi elle étoit étroite, la veſte prenoit le nom d'anguſticlave, *anguſtus clavus*, *tunica anguſticlavia.* Ces deux ſortes de tuniques , qui ſervoient à diſtinguer les emplois parmi les gens de qualité étoient opoſées à celle qui étoit toute unie & ſans bandes , qu'on nomoit *tunica recta* , & dont l'uſage n'étoit que pour le peuple. SAN.

PRUNÆQUE BATILLUM] *Batillum* eſt un diminutif de *batinum* , & *batinum* vient du Sicilien βατάνιον , qui ſignifie proprement une pêle à feu & une pêle de bois. Peu à peu on a étendu ſa ſignification, & on lui a fait ſignifier un braſier, & une caſſolete ou un encenſoir, comme on en portoit autrefois devant les Princes. Abdias dans le IX. Liv. de l'Hiſtoire Apoſtolique;

postolique : *Erant autem Virgines cum Lyris cantantes, alii cum Tibiis, alii cum Tympanis, alii cum Batillis, & Thuribulis.* „ Les jeunes filles chantoient & jouoient de la Lyre: & „ des hommes, les uns jouoient de la flûte, les autres batoient „ le tambour, & les autres portoient des cassoletes & des en- „ censoirs." Casaubon pretend, que ce Preteur de Fundi faisoit porter devant lui une de ces cassoletes. Mais il me paroît plus naturel, de prendre ici *prunæ batillum* pour un brasier que l'on portoit devant les Empereurs, & devant ceux qui avoient la souveraine autorité. Herodien en parlant de Commode, dit, qu'il laissa à sa sœur Lucilla, veuve de l'Empereur Lucius Verus, les mêmes honneurs dont elle jouïssoit pendant la vie de son mari, comme, d'être assise sur le Siége Imperial dans le Theatre, & de faire porter devant elle le brasier: Καὶ τὸ πῦρ προετόμπευεν αὐτῆς. DAC.

37 IN MAMURRARUM LASSI DEINDE URBE MANEMUS] Il dit, qu'ils arriverent fort las à la ville des Mamurra; parce que la journée etoit fort grande de Fundi à Formie, qu'il appelle la ville des Mamurra, parce que cette famille en étoit originaire. Je croi même que cette ville appartenoit à Mamurra car cet ami de Cesar étoit un des plus riches hommes de Rome, comme cela paroît par une Epigramme de Catulle. *Manemus*, c'est-à-dire *pernoctamus*, nous passons la nuit. Car ils n'y firent aucun séjour. DAC.

37. *In Mamurrarum urbe.*] Ce trait de satire est d'une malignité fine & imperceptible. Nous avons vu par l'ode *Æli vetusto* que la ville de Formie apartenoit à la famille Lamia. L'anciènneté de cette maison étoit d'un grand lustre pour cette ville. Mais Horace la désigne par un autre personage, qui y avoit pris naissance, & qui avoit depuis peu rendu sa patrie fameuse d'une maniere bien diférente. C'étoit un certain Mamurra chevalier Romain, intendant des ouvrages militaires, favori de Jule César, & décrié par ses rapines, par son luxe, & par ses débauches, comme il paroit par la vint-sisième pièce de Catulle. Ce poète l'apelle encore ailleurs *decoctor Formianus*. Ce fut lui qui dona le premier à Rome l'exemple d'incruster de marbre les murailles. J'ai parlé ci-dessus de Muréna. Il avoit une maison à Formie, aussi bien que Capiton. Cette ville étoit à trèse miles de Fondi. SAN.

38 MURENA PRÆBENTE DOMUM, CAPITONE CULINAM] Murena frere de Licinia qui fut ensuite mariée à Mecenas, & Fontejus Capito, avoient tous deux des maisons à Formies. C'est pourquoi ils voulurent partager l'honneur de recevoir Mecenas avec sa petite Cour. Murena le logea, & Capito donna le souper. Le même Murena fut condamné à la mort seize ou dix-sept ans après, pour avoir conspiré contre Auguste. DAC.

39 POSTERA LUX ORITUR] Ils partent le lendemain pour Formies, & vont dîner à Sinuesse, & coucher à une petite Métairie près du Pont de la Campanie. DAC.

40 PLOTIUS ET VARIUS] Plotius Tucca, & Varius, deux grands Poëtes, amis intimes d'Horace, & les seuls à qui Auguste, après la mort de Virgile, commit le soin de revoir & de corriger l'Eneïde, sans y rien ajouter. DAC.

40. *Plautius & Varius, &c.*] L'agréable rencontre, que celle de quatre persones du mérite de Virgile, d'Horace, de Tucca & de Varius; sur-tout quand l'amitié les unit encore plus que le hasard! Je ne suis pas surpris des transports de joie auxquels nôtre poète s'abandone. Oserois-je le dire? Nous ne conoissons point le prix de l'amitié en comparaison des Romains. Nous n'en avons que l'aparence, & ils en avoient le sentiment. Je ne trouve jamais Horace plus aimable que quand il parle de ses amis. Son cœur se dévelope avec une tendresse, qui marque particulierement son bon naturel; & le bon naturel est cent fois plus estimable que l'esprit: c'est ce qui nous rend propres à entrer dans ces liaisons douces, qui font comme le nœud de la société. Je suis persuadé que la morale d'Epicure n'avoit pas peu contribué à cultiver dans nôtre poète ces bones qualités. Rien ne fait plus d'honeur à ce philosophe * que la préférence qu'il done à l'amitié sur toutes les autres vertus. Nous avons déja parlé de Varius sur l'ode *Scribêris Vario.* Plotius Tucca lui fut associé, pour revoir l'Enéide après la mort de Virgile. Le choix qu'en fit Auguste, pour leur confier un si précieux dépôt, sufit pour garantir le mérite de ces deux grans homes. SAN.

SINUESSÆ] Sur le bord de la mer, à dix-sept ou dix-huit milles de Formies. Elle fut appellée Sinuesse, parce qu'elle étoit dans un Golphe appellé *Sinus Setinus.* Il n'en reste aujourd'hui que des ruïnes, sous la roche de Mont-Dragon. DAC.

Sinuessæ.] Cette ville étoit la derniere du nouveau Latium, sur le bord de la mer, entre le Liris & le Vulturne, à dix-huit miles de Formie, & à vint-cinq de Casilin. SAN.

41 ANIMÆ] Les Latins & les Grecs, à l'imitation des Orientaux, ont dit *ames* pour *personnes*, & nous parlons souvent de même. DAC.

QUALES NEQUE CANDIDIORES] Comme il a dit dans l'Ode V. du Liv. V.

Nar-

* Diogène Laerce raporte d'Epicure: *eorum, quæ ad universæ beatitudinem vitæ sapientiâ comparantur, multò maxima est amicitiæ possessio....* Cicéron dit au l. I. *de fin. Epicurus amicitias non oratione solùm, sed multò magis vitâ, & factis, & moribus comprobavit.*

Nardo perunctum quale non perfectius
Meæ laborarunt manus, DAC.

44 NIL EGO CONTULERIM] Il rend raiſon de ce qu'il a dit dans le 39. vers, que ce jour-là fut le plus agréable, &c. Rien ne marque plus le bon naturel d'Horace, & le caractere de ſon eſprit, que la tendreſſe qu'il avoit pour ſes amis. Jamais perſonne n'a rempli mieux que lui tous les devoirs de l'amitié. DAC.

44. *Sanus.*] C'eſt à dire *dum ſapiam, dum vivam.* Horace a dit de même *nîl me pœniteat ſanum patris hujus.* C'eſt dans la ſatire *Non quia Mæcenas.* Et nous verrons encore *maturè ſanus* dans l'épitre *Summâ dicte mihi.* SAN.

45 PROXIMA CAMPANO PONTI QUÆ VILLULA] Ils allerent coucher à une petite Métairie qui étoit près du Pont de la Campanie, & ce Pont étoit ſur le Vulturne. DAC.

45. *Campano ponti.*] Ce pont de la Campanie étoit le premier que l'on paſſoit en venant du Latium. Nos interprètes & nos géographes ne s'acordent pas ſur ſa ſituation. Les premiers le mettent ſur le Vulturne; mais nos dernieres cartes le placent ſur le Saoné petite riviere du territoire de Falerne, qui couloit entre Téano & Cale, & s'embouchoit dans la mer peu au deſſous d'un vilage nomé Cédias. Si ce pont étoit ſur le Vulturne, ce ne pouvoit être que le pont de Caſilin, qui n'étoit qu'à cinq miles de Capoue; & cette diſtance conviendroit aſſés avec ce que dit Horace, qu'ils ariverent de bone heure à cette derniere ville. SAN.

46 ET PAROCHI QUÆ DEBENT LIGNA SALEMQUE] Les Romains avoient établi une eſpece d'impôt dans les Provinces, pour les Magiſtrats qui voyageoient, pour les Troupes, & pour ceux qui étoient envoyez de la part de l'Empereur. Par tout où ils paſſoient, ceux du lieu & ceux qui étoient du même reſſort, devoient leur fournir la maiſon, le foin, la paille, le ſel, le bois, & pluſieurs autres choſes qui avoient été reglées par la Loi *Julia de Provinciis.* Et il y avoit pour cela des Commiſſaires établis, qui avoient ſoin de faire payer tous les contribuables, & qui ſavoient combien d'Aides avoit chaque Ville ou chaque Bourg. Ces Commiſſaires étoient appellez *Magiſtri Pagorum*, Maîtres des Bourgs: & ce ſont les mêmes qu'Horace appelle ici *Parochi*, c'eſt-à-dire *Præbitores*, qui fourniſſent. Et il y a ſur cela un beau paſſage de Siculus Flaccus, dans le Traité *De Conditionibus Agrorum*, que j'expliquerai en paſſant, car il a été mal entendu: *Si verò de ipſis Pagis quæſtionem quis moveat, amplæ rei negotium movebitur. Reſpiciendum tamen, ut ſæpe diximus, quibus ex utroque locantur. Nam & quoties Militi prætereunti, aliive cui Comitatui annona pu-*

 blica

blica præstanda est, si ligna aut stramenta deportanda, quærendum quæ Civitates quibus Pagis hujusmodi munera præbere solitæ sunt. „ Mais si quelqu'un fait naître des incidens sur quelqu'un de ces Bourgs, la chose ne sera pas „ sans difficulté. Cependant il faut regarder, comme je „ l'ai souvent dit, aux limites qu'ils ont de chaque cô„ té. Car même toutes les fois qu'il faut donner l'éta„ pe à des Soldats qui sont en marche, ou à ceux qui „ voyagent pour le Public, ou qu'il faut porter dans les Ma„ gasins la paille ou le bois ; on ne doit pas manquer de voir „ quelles Villes doivent fournir cette étape, & les Bourgs „ qu'elles ont pour aides." Siculus dit, qu'il peut arriver, qu'on sera en doute, si un tel Bourg est de la Jurisdiction d'une telle Ville, s'il est du territoire de cette Ville-là, ou s'il est lui-même un territoire separé. Et il donne deux expedients pour le connoître. Le premier est, de regarder aux limites qu'il a de chaque côté; & l'autre, quels Bourgs les Villes voisines ont pour aides d'étape. Car si le Bourg dont il est question ne se trouve point dans le nombre de ces Bourgs, & s'il a des limites distinguées, c'est une marque que c'est un territoire à part, & qu'il n'est pas du ressort de ces Villes. Parmi ceux qui avoient le droit d'étape, il s'en trouvoit quelquefois de si avides, qu'ils se faisoient payer par tout où ils passoient, & deux fois par jour; & violoient la Loi Julia, qui avoit reglé ces étapes. Il n'y avoit point à Rome de ces Commissaires, appellez *Parochi*, & c'est en plaisantant que Ciceron écrit à Atticus, Liv. XIII. Epist. 2. *Ariarathes fils du Roi Ariobarsane, est arrivé à Rome ; il veut, si je ne me trompe, acheter de Cesar quelque Royaume ; car il n'a pas osé mettre le pied dans le sien. Nôtre ami Sestius s'est d'abord emparé de lui comme Commissaire banal, ce que je souffre très-volontiers.* OMNINO *eum Sestius noster, Parochus publicus, occupavit, quod quidem facilè patior.* Il veut dire que Sestius avoit d'abord logé chez lui ce Prince, pour se faire de fête par vanité, & comme s'il avoit été chargé à Rome du même soin, que les *Parochi*, les Commissaires publics, avoient dans les Provinces. C'est le seul véritable sens de ce passage. DAC.

46. *Parochi.*] On avoit établi dans les grandes routes des espèces de commissaires, pour défraiier ceux qui voiageoient par autorité publique. Ils leur fournissoient le logement, le bois, le sel, le foin, la paille, & les autres choses reglées par les loix ; ou ils leur donoient la valeur de tout cela en argent. Ces dépenses se prenoient d'abord sur l'Etat, ensuite on établit pour cet éfet une espèce d'impôt dans les provinces. Ces commissaires s'apeloient *parochi* d'un mot Grec qui signifie fournir. Ailleurs nous verrons *parochus* pour signifier celui qui

done

done à manger, qui fait les frais d'un festin. Il a été parlé de Capoue sur l'ode *Altera jam teritur*. SAN.

47 HINC MULI CAPUÆ] Capouë, la Capitale de la Campanie. La Capouë d'aujourd'hui n'est pas celle des Anciens. Celle-ci étoit deux mille pas plus haut. On en voit encore de fort belles ruïnes près de l'Eglise de Nôtre-Dame des Graces. DAC.

TEMPORE] De bonne heure. Car ce jour-là ils n'avoient fait que quinze ou seize milles. DAC.

47. *Tempore.*] C'est une espèce de particule modale, qui signifie *tempestivè*, à tems, de bone heure. De là les Latins ont formé *temporius*, pour dire trop tôt, qui se trouve dans Ovide. SAN.

49 NAMQUE PILA] Horace avoit mal aux yeux, & Virgile étoit sujet à de grands maux d'estomac. C'est pourquoi le jeu de paûme leur étoit fort contraire: A l'un, à cause de la grande contention d'yeux, que ce jeu demande, & des mouvemens continuels qui augmentent leur chaleur; & à l'autre, parce que ce violent exercice remuë & détache les humeurs qui causent les cruditez. Le souverain remede pour ces deux maux, c'est le repos & le sommeil. Galien dans le Chap. V. du IV. Liv. *de Symptom. caus.* & Celsus dans le II. Chap. du Liv. I. DAC.

49. *Crudis.*] Virgile avoit l'estomac fort mauvais, & Horace avoit actuellement mal aux yeux. Les exercices violens sont également contraires à ces deux maladies, qui demandent du repos. SAN.

51 QUÆ SUPER EST CLAUDI CAUPONAS] Il faut lire comme Torrentius: *Quæ super est Caudi cauponas.* Car cette maison de Coccejus étoit au dessus de Caudium, à sept ou huit milles de Benevent. DAC.

51. *Caudî cauponas.*] La petite ville de Caudium étoit à vint miles de Capoue, dans le païs des Hirpins: on croid que c'est aujourdui Arpaia dans le Principat. Il y avoit des hotelleries sur le grand chemin, qui passoit entre la ville & la terre de Cocceius. SAN.

Nunc mihi paucis, &c.] La petite scène qu'Horace presente ici est fort agréable. Il fait parler deux sots, & ils ne disent pas un mot qui ne soit une sotise. C'est ce naturel qui en fait tout le prix. La poésie y ajoute quelques petits enjolivemens, pour en augmenter le ridicule. Le poète invoque sa Muse, comme s'il s'agissoit d'une action sérieuse & importante; & il fait la généalogie de deux faquins, comme si c'étoit deux héros de la plus grande réputation. SAN.

52 SARMENTI SCURRÆ PUGNAM MESSIQUE CICERRI] Sarmentus & Cicerrus, deux Bouffons, deux Parasites de la

Cour d'Auguſte. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais rien lû de Cicerrus; mais pour Sarmentus, c'eſt le même dont Plutarque parle dans la Vie d'Antoine, où il dit qu'il étoit un des Mignons de Ceſar. C'eſt auſſi le même dont il eſt parlé dans Juvenal Satire V.

Si potes illa pati quæ nec Sarmentus iniquas
Cæſaris ad menſas, nec vilis Galba tuliſſet.

Et ſur cet endroit le vieux Scholiaſte fait l'Hiſtoire de ce Sarmentus, qui donne beaucoup de jour à la particularité qu'Horace raconte ici; je la rapporte toute corrigée, parce qu'elle eſt fort corrompuë dans l'original. *Sarmentus natione Tuſcus, è domo M. Favonii, incertum libertus an ſervus, plurimis formâ & urbanitate promeritis eo fiduciæ venit ut per Mæcenatem equitem Romanum ageret, Decuriam quoque Quæſtoriam compararet, quare per ludos, quum is primum quatuordecim ordinibus ſedit, hæc à populo in eum dicta ſunt.*

Aliud Scriptum habet Sarmentus, aliud populus voluerat,
Digna dignis. Sic Sarmentus habeat craſſas compedes.
Ruſtici ne nihil agatis, aliquis Sarmentum alliget.

Dum is cauſam uſurpatæ dignitatis dicit, precibus & gratia ſummoto accuſatore dimiſſus eſt, quum apud judices nihil aliud docere tentaret quam conceſſam ſibi libertatem à Mæcenate, ad quem ſectio bonorum Favonii pertinuerat. Jam autem ſenex in maximis neceſſitatibus, ad quas libidine luxurieque deciderat, coactus auctionare, cum interrogaretur cur Scriptum quoque cenſorium venderet, non infacete bonæ ſe memoriæ eſſe reſpondit. DAC.

52. *Cicirri.*] Ce nom étoit aparemment un ſobriquet, que l'on donoit à Meſſius. KIKIRRHOS en Grec ſignifie un coq. Alde Manuce eſt le premier qui a mis *Cicerrus* dans le texte, mais il eſt contredit par les meilleurs manuſcrits. SAN.

53 MUSA VELIM MEMORES] Cette invocation eſt plaiſante, comme s'il s'agiſſoit de conter la guerre de Troye, Horace l'a empruntée du Poëme Epique. DAC.

ET QUO PATRE NATUS UTERQUE] C'eſt encore pour augmenter le ridicule. Car dans le Poëme Epique on n'oublie pas de marquer la Genealogie des Heros. DAC.

54 MESSI CLARUM GENUS OSCI] Il ſe contente de nommer la Patrie de Meſſius, pour faire connoître que ce Heros étoit un coquin, un infame. Car les Oſques, c'eſt-à-dire les peuples qui habitoient la Campanie maritime, étoient fort décriez pour toutes ſortes d'infames débauches, ſur tout ceux de Capouë, qui étoient les véritables Oſques. On ſait, que les delices de Capouë firent autant de mal à Hannibal, que la bataille de Cannes en avoit fait aux Romains. Feſtus dit auſſi: *Fre-*

Frequentissimus fuit Oscis usus libidinum spurcarum. DAC.

54. *Osci.*] C'est un nominatif, & il faut faire ainsi la construction : *Osci sunt clarum genus Messii*, c'est à dire les Osques ont doné une illustre naissance à Messius. Mais je trouve une suspension maligne dans le Latin, & j'ai tâché de la conserver dans le François. Horace en disant *Messî clarum genus*, semble annoncer que Messius est d'une des plus illustres familles ; puis il trompe tout à coup l'atente de ses lecteurs, en disant que son héros est du païs des Osques, c'est à dire que c'étoit un coquin & un infâme. On sait que les mœurs des Osques étoient aussi corompues que leur langage. SAN.

55 SARMENTI DOMINA EXTAT] Il veut dire, que Sarmentus étoit un vil Esclave, qui avoit quitté sa Maîtresse. Auguste, à qui il se donna, & le credit qu'il avoit auprès de Mecenas, furent sans doute cause qu'on ne le poursuivit pas comme un Esclave fugitif. DAC.

55. *Sarmenti.*] Plus on lit les anciens auteurs & leurs interprètes, moins on peut deviner quel étoit ce Sarmentus. Le scoliaste croid que ce fut un esclâve de ce nom, qui par sa bone mine & sa politesse, *formâ & urbanitate*, gagna les bones grâces de Mécène, & fut ensuite afranchi & honoré de la charge de chevalier Romain. Mais cette bone mine & cette politesse ne sauroient convenir au personage qu'Horace met sur la scène. Quintilien fait mention d'un autre Sarmentus fort disgracié de la nature, qui étoit noir, maigre, & dont le corps étoit comme plié en deux *nigrum*, *& macrum*, *& pandum.* Si Messius eût eu celui-ci pour antagoniste, il est à croire que des traits si marqués ne lui eussent pas échapé. Enfin on trouve dans Plutarque un autre Sarmentus assis à la table d'Octavien, & chéri singulierement du prince pour l'aménité de son esprit ; ce que l'on ne peut dire du Sarmentus d'Horace, qui étoit un sot des mieux conditionés, & rien de plus. Certainement, quoiqu'en dise M. Dacier, les deux héros de ce petit épisode burlesque ne furent jamais parasites, & ils auroient fait une fort mauvaise figure dans la Cour d'Auguste. Les parasites étoient plus souples & plus polis, & ce prince avoit l'esprit trop délicat pour gouter deux provinciaux aussi grossiers & aussi impertinens que ceux-ci. SAN.

58 CAPUT ET MOVET] Comme un lion qui s'excite, en remuant la tête & la queuë. Ce mouvement de tête de Messius attire ce que Sarmentus dit ensuite: *O tua cornu.* DAC.

58. *Accipio.*] C'est à dire j'accepte le défi. Messius en disant cela fit un mouvement de tête, qui menaçoit d'une promte riposte : Sarmentus le prévint en redoublant le coup, car les paroles suivantes sont de Sarmentus, & non pas de Messius. SAN.

O tua cornu, &c.] C'est comme s'il disoit qu'une bête, qui n'a plus de cornes, n'est plus à craindre. SAN.

60 AT ILLI FOEDA CICATRIX] Horace explique ce qui avoit donné lieu à Sarmentus, de dire, que l'on avoit coupé une corne à Messius. C'est qu'il avoit une vilaine cicatrice sur le côté gauche du front. DAC.

62 CAMPANUM IN MORBUM] J'ai déja dit, que les peuples de la Campanie étoient fort débauchez, & sur tout fort adonnez à une infamie horrible dont on n'oseroit soutenir l'idée: *Ore morigeri erant.* Ce qu'Ausone a exprimé dans ces vers.

Et quam Campanis Capitalis luxus inussit.

Plaute a joué sur cela dans le Trinummus, Act. II. Scene IV.

———————— sed Campas genus
Multo Syrorum jam antidit patientia.

„ Les peuples de la Campanie sont encore plus patiens que les „ Syriens." Toutes les explications que l'on a données à ce passage, me paroissent insupportables, & il est ridicule de dire, que *Campanus morbus*, est le mal Venerien. * Les anciens ne l'ont jamais connu. * DAC.

62. *Campanum in morbum.*] Les Osques étoient des peuples de la Campanie, & j'ai dit-ci-dessus que ces peuples s'abandonoient aux débauches les plus infâmes; c'est ce qu'Horace entend par *morbus Campanus.* Les anciens nous parlent souvent des délices de Naple & de Capoue, qui étoient les principales villes du paiis, & le séjour de la volupté. SAN.

IN FACIEM] Sur son visage, qui étoit fort défiguré par cette horrible cicatrice qu'il avoit au front. DAC.

63 PASTOREM SALTARET UTI CYCLOPA ROGABAT] Comme Messius avoit au front une large cicatrice, qui ressembloit en quelque maniere à l'œil du Cyclope, & que d'ailleurs il étoit fort grand, Sarmentus lui dit fort à propos, qu'il peut jouër le rolle du Cyclope sans cothurne & sans masque, & qu'il passera fort aisément pour Polypheme. Les Grecs & les Latins ont dit: *danser le Cyclope*, *danser Glaucus*, *danser Ganymede*, *Leda*, *Europe*, &c. pour dire: representer en dansant les avantures du Cyclope, de Glaucus, &c. DAC.

63. *Saltaret uti Cyclopa.*] C'est à dire figurer par la danse les aventures de Poliphème. La raillerie de Sarmentus est fondée sur cette cicatrice que Messius avoit au dessus de l'œil, & qui sembloit representer naturellement celui que les Ciclopes portoient, dit-on, au milieu du front. SAN.

64 AUT TRAGICIS OPUS ESSE COTHURNIS] Le Cyclope ne pouvoit être joué qu'avec le Cothurne. Car c'est le sujet d'une Tragedie, comme on le voit dans Euripide: quoi qu'un fort savant homme ait voulu dire, que la Piece de ce Poë-

Poëte Grec étoit plutôt une Tragicomedie, qu'une Tragedie. DAC.

65 DONASSET JAMNE CATENAM EX VOTO LARIBUS] Quand on sortoit d'Esclavage, & quand on renonçoit à quelque métier, c'étoit la coutume d'en consacrer les instrumens à quelque Dieu: Comme dans Lucien, Timon consacre son habit de peaux & son hoyau, au Dieu Pan. Cicerrus donc, pour reprocher à Sarmentus, qu'il avoit été un Esclave enchaîné, lui demande, s'il avoit consacré sa chaîne aux Dieux Lares, après la leur avoir promise tant de fois. On demande pourquoi Horace met plutôt ici les Dieux Lares qu'un autre Dieu, puisqu'on ne voit point dans l'Antiquité, qu'il fût ordinaire aux Esclaves de consacrer leur chaîne aux Dieux Lares. Je croi, que Cicerrus veut marquer par-là, que Sarmentus étoit un des plus vils Esclaves, qui ne connoissoit d'autres Dieux que les Dieux du foyer, qu'il avoit eu soin de nétoyer toute sa vie. Ou peut-être que Sarmentus consacre sa chaîne aux Dieux Lares plutôt qu'à un autre Dieu, parce qu'étant un Esclave fugitif, il ne pouvoit mieux s'adresser qu'aux Dieux Lares, qui etoient eux-mêmes toujours en habit de Voyageurs, avec leur peau & leur chien, comme s'ils eussent toujours été en état de quiter la maison. C'est pourquoi ils étoient appellez *succincti*. DAC.

65. *Donasset jamne catenam*, &c.] On n'enchainoit que les plus vils esclâves, sur-tout ceux dont on se défioit ou qui travailloient à la campagne. Il paroit par une épigramme de Martial * que quand ces esclâves étoient mis en liberté, ils consacroient leurs chaînes à Saturne, parceque l'esclavage étoit inconu sous son regne, Mais on ne lit nule part qu'on se soit adressé pour cela aux Dieux Lâres. Quand donc Messius demande à Sarmentus s'il a consacré ses chaînes à ces Dieux, il veut sans doute lui reprocher qu'il est un esclâve fugitif; parceque les Dieux Lâres étoient du nombre de ceux que les voiageurs invoquoient, & qu'ils apeloient pour cela *viales*; comme il paroit par les anciènes inscriptions. D'où vient que les Lâres s'apeloient *succincti*, & étoient representés en équipage de voiageurs avec leur peau & leur chien, Cette explication est confirmée par le vers soixante-huitième, *cur unquam fugisset*. SAN.

66 SCRIBA QUOD ESSET] Quoiqu'un Esclave devînt Greffier, il n'étoit pas moins sous la dépendance de son Maître, parce que ces sortes de Charges se donnoient ordinairement aux Esclaves & aux Affranchis. DAC.

67. *Nihilo deterius*, &c.] Ce vers commence par un anapeste, & nous avons montré dans un autre ouvrage † que cette me-

* Martial l. 3. epigr. 29. *Has cum geminâ compede*, &c.
† Traité de la versification Latine.

meſure a eu lieu dans le vers Pithien, & qu'elle lui étoit même plus naturelle qu'au vers iambique, où elle a toujours été receüe ſans dificulté. Les gramairiens, faute de cette atention, ont défiguré le commencement de ce vers, où les uns ont lu *nîlo deterius*, les autres *nullo deterius*, & quelques-uns *deterius nihilo*. Les meilleurs manuſcrits nous ont conſervé l'ancière leçon, que j'ai ſuivi après ſix des plus habiles critiques. Nous verrons encore *vehemens & liquidus*, *puroque ſimillimus amni*, dans l'épitre *Flore bono*. SAN.

68 DENIQUE CUR UNQUAM FUGISSET CUI SATIS] Il lui reproche, qu'il avoit quité ſa Maîtreſſe, parce qu'il n'étoit pas bien nourri. Cependant l'ordinaire d'un Eſclave devoit ſuffire à un petit corps auſſi maigre & auſſi extenué que le ſien. Cet ordinaire des Eſclaves étoit une livre d'orge par jour, ordonnée par la Loi même des XII. Tables : *Qui eum vinctum habebit, libras farris in dies dato.* „ Que celui qui le „ tiendra enchaîné, lui donne tous les jours une livre d'orge. DAC.

68. *Cui ſatis unâ, &c.*] L'injure la plus piquante qu'on pût dire à un eſclâve, c'étoit de l'apeler fugitif. Meſſius done ici à entendre que Sarmentus avoit plus d'une fois mérité ce reproche; car c'eſt la force d'*unquam*. D'autres raiſons que le manque de nouriture pouvoient avoir engagé Sarmentus à faire ces eſcapades, ainſi la raillerie de Meſſius eſt fort impertinente : mais Horace nous la done pour ce qu'elle vaut. Quiter une maiſon, où l'on a dequoi manger tout ſon ſoû, c'étoit, ſelon Meſſius, la plus grande folie du monde. D'ailleurs Sarmentus avoit reproché à Meſſius qu'il étoit d'une taille énorme & giganteſque; celui-ci n'avoit garde de manquer l'ocaſion de faire une méchante plaiſanterie ſur la petite taille de Sarmentus. On donoit ordinairement à un eſclâve quatre boiſſeaux de blé par mois, c'eſt à dire pour le moins quatre-vint livres de blé, & par conſéquent un eſclâve, à qui une livre de pain pouvoit ſufire par jour, auroit eu abondamment de quoi vivre. SAN.

69 GRACILI SIC TAMQUE PUSILLO] Il étoit petit, mais beau & bienfait, d'ailleurs fort plaiſant. DAC.

70 PRORSUS JUCUNDE COENAM PRODUXIMUS] Il y a aujourd'hui des gens qui s'étonnent, qu'Horace ait trouvé ſi plaiſant ce combat de Cicerrus & de Sarmentus, & qui demandent, Où eſt donc le mot pour rire? Ces gens-là confondent le ridicule avec l'agréable : *ridiculum cum venuſto : γελοῖον καὶ εὔχαρι.* Le ris ne peut ni ne doit jamais naître que du ridicule. L'agréable eſt toujours ſerieux. Et ce ſont deux choſes auſſi oppoſées, que Therſite & Cupidon, pour me ſervir des paroles d'un grand Rheteur. Ici ces deux Champions ſont

auſſi

auſſi ridicules que Therſite, dans la deſcription qu'Homere en fait, & perſonne ne s'eſt encore aviſé de demander : Où eſt donc le mot pour rire dans cette deſcription d'Homere? C'eſt la même choſe. Pour moi, j'avouë que cet incident me divertit. Mais quand cela ne feroit pas, je ſai ſi bien d'ailleurs, que Mecenas, Plotius, Varius, Coccejus, Virgile, & Horace, n'étoient pas gens à rire d'une ſotiſe plate & fade; que quand même je n'y trouverois point de goût, je croirois toujours, que ce ſeroit ma faute, & non pas la leur. DAC.

70. *Prorſus, jucundè, &c.*] Cette petite ſcène, quelque peu ſpirituelle qu'elle fût, ſufiſoit pour divertir en paſſant des voiageurs fatigués & curieux de profiter de tout pour ſe deſennuier; comme on prend quelque fois plaiſir à voir des gens de la plus vile populace ſe quereller dans les rues. *Prorſus* eſt ici pour *ad ſummam*, en un mot, & doit être ſeparé de *jucundè.* Saluſte s'en eſt ſervi de cette maniere, quand il a dit, en parlant de Sempronia: *verùm ingenium ejus haud abſurdum, poſſe verſus facere, jocum movere, ſermone uti vel modeſto, vel molli, vel procaci. Prorſus, multæ facetiæ, multuſque lepos inerat.* SAN.

71 BENEVENTUM] Benevent, Colonie, bonne Ville dans le païs des Hirpiniens. Elle a été érigée en Duché. DAC.

71. *Beneventum.*] La ville de Bénevent, aujourdui capitale d'un duché dans le Principat, s'apeloit d'abord *Maleventum*, à cauſe des mauvais vens qui y regnent. Elle changea ſon nom en mieux, quand elle devint colonie Romaine. Sa ſituation eſt dans le paiis des Hirpins, à huit miles de Caudium, proche le confluent du Sabato & du Caloré, qui tombe dans le Vulturne. SAN.

72 MACROS DUM TURDOS] Ce *Macros* fait une plaiſante oppoſition avec *ſedulus.* Au reſte les Grives qu'on ſert à ces voyageurs, ont fait bien conjecturer qu'on étoit alors vers le commencement de l'Automne; mais la conſequence qu'en a voulu tirer M. Maſſon, qu'Horace parle ici du ſecond racommodement d'Auguſte & d'Antoine, eſt mal tirée. Antoine arriva en Italie au commencement du Printemps, la negociation ne dura pas juſqu'en Automne, & elle ſe paſſa même à Tarente, & non à Brindes. Mais tout convient parfaitement au voyage de Brindes en 713. Car le Traité de paix fut conclu à la fin de Septembre, ou au commencement d'Octobre, comme l'a reconnu même le Savant Cardinal Noris; ainſi Horace pouvoit être à Benevent au commencement de Septembre, & on pouvoit lui ſervir des Grives, au lieu qu'on n'en ſert ni au Printemps ni en Eté. DAC.

72. *Macros dum turdos, &c.*] Cet arangement de mots s'eſt conſervé dans deux manuſcrits, & je ſuis perſuadé que

c'eſt le véritable. Les premiers grammairiens ont trouvé que la cadence ſeroit plus belle en liſant *penè macros arſit*, & leur corection a gagné le grand nombre des copies; mais outre que cette leçon embaraſſe la phrâſe, Horace ne s'eſt nulement mis en peine de doner à ſes ſatires la grâce de la belle verſification. M. Cuningam, qui tient pour cette derniere leçon, pretend que c'eſt une hipallage, & que cet embaras de conſtruction fait ici une beauté ſinguliere, parcequ'il exprime l'embaras même où ſe trouva le maître de l'auberge par cet accident imprévu. Quoiqu'il en ſoit de l'hipallage, qui peut avoir quelquefois de la grâce; il y auroit ici quelque choſe de pis, c'eſt à dire une ambiguité vicieuſe, que rien ne ſauroit excuſer. *Penè* devroit ſe raporter naturellement à *macros* qui le ſuit immédiatement, & cependant il ſe raporteroit à *arſit*, dont il eſt ſéparé. Je ne ſaurois croire qu'Horace ait mis de gaieté de cœur un pareil défaut dans ſon vers, & qu'il l'ait regardé comme une perfection. Vouloir le juſtifier ſur ce point, c'eſt abuſer de la critique. Au reſte M. Dacier ſe prévaut de ces grives qu'on preſenta à nos voiageurs, pour prouver que l'on étoit alors à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre, & que cette ſaiſon ne peut convenir qu'à la négociation de 714. Mais rien n'eſt plus foible que cette preuve. Les grives qu'on ſervit étoient maigres, parceque la ſaiſon n'en étoit pas encore venue, c'eſt à dire que l'on n'étoit encore qu'à la fin de l'été; au lieu qu'en Septembre & en Octobre, après qu'elles avoient mangé de la vendange, elles devoient être dans toute leur bonté. SAN.

73 NAM VAGA PER VETEREM] Ces deux vers ſont d'un ſtile relevé. Il faut ſe ſouvenir de ce que j'ai dit ailleurs, que les cheminées étoient au milieu de la chambre, & ſans manteau. Pour peu que la flâme s'écartât & s'épandît un peu trop, le feu ne pouvoit pas manquer de prendre au toit. DAC.

77 INCIPIT EX ILLO MONTES APULIA NOTOS] De Benevent l'on commence à découvrir les montagnes de la Pouille, qu'Horace appelle *connuës*, parce que c'étoit ſon païs, & qu'il y avoit été nourri. DAC.

78 QUOS TORRET ATABULUS] C'eſt le même que le vent Appulus, qu'il appelle *Japix*, dans le premier Livre des Odes, l'Oueſt-Nord-Oueſt. *Atabulus* eſt un mot du païs; car il vient du Grec ἄτην βάλλων, *calamitatem inferens*. Car tous ces quartiers-là avoient été habitez par des Grecs. DAC.

78. *Atabulus.*] C'eſt un vent régionaire, le même que l'*Iapyx*, dont j'ai parlé ſur l'ode *Sic te Diva potens Cypri*. Pline dit de ce vent, *frigore exurit arefaciens*, ce qui explique à merveille le *torret* dont ſe ſert Horace. SAN.

79 NISI NOS VICINA TREVICI VILLA RECEPISSET] Ils ne

ne purent paſſer en un jour les montagnes de la Pouille. Le mauvais temps les contraignit de s'arrêter à une Métairie près d'un méchant bourg appellé *Trevicum*. DAC.

79. *Trivici villa.*] Cluvier parle de *Trivicum*, aujourdui Trévico, qu'il dit être une ville anciène dans le paiis des Hirpins, & que nos géographes placent à vint-huit miles de Bénevent. Ce ne ſauroit être le *Trivicum* d'Horace, qui n'étoit qu'une méchante ferme, *villa*; & qui devoit ſon nom à ſa ſituation, parcequ'elle étoit aparemment ſur les confins de trois vilages; comme on apelle *trivium* une place qui termine trois rues. Le poète ne nous marque point la diſtance de Bénevent à la métairie de Trivice, & il n'eſt pas aiſé de la deviner. On ne trouve pas même le nom de *Trivicum* dans l'itinéraire d'Antonin; parceque la ville de *Trivicum* n'étoit pas dans le chemin d'Appius, & que la métairie de même nom étoit pareillement hors de la route, ou ne méritoit pas d'être remarquée. SAN.

83 SOMNUS TAMEN] *Tamen* eſt ici pour *tandem*. DAC.

86 RHEDIS] Sur des chariots que les Commiſſaires des Bourgs, dont j'ai déja parlé, leur fourniſſoient aux dépens des Contribuables. DAC.

87 OPPIDULO QUOD VERSU DICERE NON EST] Equotutium, qui ne ſauroit entrer dans un vers Hexametre. C'étoit une petite Ville à douze milles en deçà de Lucerie, ou Nocere. DAC.

87. *Oppidulo quod verſu dicere non eſt.*] On ſe perd ici à ſuivre Horace dans les montagnes de ſon paiis. Quelle eſt cette ville, dont le nom ne ſauroit compatir avec la meſure du vers? Les interprètes pretendent que c'eſt *Equus Tuticus* ou *Equotuticum*, aujourdui Ariâno. Il eſt bien vrai que cette ville étoit ſur le chemin d'Appius, & que l'itinéraire en fait mention: mais les diſtances des lieux ne s'acordent pas avec ce que dit Horace. L'itinéraire met vint-un mile de Bénevent à *Equus Tuticus*. Le poète en met huit entre Trivice & cette ville qu'il ne nome point. A quoi ſi l'on ajoute le chemin qu'il fit de Bénevent à Trivice, on trouvera qu'il alongea bien de moitié celui qu'il auroit pu faire en alant droit de Bénevent à *Equus Tuticus*, comme la route l'y conduiſoit naturellement. Cela feroit croire que cette ville, dont le nom eſt omis, ne ſauroit être *Equus Tuticus*, à moins qu'on ne ſupoſe que les voiageurs s'égarerent dans les montagnes. Quoiqu'il en ſoit, le parti que prend Horace, d'omettre le nom d'une ville plutôt que de violenter la meſure des ſilabes, eſt une preuve ſans replique de ce que j'ai dit bien des fois, que la proſodie des noms propres n'étoit pas abandonée à la diſcretion des poètes. SAN.

88. *Vilissima rerum.*] Horace a dit *dulcissime rerum*, & Ovide *pulcherrime rerum.* Le mot *rerum* est également inutile dans ces trois expressions ; mais c'étoit une maniere de parler receue dans le stile naturel & familier. Le poète ne se plaint pas précisément de ce que l'on vendoit l'eau ; cela se fait partout où il y a des porteurs d'eau ; mais il se plaint de ce que les aubergistes la faisoient paiier à leurs hôtes, ce qui ne se pratiquoit point ailleurs. Un autre sujet de plainte est que cette eau étoit fort mauvaise, car *vilissima* signifie ici la même chose que *teterrima* du septième vers, comme *panis pulcherrimus* est pour *panis optimus.* Horace opose ici le bon pain & la mauvaise eau, oposition qui ne paroit point dans l'explication de M. Dacier. SAN.

91 NAM CANUSI] Canuse, autrefois une des plus grandes Villes d'Italie, & aujourd'hui une des plus petites. Elle est à trois milles du célèbre Bourg de Cannes, sur la riviere d'Aufide. DAC.

91. *Canusi.*] Canôse est une petite ville sur l'Ofanto, dans le voisinage du bourg de Cannes si célèbre par la victoire d'Annibal sur les Romains. L'Ofanto n'étoit proprement qu'un torrent, qui rouloit beaucoup de sable & de boue pendant l'hiver, & qui étoit presque à sec pendant l'été. Il n'est donc pas étonant qu'on manquât de bone eau à Canôse. * Philostrate nous assure que pour rendre cette ville habitable il falut y faire conduire des eaux d'ailleurs. *Canusium in Italiâ, inductâ aquâ, cujus vehementer indigebat, habitabile reddidit.* Après le vers d'Horace on lisoit celui-ci, *qui locus à forti Diomede est conditus olim.* M. Bentlei juge que ce vers est de la façon de quelque grammairien, qui aura voulu fourer ici un trait d'érudition, pour désigner plus particulierement la ville d'*Equotuticum.* Je croi que le commentateur a raison. La construction de ce vers est mauvaise, & l'expression n'en est pas meilleure. *Locum condere* est une maniere de parler inconue à tous les auteurs de la belle Latinité. Enfin les Scoliastes n'ont fait aucune remarque sur ce vers, qui demandoit certainement d'être éclairci ; & leur silence est une preuve sensible qu'il n'étoit point dans les exemplaires, dont ils se sont servis. SAN.

AQUÆ NON DITIOR URNA, QUI LOCUS] Il faut faire ainsi la construction de ce passage : *Qui locus (Canusium) non ditior aquæ urna Æquotutio, conditus est olim à Diomede.* Quoique Canuse soit sur l'Aufide, elle n'est pourtant pas plus riche en eau qu'Equotutium. Car l'Aufide n'est proprement qu'un torrent, qui est sec la moitié du temps, & dont les eaux ne sont pas fort bonnes. DAC.

92 A

* Dans la vie d'Hérode le Sophiste, p. 550.

92 A FORTI DIOMEDE EST CONDITUS] Diomede, à son retour de la guerre de Troye, aborda au rivage de la Pouille descendit dans le païs, subjugua les Habitans, & y bâtit plusieurs Villes, comme Benevent, Equotutium, Arpi, Canuse. * Au reste ce vers a été suspect à M. Bentlei, parce qu'il ne croit pas qu'on ait jamais dit en Latin, *Condere locum* & *locus conditus*, comme on dit *condere urbem* & *Urbs condita*. Mais je croi qu'il est dangereux de vouloir limiter aujourd'hui les usages de la Langue Latine. Virgile n'a-t-il pas dit *Moliri locum?* Pourquoi n'auroit-on donc pas dit *condere locum?* Jusqu'à ce que M. Bentlei ait prouvé clairement que ce vers n'est pas d'Horace, il paroîtra toujours qu'Horace l'a dit. D'ailleurs il n'est pas vrai que ce vers soit indigne d'Horace & que ce trait d'antiquité soit mal placé ici, car au contraire il est tout à-fait du genie de ce Poëte. * DAC.

93 FLENTIBUS HINC VARIUS] A Canuse, Varius quita ses amis, & prit un autre chemin. DAC.

94 INDE RUBOS FESSI PERVENIMUS] Rubi, petite Ville de la Pouille à XVIII. ou XX. milles de Canuse. Ils allerent d'Equotutium coucher à Rubi. C'est pourquoi Horace dit, qu'ils étoient las. Car la journée est fort grande, & les chemins étoient fort gâtez. DAC.

94. *Rubos.*] C'étoit une petite ville de la Pouille à vint miles de Canôse. Il croissoit particulierement dans le territoire de cette ville une espèce de petit osier très souple & très délié, dont on faisoit des corbeilles. * Virgile en a parlé, lorsqu'il a dit; *Nunc facilis Rubiâ texatur fiscina virgâ.* SAN.

96 POSTERA TEMPESTAS MELIOR] *Tempestas* est un mot mitoyen que l'adjectif détermine : car on dit *clara tempestas*, *fœda tempestas.* Il signifie simplement *tempus.* DAC.

97 BARI MOENIA PISCOSI] Barri, la Capitale du Duché qui porte ce nom, assez grande Ville sur le bord de la Mer Adriatique, à plus de XX. milles de Rubi. DAC.

PISCOSI] Horace en marquant les lieux désigne la nature du païs bonne au mauvaise, à l'imitation d'Homere. DAC.

97. *Bari mœnia piscosi.*] La ville de Bâri, étoit à vint miles de Rubi sur la côte de la Pouille, dans un canton ocupé anciènement par les Pédicules. SAN.

DEHINC GNATIA] Egnatia, presque à moitié chemin de Barri à Brindes. Elle est aussi sur le bord de la Mer comme Barri. C'est pourquoi Horace dit, *iratis lymphis extructa;* parce qu'il n'y a que des eaux salées. D'ailleurs, il veut faire entendre, que les Habitans d'Egnatia étoient fous: & dans cette vûë il se sert d'une expression qui a un double sens. Car, com-

* Au l. 1. des géorg. v. 266.

comme Heinſius l'a fort bien vû, un homme né *iratis lymphis*, c'eſt le même que les Latins appellent *Lymphaticum*, & les Grecs Νυμφόληπτον, un fou, un lunatique. *Gnatia lymphis iratis extructa*, eſt donc *Gnatia Lymphatica*: & cela s'accorde fort bien avec l'exemple qu'Horace va donner de la folie de ſes Habitans. DAC.

Gnatia.] C'eſt la même qu'*Egnatia*, aujourdui la Torré d'Anazzo, à quarante miles de Bâri, & ſur la même côte. La ville n'avoit que des eaux ſalées, & ſes habitans étoient fort ſuperſtitieux. La même expreſſion dit en Latin ces deux choſes. *Iratis lymphis extructa*, c'eſt à dire, bâtie en dépit des eaux; comme ſi les eaux dépitées de ce qu'on avoit bâti là une ville, s'en fuſſent écartées. On dit auſſi qu'un home eſt né *iratis lymphis*, pour dire qu'il eſt *lymphaticus*, fou, viſionaire, lunatique. On n'a pu conſerver l'ambiguité dans le François; j'ai donc pris le parti d'exprimer dans la tradnction le ſens moral & ſatirique, parce qu'il s'acorde mieux avec ce qui ſuit. SAN.

99 DUM FLAMMA SINE THURA LIQUESCERE] Les Habitans d'Egnatia faiſoient voir aux Etrangers un pretendu miracle. Ils mettoient ſur le ſeuil de leur Temple des grains d'encens, ou quelques morceaux de bois, & on les voyoit conſumer, ſans que l'on en eût approché le moindre feu. Pline ne manque pas d'en parler dans le Chap. CVII. du Liv. II. *In Salentino Oppido Gnatia, impoſito ligno in ſaxum quoddam ibi ſacrum, protinus flammam exiſtere.* „ Dans Egnatia Ville des „ Salentins, on n'a pas plutôt mis du bois ſur une certaine „ pierre ſacrée, que le feu y prend." Horace n'étoit pas aſſez credule, pour ajouter foi à ces contes ridicules, qui ne ſont faits que pour amuſer les ſots. DAC.

100 CREDAT JUDÆUS APELLA] Le mot *Apella* a partagé tous les Interpretes. Scaliger & quelques autres, pretendent, que c'eſt le nom propre de quelque Juif, fort connu à Rome. Les autres ſoutiennent, que c'eſt un mot compoſé par Horace, pour dire *ſine pelle*, Circoncis. Il me ſemble que les premiers ont raiſon. Mais cela n'eſt pas fort conſiderable. Ce que l'on tire de ce paſſage par une conſequence infaillible, eſt beaucoup plus important. Car il eſt certain qu'Horace fait une alluſion manifeſte au miracle d'Elie, qui fit deſcendre le feu du Ciel ſur ſon Sacrifice, après l'avoir couvert d'eau par trois fois, comme cela eſt décrit au long dans le XVIII. Chap. du I. Liv. des Rois. Les Juifs, qui avoient la foi pour ces miracles, qui prouvoient la verité de leur Religion, étoient traitez de credules & de ſuperſtitieux par les Payens. C'eſt pourquoi Horace renvoye à un Juif le miracle d'Egnatia, qui a beaucoup de conformité avec celui d'Elie. DAC.

100. *Cre-*

100. *Credat Judæus Apella.*] Les Juifs passoient pour crédules & superstitieux dans l'esprit des Paiens. *Apella* est le nom de quelque Juif fameux en ce tems là à Rome. Névius, Plaute, Diogène Laerce, Cicéron, Clément d'Alexandrie, Aristide & d'autres l'ont emploié. C'est le même qu'*Apelles*, *Apellas*, *Apello*, *Apollo*, & *Apollas*, par contraction pour *Apollodorus*. SAN.

101 NAMQUE DEOS DIDICI] Horace étoit Epicurien: & les Epicuriens croyoient, que les Dieux ne se mêloient point des affaires de ce bas monde. Si le miracle d'Egnatia avoit été vrai, il auroit falu que les Dieux s'en fussent mêlez, comme Dieu lui-même envoya le feu sur le Sacrifice d'Elie: & voilà pourquoi Horace n'en croit rien. Pline appelle tout de même superstition, de croire que les Dieux interviennent à tout & à tous momens. *Hæc instituere illi*, dit-il, dans le Chapitre II. du Liv. XXVIII. *qui omnibus negotiis horisque interesse credebant Deos.* Au reste cette Philosophie qui nioit la Providence & qui enseignoit que Dieu ne se mêloit point des affaires des hommes, & qu'il ne faisoit ni bien ni mal, étoit connuë & suivie au milieu de Jerusalem plus de trois cens ans avant l'Ecole d'Epicure, puisque Dieu lui-même dit dans le Prophete Sophonias: *Scrutabor Jerusalem in lucernis, visitaboque viros stantes in fæcibus suis, qui dicunt in corde suo non benefacit Jehova, nec malefacit.* „ Je fouillerai Jerusalem aux flambeaux, je visiterai ces hommes opulents, qui se tiennent sur „ leurs trésors comme sur la lie; & qui disent en leur cœur, „ le Seigneur ne fait ni bien ni mal." On voit par-là que c'étoit même la Philosophie des gens riches, qui sont ceux qui ont le plus d'intérêt que Dieu ne se mêle pas de leur affaires. DAC.

101. *Namque Deos didici*, &c.] Tels étoient les Dieux d'Epicure, des Dieux de montre & de parade, des Dieux indolens & inutiles à l'univers; c'est à dire des Dieux qui ne sont point & qui ne sauroient être. Voiés ce que j'ai dit sur l'ode *Parcus Deorum.* SAN.

102 NEC SI QUID MIRI FACIAT NATURA] Horace étoit persuadé que par des secrets naturels on pouvoit operer le miracle d'Egnatia, sans le secours d'aucun Dieu, comme Varron fait voir, que le miracle des Hirpiniens, qui, sans se brûler, marchoient les pieds nuds sur le feu du Sacrifice, qu'ils faisoient tous les ans à Apollon, ne venoit nullement de ce Dieu, mais de la vertu de l'onguent dont ils se frotoient la plante des pieds. DAC.

103 TRISTES] Ce mot ne signifie pas ici *tristes*, mais *sérieux*, *appliquez*. Les Epicuriens croyoient, que les Dieux ne pouvoient se mêler des affaires des hommes, sans y avoir une for-

ſorte application. Il faut pardonner cela à l'aveuglement des Payens, qui ne parloient preſque de la Divinité, que comme les aveugles parlent de la lumiere. DAC.

104 BRUNDISIUM LONGÆ FINIS] Brunduſe, aujourd'hui Brindes, Ville de la Calabre, & la Capitale des Salentins. Elle fut bâtie par les Candiots, comme ſon nom même le témoigne. Car *Brenteſion* eſt un mot Candiot, qui ſignifie la tête d'un Cerf, à quoi reſſembloit parfaitement la Ville avec le Port. Horace appelle ce Voyage long, car il y avoit trois cens ſoixante milles de Rome à Brindes; & il le fit en quatorze jours & une nuit, comme il eſt facile de le compter, ſi l'on veut s'en donner la peine. Un Savant (*a*) Jeſuite, qui avant M. Maſſon avoit cru que dans cette Satire Horace indiquoit un autre Traité que celui qui avoit été fait à Brindes, ſe ſert de cette raiſon, *que dans toute la ſuite de cette Satire il paroît que tous les lieux qu'Horace traverſa à la ſuite de Mecenas & de Coccejus étoient dans une paix profonde & ſans troupes. Car*, dit-il, *ſi Horace avoit trouvé des troupes ſur ſon chemin, il en auroit parlé, comme il n'auroit pas manqué non plus de parler d'Auguſte, ſi ce Prince avoit été à Brindes.* C'eſt une objection vague, qui n'a qu'une ſuppoſition pour fondement. Horace pouvoit n'avoir point trouvé de troupes; mais quand il en auroit trouvé, il n'étoit pas plus obligé d'en parler que de parler des Magiſtrats des Villes où il paſſoit, & des honneurs qu'on y rendoit ſans doute à Mecenas. Il finit ſa Satire à ſon arrivée à Brindes, & ne s'engage point dans le détail de ce qui ſe paſſa dans la négociation. Du reſte on ne peut pas douter qu'Auguſte ne fût dans ſon camp à quelque diſtance de celui d'Antoine, après ce que Dion & Appien en ont écrit. Le premier dit formellement, Liv. 48. *Etant convenus de tous ces articles dans leurs camps auprès de Brindes ils ſe traiterent l'un après l'autre. Auguſte donna un repas Romain & Militaire, & Antoine en donna un qui ſentoit l'Aſiatique & l'Egyptien.* Appien fait entendre la même choſe, quand il parle des allées & des venuës qui furent faites d'un camp à l'autre, & qu'il ajoute qu'après le Traité Auguſte & Antoine s'en retournerent à Rome, où ils célèbrerent les nôces d'Octavie avec Antoine. Voilà comment tout concourt à appuyer le véritable ſujet de cette Satire contre les attaques de M. Maſſon. DAC.

104. *Brunduſium.*] Cette ville, autrefois l'abord de tout le Levant, eſt à quarante miles d'*Egnatia*, ſur la côte de l'ancière Calâbre, qui fait aujourdui partie de la terre d'Otrante. Horace apelle ſon voiage long, parcequ'il fut de trois cent ſoixante-dix miles. Il quita le chemin d'Appius entre Bénevent

(*a*) Mich. Seneſchallus Tricd. Evang. q. 1. c. 22.

vent & Canôse, & prit à cette derniere ville le chemin d'*Egnatia.* C'est justement dans ce changement de route que nos voiageurs s'égarerent, suposé qu'il y ait eu de l'égarement. SAN.



SATIRA VI.

AD MÆCENATEM.

NON, *quia, Mæcenas, Lydorum, quicquid Etruscos*
Incoluit fines, nemo generosior est te,
Nec, quod avus tibi maternus fuit atque paternus
Olim qui magnis legionibus imperitarint,
Ut plerique solent, naso suspendis adunco
Ignotos, ut me, libertino patre natum:
Quum referre negas, quali sit quisque parente
Natus, dum ingenuus. persuades hoc tibi vere,
Ante potestatem Tulli, atque ignobile regnum,
Multos sæpe viros nullis majoribus ortos,
Et vixisse probos, amplis & honoribus auctos:
Contra, Lævinum, Valeri genus, unde Superbus
Tarquinius Regno pulsus fuit, unius assis
Non unquam pretio pluris licuisse, notante
Judice, quem nosti, populo: qui stultus honores
Sæpe dat indignis, & famæ servit ineptus:
Qui stupet in titulis & imaginibus. Quid oportet
Nos facere, à vulgo longe lateque remotos?
Namque esto: populus Lævino mallet honorem
Quam Decio mandare novo, Censorque moveret
Appius, ingenuo si non essem patre natus:

Vel

4 *imperitarent.* 13 *fugit.* 15 *quo.*
18 *Vos* —— *longe longeque.*

Vel merito, quoniam in propria non pelle quiessem.
Sed fulgente trahit constrictos gloria curru
Non minus ignotos generosis. Quo tibi, Tulli,
Sumere depositum clavum, fierique Tribunum?
Invidia accrevit, privato quæ minor esset.
Nam ut quisque insanus nigris medium impediit crus
Pellibus, & latum demisit pectore clavum,
Audit continuò: Quis homo hic est? Quo patre natus?
Ut si qui ægrotet quo morbo Barrus, haberi
Ut cupiat formosus, eat quacunque, puellis
Injiciat curam quærendi singula: quali
Sit facie, sura, quali pede, dente, capillo:
Sic qui promittit, cives, Urbem sibi curæ,
Imperium fore, & Italiam, & delubra Deorum;
Quo patre sit natus, num ignota matre inhonestus,
Omnes mortales curare, & quærere cogit.
Tune Syri, Damæ, aut Dionysi filius, audes
Dejicere è saxo Cives, aut tradere Cadmo?
At Novius collega gradu post me sedet uno,
Namque est ille, pater quod erat meus. Hoc tibi Paulus
Et Messala videris. At hic, si plostra ducenta,
Concurrantque foro tria funera, magna sonabit
Cornua quod vincátque tubas: saltem tenet hoc nos.
Nunc ad me redeo, libertino patre natum,
Quem rodunt omnes libertino patre natum:
Nunc, quia, Mæcenas, tibi sum convictor: at olim,
Quod mihi pareret legio Romana Tribuno.
Dissimile hoc illi est, quia non ut forsit honorem
Jure mihi invideat quivis, ita te quoque amicum,
Præsertim cautum dignos assumere prava

Am-

24 Tilli. 25 Tribuno. 28 ac. 29 hic, aut quo.
47 quia sum tibi, Mæcenas.

Ambitione procul. Felicem dicere non hoc
Me poſſum caſu, quod te ſortitus amicum.
Nulla etenim mihi te ſors obtulit. Optimus olim
Virgilius, poſt hunc Varius, dixere quid eſſem.
Ut veni coram, ſingultim pauca loquutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me claro natum patre, non ego circum
Me Saturejano vectari rura caballo,
Sed quod eram, narro. Reſpondes (ut tuus eſt mos)
Pauca. Abeo: & revocas nono poſt menſe, jubéſque
Eſſe in amicorum numero. Magnum hoc ego duco,
Quod placui tibi, qui turpi ſecernis honeſtum,
Non patre præclaro, ſed vita & pectore puro.
Atqui ſi vitiis mediocribus ac mea paucis
Mendoſa eſt natura, alioqui recta (velut ſi
Egregio inſperſos reprehendas corpore nævos)
Si neque avaritiam, neque ſordes, nec mala luſtra
Objiciet vere quiſquam mihi: purus & inſons
(Ut me collaudem) ſi vivo, & carus amicis:
Cauſa fuit pater his: qui macro pauper agello
Noluit in Flavi ludum me mittere, magni
Quo pueri magnis è Centurionibus orti,
Lævo ſuſpenſi loculos tabulámque lacerto,
Ibant octonis referentes Idibus æra,
Sed puerum eſt auſus Romam portare, docendum
Artes, quas doceat quivis Eques atque Senator
Semet prognatos. Veſtem ſervóſque ſequentes,
In magno ut populo ſiquis vidiſſet, avita
Ex re præberi ſumtus mihi crederet illos.
Ipſe mihi cuſtos incorruptiſſimus omnes
Circum Doctores aderat. Quid multa? pudicum
(Qui primus virtutis honos) ſervavit ab omni

Non

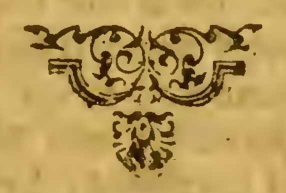
53 *poſſit.* 54 *tibi me fors.*
68 *aut mala.* 71 *macro qui,*

Non ſolum facto, verum opprobrio quoque turpi:
Nec timuit, ſibi ne vitio quis verteret, olim
Si præco parvas, aut (ut fuit ipſe) coactor,
Mercedes ſequerer: neque ego eſſem queſtus. Ob hoc nunc
Laus illi debetur, & à me gratia major.
Nil me pœniteat ſanum patris hujus: eoque
Non, ut magna dolo factum negat eſſe ſuo pars,
Quòd non ingenuos habeat claroſque parentes,
Sic me defendam. Longe mea diſcrepat iſtis
Et vox & ratio. Nam ſi Natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad faſtum quoſcunque parentes,
Optaret ſibi quiſque: meis contentus, honeſtos
Faſcibus & ſellis nolim mihi ſumere: demens
Judicio vulgi, ſanus fortaſſe tuo: quòd
Nollem onus (haud unquam, ſolitus) portare moleſtum.
Nam mihi continuò major quærenda foret res,
Atque ſalutandi plures: ducendus & unus
Et comes alter, uti ne ſolus ruſve peregreve exirem: plures calones atque caballi
Paſcendi: ducenda petorrita. Nunc mihi curto
Ire licet mulo, vel, ſi libet, uſque Tarentum,
Mantica cui lumbos onere ulceret, atque Eques armos.
Objiciet nemo ſordes mihi, quas tibi, Tulli,
Quum Tiburte via Prætorem quinque ſequuntur
Te pueri, laſanum portantes œnophorúmque.
Hoc ego commodius, quam tu, præclare Senator,
Millibus atque aliis, vivo. Quacunque libido eſt,
Incedo ſolus: percontor quanti olus, ac far:
Fallacem Circum, veſpertinúmque pererro

87 Ad hæc. 97 ac — nollem. 102 ſolusne — peregreve.
107 Tilli.

Sæpe forum: assisto Divinis: inde domum me
Ad porri & ciceris refero laganíque catinum.
Cœna ministratur pueris tribus: & lapis albus
Pocula cum cyatho duo sustinet: astat echinus
Vilis, cum patera guttus, Campana supellex.
Deinde eo dormitum, non solicitus, mihi quod cras
Surgendum sit mane, obeundus Marsya, qui se
Vultum ferre negat Noviorum posse minoris.
Ad quartam jaceo: post hanc vagor: aut ego lecto
Aut scripto quod me tacitum juvet. Ungor olivo,
Non quo fraudatis immundus Natta lucernis.
Ast ubi me fessum sol acrior ire lavatum
Admonuit, fugio rabiosi tempora signi.
Pransus non avide, quantum interpellet inani
Ventre diem durare, domesticus otior. Hæc est
Vita solutorum misera ambitione gravique.
His me consolor, victurus suavius, ac si
Quæstor avus, pater atque meus patruúsque fuissent.

126 *fugio campum lusumque trigonem.*
130 *victurum.* 131 *fuisset.*



SATIRA VI.

A MECENAS.

M. DACIER.

MECENAS, quoique la nobleſſe du ſang dont vous ſortez ait toujours diſtingué votre Famille de tous les Lydiens qui ont habité la Toſcane, & que vos Ayeuls paternels & maternels ayent commandé des Armées nombreuſes, vous ne vous moquez pas pour cela, comme la plûpart des gens de qualité, de ceux qui ſont de baſſe naiſſance, comme moi, qui ſuis fils d'un Affranchi. Car vous dites, que pourvû qu'on ſoit honnête homme, il importe peu de quel pere on ſoit né; & vous êtes perſuadé avec raiſon, qu'avant le glorieux Regne de Tullius, qui étoit fils d'une Eſclave, il y a eu beaucoup de gens d'une naiſſance obſcure qui ont vécu avec honneur, & qui par leur mérite ſont juſtement parvenus aux plus grandes Dignitez: Et qu'au contraire, Levinus, qui deſcendoit de cette illuſtre Famille des Valeriens, qui chaſſerent Tarquin le ſuperbe, n'a jamais été en nulle eſtime dans l'eſprit du peuple même, qui accoutumé, comme vous ſavez, à ſe tromper en tout, donne ſouvent les honneurs à ceux qui en ſont le plus indignes, ſe rend ſotement eſclave de la renommée, & n'admire que les grands Titres & les Portraits d'une longue

SATIRE VI. (*Sat. VIII. L. II.*)

A MÉCÈNE.

Sur la vraie nobleſſe.

Le P. SANADON.

MÉCÈNE, la nobleſſe n'eſt point dans vous, comme dans bien d'autres, un titre de fierté. Iſſu du plus beau ſang de ces princes Grecs qui vinrent de Lidie s'établir en Toſcane, vous comptés encore parmi vos ayeux (1) pluſieurs grans capitaines, qui commanderent autrefois des légions nombreuſes. Loin que ces avantages vous inſpirent du mépris pour les gens ſans naiſſance, comme moi, qui ſuis fils d'afranchi ; vous ſavés bien dire qu'il importe peu de quel pere on eſt né, pourvu qu'on ſoit honête home. Vous êtes perſuadé avec raiſon que le roi Tullius fils d'une eſclâve n'eſt pas le premier qui d'une baſſe extraction ſoit monté par ſon mérite aux plus hautes dignités ; & qu'au contraire Valérius Lévinus, quoiqu'iſſu d'une famille qui renverſa de deſſus le trône Tarquin le ſuperbe, mérita de paſſer toute ſa vie dans l'obſcurité & dans le mépris (2). C'eſt le jugement qu'en porta le peuple même, ce peuple inſenſé, qui, com-

(1) *De pere & de mere.*
(2) *N'a jamais été eſtimé plus d'un ſou.*

gue ſuite d'Ayeux. Que ne devons-nous donc pas faire, nous qui ſommes ſi éloignez de ces ſentimens? Car c'eſt une choſe ſûre; le peuple en ſuivant ſa pente naturelle, preferera toujours un Levinus à un Decius, & le Cenſeur Appius ne manqueroit jamais de me refuſer, quelque vertu que je puſſe avoir, ſi je n'étois né d'un pere libre. Et pour moi, je trouve, qu'il auroit raiſon de me punir ainſi, de ce que je n'aurois pas demeuré dans ma peau. Mais les hommes donnent ordinairement pour excuſe de leur ſotte vanité, que la Gloire attache à ſon char éclatant le Roturier auſſi-bien que le Noble. De quoi t'a-t-il donc ſervi, Tullius, de reprendre le Laticlave qu'on t'avoit fait quiter, & de devenir Tribun? Tu n'as fait par-là qu'augmenter contre toi l'envie, qui auroit été beaucoup moins grande, ſi tu étois demeuré dans l'état d'un ſimple Particulier. Car dès qu'un homme eſt aſſez fou, pour chauſſer tout d'un coup les Brodequins noirs, & pour prendre le Laticlave, à tous momens il entend demander autour de lui: Qui eſt cet homme-là? Qu'étoit ſon pere? Quand quelqu'un a, comme Barrus, la maladie de vouloir paſſer pour beau, par tout où il va, il donne aux jeunes filles la curioſité de s'informer comment il eſt fait, & comment il a le pied, la jambe, les dents, les cheveux: Tout de même, celui qui ſe charge ſolennellement d'avoir ſoin de Rome, de l'Italie, de l'Empire, & des Temples des Dieux, il force tous les hommes à rechercher ſa Naiſſance, & à examiner avec ſoin, s'il n'eſt pas né d'une mere Eſclave. Quoi, chetif fils d'un Syrus, d'un Demetrius, ou d'un Dionyſius, tu oſes condamner des Citoyens Romains à être precipitez du

Roc

comme vous savés, défere souvent les charges aux plus indignes sujets, qui se livre étourdiment aux impostures de la renomée, & qui se laisse éblouir par des titres spécieux & par le brillant étalage d'une longue suite d'ancêtres. Que ne devés-vous donc pas faire vous autres Grans, qui avés des idées bien au dessus du vulgaire ? Supôsons que le peuple ait mieux aimé doner le consulat à Lévinus à cause de sa naissance, quelque indigne qu'il en fût par ses mauvaises qualités ; plutôt que d'y élever Décius, qui n'avoit que sa vertu & sa probité pour tout mérite : en seroient-ils pour cela l'un & l'autre plus ou moins estimables ? Supôsons qu'oubliant la bassesse de mon origine j'alasse m'asseoir au rang des sénateurs, & qu'un censeur rigide, un autre Appius, m'en fit décendre, comme il le devroit, pour me punir d'avoir aspiré plus haut que ma condition, ce refus diminueroit-il rien de mon mérite personel ? Certainement non. Pourquoi ? parceque la Gloire se déclare indiféremment pour le noble & pour le roturier, & qu'elle atache l'un & l'autre à son char éclatant, dès qu'elle les trouve dignes de sa faveur. Pauvre Tillius, qu'avés-vous gagné à reprendre le laticlave, dont on vous avoit dépouillé ? Quel avantage avés-vous tiré de votre tribunat ? Vous n'avez fait qu'augmenter contre vous l'envie, qui auroit été beaucoup moins grande, si vous fussiés resté simple particulier. Car dès qu'une folle ambition nous a mis les brodequins (1) de sénateur aux piés & le laticlave sur les épaules, aussi-tôt nous en-

(1) *Les brodequins noirs.*

Roc Tarpéen, ou à être livrez au cruel Cadmus? *Oh, oh, Novius mon Collegue n'est-il pas encore un degré au dessous de moi? Car il est, lui, ce qu'étoit mon Pere.* Et parce que Novius est encore moins que toi, tu crois être un Paulus Maximus, & un Messala. Mais Novius a la voix si forte, qu'au milieu des plus grands embarras de la Place Romaine, quand il y auroit deux cens Charetiers & trois Convois funebres, il se feroit entendre par dessus les Charetiers, les Trompetes, & les Cornets: & c'est au moins un mérite. Je reviens maintenant à moi, fils d'Affranchi, que tout le monde déchire comme fils d'Affranchi; aujourd'hui, parce que vous me faites l'honneur de me souffrir à votre table; & autrefois parce que j'étois Tribun d'une Legion. Mais ce sont deux choses bien differentes. On pourroit peut-être m'envier justement l'avantage d'avoir commandé une Legion; mais on ne sauroit m'envier avec la même justice la place que j'occupe dans votre amitié, que vous avez fort grand soin de ne donner qu'au mérite, sans que jamais les brigues & les cabales y ayent aucune part. Car je ne puis pas imputer à mon bonheur, de vous avoir pour ami. La Fortune n'y a rien contribué. Le bon Virgile, dont la mémoire me sera toujours chere, vous parla le premier de moi. Aprés lui, Varius vous en dit aussi quelque bien. *Vous leur ordonnâtes de me mener chez vous.* Quand je fus en votre presence, le respect & ma timidité naturelle me lierent si bien la langue, que je ne parlai que fort peu, & à paroles entrecoupées. Je ne vous dis point, que je fusse né d'un pere illustre, ni que j'allasse me promener dans mes terres sur un cheval de grand

entendons dire au-tour de nous : qui eſt cet home-là ? de qui eſt-il fils ? Un autre a-t'il, comme Barrus, la maladie de vouloir paſſer pour beau ? par-tout où il va il fait venir à nos jeunes Romaines la curioſité de s'informer comment il eſt tourné, s'il porte bien les piés, s'il a la jambe bien faite, les dens blanches, les cheveux beaux, l'air agréable. De même ſitôt qu'un home entre dans un corps qui fait profeſſion de veiller à la conſervation des particuliers, de Rome, de l'Italie, de l'empire, & de la religion : il oblige toute la terre à rechercher ſa naiſſance, quel eſt ſon pere, s'il n'eſt pas né d'une mere eſclâve qui le deshonore. Quoi, Tillius, vous n'êtes, dit-on que le fils d'un Sirus, d'un Démétrius, ou d'un Dioniſius ; & vous auriés bien le front de livrer entre les mains du boureau les citoiens Romains, & de les faire précipiter du roc Tarpéien ? Vous dites que vôtre collègue Novius eſt encore un dégré au deſſous de vous, puiſqu'il n'eſt que ce qu'étoit votre pere. Je le ſai : mais croiés-vous être pour cela un Paul Emile ou un Meſſala ? Du moins Novius a-t'il une voix capable de remplir la place Romaine : au milieu d'un embaras de deux cens charettes & de trois convois funèbres il feroit plus de bruit lui ſeul que tous les chartiers, tous les haubois, & toutes les trompettes enſemble ; & cela ne laiſſe pas d'impoſer au peuple. Mais revenons au fils d'afranchi, c'eſt à dire à moi ; car il plaît à mes ennemis de me décrier par-tout en cette qualité. De tout tems je ſuis en bute à leur jalouſie ; autrefois, parceque j'ai été honoré de la charge de tribun dans une de nos légions, & aujourdui, parceque vous me

grand prix ; Je vous dis ingenument ce que j'étois. Vous me répondites en peu de mots, come c'est votre coutume ; Je me retirai. Neuf mois après vous me rappellâtes, & vous me fîtes l'honneur de me mettre du nombre de vos Amis. Je ne trouve rien de plus glorieux que de vous avoir plû, à vous, Mecenas, qui discernez l'honnête homme, du faquin, non pas par l'éclat de la Naissance, mais par la pureté des mœurs, & par la bonté du cœur. Si je n'ai que de mediocres défauts, & même en petit nombre, & si je suis, à tout prendre, comme ces personnes que de petites taches, que l'on remarque sur leur visage, n'empêchent pas d'être agréables ; Si personne ne peut m'accuser justement ni d'avarice, ni d'impureré, ni me reprocher aucun commerce infame ; Si je vis exempt de toutes sortes de crimes, & si je suis cher à mes amis, j'en ai l'obligation à mon pere, qui, quoiqu'il n'eût pour tout bien qu'une petite Métairie à Venuse, ne voulut pourtant pas m'envoyer à l'Ecole de Flavius, où les grands Centurions envoyoient leurs enfans, à qui l'on voyoit porter tous les jours le porte-feuille & les jettons, avec le calcul qu'ils avoient fait des interêts que chaque somme pouvoit porter tous les jours des Ides. Et il eut le courage de me mener lui-même à Rome, pour me faire élever dans tout ce que les Chevaliers & les Senateurs font apprendre à leurs enfans. Ceux qui au milieu de ce grand peuple, voyoient mes habits, & les Esclaves dont j'étois suivi, ne manquoient pas de croire, que cette grande dépense venoit du bien de mes Ayeux. Mon pere prenoit la peine de me garder lui-même. Il étoit mon Gouverneur, il m'accompagnoit chez

faites l'honeur, Mécène, de me soufrir à vôtre table. Cependant ces deux choses n'ont rien de commun. Quand on m'envie l'honeur du tribunat, peut-être a-t'on raison : mais on ne saura m'envier avec la même justice la place que j'ocupe dans votre amitié. Persone n'est plus en garde que vous, pour ne la doner qu'à ceux qui en sont dignes. La brigue & la cabale sont un titre sûr pour être écarté. On ne peut donc pas imputer à mon bonheur de vous avoir pour ami ; la fortune n'y a point de part. Virgile, dont la mémoire me sera toujours chère, vous dit d'abord qui j'étois. Varius ensuite vous en parla dans les mêmes termes. La premiere fois que je vous fus présenté, quelques paroles entrecoupées furent tout mon compliment ; le respect & ma timidité naturelle ne me permirent pas d'en dire davantage. Je ne me donai point pour un home de naissance, je ne me vantai point d'avoir des terres considérables, ni des chevaux nourris dans les herbages de Sature. Je vous déclarai sans façon ce que j'étois. Vous me répondites en deux mots, à vôtre ordinaire ; & je me retirai. Neuf mois après vous me fîtes rapeler, & vous me déclarâtes que vous vouliés que je fusse du nombre de vos amis : avantage d'autant plus glorieux pour moi, que vous savés mieux que persone discerner l'honête home du faquin, & que je ne dois point cette faveur à l'éclat de ma maison, mais à ma probité. Au reste si ma conduite est hors d'ateinte ; à quelques legers défauts près ; qui sont comme de petites taches sur un beau corps ; si l'on ne peut me reprocher avec raison ni avarice, ni bassesse, ni débauche : si je

chez tous mes Maîtres. Enfin par ses soins il m'a conservé la pureté, qui est le premier fondement de la Vertu, & il m'a garanti, non seulement de toutes sortes d'actions deshonnêtes, mais encore de tout reproche & de tout soupçon : Et en dépensant ainsi pour moi tout ce qu'il pouvoit gagner, il ne craignit point que l'on dît un jour, que c'étoit sa faute, si je n'étois qu'un Huissier, ou qu'un simple Sergent comme lui : & je ne m'en serois pas plaint moi-même. C'est pourquoi il en mérite plus de loüange, & je dois lui en avoir d'autant plus d'obligation. Pendant que j'aurai l'usage de la Raison, je me trouverai toujours heureux, d'avoir eu ce pere, & je ne suivrai jamais l'exemple de la plûpart des gens, qui pour excuser la bassesse de leur Naissance, disent hautement, qu'ils ne sont pas cause de ce qu'ils n'ont pas un pere de la premiere qualité. J'ai d'autres sentimens, & je tiens un autre langage : Car si la Nature nous permettoit de recommencer notre vie, depuis un certain nombre d'années, & qu'elle nous donnât la liberté de nous choisir des parens au gré de notre vanité, les autres en choisiroient à leur fantaisie : Pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en irois point prendre au milieu des faisceaux, ni sur les Siéges Curules. Le peuple appellera cela folie ; mais vous lui donnerez sans doute un autre nom, & vous trouverez, qu'il y a de la prudence à ne vouloir pas se charger d'un fardeau qu'on n'a pas accoutumé. Si j'étois fils d'un Consul ou d'un Preteur, il faudroit me tourmenter pour augmenter mon bien, faire la cour aux uns & aux autres, mener deux ou trois personnes avec moi, n'oser jamais aller seul à la campagne, a-
voir

mène une vie pure & innocente (car on me pardonera ce petit trait de louange en passant): enfin si je suis cher à mes amis, j'en ai toute l'obligation à mon pere. Quoiqu'il n'eût pour tout bien qu'une méchante métairie, il ne voulut pourtant pas m'envoier à l'école de Flavius, où bien des enfans de bons oficiers alloient tous les jours, aiiant en main leur livre de comptes avec la bourse de jetons, & portant tous les mois de l'argent pour paiier leur maître. Ce généreux pere eut bien le courage de me mener lui même à Rome, pour me faire instruire dans les sciences, qu'on aprend aux enfans des premiers chevaliers & des premiers sénateurs. A mes habits & à ma suite on m'auroit pris pour un riche héritier. Mon pere fit plus; gouverneur vigilant & incorruptible, il m'acompagnoit chés mes maîtres, & ne me perdoit point de vue. Enfin sa principale atention fut de m'élever dans une grande innocence de mœurs, non seulement il me garantit de toute action capable de flétrir en moi cette premiere fleur de la vertu, mais il me mit encore à couvert de tout soupçon. Il ne craignit point qu'on lui reprochât un jour qu'en faisant tant de dépense il m'avoit reduit à me borner à une charge d'huissier, ou de simple sergent comme lui. Quand cela eût été, je ne m'en serois pas plaint: & je voi maintenant qu'il n'en mérite que plus de louange & de reconoissance de ma part. Seroî-je jamais assés insensé, pour rougir d'un tel pere? & pour dire comme tant d'autres, que si je ne suis pas né de parens plus distingués, ce n'est pas ma faute? Non je n'aurai jamais recours à une semblable excuse; j'ai bien d'autres sentimens,

voir un grand nombre de Valets, des Palefreniers, des chevaux, des carrosses; Au lieu que comme je suis, je puis aller par tout où je veux, même jusqu'à Tarente sur un mulet écourté, que je blesse sur le garrot, comme un fort méchant Cavalier, & que ma valise blesse sur la croupe. Tullius, on ne me reprochera jamais les mesquineries qu'on vous reproche tous les jours, quand on dit, que tout Preteur que vous êtes, on vous voit passer sur le chemin de Tibur, suivi de cinq Esclaves, qui portent votre barril de vin, & toutes vos provisions. Grand Senateur, je vis cent fois plus commodément que vous, & que mille autres comme vous. Je vais seul par tout où j'ai envie d'aller. Je demande ce que valent les herbes, ce que vaut le bled. Je me promene dans le Cirque, où est le rendez-vous de tous les Charlatans. Le soir je fais quelque tour à la Place, j'écoute les diseurs de bonne avanture, je m'en retourne après cela chez moi, où je trouve pour mon souper, des porreaux, des pois, & des bignets, qui me sont servis par trois Esclaves. A côté de moi, sur un buffet de marbre blanc, on voit deux coupes, une bouteille, un bassin, & une aiguiere, avec la coupe pour les libations: le tout de belle terre de Campanie. Je vais me coucher ensuite, sans avoir le chagrin qu'il faille me lever le lendemain à la pointe du jour, pour me rendre près de la statuë de Marsyas, qui témoigne par son geste, qu'il ne sauroit souffrir la vûë de Novius le Cadet. Je me leve à dix heures; & je sors, dès que je suis habillé. Si je ne sors pas, je lis ou j'écris quelque chose qui me divertit. Quand je suis las de cette occupation, je me fais froter d'huile: non

pas

& je tiens bien un autre langage. Si la Nature nous rapeloit les années qui se sont écoulées depuis nôtre naissance, & qu'elle mît chacun en liberté de se choisir d'autres parens, il n'est persone qui ne profitât du privilège, pour doner cariere à sa vanité. Pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en irois point prendre au milieu des faisceaux & des sièges curules. Je sai que je passerois pour un fou au jugement du public; mais vous, Mécène, vous penseriés sans doute que je ferois fort sagement, de ne me point charger d'un fardeau à quoi je ne suis point acoutumé, & qui me péseroit beaucoup. Il faudroit aussi-tôt me tourmenter pour grossir mes revenus, faire la Cour aux uns & aux autres, n'oser jamais aller à la promenade ou en voiage sans mener avec moi une compagnie de deux ou trois persones; enfin il faudroit avoir un grand nombre de domestiques, de chevaux, & de carosses. Quand je suis monté sur mon petit mulet écourté, qui a bien de la peine à me porter avec ma valise, je vas me promener si loin que je veux (1); sans craindre qu'on me reproche la mesquinerie qui acompagne Tillius dans ses voiages. Tout préteur qu'il est, il n'a point de honte d'aller à Tivoli suivi de cinq valets, qui portent toutes ses provisions (2). Beau sénateur, je vis cent fois plus commodément que vous & que mile autres comme vous. Je vais seul où il me plaît d'aler, je demande ici ce que valent les légumes, là ce que vaut le blé. Je me promène dans le Cirque, qui est le rendés-vous de tous les

(1) *Jusqu'à Tarente.*
(2) *La marmite & un grand broc de vin.*

pas comme le ſale Natta, qui ſe frote d'une huile qu'il dérobe lui-même à ſes lampes; Mais lorſque le Soleil devenu plus ardent, m'avertit, qu'il eſt temps de me baigner, je me délaſſe dans lé bain, & je me défends contre les chaleurs de la Canicule. Après le bain je mange un morceau, ſeulement pour ſoutenir mon eſtomac, & pour n'être pas à jeun juſqu'au ſoir. C'eſt-là la vie des gens qui ſont délivrez de toute ſorte d'ambition. Avec cela je me conſole aiſément de tout: & je vivrai plus heureux, que ſi mon ayeul, mon pere, & mon oncle avoient été Queſteurs.



REMARQUES

SUR LA SATIRE VI.

HORACE, ſur les railleries que l'on faiſoit de ſa Naiſſance, traite ici de la veritable Nobleſſe, qui ne conſiſte pas à ſortir d'une Famille ancienne, & illuſtre par les Charges & par les Emplois; mais dans l'honnêteté, dans les bonnes mœurs, & dans la droiture des ſentimens. Il ſe moque enſuite de ceux, qui n'étant pas contents de leur condition, aſpirent à des Charges fort au deſſus d'eux. Enfin, il parle de ſa naiſſance & de ſon éducation: & ſur cela il prend occaſion de témoigner pour ſon pere une reconnoiſſance pleine de tendreſſe & de pieté, qui doit lui faire aujourd'hui plus d'honneur, que l'amitié de Mecenas & même celle d'Auguſte. Cette Satire eſt une des plus belles & des plus difficiles. On ne ſait point préciſément en quel temps elle fut faite: car il n'y a rien qui le puiſſe faire conjecturer. Mais ſi elle le fut après la mort de Virgile, comme le 55. vers ſemble le marquer, Horace avoit plus de quarante-ſept ans. DAC.

Produire une table généalogique, fidèle ou non, d'une longue ſuite d'ancêtres illuſtres; avoir avec cela des charges conſidérables, de gros revenus, & des équipages nombreux, voilà ce qu'on

les charlatans. Le ſoir je fais ſouvent un tour à la place, où je prens plaiſir à écouter les diſeurs de bone-aventure. De là je reviens chés moi. Trois domeſtiques me ſervent à ſouper, qui conſiſte en un plat de poreaux, un autre de fèves, & des bignets. J'ai pour bufet une table de pierre blanche, où l'on met deux coupes, un petit gobelet, une cuvette, une éguiere, & une taſſe pour les libations, le tout de belle terre de Campanie. Enſuite je vas me coucher, ſans avoir dans la tête aucune afaire qui m'oblige de me lever le lendemain dès la pointe du jour, pour me rendre auprès de la ſtatue de Marſias, qui témoigne du geſte ſon indignation à la vue de Novius le cadet. Je me lève à dix heures, & ſi-tôt que je ſuis habillé je fais un tour de promenade. Quelquefois même, après avoir lu ou écrit quelque chôſe par maniere d'amuſement, je me rens au champ de Mars, & je me fais froter d'huîle, mais non pas d'huîle de ma lampe, comme le vilain Natta. Quand je ſuis las de jouer, & que la violence de la chaleur m'invite à prendre le bain, je quite la paume & le champ de Mars. Après le bain, je mange un morceau, autant qu'il en faut ſeulement pour ne point ſoufrir de la faim juſqu'au ſoir, & puis je me tiens quelque tems chés moi ſans aucune ocupation ſérieuſe. Voilà la vie de ceux qui ſont libres de toute ambition. Avec cela je me conſole aiſément de mon peu de naiſſance, & j'eſpere couler mes jours plus doucement que ſi mon grand pere, mon pere, & mon oncle avoient rempli les premieres places de la république.

---

qu'on eſt convenu d'apeler noble. La vertu en juge bien autrement :

ment : elle tire le Grand du milieu de la grandeur qui l'environe, elle sépare de lui tout l'atirail de la vanité qui le déguise, elle aprécie l'home par l'home même ; & elle trouve souvent sous le beau masque de la noblesse une ame basse, un malheureux, un scélérat, un coquin. Au contraire dans l'obscurité de la roture elle démêle de grans sentimens, un esprit bien fait, un cœur droit & généreux, des mœurs, de l'honeur, & de la probité. A ces trais elle reconoit la veritable noblesse, & ne veut point d'autres titres. Comme la vertu, c'est à dire une raison saine & éclairée, est de tous les tems, les sages de tous les siècles ont toujours pensé la même chôse sur cette matiere ; & c'est aussi le langage d'Horace dans cette satire, qui est pleine d'une excellente morale, non seulement sur la véritable noblesse, mais encore sur le choix que les Grans doivent faire de leurs amis, & sur les avantages d'une bone éducation. Il y a assés d'aparence qu'elle ne fut faite qu'après la mort de Virgile & de Varius, c'est à dire après l'année 735. SAN.

1 LYDORUM QUIDQUID ETRUSCOS INCOLUIT FINES] La plûpart des Anciens ont cru, que les Toscans descendoient des Lydiens, qui avoient mené une Colonie dans leur païs. C'est pourquoi Virgile appelle le Tibre, qui vient de la Toscane, *le Fleuve Lydien*. Mais c'est une erreur, & l'on ne sauroit donner la moindre preuve de cette origine. Car, comme l'a fort bien remarqué Denys d'Halicarnasse, les Toscans n'avoient rien de commun avec aucun autre Peuple, ni pour le langage, ni pour les mœurs. C'étoit un Peuple ancien, *Indigene*, né dans le païs. Son premier nom étoit *les Rhasenes*, & ils furent appellez *Tyrrhenes*, du nom de certains Peuples qui descendoient des anciens *Pelasges*, & qui ayant quité les Isles d'Imbros & de Lemnos, allerent s'habituer en Toscane. Horace, & tous ceux qui comme lui ont appellé les Toscans, Lydiens, ont suivi une fausse tradition. DAC.

Vers 1. *Lydorum quidquid Etruscos, &c.*] M. Dacier combat ce sentiment par l'autorité de Denis d'Halicarnasse. Je pourois répondre que la justification du poète est dans l'acusation même du critique. Horace a, dit-on, suivi une tradition fausse. Je le veux : c'étoit donc une tradition, & dès lors le poète a été en droit de la suivre, indépendament de sa verité ou de sa fausseté. Jamais on n'exigea d'un poète la vérification exacte des faits. Mais cette tradition est-elle aussi fausse qu'on le prétend ? A en juger par le nombre des auteurs, le plus grand, sans comparaison, est pour Horace. Avant lui Hérodote, & Cicéron avoient dit que les Toscans venoient des Lidiens : de son tems Virgile & Strabon écrivoient la même chôse ; & depuis lui Servius, Pline, Tacite, Velleius, Sénèque, Plutarque, Valere Maxime, Silius, & Stace ont pris le même parti : au

lieu

lieu que Denis d'Halicarnaſſe eſt ſeul de ſon ſentiment. Je laiſſe à examiner ſi ſon autorité doit l'emporter ſur celle de tant d'autres auteurs. Mais pour ſavoir à quoi s'en tenir, je réduis toute la queſtion à quatre points, qui me paroiſſent déciſifs & inconteſtables, autant que le permet un ſujet perdu pour ainſi dire dans l'antiquité la plus reculée. Premierement les * Pélaſges chaſſés de la Teſſalie par les Curètes & les Léléges ſe répandirent en diverſes contrées de l'Europe & de l'Aſie ſous le nom de Tirréniens; ſoit que ce nom leur fût doné à cauſe d'un de leurs principaux chefs, ou à l'ocaſion des tours qu'ils élevoient par-tout où ils s'établirent. Secondement une grande partie de ces peuples paſſa de Lidie en Italie trois cens dix-neuf ans avant la guerre de Troie, c'eſt à dire environ 1713 ans avant l'ère Cretiène, & chaſſerent les Umbriens du paiis qu'ils apelerent Tirrénie de leur nom. Troiſièmement les Etruſques qui demeuroient originairement aux environs du Po, aiiant été forcés par les Gaulois de quiter leur paiis, ſe mêlerent avec les Tirréniens ſix cens ans avant Jéſus-Chrit, & furent compris ſous le même nom. Quatrièmement les auteurs, ſans en excepter Denis d'Halicarnaſſe, ont ſouvent confondu les noms des Pélaſges, des Tirréniens, des Lidiens, & des Etruſques. On void par là que quand Denis dit que les Etruſques ne décendoient ni des Pélaſges, ni des Lidiens, il dit vrai, & ne dit rien contre Horace; & qu'Horace n'a point ſuivi une fauſſe tradition, en diſant que des peuples venus de Lidie ſe ſont établis dans cette contrée de l'Italie que les Etruſques ocuperent depuis. Au reſte nule part on n'a plus relevé la naiſſance de Mécène que nôtre poète le fait ici. Non ſeulement il lui done pour aieux les anciens rois de Toſcane, mais il fait remonter ſon origine pluſieurs ſiècles au dela de la guerre de Troie. Si c'étoit une flaterie qu'il eût imaginée lui même, auroit-il oſé la produire, & Mécène auroit-il du la ſoufrir? Je ne dis pas que cette décendance fût vraie; mais au moins avoit-elle quelque couleur de vraiſemblance, ne fût-ce que dans une tradition populaire, ce qui ſufit pour autoriſer un poète. SAN.

2 GENEROSIOR] Les Latins appelloient *Generoſos*, *Genereux*, les gens de qualité, comme les Grecs les appelloient Εὐγενεῖς. DAC.

3 NEC QUOD AVUS TIBI MATERNUS FUIT ATQUE PATERNUS] Horace dit, que Mecenas, du côté de ſon pere & du côté de ſa mere, deſcendoit d'Ayeux qui avoient commandé des Armées: & ce ſont ces Capitaines ou ces Generaux, qu'il appelle ailleurs Rois. DAC.

3. *Nec*

* Voiés Cluvier, l. 1. de l'anciène Italie, ch. 6. p. 41. & l. 2, ch. 1. p. 429.

3. *Nec quod avus tibi maternus, &c.*] Horace met *avus* pour *majores*, comme il a mis *pater* dans le même ſens au vint-ſeptième vers de la ſatire *Nempe incompoſito*, & *atavus* au commencement de la premiere ode. On ne ſauroit dire bien au juſte quels furent ces ancêtres de Mécène, qui avoient été à la tête des armées. Cicéron parle d'un Caius Mécénas chevalier Romain, qui réſiſta courageuſement à Marcus Livius Druſus. Le Cilnius, dont Silius fait l'éloge au livre ſeptième, vers vint-neuf, étoit auſſi de cette maiſon. Le même poète au livre dixème parle encore d'un Mécène, qui mourut à la journée de Cannes ; & il le fait décendre des princes de Lidie & des rois de Toſcane :

Mæcenas, cui Mæoniâ venerabile terrâ
Et ſceptris olim celebratum nomen Etruſcis. SAN.

4 QUI MAGNIS LEGIONIBUS IMPERITARINT] Le mot *legion* n'étoit point en uſage dans la Toſcane. Mais Horace ſe ſert d'un mot Romain, pour dire ſimplement des troupes. DAC.

4. *Imperitarent.*] Un grand nombre de manuſcrits porte cette leçon, qui eſt bien plus élégante qu'*imperitarint* ou *imperitarunt*, que le peu de critique ou le peu d'atention des éditeurs a établi dans le texte. La légion étoit une eſpèce de corps dans les armées Romaines, qui de trois mile homes qu'elle contenoit ſous Romulus, monta enſuite juſqu'au nombre de ſix mile. Chaque légion étoit diviſée en dix cohortes, chaque cohorte en trois manipules, & chaque manipule en deux centuries. Outre les ſix mile fantaſſins dont une légion étoit compoſée, elle avoit encore un corps ou une aile de cavalerie de trois cens hommes diviſée en dix turmes ou brigades, & chaque turme avoit trois décuries ou diſaines. SAN

5. *Ut plerique ſolent.*] Rien ne marque plus le bon eſprit de Mécène que la louange que lui done ici Horace. Un home de qualité à qui la grandeur n'a point fait tourner la tête, regarde ſa nobleſſe comme un preſent de la Fortune, & ne mépriſe point ceux à qui cette aveugle Déeſſe a refuſé ſes faveurs. *Naſo aliquem ſuſpendere* eſt une maniere de parler des Latins, pour dire railler quelcun, plaiſanter à ſes dépens. L'épitète *aduncus* vient de ce que ceux qui ont le nés aquilin ou recourbé en bas par le bout ont ordinairement un air railleur. SAN.

5 NASO SUSPENDIS ADUNCO] Parce que quand on ſe moque de quelqu'un, on renverſe la tête en haut, & l'on fait du nez une certaine grimace qui le rend crochu. C'eſt pourquoi Perſe l'appelle *uncas nares:* & il dit ailleurs, en parlant d'Horace :

Callidus excuſſo populum ſuſpendere naſo. DAC.

6 IGNOTOS] Des inconnus, des gens qui n'ont point de Naiſſance, & qui n'ont jamais eu de Charges dans leur Famille. Les Latins les appelloient auſſi des hommes nouveaux. DAC.

UT ME LIBERTINO PATRE NATUM] Horace étoit fils d'un Affranchi; & il ne fait pas difficulté d'avouër ſa Naiſſance. En quoi il imite la ſimplicité de Socrate, qui dit fort ſouvent, qu'il eſt fils d'une Sage-femme. *Libertinus* eſt dit proprement de l'Eſclave qui a été mis en liberté. On peut voir la Remarque ſur le 15. vers de l'Ode XXXIII. du Liv. I. DAC.

6. *Libertino patre natum.*] Dans les premiers tems de la république *libertinus* ſignifioit la même chôſe que *liberti filius*, le fils d'un afranchi. L'uſage changea quelque tems avant Cicéron, & depuis *libertus* & *libertinus* ſont reſtés ſinonimes, pour ſignifier un afranchi. Cette obſervation eſt de Suétône. SAN.

8 DUM INGENUUS] *Ingenuus* n'eſt point ici un mot de Droit, pour ſignifier un homme libre, & dont le pere n'a point été Eſclave. Cela détruiroit toute la penſée d'Horace & de Mecenas, qui font conſiſter toute la veritable Nobleſſe dans l'honnêteté, de quelque condition que l'on puiſſe être. *Ingenuus* ne regarde ici que le bon naturel & les bonnes mœurs. Il ſignifie *honnête homme*, homme de probité. DAC.

8. *Ingenuus.*] Le raiſonement d'Horace demande que l'on prenne ici *ingenuus* dans le ſens que je lui ai doné. Nous le verrons dans une autre ſignification au vint-unième vers. Martial a réuni ces deux ſens dans la trente-troiſième épigrame du livre troiſième, *ingenuam malo, &c.* SAN.

9 ANTE POTESTATEM TULLI] Horace confirme par des exemples ce qu'il a dit, que la veritable Nobleſſe ne conſiſte pas dans la naiſſance; puiſque des gens d'une naiſſance illuſtre, comme Levinus, n'ont été que d'inſignes coquins; & que des hommes de rien, des fils d'Eſclave, comme Servius Tullius, ont été de très-honnêtes gens, que leur vertu a élevez aux premieres Charges, & même à la Royauté, ſans que l'on eût égard à l'obſcurité de leur origine. Il appelle le Regne de Servius Tullius *ignobile Regnum*, parce que Tullius étoit fils d'une Eſclave. Mais il faut bien ſe ſouvenir, qu'en cela il ſuit l'opinion du peuple, qui ſous pretexte que la mere de Tullius avoit été Eſclave, s'imaginoit que Tullius étoit un homme de bas lieu, quoiqu'il fût veritablement de grande naiſſance. Le ſort de la guerre aiant ruïné ſa Maiſon, & ſon pere aiant été tué à la priſe de Corniculum, où il commandoit, ſa mere fut priſe, & menée priſonniere à Rome, où la Reine Tanaquil, femme de Tarquinius Priſcus, la traita fort bien, la mit en

liberté

liberté, & fit élever Servius Tullius comme s'il eût été son propre fils. DAC.

9. *Ante potestatem Tullî.*] Servius Tullius sisième roi de Rome, eut pour pere Tullius, qui périt au siége de Corniculum, où il commandoit; & pour mere Ocrisie, qui fut faite esclâve à la prise de la ville. Né dans la servitude, d'où lui vint le nom de Servius, il éfaça si bien la tache de sa naissance par ses belles qualités, qu'il mérita de monter sur le trône après la mort de l'ancien Tarquin, dont les enfans étoient trop jeunes pour gouverner. SAN.

12 LÆVINUM, VALERI GENUS, UNDE SUPERBUS] P. Valerius Levinus, un des descendants de Valerius Publicola, qui fut Consul avec Brutus à la place de Collatinus, & qui lui aida à chasser Tarquin. Ce Levinus eut si peu de courage & de vertu, qu'il laissa perdre tous les avantages de sa naissance, & croupit dans une lâche oisiveté. DAC.

12. *Lævinum, Valerî genus.*] Horace ne veut pas dire que ce Lévinus décendoit de Valérius Poplicola, qui avoit aidé à détrôner Tarquin le superbe; mais seulement qu'il étoit de la même maison. Les surnoms de Poplicola & de Lévinus étoient atachés à deux branches diférentes de la maison Valéria, le premier à une des branches patriciènes, & l'autre à la branche plébeiène. On trouve dans celle-ci quatre consuls. Celui dont il s'agit ici fut, à ce que je croi, Publius Valérius Lévinus, un des fils du consul de même nom, qui combatit contre Pirrus. Ce fils mena une vie si obscure, que l'histoire ne nous en a conservé que le nom, & rien de plus. Ne seroit-ce point lui qui dona lieu au décri de sa famille? Ce décri ala si loin que l'orateur Messala, au raport de Pline *, défendit qu'on plaçât aucun de la branche des Lévinus parmi les statues de ses ancêtres qu'il gardoit dans sa maison. *Extat Messalæ oratoris indignatio, quâ prohibuit inseri genti suæ Lævinorum alienam imaginem.* Quand donc Horace dit *Valerî genus*, c'est à dire *è gente Valeriâ.* *Unde* est pour *à quo* & ne se raporte point à *Valerius*, mais à *genus.* SAN.

UNDE] *A quo:* par qui. DAC.

13. *Pulsus fugit.*] Le present est ici pour le passé. Cette élégance étoit du goût des poètes, quand la conoissance du fait ou quelque autre expression de la phrâse sufisoient pour déterminer le tems, & pour empêcher l'ambiguité. Cette réflexion a aparemment échapé à quelques grammairiens, qui ont changé *fugit* en *fuit.* La leçon que j'ai suivie est d'un bon nombre de manuscrits. SAN.

14 LICUISSE] Il a ici une signification passive: *n'a jamais été*

* Pline au livre 35. ch. 2.

été estimé plus d'un sol, on n'en a jamais offert davantage. C'est une metaphore prise des Encans, où l'on fait des encheres. Ainsi Levinus est traité comme un vil Esclave, qui auroit été souvent mis en vente, sans trouver d'acheteur. DAC.

14. *Licuisse.*] C'est une expression figurée, qui est prise des encans, où l'on fait des enchères. *Liceri* signifie enchérir, ofrir plus que les autres d'une chôse qui a été mise à l'encan; & *licere* veut dire être aprécié, être mis à prix. Horace dit donc que Lévinus n'a jamais été estimé plus d'un sou; c'est à dire que s'étant présenté pour être admis aux charges, on n'en fit point de cas, on n'en voulut pour rien. On lui rendoit justice. Si la noblesse n'est apuiée du mérite, ce ne doit point être un titre pour posséder les charges. C'est afliger un Etat que de le livrer entre les mains de pareils sujets. SAN.

15. *Judice, quo nosti, populo.*] Soit ignorance, soit inatention, les nouveaux éditeurs ont corompu le texte, en mettant *quem nosti*, contre l'autorité de tout ce qu'il y a de manuscrits & d'anciènes éditions. C'est un tour pris de la langue Grèque, où l'adjectif irrégulier, que nos grammairiens apellent pronom relatif, se met élégamment au même cas que le nom substantif précédent. Les meilleurs auteurs Latins nous fournissent plusieurs exemples de cette construction. SAN.

15 QUI STULTUS HONORES] Car à Rome le peuple étoit maître de tout par ses suffrages. C'est pourquoi Lucilius dit dans la Satire X.

——————— ——— *Honorum est*
Judicium crassis.

„ Le peuple dispose des Honneurs. DAC.

16 ET FAMÆ SERVIT INEPTUS]. Il ne juge des choses que par la reputation qu'elles ont. Il est Esclave de la Renommée, & suit aveuglément toutes ses décisions. DAC.

17 QUI STUPET IN TITULIS ET IMAGINIBUS] *Tituli*, toute sorte de Titres & d'Inscriptions qui marquent la noblesse d'une Famille. *Imagines*, les Portraits des Ancêtres, que les Nobles conservoient avec beaucoup de soin, comme les monumens de l'ancienneté de leur Race. DAC.

18 NOS FACERE A VULGO LONGE] Puisque le peuple, qui est ordinairement si sot, & qui n'admire que de vains Titres, n'a pas laissé d'avoir tant de mépris pour Levinus, que ne devons-nous pas faire, nous qui sommes si éloignez des sentimens du peuple; qui ne parlons jamais comme lui, & qui donnons à chaque chose son veritable nom: au lieu qu'il donne de faux noms à tout? *falsis utitur vocibus*, comme Horace s'est exprimé dans l'Ode II. du Livre II. * Mais ce *nos* a deplu à M. Bentlei qui trouve ridicule qu'Horace se mette ici

avec

avec Mecenas, c'eſt pourquoi il a lu *vos*. *Quid oportet vos facere;* correction très-malheureuſe. Car pourquoi *vos*, puis qu'il ne parle qu'à Mecenas ſeul ? Il faut retenir *nos*. Horace ſe met avec Mecenas parce qu'il ne parle que des ſentimens qu'ils avoient tous deux & qui étoient fort éloignez des ſentimens du peuple. Cette liberté n'a rien de choquant. * DAC.

18. *Vos facere.*] Je mets *vos* au lieu de *nos*, qui eſt la leçon généralement reçue. La premiere lettre du vers a fort bien pu manquer dans les premieres copies, comme il eſt ſouvent arivé, pour la raiſon que j'ai dite ailleurs. Il y a plus : un fils d'afranchi, un home ſans nom, *ignotus*, *libertino patre natus*, auroit eu fort mauvaiſe grâce de parler de lui en des termes qui bléſſoient également la modeſtie & la vérité. Il opôſe le jugement du peuple à celui des gens diſtingués par leur naiſſance, par leurs emplois, par leurs richeſſes, & encore plus par leur mérite. Lui convenoit-il de ſe placer au nombre de ces derniers ? C'eſt donc une néceſſité d'admettre la corection de M. Bentlei. SAN.

* LONGE LATEQUE REMOTOS] C'eſt une formule *longè latèque*. Quelques Mſſ. ont *longè longèque*, & M. Bentlei l'a reçu dans ſon texte. * DAC.

Longè longèque remotos.] On trouve ici d'une part la foule des éditeurs, & de l'autre, la foule des manuſcrits. J'ai préféré ceux-ci avec raiſon. *Longè longèque* eſt une maniere de parler ordinaire aux bons auteurs, & des deux leçons conteſtées c'eſt la ſeule qui convienne ici. On dit bien *longè latèque patere*, *ſpargi*, *diffundi*, *&c.* comme l'a remarqué M. Bentlei: mais où trouvera-t'on *longè latèque removere?* La diſtance entre deux termes preſente bien la longueur de l'eſpace, qui ſe trouve entre deux ; mais elle ne done aucune idée de la largeur. Ce n'eſt pas le ſeul endroit où quand un mot ſe trouvoit répété deux fois tout de ſuite, les copiſtes ou les éditeurs ſe ſont contentés de le mettre une fois, ou lui ont ſubſtitué un autre mot. Nous en verrons encore un exemple au vers cent quatre-vint-dix-neuvième de l'épitre *Flore bono*. SAN.

19 NAMQUE ESTO] On s'eſt contenté d'entendre les mots de ce paſſage, ſans en comprendre le ſens, & ſans voir la ſuite du raiſonnement, ce qui eſt pourtant le principal, ſur tout en matiere de Morale. Torrentius a été le ſeul de bonne foi, car il a avoué, que cet endroit eſt fort obſcur. Pour moi, je l'ai toûjours trouvé tel ; mais j'eſpere, que l'on n'y trouvera plus aucune difficulté. Horace dit, que le peuple juge toûjours mal de tout ; & que cependant il n'a pas laiſſé de bien juger de Levinus. Cela n'empêche pourtant pas que ce ne ſoit une choſe ſûre, que le peuple naturellement preferera toûjours un Levinus à un Decius, un coquin illuſtre par ſa naiſſance, à un hon-

honnête homme de basse condition. *Namque esto*, Car, dit-il, cela doit être tenu pour constant. C'est une chose sûre. Quoique le peuple ait eu du mépris pour Levinus, il le preferera toûjours à un Decius. *Namque esto* n'est pas une supposition, ni une concession, comme parlent les Grammairiens. C'est une reprise : & l'on s'en sert ordinairement pour assurer une chose qui est hors de toute contestation. C'est ce qui faisoit la plus grande difficulté. Il y en a encore une autre, que nous verrons dans la suite. DAC.

19. *Namque esto, populus, &c.*] On ne peut assés louer M. Dacier d'avoir avoué de si bone foi dans ses notes que cet endroit lui a paru fort obscur, aussi bien qu'à Vander Béken: mais je ne sai s'il n'eût point dû s'en tenir à cet aveu, plutôt que de risquer l'explication qu'il a proposée, & qui bien loin d'éclaircir la dificulté, paroît la grossir & la rendre plus sensible. Il se plaint que les interprètes, qui l'ont précédé, se sont contentés d'entendre les mots de ce passage; qu'ils n'en ont point compris le sens, ni suivi le raisonement. Pour moi j'ose avouer, quoique peut être à ma honte, qu'après avoir lû & relu sa traduction & ses remarques; après avoir bien examiné le dessein général de toute la pièce, & confronté ces six vers avec ceux qui les précèdent & qui les suivent, enfin après avoir essaiié tous les moiens que la critique m'a pû fournir pour me faire entrer dans son sentiment, je me suis aperçu que j'entendois moins Horace qu'auparavant, & que je ne retrouvois plus la suite de ses pensées. Car voici le raisonement que M. Dacier lui fait faire. Le peuple juge toujours mal de tout, & cependant il n'a pas laissé de bien juger de Lévinus. Cela n'empêche pourtant pas que ce ne soit une chose sure que le peuple naturellement préférera toujours un Lévinus à un Décius, un coquin illustre par sa naissance à un honête home de basse condition. Car on doit tenir pour constant que, quoique le peuple ait eu du mépris pour Lévinus, il le préférera toujours à un Décius. Encore une fois, si c'est là la pensée d'Horace, je déclare franchement que je n'y comprens rien. Comment peut-il dire que le peuple juge toujours mal de tout, & reconoître que le jugement qu'il a porté de Lévinus est si juste & si raisonable? Si ce même peuple a eu du mépris pour Lévinus, pourquoi doit-on tenir pour constant qu'il le préférera toujours à Décius, puisqu'on sait que le contraire est arivé? Certainement si l'on ne void point de contradiction dans ces paroles, au moins ne peut-on disconvenir qu'elles sont fort embrouillées. Or quand j'examine Horace dans lui-même, je n'y aperçoi aucun de ces deux défauts. Il ne dit pas absolument que le peuple juge toujours mal de tout; il avoue seulement, que quoiqu'il ne soit pas ordinairement favorable au mérite, *stultus ho-*

nores sæpè dat indignis, il ne laisse pas de lui rendre quelquefois justice, puisqu'il a préféré Décius à Lévinus, c'est à dire un home vertueux venu de rien à un scélérat distingué par sa famille. Il ne dit pas non-plus qu'on doit tenir pour constant que le peuple préférera toujours Lévinus à Décius; mais il déclare que quand même le peuple feroit une préference aussi injuste que celle-là, on n'en pouroit tirer aucune conséquence, ni à l'avantage de Lévinus, qui n'en seroit pas pour cela plus estimable, ni au desavantage de Décius, qui n'en seroit pas moins honête home. Si je ne me trompe, cette explication ne laisse aucun embaras, & fait suivre sans peine le raisonement d'Horace. Pour justifier la sienne, M. Dacier prétend qu'*esto* du dix neuvième vers n'est point du-tout un terme de suposition ni de concession, mais qu'il marque seulement ici une reprise & une affirmation de ce qui précède; & que le *sed* du vers vint troisième ne dépend nulement de *nam*, qui commence le dix-neuvième: mais je croi qu'il seroit dificile d'en aporter aucune preuve capable de contenter. Le grand embaras de cet endroit vient de ce que le poète n'y a pas exprimé sa pensée dans toute son étendue. Il s'est contenté d'en presenter une partie, & de nous laisser entrevoir le reste dans la conclusion qu'il tire de la suposition qu'il fait: *sed fulgente trahit*, &c. SAN.

20 QUAM DECIO MANDARE NOVO] C'est P. Decius Mus; le premier de sa Famille qui parvint au Consulat par sa vertu. Il se dévoua pour sa Patrie dans une bataille contre les Latins, l'an de Rome 417. CCCXXXIV. ans avant la Naissance de Jesus-Christ. Son fils suivit son exemple, quarante ans après. DAC.

20. *Quàm Decio mandare novo.*] C'est Décius Mus le pere qui se dévoua pour sa patrie en 418. Son fils en fit autant quarante ans après. SAN.

CENSÓRQUE MOVERET APPIUS] C'est Appius Claudius Cecus, qui fut créé Censeur, l'an de Rome CCCCXLIII. DAC.

MOVERET] *Rejiceret, excluderet*, m'auroit rejeté. C'étoit de la Charge des Censeurs, d'exclure les Senateurs qui leur paroissoient indignes. Ils cassoient aussi les Chevaliers qui ne faisoient pas bien leur devoir, & ils leur ôtoient leur cheval dans la premiere revûë. DAC.

Censorque moveret Appius.] La censure d'Appius Claudius Cécus fut fameuse par la sévérité avec laquelle il l'exerça pendant cinq ans. Ce censeur est mis ici en général pour un censeur exact & rigide. SAN.

21 INGENUO SI NON ESSEM PATRE NATUS] L'intelligence de ce passage dépend d'un passage remarquable de Suetone, qui dit, que l'Empereur Claude apprehendant d'être blâ-

blâmé, de ce qu'il avoit accordé le Laticlave, & donné par-là le rang de Senateur au fils d'un Affranchi, *Libertini filio*, après l'avoir pourtant fait adopter par un Chevalier Romain, s'excusa sur l'exemple de ce même Appius Claudius Cecus, disant : *Cæcum, generis sui proauctorem, Censorem Libertinorum filios in Senatum allegisse*, „qu'Appius Cecus un de ses ayeux, „ étant Censeur, avoit élevé à la dignité de Senateur les en- „ fans des Affranchis." Après quoi Suetone fait cette judicieuse reflexion, que l'Empereur ignoroit que du temps d'Appius & assez long-temps après lui, on appelloit *Libertinos*, non pas ceux qui avoient été Affranchis, mais les enfans qui étoient nez d'eux après leur liberté, & qui par consequent étoient nez libres; *Ignarus temporibus Appii, & deinceps aliquandiu, Libertinos dictos, non ipsos qui manumitterentur, sed ingenuos ex his procreatos.* Horace a donc raison de dire, qu'Appius l'auroit refusé, parce qu'il étoit comme on parloit alors *Libertinus*, fils d'Affranchi, & non pas *Libertini filius*, petit-fils d'Affranchi: Ce qu'il faloit être nécessairement en ce temps-là, pour être reçû. Le pere d'Horace avoit été Esclave, & Appius ne recevoit que les enfans de ceux qui étoient nez Libres. Horace étoit *Ingenuus*, mais son pere ne l'étoit pas. Il lui manquoit donc un degré. Horace est merveilleux, d'expliquer avec tant de soin, & d'une maniere si précise l'obscurité de sa Naissance. DAC.

21. *Ingenuo quòd non essem patre natus.*] Appius, malgré sa sévérité, se relâcha sur un point, il reçut les petits-fils d'afranchi dans le sénat; mais il n'y auroit jamais doné entrée à un fils d'afranchi tel qu'étoit Horace. *Ingenuus* est ici un terme de droit, & signifie celui qui n'est point né dans la servitude, qui se trouve d'une condition libre en venant au monde, *qui statim ut natus est, liber est*, disent les jurisconsultes. Horace étoit *ingenuus* en ce sens là, & son pere ne l'étoit pas. SAN.

22 VEL MERITO] Il reconnoît, que la severité d'Appius auroit été juste. Car c'eût été une chose ridicule, de voir Senateur le fils d'un Affranchi. DAC.

IN PROPRIA NON PELLE QUIESSEM] Ce n'est point du tout une metaphore prise des habits des premiers hommes, qui étoient habillez de peaux. Horace ne pense pas non plus à l'histoire du Corroyeur Cleon. Il fait allusion à la Fable de l'Ane, qui mécontent de son état, endossa une peau de Lion; mais il fut bien-tôt reconnu par le Renard. Cette Fable est dans Esope. DAC.

22. *In propriâ non pelle quiessem.*] Cette expression est prise de la fâble d'Esope, où l'âne mécontent de son état se revétit d'une peau de lion: mais un petit bout d'oreille échapé par mal-

malheur, dit la Fontaine, découvrit la fourbe & l'erreur. SAN.

23 SED FULGENTE TRAHIT] Voici la seconde difficulté qui a rendu ce passage si obscur, depuis le vers *Namque esto.* Car les Interpretes ont cru, que *sed* dépendoit de *nam.* Et cela n'est point; *sed fulgente trahit*, est né du vers precedent. Après qu'Horace a reconnu, qu'Appius l'auroit refusé avec justice, à cause de sa Naissance, il fait cette belle reflexion: Mais, dit-il, on s'excuse d'ordinaire, sur ce que la Gloire éblouït tout le monde, & attache à son char le Noble & le Roturier. Il faut remarquer en passant ce vers Heroïque. DAC.

23. *Sed fulgente trahit, &c.*] Ce vers, loin d'augmenter la dificulté, comme le prétend M. Dacier, jette du jour sur les quatre vers précédens, & nous aide à supléer ce qui manque à la pensée d'Horace. *Sed* est nécessairement relatif à *nam.* Tous les vers depuis le septième *quum referre negas*, jusqu'à celui-ci, servent à justifier l'estime que Mécène faisoit de la probité, dans quelque sujet qu'elle se trouvât. SAN.

24 QUO TIBI TULLI] Il marque les suites fâcheuses de ces avancemens ridicules. Ce Tullius étoit un homme de basse naissance, & de fort méchantes mœurs. Cesar l'avoit obligé de quiter le Laticlave; parce qu'il avoit suivi le parti de Pompée; Mais après la mort de Cesar il reprit le Laticlave, & fut fait Tribun du peuple: car alors tout étoit dans une si grande confusion, que les plus vils Esclaves devenoient Senateurs, ou par cabale, ou par argent. Auguste reforma cet abus dans la suite. DAC.

24. *Quo tibi, Tilli, &c.*] Cette petite digression est née du vint-deusième vers, & dure jusqu'au quarante-cinquième. Il est bien vrai que la gloire ne fait de distinction entre les homes que celle du mérite: mais il n'est pas moins vrai que chacun doit se tenir dans son état, jusqu'à ce qu'il plaise à la Gloire de nous atacher à son char, comme elle y atacha Servius Tullius & Décius, pour les porter aux honeurs qui étoient dus à leur vertu. Tillius, qui s'y étoit poussé à force de brigues, eut la honte de se voir dégradé. Il s'y rétablit par la même voie; mais il ne fit qu'augmenter contre lui l'indignation de tous les honêtes gens. Je lis *Tilli* dans ce vers, aussi-bien qu'au vers trente septième, & je ne le fais qu'après quantité de manuscrits & plusieurs habiles commentateurs. Le nom de Tillius se trouve dans Cicéron, dans Sénèque, dans Suétône, & dans les anciènes inscriptions. Celui-ci étoit vraisemblablement un afranchi, qui avoit profité du désordre des guerres civiles, comme beaucoup d'autres, pour s'élever aux charges. Il y a même assés d'aparence que c'étoit Tillius Cimber un des meurtriers de Jule César. Il est parlé du laticlave sur la satire *Egressum magnâ.* SAN.

27 NI-

27 NIGRIS MEDIUM IMPEDIIT CRUS PELLIBUS] Il décrit les ſouliers des Senateurs, qui étoient fort hauts de ſemele, attachez par le haut avec de petites boucles, & qui alloient juſqu'à moitié jambe, à peu près comme nos botines. C'eſt pourquoi Titinius dit dans une de ſes Pieces :

——— jam cum mulleis
Te oſtendiſti quos tibiatim calceas.

„ Vous avez paru avec vos ſouliers de Senateur, qui vont „ juſqu'à moitié jambe." Ces ſouliers étoient faits de peaux noires, & quelquefois blanches. Les Magiſtrats Curules les portoient de peaux rouges. Mais enſuite les Empereurs s'étant approprié cette chauſſure rouge, les Magiſtrats Curules les prirent dorez. Il n'eſt pas inutile de remarquer ici, qu'il y avoit deux ſortes de ces ſouliers. Ceux dont je viens de parler étoient faits de peaux entieres, ſans aucune ouverture ni découpure. Et il y en avoit d'autres, qui au lieu d'une peau, avoient des courroyes d'une certaine largeur, qui en faiſant pluſieurs tours ſur la jambe, ſe croiſoient en beaucoup d'endroits, & ne la couvroient pas toute entiere. Ces derniers étoient appellez proprement *campagi*, à cauſe des tours qu'ils faiſoient : *campagi*, du Grec *καμπάκιον*. Quand les Poëtes Latins ont parlé de ces ſouliers, ils ont toûjours dit *vincula*, à cauſe de ces courroyes. Virgile dans le VIII. Liv. de l'Eneïde :

Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.

Et ailleurs :

Unum exuta pedem vinclis ——

Et Ovide :

Arida de vinclis crura reſolve tuis.

Il y a de l'apparence que c'étoient les ſouliers d'été, & les autres les ſouliers d'hiver. Le vieux Commentateur s'eſt contenté d'expliquer ce *nigris pellibus* d'Horace par *zangis*, qui eſt un mot Grec : *ζάγχη*, pour *διάγχη*, *conſtrictio pedis*. On les appelloit *zangas*, ou *zanchas*, *tubulos*, *caligas*, & *perones*. Mais ces derniers *perones*, étoient fort groſſiers, & faits de peaux qui n'étoient point preparées. C'étoit la chauſſure du peuple & des payſans. DAC.

27. *Nigris medium impediit crus pellibus.*] Cette chauſſure s'apeloit *mulleus*, du verbe *mullare* pour *ſuere*. Les patrices & les ſénateurs l'avoient priſe des anciens rois d'Albe. Elle étoit fort haute de ſémèle, & s'atachoit avec des couroies, qui montoient en ſe croiſant juſqu'à la moitié de la jambe, & s'atachoient avec des boucles ou des agrafes. Les ſouliers des ſénateurs étoient de peaux noires, & quelquefois blanches ; mais les magiſtrats curules les portoient de couleur rouge. Il a été par-

parlé de Titus Véturius Barrus sur la satire *Proscripti Regis*. SAN.

28 ET LATUM DEMISIT PECTORE CLAVUM] J'ai expliqué ce que c'étoit que le Laticlave, Horace met *demisit pectore*, parce que ces bandes de pourpre n'étoient appliquées à la tunique que sur le devant. DAC.

30 BARRUS] Il en a été parlé dans la Satire IV. DAC.

31. 32 PUELLIS INJICIAT CURAM QUÆRENDI SINGULA] Il y a un bel exemple de cette curiosité, dans la Lettre qu'Helene écrit à Paris :

—— ———— & nobis omnia de te
Quærere, si nescis, maxima cura fuit. DAC.

QUALI SIT FACIE] *Facies* n'est pas ici le visage, mais l'air, la mine, comme dans Terence : *ô faciem pulcram*; où Donat a fort bien remarqué : *non partem corporis dicit, sed totam speciem quæ apparet & cernitur*. DAC.

34 SIC QUI PROMITTIT CIVES URBEM, &c.] Car de devenir Senateur, c'étoit prendre proprement tous les engagemens dont il est ici parlé ; parce que le Senat étoit comme l'ame de l'Empire Romain. C'est pourquoi Ciceron l'appelle *Principem salutis publicæque mentis*, & que l'on prenoit ordinairement dans cet illustre Corps les Consuls, les Preteurs, les Tribuns, les Ædiles, &c. C'est le veritable sens de ce passage. DAC.

38 TUNE SYRI, DAMÆ, AUT DIONYSI FILIUS] C'est une demande faite à Tullius par Horace, ou par quelque autre Romain, rempli d'indignation, qu'un fils ou petit-fils d'Esclave, fût devenu Senateur & Tribun. DAC.

SYRI] Les Esclaves des Romains, & même des Grecs, étoient pour la plûpart de Syrie ou de Thrace. C'est pourquoi *Syrus* est toûjours un nom d'Esclave dans la Comedie. C'est ce qui fonde & fait entendre ce mot de Plutarque dans son Traité de la curiosité, où il dit : *Nous mêmes laissant dans un abandon affreux & dans un oubli funeste tout ce qui nous touche de plus près, nous allons rechercher la Genealogie des autres. L'ayeul de notre voisin étoit Syrien, & son Ayeule étoit de Thrace.* DAC.

DAMÆ] C'est encore un nom d'Esclave : *Damas*, pour *Demetrius*. DAC.

38. *Syri, Damæ, aut Dionysi filius.*] Ces trois noms sont des noms d'esclâves. Horace reproche à Tillius la bassesse de sa naissance. *Damas* ou *Dama* est l'abregé de *Demetrius*, comme on a dit *Menas* & *Mena* pour *Menodorus*, *Theudas* & *Theuda* pour *Theodorus*. SAN.

39 DEJICERE E SAXO CIVES] C'étoit un supplice ordinaire

naire à Rome en ce temps-là, on précipitoit les Criminels du Roc Tarpéen. Les Tribuns avoient ce pouvoir-là. Cela se faisoit aussi très-souvent par Arrêt des Senateurs, que l'on nommoit Commissaires, dans des crimes capitaux. DAC.

AUT TRADERE CADMO] Ce Cadmus étoit un *Licteur*, un des Huissiers qui portoient les haches & les faisceaux de verges, devant les Consuls & devant les Preteurs. On leur livroit les Criminels, pour les faire foüeter, ou pour leur faire couper le col. DAC.

39. *Dejicere è saxo cives, &c.*] Le poète marque deux espèces de suplice pour tous les autres. On précipitoit les criminels de la pointe d'un roc fort escarpé, qui étoit sur le mont Tarpeien; ou bien on les livroit aux licteurs, pour être batus de verges ou décapités. Cadmus étoit un de ces licteurs. SAN.

40 AT NOVIUS COLLEGA] C'est la réponse de Tullius, qui trouve mauvais, qu'on lui reproche sa basse Naissance; puisque dans le Corps des Senateurs il a des Collegues qui sont encore moins que lui. Car Novius étoit un Affranchi lui-même, au lieu que Tullius étoit fils d'un Affranchi: & il avoit ainsi un degré sur Novius. C'est Novius le cadet, dont il est parlé à la fin de cette Satire. Le vieux Commentateur s'est fort trompé sur ce passage. DAC.

40. *At Novius collega.*] Ils étoient deux Novius freres, & tous deux afranchis. Il s'agit ici du cadet, qui se trouva colègue de Tillius, étant comme lui sénateur, ou même tribun du peuple. Quelle flétrissure pour tout le corps du sénat, de voir ses tribunaux remplis par deux pareils coquins, dignes eux-mêmes des plus séveres châtimens qu'ils faisoient subir aux autres! SAN.

SEDET] C'est un mot de Droit. Il se dit proprement des Senateurs & des Preteurs, & de tous les autres Juges qui sont assis pour juger. DAC.

41 HOC TIBI PAULUS ET MESSALA VIDERIS] C'est la réponse d'Horace: Quoi, parce que dans le Senat il y a un *Novius*, un fils d'Esclave, tu crois être, ou Paulus, ou Messala? Paulus est ici Paulus Fabius Maximus, dont il est parlé dans la I. Ode du Liv. IV. Paulus & Messala étoient tous deux des plus illustres & des plus anciennes Maisons de Rome. DAC.

41. *Hoc tibi Paulus & Messala videris.*] Les maisons des Emiles & des Valères étoient des plus illustres & des anciènes de Rome. Paulus étoit de la premiere, & Messala de la seconde. SAN.

42 AT HIC SI PLOSTRA DUCENTA] Mais au moins Novius a-t'il une qualité qui le rend digne du rang où les Romains l'ont élevé. C'est qu'il a une voix de tonnerre. Horace

race raille bien finement les Romains, d'avoir fait Senateur un homme de ce merite, qui n'auroit dû être qu'un Crieur public. DAC.

43 CONCURRANTQUE FORO TRIA FUNERA] *Forum Romanum* étoit le lieu de Rome le plus frequenté. Les Enterremens y paſſoient d'ordinaire. On s'y arrêtoit même, pour entendre l'Oraiſon funebre que l'on faiſoit en preſence de tout le Convoi. Ce lieu-là n'étoit preſque jamais ſans un embarras horrible. DAC.

43. *Concurrantque foro trìa funera.*] Les enterremens paſſoient ordinairement par le marché Romain, & l'on y faiſoit quelquefois l'oraiſon funèbre du mort. Ces convois étoient toujours précedés par des trompètes ou par des flûtes. SAN.

MAGNA SONABIT] Pour bien entendre ce paſſage, il faut ſavoir, que ce Novius tenoit une Banque dans le Marché Romain; près de la ſtatuë du Satyre Marſyas. On l'entendoit toûjours crier là contre les uns & contre les autres: & il avoit la voix ſi forte, que le grand bruit, que cauſent ordinairement dans les Places publiques les plus grands embarras, n'empêchoit pas qu'on ne l'entendit par deſſus tout. Deux cens Charetiers, & tout l'attirail de trois Convois funebres, n'étoient rien auprès. On pourroit entendre auſſi tout ſimplement, que quand Novius ſe trouvoit au milieu de la Place dans ces ſortes d'embarras, il ſavoit ſi bien crier *Arrête, Charetier*, qu'il faiſoit lui ſeul autant de bruit que tout le reſte. La premiere explication a plus de ſel, & s'accorde mieux avec l'Hiſtoire. DAC.

44 CORNUA QUOD VINCATQUE TUBAS] Les Enterremens étoient toûjours precedez par des trompetes ou par des flûtes. Les trompetes étoient pour les Enterremens des hommes, & les flûtes pour les Enterremens des enfans. La Loi des XII. Tables regla à dix le nombre des trompetes & des flûtes que l'on pouvoit emploier aux Funerailles. *Decem tibicines adhibeto, hoc plus ne facito.* Quelques Savans ont écrit, que les trompetes étoient pour les Funerailles que l'on faiſoit aux dépens du Public; & les flûtes, pour celles des Particuliers. Mais il n'y a rien de moins vrai. DAC.

SALTEM TENET HOC NOS] C'eſt une raillerie bien piquante. Comme ſi un homme meritoit les premieres Charges, parce qu'il a de bons poulmons. DAC.

45. *Nunc ad me redeo.*] Horace reprend ſon ſujet, qu'il avoit laiſſé un peu à côté vint vers au-deſſus. Il va montrer que Mécène, en le mettant au nombre de ſes amis, n'a eu égard ni à ſon nom ni à ſa fortune, mais ſeulement aux bones qualités qu'il a cru apercevoir en lui. Je ſuis charmé de voir qu'Horace, loin de s'ofenſer des reproches qu'on lui fait ſur ſa naiſ-

naiſſance, eſt le premier à en faire l'aveu. Cela ne peut partir que d'un eſprit bien fait, & c'étoit le meilleur moien de deſarmer la jalouſie de ſes ennemis. Mais auſſi il faut dire tout; il ſentoit bien qu'il avoit dans ſon mérite perſonel de quoi couvrir & éfacer cette tache étrangere. SAN.

45 LIBERTINO PATRE NATUM, QUEM OMNES RODUNT, LIB. P. NAT.] Ce paſſage eſt fort adroit. Horace avouë lui-même ſa naiſſance, & en mettant cet aveu avant les railleries que l'on en faiſoit pour le déchirer, il trouve le moyen le plus ſûr de les rendre vaines. DAC.

47 TIBI SUM CONVICTOR] Car il étoit commenſal de Mecenas. Cela paroît par un fragment d'une Lettre qu'Auguſte écrivoit à Mecenas, & qui fait grand honneur à Horace: *Ante ipſe ſufficiebam ſcribendis Literis Amicorum. Nunc occupatiſſimus & infirmus Horatium noſtrum te cupio adducere. Veniet igitur ab iſta paraſitica Menſa ad hanc Regiam, & nos in Epiſtolis ſcribendis adjuvabit.* „ Juſqu'ici, *dit-il*, je n'ai „ eu beſoin du ſecours de perſonne, pour écrire mes Lettres à „ mes Amis. Mais aujourd'hui, accablé d'affaires, & infir- „ me, je vous prie de m'envoier notre Horace. Il viendra „ donc de votre Table, où il n'eſt que paraſite, à cette Table „ Royale, & il m'aidera à faire mes Lettres." Voici encore un fragment d'une autre Lettre qu'Auguſte écrivit à Horace même, après qu'il eut refuſé le Secretariat qui lui avoit été offert: *Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam ſi convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris; quoniam id uſus mihi eſſe tecum volui, ſi per valetudinem tuam fieri poſſet.* „ Prenez avec moi quelque liberté, comme ſi vous é- „ tiez mon commenſal; & n'apprehendez pas de me déplai- „ re. Car vous ſavez bien, que j'ai voulu, que vous vécuſ- „ ſiez chez moi de cette maniere, ſi votre ſanté l'eût permis. DAC.

47. *Nunc, quia ſum tibi, Mæcenas.*] Les éditeurs modernes, aparemment pour doner à ce vers une plus belle cadence, ont lu; *nunc, quia, Mæcenas, tibi ſum convictor.* C'eſt un principe, dont il eſt aiſé d'abuſer, comme je l'ai dit ailleurs. Le texte tel que je le preſente eſt celui de preſque tous les manuſcrits & des anciènes éditions. SAN.

48 PARERET LEGIO ROMANA TRIBUNO] Il avoit été Tribun de ſoldats ſous Brutus, à la bataille de Philippes. Il y avoit ſix Tribuns dans chaque Legion. Ils commandoient chacun mille hommes. Il eſt étonnant qu'un fils d'Affranchi comme Horace, qui étoit jeune & qui n'avoit jamais ſervi, eût été d'abord honoré d'une Charge de Tribun de ſoldats, à laquelle on ne montoit que par degrez. Mais dans les temps de deſordre la diſcipline eſt mal obſervée. Ce qui

eſt encore plus étonnant à mon avis, c'eſt que dans la ſuite Auguſte accorda aux fils de Senateurs dès leur premiere campagne, non ſeulement le Tribunat, mais auſſi le Commandement des Aîles de Cavalerie. Suet. Aug. 38, DAC.

49 DISSIMILE HOC ILLI EST] *Hoc, quod mihi pareret, &c. Illi, quia tibi ſum convictor.* DAC.

HONOREM] *Tribunatum.* La Charge de Tribun. DAC.

52 FELICEM DICERE NON HOC ME POSSUM CASU] Horace dit, qu'il ne peut pas s'appeller heureux, d'avoir eu Mecenas pour Ami, parce qu'en imputant cela à ſon bonheur, il auroit fait tort au goût & au diſcernement de Mecenas. En effet, dans ces ſortes d'occaſions on ne vante jamais ſa bonne fortune, qu'aux dépens de celui qui en eſt l'Auteur. Les grands Seigneurs ne doivent avoir des Amis que par choix, & jamais par hazard, ou par caprice. Il y a ici une louange de Mecenas bien fine & bien polie. Elle retombe même en quelque maniere ſur Horace, ſans choquer la modeſtie, qui doit toûjours être le partage d'un honnête homme. En ſuivant, comme nous faiſons aujourd'hui, une maniere toute oppoſée, nous montrons bien que nous ſommes fort éloignez de ce goût-là. Mais ce n'eſt pas la ſeule choſe où nôtre politeſſe eſt fauſſe. * Je dois avertir que M. Bentlei a fort bien relevé ici une ancienne Leçon que Porphyrion a ſuivie. Il paroît qu'il a lu *poſſint* au lieu de *poſſim*, & *tibi me* au lieu de *mihi te.* Et voici la remarque de ce vieux Commentateur qui ne laiſſe aucun lieu d'en douter. *Hoc eſt, non idcirco me felicem nominare debent quod caſu aliquo aut fortunæ beneficio tibi ſim factus amicus cum nulla ſors me tibi obtulerit, ſed* &c. Horace dit que ſes envieux ne peuvent pas lui reprocher que ce ſoit la fortune &c. Il pourroit y avoir des raiſons pour appuyer le texte tel qu'il eſt, mais je panche beaucoup à recevoir ces deux reſtitutions de Porphyrion. Il y a là plus de modeſtie du côté d'Horace & tout paroît mieux ſuivi. La remarque de M. Bentlei eſt fort ſage & merite d'être lue. * DAC.

52. *Felicem dicere non hoc me poſſit.*] C'eſt à dire, *non poſſit me felicem dicere hac re, ob eam rem, quod te ſum caſu amicum ſortitus.* Cette penſée eſt également noble, modeſte, & vraie. Le haſard eſt un mauvais guide en fait d'amitié, c'eſt merveille quand il adreſſe bien. Une liaiſon faite ſans choix eſt rârement durable; du moins elle ne ſauroit faire honeur, puis qu'elle ne ſuppôſe ni mérite ni diſcernement. La leçon que je ſuis ici, eſt de M. Cuningam, qui cite un manuſcrit. *Poſſit* ſe raporte à *quivis.* Ceux qui liſent *poſſum* ou *poſſim* font tort à Horace. Ce ſentiment dans la bouche de ſes ennemis, lui fait honeur, mais dans la ſiène ce ſeroit une vanité trop marquée. SAN.

54. *Nul-*

54. *Nulla etenim tibi me.*] C'eſt la leçon de deux manuſcrits & de pluſieurs critiques. M. Dacier a mis *mihi te* dans le texte, mais dans ſa note ſur le ſecond vers de la premiere ſatire il cite ce vers comme je le mets ici. La modeſtie & la politeſſe ne permétoient pas à Horace de s'exprimer autrement. SAN.

55 OPTIMUS OLIM VIRGILIUS, POST HUNC VARIUS] Ils étoient tous deux morts, quand Horace fit cette Satire. DAC.

56. *Ut veni coram.*] Ce fut à la fin de 715, ou au commencement de 716. SAN.

57 INFANS NAMQUE PUDOR] Outre que naturellement Horace n'étoit pas grand parleur, il étoit de plus fort timide, * comme le ſont d'ordinaire les plus excellens eſprits. * DAC.

58 NON EGO ME CLARO NATUM PATRE] Contre l'ordinaire de ceux qui entrent, ou qui eſperent d'entrer en faveur. DAC.

NON EGO CIRCUM ME SATUREJANO VECTARI] Comme un petit Seigneur, qui pour ſe divertir, va ſe promener à cheval autour de ſes terres. Il faut joindre *circum* avec *vectari*; & *circumvectari* eſt le propre mot de ces promenades de plaiſir. Dans le Rudens de Plaute Gripus s'en ſert admirablement, lorſque faiſant, comme on dit, des Châteaux en Eſpagne, il dit, Act. IV. Sc. II.

Poſt animi cauſſa mihi navem faciam, atque imitabor Stratonicum,

Oppida circumvectabor. DAC.

59. *Circumvectari rura.*] Cette expreſſion marque des terres d'une grande étendue, dont on ne peut faire le tour qu'à cheval. SAN.

59 SATUREJANO CABALLO] Sur un cheval de *Saturum*, Ville de Tarente, à l'Orient. Servius ſur le IV. Liv. des Georgiques, *Sature: Tarentino ab Oppido Satureo, juxta Tarentum enim ſunt baphia ubi tingitur lana.* Cette Ville étoit ſur les frontieres de la Pouille & de la Calabre. C'eſt pourquoi le vieux Commentateur a mis *Saturejani fundi in Apulia, &c.* Cruquius s'eſt fort trompé. DAC.

Satureiano caballo.] Sur la côte des Volſques, dans le vieux Latium, au-deſſous du marais Pomptin, il y avoit un autre marais nomé *palus Satura*, qui s'étendoit depuis l'embouchure de la Sture juſqu'au cap de Circé. Ces deux Marais, qui n'étoient qu'à dix ou douſe lieues de Rome, arôſoient de grandes prairies, toutes propres à nourir un grand nombre de chevaux, & il y a bien de l'apparence que c'eſt de cet endroit dont Horace a voulu parler. Il n'eſt nulement néceſſaire d'avoir re-

cours au territoire de Tarente nomé *Satyrium*, dont il est parlé dans l'oracle doné à cet essaim de Lacédémoniens qu'on noma les Parténies. Cet oracle ne fait rien ici, non plus qu'au *saturum Tarentum* de Virgile. Les grammairiens & les commentateurs ont fait à cette ocasion bien des mécomptes. SAN.

61 REVOCAS NONO POST MENSE] J'admire la sagesse & la modestie d'Horace, de ne s'être pas mis au hazard d'importuner Mecenas, en lui faisant la cour ; & d'avoir attendu qu'il le rappellât. C'est une maxime que beaucoup de gens devroient encore suivre. Mais je n'admire pas moins le jugement & le froid de Mecenas. C'est bien-là une marque certaine que le veritable merite ne produit pas ordinairement son effet dans une premiere conversation. On peut voir les Remarques sur la Satire IX. DAC.

61. *Revocas nono post mense.*] Horace & Mécène laissent tranquilement passer neuf mois ; l'un sans faire sa Cour au premier ministre, à qui il a été presenté ; l'autre sans rapeler un sujet pour lequel il a conceu de l'estime dès la premiere entrevue. Qui ne jugeroit à cette conduite que le poète est oublié, & qu'il le mérite bien ? Point du tout : ce qui paroit une négligence blamable aux yeux du courtisan toujours afamé de la faveur, est regardé come une singuliere modestie par le ministre éclairé. Quels modèles à imiter de part & d'autre ! Mais, quand les gens du premier mérite, auroient la modération d'Horace, dans qui trouveroit-on aujourdui la générosité de Mécène ? SAN.

65 ATQUI] Cet *atqui* dépend de ce qu'il a dit dix-neuf vers plus haut, *libertino patre :* mon pere, qu'on appelle tant Affranchi., *c'est pourtant lui, &c.* Et c'est à quoi il faut bien prendre garde. DAC.

67 VELUT SI EGREGIO INSPERSOS] Voilà justement comme doit être un honnête homme : Ses défauts doivent ressembler à ces petites taches que l'on voit quelquefois à de belles personnes : elles ne les empêchent pas d'être belles, mais d'être parfaites. DAC.

68 NEQUE SORDES] Ce mot comprend tous les vices qui rendent un homme vil & méprisable. DAC.

NEC MALA LUSTRA] *Lustra* signifie proprement les tanieres des bêtes, *à luto ;* & de-là on a appliqué ce mot aux tavernes & aux vilains lieux ; parce qu'ils étoient ordinairement souterrains, & parce que ceux qui les frequentent ont le même sort que les compagnons d'Ulisse, qui furent changez en pourceaux. DAC.

68. *Aut mala lustra.*] Un manuscrit & une anciène édition du scoliaste nous ont conservé cette leçon. Elle a reparu depuis dans cinq autres éditions ; & c'est assés l'ordinaire d'Ho-

race de mettre *aut* après deux particules négatives. *Lustra* venant de *lutum* sont proprement des mares ou des flaques d'eau dans les forêts, où les sangliers aiment à se veautrer. Ce mot est pris ici dans un sens métaphorique, pour ces lieux qui servent de retraite au libertinage, & où l'on se plonge dans les plus sales débauches. SAN.

69 OBJICIET VERE] Il a raison d'ajoûter *verè:* car il est aisé de calomnier un homme, & de lui imputer des vices qu'il n'a point. DAC.

71 CAUSA FUIT PATER HIS] Comme s'il disoit : Mon pere, qu'on appelle toûjours Affranchi, &c. DAC.

71. *Caussa fuit pater his.*] Pour *horum caussa fuit.* C'est le régime d'atribution. Ce morceau, où Horace parle de l'éducation qu'il a receue de son pere, est d'une grande beauté, & lui fait beaucoup d'honeur. La reconoissance étoit juste, mais un fils bien né ne peut guére la pousser plus loin. C'est un agréable épisode, qui fait bien voir que la noblesse des sentimens n'est pas toujours atachée à la naissance. SAN.

QUI MACRO PAUPER AGELLO] *Macro agello*, une *petite Terre maigre.* Fabius Maximus avoit dit : *Tum Æneas ægre patiebatur in eum devenisse agrum macerrimum, litoriosissimúmque.* DAC.

72 NOLUIT IN FLAVI] Ce Flavius étoit un Maître qui enseignoit à lire, à écrire, & à compter : & je croi qu'il tenoit son Ecole à Venuse, qui étoit la patrie d'Horace. DAC.

LUDUM] C'est ainsi que l'on appelloit les Ecoles. Terence dans le Phormion :

——— *in ludum ducere & reducere.*

Et : *In quo hæc discebat ludo.* DAC.

72. *In Flavî ludum.*] Ce Flavius étoit maitre d'école à Vénôse, il enseignoit seulement à lire, à écrire, & à compter. Beaucoup d'enfans d'honêtes familles aloient à cette école. Les grans centurions, *magni centuriones*, étoient les capitaines des premieres compagnies. Ces oficiers n'étoient que pour l'infanterie. On les apeloit *primi hastati*, *primi principes*, ou *primipili*, selon les troupes qu'ils commandoient. SAN.

73 MAGNIS E CENTURIONIBUS] Le Centurion étoit proprement le Capitaine d'une Compagnie de cent hommes de pied. Et quand ces Compagnies furent reduites à soixante hommes, les Capitaines ne laisserent pas de retenir le nom de Centurions. Mais ici il est question de savoir ce qu'Horace a entendu par *Magni Centuriones.* Je suis persuadé, qu'il désigne par-là les Capitaines des premieres Compagnies des Bataillons, les Capitaines qui étoient proprement appellez *Primopili.* Ils avoient une autorité presque égale à celle des Tribuns.

I's commandoient aux Centurions des autres Compagnies, & ils avoient cet avantage, que quand ils changeoient de Corps, ils conſervoient toujours leur rang : & l'on ne pouvoit leur donner que les premieres Compagnies des Corps où ils entroient. Cela étoit donc bien ridicule, que des gens de cette maniere ne fiſſent apprendre à leurs enfans qu'à *compter*, parce qu'alors, comme aujourd'hui, c'étoit le chemin le plus court pour amaſſer des richeſſes. DAC.

74 LÆVO SUSPENSI LOCULOS TABULAMQUE LACERTO] L'avarice de ces Centurions étoit ſi grande, que non ſeulement ils ne faiſoient apprendre à leurs enfans qu'à compter, mais ils ne leur donnoient pas ſeulement un valet, pour leur porter la bourſe des jettons & le porte-feuille : Au lieu qu'Horace avoit pluſieurs valets, &c. On n'avoit jamais bien expliqué la penſée d'Horace. *Lævo lacerto ;* parce que c'eſt toûjours le bras gauche qui eſt chargé. Callimaque a dit de même d'un jeune homme qui alloit à la Sale des Exercices, & qui portoit ſa phiole d'huile, comme c'étoit la coutume :

Καὶ ῥα παρὰ σκαιοῖο βραχίονος ἔμπλεον ὄλπιν.

Il portoit à ſon bras gauche ſa phiole pleine d'huile. DAC.

75 OCTONIS REFERENTES IDIBUS ÆRA] Ce paſſage eſt plus difficile qu'il ne paroît, & je n'ai vû perſonne qui l'ait bien expliqué. Horace dit, que les enfans de ces grands Centurions portoient tous les jours à l'Ecole la ſupputation des intérêts que chaque ſomme prêtée pouvoit porter tous les quinze jours. J'ai remarqué ſur l'Ode II. du Liv. V. qu'on prêtoit l'argent par mois, que l'intérêt étoit payé le jour des Calendes, & que les uſuriers, qui vouloient avoir double profit, ne prêtoient leur argent qu'au demi mois, c'eſt-à-dire juſqu'au jour des Ides ; parce que fort ſouvent des Calendes aux Ides le change doubloit de moitié, & de quatre il venoit à huit pour cent. Les enfans donc de ces Centurions apprenoient à ſupputer le profit qu'ils pourroient faire un jour de leur argent, depuis le premier juſqu'au quinze de chaque mois. *Æra*, les intérêts. *Octonis Idibus*, tous les jours des Ides, qu'il appelle *Octonas*, parce qu'elles étoient toûjours juſtement huit jours après les Nones, comme je l'ai expliqué ailleurs. Ceux qui ont voulu entendre ce vers du payement du Maître, devoient faire voir, qu'on payoit alors les Maîtres par mois, comme cela ſe pratique aujourd'hui, & que ce mois étoit même payé le jour des Ides. DAC.

75. *Octonis referentes idibus æra.*] Les ides ſont apelées *Octonæ*, parce qu'elles venoient huit jours après les nones. On a propôſé pluſieurs explications de ce paſſage. Celle que j'ai ſuivie eſt ſans comparaiſon la plus naturelle. Les anciens nous mar-

marquent plusieurs tems où l'on paiioit les maitres. Selon quelques-uns c'étoit au commencement de l'année, selon d'autres c'étoit à la fin. Il y en a même qui ont ataché ce paiement aux grandes fêtes de Minerve apelées *quinquatrus* ou *quinquatria*, & qui commençoient le dix-neuf de Mars. Mais asseurément les derniers se trompent; le *Minerval* que l'on donoit alors aux maitres, n'étoit point un salaire, mais un present purement gratuit. Il y a toute aparence que le tems reglé pour le payement des maitres étoit le jour des ides de chaque mois, & ce sentiment est celui de Gérard Jean Voss, à quoi je ne voi pas qu'on puisse rien opôser de raisonable. Quoique M. Dacier dise qu'il n'a vu persone qui ait bien expliqué cet endroit, le parti qu'il a pris est pourtant celui de plusieurs interprètes qui l'ont précédé, entr'autres de Chabot, de Cruquius, & de Lambin. Mais il n'en est pas plus assuré pour cela. Comment prouvera t-on que *referre æra idibus* signifie *revocare computationem summæ ad idus*, suputer les interests qu'une somme peut produire depuis les calendes jusqu'aux ides ? Voilà une expression bien étrange. A-t-on jamais rien vu de pareil dans toute la Latinité? SAN.

76 SED PUERUM EST AUSUS ROMAM PORTARE] Ce vers prouve, que Flavius n'enseignoit point à Rome. Apparemment c'étoit à Venuse. DAC.

77 ARTES QUAS DOCEAT] Comme la Rhetorique, la Dialectique, la Morale. DAC.

QUIVIS EQUES ATQUE SENATOR] *Quivis*, quel que ce soit, c'est-à-dire le plus grand, le plus illustre. DAC.

79 AVITA EX RE PRÆBERI SUMPTUS] Il auroit cru, que toute cette dépense venoit du bien que m'avoient laissé mes ayeux; & par consequent que j'étois de grande Naissance: car les Esclaves n'acqueroient que pour leurs Maîtres. On n'avoit point du tout compris le sens de ce passage. DAC.

81 IPSE MIHI CUSTOS INCORRUPTISSIMUS] L'on étoit si corrompu à Rome, qu'on avoit toutes les peines du monde à garantir les enfans qu'on envoyoit aux Ecoles publiques. C'est pourquoi on ne les laissoit jamais sortir, qu'ils n'eussent avec eux un garde, une espece de gouverneur, qui étoit proprement appellé *Custos*, & *Rector*. Mais parce qu'il étoit bien difficile de trouver des gens en qui l'on pût se fier, le Pere d'Horace voulut lui-même servir de garde à son fils: sachant bien, que la science ne peut être que malheureuse, quand on l'acquiert aux dépens des mœurs. DAC.

81. *Ipse mihi custos, &c.*] L'atention de ce bon pere est admirable. Il ne se fie à persone pour léducation de son fils. Non content de le mener lui même chés ses maitres, il assiste à toutes les leçons qu'on lui done; car c'est proprement ce que

veut dire *omnes circùm doctores aderat.* Quelle ſujetion ! mais rien ne coute à un pere qui aime véritablement ſes enfans, & qui conçoit de quelle importance il eſt de les bien élever. Oſerai-je le dire ? cet exemple me paroit trop héroïque pour être propôſé. SAN.

83 QUI PRIMUS VIRTUTIS HONOS] Car la chaſteté eſt le fondement de toutes les Vertus, comme l'impureté eſt la ſource de tous les vices. DAC.

85 NEC TIMUIT] Le pere d'Horace en dépenſant tout ſon bien pour l'éducation de ſon fils, ſe mettoit en état de ne pouvoir le faire un jour que Sergent, comme lui. Mais il ne craignoit point ce reproche, & il aimoit mieux lui laiſſer la Vertu ſans bien, que le bien ſans Vertu. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage. DAC.

85. *Nec timuit, &c.*] Quel fond de raiſon, quelle nobleſſe de ſentiment pour un home élevé dans la ſervitude ! Mais il y a des tems où la vertu ſans les avantages de la fortune eſt une reſſource bien foible. Nôtre ſiècle ne ſeroit-il point un de ces tems-là, & ne pouroit-on pas dire aujourdui ce que diſoit autrefois Juvénal ? *probitas laudatur, & alget.* SAN.

86 SI PRÆCO PARVAS] *Præco* étoit proprement une eſpece de Crieur public, dont on ſe ſervoit aux Encans, & *Coactor* étoit le Sergent, ou le Collecteur, qui alloit ramaſſer l'argent des choſes qui avoient été venduës : ce qu'Horace appelle *parvas mercedes ſequi.* Car *merces* eſt proprement le prix de l'achat, comme *pretium*, & en Grec *μισθός.* Il peut ſignifier auſſi *les menus droits* que le peuple payoit aux Fermiers, & les petits profits des Collecteurs, comme M. le Clerc l'a expliqué. Mais jamais il ne peut ſignifier *res venales*, comme le veut M. Maſſon. DAC.

86. *Si præco parvas, &c.*] On apeloit *præco* celui qui faiſoit les encans & propôſoit les enchères. Le nom de *coactor* étoit commun à pluſieurs ſortes d'oficiers ſubalternes qui ramaſſoient les deniers publics. Quand le pere d'Horace amena ſon fils à Rome, il vendit ſa petite métairie de Vénôſe, & acheta une ofice de commis dans la recette des aides ; c'eſt ce que ſignifie *exactionum coactor* dans l'ancière vie d'Horace. *Parva mercedes* ſont ici les revenus & les profits de cet emploi, qui ne pouvoient pas aller bien loin. On peut auſſi entendre par ces mots les impots qui ſe levoient ſur les menues denrées. SAN.

87. *Ad hæc.*] C'eſt à dire, *propter hæc.* Nôtre poète s'eſt encore ſervi plus d'une fois de la même expreſſion. Ceux qui liſent *ob hoc* ne remontent guére plus haut que les éditions. La leçon que j'ai ſuivie eſt apuiée ſur de bons manuſcrits, & d'excellens critiques l'ont rétablie dans le texte. SAN.

89 NIL ME POENITEAT SANUM PATRIS HUJUS] Les pre-

premiers Latins se sont servis du verbe *pœnitere*, pour dire *n'être pas content.* Terence, Heautontim.

—— *Quantum hic operis fiat pœnitet.*

„ Je ne suis pas content du travail que l'on fait ici. DAC.

90. *Dolo factum esse suo.*] Pour *suo damno factum esse, sibi fraudi fuisse.* SAN.

93 ET VOX ET RATIO] *Vox*, les paroles, *ratio*, les sentimens. DAC.

NAM SI NATURA JUBERET] Rien n'est plus honnête que tout ce qu'Horace dit ici de son pere; Mais il faut avouer aussi qu'il auroit poussé bien loin l'ingratitude, si l'ambition lui avois fait mépriser un pere qui lui avoit donné une si belle éducation. DAC

96 HONESTOS FASCIBUS ET SELLIS] Comme les Consuls, les Preteurs, les Ediles, &c. *Honestos fascibus & sellis*, comme dans Saluste : *Sed quod non dignos homines honore honestos videbam.* DAC.

99 MOLESTUM] Pesant, difficile à porter. DAC.

101 ATQUE SALUTANDI PLURES] Pour être assuré de leurs suffrages dans les occasions. DAC.

102. 103 RUSVE PEREGREVE EXIREM] *Rus*, à la campagne, autour de Rome. *Peregre*, au loin : car *peregre* suppose un voyage, & non pas une promenade. J'ai compris l'un & l'autre sous le mot de *campagne.* DAC.

103 PLURES CALONES] *Calones*, sont proprement des valets d'armée. Voyez Festus. DAC.

103. *Calones.*] Ce nom signifie proprement les goujats d'armée : ici ce sont les plus bas domestiques, comme les palfreniers, les marmitons, *&c.* Voiés le 42 vers de l'épitre *Villice sylvarum.* SAN.

104 DUCENDA PETORRITA] *Petorritum*, est un carrosse à quatre rouës. On veut que ce soit un mot Gaulois; mais il est purement Grec Eolien, πετόρες, qui signifie *quatre.* Les Gaulois l'ont eu de ceux de Marseille, qui étoit Colonie Eolienne. DAC.

104. *Petorrita.*] C'étoit dit-on une sorte de char à quatre roues, qui étoit propre des Belges. On ajoute que son nom est Grec & qu'il vient des Phocéens de Marseille. Mais il y a plus d'aparence qu'il est purement Gaulois. PE'TEN-RIDOM signifie encore aujourdui la même chose en Flamand. *Curtus mulus* est un mulet, à qui l'on a coupé la queue ; Properce dit dans le même sens, *curto lustra novantur equo :* & *mantica* est la même chose qu'*hippoperæ* de Sénèque, une male, une valise, des bougettes. SAN.

NUNC MIHI CURTO IRE LICET MULO] Il ne dit pas

sur

ſur un cheval, mais *ſur un mulet* : car les mulets étoient beaucoup moins eſtimez que les chevaux, & ce n'étoit pas la monture des honnêtes gens. C'eſt pourquoi Ciceron raille Petus dans la Lettre XVIII. du Livre IX. *Potes mulo iſto, quem tibi reliquum dicis eſſe, quum Cantherium comediſti, Romam pervehi.* „ Vous pouvez aller à Rome ſur le mulet qui vous eſt „ reſté, puiſque vous avez mangé votre cheval." Horace donc trouve cette commodité dans ſa condition, qu'il peut aller par tout ſur un mulet, & même ſur un mulet écourté. Car *curto mulo*, eſt comme dans Properce *curto equo*, un cheval à qui l'on a coupé la queuë. DAC.

106 MANTICA CUI LUMBOS] Il a imité ce vers de Lucilius :

Mantica Cantherii coſtas gravitate premebat.

Horace prend plaiſir à ſe vanter ici d'une choſe que de fort honnêtes gens avoient faite avant lui. Caton le Cenſeur alloit toûjours ſur un cheval, avec ſa valiſe derriere lui. Ce qui fait faire cette reflexion à Seneque, dans ſa Lettre 88. *O quantum erat ſeculi decus, Imperatorem triumphalem, Cenſorium, & , quod ſuper omnia hæc eſt, Catonem, uno caballo eſſe contentum, & ne toto quidem ; partem enim ſarcinæ ab utroque latere dependentes occupabant.* „ Quelle gloire n'étoit-ce point „ pour ce ſiecle-là qu'un General d'Armée qui avoit triomphé, „ un Cenſeur, & ce qui eſt encore plus que tout cela, Caton „ lui-même, ſe contentât d'un cheval qui n'étoit pas même „ tout pour lui : car ſa valiſe en occupoit une partie." DAC.

ATQUE EQUES ARMOS] Il veut donner l'idée d'un méchant Cavalier : c'eſt pourquoi je l'ai exprimé dans ma traduction. Horace dit ceci en plaiſantant. DAC.

106. *Atque eques armos.*] Horace n'a point voulu ſe doner pour un mauvais cavalier. Il avoit apris à l'armée & dans ſes voiages à ſe tenir à cheval. Mais comme il étoit fort chargé d'embonpoint, le petit mulet, qui le portoit avec ſa valiſe, ne devoit pas être trop à ſon aiſe. Le poète le marque expreſſément en diſant *onere*, qui convient également à la valiſe & au cavalier. SAN.

107 OBJICIET NEMO SORDES MIHI] On ne s'eſt point attaché à montrer la ſuite du raiſonnement d'Horace, & c'eſt pourtant ce qu'il y a de plus neceſſaire. Il vient de dire, que s'il étoit né d'un Pere Preteur, ou Conſul, il ſeroit obligé de faire une dépenſe proportionnée à ſa qualité. Mais que n'étant qu'un ſimple Particulier, il a la liberté d'aller ſeul, & de porter lui-même ſa male ſur ſon mulet. *Car*, dit-il, *Tullius, jamais on ne me reprochera cette ſordide avarice que l'on vous reproche : Je vis d'une maniere proportionnée à l'état où je ſuis;*

Mais-

Mais vous qui êtes Preteur, vous deshonorez cette Charge par la maniere dont vous vivez. C'eſt le même Tullius dont il a été déja parlé. DAC.

108 CUM TIBURTE VIA] *Via Tiburis*, & *Tiburtina*, étoit un des plus grands chemins de Rome, & des plus frequentez. Il commençoit à la Porte-Eſquiline, & menoit à *Tibur.* DAC.

108. *Tiburte viâ.*] On diſoit *Tiburs* pour *Tiburtinus.* Le chemin de Tivoli commençoit à la porte Eſquiline. SAN.

109 LASANUM PORTANTES OENOPHORUMQUE] *Laſanum* ſignifie un pot de chambre & une marmite. Les Interpretes l'ont pris ici dans le premier ſens. Mais ils ſe trompent aſſurément. Tullius étoit d'une avarice ſi ſordide, que quand il alloit en voyage, il faiſoit porter par ſes valets toute ſa proviſion, juſqu'à ſa baterie de cuiſine; pour n'être pas obligé de prendre quelque choſe dans les cabarets, ni à la dinée, ni à la couchée. Dans ce deſſein, le pot de chambre étoit entierement inutile; mais la marmite ne l'étoit pas. Je ne croi pas que cela ait beſoin d'autre preuve. Perſe a imité ce paſſage dans la Satire V.

Jam pueris pellem ſuccinctus & œnophorum aptas.

Pellis eſt ici ce qu'on appelloit proprement *ſegeſtre*, une grande couverture, qui au commencement étoit faite de nate, & qu'on fit en ſuite de cuir. On s'en ſervoit pour enveloper le bagage. Dans cette couverture étoit la proviſion & tout ce qu'il faloit pour la faire cuire. DAC.

OENOPHORUMQUE] 'Οἰνοφόρον, vaiſſeau à porter le vin. DAC.

109. *Laſanum portantes œnophorumque.*] Horace met un vâſe de cuiſine, *laſanum*; & un vâſe de table, *œnophorum*, pour marquer les proviſions de bouche & la vaiſſelle. Tillius, pour éviter la dépenſe dans les auberges, faiſoit porter avec lui tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa nourriture & pour celle de ſes gens. SAN.

110. *Hoc ego commodiùs, &c.*] C'eſt à dire; *ſic ego commodiùs vivo quàm tu & quàm mille alii.* SAN.

111 MILLIBUS ATQUE ALIIS] Lambin accuſe Horace de n'avoir pas ſû le Latin, s'il a écrit *millibus atque aliis*, mais il aſſure, qu'il faut corriger *multis atque aliis.* Cette critique eſt très-mal fondée. Horace a dit *millibus atque aliis*, comme Virgile *millibus è multis*, & comme Callimaque *μυρία πάντα.* DAC.

113 FALLACEM CIRCUM] Le grand Cirque, entre le Mont-Palatin & le Mont-Aventin. Il l'appelle *fallacem*, trompeur, parce que c'étoit le lieu où ſe tenoient d'ordinaire les Aſtrologues, les Diſeurs de bonne avanture, les Expliqueurs de ſonges, & autres impoſteurs. Ennius:

Non

Non de Circo Astrologos, &c.

Peut-être aussi l'a-t'il appellé *trompeur*, à cause des boutiques de Marchands dont ce Cirque étoit environné. DAC.

113. *Circum.*] Il faut entendre le grand Cirque, qui étoit entre le mont Palatin & le mont Aventin. Il en a été parlé sur les odes. SAN.

VESPERTINUMQUE PERERRO] Il dit, qu'il alloit le soir à la Place Romaine, parce que c'étoit la promenade ordinaire du peuple & de tous les badauts, qui trouvoient-là de quoi s'amuser: car elle étoit entourée de boutiques de Marchands, & de Portiques, & ornée de plusieurs statuës. Il y avoit d'ordinaire des Bâteleurs & des Devins. Il paroît par un passage de Petrone, que l'on y portoit vendre sur le soir tout ce qui avoit été volé. DAC.

114 ASSISTO DIVINIS] Il dit, qu'il écoutoit les Devins, qu'il s'arrêtoit à les entendre comme les badauts. Car il n'est pas question ici de Sacrifices ni de Religion. DAC.

115 LAGANIQUE CATINUM] *Laganum*, étoit proprement une espece de gâteau, fait avec de l'huile, de la farine, & du miel. Lambin aimoit mieux lire *lachanique catinum* un plat d'herbes. *Lachanum*, *olus*. Cela n'est pas fort important. DAC.

CATINUM] Proprement un plat potager. Varron: *Vasa in mensa escaria, ubi pultem aut jurulenti quid ponebant, à capiendo catinum nominaverunt, nisi quod Siculi dicunt κάτανον, ubi assa ponebant.* DAC.

115. *Laganique catinum.*] C'étoit une espèce de gateau fait avec de la farine, de l'huîle, & du miel. SAN.

116 LAPIS ALBUS] Une petite table de marbre blanc, qui n'avoit qu'un pied, qui étoit quarrée & longue, dont ils faisoient le buffet. Cette table étoit appellée proprement *cartibulum*. Varron, dans le IV. Liv, de la Langue Latine: *Altera vinaria mensa erat lapidea, quadrata, oblonga, una columella: vocabatur cartibulum.* Varron dit *altera mensa*, parce qu'ils avoient une autre espece de buffet qu'ils appelloient *cillibantum*: c'étoit une table ronde qui étoit aussi appellée *delphica*. Ils avoient encore un troisiéme buffet, qui étoit une table pour mettre les cruches: on l'appelloit *Urnarium*. Pour leur table à manger, elle étoit appellée *escaria*, & *cibilla*. Elle étoit d'abord quarrée, dans la suite on la fit ronde, comme la table des Grecs, qui au commencement avoit été un quarré long, comme cela paroît par Homere. DAC.

116. *Lapis albus.*] C'étoit aparemment de cette pierre blanche de Tivoli, dont Horace avoit fait bâtir sa maison de campagne. SAN.

117 Po-

117 POCULA CUM CYATHO DUO SUSTINET] *Cyathus* étoit proprement un petit vase dont on se servoit pour puiser l'eau & le vin dans les cruches * & pour les verser dans les tasses * : & c'étoit le même que les Latins appelloient *simpulum*. Mais il est question de savoir ici pourquoi Horace a dit *pocula duo*. C'est parce que l'on mettoit toûjours sur le buffet deux coupes pour chaque Convive: une pour le vin, & l'autre pour l'eau. Horace étoit seul : il avoit donc deux coupes. Agretius marque fort bien cette coûtume, quand il écrit : *Jubeo promis utrosque binos ut habeam ; quia in Delphica comparia vasa semper sunt. Unde ipse Cicero dicebat, scyphorum paria complura.* On peut voir ce qui a été remarqué sur le XII. vers de l'Ode XIX. du Liv. III. DAC.

ASTAT ECHINUS, VILIS CUM PATERA GUTTUS] Ce vers a fait de la peine à tous les Interpretes, & ils ne l'ont jamais bien expliqué. *Echinus*, est proprement ce qu'on appelloit *polubrum*, un bassin à laver les mains, & *guttus* est la même chose qu'*Epichysis*, une petite urne à col étroit, d'où l'on versoit l'eau dans le bassin. Fabius Pictor a expliqué cette coûtume dans le Livre XVI. *Aquam manibus pedibúsque dato : polubrum sinistra manu teneto, dextra vasum cum aqua.* Les Latins avoient pris des Grecs cette coutume, de laver les mains avant le repas. Car Homere dit dans le I. Livre de l'Odyssée :

> Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
> Καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος
> Νίψασθαι ———

Une servante verse de l'eau d'une aiguiere d'or, dans un bassin d'argent, pour donner à laver. Πρόχοος est *guttus*, *epichysis*, aiguiere, λέβης *pollubrum*, *Echinus* bassin. Il ne reste plus qu'à savoir de quel usage est ici *patera*. Cela n'est pas bien difficile, & il ne faut pas être fort versé dans l'antiquité, pour savoir, que la table des Anciens n'étoit jamais sans une espece d'assiete creuse, pour faire les libations. Virgile:

> ——— *patera libamus & auro.*

Car c'étoit la même dont on se servoit dans les Sacrifices publics. Varron : *Et in sacrificando Deis, hoc poculo Magistratus dat Deo vinum.* On s'en servoit aussi pour offrir aux Dieux les premices de viandes. On peut voir les Remarques sur l'Ode XVI. du Liv. II. & c'est ce qui nous fait entendre ce beau passage de Ciceron, dans le second Liv. *De Finibus bon. & mal. Atque reperiemus asotos primum ita non religiosos, ut edant de patella.* „ Et nous trouverons des gloutons si peu „ scrupuleux, qu'ils mangeront même la viande qu'on aura „ mise sur l'assiete pour l'offrir aux Dieux." Les conjectures

de

de Theodore Marcile ſont inſoutenables. DAC.

117. *Echinus vilis*, *&c.*] On a de la peine à déterminer bien préciſément ce que c'étoit qu'*echinus*, & *guttus*. Je les ai rendus en François par des vâſes de bufet, qui répondent aſſés pour l'uſage aux deux termes Latins. J'ai parlé ailleurs de la terre de Campanie, dont on faiſoit de la vaiſſelle & des vaiſſeaux, qui étoient comme nôtre faience. SAN.

118 CAMPANA SUPPELLEX] La Campanie fourniſſoit à Rome la plus grande partie des vaiſſeaux de terre, qui étoient comme notre fayence. Le buffet d'Horace étoit garni de cette ſorte de vaiſſelle. On peut voir ce qui a été remarqué ſur l'Ode XI. du Liv. IV. Ceux qui n'avoient point de vaiſſelle d'argent, en avoient d'ordinaire ou de terre, ou de cuivre. Varron: *Altera vinaria menſa erat lapidea, quadrata, oblonga, una columella, &c. & in ea, & cum ea ænea vaſa.* DAC.

120 OBEUNDUS MARSYA] Dans la Place Romaine, vis-à-vis des Roſtres, étoit la ſtatuë de Marſyas, auprês de laquelle s'aſſembloient les Juges, les Avocats, & les Parties. C'étoit auſſi le ſéjour ordinaire des Banquiers. C'eſt pourquoi Seneque dit de la fille d'Auguſte: *Quotidianum ad Marſyam concurſum, cum ex adultera in quæſtuariam verſa, jus omnis licentiæ ſub ignoto adultero peteret.* DAC.

120. *Obeundus Marſya.*] On ſait l'aventure du Satire Marſias, qui aiiant oſé défier Apollon, y laiſſa ſa peau. Il avoit une ſtatue dans la place Romaine, vis à-vis des Roſtres. Horace dit plaiſamment que l'atitude de cette ſtatue marquoit dans le Satire un ſentiment d'indignation, de voir un afranchi aſſis au rang des premiers magiſtrats. SAN.

121 QUI SE VULTUM FERRE NEGAT NOVIORUM POSSE MINORIS] La douleur que Marſyas ſouffroit, de voir Novius aſſis au nombre des Juges; ou de lui voir exercer une uſure affreuſe, lui faiſoit oublier tout le mal qu'il ſoufiroit, d'avoir été écorché par Apollon. C'eſt un trait de Satire bien piquant: Et cela eſt d'autant plus heureux, que la ſtatuë de Marſyas avoit une main levée. Horace explique ce geſte, comme ſi Marſyas vouloit éloigner & repouſſer Novius. On ſait l'Hiſtoire du Satyre Marſyas, qui ayant oſé défier Apollon, à jouër de la flûte, fut vaincu, & enſuite écorché tout vif par le vainqueur. DAC.

* 122 AD QUARTAM JACEO] Après avoir dit qu'il va ſe coucher, *eo dormitum*, il marque le temps de ſon lever, *ad quartam jaceo. Je ſuis au lit juſqu'à dix heures.* Mais ce n'étoit nullement en lui un eſprit de debauche & de pareſſe. C'eſt la coutume de preſque tous les Poëtes. Ils ſe levent tard parce qu'ils travaillent au lit. C'eſt dans le lit que le Grand Corneille a enfanté ces miracles que nous admirons aujourd'hui.

C'eſt

C'eſt dans le lit que la Fontaine a compoſé la plûpart des fables qui le rendent immortel. Horace faiſoit de même, il mettoit tout ce temps-là à profit. Comme il nous apprend dans la Sat. IV. du Liv. I.

—— *Neque enim cum lectulus aut me*
Porticus excepit, deſum mihi. * DAC.

122. *Ad quartam jaceo.*] J'ai de la peine à croire qu'Horace dormît régulierement juſqu'à dix heures, lui qui dans l'épitre à Scéva regarde comme une marque de moleſſe de ſe lever à ſept heures. Il paroit par quantité de paſſages des anciens qu'ils étoient dans un uſage aſſés ordinaire de lire & d'écrire avant que de ſortir du lit, & nôtre poète dit ailleurs qu'il étoit éveillé avant le jour & qu'il demandoit auſſi-tôt ſa plume, ſon papier ſon porte-feuille: *priùs orto ſole vigil, calamum & chartas & ſcrinia poſco.* C'eſt au vers 112 de l'épitre à Auguſte. SAN.

AUT EGO LECTO, AUT SCRIPTO] *Lecto* pour *lectito*; *ſcripto* pour *ſcriptito.* Il y en a qui ont cru, que c'étoient des ablatifs, *lecto aut ſcripto, quod me juvet ungor olivo.* „ Après „ avoir lû ou écrit, je me fais froter d'huile." Le premier eſt plus naturel. Ciceron décrit preſque un même genre de vie dans la XX. Lettre du Liv. IX. *Ubi ſalutatio defluxit, Literis me involvo, aut ſcribo, aut lego. Veniunt etiam qui me audiunt quaſi doctum hominem, quia ſum paulo quam ipſi doctior. Inde corpori omne tempus datur.* „ Quand ceux qui „ me ſont venu voir s'en ſont allez, je m'applique à l'étude, „ j'écris ou je lis. Il vient auſſi des gens m'entendre comme „ un ſavant homme, parce que j'en ſai un peu plus qu'eux. „ Tout le reſte de la journée je le donne au ſoin du corps. DAC.

123. *Lecto aut ſcripto.*] M. Dacier n'a pas fait ici un choix heureux, il a juſtement rejeté la ſeule bone explication qui puiſſe convenir à cet endroit. *Lecto* & *ſcripto* ne ſauroient être autre chôſe que le dernier cas des participes *lectus* & *ſcriptus.* I faut être dans une grande diſtraction deſprit, pour ne pas reconoitre cette maniere de parler, dont les grammairiens nous ont ramaſſé un grand nombre d'exemples tirés des meilleurs auteurs. Nous avons vu de même dans la premiere ſatire *parto quod avebas*; c'eſt à dire, *poſtquam peperiſti, ſeu adeptus & conſequutus es, quod petebas.* *Lecto aut ſcripto* veut donc dire ici *poſtquam legi aut ſcripſi*, comme je l'ai rendu dans la traduction. Dire que *lecto* & *ſcripto* ſont formés par contraction pour *lectito* & *ſcriptito*, c'eſt introduire dans la langue Latine deux mots qui n'y ont jamais été, c'eſt doner à Horace un langage barbâre. SAN.

124 NON

124 NON QUO FRAUDATIS IMMUNDUS NATTA LUCERNIS] *Natta* étoit un surnom d'une des branches de la famille des Pinariens, qui étoient divisez en *Mamertins*, en *Nattæ* & en *Rufi*. Ils étoient tous Patriciens. Ciceron parle d'un L. Natta qu'il appelle *un jeune homme de grande Naissance. Summo loco natum adolescentem.* Ce fut un des principaux heritiers de Jule Cesar. Horace accuse ici quelqu'un de cette famille de la plus infame avarice dont on ait oui parler. Car il lui reproche, qu'il prenoit dans les lampes de sa maison l'huile dont il se frotoit. Theophraste dans ses Caracteres n'oublie pas cette marque d'un naturel horriblement avare : Ἐλαίῳ σαπρῷ ἐν βαλανείῳ χρῆσθαι. DAC.

Ungor olivo.] J'ai dévelopé le sens de ces deux mots, comme la suite le fait entendre. On ne sait qui étoit Natta, dont il est parlé dans le vers suivant. Ce surnom étoit ataché à une branche de la maison Pinaria. SAN.

125 AST UBI ME FESSUM SOL ACRIOR] Il ne faut pas entendre ces deux vers d'une certaine heure du jour, mais d'une saison. Horace dit, que quand le Soleil devenu plus ardent, l'avertit, qu'il faut se baigner, il se garantit par le bain des ardeurs de la Canicule. Il nous apprend par-là une particularité fort remarquable, qu'il ne se baignoit d'ordinaire que pendant les grandes chaleurs. Dans les autres temps, il se contentoit de se faire froter d'huile, & peut être même d'un demi bain, pour se décrasser, & pour ôter la sueur & la poussiere. En quoi il imitoit la temperance des premiers Romains, dont parle Seneque à l'occasion de Scipion l'Afriquain, dans l'Epître 86. du Livre XIII. *Imo si scias non quotidie lavabatur: nam, ut aiunt, qui priscos mores urbis tradiderunt, brachia & crura quotidie abluebant, quæ scilicet sordes opere collegerant, cæterum toti nundinis lavabantur.* Cela n'empêchoit pas qu'il ne se baignât les jours de Fête & les jours qu'il devoit aller souper chez ses Amis. Mais il parle ici d'une regle ordinaire de vie, qui s'observe tous les jours, pendant un certain temps, &c. Ceux qui ont expliqué ces deux vers d'une certaine heure du jour, se jettent dans un embarras dont ils ne sauroient sortir. DAC.

125. *Ast ubi me fessum, &c.*] Il faut entendre ces deux vers d'une certaine heure du jour. Horace décrit ici la vie ordinaire qu'il menoit à Rome dans le cours de l'année, & il distingue ses ocupations selon les diférentes heures de la journée. M. Dacier a manqué absolument le sens du poëte. Il s'est imaginé que *sol acrior* avoit raport à la canicule, & il a fait à cette ocasion une remarque bien singuliere, savoir qu'Horace ne se baignoit d'ordinaire que dans cette saison. Rien n'est moins fondé que ces deux points. Nous alons voir ce qui l'a trompé.

Sol

Sol acrior a ici le même ſens que *ſol grāvis* dans la ſatire *Unde & quo Catius?* v. 23. SAN.

* 126 FUGIO RABIOSI TEMPORA SIGNI] Je ne croi pas qu'il y ait dans les anciens aucun paſſage où aucun MS. ait preſenté une leçon ſi differente & ſi éloignée du texte que celle que preſente ici le MS. dont Cruquius a parlé. *Codex Blandinius antiquiſſimus*, dit-il, *habet*

—— *Fugio Campum luſumque trigonem.*

„ Je fuis le Champ de Mars & le jeu de la paume". M. Bentlei n'a pas manqué d'embraſſer cette correction. Auroit-il rejetté une leçon ſi extraordinaire & qui ne conſerve aucun veſtige du texte? Je ſai bien que Martial parle de ce jeu *trigo* dans pluſieurs de ſes épigrammes. Mais dans les anciens on ne trouve rien qui prouve que ce mot fût connu du temps d'Auguſte ; au contraire il ſeroit aiſé de prouver que le mot *Trigo* & le lieu où on jouoit ce jeu & qui étoit ainſi appellé parce qu'il étoit diſpoſé en triangle, ne commencerent à être connus que long-temps après Horace. Je croi donc que cette leçon, *Fugio campum luſumque trigonem*, eſt l'ouvrage de quelque Ecolier, qui ſur ces paſſages de Martial avoit effacé l'ancienne leçon du texte & placé cette belle érudition. Il ne faut même que prendre garde à ce que Cruquius ajoûte : *Sed ſuppoſita ſunt puncta, vulgataque lectio eſt adnotata.* Quelque Sçavant avoit marqué des points ſous cette leçon ſi bizarre, & avoit rétabli l'ancienne leçon, *Fugio rabioſi tempora ſigni*, qui eſt la ſeule bonne & qui ſent le genie d'Horace. Ma remarque precedente leve à mon avis toutes les difficultez. * DAC.

126. *Fugio campum, luſumque trigonem.*] Les grammairiens ne trouvant aparemment que le commencement de ce vers dans leurs manuſcrits, parce que le reſte avoit échapé aux copiſtes; ils n'ont point douté que *ſol acrior* du vers precedent ne ſignifiât la canicule, & comme Horace a dit ailleurs *rabiem canis* en parlant de ce ſigne, ils ont cru bien faire de former de cette expreſſion la périphrâſe *rabioſi tempora ſigni*, pour remplir la lacune & pour ſervir d'explication à *ſol acrior.* Un des meilleurs & des plus anciens manuſcrits, *vetuſtiſſimus optimuſque codex*, dit M. Bentlei, nous a conſervé une leçon bien diférente, qui a tout l'air d'être la ſeule véritable, & qui ne ſauroit guére venir que de la main même du poète. Je n'ai point fait dificulté de la recevoir dans le texte après deux habiles critiques, qui ne ſe trouvent ordinairement d'acord que dans les points qui excluent toute conteſtation. Ce vers fait entendre pourquoi Horace a dit *ungor olivo* dans le vers précédent. *Campus* eſt le champ de Mars, & *luſus trigon* eſt le jeu de la paume, apelé autrement *pila trigonalis*, parce que les joueurs faiſoient entr'eux

tr'eux un triangle. Martial en a parlé en plus d'un endroit. Nous avons remarqué ailleurs que Mécène aimoit la paume, & qu'il menoit quelquefois Horace au champ de Mars, pour jouer avec lui. Voiés ce que nous dirons encore ſur ce jeu dans l'*Art Poetique*, v. 379. SAN.

127 PRANSUS NON AVIDE] C'etoit la coutume des Romains, de ne faire qu'un repas, qui étoit le ſouper; Mais pour n'être pas à jeun tout le jour, ils mangeoient d'ordinaire un morceau de pain ſec, ou quelques fruits à dix heures du matin, ou à midi. On peut voir les Remarques ſur la I. Ode du Livre I. DAC.

127. *Pranſus non avidè.*] Les Romains ne faiſoient proprement qu'un repas, qui étoit le ſoir. Ce qu'ils apeloient *prandium* étoit un déjeuner très leger, où ils ne mangeoient qu'un morceau de pain ſec, ou quelques fruits. SAN.

QUANTUM INTERPELLET] Mot à mot: *autant qu'il en faut, pour m'empêcher d'être tout le jour l'eſtomac vuide. Interpellet, impediat, &c.* DAC.

Quantum interpellet inani ventre diem durare.] C'eſt à dire, *quantum ſatis eſt, ut impediat, quo minùs durem jejunus totâ die.* Cette conſtruction n'eſt pas comune, cependant *interpellare* y conſerve ſa ſignification ordinaire. SAN.

128 DOMESTICUS OTIOR] Il fait, & ne fait rien. La force de ces deux mots ſe peut beaucoup plus ſentir qu'exprimer. Heureux ceux qui ſavent imiter cette oiſiveté d'Horace. DAC.

128. *Hæc eſt vita ſolutorum, &c.*] Horace a bien raiſon de vanter ſon bonheur. Quel contraſte! D'un côté la vie gênante & tumultueuſe des Grans, que l'ambition traine comme des eſclâves enchainés au char de la Fortune: de l'autre la vie libre & tranquile d'un ſimple particulier, qui goûte dans la médiocrité de ſa condition un repos ſans ennui, des plaiſirs ſans inquiétude; & qui trouve dans ſon travail même un délaſſement utile & agréable. SAN.

130 HIS ME CONSOLOR] Je me conſole par-là de tout ce que vous dites de moi, en m'appellant fils d'Affranchi, &c. DAC.

130. *His me conſolor, &c.*] Le poète finit par ce qui a été le principal ſujet de ſa pièce, & il dit que tout fils d'afranchi qu'il eſt, il ſe trouve cent fois plus heureux que s'il étoit iſſu d'une des plus illuſtres familles de Rome. Dite cela à la plupart de nos grans ſeigneurs, ils n'en croiront rien. Mais cet aveuglement-là même eſt peut-être le plus grand malheur de leur état. *Quæſtor*, étoit comme le tréſorier général de la république. La queſture eſt ici pour toutes les charges les plus conſidérables; c'étoit comme le premier degré, pour parvenir aux au-

autres. Ceux qui lisent *fuissent* au dernier vers, ne conoissent pas les manieres d'Horace, & font une construction vicieuse en joignant *quæstor* avec *fuissent*. SAN.

VICTURUS SUAVIUS] Car notre bonheur ne dépend entierement que de nous-mêmes. Ce qui est hors de nous n'y peut presque point avoir de part. DAC.

131 QUÆSTOR] Questeur, c'est-à-dire *Thresorier*. Ces Charges de Thresoriers, étoient beaucoup plus considerables sous Auguste, qu'elles n'avoient été avant lui. DAC.

* FUISSENT] M. Bentlei lit *fuisset*, comme il y a dans quelques MSS. & cela à cause de *Quæstor*. *Fuissent*, dit-on, ne peut pas aller avec *Quæstor*. Mais *fuisset* ne peut pas aller non plus avec *pater*, *avus*, *patrunsque*. *Quæstor* s'applique separément à chacun. Ainsi *fuissent* est la veritable leçon. * DAC.



SATIRA VII.

*P*ROSCRIPTI *Regis Rupili pus atque venenum*
Ibrida quo pacto sit Persius ultus, opinor
Omnibus & lippis notum & tonsoribus esse.
Persius hic permagna negotia dives habebat
Clazomenis, etiam lites cum Rege molestas:
Durus homo, atque odio qui posset vincere Regem:
Confidens, tumidusque, adeo sermonis amari,
Sisennas, Barros ut equis præcurreret albis.
Ad Regem redeo. Postquam nihil inter utramque
Convenit (hoc etenim sunt omnes jure molesti
Quo fortes, quibus adversum bellum incidit: inter
Hectora Priamidem, animosum atque inter Achillem
Ira fuit capitalis, ut ultima divideret mors
Non aliam ob causam, nisi quod virtus in utroque
Summa fuit. Duo si discordia vexet inertes:
Aut

6 *posset qui.* 15 *verset.*

Aut si disparibus bellum incidat, ut Diomedi
Cum Lycio Glauco, discedat pigrior ultro
Muneribus missis.) Bruto Prætore tenente
Ditem Asiam, Rupilî & Persî par pugnat, uti non
Compositus melius cum Bitho Bacchius: in jus
Acres procurrunt, magnum spectaculum uterque.
Persius exponit causam: ridetur ab omni
Conventu: laudat Brutum, laudâtque cohortem.
Solem Asiæ Brutum appellat, stellásque salubres
Appellat comites, excepto Rege: Canem, illum,

20 *Compositi.*



SATIRE VII.

M. DACIER.

JE ne croi pas qu'il y ait un seul Barbier, ni un seul chassieux à Rome, qui ignorent de quelle maniere le mestif Persius repoussa les injures empoisonnées du proscript Rupilius appellé le Roi. Ce Persius, homme riche, faisoit un fort grand trafic à Clazomene, & il avoit un fâcheux procès avec Rupilius. C'étoit un homme têtu à jamais ne démordre, & encore plus acariâtre que ce proscript; avec cela, plein de lui-même, enflé d'orgueil, & si piquant dans ses railleries, qu'il passoit de bien loin les Sisennas & les Barrus. Ces deux Personnages donc ne pouvant être mis d'accord; car ces chicaneurs, comme tous ceux qui sont en guerre, plus ils ont de courage, plus ils sont opiniâtres & acharnez: Par exemple,

Invisum agricolis sidus, venisse. Ruebat
Flumen ut hibernum, fertur quo rara securis.
Tum Prænestinus salso multúmque fluenti
Expressa arbusto regerit convicia, durus
Vindemiator, & invictus, cui sæpe viator
Cessisset, magna compellans voce cucullum.
At Græcus, postquam est Italo perfusus aceto,
Persius, exclamat, Per magnos, Brute, Deos te
Oro, qui Reges consueris tollere, cur non
Hunc Regem jugulas? operum hoc (mihi crede) tuorum est.

28 *multoque.* 34 *consuesti.*



SATIRE VII. (*Sat. II. L. I.*)

Récit du démêlé de Rupilius avec Persius.

LE P. SANADON.

IL n'est persone un peu curieux de nouvelles (1), qui ne sache de quelle maniere le métif Persius repoussa les traits empoisonés du proscrit Rupilius surnomé le Roi. Ce Persius, home riche, & un des plus gros négocians de Clasomène, avoit un fâcheux procès avec Rupilius. Il étoit d'une humeur rude & acariâtre, du moins autant que ce proscrit; avec cela d'une présomtion & d'une vanité insuportables, & si aigre dans ses railleries qu'il passoit de beaucoup les Barrus & les Sisennes (2). Pour

(1) *Les chassieux & les barbiers.*
(2) *Avec des chevaux blancs.*

ple, Hector & Achille, leur haine ne pût jamais être terminée que par la mort; parce qu'ils étoient tous deux d'une valeur au dessus des autres : au lieu que si deux lâches, ou si deux hommes d'un courage inégal, comme Glaucus & Diomede, sont prêts à se batre, le plus lâche, ou le moins courageux, demande le premier la paix, & donne des presens. Ces deux Personnages, dis-je, pour le moins aussi bien accouplez que les Gladiateurs Bitus & Bacchius, prennent le temps que le Preteur Brutus est en Asie, & se donnent le signal du combat. Pleins de fureur, ils se rendent tous deux à l'Audience, où étoit leur champ de bataille : tous deux spectacle risible pour les Assistans. Persius expose le fait: toute l'Assemblée se met à rire. Il louë Brutus & toute sa Cour; Il appelle Brutus le Soleil de l'Asie, & les autres, il les appelle des Astres salutaires. Mais pour Rupilius, il dit, que c'est le Chien, cette Constellation ennemie des Laboureurs. Son discours couloit comme un torrent impetueux que les neiges ont grossi, & où les Bucherons laissent rarement tomber leur coignée. A ces railleries piquantes, & qui couloient de source, le Prenestin répond par des invectives grossieres, tirées du milieu des vignes, comme étant luimême un rude & invincible Vendangeur, à qui les passans avoient souvent été forcez de ceder, après l'avoir chargé d'injures. Mais enfin le Grec, lassé de boire ce méchant vinaigre d'Italie, s'écrie de toute sa force: Brutus, je vous prie par les grands Dieux, vous à qui il est hereditaire de nous délivrer des Rois, pourquoi n'ôtez-vous pas la vie à ce

Roi-

Pour revenir à Rupilius, jamais ni lui ni Persius ne voulurent entendre à un acommodement. Il en est de deux plaideurs comme de deux princes qui sont en guerre, plus ils se sentent de force, & moins ils veulent céder. Les diférens d'Hector & d'Achile ne purent se terminer que par la mort d'un des deux. Pourquoi ? Parce qu'ils étoient l'un & l'autre d'un courage au dessus du commun. Mais si deux lâches prennent querelle ensemble, ou que deux chefs d'une valeur inégale, tels que Diomède & Glaucus, en viennent aux mains ; le plus lâche des premiers ou le moins courageux des derniers prend le parti de se retirer & de faire des presens à son adversaire. Il ariva donc que nos deux champions, aussi bien apariés que les gladiateurs Bitus & Bacchius, entrerent en lice en presence du propréteur Brutus, dans le tems qu'il se rendoit maître de l'Asie. Tous deux s'avancent dans la sale d'audience avec une ardeur, qui atire l'atention de tout le monde. Persius expose le fait, toute l'assemblée se met à rire. Il fait l'éloge de Brutus & sa Cour. Le Préteur est le soleil de l'Asie, & ses courtisans sont autant d'astres salutaires ; excepté Rupilius, qui est comparé à la canicule, cette constellation détestée des laboureurs. Son discours rouloit comme un torent impétueux, qui entraine les plus épaisses forets (1). A ces railleries piquantes, & qui couloient de source, Rupilius opose les invectives les plus grossieres (2), tel qu'un vigneron

(1) *Où l'on ne porte jamais la coignée, c'est à dire d'où les bucherons n'osent aprocher.*

(2) *Tirées de la vigne, c'est à dire telles qu'en disent les vignerons.*

Roi-ci ? Croyez-moi : c'eſt une action qui vous eſt reſervée, & qui doit couronner tous vos grands exploits.

REMARQUES

SUR LA SATIRE VII.

PENDANT qu'Horace étoit Tribun de Soldats à l'armée de Brutus, il y avoit dans la même armée un Rupilius Rex, qui jaloux de ſa fortune, ne ceſſoit de l'appeller *Fils d'Eſclave*. Horace trouve ici le moyen de ſe venger, en décrivant la diſpute que ce Rupilius eut un jour devant Brutus avec un certain Marchand qui negocioit en Aſie. Il jette dans ce conte un ridicule d'autant plus plaiſant, qu'il prend un ton grave & ſérieux, & qu'il donne à cette ſotiſe tout l'air d'une grande affaire, comme s'il s'agiſſoit de raconter le combat d'Achille & d'Hector. Et ce qui augmente la plaiſanterie du conte, c'eſt que ces deux ridicules Champions y ſont finement comparez à ces deux Heros. Il y a beaucoup d'apparence que cette Satire eſt un des premiers Ouvrages d'Horace, qui la fit, ſans doute, ou pendant qu'il étoit encore à l'armée, ou peu de temps après ſon retour. Cela n'a pas beſoin d'être prouvé. DAC.

L'aventure dont parle Horace étant arivée pendant le tems de ſon engagement dans le parti de Brutus, il y a beaucoup d'aparence que cette ſatire fut le premier eſſai de ſa vène; c'eſt à dire qu'il la fit en l'année 712, peu de mois avant la bataille de Philipes. J'en trouve une autre preuve aſſés ſenſible dans la compoſition même de la pièce. Il y a de la naïveté, de la plaiſanterie, de la vivacité: mais elle n'a rien de fort intereſſant, & dans le petit nombre de vers qu'elle contient les négligences y ſont un peu trop fréquentes, comme on le verra dans les remarques ſuivantes. SAN.

1 PROSCRIPTI REGIS RUPILI] Publius Rupilius Rex natif de Preneſte, qui ayant été proſcrit par Auguſte pendant le Triumvirat, ſe retira dans l'armée de Brutus. DAC.

Vers 1. *Proſcripti Regis Rupili.*] Publius Rupilius Rex, natif de Préneſte, s'étoit retiré dans l'armée de Brutus, après avoir été proſcrit par Octavien pendant le triumvirat. Jaloux de la petite fortune d'Horace, qui étoit devenu tribun des ſoldats,

gneron rustre & acoutumé à gourmander les passans, lesquels forcés de céder se vengent en lui disant l'injure la plus sensible à un home d'honeur (1). Enfin Persius après avoir essuié les mauvaises plaisanteries de Rupilius (2); ô Brutus, s'écria-t'il, nom fatal à la roiauté, que n'exterminés-vous encore ce Roi-ci? Je vous en prie au nom des Dieux. Il ne vous manque que cet exploit, pour mettre le comble à vôtre gloire.

(1) *En l'apelant coucou.*
(2) *Après avoir été bien arosé avec du vinaigre d'Italie.*

---

dats, il ne cessoit de lui reprocher la bassesse de son extraction. L'outrage étoit grossier, c'étoit du pus & du venin, comme dit le poète. La vengeance est fine & divertissante, mais non pas moins sensible. SAN.

PUS ATQUE VENENUM] Il appelle *pus* & *venin*, la malignité & la médisance de ce Rupilius. Ou peut-être qu'il dit *Rupili pus atque venenum*, pour *Rupilius plenus puris & veneni*, comme Lucilius a dit:

> *In numero quorum nunc primum Trebelii' multum*
> *Lucii' marcebat febris, senium, vomitus, pus.* DAC.

2 IBRIDA QUO PACTO SIT PERSIUS] *Ibris, ibrida*, est un mot purement Latin. Dans l'Etrurie on appelloit *Umbros*, les Etrangers, ceux qui n'étoient pas du païs. Car *Umber* signifioit *Spurium*, bâtard. Au lieu d'*Umber*, on disoit *Imber*, & *Iber*: d'où l'on à fait *Ibris*, *Ibrida*, *spurius*, mestif, qui est né de deux differentes especes, ou d'un pere étranger ou d'une mere étrangere, comme ce Persius dont la mere étoit Romaine, & le pere étoit Grec. De-là les Romains appelloient *Ibrides* ceux qui, à cause de leur naissance équivoque, n'étoient pas reconnus pour Citoyens. Valere Maxime en parlant de Q. Varius Tribun du peuple, *Q. autem Varius*, dit-il, *propter obscurum jus civitatis Ibrida cognominatus.* DAC.

2. *Ibrida Persius.*] Persius étoit Grec par son pere & Italien par sa mere; c'est pourquoi nôtre poète l'apelle Ibride. Les Romains donoient ce nom à ceux dont les parens étoient de nation ou de condition diférentes. Ils l'étendirent ensuite à

ceux dont la naissance étoit équivoque, comme il paroît par cette troupe d'Ibrides que Martial * done plaisamment à Cinna. J'écris *ibrida* & non pas *hybrida*, & je ne le fais qu'après l'Escale, Vander Béken, Gérard Voss, & M. Dacier. SAN.

ULTUS] *Ulcisci*, repousser, châtier, punir. DAC.

3 OMNIBUS ET LIPPIS NOTUM ET TONSORIBUS] Si cette affaire étoit sûë de tous les Barbiers, pourquoi Horace l'écrit-il donc? C'est ce qui a obligé M. le Févre à corriger.

Omnibus haud lippis notum & tonsoribus esse.

Mais cette correction n'est point necessaire. Ce conte pouvoit être sû dans toutes les boutiques des Barbiers, & être ignoré de tous ceux pour qui Horace l'écrit. D'ailleurs, c'est une façon de parler ordinaire, quand l'on va dire quelque chose qui a fait beaucoup de bruit. DAC.

LIPPIS ET TONSORIBUS] Les boutiques des Barbiers étoient des lieux publics, où le peuple s'assembloit, pour dire & pour entendre des nouvelles. Horace joint ici avec les Barbiers *lippos*, les chassieux, ceux qui ont mal aux yeux, parce que ces gens-là étant d'ordinaire de grand loisir, sont plus curieux que les autres, & plus assidus dans ces lieux-là, où en apprenant toutes les nouvelles qui courent, ils peuvent encore trouver du soulagement. * La conjecture de M. Bentlei qui voudroit lire *omnibus & medicis notum*, est insoutenable. * DAC.

3. *Lippis & tonsoribus.*] C'est un fait, & je l'ai observé cent fois, qu'il n'y a point de gens plus curieux que ceux qui sont incommodés de la vue. Ils veulent tout savoir jusqu'à fatiguer les autres par leur curiosité; comme si la Nature atentive à remplacer ses pertes, emploioit le secours des oreilles pour supléer au défaut des yeux. On met aussi les barbiers au nombre de ceux qui sont curieux de nouvelles, parce que leurs boutiques étoient comme des lieux publics, où se débitoient les anecdotes de chaque quartier. SAN.

4 PERMAGNA NEGOTIA DIVES HABEBAT] Servius, sur le *Grynæus Apollo* du Livre IV. de l'Eneïde, a lû *permagna negotia dives agebat.* C'est ce que nous disons d'un gros Marchand, qu'*il fait de fort grandes affaires.* DAC.

5 CLAZOMENIS] *Clazomenæ*, Ville de l'Asie Mineure, célèbre par le Temple d'Apollon Grynéen, qui etoit auprès. DAC.

5. *Clazomenis.*] Cette ville étoit dans la presqu'île d'Ionie apelée *Myonnesus*, au pié du mont Coricus. C'est aujourdui Vour-

* Martial au l. 6. ep. 39. *Pater ex Marullâ.*

Vourla, vilage de Natolie, à l'entrée de la baie de Smitne, vis à vis de Nova Foquia. C'étoit une ville illustre du tems de la belle Grèce. Auguste en fut le restaurateur. SAN.

6 ATQUE ODIO QUI POSSET VINCERE] *Odium* signifie ici importunité, comme dans l'Hecyre de Terence:

Tundendo atque odio denique effecit.

Et dans le Phormion:

——— *nunquam tu odio me tuo vinces.* DAC.

6. *Odio.*] Les Latins ont dit quelquefois *odium* pour importunité, & *odiosus* pour importun. Lucrèce en parlant d'une femme qui étourdit par son babil, dit *odiosa*, *loquacula.* SAN.

7 CONFIDENS] *Confidens* & *confidentia*, sont ordinairement pris en mauvaise part. DAC.

8 SISENNAS, BARROS] C'étoient les plus grands railleurs de Rome, & les plus piquans. Il a déja été parlé de Barrus. Pour Sisenna, je croi que c'est *Cornelius Sisenna* dont il est parlé dans Dion, qui nous a conservé un mot fort piquant, qu'il dit contre Auguste en plein Senat. Car comme le Senat lui faisoit des reproches de la mauvaise vie de sa femme, *Messieurs*, leur dit-il, *je l'ai épousée par le conseil d'Auguste.* Pour faire entendre, qu'Auguste l'avoit obligé de l'épouser, pour avoir un commerce plus libre avec elle. DAC.

8. *Sisennas*, *Barros.*] Il est parlé dans Dion d'un Cornélius Sisenna, grand railleur, qui n'epargna pas même la persone d'Auguste en plein sénat. Titus Véturius Barrus avoit le même défaut. Ses profusions le ruinerent, & il fut puni de mort, pour avoir corompu une Vestale. SAN.

UT EQUIS PRÆCURRERET ALBIS] C'étoit un proverbe, fondé sur ce que les chevaux blancs passoient pour les plus vîtes. C'est pourquoi aussi Plaute avoit dit *quadrigis albis*, dans l'Asinaria, A. II.

Nam si huic occasioni tempus se subterduxerit,
Nunquam edepol quadrigis albis indipiscet postea.

„ Car s'il laisse passer cette occasion, il ne la ratrapera ja-
„ mais : quand il seroit monté sur un char tiré par des che-
„ vaux blancs. DAC.

Ut equis præcurreret albis.] C'étoit une maniere de proverbe pris de la course des chariots, pour dire remporter l'avantage sur quelcun, parce que les chevaux blancs passoient pour les plus vîtes. Virgile parlant des chevaux de Turnus, dit qu'ils étoient plus blancs que la nège, & qu'ils aloient plus vîte que le vent; *qui candore nives anteirent, cursibus auras.* SAN.

9. *Ad Regem redeo.*] Ne semble-t'il pas qu'Horace se soit

fort écarté ? Cependant il n'a pas encore fait un pas hors de ſon ſujet ; & bien loin d'y revenir, il va commencer à le quiter, pour nous tranſporter au tems de la guerre de Troie. C'eſt ici une des négligences que je trouve dans cette pièce. *Ad Regem redeo* eſt abſolument hors d'œuvre, & pour le bien placer, il faudroit le mettre au commencement du dix-huitième vers, immédiatement avant *Bruto prætore tenente ditem Aſiam.* SAN.

9 POSTQUAM NIHIL INTER UTRUMQUE CONVENIT] Car on avoit tenté inutilement toutes ſortes de voyes pour les accommoder. DAC.

10 HOC ETENIM SUNT OMNES JURE MOLESTI] Le vieux Commentateur a fort mal expliqué ce paſſage. *Jus* ne ſignifie point ici *droit*, *puiſſance.* C'eſt un terme de comparaiſon. Les Latins ont dit *hoc jure*, pour ce que les Grecs diſoient *δίκην.* Mais expliquons ce paſſage à la lettre, car tout ce que j'ai vû de Commentateurs s'y ſont trompez. Voici la conſtruction: *Etenim omnes, quibus adverſum bellum incidit, ſunt moleſti hoc jure quo fortes.* C'eſt-à-dire, *car tous ceux, qui ſont en guerre, ſont opiniâtres & fâcheux à proportion qu'ils ſont braves. Moleſti* & *fortes* eſt dit des mêmes perſonnes. C'eſt le degré de vaillance qui fait le degré d'acharnement ; Horace rend la raiſon de ce qu'il vient de dire qu'on n'avoit pû accorder ces deux Champions, & il prouve ſa raiſon par un exemple. DAC.

10. *Hoc etenim, &c.*] C'eſt à dire tous ceux qui ſont en guerre ſont opiniâtres & fâcheux, à proportion qu'ils ſont braves. *Hoc jure* eſt pour *eâ de cauſſâ*, comme ſi la force donoit le droit de ne point céder. Les huit vers ſuivans contiennent une longue parentèſe, ou plutôt un embaras de pluſieurs parentèſes, qui a cauſé tant de diverſité dans la ponctuation, & que le poète devoit éviter, après avoir dit ; *ad Regem redeo.* SAN.

11. *Bellum incidit.*] Cinq vers après on va encore voir *bellum incidat.* Horace auroit pu mettre un peu plus de variété dans ſes expreſſions. SAN.

12. *Inter Hectora, &c.*] La comparaiſon eſt fort plaiſante. Le poète done à une bagatelle tout l'air d'une afaire ſérieuſe, en comparant ſes deux perſonages aux deux plus grans héros de la guerre de Troie. M. Bentlei a trouvé à redire qu'Horace ait répété deux fois la prépoſition *inter*, il prétend que cette répétition n'eſt point du bel uſage, & il propoſe deux corections pour ſauver l'honeur du poète non ſeulement dans cette ſatire, mais encore dans l'épitre au jeune Lollius, où ſe trouve la même conſtruction. Mais M. Bentlei ſe trompe, & ſa critique eſt contredite par un bon nombre des meilleurs au-

auteurs. Virgile, Tibule, Properce *, Valérius Flaccus, Silius, Claudien, & même Cicéron ont parlé comme Horace. Dans *Priamides* la premiere silabe est brève, & elle n'est alongée ici que par le bénéfice des trois brèves qui se trouvent de suite. Je ne fais cette remarque grammaticale que pour continuer à détruire le faux principe de la quantité arbitraire dans les noms propres, que j'ai déja ataqué plusieurs fois, & dont nos poètes modernes ne cessent d'abuser contre toute sorte de raison. SAN.

12 ANIMOSUM ATQUE INTER ACHILLEM] *Animosus*, *courageux*, *ardent*, *colere*, *implacable*. DAC.

13. *Ut ultima divideret mors.*] Les Latins disoient *mors ultima*, *mors suprema*, *suprema funera*, *fata novissima*, *ultima fata*. Dans ces manieres de parler les adjéctifs ne sont point des épitètes inutiles, elles tiennent lieu des particules modales *ultimò*, *supremò*, *novissimè*. *demum*, *tandem*, *denique*. SAN.

14 VIRTUS] *Valeur*, ἀρετή. DAC.

15 DUO SI DISCORDIA VEXET INERTES] La mort seule peut terminer les querelles des vaillans hommes, d'Hector & d'Achille, de Rupilius & de Persius. Mais si deux lâches, ou si deux hommes d'une inégale valeur, viennent à se batre ensemble, le plus lâche ou le plus foible ne manque jamais de demander la paix, de ceder le champ à son adversaire, & d'acheter même son amitié par des presens, &c. Il ne faut rien changer à ce passage. On ne peut ni ajoûter ni retrancher une lettre sans le gâter. DAC.

15. *Duo si Discordia verset inertes.*] Les poètes Latins, à l'imitation des Grecs, se servoient quelques fois d'*ambo* & de *duo*, pour *ambos* & *duos*. Virgile a dit; *si duo præterea tales Idæa tulisset terra viros:* & Térentien Maure; *hexametros tradit genitos duo prima vetustas.* La leçon que j'ai suivie dans le vers d'Horace est tirée de plusieurs manuscrits de Lambin, & des éditions de M. Bentlei & de M. Cuningam. *Vexet* ne convient pas si bien ici que *verset*. Deux lâches, *inertes*, qui prennent querelle, ne se font pas ordinairement grand mal; ils se pelotent pour ainsi dire, ils se balotent, & puis c'est tout. Horace a dit ailleurs *barbatum amentia versat;* & nous disons de même, sa folie le berce. SAN.

17 CUM LYCIO GLAUCO] Homere décrit dans le IV. Liv. de l'Iliade, la rencontre de Glaucus & de Diomede, qui s'étant joints dans la mêlée, au lieu de se batre, font une recherche exacte de leur origine, & de l'hospitalité que leurs parens

* *At pedibus longè melior Lycus, inter & hostes,*
Inter & arma. Virg. l. 9. v. 556.
Deinde inter matrem Deus ipse, interque sororem. Properce l. 2. el. 23. v. 15. &c.

rens avoient autrefois contractée, & se separent enfin bons amis, après s'être fait des presens. Diomede donna à Glaucus ses armes d'airain, & Glaucus donna à Diomede ses armes d'or. Horace rapporte cet exemple de Glaucus & de Diomede sans aucun égard à la reflexion qu'Homere fait sur cet échange si inégal pour éloigner l'idée désavantageuse qu'il auroit pû donner de Glaucus comme s'il n'avoit donné ses belles armes que par lâcheté, car il dit en propres termes que dans ce moment Jupiter *éleva le courage à ce jeune Prince*, de maniere qu'il ne voulut pas se laisser surpasser en generosité. On peut voir ce qui a été remarqué sur la Poetique d'Aristote. DAC.

LYCIO GLAUCO] Bellerophon fils de Glaucus, & petit-fils de Sisyphe, ayant été envoyé en Lycie, y épousa la fille du Roi Jobate, auquel il succeda, & il eut de sa femme Hippolochus, qui fut le pere de ce Glaucus dont il est ici parlé, & qui alla au secours de Troye à la tête des Lyciens. DAC.

17. *Cum Lycio Glauco.*] Ce Glaucus, fils d'Hippolocus & petit-fils de Bellérophon, fut roi de Licie, & ala au secours des Troiens. Aiiant été joint par Diomède dans un combat, il se retira, dit Horace, & envoia des presens à son vainqueur. SAN.

18 BRUTO PRÆTORE TENENTE DITEM ASIAM] Beaucoup de gens se sont trompez sur ce passage: Car ils ont cru, que Brutus étoit alors Preteur en Asie. Il n'y a rien de plus faux. L'année que Cesar fut tué, Brutus & Cassius étoient Preteurs de la ville. Et Brutus ayant eu peu de temps après le Gouvernement de Macedoine, il se mit en chemin pour y aller, & passa en Asie, pour y ramasser des troupes. Il est si vrai, que Brutus étoit alors Preteur de Rome; que quoi qu'absent, il ne laissa pas de faire jouër les Jeux que les Preteurs donnoient ordinairement au peuple. DAC.

18. *Bruto prætore tenente ditem Asiam.*] Marcus Brutus en 711 passa en orient, & se rendit maître de la Licie. Il n'étoit plus alors préteur de Rome, ainsi *prætor* est ici pour *proprætor*. Properce a dit dans le même sens: *prætor ab Illyricis venit modò, Cynthia, terris*: & Vorbroec * cite plusieurs exemples semblables dans sa dissertation *de prætorio*. De savans interprètes se sont trompés sur ce passage. SAN.

19 RUPILÎ ET PERSÎ PAR PUGNAT] Il dit *par*, qui est un terme de Gladiateurs. Suetone: *Adjecit insuper Cæsar etiam Gladiatorum munus; sed aliquanto paucioribus quam destinaverat paribus.* DAC.

20 COMPOSITUS MELIUS CUM BITHO BACCHIUS] Il dit,

* *Perizonius.*

dit, que ces deux adverſaires étoient ſi égaux, que les Gladiateurs Bithus & Bacchius n'étoient pas mieux accouplez. Et en cela tout le ridicule tombe ſur Rupilius qui ſe croyoit un homme de conſequence. Ce trait eſt bien piquant. *Componi* ſe dit proprement des Gladiateurs que l'on fait combatre enſemble. Lucilius:

Cum Placidejano hic componitur ——

Bithus & Bacchius, deux celebres Gladiateurs du temps d'Auguſte. DAC.

20. *Compoſiti meliùs*, *&c.*] Un ancien manuſcrit nous a conſervé cette leçon que M. Bentlei & M. Cuningam ont rapelée. Elle eſt élégante; & les meilleurs auteurs, ſur-tout les poètes, en ont ſouvent uſé. Les copiſtes ne voiant pas la fineſſe de cette conſtruction ont mis les uns *compoſitum*, en le raportant à *par*; & les autres *compoſitus*, en le faiſant acorder avec *Bacchius*. L'ancien Scoliaſte nous aprend que Bitus & Bacchius furent deux atlètes redoutables, qui mettoient ſurement à mort quiconque oſoit ſe meſurer avec eux. Comme il ne ſe preſentoit plus perſone, pour leur diſputer la victoire, on les opoſa l'un à l'autre, & ils firent de ſi prodigieux éforts qu'ils expirerent tous deux ſur l'arène. SAN.

IN JUS ACRES PROCURRUNT] Ils plaident devant Brutus, qui, comme Preteur, étoit leur Juge naturel. Plutarque rapporte que Brutus parcouroit les villes d'Aſie, jugeant tous les procès & tous les differens, & donnant audience aux Princes & Seigneurs du païs, & qu'il condamna en jugement Lucius Pella, accuſé de rapine & de concuſſion par ceux de Sardis. C'étoit en qualité de Preteur. DAC.

24 SOLEM ASIÆ BRUTUM APPELLAT] Du temps d'Horace cette comparaiſon étoit déja uſée. Le Poëte Demochares, dans le Poëme qu'il fit pour l'entrée de Demetrius dans Athenes, avoit dit de ce Prince qu'on voyoit au milieu d'une foule de Courtiſans, qu'il paroiſſoit comme s'il eût été le Soleil, & que ſes Courtiſans euſſent été les Aſtres:

Ὅμοιος ὥσπερ εἰ οἱ φίλοι μὲν ἀστέρες, Ἥλιος δ' ἐκεῖνος.

Mais cela eſt dit encore avec quelque retenuë & quelque pudeur. Au lieu que dans cette comparaiſon de Perſius il y a deux ſotiſes: La premiere, d'avoir appellé Brutus, Soleil; & l'autre de l'avoir appellé, le Soleil de l'Aſie, comme ſi l'Aſie avoit un Soleil particulier. C'eſt une choſe étonnante, qu'après le jugement qu'Horace fait ici de cette ſotte louange, tant de gens ſoient tombez dans le même ridicule, & qu'on ſe ſoit opiniâtré à comparer toûjours les Rois au Soleil. Cela eſt fort bon dans les Deviſes & dans les Medailles, où l'on eſt en poſſeſſion de repreſenter les Princes ſous la figure des Divinitez

vinitez Allegoriques, mais dans des Discours & dans des Harangues rien n'est plus mauvais que ces comparaisons du Soleil. C'est ce que n'a pû comprendre le Professeur d'Harlem M. Edouard Zurk, qui au lieu de montrer ici la science & le bon goût necessaire pour la bonne Critique, répand un pus & un venin plus grossier que celui du Champion dont Horace parle. DAC.

24. *Solem Asiæ, &c.*] Cette louange est commune, & tient fort de l'hiperbole : mais de tout tems la flaterie fut en droit d'exagérer. Nous avons parlé ailleurs de la Canicule. SAN.

25 CANEM] Car la Canicule est appellée Chien, par les Grecs & par les Latins. Mais ce qu'il y a de plaisant dans cette comparaison, c'est qu'elle est prise d'Homere, qui compare Achille à ce même Astre, dans le XXII. Liv. de l'Iliade, où il dit, que Priam apperçût le premier Achille brillant comme l'Astre que l'on appelle le Chien d'Orion, qui se leve en Automne, & qui porte la mort dans tous les lieux qui reçoivent sa lumiere. DAC.

26 INVISUM AGRICOLIS SIDUS] Parce qu'elle brûle les terres, & qu'elle porte la mortalité dans les troupeaux. DAC.

27 RUEBAT FLUMEN UT HIBERNUM] C'est la même comparaison dont il s'est servi pour Pindare dans l'Ode II. du Livre IV.

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet, immensúsque ruit profundo
Pindarus ore.

„ Tel qu'est un torrent impetueux, qui descend des mon-
„ tagnes, & à qui les pluyes ont fait franchir ses bords, telle
„ est la profonde éloquence de Pindare, dont rien ne peut ar-
„ rêter la rapidité." Mais en matiére d'Ironie, plus les comparaisons sont nobles, plus elles mettent le ridicule en jour. DAC.

FERTUR QUO RARA SECURIS] Où l'on ne porte jamais la coignée ; parce que le torrent a emporté tous les arbres qui sont sur ses bords. C'est le sens que les Interpretes ont donné à ce passage. Mais ils me permettront de dire qu'Horace seroit ridicule, s'il disoit qu'on porte rarement la coignée où il n'y a point d'arbres, *Nimia veritate ridiculum.* Aussi n'est-ce pas ce qu'Horace dit. Il veut dire, que les Bucherons n'osent approcher de ce torrent, pour aller couper du bois sur ses bords ; de peur d'y tomber eux-mêmes, ou d'y laisser tomber leur coignée qu'ils ne pourroient jamais retirer. Et il fait allusion à la Fable d'Esope, Du Bucheron & de Mercure : Ξυλευόμενός τις παρὰ τῷ ποταμῷ τὸν οἰκεῖον ἀπέβαλε πέλεκυν, &c.
Un

Un Bucheron coupant du bois sur le bord d'une riviere, laissa tomber sa coignée dans l'eau, &c. Ce tour d'Horace est fort plaisant. DAC.

27. *Fertur quo rara securis.*] Je me suis contenté de rendre le sens de cette expression; qui n'auroit point de grâce dans nôtre langue. Horace veut exprimer la rapidité d'un torrent, & il dit que la coignée n'en aproche point, parce qu'il déracine tous les arbres qui sont sur ses bords. SAN.

28 TUM PRÆNESTINUS SALSO MULTUMQUE FLUENTI] On ne sauroit rien voir de plus forcé que l'explication que l'on a donnée jusques ici à ces deux vers, dont on a fait ainsi la construction : *Tum Prænestinus regerit convicia expressa ex arbusto salso & multum fluenti. Ex arbusto*, c'est-à-dire *ex pectore, &c.* En verité, cela est extravagant. Horace dit : *Prænestinus salso multumque fluenti (nempe Persio) regerit convicia expressa ex arbusto.* „ Que le Prenestin répond au pi„ quant & à l'impetueux Persius des injures tirées de la vi„ gne," c'est-à-dire, des injures de Vigneron, & comme nous dirions aujourd'hui *des injures de Crocheteur.* Il appelle par Ironie Persius *salsum*, salé, piquant, *multumque fluentem*, impetueux, en continuant la metaphore dont il s'est déja servi. DAC.

28. *Salso, multoque fluenti.*] C'est à dire, *salsè & multùm fluenti.* Il faut faire ainsi la construction de cet endroit : *tum Rupilius Prænestinus, durus vindemiator, expressa arbusto convicia regerit Persio salso multoque fluenti.* L'adjectif *multus* est ici beaucoup plus élégant & plus poétique que la particule modale *multùm.* On trouve dans Virgile, *collis qui plurimus urbi imminet, magnum fluentem Nilum, &c.* SAN.

29 EXPRESSA ARBUSTO] Tirées de la vigne : non pas de la vigne en general ; mais de la vigne qu'on appelloit *arbustivam*, qui étoit appliquée à des arbres. Columele dans le Chap. IV. du Livre des Arbres : *Vites maximè gaudent arboribus, &c. Hoc genus vitium arbustivum vocamus.* Et c'est ce que l'on appelloit proprement *arbustum.* Columele dans le Chap. XVI. du même Livre : *Arbustum inter quadragenos pedes dispositum esse convenit : sic enim & ipsæ arbores & appositæ vites melius convalescent, fructumque meliorem dabunt.* Et c'est ce qui fait entendre ce passage de Varron, dans le Chapitre LIV. *De re rust. Et quæ pars arbusti ac vineæ magis aprica prius debet descendere de vite.* Horace parle de cette vigne plûtôt que d'une autre; parce que ceux qui la vendangeoient étoient perchez sur des arbres, & qu'ainsi ils étoient plus exposez à la vûë des passans. Et de cette maniere cela fait une image. Les Interpretes en prenant *arbusto* pour *pectore*, se sont éloignez de la pensée d'Horace, & n'ont point du tout entendu ce mot. DAC.

30 DU-

30 DURUS VINDEMIATOR] Cette expreſſion eſt tirée du mot *arbuſto*. Horace ſuit la même idée, & il repreſente Rupilius comme un gros Païſan, accoûtumé à répondre aux railleries & aux injures des Voyageurs, &c. Et il dit, *vindemiator*, parce qu'en ce temps-là les Vendangeurs avoient la liberté de dire toutes ſortes d'injures aux paſſants de quelque condition qu'ils fuſſent, & cette coutume dure encore dans le Royaume de Naples. DAC.

30. *Vindemiator.*] Les quatre premieres ſilabes de ce mot forment trois longues par la réunion de la troiſième & de la quatrième en une ; ſans quoi la meſure du vers ſeroit alterée. Horace a fait uſage de la même licence dans *Naſidienus*, dans *quoad*, dans *inſignia*, *&c.* SAN.

31 MAGNA COMPELLANT VOCE CUCULLUM] *Cucullus*, appellé par les Grecs *Coccyx*, Coucou, eſpece d'Epervier, à peu près de la groſſeur de l'Emerillon. Comme cet oiſeau ne paroît qu'au Printemps, les Anciens ont fait de ſon nom une injure, pour ceux qui attendoient ce temps-là, pour travailler aux vignes: ils les appelloient *Coucous*. C'eſt le ſentiment de Pline, dans le Chapitre XXVI. du Livre XVIII. Mais cela ne s'accorde pas bien avec ce paſſage. Car ici c'eſt en Automne qu'on dit cette injure, puiſqu'on la dit à un Vendangeur ; à moins qu'on ne diſe, que *Vindemiator* eſt un mot général, qui ſignifie auſſi-bien celui qui taille la vigne, que celui qui en coupe les raiſins. Mais il ſeroit bien difficile d'en donner un exemple. Je ſuis perſuadé, que les Anciens, en empruntant le nom de cet oiſeau, pour en faire une injure, n'ont eu égard qu'à ſon naturel, qui eſt pareſſeux & timide ; ce qui le porte à aller toujours faire ſes œufs dans le nid d'un autre oiſeau, qui les couve. Pline dans le Chapitre IX. du Livre X. *Semperque parit in alienis nidis.* C'eſt pourquoi ils ont dit *Coucou*, pour ſtupide, lâche, ſot, qui laiſſe faire par d'autres ce qu'il devroit faire lui-même. Et c'eſt de cette idée qu'eſt née l'injure Françoiſe. Mais le mot *Coucou* n'auroit pas eu de grace dans la traduction, & feroit une équivoque en notre Langue. DAC.

31. *Cuculum.*] C'eſt le Coucou, eſpèce d'épervier, à peu près de la groſſeur de l'Emerillon. Cet oiſeau a cela de particulier, qu'il fait ſes œufs dans le nid d'un autre, à qui il laiſſe le ſoin de les couver. De là les Latins ont doné le nom de cet oiſeau à ceux qui laiſſoient faire par d'autres ce qu'ils auroient du faire eux-mêmes. SAN.

32 ITALO PERFUSUS ACETO] Il appelle *vinaigre d'Italie*, les injures que Rupilius dit à Perſius, parce qu'elles n'étoient en uſage qu'en Italie. Perſe a dit *mordaci lotus aceto.* DAC.

32. *Italo aceto.*] Ce vinaigre d'Italie ſont les injures que Rupilius dit à Perſius, parce qu'elles étoient ordinaires aux Italiens.

liens. Sénèque apelle un railleur aigre & piquant *hominem acidæ linguæ*. SAN.

34 QUI REGES CONSUERIS TOLLERE] Brutus n'avoit tué que Cesar ; mais Junius Brutus, un de ses Ancêtres, avoit chassé Tarquin. Ainsi c'étoit une chose hereditaire dans cette Famille, que d'abolir la Tyrannie, & de chasser les *Tyrans*. Il paroit par ce passage, que cette Satire fut faite avant qu'Horace eût fait sa paix avec Auguste. Car après son pardon, il n'auroit osé parler de cette maniere du meurtre de Cesar. Peut-être même que Brutus étoit encore en vie, & qu'Horace fut bien aise de le flater par cette louange, qui ne laisse pas de porter coup, quoi qu'elle soit dans la bouche d'un sot: Elle devoit être même d'autant plus agreable à Brutus, que tout le monde ne convenoit pas qu'il fût de la race de Junius Brutus; & que la plûpart des gens soûtenoient qu'il n'en étoit point. Ils pretendoient le prouver par deux raisons: La premiere, que l'ancien Brutus avoit fait mourir ses enfans, & n'avoit laissé ni fils ni fille: Et la seconde, que Denys d'Halicarnasse trouve invincible, c'est qu'il étoit de famille Patricienne, au lieu que les derniers Brutus étoient Plebeiens. Et ce fut, sans doute, ce qui obligea Brutus, de prier Pomponius Atticus, de faire la Genealogie de sa race. Ce qu'il fit. Cette fin de Satire est vive & plaisante. DAC.

34. *Qui reges consuesti tollere.*] Cette saillie est d'autant plus plaisante, qu'on ne s'y atendoit pas. Lucius Junius Brutus chassa Tarquin le dernier roi des Romains: & deux autres Brutus, savoir Marcus & Décimus. après avoir poignardé Jule César, publierent dans les rues qu'ils venoient de tuer le roi de Rome & le tiran de la patrie. Ce passage aide beaucoup à fixer la date que j'ai donée à cette pièce. Il est à croire qu'Horace n'auroit pas osé s'exprimer de cette maniere depuis son retour au parti d'Octavien. Je soupçone même que cette satire n'a point paru avant l'année 767, c'est à dire plus de vint ans après la mort de nôtre poète, comme je l'ai montré dans la préface. On lit ordinairement *consueris:* mais l'édition de Venise, celles de Bade, de M. Bentlei, & de M. Cuningam portent *consuesti*, qui se trouve dans les scoliastes & dans quelques manuscrits, & le mode absolu convient mieux ici que l'adjonctif. SAN.

35 OPERUM HOC MIHI CREDE] Ciceron écrit de même à Brutus dans la Lettre V. du Livre XI. *Quamobrem te obsecro iisdem precibus quibus Senatus populúsque Rom. ut in perpetuum rempub. dominatu regis liberes: ut principiis consentiant exitus. Tuum est hoc munus, tuæ partes: A te hoc civitas, vel omnes potius gentes non expectant solum, sed etiam postulant.* DAC.

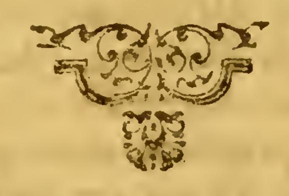
SATIRA VIII.

OLIM *truncus eram ficulnus, inutile lignum:*
Quum faber, incertus scamnum faceretne
Priapum,
Maluit esse Deum. Deus inde ego, furum aviúmque
Maxima formido: Nam fures dextra coërcet,
Obscœnoque ruber porrectus ab inguine palus:
Ast importunas volucres in vertice arundo
Terret fixa, vetátque novis considere in hortis.
Huc prius angustis ejecta cadavera cellis
Conservus vili portanda locabat in arca.
Hoc miseræ plebi stabat commune sepulcrum,
Pantolabo scurræ, Nomentanóque nepoti.
Mille pedes in fronte, trecentos cippus in agrum
Hic dabat: heredes monumentum ne sequeretur.
Nunc licet Esquiliis habitare salubribus, atque
Aggere in aprico spatiari, quo modò tristes
Albis informem spectabant ossibus agrum.
Quum mihi non tantum furésque feræque, suetæ
Hunc vexare locum, curæ sunt atque labori,
Quantum, carminibus quæ versant atque venenis
Humanos animos. has nullo perdere possum
Nec prohibere modo, simulac vaga luna decorum
Protulit os, quin ossa legant, herbásque nocentes.
Vidi egomet nigra succinctam vadere palla
Canidiam, pedibus nudis, passóque capillo,
Cum Sagana majore ululantem. (Pallor utrasque
Fecerat horrendas aspectu) scalpere terram
Unguibus, & pullam divellere mordicus agnam
Cœ-

12 *agro.* 15 *quà.*

Cœperunt. Cruor in foſſam confuſus, ut inde
Manes elicerent, animas reſponſa daturas.
Lanea & effigies erat, altera cerea: major
Lanea, quæ pœnis compeſceret inferiorem.
Cerea ſuppliciter ſtabat, ſervilibus, utque
Jam peritura, modis. Hecaten vocat altera, ſævam
Altera Tiſiphonen. Serpentes, atque videres
Infernas errare canes: Lunámque rubentem,
Ne foret his teſtis, poſt magna latere ſepulcra.
Mentior at ſiquid, merdis caput inquiner albis
Corvorum: atque in me veniant mictum atque cacatum
Julius, & fragilis Pediatia, fúrque Voranus.
Singula quid memorem? quo pacto alterna loquentes
Umbræ cum Sagana reſonarent triſte & acutum?
Utque lupi barbam variæ cum dente colubræ
Abdiderint furtim terris? & imagine cerea
Largior arſerit ignis? & ut non teſtis inultus
Horruerim voces Furiarum & facta duarum
Nam, diſploſa ſonat quantum veſica, pepedi
Diffiſſa nate ficus. At illæ currere in urbem.
Canidiæ dentes, altum Saganæ caliendrum
Excidere, atque herbas, atque incantata lacertis
Vincula, cum magno riſúque jocoque videres.

32 *ut quæ.* 38 *veniat.* 41 *reſonarint.* 44 *inultus.* 45 *ac.*



SA-

SATIRE VIII.

M. DACIER.

JAdis j'étois un tronc de Figuier, bois inutile à toutes ſortes d'Ouvrages, lorſqu'un Ouvrier, incertain s'il feroit de moi un banc, ou un Dieu, aima mieux, enfin, que je fuſſe un Dieu. C'eſt de-là, que je ſuis Dieu, moi, le grand effroi des voleurs & des oiſeaux. Car le bâton que j'ai à la main, & ce gros pieu plus rouge que l'écarlate, & qui eſt le Caractere de ma Divinité, font peur aux Voleurs; Et cette branche, qu'on a fichée ſur ma tête, eſt l'épouvantail des oiſeaux, & les empêche de ſe venir poſer dans ces Jardins nouvellement plantez, où les eſclaves faiſoient porter dans une biere de louage les cadavres de leurs camarades. C'étoit le Cimetiere de toute la vile populace, du bouffon Pantolabus, & du débauché Nomentanus. La pierre qui étoit à l'entrée, marquoit que le lieu avoit mille pieds de large, ſur le chemin, & trois cens pieds de long, vers la campagne: Et celui qui l'avoit donné au Public, y avoit fait ajoûter cette clauſe ordinaire, *Qu'il ne pourroit paſſer à ſes Heritiers.* Mais aujourd'hui les Eſquilies ſont devenuës ſaines & habitables, & l'on ſe promene avec plaiſir ſur cette Coline, dont on n'oſoit approcher auparavant à cauſe des monceaux d'oſſemens de morts dont elle étoit couverte. Cependant, pour di-

SATIRE VIII. (*Sat. VI. L. I.*)

Priape se plaint des magiciènes, qui venoient faire leurs enchantemens aux Esquilies.

Le P. SANADON.

JE fus jadis un tronc de figuier, qui n'étoit propre à rien. Un ouvrier doutant s'il feroit de moi un banc ou un Priape, jugea que je n'étois bon qu'à faire un Dieu. Me voilà donc, grâce à son choix, une Divinité formidable aux voleurs & aux oiseaux. Je contiens les premiers par le moien de la faux, dont mon bras est armé: ——— * & la branche que je porte sur la tête empêche les autres de se venir poser dans ces jardins nouvellement plantés, & d'y causer du domage. Peu auparavant c'étoit ici un cimetiere public, où l'on enterroit les esclâves (1), & les pauvres; & ce ne pouvoit manquer d'être aussi la sépulture du boufon Pantolabe & du débauché Nomentanus. Le terrain est fort grand: l'inscription lui donoit mile piés le long du chemin, & trois cens dans les terres; & elle portoit de plus que les héritiers de celui qui l'avoit légué au public n'y pouroient rien prétendre. Mais aujourdui les Esquilies sont devenues une de-

* *Le P.* SANADON *n'a pas traduit le 5. vers.*

(1) *Les esclâves faisoient aporter ici dans une biere de louage les cadâvres de leurs camarades, si-tôt qu'on les avoit mis hors de leurs loges.*

dire la verité, ni les voleurs, ni les bêtes, qui ont accoûtumé de venir insulter ce lieu, ne me font tant de peine que ces maudites Sorcieres, qui tournent à leur gré l'esprit des hommes par leurs enchantemens. Je ne saurois leur rien faire qui les rebute & qui les empêche, si-tôt que la Lune montre son beau visage, de venir amasser de ces ossemens, & cueillir des herbes venimeuses. Hier, encore, je vis moi-même Canidie en robe noire les juppes troussées, les pieds nuds, & les cheveux épars, accompagnée de Sagana, remplir ces lieux de hurlemens épouvantables. La pâleur avoit rendu leur visage hideux. Elles se mirent à creuser une fosse avec les ongles. Ce penible travail étant achevé, elles commencerent à déchirer à belles dents une brebis noire. Le sang couloit dans la fosse par où elles vouloient évoquer les Manes, ces ames qui devoient répondre à leurs questions. Il y avoit tout auprès une figure de laine, & une autre de cire. Celle de laine étoit la plus grande, comme devant faire souffrir à la petite les peines qu'elle lui preparoit. Aussi voyoit-on cette petite figure à genoux devant elle, comme une suppliante & comme une Esclave, qui devoit bien-tôt perir. Canidie appele à haute voix Hecate: Sagana implore le secours de Tisiphone. En même temps vous eussiez vû la terre couverte de serpens & de chiens. La Lune en rougit; & pour n'être pas témoin de ces abominations, elle se cacha derriere quelques grands tombeaux. Si je ments, que tous les corbeaux viennent faire leur ordure sur ma tête, & que Julius, la fragile Pediatia, & le Voleur Voranus, viennent pisser à mes pieds.

Mais

demeure ſaine & agréable : & au lieu où peu auparavant des monceaux d'oſſemens deſſéchés n'ofroient aux yeux qu'un ſpectacle afligeant, s'élève aujourdui une terraſſe découverte de toutes parts, qui preſente une promenade délicieuſe. Je ne laiſſe pourtant pas d'avoir ici des deſagrémens. Ce qui me done le plus de ſoin & d'exercice, ce ne ſont ni les voleurs, ni les bêtes, qui ont acoutumé d'inſulter ce lieu ; mais ces maudites ſorcieres, qui vienent y faire leurs poiſons & leurs enchantemens, pour renverſer la cervelle des pauvres mortels. Je ne ſai comment m'y prendre pour les exterminer, ou du moins pour les empêcher de venir ici au lever de la pleine Lune (1) amaſſer des oſſemens & cueillir des herbes venimeuſes. J'ai vu moi-même Canidie vétue d'une robe noire retrouſſée, aller & venir, les piés nus, les cheveux épars, & pouſſer des hurlemens épouventables avec la vieille Sagane. La palleur avoit rendu leur viſage hideux. Elles ſe mirent à creuſer un trou en terre avec leurs ongles, & à déchirer à belles dens une brebis noire. Le ſang coulant de tous les membres de cet animal ſe ramaſſoit dans la foſſe, pour en faire ſortir les Mânes qu'elles vouloient conſulter. Elles avoient auſſi fait deux figures, l'une de laine & l'autre de cire. La premiere étoit la plus grande, & menaçoit de punir la plus petite. Celle-ci étoit en poſture de ſupliante, & comme un eſclâve qui n'atend que la mort. Les deux magiciènes font leurs invocations ; l'une apele Hécate, & lautre Tiſiphone. A l'inſtant on void

(1) *Dès que la Lune découvre ſon viſage dans toute ſa beauté.*

Mais pourquoi conter toutes les particularitez de ce que j'ai vû? Comment les Ombres avec une voix triſte & aiguë s'entretenoient avec Sagana : Comment ces deux Sorcieres cacherent furtivement ſous terre la barbe d'un Loup avec les dents d'une Couleuvre : Comment le feu prit à la petite figure de cire, & de quelle maniere, ſaiſi d'horreur pour tout ce que je vis faire à ces deux Furies, je me vengeai d'elles. Il ſuffit de dire, qu'autant qu'une veſſie de Cochon fait de bruit, quand on la preſſe avec violence, & qu'on en fait ſortir le vent, autant en fit mon derriere de Figuier. Epouvantées de ce tonnerre, elles ſe mirent à courir vers la Ville. Vous auriez pris un plaiſir extrême, à voir ces deux creatures en deſordre, & demi-mortes de frayeur. Canidie laiſſer tomber ſes dents rapportées, & Sagana ſa coëffure de faux cheveux, les herbes, & les bracelets enchantez.



REMARQUES

SUR LA SATIRE VIII.

MECENAS avoit fait des Jardins dans les Eſquilies, qui étoient auparavant un lieu inhabitable, & fort mal ſain, à cauſe des tombeaux dont il étoit rempli, & des oſſemens qui le couvroient. Horace eſt bien aiſe de parler de ces Jardins, & du plaiſir que cela faiſoit au Public : & en même temps il prend delà occaſion d'écrire contre les Sorcieres Canidie & Sagana; en rapportant ce qu'elles alloient faire toutes les nuits dans ces Jardins. Mais ce n'eſt pas-là le ſeul but d'Horace. Son principal deſſein eſt de ſe moquer de l'affreuſe ſuperſtition des Romains, & de l'aveuglement qu'ils avoient pour

void ſe répandre çà & là des chiens & des ſerpens ſortis des enfers. La Lune en rougit, c'eſt tout dire, & pour n'être pas témoin de ces abominations elle ſe cache derriere de grans tombeaux. Si j'ajoute un mot à la vérité, je conſens que ma tête ſoit infectée de fiente de corbeaux, & que Julius, l'éféminé Pediatius, & le voleur Voranus viennent faire leurs ordures juſques ſous mon nés. Que ſeroit-ce ſi j'entrois dans le détail? ſi je diſois comment les Ombres d'une voix lugubre & perçante s'entretenoient avec Sagane? comment nos deux Mégeres enfouirent ſecretement la barbe d'un loup avec une dent de couleuvre (1)? comment la figure de cire s'embraſa d'elle-même, & parut tout en feu? comment enfin indigné des horreurs que je voiois & que j'entendois, j'en tirai à l'inſtant une vengeance éclatante, en faiſant de mon derriere de bois un bruit pareil à celui d'une veſſie enflée, que l'on fait crever tout d'un coup avec violence? Vous auriés trop ri de voir nos deux ſorcieres s'enfuir à toutes jambes vers la ville, celle-ci laiſſer tomber ſes fauſſes dens, celle-là ſa chévelure poſtiche, & l'une & l'autre ſemer par les chemins leurs herbes & leurs bandelettes enchantées

(1) *Marquetée.*

leurs Idoles, qu'ils adoroient comme de véritables Dieux. Il traite cette matiere avec beaucoup de délicateſſe & d'eſprit. Car il n'attaque pas les Idoles en Philoſophe rude & ſec, qui veut prouver ſes principes par des cauſes & par une longue ſuite de raiſonnemens; mais en Philoſophe poli, qui ſait que le ridicule a toujours plus de force, que les Syllogiſmes les plus preſſants. La fineſſe de cette Satire ne peut être connuë que de

de ceux qui ſont exercez dans les manieres de Socrate qui ne manque jamais de jetter ſes adverſaires dans un abſurde, qu'ils ne ſentent que quand ils ne ſauroient plus ni s'en relever, ni le combatre. Et cela vient de ce qu'il fait toujours naître le ridicule des principes mêmes ſur leſquels ils ſe fondoient. Horace, qui avoit été nourri dans cette même Ecole, & qui, comme il le dit lui-même ailleurs, y avoit appris à connoître la verité, imite ici parfaitement l'adreſſe de ce Philoſophe. Après lui, je ne connois que Lucien, qui ait ſû bien entrer dans ce caractere, comme avant lui il n'y avoit eu qu'Ariſtophane. Je vais tâcher de démêler & de bien expliquer dans les Remarques toutes les beautez de cette Satire, & de faire voir, qu'Horace eſt un de ces Payens, qui, ſans connoître diſtinctement la verité, n'ont pas laiſſé de refuter ſolidement le menſonge, par le ridicule qu'ils y ont trouvé. Cette Satire fut faite avant la premiere du Liv. II. DAC.

Un Dieu & une magiciène ſont ici les objets de la ſatire d'un poète Epicurien. Canidie avoit été ſurpriſe une nuit, qu'elle faiſoit ſes enchantemens ſur une coline des Eſquilies, derriere les jardins de Mécéne. Priape raconte cette avanture; & Horace, par le tour délicat & malin qu'il y done, ſe divertit aux dépens de l'un & de l'autre.

On auroit de la peine à deviner bien préciſément la date de cette ſatire. Ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'elle fut faite avant quatre autres pièces, qui ſont *Jam jam efficaci*, *Quando repoſtum*, *Tyrrhena regum*, & *ſunt quibus in ſatirâ*; comme il paroitra par les remarques ſuivantes, où nous aurons ocaſion de dire quelque choſe de plus poſitif. Le Pere Alexandre Donat dans ſon excellent ouvrage ſur l'anciène & la nouvelle Rome a raporté cette pièce à l'année 746. C'eſt aſſurément une mépriſe. Horace mourut cette année-là même, & nous verrons ſur le quatorzième vers que cette ſatire a du être faite long tems auparavant. SAN.

1 OLIM TRUNCUS ERAM] Les Anciens mettoient de petites ſtatuës du Dieu Priape dans les Jardins, dans les vignes, enfin dans tous les lieux où les Voleurs pouvoient trouver quelque choſe à prendre. On en mettoit même à l'entrée des bois, comme il paroît par cette Epigramme de Martial:

Non horti neque palmitis beati,
Sed ruri nemoris, Priape cuſtos, &c.

Mecenas ayant donc fait des Jardins dans les Eſquilies, il y avoit mis un Priape. Et c'eſt ce Priape, qu'Horace fait parler avec beaucoup d'adreſſe. Car on ne peut pas refuſer d'ajouter foi à ce qu'un Dieu dit lui-même, de ſon origine, de ſon emploi, & des marques de ſa Divinité. DAC.

FI-

FICULNUS] Theocrite parle auſſi d'un Priape de Figuier dans cette Epigramme:

Τήναν τὰν λαύραν, τῶς αἱ δρύες, αἰπόλε, κάμψας
Σύκινον εὑρήσεις ἀρτιγλυφὲς ξόανον
Τρισκελὲς, αὐτόφλοιον, ἀνώατον ἀλλὰ φάλητι
Παιδογόνῳ δυνατὸν Κύπριδος ἔργα τελεῖν.

Berger, en tournant par ce chemin étroit, où vous voyez ces Chênes, vous trouverez une petite ſtatuë de Figuier nouvellement faite, qui a trois jambes, qui eſt avec toute ſon écorce, & ſans oreilles, mais elle eſt fort propre aux combats amoureux. DAC.

INUTILE LIGNUM] Le Figuier eſt un bois inutile preſque à toute ſorte d'uſages, à cauſe de ſa fragilité. C'eſt pourquoi les Grecs diſent en Proverbe : *un ſecours de figuier*, & *des hommes de figuier*, pour dire un ſecours inutile, & des hommes qui ne ſont bons à rien. La ſeule choſe donc a quoi l'on pouvoit employer ce bois, c'étoit à faire un Dieu. C'eſt Horace qui explique fort plaiſamment la penſée de l'Ouvrier : car d'ailleurs il ſavoit fort bien, que le Figuier étoit le bois le plus ordinairement employé à ces ſortes d'Ouvrages. On pretend même, qu'il étoit plus propre à cela que tout autre : on en donne des raiſons que la bienſéance ne permet pas d'expliquer. DAC.

Vers 1. *Olim truncus eram, &c.*] Toutes les expreſſions ſont tournées à la plaiſanterie. Le bois de figuier, à parler en général, n'étoit emploié dans aucun ouvrage ; ce morceau n'étoit pas même bon à faire un banc : mais enfin on lui trouva un mérite bien ſingulier, c'étoit de pouvoir figurer le Dieu le plus impertinent que la mitologie ait expoſé à la riſée des homes ; & c'eſt ce mérite qui l'empêcha d'être jeté au feu. Le comble de l'inſulte, c'eſt qu'Horace met tout ceci en la bouche même de ce pauvre Dieu, dont il ſe moque. SAN.

3 MALUIT ESSE DEUM] Comme dans ces vers:

Sed lignum rude villicus dolavit,
Et dixit mihi: tu Priapus eſto.

Voilà donc ce tronc de Figuier devenu Dieu, par la ſeule volonté de l'Ouvrier, qui en auroit fait un banc, ſi le bois eût été meilleur. C'eſt ce qu'Arnobe releve fort bien dans le ſixiéme Liv. en parlant de Phidias, qui avoit fait un Jupiter : *Et quod inter omnia primum eſt, ſui eſſe beneficium muneris, quod natus per ſe eſſet, atque in rebus adoraretur humanis.* „ Et „ ce qu'il y a de plus remarquable que ce Dieu lui avoit toute „ l'obligation de ce qu'il étoit né, & de ce qu'il étoit adoré," *&c.* Horace raſſemble ici en peu de mots, d'une maniere fort fine & fort plaiſante tout ce qui peut faire voir le ridicule

de cette Divinité. *Son origine :* Il a été formé par un Ouvrier, qui avoit balancé long-temps, s'il n'en feroit pas plûtôt un banc, qu'un Dieu. *Son emploi*, qui est, de faire peur aux oiseaux & aux voleurs : Pour cet effet il a besoin d'un épouvantail. *La Marque essentielle de sa Divinité*, celle qui le distingue des autres Dieux, *ruber palus.* Enfin *toutes les choses ausquelles il est exposé*, sans pouvoir s'en garantir. *Quæ cum animæ plebeïæ percurrunt*, dit excellemment Heinsius, dans son Traité de la Satire d'Horace, *neque venustatem vident, nec necessitatem argumenti intelligunt. Eruditi præter incredibilem leporem, ad principium, quo nititur, recurrunt.* „ Les ignorans qui lisent ces choses, n'en voyent point les „ beautez, & n'en connoissent point les consequences. Les „ Savans seuls y trouvent des charmes merveilleux, & ils re- „ montent aux principes sur lesquels tout est fondé." DAC.

DEUS INDE EGO] Voilà un plaisant Dieu, qui n'est Dieu que depuis qu'il a plû à l'Artisan de le former. * C'est une circonstance ridicule que le Prophete Baruch n'a pas manqué de relever Chap. VI. 45. *Nihil aliud erunt nisi id quod volunt esse artifices :* „ ces idoles ne seront autre chose que ce „ que veulent les ouvriers qui les ont faites.* DAC.

FURUM AVIUMQUE MAXIMA FORMIDO] C'est le propre terme, *formido*, l'épouventail qu'on met dans les champs contre les oiseaux & contre les bêtes. Le même Prophete Baruch compare fort justement les Idoles à ces épouventails, *nam sicut in cucumerario formido nihil custodit, ita sunt Dii illorum lignei, &c.* DAC.

3. *Furum aviumque maxima formido.*] Ne voilà-t'il pas un bel emploi & un bel équipage pour un Dieu ? Il est plaisant qu'on soit obligé de lui doner des armes, pour se faire craindre des voleurs & des oiseaux. SAN.

4 NAM FURES I EXTRA COERCET] Ce *nam* sert bien ici au ridicule. Sa Divinité ne suffit pas, pour chasser les voleurs, il faut qu'il ait un bâton à la main. Ce bâton étoit une faux de bois, comme cela paroît par ces vers:

> *Quod sim ligneus, ut vides, Priapus,*
> *Et falx lignea.*

Et dans un autre endroit :

> *De digitis fures surripuisse meis?*
> *Credere quis posset, falcem quoque, turpe fateri,* DAC.

5 OBSCOENÓQUE RUBER PORRECTUS] Car les voleurs apprehendoient :

> *Jactura natis expiare culpam.*

Ce pieu servoit donc à faire peur aux voleurs. Mais il ser-

voit auſſi à un uſage bien plus plaiſant, car on y faiſoit aſſeoir les nouvelles mariées. DAC.

6 IN VERTICE ARUNDO TERRET FIXA] Voilà un bel ornement pour un Dieu, il ne ſauroit ſe défendre des oiſeaux, que par le moien d'une branche qu'on lui fichoit ſur la tête, & qui ſervoit d'épouvantail. Tibulle a voulu parler de cette branche dans ces vers :

Placet, Priape, qui ſub arboris coma
Soles revinctus ſacrum pampino caput
Ruber ſedere cum rubenti faſcino. DAC.

7 TERRET] Chaſſe, éloigne, empêche d'approcher. DAC.

VETATQUE NOVIS CONSIDERE IN HORTIS] Dans les Jardins que Mecenas venoit de faire dans les Eſquilies, à l'extrémité de la ville, & où il avoit fait bâtir cette grande Tour, dont il eſt parlé dans le III. Livre des Odes. DAC.

7. *Novis conſidere in hortis.*] Octavien voulant coriger l'infection du mont Eſquilin, qui étoit comme la voirie de Rome, obtint l'agrément du ſénat & du peuple Romain, pour doner une partie de ce terrain à Mécène qui y fit faire une magnifique maiſon, avec des jardins d'une grande étendue. Ce qu'Horace apelle *novos hortos*, Properce l'apelle *novos agros* dans l'élégie *Diſce quid Eſquilias.* Ainſi ces deux pièces furent faites dans le même tems. Mécène avoit fait faire dans ces jardins un grand réſervoir, où l'on faiſoit couler des eaux chaudes, quand il vouloit nager. Dion en parle au livre cinquante cinquième. SAN.

8 ANGUSTIS EJECTA CADAVERA CELLIS] *Anguſtæ cellæ*, les petites loges des valets, comme ſont aujourd'hui les loges des Portiers. DAC.

8. *Anguſtis ejecta cadavera cellis, &c.*] C'eſt à dire, *in hunc locum, certo pretio conſtituto, dabant ſervi portanda ſuorum conſervorum cadavera, ex anguſtis ipſorum caſulis educta, & in paupere feretro compoſita.* Les eſclâves demeuroient dans de petites loges, comme font aujourdui les portiers des grandes maiſons. SAN.

9 VILI PORTANDA LOCABAT IN ARCA] Car il y avoit à Rome des gens qu'on appelloit *Veſpillones*, & *Sandapilarios*, qui avoient ſoin des funerailles. On faiſoit marché avec eux. Ils avoient une biere qui ſervoit à tous les pauvres. Suetone l'appelle *popularem ſandapilam.* DAC.

10 HOC MISERÆ PLEBI STABAT COMMUNE SEPULCRUM] Les Eſquilies étoient le Cimetiere des pauvres ; parce que tous les autres avoient chacun leur tombeau. Dans les Eſquilies même étoit le lieu appellé *puticuli*, dont il eſt parlé dans Feſtus. DAC.

11 PANTOLABO SCURRÆ, NOMENTANÓQUE NEPOTI] Mallius Pantolabus, & Caſſius Nomentanus, deux fameux débauchez, qui avoient mangé tout leur bien juſqu'à leur tombeau, & qui par conſequent n'avoient d'autre reſſource que le Cimetiere des pauvres. Car ces gens-là étoient encore en vie quand cette Satire fut faite. Cela rend ce trait plus plaiſant. DAC.

11. *Pantolabo ſcurræ, &c.*] Ce trait de ſatire eſt bien piquant. Ces deux perſonages étoient encore en vie; mais comme ils avoient mangé tout leur bien, Horace leur aſſigne par avance leur ſépulture dans le cimetiere de la plus vile populace. J'ai déja parlé de Caſſius de Nomente ſur la premiere ſatire. L'autre s'apeloit Manlius Pantolabus. Dans la ſatire *ſunt quibus in ſatirâ* Trébatius reproche ce vers-ci à Horace, comme une médiſance des plus marquées: cela ſupoſe donc néceſſairement que celle ci étoit déja faite. SAN.

12 MILLE PEDES IN FRONTE] Horace rapporte ici le Titre de ce Cimetiere des pauvres, comme il étoit écrit ſur la pierre que l'on mettoit ordinairement dans le lieu même. Car celui qui donnoit une terre, un champ, avoit ſoin de marquer combien de pieds ce champ avoit de long, & combien il en avoit de large. *Mille pedes in fronte*, c'eſt-à-dire, *mille pieds de large ſur le chemin; trecentos pedes in agrum*, c'eſt-à-dire *trois cens pieds de long vers la campagne.* Et on ajoûtoit toûjours cette Clauſe: H. M. H. N S. *Hoc Monumentum Heredes non ſequitur.* Il y a mille Inſcriptions que je pourrois rapporter; mais une ſeule ſuffit. ITA NE UNQUAM DE NOMINE FAMILIÆ NOSTRÆ EXEAT HOC MONUMENTUM. HOC MONUMENTUM HEREDES NON SEQUITUR. IN FRONTE LAT. PED. XX. ET DIG. II. IN. AGR. LONG. PED. XX. Voilà donc manifeſtement *in fronte*, pour *la largeur*, & *in agro*, pour *la longueur.* Car en ces matieres on ne ſuivoit point du tout la coûtume des Mathematiciens & des Geometres, qui meſurent toûjours la longueur par le côté le plus étendu. DAC.

12. *In fronte.*] Sur le devant, du côté du chemin: *in agro*, ſur le derriere, dans les terres. Je lis *in agro*, & non pas *in agrum.* Cette corection eſt autoriſée par un manuſcrit, elle a eu l'aprobation de Vander Béken, & M. Cuningam lui a doné place dans le texte. Cela s'acorde mieux avec *in fronte*, & empêche la répétition d'*agrum* qui ſe trouve encore quatre vers après celui-ci & dans la même ſituation. *Cippus* étoit une petite colone de pierre, que l'on élevoit dans un champ, avec une inſcription, pour conſerver la mémoire de quelque choſe. *Dabat* eſt pour *indicabat*, *teſtabatur.* La clôſe *heredes monumentum ne ſequeretur*, marquoit que les héritiers du donateur ne pouroient jamais rentrer en poſſeſſion de ce terrain, & cet-

te clôse est ordinaire dans les anciènes inscriptions. Le pié Romain n'avoit guére plus d'onze pouces, il étoit moindre que nôtre pié de roi de cent quatre parties, quarante cinq milièmes. Voiés les notes du Pere Rouillé sur l'histoire Romaine, l. 24. p. 500. SAN.

13 HIC] Dans ce Cimetiere. DAC.

DABAT] *Datos demonstrabat, indicabat.* DAC.

14 ESQUILIIS SALUBRIBUS] Aux Esquilies qui sont devenuës saines, depuis que Mecenas y a fait des Jardins. C'est pourquoi quand Auguste étoit malade, il y alloit changer d'air. Suetone: *Æger autem in domo Mæcenatis cubabat.* DAC.

14. *Esquiliis habitare salubribus.*] L'air y étoit si sain, & la situation si agréable, qu'Auguste s'y faisoit transporter quand il étoit malade. Il y fit aussi planter un bois, & bâtir une Basilique avec de magnifiques galeries pour ses petit-fils Caius & Lucius. Tibere se retira à la maison de Mécène en sept cent cinquante-cinq, quand il revint de son exil de Rode. SAN.

15 AGGERE IN APRICO] Car ce lieu étoit fort élevé, & c'étoit justement près d'une espece de Rempart, que l'on appelloit *Aggeres Tarquinii.* DAC.

QUO MODO TRISTES] Il paroît par ce vers & par le 7. que cette Satire fut faite peu de temps après que Mecenas eut fait ces Jardins : Et par conséquent elle est anterieure à beaucoup d'Odes. Il est certain qu'elle fut faite avant les Odes VIII. & XXIX. du Liv. III. DAC.

15. *Quâ modo tristes.*] M. Bentlei & M. Cuningam ont bien vû que les copistes n'avoient mis *quo* que pour le faire acorder avec *aggere*, ce qui n'est nulement nécessaire. *Quomodo* auroit fait une ambiguité desagréable. *Agger* signifie ici une terrasse que Mécène avoit fait élever dans ses jardins, & n'a aucun raport avec cette espèce de rempart que l'on apeloit *aggeres Tarquinii.* L'image qu'Horace fait ici est bien naturelle; ce vers, qu'il a chargé exprès de spondées, a je ne sai quoi de morne & de lugubre, qui glace le cœur & l'aflige. Je découvre encore ici de quoi nous aprocher de la véritable date de cette satire. Dans l'ode *Quando repostum* il est parlé de la maison fort élevée que Mécène avoit sur le mont Esquilin ; ici cette maison ne faisoit que d'être achevée, *modo:* or l'ode est de l'année 723, comme nous l'avons montré en son lieu ; il faut donc nécessairement que cette satire ait été composée dans quelcune des années précédentes. C'est tout ce que la conjecture nous fournit de plus assuré. SAN.

16 ALBIS INFORMEM SPECTABANT OSSIBUS] Ce champ étoit tout plein d'ossemens, parce qu'on y jettoit les cadavres des Criminels que l'on avoit fait mourir. DAC.

17 QUUM MIHI NON TANTUM] *Quum* dépend du vers

Nunc licet Esquiliis habitare salubribus. Maintenant on peut habiter sur les Esquilies, qui sont devenuës un lieu fort sain. Quoique pour moi, dit-il, je n'y suis pas mieux pour cela. A la verité, les voleurs ni les bêtes ne me font pas beaucoup de peine; mais je ne saurois venir à bout de ces maudites Sorcieres qui viennent toutes les nuits, &c. C'est la force de ce *quum*, que l'on a mal expliqué. DAC.

17. *Quum mihi non tantum, &c.*] On a bien remarqué la liaison de ceci avec ce qui précède. *Quum* se raporte à *nunc licet Esquiliis habitare salubribus.* J'ai observé cette dépendance dans la traduction. Ce tour est très adroit & très malin, pour venir aux sortilèges de Canidie, Mais il n'est pas moins ridicule de voir ce pauvre Dieu obligé d'avouer qu'il ne sait plus comment s'y prendre, pour se venger des outrages que lui faisoit cette infâme sorciere. Enfin le dépit lui fournit une plaisante ressource, comme nous le verrons au quarante-cinquième vers. Il a été parlé sur les odes de la sote crédulité où étoient les anciens par raport aux enchantemens. Ils s'imaginoient que la Lune y présidoit, & qu'elle ni donoit jamais plus de force que quand elle étoit dans son plein. SAN.

FERÆQUE] Ce mot comprend tous les oiseaux & tous les animaux qui ne sont pas domestiques, comme les renards, les liévres. DAC.

19 QUÆ VERSANT HUMANOS ANIMOS] Tournent & changent à leur gré l'esprit, le cœur des hommes; leurs inclinations, &c. DAC.

20 HAS NULLO PERDERE POSSUM, NEC PROHIBERE MODO] Car elles étoient trop laides & trop affreuses, pour donner envie à Priape de les punir: & ce n'auroit pas été même le moien de les chasser, que de leur faire souffrir la peine dont il punissoit les voleurs. Elles n'y auroient été que plus assiduës, *amore pœnæ.* Ce pauvre Dieu veut dire par là à ces creatures, ce qu'il dit dans Catulle à des voleurs, qui venoient voler dans son Jardin plûtôt que dans un autre:

Nimirum apertam convolatis ad pœnam;
Et vos hoc ipsum, quod minamur, invitat.

On n'avoit pas connu la plaisanterie de ce passage. DAC.

21 SIMULAC VAGA LUNA] La Lune présidoit aux enchantemens, & on la croioit même plus favorable, quand elle étoit dans son plein. C'est pourquoi Horace a peut-être dit ici *decorum os.* Car on peut dire que la Lune montre alors toute sa beauté. Il l'appelle *vagam*, comme Virgile *errantem*, parce qu'elle parcourt son Cercle avec beaucoup de vîtesse, qu'elle change tous les jours très-sensiblement le lieu de

son

ſon lever & de ſon coucher, & qu'elle s'écarte vers les deux Poles au-delà de l'Ecliptique. DAC.

22 QUIN OSSA LEGANT] Car on n'avoit pû ſi bien nétoyer les lieux que les Sorcieres n'y trouvaſſent toujours des oſſemens. Outre qu'il reſtoit encore des tombeaux, près des Jardins de Mecenas, comme on le voit par la ſuite. DAC.

22. *Quin oſſa legant.*] Les nouveaux jardins de Mécène n'ocupoient pas tout le mont Eſquilin. Il reſtoit encore autour de ces jardins quelques tombeaux, que l'on renverſa aparemment dans la ſuite. SAN.

23 SUCCINCTAM VADERE PALLA CANIDIAM] Canidie & Sagana ſont les mêmes dont il eſt parlé dans l'Ode V. du Liv. V. Canidie marche la robe trouſſée, les pieds nuds, & les cheveux épars, comme Ovide dit de Medée:

Egreditur tectis veſtes induta recinctas
Nuda pedem, nudos humeros infuſa capillis.

La ſeule difference qu'il y a, c'eſt que Medée a la robe détrouſſée. Mais on peut dire, que Canidie ne l'avoit trouſſée que pour marcher plus commodément, & qu'elle délia ſa ceinture quand elle commença ſes enchantemens. Peut-être même que pour l'action que Canidie vouloit faire, il étoit de l'eſſence d'avoir la robe trouſſée, comme il a dit de Sagana, dans l'Ode V. du Liv. V.

At expedita Sagana per totam domum
Spargens avernales aquas. DAC.

23. *Pallâ.*] Cet habillement étoit pour les femmes ce qu'étoit le *pallium* pour les homes; c'eſt à dire une grande & longue robe, qui décendoit juſqu'aux piés. SAN.

25. *Cum Saganâ majore.*] Nous avons parlé de Sagane ſur l'ode *At ô Deorum.* Elles étoient aparemment deux ſœurs, & celle-ci étoit l'ainée. Nous verrons de même *maxime Lolli* dans la ſatire *Belli Trojani*, parce que Lollius, à qui elle eſt adreſſée, étoit l'ainé de deux freres. Quelques-uns ont cru que les deux Saganes étoient les afranchies d'un certain Pomponius, qui avoit été proſcrit par les triumvirs. SAN.

26 SCALPERE TERRAM UNGUIBUS] Pour faire une foſſe magique, où elles devoient verſer du ſang, pour attirer les ames des Morts. Ceci eſt imité de l'onziéme Livre de l'Odyſſée, où Ulyſſe fait un Sacrifice, pour évoquer l'ame de Tireſias: *Et moi*, dit-il, *avec mon épée je fis une foſſe d'une coudée en quarré, &c. J'égorgeai des brebis ſur cette foſſe, qui fut bien-tôt remplie de ſang. Et les ames des Morts s'aſſembloient tout autour.* Mais il y a ici deux choſes fort extraordinaires: l'une, que ces Sorcieres font la foſſe magique avec les ongles, & l'autre, qu'au lieu d'égorger la Victime, elles la

 met-

mettent en pieces avec les dens. On ne trouvera aucun exemple de cela dans tous les Livres des Anciens, & il y a de l'apparence, qu'Horace ajoûte ces particularitez, pour rendre ces Sorcieres plus odieuses. DAC.

27 PULLAM AGNAM] Car on immoloit toujours des Victimes noires aux Dieux infernaux. Medée dans Ovide:

—— *cultrósque in guttura velleris atri*
Conjicit. DAC.

29 UT INDE MANES ELICERENT] Car il n'y avoit rien dont les ames fussent si friandes, que de sang. Dans Homere Ulysse est obligé de tirer son épée, pour empêcher les ames d'approcher & de boire le sang qu'il avoit versé dans la fosse pour Tiresias. Elles n'avoient la force de prédire l'avenir, & de répondre aux questions, qu'aprés qu'elles avoient bû de ce sang. DAC.

MANES ELICERENT, ANIMAS] On voit clairement par ce passage, que les Manes ne sont autre chose que les ames des Morts. On peut voir mes Remarques sur Festus. DAC.

ANIMAS RESPONSA DATURAS] Les sortiléges & les enchantemens par lesquels on évoquoit les ames des Morts, pour savoir d'elles ce qui devoit arriver, étoient en usage long-temps avant Homere. On voit dans le I. Livre des Rois, que Saül va trouver une Sorciere, qui par ses enchantemens évoque Samuël. Or Saül étoit pour le moins trois cens cinquante ans avant Homere, comme il seroit aisé de le prouver. DAC.

30 LANEA ET EFFIGIES ERAT, ALTERA CEREA] Ces Sorcieres avoient deux figures, l'une de laine, & l'autre de cire. J'ai parlé de l'usage de ces figures dans les Remarques sur l'Ode V. du Livre V. DAC.

31 MAJOR LANEA, QUÆ POENIS COMPESCERET] Cette figure de laine representoit la personne que ces Sorcieres vouloient faire survivre à celle qui etoit representée par la figure de cire. C'est pourquoi ces figures étoient ordinairement de differente matiere, afin qu'elles eussent un sort different. DAC.

31. *Quæ pœnis compesceret inferiorem.*] Cette petite figure representoit aparemment ce Varus, qui avoit quité Canidie, comme nous l'avons vu sur l'ode *At ô Deorum.* SAN.

32. *Servilibus ut quæ jam peritura modis.*] C'est à dire, *utpote quæ jam esset peritura.* Cette leçon, qui a reparu depuis peu dans deux de nos meilleures éditions, se trouve autorisée par six excellens manuscrits. J'ai déja averti que les copistes ont souvent confondu *quæ* & *que.* Hécate & Tisiphone sont conues, l'une pour Diâne, & l'autre pour une des furies. Ces chiens & ces serpens infernaux étoient comme leurs avantcoureurs & anonçoient leur arivée. SAN.

33 HECATEN VOCAT ALTERA] Hecate, qui eſt la même que Diane, étoit toujours invoquée dans les ſortiléges. On peut voir les Remarques ſur ce paſſage de l'Ode V. du Liv. V.

——— ô rebus meis
Non infideles Arbitræ,
Nox & Diana quæ ſilentium regis,
Arcana cùm fiunt ſacra.

„ Fideles Témoins de toutes mes entrepriſes, s'écria-t-elle „ enfin avec une voix épouvantable, Nuit & Diane, qui pré- „ ſidez au ſilence, quand nous celebrons nos myſteres les plus „ ſecrets. DAC.

34 ALTERA TISIPHONEN] Tiſiphone, une des Furies, *La Vengereſſe des Meurtres.* DAC.

SERPENTES ATQUE VIDERES INFERNAS ERRARE CANES] Les ſerpens marquoient la venuë de Tiſiphone; & les chiens, la venuë d'Hecate. DAC.

35 LUNAMQUE RUBENTEM, NE FORET HIS TESTIS] La Lune rougit de voir toutes ces abominations, & elle ſe cacha derriere les tombeaux, pour ne les pas voir. Comment peut-on donc croire que la Lune ſoit une Divinité, puiſqu'elle n'a pas la force de punir les méchans : & qu'en ſe mettant derriere une muraille, un tombeau, elle ne voit plus tout ce qui ſe paſſe & qui lui déplaît ? Il y a là un ridicule fort plaiſant. Pourquoi ſe cacher ? *Prohibere melius fuit*, comme dit Cotta, dans le Livre de la Nature des Dieux. DAC.

35. *Lunamque rubentem.*] La Lune, au dire des poètes, paliſſoit par la force des enchantemens : mais les abominations de Canidie ſont ſi outrées, qu'elles font rougir la Lune, & l'obligent à ſe cacher, comme ne pouvant en ſoutenir l'horreur. C'eſt un tour que prend le poète, pour rendre Canidie plus odieuſe. SAN.

36 POST MAGNA LATERE SEPULCHRA] Car il y avoit un quartier de ces Eſquilies que Mecenas n'avoit pas pris, & où il y avoit encore des tombeaux, comme il paroît manifeſtement par ce paſſage. DAC.

37 MENTIOR AT SI QUID] Cela eſt fort plaiſant; comme ſi un Dieu pouvoit mentir. DAC.

MERDIS CAPUT INQUINER] Priape parle ici de tous ces vilains accidens, parce qu'ils lui étoient ordinaires. Car les oiſeaux, qui alloient ſe percher ſur ſa tête, y faiſoient leur ordure. C'eſt pourquoi Tibulle dit à Priape:

Abegimúſque voce ſæpe, cum tibi
Senéxve corvus, impigérve graculus
Sacrum feriret ore corneo caput.

Cet accident étoit ordinaire à toutes les Idoles ; c'eſt pourquoi le Prophete Baruch dit dans le VI. Chapitre. *Supra corpus eorum & ſupra caput eorum volant noctuæ, & hirundines, & aves. Etiam ſimiliter & Catæ. Unde ſciatis quia non ſunt Dii.* Et c'eſt ce qu'Arnobe releve encore parfaitement en parlant contre les Idoles : *Non hirundines denique intra ipſos ædium circumvolantes tholos, jacularier ſtercoris plenas, & modo ipſos vultus, modo Numinum ora depingere, barbam, oculos, naſos, aliaſque omnes partes, in quaſcunque ſe detulerit deonerati proluvies podicis ?* „ Enfin, ne voyez-vous pas ſous les „ voutes de vos Temples les hirondelles faire leur ordure ſur „ vos Dieux mêmes, & leur barbouiller la barbe, les yeux, „ le nez, la bouche, & toutes les autres parties de leurs corps, „ où ces excremens vont tomber" ? Après quoi il ajoûte : „ Rougiſſez donc, quoique tard, & laiſſez-vous inſtruire par „ ces animaux, qui vous apprendront, qu'il n'y peut avoir au- „ cune Divinité dans ces Idoles, qu'ils ne craignent point de „ ſalir, en ſuivant leur inſtinct & les Loix ordinaires de la „ Nature. DAC.

38 ATQUE IN ME VENIANT MICTUM ATQUE CACATUM] Il paroît par ce paſſage, que les ſtatuës de Priape étoient fort petites. DAC.

38. *Veniat.*] Douſe manuſcrits & quatre ou cinq éditions tant anciènes que nouvelles nous ont conſervé cette leçon, qui eſt entierement du ſtile d'Horace, comme nous l'avons déja obſervé. SAN.

39 JULIUS ET FRAGILIS PEDIATIA] On ne ſait point qui étoit ce Julius. Pour Pediatius, c'étoit un Chevalier Romain, fort effeminé, & fort décrié pour ſon infamie. C'eſt pourquoi Horace l'appelle Pediatia, au lieu de Pediatius; comme Ariſtophane appelle dans les Nuées Cleonymus, Cleonyma, & Soſtratus, Soſtrata. C'eſt ſur cela, qu'eſt fondé le conte que Ciceron fait de Quintus Opimius, qui aiant été fort décrié dans ſa jeuneſſe, voulut un jour reprocher à un certain Egidius la même infamie dont on l'avoit accuſé. Il lui dit : *Eh bien, ma petite Egidia, quand me viendras-tu donc voir avec ta quenouille & ta laine ?* Egidius lui répondit dans le même genre de raillerie : *Je n'oſerois : car ma mere m'a défendu de voir les femmes décriées.* QUID TU, *mea Egidia, quando ad me venis cum tua colu & lana ? Non pol, inquit, audeo, nam me ad famoſas vetuit mater accedere.* DAC.

FRAGILIS] C'eſt une epithete obſcene, & qui marque le vice de ce Pediatius. DAC.

39. *Julius, & fragilis Pediatia, &c.*] Il y a ici un mélange fort agréable de plaiſanterie & de critique. Le bon Priape, pour ateſter la vérité de ce qu'il dit, fait un ſerment bien di-

digne de lui, en consentant d'être exposé aux plus vilaines insultes. La malice est qu'il choisit, pour lui faire ces traitemens honteux, les trois plus infâmes coquins qui fussent alors à Rome; & qu'il done à l'un d'eux un nom de femme, comme étant le plus débauché des trois. On ne sait qui étoit ce Julius : il pouvoit être de quelque famille de province, peut-être aussi étoit-ce un afranchi de la maison des Césars. Pédiatius fut, dit-on, un chevalier Romain, qui aiiant dépensé en débauches tout son patrimoine, n'avoit trouvé d'autre ressource pour vivre que de se prostituer lui-même. L'épitète *fragilis* marque le dernier excès de la dissolution. On croid que Voranus étoit un afranchi de Quintus Lutatius Catulus. SAN.

FURQUE VORANUS] On dit, que ce Voranus étoit un Affranchi de Quintus Lutatius Catulus, & qu'un jour aiant volé de l'argent chez un Banquier, & ne sachant où le cacher, il le mit dans ses souliers. Ces trois hommes sont traitez dans ce seul vers comme les derniers coquins du monde. Et ce trait est d'autant plus agreable, qu'il ne paroît point recherché, & qu'il n'est point attendu. DAC.

40 ALTERNA LOQUENTES] Comme les Ombres & Ulisse, parlent tour à tour, dans Homere. DAC.

41 RESONARENT TRISTE ET ACUTUM] Il exprime par-là le son de la voix des Ombres, dont Homere a dit τρίζουσαι, *stridentes :*

——— ταὶ δὲ τρίζουσαι, ἕποντο.

Et qu'il compare par cette raison à des chauvesouris. * M. Bentlei a lu *resonarint* pour le faire accorder avec les termes suivans, *abdiderint*, *arserit*, *horruerim.* * DAC.

41. *Resonarint.*] C'est par une erreur des copistes que l'on a lu *resonarent*, qui ne sauroit figurer avec *abdiderint*, *arserit*, & *horruerim.* Aussi M. Bentlei & M. Cuningam n'ont pas manqué de rétablir ici le texte. SAN.

42 UTQUE LUPI BARBAM] Elles ne prennent que la barbe du loup, parce que le museau étoit contraire aux enchantemens. Pline dans le Chapitre X. du Liv. XXVIII. *Veneficiis rostrum lupi resistere, inveteratum aiunt : ob idque Villarum portis præfigunt.* „ Ils disent, que c'est une opinion ancien„ ne, que le museau du loup empêche les sortileges : à cause „ de cela, ils l'attachent aux portes de leurs maisons de cam„ pagne. DAC.

VARIÆ CUM DENTE COLUBRÆ] *Varia*, marquetée, comme Theognis a dit ποίκιλον ὄφιν, *serpentem varium.* DAC.

43 ET IMAGINE CEREA LARGIOR ARSERIT IGNIS] Voilà l'effet du sortilége : le feu prit de lui-même à la figure

de cire: Car il n'y avoit point du tout de feu. Les Commentateurs s'y sont trompez. DAC.

44 ET UT NON TESTIS INULTUS HORRUERIM] A entendre parler Priape, il semble que l'on va voir ces deux Sorcieres reduites en poudre par la fureur de ce Dieu justement irrité. Mais un Dieu de Figuier n'est pas si terrible. Cela aboutit à un bruit que fait le bois qui n'étoit pas encore sec: *Hac se præsentem formidine comprobavit*, pour me servir des paroles d'Arnobe. Il y a là un ridicule fort divertissant pour ceux qui connoissent ce que c'est que la raillerie. DAC.

46 NAM DISPLOSA SONAT QUANTUM VESICA] Voilà une comparaison bien noble, pour un Dieu. *Displosa* se dit proprement d'une chose qui en s'entrouvrant fait du bruit, à cause du vent qui sort avec violence. Et il semble qu'Horace ait pris cette comparaison de Lucrece, qui en parlant du bruit que font les nuées, quand elles sont pressées, & qu'elles crevent, dit dans le VI. Liv.

Nec mirum, cum plena animæ vesicula parva
Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente. DAC.

46. *Pepedi.*] Le bois dont étoit fait la statue de Priape fit un éclat; comme il arive de tems en tems au bois qui travaille & qui n'est point encore entierement sec. Les deux sorcieres prirent ce craquement pour ce que dit ici Horace; & ce Dieu se vante de cette action comme d'une marque insigne de sa vengeance. Il y a là un double ridicule, qui tombe également sur Priape & sur les sorcieres. *Ficus* est ici pour *Deus ficulnus*. SAN.

47 FICUS] Tout Dieu de Figuier que je suis. DAC.

AT ILLÆ CURRERE IN URBEM] On ne sauroit rien imaginer de plus ridicule: les deux plus habiles Sorcieres qu'il y eut dans l'Empire, accoutumées à tout ce que l'on peut concevoir de plus terrible & de plus affreux, puisqu'elles conversoient familierement toutes les nuits avec les Démons & avec les Furies, se mettent à fuir de toute leur force, pour un petit bruit qu'elles ont entendu. Horace ne pouvoit pas mieux finir cette Satire que par ce trait, qu'il aiguise à sa maniere, en rapportant des circonstances fort plaisantes de cette fuite. DAC.

48 CANIDIÆ DENTES, ALTUM SAGANÆ CALIENDRUM] Horace reproche à Canidie, qu'elle n'avoit point de dents; & à Sagana qu'elle étoit pelée. Il paroît par ce passage, que les fausses dents étoient en usage dès ce temps-là, aussi-bien que les faux cheveux. DAC.

ALTUM CALIENDRUM] *Caliendrum*, du Grec κάλλυντρον; est

est l'ornement de tête des femmes, proprement le couvrechef. Mais ce mot signifie aussi les faux cheveux que les femmes portoient alors assez communément. Horace l'a mis en ce sens-là. C'est pourquoi il a ajoûté *altum*, qui exprime la maniere dont elles se coiffoient. Car leurs cheveux faisoient sur leur tête une espece de petite Tour, qui finissoit en pointe, comme un raisin. Ce qui donna lieu d'appeller cette coiffure *corymbion*, comme elle étoit aussi appellée par les Grecs Βότρυς. Petrone: *Ancilla Tryphenæ Gytona in partem navis inferiorem ducit, corymbióque Dominæ pueri adornat caput.* „La servante „de Tryphone mene Gyton à fond de cale: & là, elle lui met „sur la tête la fausse coiffure de sa Maîtresse." *Corymbium* est là ce qu'est ici *altum caliendrum*. Cela rend ce trait de Satire plus piquant, que si l'on prenoit simplement *caliendrum* pour *des coiffes*. Ovide a parlé de ces fausses coiffures des Dames dans son troisiéme Livre de l'Art d'aimer:

Fœmina procesſit densiſſima erinibus emptis,
Próque suis alios efficit ære suos.
Nec pudor est emiſſe palam. venire videmus
Herculis ante oculos virgineúmque chorum.

„Les Dames paroissent avec des cheveux qu'elles ont achetez. Elles n'ont pas même honte de les acheter devant tout „le monde. On les vend publiquement sous les yeux d'Hercule & des neuf Sœurs." On vendoit ces fausses coiffures près du Temple *d'Hercule & des Muses*. Il y avoit aussi des perruques pour les hommes. Suetone rapporte, que Caligula prenoit une perruque, pour se déguiser, quand il alloit la nuit dans les vilains lieux: *Et ganeas atque adulteria capillamento celatus & veste longa noctibus obiret.* DAC.

48. *Caliendrum.*] C'est proprement une coeffure de femme: ici il y a aparence que c'est une coeffure de faux cheveux, comme la suite le done à entendre. SAN.

49 ATQUE INCANTATA LACERTIS VINCULA] Ce sont les bandeletes enchantées dont elles se servoient, pour enlacer l'esprit de ceux qu'elles vouloient engager. Virgile explique fort bien cette coutume, dans l'Eclogue VIII.

Terna tibi hæc primum triplici diversa colore
Licia circumdo, &c.
Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores.
Necte Amarylli modo, & Veneris, dic, vincula necto. DAC.

SATIRA IX.

IBAM *fortè via sacra (sicut meus est mos)*
Nescio quid meditans nugarum, & totus in illis:
Accurrit quidam notus mihi nomine tantum,
Arreptáque manu, Quid agis, dulcissime rerum?
Suaviter, ut nunc est, inquam: & cupio omnia quæ vis.
Quum assectaretur, Numquid vis? occupo: at ille,
Noris nos, inquit, docti sumus. *Hîc ego, Pluris*
Hoc (inquam) mihi eris. Misere discedere quærens,
Ire modo ocius, interdum consistere, in aurem
Dicere nescio quid puero. Quum sudor ad imos
Manaret talos: ô te Bollane cerebri
Felicem, aiebam tacitus. Quum quidlibet ille
Garriret, vicos, urbem laudaret: ut illi
Nil respondebam, Misere cupis, *inquit,* abire:
Jamdudum video. Sed nil agis: usque tenebo,
Persequar. Hinc quo nunc iter est tibi? *Nil opus est te*
Circumagi: quendam volo visere, non tibi notum:
Trans Tiberim longe cubat is, prope Cæsaris hortos.
Nil habeo quod agam, & non sum piger, usque sequar te.
Demitto auriculas, ut iniquæ mentis asellus,
Quum gravius dorso subiit onus. Incipit ille,
Si bene me novi, non Viscum pluris amicum,
Non Varium facies. Nam quis me scribere plures,

Aut

2 *deest* &. 16 *Prosequar.*

Aut citiùs poſſit verſus? quis membra movere
Mollius? invideat quod & Hermogenes, ego canto.
Interpellandi locus hîc erat, Eſt tibi mater,
Cognati, queis te ſalvo eſt opus? Haud mihi quiſquam:
Omnes compoſui. *Felices, nunc ego reſto:*
Confice, namque inſtat fatum mihi triſte Sabella
Quod puero cecinit, divina mota anus urna.
Hunc neque dira venena nec hoſticus auferet enſis:
Nec laterum dolor, aut tuſſis nec tarda podagra:
Garrulus hunc quando conſumet cunque. Loquaces,
Si ſapiat, vitet, ſimulatque adoleverit ætas.
Ventum erat ad Veſtæ quarta jam parte diei
Præterita: & caſu, tunc reſpondere vadato
Debebat: quod ni feciſſet, perdere litem.
Si me amas, *inquit*, paulum hîc ades. *Inteream ſi*
Aut valeo ſtare, aut novi civilia jura:
Et propero quo ſcis. Dubius ſum quid faciam, *inquit:*
Tene relinquam, an rem. *Me, ſodes.* Non faciam, *ille.*
Et præcedere cœpit. Ego (ut contendere durum eſt
Cum victore) ſequor. Mæcenas quomodo tecum?
Hinc repetit. Paucorum hominum, & mentis bene ſanæ.
Nemo dexterius fortuna eſt uſus: Haberes
Magnum adjutorem, poſſet qui ferre ſecundas,
Hunc hominem velles ſi tradere. Diſpeream ni
Summoſſes omnes. *Non iſto vivimus illic*
Quo tu rere modo: domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis, nil mî officit unquam,

Di-

30 *motâ divina.* 36 *vadatus.* 42 deeſt *eſt.*
48 *Iſto non vivitur;* 49 *inquam.*

Ditior hic, aut est quia doctior: est locus uni-
cuique suus. Magnum narras, vix credibile. *Atqui*
Sic habet. Accendis quare cupiam magis illi
Proximus esse. *Velis tantummodo: quæ tua virtus,*
Expugnabis, & est qui vinci possit: eoque
Difficiles aditus primos habet. Haud mihi deero:
Muneribus servos corrumpam; non, hodie si
Exclusus fuero, desistam: tempora quæram:
Occuram in triviis: deducam. Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus. *Hæc dum agit, ecce,*
Fuscus Aristius occurrit, mihi carus, & illum
Qui pulcre nosset, consistimus. Unde venis? &,
Quò tendis? rogat: & respondet. Vellere cœpi,
Et prensare manu lentissima brachia, nutans,



SATIRE IX.

M. DACIER.

J'ALLOIS un matin par la ruë sacrée, rêvant, selon ma coutume, à je ne sai quelles bagatelles qui m'occupoient tout entier, lorsqu'un certain homme, que je ne connoissois que de nom, me prenant tout d'un coup par la main, *Comment vous portez-vous, me dit-il, mon cher?* Fort bien pour l'heure, lui répondis-je; & je suis tout prêt à vous rendre mes services. Comme je vis qu'il me suivoit: N'avez-vous plus rien à me dire? lui demandai-je, en le prévenant. Mais lui: *Il ne se peut*, dit-il, *que vous ne me connoissiez. Je suis un Savant.* Tant mieux,

Distorquens oculos, ut me eriperet. Male salsus
Ridens dissimulare: meum jecur urere bilis.
Certe nescio quid secreto velle loqui te
Aiebas mecum. Memini bene: sed meliori
Tempore dicam: hodie tricesima sabbata: vin' tu
Curtis Judæis oppedere? Nulla mihi (inquam)
Relligio est. At mi. Sum paulo infirmior, unus
Multorum: ignosces, alias loquar. Hunccine solem
Tam nigrum surrexe mihi? fugit improbus, ac me
Sub cultro linquit. Casu venit obvius illi
Adversarius: &, Quo tu turpissime? magna
Exclamat voce: &, Licet antestari? Ego vero
Oppono auriculam; rapit in jus, clamor utrinque,
Undique concursus: sic me servavit Apollo.

69 *Vis tu.*

SATIRE IX. (*Sat. II. L. II.*)

Il raconte ce qu'il eut à soufrir de l'importunité d'un grand-parleur.

Le P. SANADON.

JE passois un jour par la rue sacrée, roulant dans mon esprit, selon ma coutume, je ne sai quelles bagatelles, dont j'étois tout ocupé. Certain personage que je ne connoissois que de nom, vint m'aborder d'un air fort empressé, & me prenant brusquement la main: hé! me dit-il, le plus aimable des homes, comment va la santé? Vous voiés, lui dî-je, fort bien, à vôtre service. Il me suivoit toujours; je lui demandai s'il souhaitoit quelque chose de moi.

mieux, je vous en eſtimerai davantage. Comme je ne cherchois qu'à eſquiver, tantôt j'allois à grands pas, tantôt je m'arrêtois, & un moment après, je parlois à l'oreille à mon Valet. La ſueur couloit à groſſes goutes ſur tout mon corps. O Bollanus, diſois-je en moi-même, que je te trouve heureux, de ſavoir ſi bien rompre en viſiere aux gens! Cependant mon homme diſoit ſans aucun choix tout ce qui lui venoit en tête: Il loüoit la beauté des quartiers & la grandeur de Rome. Et voyant que je ne lui répondois point: *Vous ſouhaitez paſſionnement de m'échaper*, me dit-il, *il y a long-temps que je le vois; Mais vous n'avancez rien. Je ne vous quite point; & je vous ſuivrai par tout. Où allez-vous d'ici?* Mon Dieu, lui répondis-je, il n'eſt pas neceſſaire que vous faſſiez tant de tours, & que vous vous écartiez ſi fort. Je vais voir un de mes amis, que vous ne connoiſſez pas: Il loge fort loin d'ici, au de-là du Tibre, près des Jardins de Ceſar. *Je n'ai rien à faire*, me dit-il, *& je ne ſuis pas pareſſeux, j'irai par tout avec vous.* Je baiſſe les oreilles comme un âne qu'on charge trop. Il continuë: *Si je me connois bien, vous ferez pour le moins autant de cas de moi, que de votre ami Viſcus, & de Varius. Car qui trouverez-vous, qui puiſſe faire plus de vers que moi, & plus promptement? Perſonne ne danſe avec tant de grace; & je chante, à faire créver d'envie Hermogene même.* Comme je vis, qu'il me donnoit là le temps & l'occaſion de l'interrompre: Avez-vous encore votre mere? lui demandai-je, & vous reſte-t-il des parens à qui votre ſanté ſoit chere, & qui s'intereſſent à votre conſervation? *Je n'ai perſonne*, dit-il, *je les ai tous enterrez.* Qu'ils ſont heu-

moi. Rien autre chose, reprit-il, que d'avoir l'honeur de vôtre conoissance. J'ai quelque fond de litérature. Tant mieux, j'en aurai encore plus de considération pour vôtre persone. Comme je ne cherchois qu'à esquiver, tantôt je doublois le pas, tantôt je m'arêtois, quelquefois je disois un mot tout bas à mon valet: je suois à grosses goutes. Heureux Bolanus, disoi-je en moi même, qui as la tête assés forte pour soutenir la conversation la plus insipide! Celui-ci me faisoit de grans discours en l'air sur l'étendue de Rome, sur la beauté de ses places, surtout ce qui lui venoit en tête. A cela je ne disois mot. Vous voulés, dit-il, m'échaper; il y a quelque tems que je m'en aperçoi, mais vous n'y gagnerés rien; je vous tiens, & je ne vous quiterai point; je vous acompagnerai quelque part que vous aliés. Epargnés vous cette peine-là, cela n'est point necessaire. Je vas voir un de mes amis, que vous ne conoissés pas. Il demeure fort loin d'ici, au-dela du Tibre, près des jardins de César. Oh je vas bien du pié, je vous suivrai par-tout, aussi bien je n'ai rien à faire. A cela je baisse l'oreille, comme un âne de mauvaise humeur, qui se sent trop chargé. Mon fâcheux continue. Viscus & Varius sont, dit-il, vos amis: mais si je me conois bien, j'ose me flater de n'avoir pas un jour moins de part à vôtre estime. Il n'est point de poète qui égale la fécondité ni la rapidité de ma vène, persone n'a meilleure grâce à danser, & je chante à desespérer Hermogène. Trouvant l'ocasion de l'interrompre, je lui demandai s'il avoit encore sa mere ou des parens, qui fussent interessés à la conservation d'un home de

son

heureux! dis-je tout bas ; & moi, je ſuis demeuré ſeul. Acheve: car je vois bien que c'eſt ici le moment fatal, qu'une veille Samnite me prédit dans mon enfance, après avoir remué l'Urne devinereſſe. Cet enfant, me dit-èlle, ne mourra ni par le poiſon, ni par l'épée des ennemis ; Il n'a à craindre ni le mal de côté, ni la goute, ni la toux. Un importun babillard le tuëra de ſon caquet. Si-tôt donc qu'il ſera venu en âge, s'il eſt ſage, il fuïra tous les grands parleurs. Nous étions arrivez près du Temple de Veſta un peu après dix heures : & par hazard c'étoit à peu près le temps qu'il devoit comparoître, pour répondre à un homme à qui il étoit engagé par caution : S'il avoit manqué à l'Aſſignation, ſon procès étoit perdu. *Si vous êtes de mes amis, je vous en prie*, dit-il, *venez m'aider un moment dans une affaire que j'ai à deux pas d'ici.* Je veux mourir, lui dis-je, ſi je puis me tenir debout, & ſi je ſai un ſeul mot de Droit. D'ailleurs, je ſuis preſſé d'aller où je vous ai dit. *Je ſuis bien en peine*, me répond-t-il, *je ne ſai ſi je dois vous abandonner, ou abandonner mon procès.* Vous moquez-vous? lui dis-je, c'eſt moi ; ſans doute. *Je n'én ferai rien.* En même temps il commence à marcher le premier. Et moi, comme il eſt inutile de conteſter avec un plus fort, je le ſuis. *Mecenas, comment vit-il avec vous?* C'eſt par-là qu'il rentre en converſation. Mecenas, lui répondis-je froidement, eſt un homme d'un très-bon eſprit, d'une très-grande ſageſſe, & qui s'accommode de peu de gens. *Jamais perſonne n'a fait une plus heureuſe rencontre que vous*, me dit-il. *Vous auriez en moi un merveilleux ſecond, & qui ſauroit parfaitement ſe contenter du ſecond rolle,*

ſon mérite. Il me répondit qu'il ne lui reſtoit plus perſone, qu'il les avoit tous mis en terre. Qu'ils ſont heureux! dî-je tout bas. Il te reſte encore quelcun, boureau ; enterre moi auſſi: car je voi bien que je touche au moment fatal qu'une vieille ſorciere du paiis des Samnites me prédit dans mon enfance, après avoir bien remué ſon urne magique. Cet enfant, dit-elle, ne mourra ni par le fer, ni par le poiſon ; il n'a à craindre ni la pleuréſie, ni la toux, ni la goute : un grand parleur le conſumera de langueur, & le mettra au tombeau. Quand il ſera plus âgé, qu'il les évite, s'il eſt ſage. Cependant nous arivons un peu après dix heures au temple de Veſta, & heureuſement pour moi c'étoit le tems où mon home devoit répondre à une aſſignation ; faute de quoi, il perdoit ſon procès. Si vous m'aimés, dit-il, venés je vous prie, m'aider dans cette afaire. Moi vous aider! que je puiſſe mourir ſi je ſai ce que c'eſt que comparoitre en jugement, ou ſi j'entens rien à la procédure. D'ailleurs je ſuis preſſé de me rendre où vous ſavés. Ce que vous me dites-là me fait balancer ſur le parti que je dois prendre. Vous quiterai-je ou abandonerai-je mon procès? Oh de grâce, Monſieur, quités moi. Non, je n'en ferai rien. En diſant cela, il commence le premier à marcher. Comme il faut bien céder, quand on n'eſt pas le plus fort, je le ſui. Hé bien, reprit-il, ſur quel pié êtes-vous avec Mécène? C'eſt un home d'un grand diſcernement, & qui ne ſe livre pas à tout le monde. Perſone n'a ſu ſe conduire avec plus de ſageſſe dans la route de la Fortune. Si vous vouliés bien me doner accès auprès de lui, peut-être n'auriés-vous pas
en

si vous vouliez m'introduire chez lui. Que je meure, si vous n'écartiez tous les autres dans quatre jours. On ne vit pas là comme vous pensez, lui répondis-je. Il n'y a jamais eu de maison plus pure que celle-là, ni plus éloignée des Cabales & des brigues. Là un plus riche, ni un plus savant, ne me détruit pas dans l'esprit du Maître. Chacun a sa place selon son merite. *Vous me dites là une chose bien surprenante, & presque incroyable.* Cela est pourtant. *Vous ne faites par-là qu'augmenter la passion que j'ai de l'approcher.* Vous n'avez qu'à le vouloir, votre merite est si grand, que vous en viendrez facilement à bout. Ce n'est pas un homme intraitable, quoi qu'il soit d'abord assez froid & d'un accès très-difficile. *Je ne negligerai rien pour cela. Je gagnerai ses domestiques par mes présens. Si l'on me ferme la porte aujourd'hui; je ne me rebuterai pourtant pas: Je chercherai les momens favorables: Je me presenterai à son passage: Je l'accompagnerai: C'est la condition des hommes, de n'avoir jamais rien sans beaucoup de peine.* Sur ces entrefaites arrive Fuscus Aristius, mon intime ami, & qui connoissoit parfaitement mon homme. Nous nous arrêtons. Il me demande, d'où je viens, où je vai. Et il répond à ces mêmes questions, que je lui avois faites. Je commence à le pincer, & à lui prendre le bras, qu'il laissoit aller, comme s'il eût été sans mouvement. Je tournois les yeux de toute ma force, en lui faisant signe, qu'il me délivrât de cet importun, & lui, avec un ris malin, il faisoit semblant de ne me pas entendre. J'enrageois de tout mon cœur. A propos, lui dis-je, vous m'aviez témoigné, que vous vouliez me parler de je ne sai quoi en par-

en moi un mauvais ſecond. Je vous apuierois avec tout le zèle dont je ſuis capable, & ſur ma parole vous écarteriés bientôt tous les concurrens. Doucement lui répondî-je; vous n'en êtes pas où vous penſés. Il n'y a point de maiſon à Rome où il y ait plus de probité, & où l'on ſoit plus éloigné de ces intrigues que chés Mécène. Là un home plus riche ou plus ſavant que moi ne me fait point d'ombrage. Chacun y tient ſa place, ſelon ſon mérite. Vous me dites-là une choſe bien ſurprenante, & preſque incroiable. Cela eſt pourtant vrai. Vous me donés encore plus d'envie de l'aprocher. Bon, vous n'avés qu'à le vouloir : avec les talens que vous avés, pouvés-vous manquer d'en venir à bout? Mécène eſt naturellement fort traitable, & ce n'eſt que parce qu'il ſe conoit qu'il eſt atentif à ne ſe pas laiſſer aiſément aborder. Comptés que je ne me négligerai point. Je gagnerai les domeſtiques à force de preſens; ſi l'on me rebute, je ne me rebuterai pas; je ſaurai prendre mon tems; quand Mécène ſortira, je me preſenterai à ſon paſſage, je l'acompagnerai. Dans ce monde on n'a rien ſans beaucoup de peine. A ces mots paſſa Ariſtius mon intime ami, & qui conoiſſoit à merveille le perſonage. Nous nous arêtâmes. D'ou venés-vous? Où allés-vous? Après avoir répondu de part & d'autre, je le tirai par un bras, je lui ſerrai l'autre. Il les laiſſoit tomber nonchalamment, comme s'il n'eût rien ſenti. Je lui faiſois ſigne tantôt des yeux, & tantôt de la tête, afin qu'il me tirât de preſſe. Il faiſoit ſemblant de ne pas m'entendre, & ſe trahiſſoit cependant par un ſouris malin. J'enrageois de bon cœur. Vous vou-

particulier. Il eſt vrai, dit-il, je m'en ſouviens; mais nous trouverons pour cela un tems plus commode. C'eſt aujourd'hui la plus grande fête des Juifs, voudriez-vous leur faire cet affront, que de parler d'affaires ? Je n'ai pas ce ſcrupule-là, lui dis-je. Je l'ai, moi, dit-il, c'eſt une de mes foibleſſes : & je ſuis ſur cette matiere comme le moindre du peuple : je vous demande pardon, une autrefois je parlerai à vous. Faut-il que ce jour ſoit ſi malheureux pour moi ? m'écriai-je. Ce mechant s'enfuit, & me laiſſe dans la peine. Par bonheur, en tournant dans une ruë, mon fâcheux rencontre en face ſa Partie adverſe, qui le voyant : Où vas-tu donc, infame ? lui dit-il. Et en s'adreſſant à moi : Voulez-vous bien que je vous prenne à témoin ? Je tends l'oreille avec plaiſir. Il le traîne en Juſtice. Il ſe fait-là un grand vacarme ; le peuple s'amaſſe. C'eſt ainſi qu'Apollon me délivra.



REMARQUES

SUR LA SATIRE IX.

LE but d'Horace, dans ſes *Satires*, eſt de donner des preceptes, pour former les mœurs; & pour faire connoître la vertu & le vice. Mais comme il eſt preſque impoſſible, que des preceptes ſoient ſans quelque eſpece de ſechereſſe, qui dégoûte, & qui laſſe enfin les Lecteurs, Horace s'eſt aviſé d'inſtruire par des peintures : & c'eſt ce que la Philoſophie a de plus parfait. Car il n'y a rien de ſi difficile ni de ſi utile en même temps, que de propoſer des images & des caracteres, qui en preſſant par les yeux, puiſſent allumer dans les cœurs l'amour de la vertu, ou la haine du vice. Perſe appelle cela par-

liés, lui dî-je, me parler en particulier de je ne sai quelle afaire. Il est vrai, je m'en souviens; mais je prendrai mieux mon tems. C'est aujourdui la grande fête des Juifs, & vous ne voudriés pas leur faire l'afront de parler d'afaires un si bon jour. Oh je n'ai point du tout ce scrupule-là. Et moi je l'ai; c'est une foiblesse, si vous voulés; mais chacun a la siène. Je vous demande pardon. Nous parlerons d'afaires une autre fois. Le traitre me quite à ces mots; & me laisse, comme on dit, le couteau sur la gorge. Faut-il que je sois réservé pour un jour si malheureux! Par bonheur à quelques pas delà mon discoureur rencontre sa partie adverse, qui le voiant s'écria: te voila donc, infâme deserteur; où vas-tu? Puis s'adressant à moi: Monsieur, dit-il, trouvés bon que je vous prenne à témoin. Je ne me fis pas prier. On traine le drôle devant le préteur, grand bruit de part & d'autre, le peuple s'amasse de tous côtés: & moi de m'enfuir. C'est ainsi qu'Apollon me tira d'un si mauvais pas.

---

parfaitement bien *fallere solers regula*, dans la Satire V. *Une Regle qui trompe, que l'on ne voit point.*

——— ——— tunc fallere solers
Apposita intortos extendit regula mores.

„ Alors votre Regle, qui corrige, sans qu'on s'en apperçoive,
„ redressa mes mœurs corrompuës." Perse veut dire que Cornutus l'avoit instruit par les exemples. Et c'est ce que l'on peut appeller *Φιλοσοφίας ἄκρον ἄωτον*, *la fine fleur de la Philosophie.* Theophraste a été l'inventeur de cette maniere, ou plûtôt, il n'a fait que suivre en cela l'idée qu'il avoit puisée dans Homere, où l'on trouve des caracteres admirables. Quoi qu'il en soit, il est le premier qui en a donné des Regles, dans le petit Livre, ou plûtôt dans le fragment du Livre qu'il nous a laissé sous le nom de *Caracteres*. Ce Livre est un thrésor. Mais quel-

quelque loin que ſoit allé Theophraſte, & quelque admirable qu'il ſoit dans ce genre, on peut dire, qu'Horace le ſurpaſſe dans le portrait fidelle qu'il fait ici d'un fâcheux. On ne ſauroit rien ajoûter à ce tableau, ni pour la vivacité des traits, ni pour la reſſemblance. Les Grammairiens ont appellé cette Satire Ἐπαγόμενος, comme qui diroit l'importun qui traîne un homme malgré lui. DAC.

Les fâcheux furent de tout tems un des grans fléaux de la ſocieté humaine. Horace nous en preſente ici un des plus marqués. Les autres ſont importuns ſans le ſavoir; celui-ci l'eſt à deſſein, il veut faire ſentir ſon importunité. Jamais le nom de fâcheux ne fut doné à plus juſte titre. La ſatire auſſi bien que le teâtre ſont en poſſeſſion d'outrer un peu les caracteres. Ces grans trais font des impreſſions plus profondes, & le commun des homes a beſoin d'être frapé fortement, pour l'éloigner davantage des vices dont on veut lui inſpirer de l'horreur. L'aventure qui fait le fond de cette pièce eſt fort divertiſſante par elle-même, mais la maniere naturelle & legere dont elle eſt racontée en augmente infiniment le prix & l'agrément. SAN.

1 IBAM FORTE VIA SACRA] Horace montoit par la ruë ſacrée: car il alloit droit à la Place Romaine. Il venoit du côté des Eſquilies. * M. Bentlei demande pardon s'il ajoûte ici *ut*, *Ibam ut fortè via*, & il merite qu'on le lui accorde pourvu qu'il promette de l'effacer. * DAC.

SICUT MEUS EST MOS] Cela dépend de *neſcio quid meditans nugarum*. DAC.

2 NUGARUM] Il faiſoit ſans doute des vers. DAC.

Vers 3. *Accurrit quidam.*] On lit ordinairement *occurrit*; mais *accurrit* eſt de Vander Béken, de M. Bentlei, de M. Cuningam, & des meilleures éditions. Cette derniere leçon fait même ici un plus bel éfet. L'empreſſement d'aborder un home, dont on n'eſt conu que de nom, cette familiarité de lui prendre la main eſt un double trait d'impertinence qu'Horace done à ſon importun. SAN.

3 NOTUS MIHI NOMINE TANTUM] Comme celui dont Theophraſte dit dans le même Caractere: ὁ δὲ ἀδολέσχης τοιοῦτός ἐστιν, οἷος ὃν μὴ γινώσκει, &c. *Le grand parleur eſt celui, qui s'approchant d'un homme qu'il ne connoît point, &c.* DAC.

4 ARREPTAQUE MANU] C'eſt la premiere ſottiſe que fait cet importun, de prendre la main d'Horace, dont il n'étoit connu que de nom. DAC.

QUID AGIS, DULCISSIME RERUM] Henri Eſtienne rapporte *rerum* à *quid*: *Quid rerum agis, dulciſſime?* Mais il ſe trompe. Les Latins diſoient *dulciſſime rerum*, *pulcerrime rerum*. Ovide, dans l'Epître de Phedre:

O uti-

O utinam nocitura tibi, pulcerrime rerum,
In medio nixu viscera rupta forent. DAC.

4. *Dulcissime rerum.*] Comme il a dit *vilissima rerum* dans la satire *Egressum magnâ*. *Quid agis*, aussi bien que *cupio omnia quæ vis*, étoient des formules ordinaires de politesse, que l'on se disoit en se rencontrant. SAN.

5 ET CUPIO OMNIA QUÆ VIS] C'étoit le compliment ordinaire pour dire: *Je suis à votre service*, *Je suis prêt à vous rendre mes services*, *à faire tout ce qu'il vous plaira*. DAC.

6 NUMQUID VIS] C'étoit ce que l'on disoit ordinairement à ceux que l'on vouloit quiter, ou dont on vouloit se défaire: *Voulez-vous quelque chose?* Dans la III. Scene de l'Acte II. de l'Eunuque de Terence, Cherea, en parlant d'Archemide, qu'il avoit malheureusement rencontré:

Dum hæc dicit, abiit hora. Rogo numquid velit?
Recte, inquit; abeo.

„ Pendant qu'il dit ces quatre mots, une heure s'étoit déja é-
„ coulée. Je lui demande, s'il veut quelque autre chose de
„ moi, Rien, dit-il. Je pars, &c." Où Donat remarque: *Abituri, ne id dure facerent*, numquid vis *dicebant his, quibuscum constitissent*. DAC.

7 NORIS NOS INQUIT] Voilà, *nos*, nous, pour *me*, moi. Contre la remarque de quelques Grammairiens. DAC.

DOCTI SUMUS] Un Poëte, *un bel esprit*, *un Savant*, comme j'ai traduit, pour faire plus paroître le ridicule. DAC.

7. *Docti sumus.*] Autre sotise, dès la seconde parole il annonce son mérite. C'est la maniere des pédans & des demi-savans. Ils prétendent par-là prévenir les esprits en leur faveur, & rien ne les fait plus mépriser des honêtes gens. SAN.

8. *Misere.*] C'est-à-dire, *anxiè*. Horace pressentoit son malheur. Il s'aperçut d'abord qu'il étoit mal tombé, & il ne savoit pas trop comment il se tireroit de presse. De là son inquiétude. SAN.

9 IRE MODO OCYUS] Horace essaye toute sorte de voyes, pour se défaire de cet importun: Il s'arrête, il va à toutes jambes. Aristote étant un jour tombé entre les mains d'un fâcheux comme celui ci, qui en parlant de quelque chose, lui demandoit, si cela ne lui paroissoit pas étonnant: *Non*, dit-il, *mais ce que je trouve d'étonnant, c'est qu'un homme qui a deux jambes, vous attende*. DAC.

10 QUUM SUDOR AD IMOS] Car la sueur vient aussi-tôt du travail de l'esprit, que de celui du corps. Mais l'un & l'autre contribuoient ici à la sueur d'Horace. DAC.

11 O TE, BOLLANE, CEREBRI FELICEM] Ce Bollanus ou Bolanus étoit un homme brusque, qui ne gardoit point de me-

mesures, & qui rompoit en visiere à tous ceux qui l'incommodoient. Ce passage est un de ceux qui marquent le naturel d'Horace, qui, quoique colere, ne laissoit pas d'être doux & honnête. Lors même qu'il souhaite de pouvoir imiter la brusquerie de Bollanus, il n'en sauroit venir à bout, & il ne peut se resoudre à dire la moindre dureté à cet importun. DAC.

11. *Bolane.*] C'est ainsi que ce nom est écrit dans les inscriptions, dans presque tous les manuscrits, & dans quatre des meilleures éditions. La ville de Bola, dont ce nom est venu, étoit dans le paiis des Eques, sur la frontiere du Latium, entre Esola & Prénefte. Cicéron parle d'un Marcus Bolanus, & Tacite d'un Vetrius Bolanus. Horace done en passant un coup de dent à celui dont il s'agit ici. Il n'y a qu'un stupide qui puisse trouver du goût aux fades discours d'un impertinent. SAN.

13 GARRIRET] C'est proprement jaser, dire tout ce qui vient à la bouche. Ciceron dans les Lettres à Atticus: *garrimus quidquid in buccam.* C'est ce que Theophraste appelle ἀδολεσχεῖν. DAC.

VICOS] *Vici* ne sont pas les ruës, car elles avoient un autre nom. Ce sont les Quartiers de la Ville. Dans Theophraste, le grand Parleur dont il fait le Caractere, dit de même: Πόσοι εἰσὶ κίονες τῦ Ωδείυ. *Combien il y a de colomnes dans la galerie qui menoit au Theatre.* DAC.

15 SED NIL AGIS] Il y a des importuns qui le sont sans le connoître. Mais celui-ci n'est pas seulement importun, il est impudent. DAC.

15. *Nil agis; usque tenebo.*] Vid-on jamais une impudence plus marquée? La bienséance demande qu'on se retire, sitôt qu'on s'aperçoit que l'on est de trop dans une compagnie. Celui-ci déclare qu'il s'en aperçoit, & persiste à vouloir demeurer, malgré qu'on en ait. SAN.

16. *Prosequar hinc, &c.*] C'est-à-dire, comme on l'a fort bien expliqué, *prosequar & comitabor te hinc, ad locum quo nunc tibi est iter.* *Persequar*, qui a tant plu aux éditeurs, ne s'ajuste pas bien à la pensée du poète. Le plus grand nombre des manuscrits & quatre éditions sont pour *prosequar.* SAN.

16 NIL OPUS EST TE CIRCUMAGI] Il faut remarquer, qu'Horace parle toujours civilement à ce fâcheux. *Circumagi*, faire plusieurs tours & détours, à cause de la longueur du chemin. DAC.

17. *Circumagi.*] Horace, pour dégoûter son home, lui done à entendre qu'il lui faut faire plusieurs tours & plusieurs détours, avant que d'ariver à l'endroit où il va. Les jardins de Jule Cesar étoient un grand terrein le long du Tibre, que ce prince avoit doné au peuple. SAN.

18 TRANS

18 TRANS TIBERIM LONGE CUBAT IS] *Cubat* est la même chose que *manet*. Theodore Marcile a eu tort, de croire que *cubare* étoit toujours un terme de malade. DAC.

PROPE CÆSARIS HORTOS] Près des Jardins que Jule Cesar avoit donnez au peuple. Suetone, Chap. LXXXIII. *Populo hortos circa Tiberim publice, & viritim trecenos sestertios legavit.* Ces Jardins étoient à un des bouts de la Ville, dans le XIV. quartier, au delà du Tibre, près de la Porte Navale, ou *Portuense*, aujourd'hui *Porta Ripæ*. DAC.

19. *Nîl habeo quod agam.*] Bientôt nous alons voir qu'il avoit une afaire très pressée. Mais il sentoit qu'Horace vouloit se débarasser de lui, & il étoit bien aise de lui doner de l'inquiétude. SAN.

20 DEMITTO AURICULAS] C'est une metaphore prise des bêtes : car les hommes ont les oreilles immobiles. DAC.

UT INIQUÆ MENTIS ASELLUS] *Asinus iniquæ mentis*, est un âne fâché de ce qu'on le charge trop, & qui cherche à se débarrasser de son fardeau. Horace a choisi cette comparaison de l'âne, parce qu'il n'y a point d'animal qui baisse si sensiblement les oreilles, quand on le charge, &c. DAC.

22 SI BENE ME NOVI] Ce n'est pas un *si* de doute, mais c'est une maniere de parler, qui vaut presque une affirmation. Horace suit parfaitement la Nature dans le caractere qu'il donne à cet importun, qui étant impudent & grand parleur, ne pouvoit pas manquer d'avoir bonne opinion de lui-même. Ces trois choses vont toûjours ensemble, & l'on peut dire d'elles : *segnésque nodum solvere.* DAC.

VISCUM] *Viscus Thurinus*, un Poëte de ce temps-là, grand ami de Virgile & d'Horace. Il avoit un frere qui étoit aussi Poëte. Horace parle des deux dans la Satire suivante, & ils ne sont connus que par les vers. DAC.

23. *Quis me scribere plures, &c.*] C'est justement le mauvais talent que nôtre poëte reproche ailleurs à Lucile & à Crispin. Nôtre discoureur s'en vante ici comme d'une belle chose, & c'étoit un moien sûr de se décrier dans l'esprit d'Horace. Il est parlé ailleurs de Viscus, de Varius, & d'Hermogène Tigellius. SAN.

26 INTERPELLANDI LOCUS HIC ERAT] Car ce que ce grand Parleur venoit de dire de toutes ses grandes qualitez, donnoit lieu à Horace de l'interrompre, pour lui conseiller de se mieux ménager qu'il ne faisoit. Car un homme d'un merite si extraordinaire devoit se conserver pour ses parens & pour ses amis. DAC.

EST TIBI MATER, COGNATI] Il vouloit le conjurer, de se conserver pour l'amour de sa mere & de ses parens, qui ne pourroient vivre sans lui. Mais cet importun connoissant son

but, dit, qu'il n'a perſonne : & c'eſt ce qui acheve de faire perdre patience à Horace, qui ne voyoit plus aucun moyen de s'en défaire. C'eſt pourquoi il dit : *felices*, *confice*, *&c.* DAC.

28 OMNES COMPOSUI] *Componere* eſt proprement *enſevelir*, mettre le mort dans le ſuaire, ἐντυλίττειν. Mais ici Horace dans ce ſeul mot, comprend tout l'appareil de la ſepulture, DAC.

28. *Omnes compoſui.*] On diſoit *componere feretro*, *ſepulcro*, mettre en terre ; comme on diſoit *componere lecto*, mettre au lit. SAN.

FELICES] C'eſt Horace qui dit *felices*. Il trouve que les parens de cet importun ſont heureux d'être morts ; parce qu'ils ne le voyent plus. Il faut ſuppoſer, qu'il dit ces ſept vers tout bas en marchant. DAC.

29 NAMQUE INSTAT FATUM] Horace feint fort plaiſamment, qu'une Sorciere lui avoit prédit autrefois, qu'il ſeroit tué par un grand parleur. DAC.

30 DIVINA MOTA ANUS URNA] * Il ne faut nullement tranſpoſer les termes & lire *mota divina anus urna*, en rapportant *divina* à *anus*. Voici la conſtruction : *quod anus Sabella mihi puero cecinit motâ divinâ urnâ*. Ces trois mots ſont à l'ablatif. Horace n'appelle pas cette vieille *divinam* devinereſſe, il donne cette épithete à l'urne, ce qui eſt plus poëtique & plus élegant. Car c'eſt de l'urne que ſortit l'oracle. * Il parle ici de la Divination par une urne & par les ſorts, *per urnam & ſortes* ; Elle ſe pratiquoit de cette maniere : Il y avoit dans une urne une infinité de lettres ou de mots entiers, que l'on remuoit. Quand ces lettres étoient bien mêlées, on les verſoit. Et ce que le hazard faiſoit trouver dans l'arrangement de ces lettres, ou de ces mots, compoſoit la divination, la réponſe. C'eſt comme ce qu'on appelloit *les ſorts de Preneſte*, *Praeneſtinas ſortes* : parce que ces ſorts furent trouvés dans ce lieu-là. Du temps de Ciceron cette ſorte de divination étoit fort avilie. Il n'y avoit que le menu peuple qui en fît encore quelque cas. Elle avoit été fort en vogue parmi les Grecs, temoin le Singe de Dodone, qui renverſa l'urne & les ſorts. Ce que les Lacedemoniens prirent pour le préſage le plus funeſte qui leur fût jamais arrivé. DAC.

30. *Motâ divina anus urnâ.*] Cruquius a propoſé cette leçon, M. Bentlei l'a jugée néceſſaire, & l'a placée dans le texte. On liſoit auparavant *divina mota anus urnâ*. Mais à quoi ſe raporte *mota ?* Eſt ce à *anus*, ou à *urnâ ?* L'ambiguité eſt ſenſible. L'ancien Scoliaſte le remarque, & ce défaut eſt ſi conſidérable dans un diſcours, qu'il ſufit pour autoriſer un ſi leger changement. La mépriſe des premiers copiſtes peut avoir eu part à l'altération. Peut-être auſſi que la tranſpoſition vient des

des grammairiens, qui auront cru que *mota* ſe raportoit à *anus*, & ſignifioit *adflata*, *inſtincta*; ce qui ne peut être. Il a été parlé ailleurs du décri où étoient les Samnites pour la ſorcellerie. SAN.

ANUS SABELLA] Une Vieille du païs des Samnites, qui étoient voiſins de la Pouille, où Horace étoit né. DAC.

31 HUNC NEQUE DIRA VENENA] Les quatre vers ſuivans ſont la prédiction que la Vieille fit à Horace. DAC.

33 QUANDO CONSUMET CUMQUE] *Quandocumque*, un jour. On peut auſſi ſéparer *quando* de *cumque*. Et en ce cas-là ce *quando* ſignifiera ici *quoniam*, & *cumque* aura la même force que *quandocunque olim*. Mais cela n'eſt pas neceſſaire. * *Quandocumque* eſt très-Latin pour *aliquando*, un jour. Et M. Bentlei en a rapporté deux exemples, tous deux d'Ovide le premier du VI. Liv. des Metamorp.

Quandocumque mihi pœnas dabis.

Et l'autre du III. des Triſtes.

Quandocumque precor, noſtro placata parenti. * DAC.

33. *Quando conſumet cunque.*] Les Latins ont dit *quandocunque* pour *aliquando*. D'habiles critiques ont cru que cela étoit ſans exemple, mais M. Bentlei en a cité pluſieurs. Le poète dit heureuſement *conſumet*. L'ennui que cauſe un grand parleur, un fâcheux, un importun, eſt une eſpèce de langueur qui nous mine & nous conſume. SAN.

LOQUACES, SI SAPIAT, VITET] Il ſemble qu'Horace ait formé cette prédiction ſur ce beau paſſage de Theophraſte, qui dit dans le même Caractere: Παρασείσαντα δὲ χρὴ τοὺς τοιούτους τῶν ἀνθρώπων φεύγειν, καὶ διαράμενον ἀπαλλάττεσθαι ὅστις ἀπύρετος βούλεται εἶναι; ἔργον γὰρ συναρκεῖσθαι τοῖς μήτε σχολὴν, μήτε σπουδὴν διαγινώσκουσιν. *Il faut fuir ces grands Parleurs en courant de toute ſa force, ſi l'on veut n'avoir pas la fiévre: car il eſt impoſſible de reſiſter à des gens qui ne mettent aucune difference entre l'occupation & le loiſir.* DAC.

35 VENTUM ERAT AD VESTÆ] Au Temple de Veſta, qui étoit dans le huitiéme quartier, juſtement au coin de la ruë neuve, dans la Place Romaine. DAC.

QUARTA JAM PARTE DIEI PRÆTERITA] *Quarta pars diei*, c'eſt la troiſiéme heure du jour, c'eſt-à-dire neuf heures. DAC.

35. *Quartâ jam parte diei præteritâ.*] La premiere heure du jour chés les Romains répondoit à nos ſix heures du matin. *Pars* eſt ici pour *hora*. * Martial dit que le bâreau s'ouvroit à neuf heures, *exercet raucos tertia cauſſidicos.* Ainſi il y avoit plus

* Martial. l. 4. ep. 8.

plus d'une heure que l'audience étoit commencée quand Horace passa devant le temple de Vesta. SAN.

36 ET CASU TUNC RESPONDERE VADATO DEBEBAT] *Vadari aliquem*, est obliger quelqu'un à donner des Cautions, qui promettent de le faire comparoître en Jugement au jour dit, & à l'heure marquée. *Vadato* est donc ici actif, *ei qui illum vadibus acceptis in Jus vocaverat*, à celui qui l'avoit assigné à comparoître, en prenant de lui des Cautions. *Vadatus* est l'Accusateur qui a demandé des Cautions. Tite-Live Liv. III. Chap. XIII. *Tot vadibus accusator vadatus est reum. Hic primus vades publicos dedit.* On mettoit cette difference entre *vades* & *prædes*, que *vades* étoient pour le Criminel, & *prædes* pour le Civil; mais Horace les confond ici, car cette difference n'étoit pas toujours observée. * M. Bentlei a lu *vadatus* parce que *vadari* est aussi passif. C'est le même sens, mais il ne faut rien changer. * DAC.

36. *Respondere vadatus.*] C'est à dire *citatus*, *vadimonio obstrictus.* Le verbe *vadari* est un verbe commun, ainsi que les grammairiens l'ont observé: ici il se prend dans une signification passive, & il s'en trouve encore d'autres exemples. *Respondere* est pris absolument, pour *sistere se*, comme il est ordinaire dans les formules de droit. Les premiers qui ont altéré les manuscrits n'ont pas aparemment fait ces réflexions, ils ont cru que *respondere* avoit besoin d'un régime, & pour cela ils ont mis *vadato*, au lieu de *vadatus.* Trois ou quatre critiques ont déja emploié le changement que je fais dans le texte. SAN.

37 PERDERE LITEM] Il faut reprendre en commun le verbe *debebat.* Ceux qui avoient manqué à l'Assignation, étoient condamnez, & les Cautions étoient obligez de payer; mais ils avoient leur recours sur celui pour qui ils avoient cautionné. DAC.

38 SI ME AMAS] Cela prouve qu'Horace a dit tout bas les sept vers *Felices*, *nunc ego resto*, *Confice*, *&c.* DAC.

38. *Si me amas.*] On abrège ici *me*, à cause que le mot suivant commence par une voielle brève. C'est une licence imitée des Grecs. Virgile a dit de même: *te*, *amice*, *nequivi conspicere: an qui amant ipsi sibi somnia fingunt.* SAN.

PAULUM HIC ADES] *Adesse* est un mot de Droit. Il signifie accompagner quelqu'un, pour favoriser sa cause par sa presence, ou pour lui fournir des raisons, & les Textes des Loix. DAC.

39 AUT VALEO STARE, AUT NOVI CIVILIA JURA] Horace pour s'excuser d'accompagner cet homme au jugement de son procès, dit deux choses: La premiere, qu'il n'avoit pas la force d'être debout long-temps, & qu'ainsi il ne pourroit pas

se

ſe tenir près de lui ; & l'autre, qu'il ne ſavoit point le Droit. Et que par conſequent il ne pourroit lui rendre le moindre ſervice, ni lui fournir aucune raiſon, pour appuyer ſes intérêts. DAC.

39. *Aut valeo ſtare.*] Horace emploie ici les termes de droit, *reſpondere*, *adeſſe*, *ſtare*, *rem relinquere*. Le premier veut dire repondre à un ajournement perſonel, ſe trouver à une aſſignation, comparoitre devant le juge. Le ſecond étoit proprement acompagner quelcun, pour apuier ſa cauſe : & le troiſième marque la poſture de celui qui étoit ajourné. On void par là la diférence de *ſtare* & de *noſſe civilia jura*, comme je l'ai marquée dans la traduction. SAN.

41 TE NE RELINQUAM AN REM] Cela ne paroîtra point outré, ſi l'on conſidere, que cet importun avoit ſon but, qui étoit, de ſe faire introduire chez Mecenas, de l'amitié duquel il attendoit plus d'avantage, qu'il ne craignoit de préjudice de la perte de ſon procès. DAC.

41. *Tene relinquam, an rem?*] La cruelle disjonctive pour Horace ! Son fâcheux délibere s'il le quitera, ou s'il abandonera ſon procès. Un home ſenſé n'auroit pas balancé à tout quiter pour une choſe auſſi ſérieuſe & auſſi preſſée que l'étoit celle-là. Mais Horace étoit bien loin de ſon compte. L'importun abandone ſon procès, pour avoir le maudit plaiſir d'ennuier un honête home. Quel caractere ! il paroit outré, mais il n'eſt pas ſi faux qu'on le penſeroit bien. SAN.

43 CUM VICTORE] Avec un homme plus opiniâtre & plus obſtiné que moi. DAC.

43. *Mæcenas quomodo tecum, &c.*] Tout ce qui ſuit, juſqu'a *iſto non vivitur illic quo tu rere modo*, doit être mis dans la bouche du fâcheux. Les penſées n'y ſont pas liées de fort près, mais cela même eſt toutafait dans le caractere qu'Horace nous a doné du perſonage, *quum quidlibet ille garriret.* Ceux qui ont voulu mettre en dialogue ces cinq vers font violence au ſens naturel. SAN.

44 PAUCORUM HOMINUM] Horace répond que Mecenas eſt un homme qui veut choiſir ſes gens, & qui ne s'accommode pas de tout le monde. Dans Terence Thraſon dit du Roi de Perſe :

———————— *imo ſic homo eſt*
Perpaucorum hominum.

C'eſt ſur cela qu'eſt fondé un bon mot qu'on dit à Scipion, un ſoir qu'il avoit retenu à ſouper deux ou trois de ceux qui l'étoient venu voir, comme il vouloit encore en retenir d'autres, Pontius lui dit à l'oreille : *Scipion, penſez donc à ce que vous faites ; ce poiſſon eſt* paucorum hominum. DAC.

45 NEMO DEXTERIUS FORTUNA EST USUS] C'eſt l'importun qui dit cela à Horace, & qui s'étonne de ce qu'il a pû ſe mettre ſi bien dans l'eſprit d'un homme ſi difficile. C'eſt le ſens que j'avois ſuivi d'abord. Mais après avoir examiné de plus près la ſuite de tout le paſſage, j'en ai trouvé un autre où il me paroît plus de ſel. Sur ce qu'Horace vient de dire, *que Mecenas s'accommode de peu de gens*, cet importun rempli de bonne opinion de lui même, lui dit, *vous étes le plus heureux homme du monde de m'avoir rencontré; car ſi vous voulez m'introduire chez Mecenas, vous aurez en moi un fort bon ſecond qui vous fera triompher de tous vos rivaux*, & en même temps pour le raſſurer contre la crainte qu'il pourroit avoir qu'un homme d'un ſi grand merite ne voulût le ſupplanter, il l'aſſure qu'il ſe contentera de jouër le ſecond rolle. DAC.

45. *Nemo dexterius fortunâ eſt uſus.*] Cet éloge de Mécène jeté, pour ainſi dire, au haſard eſt bien flateur & bien vrai. Jamais peut-être courtiſan ne ſut ſe maintenir ſi long-tems ſur pié. Miniſtre & favori d'Auguſte, il jouit pendant plus de trente-ſix années de ſa plus intime confidence, il en fut viſité à ſa derniere maladie, & il en fut regretté après ſa mort. Sénèque, qui ne le ménage pas en bien des ocaſions, eſt forcé de lui rendre cette juſtice, qu'il ne put jamais être remplacé nonplús qu'Agrippa. *Adeò tot habenti millia hominum duos reparare difficile eſt! caſæ ſunt legiones & protinus ſcriptæ: fracta claſſis & intra paucos dies natavit nova: ſævitum eſt in opera publica ignibus, ſurrexerunt meliora conſumtis. Totâ vitâ, Agrippæ & Mæcenatis vacavit locus.* SAN.

46 MAGNUM ADJUTOREM] *Adjutor* eſt un mot emprunté du Theatre. Il ſignifie proprement celui qui aide les Acteurs ou de la voix, ou par des ſignes. Suetone dans le Traité *De Illuſt. Gram.* en parlant de Craſſitius: *Hic initio circa Scenam verſatus eſt dum mimographos adjuvat.* Phedre s'en eſt ſervi dans la Fable V. du Liv. V.

In Scena verò poſtquam ſolus conſtitit
Sine apparatu, nullis adjutoribus.

Adjutor étoit auſſi appellé quelquefois *Hypocrita.* Mais il ne le faut pas confondre avec l'Acteur, comme ont fait ceux qui ont traduit Phedre. DAC.

46. *Magnum adjutorem.*] Tout ce vers eſt une métaphore empruntée du teâtre. *Adjutor* étoit comme un ſupléant, qui aidoit l'acteur, ou de la voix dans la déclamation, ou du geſte dans les mimes. *Secundæ partes* ſignifie le rôle d'un *ſouſacteur.* SAN.

POSSET QUI FERRE SECUNDAS] *Secundas partes.* C'eſt une metaphore priſe des Comediens, parmi leſquels ceux qui avoient

avoient le second rolle, quoiqu'ils fussent souvent meilleurs Acteurs que ceux qui avoient le premier, jouoient pourtant de maniere, que les premiers paroissoient toujours davantage. C'est ce que Ciceron explique fort bien dans la Divination contre Verres, Sect. XV. *Ac ne is quidem tantum contendet in dicendo quantum potest; sed consulet laudi & existimationi tuæ: & ex eo quod ipse potest in dicendo aliquantum remittet, ut tu tamen aliquid esse videare. Ut in Actoribus Græcis fieri videmus, sæpe illum qui est secundarum aut tertiarum partium, cum possit aliquanto clariùs dicere quam ipse primarum, multum summittere, ut ille princeps quam maxime excellat, Sic faciet Allienus: tibi serviet & tibi lenocinabitur: minus aliquanto contendet quam potest.* „ Pour lui, il ne sera point si éloquent „ qu'il pourroit l'être; mais il aura égard à votre reputation „ & à votre gloire. Il se rabaissera, pour vous faire paroître. „ Comme nous voyons parmi les Acteurs des Pieces Grec- „ ques, que ceux qui ont les seconds ou les troisiémes Rolles, „ quoiqu'ils puissent mieux jouër que celui qui a le premier, „ ils jouënt pourtant moins bien; afin que le principal Ac- „ teur ait tout l'avantage. C'est ce que fera Allienus: il ne re- „ gardera que vous, & il voudra bien vous servir de lustre." Cet importun dit donc à Horace, pour le mettre dans ses intérêts, que bien loin de travailler à le supplanter, il se contentera de jouër le second Rôlle dans la maison de Mecenas, qu'il se rabaissera, qu'il n'aura égard qu'à lui, & qu'il relevera tout ce qu'il dira, pour le faire paroître, ce qu'Horace appelle admirablement *iterare voces*, & *verba cadentia tollere*, dans l'Epître XVIII. du Liv. I. DAC.

47 VELLES SI TRADERE] *Presenter, introduire*, comme dans l'Epître IX. du Liv. I. *Ut tibi se laudare & tradere coner.* DAC.

47. *Hunc hominem velles si tradere.*] La forfanterie de ce discoureur est admirable. Persuadé de son mérite, il demande seulement d'être presenté à Mécène, il compte qu'il se rendra bientôt maître des grâces, & il ofre déja sa protection à son protecteur. Horace ne manque pas de lui répondre d'une maniere toute propre à flater sa sufisance: *velis tantummodo, quæ tua virtus, expugnabis.* SAN.

48 NON ISTO VIVIMUS ILLIC QUO TU RERE MODO] Les louanges qu'Horace donne ici dans ces trois vers à Mecenas, sur sa maniere de vivre avec ses Amis, sont d'autant plus grandes, qu'elles conviennent à très peu de gens, & qu'elles sont d'une simplicité merveilleuse. DAC.

48. *Isto non vivitur illic.*] Cette leçon, qui est de plusieurs manuscrits, a reparu depuis quelques années dans d'excellentes éditions. *Vivimus* n'a pas la même grâce, & semble n'être

 qu'une

qu'une glôſe. Mécène n'étoit pas moins grand dans ſon domeſtique que dans le public. Bien diférent de ces gens qui capables de gouverner un Etat ne ſauroient venir à bout de regler leurs propres afaires, il étoit tout entier aux peuples & tout entier à lui même. Le gouvernement d'un empire immenſe l'ocupoit ſans l'acabler, & le ſoin de ſa maiſon l'amuſoit ſans l'ocuper. La faveur étoit chés lui la recompenſe du mérite, & non pas le fruit d'une baſſe intrigue. On le ſavoit, & cette conoiſſance lui atachoit tous ceux qui l'aprochoient. Loin de chercher à ſe ſuplanter les uns les autres, on rendoit homage au choix du maître, & toute l'émulation ſe bornoit à juſtifier ce choix par ſa conduite. SAN.

50 NEC MAGIS HIS ALIENA MALIS] Dans les maiſons des Grands tout ſe fait ordinairement par cabale & par brigue. Leurs Domeſtiques & leurs Favoris ſe rendent ordinairement ſi fort maîtres de leur eſprit, qu'ils diſpoſent à leur gré de leur eſtime & de leur amitié, qu'ils menent où ils veulent, comme un Jardinier conduit les ruiſſeaux de ſon jardin. Mecenas ne ſe gouvernoit pas de même; il jugeoit de tout par lui-même, & ſavoit mettre à chaque choſe ſon prix. DAC.

50. *Nîl mî officit, inquam.*] Les éditions ordinaires portent *unquam.* C'eſt une mépriſe de copiſte. *Inquam* s'eſt conſervé dans plus d'une douſaine d'excellens manuſcrits, & d'habiles critiques l'ont maintenu dans le texte. SAN.

51 DITIOR HIC AUT EST QUIA DOCTIOR] Horace joint ici deux défauts fort ordinaires aux gens du monde, qui n'eſtiment & n'aiment leurs Amis qu'à proportion du bien qu'ils ont; le plus riche eſt toujours le mieux reçû chez eux; & qui ne ſont jamais entêtez que d'une ſeule perſonne: comme ſi le merite des aûtres ne meritoit aucune conſideration. Mecenas étoit exempt de ces deux vices. Il ne jugeoit pas d'un homme par ſa richeſſe & par ſa naiſſance, mais par ſa vertu & par ſon honnêteté.

Non patre præclaro, ſed vita & pectore puro:

Comme Horace le dit dans la Satire VI. de ce même Livre. Et il ſavoit donner à chacun dans ſon eſtime & dans ſon amitié, le rang qui étoit dû à ſon merite. Virgile ne détruiſoit point Horace dans ſon eſprit: & Horace ne faiſoit tort ni à Varius, ni à Virgile. Chacun avoit le rang qu'il devoit tenir: *Eſt locus unicuique ſuus.* DAC.

52 MAGNUM NARRAS, VIX CREDIBILE] Cet importun s'étonne de cela avec raiſon. En effet cela eſt fort extraordinaire. Car pour ces deux qualitez il faut avoir un goût exquis joint à une grande Vertu. La Vertu ſeule ne ſauroit les donner, ni le goût tout ſeul. DAC.

53 ACCENDIS, QUARE CUPIAM] *Quare* eſt ici pour *ut*, & il faut bien remarquer cette façon de parler. DAC.

PROXIMUS ESSE] Cette expreſſion eſt auſſi fort remarquable, *Cupio illi proximus eſſe*. Je ſouhaite de l'approcher, d'être de ſes Amis. DAC.

54 VELIS TANTUMMODO] C'eſt l'ironie de Socrate. Il ſemble qu'on le voit & qu'on l'entend. Quiconque ne connoîtra point Socrate à ces manieres, ne connoîtra jamais bien Horace. DAC.

55 ET EST QUI VINCI POSSIT, EOQUE] Ce paſſage à été mal expliqué; juſques-là, qu'il y a eu des gens qui ont corrigé *& eſt qui vinci poſcit*, il demande à être preſſé, *il veut qu'on lui arrache ſes bonnes graces par ſon aſſiduite. C'eſt pourquoi il eſt ſi difficile d'abord.* Mais cela fait un ſens ridicule, & indigne d'un homme du goût de Mecenas. Horace dit, qu'on peut eſperer à la fin, de ſurmonter les froideurs de Mecenas; qu'il n'eſt pas inſenſible au merite, quoi qu'il ſoit d'abord d'un accès fort difficile, & d'un froid à glacer. On n'a qu'à ſe ſouvenir de l'accueil qu'il fit à Horace la premiere fois qu'il lui fut preſenté. Il ne lui dit pas ſix paroles, & fut neuf mois ſans le rappeller. DAC.

EOQUE] *Et pourtant*, comme nous diſons *& ſi pourtant*. * M. Bentlei a fort mal expliqué ce paſſage. *Et comme il ſait qu'il eſt facile à vaincre & qu'il ne peut reſiſter aux importuns, c'eſt pour cela qu'il eſt d'abord d'un accès ſi difficile.* Cela eſt très-mal imaginé. * DAC.

55. *Eſt qui vinci poſſit, &c.*] Horace dit que Mécène eſt d'un naturel à ſe laiſſer facilement gagner, mais que la conoiſſance qu'il a de ſon foible en cela l'oblige à ne ſe pas communiquer aiſément aux nouveaux-venus, à moins qu'il ne les ait éprouvés par une longue habitude. *Eo* doit donc ſe prendre ici dans le ſens d'*ideo*, en explicant ainſi cette phraſe : *ideo difficiles aditus primos habet, quia eſt qui vinci poſſit.* Comme Térence a dit*: *eô tibi videtur fœdus, quia veſtem illam non habet.* Cette explication me paroit beaucoup plus recevable que celle de M. Dacier, qui prend *eo* pour *quamvis*, *tametſi*, dont je doute qu'on puiſſe produire aucun exemple. On void auſſi parlà que c'eſt inutilement, comme ſans autorité que Jean Vander Doès veut qu'on liſe ici *poſcit*. Je dis plus, cette leçon deshonore êgalement Mécène, Horace, & le critique qui l'a propoſée, comme M. Bentlei l'a montré. SAN.

56 DIFFICILES ADITUS PRIMOS HABET] *Aditus*, accès, abord. Ciceron s'en eſt ſervi dans le même ſens, Epiſt. XII. 10. *Sed tamen in omnibus novis conjunctionibus intereſt qualis pri-*

* Dans l'Eunuque, acte 4. ſc. 4. v. 17.

primus aditus sit. Et dans l'Epist. LVIII. du Liv. XIII. *Tantum ut faciles ad te aditus habeat.* DAC.

56. *Difficiles aditus primos habet.*] L'amitié demande une confiance sans réserve, mais elle supose aussi de grandes épreuves: *post amicitiam*, dit quelque part Sénèque, *credendum est; ante amicitiam judicandum.* Si les Grans suivoient cètte conduite, ils ne seroient pas exposés à être la dupe de quantité d'indignes sujets, qui ont grand soin de les rendre inaccessibles à tous ceux dont le mérite pouroit partager la faveur. SAN.

57 NON HODIE SI EXCLUSUS FUERO, DESISTAM, TEMPORA QUÆRAM] C'est ce que Virgile appelle *mollissima fandi tempora.* La plupart des grands Seigneurs sont si differens d'eux-mêmes d'un moment à l'autre, qu'il n'y a rien surquoi la moindre partie du temps ait tant de pouvoir. C'est pourquoi l'impudence opiniâtre réussit ordinairement auprès d'eux. Cela marque bien, qu'ils sont plus esclaves qu'ils ne pensent. Mecenas étoit exempt de ce défaut. DAC.

57. *Muneribus servos corrumpam.*] C'étoit justement le moien d'échouer, comme Horace vient de le dire. Mais un aventurier, qui n'a que l'intrigue pour tout talent, peut-il emploier des voies d'honeur? SAN.

58. *Tempora quæram.*] S'il n'y avoit que les gens sans mérite, qui fussent obligés d'épier ces momens heureux pour aborder les Grans, encore passe: mais ce sont ceux-là mêmes qui, à force d'assiduités, de bassesses, d'artifices, d'importunités, s'aplanissent tous les chemins & s'ouvrent toutes les entrées; pendant qu'un honête home est rebuté par les dificultés & les obstacles qu'il trouve à surmonter. SAN.

61 FUSCUS ARISTIUS OCCURRIT] C'est le même Fuscus Aristius à qui il a adressé l'Ode XXII. du Liv. I. & l'Epître X. du Liv. I. DAC.

61. *Ecce Fuscus Aristius occurrit.*] Ce petit épisode est fort agréable. Horace croid toucher au moment de sa délivrance, & il se void abandoné par un de ses meilleurs amis, qui le laisse dans les entraves par pure malice. Il a été parlé d'Aristius Fuscus sur les odes. SAN.

63 ROGAT ET RESPONDET] Il me demande d'où je viens, où je vais? & répond aux mêmes demandes, que je lui fais en même temps. DAC.

64 LENTISSIMA BRACHIA] Des bras qui n'ont point de sentiment, qui sont comme morts, & qui obéïssent sans resistance. Fuscus fait sembiant de ne rien sentir, pour le faire enrager. Horace a dit en un autre sens *lenta brachia*, dans l'Ode XV. du Liv. V. *lentis adhærens brachiis.* DAC.

65 MALE SALSUS RIDENS DISSIMULARE] Le vieux Commentateur a expliqué *male salsus*, *insipiens*; mais il se trom-

trompe. *Male ſalſus* eſt ici pour *très-ruſé.* Car les Anciens employoient ſouvent leur *male* pour *multum*. *Male* peut auſſi ſignifier *malignement*. *Malignement ruſé.* DAC.

65. *Malè ſalſus.*] C'eſt-à-dire, *improbè*, *nequiter*, *& damnosè ſalſus.* Il me paroit que c'eſt le ſens naturel de cette expreſſion. Je trouve même beaucoup plus de ſel à dire que le ris d'Ariſtius étoit malignement plaiſant, que de dire ſimplement qu'il étoit très ruſé. SAN.

67. *Memini bene.*] Cela eſt cruel. Si Ariſtius avoit dit à Horace; cela m'a échapé de la mémoire, je ne ſai plus ce que j'avois à vous dire, l'excuſe étoit naturelle & n'avoit rien d'ofenſant : mais il lui dit qu'il ſe ſouvient parfaitement bien de l'afaire qu'il a à lui communiquer, & puis ſur une raiſon en l'air il remet d'en parler à une autre fois. SAN.

69 HODIE TRICESIMA SABBATA] Scaliger dans ſon admirable Livre *De emendatione temporum*, à la fin du Liv. III. pretend qu'ici par *triceſima ſabbata*, il faut entendre le trentiéme jour du mois, auquel Horace donne le nom de *Sabbat*, parce que les Juifs & les Gentils appelloient ainſi toutes les Fêtes, & que le dernier jour du mois étoit une Fête ſolemnelle parmi les Juifs à cauſe de la nouvelle Lune qu'ils annonçoient par le ſon des trompettes. Mais cette explication me paroît plus ſubtile que veritable. Quoi que *Sabbat* ait ſignifié ſouvent une Fête, jamais Horace n'auroit appellé le trentieme du mois, *le trentiéme Sabbat.* Les Juifs commençoient leur année par le mois de *Tiſri*, qui eſt le mois de Septembre, & leur Fête de Paſque qu'ils appellent *Peſache*, étoit le quinze du mois de *Niſan*, qui répond ſouvent à notre mois d'Avril, Depuis le premier de Septembre juſqu'à la mi-Avril il y a juſtement trente ſemaines. C'eſt pourquoi Horace appelle cette Fête *triceſima ſabbata*, le trentiéme Sabbat; parce que c'eſt la trentiéme ſemaine. Cette Fête dure huit jours, les deux premiers & les deux derniers ſont Fête ſolemnelle; & il n'eſt permis de parler d'aucune affaire. Voilà pourquoi Fuſcus Ariſtius ne veut pas écouter Horace. Mais pour l'intelligence entiere de tout ce paſſage, il faut ſavoir qu'il y avoit à Rome beaucoup de Juifs, & qu'Auguſte les favoriſoit extrémement, à l'exemple de Ceſar ſon oncle. Il leur avoit aſſigné des quartiers dans la Ville, & leur avoit accordé des édits fort avantageux. Non ſeulement il avoit défendu qu'on les troublât dans leur culte; mais il avoit encore établi des fonds, afin qu'on offrît tous les jours pour lui & pour ſa maiſon dans le Temple de Jeruſalem le ſacrifice d'un Taureau & de deux Agneaux, & ce ſacrifice s'offroit encore long-temps après ſa mort, comme le témoigne Philon Juif. DAC.

69. *Triceſima ſabbata.*] La pâque des Juifs tomboit à la tren-

trentième ſemaine de l'année Judaïque, qui commençoit avec le mois de Septembre. Les Juifs ſont apelés ici *curti*, c'eſt-à-dire circoncis. *Oppedere* eſt un terme ſatirique, qui marque un extrême mépris, *peditu abigere*. J'ai dit ailleurs que *religio*, dans le langage Epicurien ſignifioit crainte, ſcrupule, ſuperſtition. Ariſtius n'avoit pas plus de dévotion à la fête des Juifs qu'Horace; mais c'étoit un prétexte dont il ſe ſervoit pour ſe réjouir aux dépens de ſon ami. SAN.

70 VIN' TU CURTIS JUDÆIS OPPEDERE] *Curtis*, à cauſe de la Circonciſion. *Oppedere* eſt un terme de mépris, comme dans Ariſtophane *καταπάρδειν, ἀνταποπάρδειν*. DAC.

71 NULLA MIHI, INQUAM, RELIGIO EST] Quelques Interpretes ont cru qu'Horace dit ici, qu'il n'avoit aucune religion. Mais ils ſe trompent. *Religio* ne ſignifie pas ici *Religion*, mais *ſcrupule*, *ſuperſtition*, *crainte*. DAC.

AT MI, SUM PAULO INFIRMIOR] Fuſcus Ariſtius dit ſans doute cela en raillant. Il pouvoit ſe faire auſſi, qu'il étoit veritablement attaché à la Religion des Juifs: Car en ce temps-là elle avoit fait beaucoup de Proſelytes à Rome. DAC.

INFIRMIOR] Ce ſont les comparatifs de diminution. *Sum paulò infirmior*, *Je ſuis un peu infirme*, Fuſcus Ariſtius dit, qu'il eſt ſi attaché à la Religion des Juifs, qu'il apprehenderoit d'offenſer Dieu, s'il en violoit le moindre precepte. Et il attribue ce ſentiment à ſon infirmité, à ſa foibleſſe, plûtôt qu'à ſa raiſon. Et cela n'eſt que trop ordinaire aux hommes. Lucrece explique cette foibleſſe dans ce vers du III. Livre:

Sollicitámque geris caſſa formidine mentem. DAC.

UNUS MULTORUM] *Multi*, le Peuple; *pauci*, les honnêtes gens. Lucilius: *Unus modo de multis qui ingenio ſit.* Ariſtius dit, que ſur la Religion il eſt comme le moindre du peuple. Car le peuple eſt ordinairement timide & ſuperſtitieux. DAC.

71. *Unus multorum.*] C'eſt-à-dire, *æquè ac multi*, *pariter cum multis*, avec beaucoup d'autres. Je croi que c'eſt le véritable ſens de ces paroles. SAN.

72 HUNCCINE SOLEM TAM NIGRUM] Comme Catulle a dit au contraire:

Fulſere quondam candidi tibi ſoles. DAC.

SUB CULTRO LINQUIT] Les Latins ont dit en proverbe *ſub cultro eſſe*, être ſous le couteau, pour ce que les Grecs diſoient *ἐπὶ ξυροῦ*, *être ſur le tranchant*, *ſur le fil du raſoir*. DAC.

75 ADVERSARIUS] Celui qu'il a appellé *vadatus*. DAC.

76 LICET ANTESTARI] *Anteſtari* eſt pour *Antetestari*, prendre à témoin ceux qui ſe trouvent là preſents, avant que de

de mettre la main ſur ſa Partie, pour la mener devant le Preteur. Car voici les formalitez que l'on obſervoit : Quand un homme avoit aſſigné quelqu'un à comparoître en Juſtice certain jour, & *vadatus fuerat*, qu'il l'avoit obligé à donner des Cautions, ſi le jour marqué il le trouvoit après l'heure de l'Aſſignation paſſée, il pouvoit le traîner de force devant le Preteur. Mais il falloit avant que d'en venir à cette violence, *antestari*, prendre à témoin ceux qui ſe trouvoient-là. Et il ne pouvoit le faire ſans avoir leur conſentement, qu'ils prêtoient en donnant leur oreille à toucher. Dans la Loi des XII. Tables: *Si in Jus vocatus, nec it, Antiſtator igitur im capito: ſi calvitur pedémve ſtruit, manum endojacito.* „ Si celui qui a „ été appellé en Juſtice ne comparoît point, prenez des té„ moins, & ſaiſiſſez-le. S'il refuſe de vous ſuivre, & qu'il „ veuille vous échaper, emmenez-le par force." S'il lui faiſoit violence avant que d'avoir pris les témoins, ſa Partie avoit contre lui *actionem injuriarum*, & il crioit comme Cappadox dans le Curculion de Plaute:

Hoccine pacto indemnatum atque inteſtatum me arripi?

Il n'y avoit que les voleurs & les marchands d'Eſclaves, & autres gens de cette ſorte, avec leſquels on ne gardoit point ces formalitez. Quand on appelloit une Dame en Juſtice, il étoit défendu de la toucher. DAC.

76. *Anteſtari.*] Pour *ante teſtari.* Quand quelcun cité en jugement ne s'y trouvoit pas; ſi ſa partie le rencontroit, elle étoit en droit de l'arrêter & de le traîner de force devant le préteur, après avoir pris à témoin ceux qui étoient préſens. SAN.

77 OPPONO AURICULAM] Quand on vouloit bien être témoin, on ne faiſoit que donner ſon oreille à toucher. Car c'étoit la formalité, on touchoit l'oreille de ceux qui vouloient bien être appellez en témoignage, & c'étoit pour les avertir de s'en ſouvenir. Pline dans le Chapitre XLV. du Liv. XI. *Eſt in aure ima memoriæ locus, quem tangentes atteſtantur.* „ Le petit bout de l'oreille eſt conſacré à la memoire, c'eſt „ pourquoi nous le touchons à ceux que nous prenons pour té„ moins." Dans le Perſa de Plaute, Dordalus étonné de ce que Saturion l'appelle en Juſtice ſans toutes ces formalitez, lui dit: *Nonne anteſtaris?* „ Ne prenez-vous pas des témoins au„ paravant?" Saturion répond:

—— —— *tuan' ego cauſſa, carnufex,*
Quoiquam mortali libero aures atteram?

„ Comment, maraud, pour un coquin comme toi j'irai uſer „ les oreilles à d'honnêtes gens? DAC.

77. *Oppono auriculam.*] Je preſente l'oreille, c'eſt-à-dire je con-

consens à ce que vous demandés de moi, j'en suis d'acord. Celui qui prenoit quelcun à témoin lui touchoit le bout de l'oreille pour l'avertir de s'en souvenir. SAN.

RAPIT IN JUS] Il le traîne par force. DAC.

78 SIC ME SERVAVIT APOLLO] Apollon étoit un des Dieux Sauveurs. Dans les Inscriptions il est appellé *Servator.* Voilà pourquoi Horace dit ici, que ce fut lui qui le délivra. D'ailleurs Horace, comme Poëte, attribuë sa délivrance à Apollon plûtôt qu'à un autre Dieu, parce qu'Apollon est le Dieu des Poëtes. Tout de même, quand il fut garanti de la chute d'un arbre, il dit, que ce fut par le secours de Faune, qui détourna le coup. Car Faune favorisoit aussi les Poëtes: Et comme il étoit un Dieu Champêtre, il se trouva-là tout porté. D'autres veulent qu'Apollon soit ici la statuë d'yvoire d'Apollon, qui étoit dans le Forum d'Auguste, & que sous pretexte que l'on jugeoit quelquefois-là des procès, c'est pourquoi Juvenal dit de lui *jurisque peritus Apollo*, Horace a dit, qu'Apollon l'avoit délivré, parce que ce Fâcheux fut traîné près de cette statuë, pour y être condamné. Mais ils ne se sont pas souvenus, que le Forum d'Auguste étoit de l'autre côté, derriere le *Forum Romanum*, assez loin du Temple de Vesta, où est la Scene, & où ce Fâcheux avoit déja dit à Horace, *paulum hic ades*, ce qui marque, que son affaire devoit être jugée près de-là. Car il n'auroit pas dit *hic ades*, s'il avoit falu faire traverser une seconde fois tout le *Forum Romanum* à Horace, pour le mener loin de-là au *Forum* d'Auguste. La situation des lieux ne convient point. Horace a encore moins eu égard au vers d'Homere, où Apollon tire Enée des mains d'Achile. DAC.

78. *Sic me servavit Apollo.*] Il est naturel qu'un poète attribue sa délivrance à Apollon : mais la grâce auroit encore été reçue plus agréablement, si elle fût venue plutôt. SAN.

SATIRA X.

NEMPE *incomposito dixi pede currere versus*
Lucilî. Quis tam Lucilî fautor inepte est,
Ut non hoc fateatur? at idem quod sale multo
Urbem defricuit charta laudatur eadem.

Nec

Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cetera. Nam ſic
Et Laberî Mimos, ut pulcra Poëmata, mirer.
Ergo non ſatis eſt riſu diducere rictum
Auditoris: & eſt quædam tamen hic quoque virtus:
Eſt brevitate opus; ut currat ſententia, neu ſe
Impediat verbis laſſas onerantibus aures.
Et ſermone opus eſt modo triſti, ſæpe jocoſo,
Defendente vicem modo Rhetoris, atque Poëtæ,
Interdum urbani, parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſulto Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerúmque ſecat res.
Illi, ſcripta quibus Comœdia priſca viris eſt,
Hoc ſtabant, hoc ſunt imitandi: quos neque pulcer
Hermogenes unquam legit, neque ſimius iſte,
Nil præter Calvum & doctus cantare Catullum.
At magnum fecit, quod verbis Græca Latinis
Miſcuit. O ſeri ſtudiorum, quine putetis
Difficile & mirum, Rhodio quod Pitholeonti
Contigit. At ſermo lingua concinnus utraque
Suavior: ut Chio nota ſi commiſta Falerni eſt.
Quum verſus facias, teipſum percontor, an & quum
Dura tibi peragenda rei ſit cauſa Petillî,
Scilicet oblitus Patriæque patriſque Latini,
Quum Pedius cauſas exſudet Poplicola, atque
Corvinus, patriis intermiſcere petita
Verba foris malis, Canuſini more bilinguis?
Atque ego cum Græcos facerem, natus mare citra
Verſiculos, vetuit me tali voce Quirinus
Poſt mediam noctem viſus, quum ſomnia vera:
In ſylvam non ligna feras inſanius, ac ſi
Magnas Græcorum malis implere catervas.

Tur-

27 *patriſque* (*Latinè.* 32 *tali me.*
33 *viſus noctem.* 35 *Graiorum.*

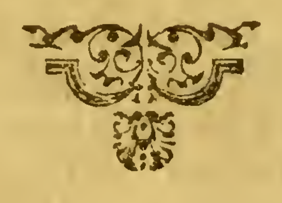
Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo
Quæ nec in Æde ſonent certantia Judice Tarpa
Nec redeant iterum atque iterum ſpectanda theatris.
Arguta meretrice potes, Davóque Chremeta
Eludente ſenem, comis garrire libellos,
Unus vivorum, Fundani: Pollio regum
Facta canit, pede ter percuſſo: forte epos acer,
Ut nemo, Varius: ductu molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.
Hoc erat, experto fruſtra Varrone Atacino,
Atque quibuſdam aliis, melius quod ſcribere poſſem,
Inventore minor. Neque ego illi detrahere auſim
Hærentem capiti multa cum laude coronam,
At dixi fluere hunc lutulentum, ſæpe ferentem
Plura quidem tollenda relinquendis. Age, quæſo,
Tu nihil in magno doctus reprendis Homero?
Nil comis tragici mutat Lucilius Attî?
Non ridet verſus Ennî gravitate minores,
Quum de ſe loquitur, non ut majore reprenſis?
Quid vetat & noſmet Lucilî ſcripta legentes,
Quærere num illius, num rerum dura negarit
Verſiculos Natura magis factos, & euntes
Mollius? At ſiquis pedibus quid claudere ſenis
Hoc tantum contentus, amet ſcripſiſſe ducentos
Ante cibum verſus, totidem cœnatus, Etruſci
Quale fuit Caſsi rapido ferventius amni
Ingenium: capſis quem fama eſt eſſe libríſque
Ambuſtum propriis. Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus: fuerit limatior idem,
Quam rudis, & Græcis intacti carminis auctor:
Quamque Poëtarum ſeniorum turba: ſed ille,

Si

37 *Defingit.* 53 *Accî.* 59 *ac.*

Si foret hoc nostrum fato dilatus in ævum,
Detereret sibi multa: recideret omne quod ultra
Perfectum traheretur: & in versu faciendo
Sæpe caput scaberet, vivos & roderet ungues.
Sæpe stylum vertas, iterum quæ digna legi sint
Scripturus: neque te ut miretur turba, labores,
Contentus paucis lectoribus. An tua demens
Vilibus in ludis dictari carmina mâlis?
Non ego. Nam satis est equitem mihi plaudere: ut audax,
Contemtis aliis, explosa Arbuscula dixit.
Men' moveat cimex Pantilius; aut crucier quod
Vellicet absentem Demetrius? aut quod ineptus
Fannius Hermogenis lædat conviva Tigelli?
Plotius, & Varius, Mæcenas, Virgiliúsque,
Valgius, & probet hæc Octavius optimus, atque
Fuscus: & hæc utinam Viscorum laudet uterque.
Ambitione relegata, te dicere possum,
Pollio, te Messala, tuo cum fratre: simúlque
Vos Bibule, & Servi: simul his te, candide Furni:
Complures alios, doctos ego quos & amicos
Prudens prætereo: quibus hæc, sint qualiacunque,
Arridere velim, doliturus, si placeant spe
Deterius nostra. Demetri, teque, Tigelli,
Discipularum inter jubeo plorare Cathedras.
I, puer, atque meo citus hæc subscribe libello.

78 *cruciet.*



SATIRE X.

M. DACIER.

J'AI donc dit que Lucilius eſt dur dans ſa compoſition. Y a-t-il un partiſan de Lucilius aſſez ridicule, pour n'en tomber pas d'accord ? Cependant le même Lucilius eſt loué dans le même endroit, d'avoir répandu par tout dans Rome, à pleines mains le ſel de la Satire. *Je l'avouë.* Mais en lui donnant cela, je ne lui donne pas pourtant toutes les autres qualitez d'un grand Poëte. Car par la même raiſon je ſerois obligé d'admirer les Mimes de Laberius comme des Poëmes parfaitement beaux. Il ne ſuffit donc pas de faire rire ſon Auditeur à gorge déployée, quoi que ce ſoit-là un grand point; Il faut qu'il y ait dans ces ſortes d'Ouvrages une brieveté qui n'ait rien d'obſcur; & que le ſens marche toûjours ſans embarras, & ſans ſe charger de paroles inutiles qui accablent l'oreille; Il faut ſavoir faire un mélange agreable du ſtile ſerieux & du ſtile enjoué; Tantôt on doit faire le perſonnage d'un Rheteur, tantôt celui d'un Poëte, & dans un autre endroit, celui d'un fin railleur qui ne fait que ſe jouër, & qui cache à deſſein la moitié de ſes forces. Car une plaiſanterie dite à propos décide ſouvent les plus grandes choſes beaucoup mieux & avec plus de ſuccès que les ſyllogiſmes les plus preſſans. C'étoit-là le caractere des Poëtes de la veille Co-

SATIRE X. (*Sat. IV. L. II.*)

Après avoir justifié la critique qu'il a faite de Lucile, il done d'excellens préceptes pour la composition des satires.

Le P. SANADON.

HE' bien, j'ai donc dit que Lucile composoit avec trop de précipitation, & que ses vers étoient mal cadencés. Est-il un seul de ses partisans d'assés mauvais goût, pour n'en pas convenir? Il est vrai aussi que je loue au même endroit, d'avoir répandu à pleines mains le sel de la satire sur tout ce qu'il y avoit à Rome de gens vicieux. Mais en lui acordant cette partie d'un grand poète, je ne lui acorde pas pour cela toutes les autres. A ce compte il faudroit que j'admirasse les farces de Labérius comme des poèmes parfaitement beaux. Faire rire son auditeur, c'est un talent: mais cela ne sufit pas. Il faut encore s'énoncer avec précision, de maniere que la pensée ait toujours un cours libre, sans être embarassée par un atirail de mots inutiles, qui fatiguent & acablent l'oreille. Il faut que le stile soit tantôt grave & tantôt enjoué: que l'éloquence, la poésie, & la critique y soient emploiés tour à tour; mais toujours avec discretion, & sans déploier toute leur force. Un bon mot tranche souvent les plus grandes dificultés beaucoup mieux, & avec plus de succès que les raisonemens les plus solides. C'est

Comédie, & c'eſt en cela qu'il faut imiter ces grands hommes; qui n'ont jamais été lûs ni par Hermogene, qui fait tant le beau, ni par ce Singe de Demetrius, qui ne ſait chanter que ſon Catulle & ſon Calvus. Mais Lucilius a fait une belle choſe, d'avoir ſû mêler dans ſes Satires le Grec avec le Latin. O gens groſſiers & ignorans, qui prenez pour merveilleux & pour difficile, ce que l'impertinent Pitholeon de Rhodes a fait tout auſſi-bien que Lucilius. Mais pourtant un diſcours mêlé de ces deux Langues eſt beaucoup plus agreable: comme le vin de Falerne, quand il eſt mêlé avec le vin de Chio. Puiſque vous vous mêlez de faire auſſi des vers, je vous demande à vous-même: Si vous aviez à plaider la cauſe très-difficile de Petilius, accuſé de tant de crimes capitaux, après que Pedius Poplicola, & Valerius Meſſala auroient parlé contre lui avec beaucoup d'aparat, vous amuſeriez-vous, en oubliant votre Patrie, votre Pere, & ce glorieux nom de Romain, vous amuſeriez-vous, dis-je, à mêler une Langue étrangere avec votre Langue naturelle, comme un Bourgeois de Canuſe? Pour moi, un jour que j'avois en tête de faire des vers Grecs, moi, qui, comme vous ſavez, ſuis né en deçà de la Mer, le Venerable Quirinus m'apparut vers la troiſiéme veille de la nuit, lorſque les ſonges ſont veritables; & il m'exhorta à quiter ce deſſein, en me diſant ſeulement cette belle Sentence, qui ſera toujours gravée dans ma memoire: *Tu ne ferois pas plus follement de porter du bois dans la forêt, que de vouloir augmenter le nombre des Poëtes Grecs.* Obeïſſant donc à cet Oracle, pendant que l'enflé Alpinus égorge lui-même

Mem-

là proprement ce qui faiſoit le prix des auteurs de l'anciène comédie chés les Grecs, & c'eſt auſſi en quoi il faut les imiter. Mais c'eſt ce qu'on atendroit en vain d'Hermogène, qui ne les a jamais lus ; non plus que ce mauvais ſinge de Catulle & de Calvus, qui ne ſait chanter que d'après ces deux poètes. Mais, dirés-vous, n'eſt-il pas beau de ſavoir mêler dans un diſcours du Grec & du Latin, comme Lucile l'a fait dans ſes ſatires? Pauvres ignorans! C'eſt donc, à vôtre avis, une choſe bien dificile & bien merveilleuſe de faire ce qu'a fait l'impertinent Pitoléon (1)? Cependant dites-vous, il faut avouer que ce mélange done aux vers une toute autre beauté ; comme nous voions que le vin de Falerne coupé avec du vin de Scio en eſt plus agréable à boire. Mais dite moi, je vous prie, croiés-vous que ce mélange de langage fut un ſi bel éfet dans un plaidoié, où vous auriés à défendre une cauſe auſſi mauvaiſe que celle de Pétilius? Pendant que Pédius, Poplicola, & Corvinus travaillent à parer leurs harangues de toutes les grâces de la langue Romaine ; aimeriés-vous mieux bigârer vôtre diſcours de termes étrangers, au mépris de vôtre langue naturelle, & faire comme les bourgeois de Canôſe, qui parlent moitié Grec & moitié Latin? Pour ce qui eſt des vers, je vous dirai que moi, qui ſuis, comme vous ſavés, né en Italie, je me mis un jour en tête de faire des vers Grecs. Romulus m'aparut après minuit, tems où les ſonges ſont autant de vérités, & me détourna de ce deſſein. Quoi, dit-il, je penſe que tu veux augmenter le

(1) *De Rode.*

Memnon si méchamment, sans attendre le coup d'Achile, & qu'il barbouille la tête limoneuse du Rhin, je m'amuse à ces bagatelles, qui ne sont point faites pour être lûës publiquement dans le Temple d'Apollon, & pour disputer le prix devant le Juge Tarpa; ni pour être jouées & redemandées sur le théatre. Fundanius, vous êtes le seul de notre temps, qui puissiez representer agréablement sur la Scene les ruses d'un Valet, & les finesses d'une Courtisane adroite, qui prennent ensemble des mesures, pour tromper un Vieillard avare: Pollion chante avec grand succès dans ses vers Senaires les Actions des Rois qu'il prend pour le sujet de ses Tragedies: Varius l'emporte pour le Poëme Epique sur tous les Romains; Et les Muses Champêtres ont donné à Virgile toutes leurs douceurs & toutes leurs graces. La Satire, que Varron Atacinus & beaucoup d'autres Poëtes ont tentée inutilement, étoit la seule chose à quoi je pouvois le mieux réussir, quoi que pourtant toujours fort au dessous de Lucilius, qui en est comme l'Inventeur. Car je n'aurois pas la temerité de vouloir lui ôter la Couronne, qui lui est si bien dûë, & qui sied si bien sur sa tête. Mais j'ai dit, qu'il couloit comme un fleuve plein de boüë & de limon, où l'on trouvoit, à la verité, plus de bon que de mauvais. Mais vous-même, je vous prie, puisque vous êtes si savant, ne trouvez-vous rien à reprendre dans le grand Homere? Et Lucilius, dont vous prenez si bien le parti, ne trouve-t-il rien à changer dans les Comédies d'Attius? & ne prend-il pas la liberté de se moquer des vers d'Ennius, qui lui paroissent trop foibles? Cependant dans ces mêmes endroits,

le nombre des poètes de la Grèce ? Sache que ce n'eſt pas une moindre folie que de porter du bois à la forêt J'obéis aux ordres de ce Dieu, & pendant que Furius auſſi enflé dans ſon ſtile que dans ſa taille nous repreſente dans ſes poèmes, tantôt la mort de Memnon, tantôt la ſource limoneuſe du Rein, je m'amuſe à compoſer ces vers ; & je n'ai point l'ambition de voir mes pièces declamées & redemandées ſur la teâtre, ni lues avec emphâſe dans le temple d'Apollon, pour y diſputer du prix au jugement de Tarpa. Il n'apartient qu'à Fondanius de faire des comédies d'un ſtile leger & naïf, & de repreſenter agréablement ſur la ſcène les ruſes d'un valet & d'une courtiſane, pour atraper les écus d'un vieillar avâre. Pollion chante avec ſuccès dans ſes vers iambes les tragiques actions des grans homes. Perſone n'a porté ſi loin que Varius la force & la majeſté de l'épopée. Les Muſes champêtres ont repandu ſur les vers de Virgile ce qu'elles ont de plus tendre & de plus gracieux. La ſatire, que Varron (1) & quelques autres de nos poètes ont tentée inutilement, étoit la ſeule cariere où je pouvois entrer avec quelque eſpérance de réuſſir, quoique toujours inférieur à Lucile, qui en eſt comme l'inventeur : car je ne ſuis pas aſſés téméraire pour oſer enlever de deſſus ſa tête une courone, qu'il porte avec une aprobation générale. Il eſt vrai que j'ai dit, que ſa vène étoit bourbeuſe, non pas qu'il n'ait rien produit de bon, mais parcequ'il y a dans ſes vers bien plus à retrancher qu'à laiſſer. Or dite

(1) *De Narbone.*

droits, quand il vient à parler de lui-même, il en parle d'une maniere, qui fait bien voir, qu'il ne pretend pas être au dessus de ceux qu'il reprend. Qu'est-ce donc qui doit nous empêcher, en lisant les Ecrits de Lucilius, d'examiner si c'est son peu de naturel qui lui a refusé des vers plus doux & plus coulants, ou si c'est la bizarrerie des sujets qu'il a traitez. Car si quelqu'un croit, qu'il suffit d'ajuster bien ou mal six pieds ensemble, pour former un vers, & qu'il soit content de cela, qu'il s'admire d'avoir fait deux cens vers avant souper, & autant après: comme Cassius le Toscan, dont la fertile veine, plus rapide qu'un fleuve impetueux, avoit produit tant de Livres, qu'on dit, que ses Ecrits suffirent seuls à bâtir le bucher fatal où il fut brûlé. Je consens donc, dis-je, que Lucilius ait été agréable & plaisant, & beaucoup plus poli que le premier Auteur de ce Poëme inconnu aux Grecs, & encore grossier; qu'il ait été plus poli que tous les autres Poëtes qui l'avoient precedé. Mais pourtant si les Destinées l'avoient conservé jusqu'à notre siecle, il effaceroit aujourd'hui beaucoup de choses *que vous admirez*. Il retrancheroit tout ce qui est au de-là du parfait: & en composant, il se donneroit souvent des coups à la tête, & se rongeroit les ongles jusqu'au vif. On ne doit point être paresseux à effacer, quand on veut écrire des choses qui puissent être lûës deux fois avec plaisir. Il faut se contenter d'un petit nombre de Lecteurs choisis, & ne se pas tourmenter pour plaire à la foule. Seriez-vous capable d'avoir la folle ambition que vos vers fussent dictez dans les Ecoles? non pas moi: car je ne veux que l'aplaudissement des Chevaliers,

te moi, je vous prie: vous êtes ſavant, & Homere eſt grand poète ; ne trouvés-vous rien à redire dans ſes poéſies? Lucile lui-même, dont vous prenés le parti, ne plaiſante-t'il pas quelquefois ſur le compte d'Accius, ne trouve-t'il rien à changer dans ſes tragédies? & ne ſe moque-t'il pas des vers d'Ennius, qui lui paroiſſent trop foibles? Cependant quand il vient à parler de lui même, il eſt bien éloigné de ſe préférer à Accius & à Ennius. Pourquoi donc en liſant les œuvres de Lucile, ne ſerons-nous pas en droit d'examiner s'il faut s'en prendre à ſon peu de génie où à la dificulté de ſon ſujet, de ce qu'il nous a laiſſé tant de vers ſi rudes & ſi peu travaillés? Vous diriés d'un home qui ſe propoſe ſeulement de combiner enſemble une demi-douſaine de piés; & qui eſt fort content de lui méme, quand il a jeté ſur le papier deux cens vers avant ſouper & autant après. C'étoit-là le beau talent de Caſſius le Toſcan. Le fleuve le plus impétueux n'aprochoit pas de l'afluence & de la rapidité de ſa vène. Auſſi laiſſa-t'il en mourant une ſi grande quantité de vers, qu'il n'eut point, dit-on, d'autre bucher que ſes écrits & ſes porte-feuilles. Mais je veux que Lucile ait eu en partage la raillerie la plus délicate; je veux qu'il ſoit plus poli qu'Ennius, qui a dégroſſi, pour ainſi dire, le premier la ſatire, où les Grecs n'avoient oſé toucher; enfin je veux qu'il ſoit au deſſus de tout ce qu'il y a eu de poètes avant lui. Cependant ſi les Deſtins lui avoient prolongé la vie juſqu'à nos jours, je ſuis ſûr qu'il paſſeroit la lime ſur bien des endroits de ſes poéſies, qu'il retrancheroit tout ce qui eſt inutile, & qu'en faiſant des vers il ſe froteroit ſouvent le front, & ſe ron-

liers, comme dit un jour ſur le Theatre la hardie Comediene Arbuſcula, en mépriſant le peuple, qui l'avoit ſifflée. Quoi, j'aurois du dépit, de n'avoir pas plû au punais Pantilius? & je ſerois aſſez ſot, pour m'affliger, de ce que Demetrius ou l'inepte Fannius, aſſidu paraſite d'Hermogene Tigellius, diſent du mal de moi en mon abſence? Pourvù que Plotius, Varius, Mecenas, Virgile, Valgius, le bon Octavius, Fuſcus, & les deux Viſcus: je puis ſans flaterie vous mettre auſſi de ce nombre, Pollion, & vous, Meſſala, avec votre frere, & vous Bibulus & Servius, vous encore, ſincere Furnius: Pourvû, dis-je, que tous ces grands hommes, & pluſieurs autres de mes amis d'un très-grand merite, que je paſſe à deſſein, approuvent mes Ecrits, je n'en demande pas davantage. Ce n'eſt qu'à eux, que je ſouhaite de plaire dans ces vers, bons ou mauvais. Et j'avouë, que je ſerai très-fâché, ſi le ſuccès ne répond pas à mes eſperances. Pour vous, Demetrius & vous Tigellius, je vous condamne à aller pleurer vos malheurs dans les ruelles de vos Ecolieres, qui admirent votre impertinent ſavoir. Allez, garçon, écrivez promptement cette Satire; & la mettez dans mon Porte-feuille.



geroit les ongles jusqu'au vif. Voulés-vous écrire d'une maniere qui atache & qui rapelle souvent vos lecteurs, ne vous lassés point de retoucher vos ouvrages, ne cherchés point à vous faire admirer de la multitude, & contentés vous de mériter l'aprobation d'un petit nombre de conoisseurs. Aimeriés-vous mieux voir dicter vos pièces dans les petites écoles? Pitoiable ambition, qui ne sera jamais de mon goût. La comédiène Arbuscule se voiant un jour siflée du peuple, dit hardiment qu'il lui sufisoit de plaire à la noblesse Romaine, & c'est aussi tout ce que je demande. Quoi, je serois assés sot pour faire atention aux mauvais discours que tiennent de moi en mon absence le dégoûtant Pantilius, l'éféminé Démétrius, & l'impertinent Fannius, ce digne parasite d'Hermogène? Pourvu que ce que j'écris ne déplaise pas à Plotius, à Varius, à Mécène, à Valgius, à Octavius, à Virgile, à Fuscus, & aux deux Viscus: pourvu que Pollion, toujours en garde contre la brigue, m'honore de son sufrage: pourvu que je puisse compter parmi mes aprobateurs Corvinus & son frere Poplicola, Bibulus, Servius, Furnius ce critique si droit & si sincere, & beaucoup d'autres habiles gens de mes amis, qu'il n'est pas nécessaire de nomer; je serai content de mon travail, tout médiocre qu'il est. Leur plaire est tout ce que je souhaite, & rien ne me mortifieroit davantage que de ne pas réussir à leur gré. Pour vous Démétrius, & vous Hermogène, soupirés tant qu'il vous plaira dans les cercles de ces dames que vous trouvés si dociles à vos leçons. Cà, copiste, transcris-moi vîte cette satire, & ajoute-la à la suite de celle que j'ai déja faite sur le même sujet.

REMARQUES
SUR LA SATIRE X.

LUCILIUS avoit encore à Rome du tems d'Auguste, un très-grand nombre de Partisans, & de Partisans fort outrez. De sorte que la liberté qu'Horace avoit prise dans la Satire IV. de dire, que la composition de ce Poëte étoit dure & bourbeuse, avoit choqué une infinité de gens, les hommes ne voulant presque jamais être desabusez des opinions qu'ils ont une fois conçûës. Cela avoit même donné lieu aux ennemis d'Horace, de publier, qu'il avoit médit de Lucilius par envie, & pour se mettre par là au dessus de lui. Horace informé de ce bruit, compose cette Satire, pour soutenir son jugement: & c'est ce qu'il fait avec beaucoup de force & d'adresse. Il combat d'abord le sentiment de ces entêtez, qui croyoient, que les Satires de Lucilius étoient parfaites, parce qu'elles faisoient rire. Et il fait voir, qu'un Ouvrage, qui aura cette qualité, peut être d'ailleurs plein de défauts. Il montre les principales choses qu'il doit avoir pour être beau; Et par là, il fait voir la difference qu'il y a entre le beau & l'agreable. Il attaque après cela les raisons que les Partisans de Lucilius donnoient de leur goût, & il en fait voir le ridicule. Ensuite il excuse sa liberté par l'exemple même de Lucilius, qui avoit repris beaucoup de choses dans les Ouvrages d'Attius & d'Ennius, & par l'exemple de ceux qui ont trouvé des défauts dans Homere même, & qui pourtant n'ont pas pretendu être au dessus de lui. Enfin, après avoir rendu à Lucilius toute la justice, qui lui étoit dûë, il soutient, que s'il avoit été de ce temps-là, du temps d'Auguste, il n'auroit pas composé avec tant de negligence, & par consequent, avec tant de facilité. Tout cela est accompagné de beaucoup de choses agréables, & de preceptes fort utiles, qui rendent cette Satire un Ouvrage achevé. Rien n'est plus difficile que la Critique. Un grand Rheteur l'appelle avec raison le dernier effort de la reflexion & du jugement. Cependant Horace traite une matiere si épineuse, avec une gayeté, qui fait voir, que ce n'étoit qu'un jeu pour lui. Je prouverai dans les Remarques, que cette Satire fut faite après que Virgile eut donné ses Bucoliques & ses Georgiques: & avant que son Eneïde eût paru, & qu'on en eût vû

à Rome des parties détachées. On peut facilement par ce moien en conjecturer à peu près la date. Je croi qu'elle est de l'an de Rome DCCXXVII. Horace avoit alors près de quarante ans. M. Masson qui l'assigne à l'an de Rome DCCXXIII. sous le IV. Consulat d'Auguste le fait sans fondement; car dans toute la Piece il n'y a pas le moindre caractere qui convienne à cette date. DAC.

Après la maniere dont Horace avoit parlé de Lucile dans la satire *Eupolis atque Cratinus*, les partisans de cet ancien poète, qui étoient en grand nombre, espéroient obliger bientôt celui-ci à se dédire. Mais loin d'adoucir l'acrimonie de sa critique, il prend de nouveau la plume, pour faire son apologie, en justifiant ce qu'il avoit avancé : & il le fait d'une maniere capable de lui gagner les esprits les plus prévenus. L'instruction & l'agrément font gouter la force de ses raisons autant par le sentiment que par la conviction. On est forcé de se rendre, & on se félicite de sa défaite, quand on se void vaincu si avantageusement.

Cette pièce fut composée depuis l'année 723, où arriva la mort de Cassius de Parme; & avant 729, où l'on n'avoit encore rien vu de l'Enéide de Virgile. Ainsi rien n'empêche ce semble qu'on ne la raporte à l'année 724, où les Géorgiques parurent pour la premiere fois. Mais le vers trente-huit, où il est parlé du temple d'Apollon Palatin, me done lieu de l'atacher à l'année 727 ou 728; parceque ce temple ne fut pas dédié avant 726. SAN.

1 NEMPE] C'est un adverbe de concession: *Il est vrai, j'ai dit, j'ai dit sans doute*; & c'est aussi un adverbe, qui sert parfaitement à l'Ironie. Il peut être ici en ce sens-là: car Horace prend un ton moqueur: *J'ai donc dit, &c.* DAC.

INCOMPOSITO, DIXI, PEDE CURRERE VERSUS] C'est dans la Satire IV. où il dit:

——————— *durus componere versus.*

Et:

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles. DAC.

Vers 1. *Nempe incomposito, &c.*] Ce début est vif, & met tout d'un coup au fait sur le sujet de cette satire. Il faut ici distinguer deux choses, qu'il me paroit qu'on n'a point pensé à démêler. Horace avoit blâmé Lucile de s'abandoner trop à la rapidité de son génie, & de négliger ordinairement sa versification. Le premier de ces défauts est marqué par ces mots *currere versus*, & le second par ceux-ci *incomposito pede*. L'un suit de l'autre: car c'est une régle générale en fait de composition qu'une pièce ne vaut qu'à proportion du travail qu'elle a couté. Tout poète qui prétend se faire honeur de sa facilité,

done un préjugé contre lui-même; il eſt ſurement ou peu ſincere ou mauvais poète. Tout ce qu'il peut ſouhaiter de mieux, c'eſt que ſon ouvrage lui done le démenti. SAN.

2 QUIS TAM LUCILÎ FAUTOR INEPTE EST] Il eſt étonnant, qu'après une déciſion ſi formelle, Quintilien n'ait pas laiſſé d'être d'un ſentiment contraire à celui d'Horace, & qu'il n'ait pas apprehendé d'augmenter le nombre de ces Partiſans, qu'il appelle ridicules. J'ai déja aſſez fait voir dans la Satire IV. qu'il s'eſt trompé. J'en donnerai encore quelques preuves dans la ſuite de ces Remarques. On peut dire de Lucilius, qu'il a eu le bonheur de certaines femmes, qui avec très-peu de beauté, n'ont pas laiſſé de cauſer de violentes paſſions. Parmi ſes Partiſans il y en avoit de ſi outrez, qu'ils couroient les ruës avec des fouets ſous leurs robes, pour fraper tous ceux qui oſeroient dire du mal des vers de Lucilius:

Lucili, quam ſis mendoſus, teſte Catone
Defenſore tuo pervincam, qui male factos
Emendare parat verſus, Hoc lenius ille
Eſt quo vir melior. Longe ſubtilior ille
Qui multum puer & loris & funibus udis
Exornatus, ut eſſet opem qui ferre Poëtis
Antiquis poſſet contra faſtidia noſtra,
Grammaticorum Equitum doctiſſimus.

„ Lucilius, je vai vous prouver, que vous étes plein de
„ fautes, par le témoignage même de Caton, votre plus grand
„ Partiſan. Il ſe prepare à corriger vos vers mal tournez.
„ Comme il eſt plus homme de bien qu'un autre, il a pris en
„ cela le parti le plus honnête & le plus doux. Mais il n'eſt
„ pas ſi fin & ſi ſubtil que ce ſavant Chevalier qui a ſoin de
„ ſe munir de bonnes étrivieres & de bonnes cordes mouil-
„ lées, pour vanger de nos dégoûts les Poëtes Anciens.

On avoit mis ces vers à la tête de cette Satire, comme s'ils étoient d'Horace, & que ce fût le commencement de cette Piece. Canterus & Lilius Giraldus s'y ſont trompez. Mais quoi qu'ils ne ſoient pas d'Horace, ils ne ſont pourtant pas mauvais: & ils ſervent à faire voir; que les vers de Lucilius n'avoient pas été toujours eſtimez de tout le monde. DAC.

3 UT NON HOC FATEATUR] Il n'y a point-là de milieu, ceux qui ne veulent pas avouer que la compoſition de Lucilius eſt dure, ſont obligez à ſoutenir, qu'elle eſt douce & coulante, & que ſes vers ſont naturels. Et je ne croi pas, qu'il y ait perſonne d'un goût aſſez dépravé, pour ſoutenir une choſe ſi abſurde. DAC.

AT IDEM QUOD SALE MULTO URBEM DEFRICUIT] C'eſt une objection des Partiſans de Lucilius, qui pretendoient fai-

faire tomber Horace en contradiction, parce qu'après avoir dit que Lucilius avoit beaucoup de sel & beaucoup de plaisanterie, il ajoute, qu'il étoit dur. Comme si ces deux choses ne pouvoient subsister ensemble. Horace répond fort bien à cette objection : *nec tamen hoc tribuens.* C'est le veritable sens de ce passage. DAC.

4 SALE MULTO URBEM DEFRICUIT] *Defricare*, laver, froter. Lucilius avoit attaqué presque tous les Romains. Horace dit ailleurs de lui :

Primores populi arripuit, populúmque tributim.

Les XXXV. Tribus avoient passé par ses mains. DAC.

CHARTA LAUDATUR EADEM] *Eadem charta*, dans *la même Satire*, où il a dit, que Lucilius étoit, *facetus*, *emunctæ naris.* DAC.

5 NEC TAMEN HOC TRIBUENS] C'est la réponse d'Horace, qui dit, que quoi qu'il ait donné à Lucilius la louange d'avoir beaucoup de sel, & d'être agréable, il ne s'ensuit pas de-là, que Lucilius ait toutes les autres qualitez qui rendent un Poëte parfait. Ce sont des choses très-differentes, & une vertu n'entraîne pas necessairement toutes les autres. DAC.

5. *Nec tamen hoc tribuens, &c.*] Dans cette premiere partie de la pièce Horace combat le mauvais goût de ceux qui croioient que les satires de Lucile étoient parfaites, par la seule raison qu'elles faisoient rire. Et il fait voir qu'avec cette qualité un ouvrage peut être d'ailleurs très mauvais, & que la perfection consiste dans l'aliance du beau & de l'agréable. SAN.

6 NAM SIC ET LABERI MIMOS UT PULCRA POEMATA MIRER] Cette raison est admirable : Si un Ouvrage merite toutes sortes de louanges, parce qu'il est agréable & plaisant, il faudra donc admirer & recevoir comme de fort beaux Poëmes les Mimes de Laberius, qui sont encore plus remplis de sel & de plaisanteries que les Satires de Lucilius ; puisque les Mimes n'ont d'autre but que de divertir par toute sorte de voyes. Cependant il n'y a personne qui ose dire, que les Mimes de Laberius sont *pulcra Poëmata*, de beaux Poëmes. Il ne suffit donc pas de faire rire un Auditeur ou un Lecteur ; il faut encore avoir d'autres qualitez. Et ce sont ces qualitez qui manquent à Lucilius, &c. DAC.

LABERI MIMOS] Laberius étoit un Poëte célèbre, qui n'avoit fait que des Mimes. Horace pouvoit l'avoir vû : car il ne mourut qu'un an après la mort de Jule Cesar, qui l'avoit si fort goûté, qu'il le fit Chevalier. Mais enfin sa trop grande liberté déplut à l'Empereur, qui lui prefera son concurrent Publius Syrus. Ce Laberius saisissoit fort bien tous les ridicules & se faisoit redouter par ce talent. C'est sur cela que Ciceron écrivant

à Trebatius, qui étoit en Angleterre avec Cesar, lui dit: *Denique si te citò retuleris, sermo nullus erit : sin frustra diutius absfueris, non modo Laberium, sed etiam sodalem nostrum Valerium pertimesco, mira enim persona induci potest Britannici Jure consulti.* „ Enfin si vous revenez bien-tôt, vous ne donnerez point lieu aux sots discours. Mais si vous êtes plus „ long-temps absent sans rien faire, je crains furieusement, „ non seulement Laberius, mais encore notre ami Valerius. „ Car ce seroit pour la Scene un merveilleux personnage qu'un „ Jurisconsulte Anglois." Par *Valerius*, Ciceron entend *Catulle*, qui n'étoit pas moins à craindre que Laberius. Horace ne condamne pas ici Laberius absolument, il ne censure pas même ses Ouvrages; il n'en parle que par comparaison. Les Mimes de Laberius étoient agréables; mais ce n'étoient pas de beaux Poëmes, des Poëmes parfaits. Aussi n'étoient-ils pas faits pour cela. Car les Mimes n'avoient que des plaisanteries, & le plus souvent que des plaisanteries obscenes. C'est pourquoi Ovide les appelle *Mimos obscœna jocantes*, & leur seul but étoit de faire rire le peuple. Si Jule Scaliger avoit bien compris la pensée d'Horace, il n'auroit pas condamné le jugement qu'il fait ici des Mimes de Laberius, qui bien loin d'être des Poëmes parfaits n'étoient tout au plus que supportables dans les endroits même où il avoit le mieux réussi; car c'est ainsi qu'en parle Seneque, *cum Mimi ejus, quidquid modo tolerabile habent, tale* (vitium) *habeant.* Liv. VII. Controv. 3. DAC.

6. *Laberî mimos.*] Les mimes étoient des espèces de comédies boufones & licencieuses, qui se bornoient au pur divertissement. Décimus Labérius, prima long-tems en ce genre de composition, & plut tellement à Jule César, qu'il en obtint le rang de Chevalier Romain & le droit de porter des aneaux d'or. Mais il eut dans Publius Sirus un rival dangereux, qui lui enleva enfin les aplaudissemens de la scène. Labérius mourut à Pousole en Janvier de 711. Aulugelle & Macrobe nous ont conservé entr'autres vers ce morceau d'une de ses pièces, où il se console de sa disgrâce, par l'inconstance des choses humaines, dont il fait en sa persone une leçon à son compétiteur.

Non possunt primi esse omnes omni in tempore.
Summum ad gradum quum claritatis veneris,
Consistes ægre, & citiùs quàm ascendis cades.
Cecidi ego: cadet qui sequitur. Laus est publica. SAN.

UT PULCRA POEMATA] Tout ce qui est agréable, n'est pourtant pas toujours beau. Car il y a une très-grande difference entre l'agréable, τὸ ἡδὺ, & le beau, τὸ καλόν. Platon & Aristote ne les confondent jamais. L'agréable, τὸ ἡδὺ, c'est ce qui donne du plaisir; χαρὰν ἐργάζεται, comme parle Aristo-

te:

te: Et cela convient fort bien aux Mimes: Mais le beau, c'eſt le bon, l'honnête, & ce qui eſt digne de louange. Et c'eſt ce que les Mimes ne ſauroient avoir. Ils ne ſont donc pas *pulcra Poëmata.* Car Horace a mis ici *pulcra* dans le ſens du mot Grec καλὸν. DAC.

7 ERGO NON SATIS EST] Après l'exemple de Laberius, Horace a raiſon de conclure, comme après une démonſtration claire & nette, qu'il ne ſuffit pas qu'un Ouvrage, comme les Satires & les Mimes, ſoit agréable, & qu'il faſſe rire. Si on veut qu'il paſſe pour beau, il doit avoir d'autres qualitez. DAC.

9 UT CURRAT SENTENTIA, NEU SE] Ce ſont les deux effets de la brieveté bien entenduë, qui n'a rien d'eſtropié: le ſens va toujours; il ne s'arrête point; il ne fait point de détours, & il ne ſe charge point de paroles inutiles, qui menent l'Auditeur ou le Lecteur dans un labyrinthe dont il ne ſauroit ſortir. Lucilius avoit ce défaut. Et en voici des exemples:

Queis hunc currere equum nos atque equitare videmus,
His equitat curritque: oculis equitare videmus.
Ergo oculis equitat.

Et ailleurs:

Verum hæc ludus ibi, ſúſque omnia deque fuerunt
Súſque & deque fuere, inquam, omnia ludu' jocúſque.

Et dans un autre endroit:

Nam ſi quod ſatis eſt homini, id ſatis eſſe poteſſet,
Hoc ſat erat. Nunc quum hoc non eſt, credimus porro
Divitias ullas animum mî explere potiſſe.

Horace auroit dit cela en quatre mots. Le défaut de Lucilius, c'eſt ce qu'Auguſte appelloit *moleſtè ſcribere*, dans une Lettre qu'il écrivoit à ſa petite-fille Agrippine: *Sed opus eſt te dare operam ne moleſtè ſcribas aut loquaris.* „ Il faut vous accoutumer à écrire & à parler d'une maniere qui ne ſoit point „ fatigante. DAC.

11 MODO TRISTI, SÆPE JOCOSO] *Sermo triſtis* n'eſt pas ici un ſtile triſte: car il ne ſeroit point oppoſé à *jocoſus. Triſtis*, c'eſt-à-dire *ſérieux.* Le ſtile de Lucilius étoit plus ſérieux qu'enjoué, comme cela paroît par ſes fragmens. Je n'en donnerai qu'un exemple. Lucilius écrivant à un de ſes Amis, qui ne l'étoit pas allé voir pendant qu'il étoit malade, dit dans la Satire V.

Quo me habeam pacto, tamen etſi haud quæri', docebo;
Quando in eo numero manſi, quo maxima nunc eſt
Pars hominum ut periiſſe velis, quem nolueris, quum
Viſere debueris. Hoc nolueris & debueris te

Si minus delectat, quod ἄτεχνον Ἰσοκράτειον est
Ὀχληρῶδεςque simul totum ac συμμειρακιῶδες
Non operam perdo. Si tu hic....

„ Je vous dirai l'état de ma santé, quoi que vous ne m'en „ demandiez pas des nouvelles, & que vous soyez de l'humeur „ dont la plûpart des gens sont aujourd'hui. Vous voudriez „ savoir mort celui que vous ne voudriez pas & que vous de- „ vriez visiter. Si ce voudriez & ce devriez ne vous plaisent „ point, c'est la maniere d'Isocrate qu'il appelle sans art, qui „ est fort importune & fort puerile, Je n'ai pas perdu mon „ temps. Si vous étiez ici...." C'est un des jolis endroits de Lucilius. Aulugelle dit sur cela *facetissimè*, & *festiviter*. Son but est de se moquer de ceux qui affectent de mettre dans leur composition des mots de même terminaison, & de même nombre de syllabes, comme *nolueris*, *debueris*. Mais il n'y a personne qui ne voye que cela est plus sérieux qu'enjoué. Horace ne badine point de cette maniere. DAC.

11. *Sermone opus est modò tristi.*] Pour mettre de l'oposition entre les deux épitètes, il faut prendre *tristis* dans le sens que je lui ai doné, & que lui donent quelquefois les bons auteurs. SAN.

12 DEFENDENTE VICEM MODO RHETORIS, ATQUE POETÆ] Mot à mot: *Qui soutienne bien*, *qui remplisse bien la partie d'un Rheteur.* Tantôt celle d'un Poëte; & *tantôt celle d'un railleur.* Ce passage n'a jamais été bien éclairci. Horace ne dit pas, que le stile des Satires doit être éloquent. Il dit, qu'il doit avoir de la force, pour persuader, pour convaincre; & de la dexterité & de l'adresse; pour éluder en peu de mots les objections qu'on fait; que cela doit être égaïé par la Poësie, & accompagné de railleries fines & piquantes. Ciceron a tout compris dans ces trois lignes du I. Liv. de l'Orateur: *Accedat eodem oportet lepos quidam, facetiæque & eruditio libro digna, celeritásque & brevitas & respondendi & lacessendi, subtili venustate atque urbanitate conjuncta.* „ Il faut „ y ajouter une certaine grace, de certaines plaisanteries, & une „ érudition digne d'un galant homme. Beaucoup de vivacité & „ de brieveté, pour attaquer & pour refuter. Et que tout cela „ soit accompagné d'agrémens infinis, & d'une urbanité peu „ commune." *Eruditio, celeritas & brevitas respondendi & lacessendi.* Tout cela est du fonds de l'Orateur; & voilà la partie du Rheteur, *modò Rhetoris.* *Lepos & venustas*, sont les ornemens qu'on emprunte de la Poësie; voilà la partie du Poëte. *Urbanitas & facetiæ*, c'est ce qui appartient au railleur; & voilà la partie du plaisant, *interdum Urbani.* DAC.

13 URBANI PARCENTIS VIRIBUS ATQUE EXTENUANTIS

TIS EAS CONSULTO] Ce n'eſt pas tout, qu'il y ait des railleries dans un Ouvrage, il faut que ce ſoient des railleries d'un homme qui menage ſes forces, & qui les cache, en n'en faiſant voir qu'une petite partie. Ce jugement d'Horace eſt d'une très-grande conſequence ; & il merite d'être bien éclairci : Car je vois qu'on ne l'a jamais bien compris. Caſaubon même, ce ſavant Critique, s'y eſt trompé, quand il a écrit dans ſes admirables Commentaires ſur Perſe, qu'Horace a voulu dire, qu'un faiſeur de Satires cache & diſſimule ſes forces, pour avoir la liberté de faire un méchant vers, à peu près comme Chryſippe dit dans Plutarque, qu'un Sage, qui écrit de la vertu, non ſeulement neglige les préceptes des Rheteurs, mais fait même des ſolecîſmes ſans honte. Si c'étoit le ſens d'Horace, il n'auroit eu rien à reprocher à Lucilius, qui avoit beaucoup de vers déſagréables & mal tournez. Mais il étoit bien éloigné de cette penſée, puiſqu'il dit dans la ſuite, que ſi Lucilius avoit été de ce temps-là, il auroit beaucoup plus travaillé ſes vers. Marque certaine qu'Horace ne pretendoit pas conſeiller aux Poëtes Satiriques de ſe négliger ſi fort. D'ailleurs, Horace parle ici des qualitez qui manquoient à Lucilius. Il faut donc qu'il ait voulu dire autre choſe. Un railleur qui diſſimule ſes forces, & qui les cache, c'eſt un homme qui ne s'acharne point ſur ſon ennemi, qui le raille de maniere, qu'il ſemble que cela ſoit fait ſans deſſein, & qui, quand il eſt queſtion de répondre à des objections, ne s'amuſe pas à des ergoteries d'Ecole, mais ſe jette tout d'un coup dans un ridicule qui déconcerte beaucoup plus qu'un raiſonnement ſuivi. C'eſt ce que Lucilius ne pouvoit faire. Il n'avoit pas aſſez de ſoupleſſe pour cela. Il ſuivoit toujours ſa pointe. Auſſi ſes Satires étoient proprement des libelles diffamatoires. Quand il entreprenoit un Lupus, il ne le quittoit point, qu'il ne l'eût couvert d'injures. C'eſt pourquoi Horace a dit : *Famoſiſque Lupo cooperto verſibus.* Au lieu qu'Horace pratique ce precepte avec une adreſſe merveilleuſe. Il ſe fait un jeu de tout ; & quand il eſt queſtion de prouver ce qu'il avance, il n'a pas recours à des ſyllogiſmes ; il coupe par un ridicule qui fait un veritable plaiſir. Auſſi la Satire n'a reçû ſa derniere perfection que de lui. Car ſon veritable caractere eſt de ne pas tant dire les choſes, que de les faire deviner à ceux qui les liſent. On pourroit la comparer à Phedre, qui ne dit pas, qu'elle aime Hippolyte ; mais qui mene inſenſiblement ſa nourrice à le deviner, & à lui dire, Vous aimez un tel. DAC.

13. *Interdum urbani, &c.*] Il faut entendre ici par *urbanus* un railleur fin & délié, qui ſait emploier à propos une critique délicate ; & c'eſt proprement cette ſorte de critique qui s'apelle le ſel de la ſatire. *Parcentis viribus, &c.* ſe raporte en commun

mun à *rhetoris*, à *poetæ*, & à *urbani*. Les deux premieres qualités ſe rencontrent ordinairement dans Juvénal, mais la derniere lui manque preſque par-tout. Il a de grans trais d'éloquence & de beaux morceaux de poéſie, mais ſa critique tient plus de l'invective que de la raillerie. Auſſi ſes ſatires ſont-elles bien diférentes de celles d'Horace : l'un s'épuiſe en emportemens, & fait trembler ; l'autre badine, & corige. Il me ſemble qu'on n'avoit pas aſſés bien pris juſqu'ici la penſée de cet endroit, malgré les longues notes dont on l'avoit chargé. SAN.

14 RIDICULUM ACRI] C'eſt la raiſon de ce qu'il vient de dire : Un fin railleur doit cacher ſes forces ; parce, dit-il, que le ridicule, qui vient à propos, décide la plus grande affaire tout d'un coup, beaucoup mieux & plus fortement que les raiſonnemens les plus graves & les plus forts. Il n'y a rien de plus vrai, Horace eſt plein de ces exemples. Et ſans en aller chercher plus loin, il y en a un ſix vers après celui-ci. Car ſur ce que les Partiſans de Lucilius diſent, qu'il a fait une belle choſe, d'avoir mêlé dans ſes vers le Grec avec le Latin, Horace ne s'amuſe pas à prouver par des raiſons, que ce mélange n'eſt pas ſi merveilleux, ni ſi difficile, qu'il doive faire eſtimer ſon Auteur. Il ſe contente de dire, que Pitholeon de Rhodes, le plus ſot homme du monde, l'avoit fait comme Lucilius. Ciceron éprouva ſouvent ce qu'Horace dit ici : car il gagna plus de Cauſes par ce ridicule que par ſes raiſons :

Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis ;

Comme dit Horace à la fin de la I. Satire du Liv. II. On peut voir-là les Remarques. DAC.

14. *Ridiculum acri, &c.*] C'eſt une épreuve de tous les tems, qu'un bon mot, un trait d'eſprit, quelquefois même une turlupinade placée à propos, eſt capable de déconcerter les plus graves raiſonemens. *Riſus*, dit Quintilien, *rerum ſæpè maximarum momenta vertit.* Ces heureuſes ſaillies ne dépendent point de l'art. L'ocaſion les fait naitre à certains eſprits vifs & brillans, & les meilleures ſont toujours celles qui ne ſont ni méditées ni atendues. On en peut voir un exemple au vers quatre-vint-troiſième de la ſatire *Sunt quibus in ſatirâ.* SAN.

16 ILLI SCRIPTA QUIBUS] Eupolis, Cratinus, Ariſtophane, & les autres que j'ai marquez ſur la Satire IV. DAC.

17 HOC STABANT] C'eſt par-là qu'ils ſe ſoutenoient, qu'ils plaiſoient. On en peut encore juger par Ariſtophane, qui a au ſouverain degré toutes les qualitez dont Horace vient de parler. DAC.

QUOS NEQUE PULCER HERMOGENES] Hermogene Tigellius,

gellius, Muſicien d'Auguſte, & qui étoit grand Partiſan de Lucilius contre Horace. DAC.

17. *Quos neque pulcher, &c.*] Il réunit ici deux mauvais poètes de ſon tems. L'un eſt Hermogène Tigellius, dont il a été parlé dans la ſatire *Eupolis atque Cratinus*. L'autre n'eſt point nomé, mais ſeulement deſigné de maniere qu'il étoit aiſé de le reconoître. SAN.

18 NEC SIMIUS ISTE] C'eſt celui qu'il appelle plus bas Demetrius. C'étoit un Comedien qui ſe mêloit de faire des vers, & de juger. Horace l'appelle Singe, à cauſe de ſa laideur & de ſon eſprit mal-fait. Vatinus dans une Lettre qu'il écrit à Ciceron, dit d'un certain Catillius: *Simius non ſemiſſis homo, contra me arma tulit, & eum bello cœpi*. DAC.

19 NIL PRÆTER CALVUM ET DOCTUS CANTARE CATULLUM] Hermogene & Demetrius n'avoient jamais lû d'autres Poëtes que Licinius Calvus, & Catulle, parce que leurs vers étoient des vers d'Amour. Horace leur reproche par-là leur molleſſe & leurs infâmes débauches: Et il a heureuſement imité cet endroit des Tuſculanes de Ciceron: *O Poëtam egregium! Quamquam ab his Cantoribus Euphorionis contemnitur.* „ O „ l'excellent Poëte! Quoi qu'il ſoit mépriſé par ces débauchez, „ qui ne liſent qu'Euphorion." Horace ne pretend mépriſer par-là ni Calvus ni Catulle: comme Ciceron ne mépriſoit pas non plus Euphorion. Ils étoient excellents en leur genre. Mais il n'y a que les débauchez & les vicieux, qui liſent uniquement ces ſortes d'Ouvrages. Ce Calvus eſt l'Auteur de cette Epigramme contre Pompée:

Magnus, quem metuunt omnes, digito caput uno
Scalpit. Quid credas hunc ſibi velle? Virum.

„ Ce Grand que tout le monde craint, ſe grate la tête avec un „ doigt. Que croyez-vous qu'il demande par-là? Un homme. Horace loüe ici, Catulle & Calvus comme les deux Poëtes qui avoient le mieux réuſſi dans les vers de galanterie. Les Romains les joignent ordinairement. Voyez ce qu'en dit Aulugelle, Livre XIX. Chap. XI. DAC.

19. *Nil præter Calvum, &c.*] Calvus & Catulle étoient ſans contredit deux excellens poètes. Aulugelle dit de l'un & de l'autre qu'ils avoient *fluentes carminum delicias*, une poéſie naturelle & délicate. Horace n'a donc garde de blâmer le mauvais poète dont il parle de les avoir lus, & de poſſéder ſi bien leurs ouvrages. Ce qu'il trouve à redire, c'eſt qu'il n'eſtimât que ces deux auteurs, & que les pièces qu'il produiſoit comme de lui-même ne fuſſent que des lambeaux de celles de Calvus & de Catulle. Car je croi qu'Horace dit ici *Calvum & Catullum cantare* par le même tour d'expreſſion qu'il a dit ailleurs

ſal-

ſaltare Cyclopa. Ce Calvus fut Caius Licinius Calvus, qui mourut en 696, âgé de trente ans. SAN.

20 AT MAGNUM FECIT] C'eſt une objection des Partiſans de Lucilius, qui trouvoient qu'il avoit fait une choſe merveilleuſe, de mêler dans ſes vers du Grec avec du Latin, comme dans l'exemple que j'ai rapporté de lui ſur l'onziéme vers. DAC.

20. *At magnum fecit, &c.*] C'eſt ici comme la ſeconde partie, où le poëte ataque les raiſons que les partiſans de Lucile aportoient pour le juſtifier. SAN.

21 O SERI STUDIORUM] *Seri Studiorum*, ſont ceux qui ont commencé leurs Etudes fort tard. Comme ces gens-là n'arrivent jamais à la perfection, la peine qu'ils ont à apprendre, leur fait admirer les choſes les plus aiſées, comme par exemple, le Grec mêlé avec le Latin dans un Ouvrage. Quintilien les appelle des Novices, & il leur oppoſe Παιδομαθεῖς, dans le Chap. XII. du Liv. I. *Magis ſcias ſi quem jam robuſtum inſtituere literis cœperis, non ſine cauſa dici* Παιδομαθεῖς, *eos qui in ſua quidque arte optime faciant. Seri Studiorum*, Ὀψιμαθεῖς, ſont donc des ſots & des mal habiles. Et parce que l'inſolence & l'oſtentation ſont les filles de l'ignorance, Ciceron a dit dans une Lettre qu'il ecrit à Pætus: Ὀψιμαθεῖς *autem homines, ſcis quam inſolentes ſunt.* „Et pour ce qui eſt „de ces hommes, qui ont commencé tard leurs Etudes, vous „ſavez combien ils ſont inſolens.” C'eſt pourquoi ces Partiſans de Lucilius, quoi que fort ignorans, ne laiſſoient pas de critiquer Horace, & de ſe revolter contre ſon jugement. Torrentius a eu tort, de chercher une autre explication à ce paſſage. DAC.

QUINE PUTETIS] Ce *ne* a une grace merveilleuſe. Il exprime le γε des Grecs. Car *quine* eſt ce que les Grecs diroient ὅιγε, c'eſt-à-dire *qui utique.* DAC.

21. *O ſeri ſtudiorum!*] C'eſt à dire, *qui lentos in ſtudiis progreſſus feciſtis.* Ceux qui ſont peu avancés dans les ſciences admirent ſouvent dans un ouvrage ce qu'il y a de plus aiſé & de moins bon. Un diſcours farci de Grec & de Latin leur doit paroître une pièce admirable, une production râre, & qui a dû beaucoup couter: & c'eſt tout le contraire; rien ne marque plus le mauvois goût de l'auteur, & il n'y a point de demi-ſavant qui ne puiſſe compoſer de gros volumes avec de pareilles rapſôdies. Cette explication eſt naturelle. M. Dacier en a pris une autre, qui lui a doné ocaſion de citer du Grec. Ne ſeroit-ce point ce qui l'a déterminé pour le choix? car je ne voi point de bone raiſon du parti qu'il a pris. Quelque tard qu'un home ſe ſoit adoné à l'étude, il peut être ſavant, & quelquefois plus que d'autres qui auront commencé de bone heure. SAN.

Qui-

Quine putetis.] C'eſt une ellipſe, pour *an ii eſtis qui putetis*, *&c.* On trouve plus d'une fois dans Térence la particule *ne*, emploiée de cette maniere. Quelquefois même *ne* eſt explétif, comme diſent les grammairiens. Horace a dit *uterne* pour *uter* dans la ſatire *Quæ virtus & quanta, boni.* On peut dire la même choſe de quelques autres particules. Virgile a mis *quianam* pour *quia.* On trouve auſſi *fortean* pour *fortè*, *&c.* SAN.

22 RHODIO QUOD PITHOLEONTI] Pitholeon de Rhodes, méchant faiſeur d'Epigrammes, où il avoit mêlé du Grec avec du Latin. * M. Bentlei croit que ce *Pitholeon* eſt le même que *Pitholaus* qui dechira la reputation de Ceſar par des vers très mediſants. *Auli Cæcinæ criminoſiſſimo libro & Pitholai carminibus maledicentiſſimis laceratam exiſtimationem ſuam civili animo tulit.* Suet. Chap. LXXV. Comme ce mot *Pitholaus* ne pouvoit entrer dans un vers hexametre, Horace a mis Pitholeon, Πειθόλαος Πειθολέως, Πειθολέων, comme Τιμόλαος, Τιμολέων. C'eſt le même que Macrobe dans ſes Saturnales appelle *Marcus Otacilius Pitholaus*, parce qu'il étoit affranchi d'Otacilius, & dont il rapporte ce bon mot. *Marcus Otacilius Pitholaus*, dit-il, *cum Caninius Rebilus uno tantum die Conſul fuiſſet, dixit, ante Flamines, nunc Conſules Diales fiunt.* La grace de ce mot ne ſauroit paſſer dans aucune autre Langue. Pour confirmer cette conjecture de M. Bentlei il ne faudroit qu'établir que ce *Pitholaus* étoit de Rhodes. * DAC.

22. *Pitholeonti.*] M. Bentlei juge avec aſſés de vraiſemblance que ce Pitoléon eſt le même que Marcus Otacilius Pitolaüs, dont il eſt parlé dans Suétone & dans Macrobe. C'étoit un afranchi d'Otacilius, qui ſe mêloit de faire des vers, & qui oſa même en compoſer contre Jule Céſar. Comme il étoit natif de Grèce, il avoit la manie de fourer du Grec dans toutes ſes pièces. Horace, pour la commodité de ſon vers, a mis *Pitholeon* au lieu de *Pitholaus*, ce qu'il a pris des Grecs, qui donoient à ce nom & à pluſieurs autres ſemblables des terminaiſons diférentes. SAN.

23 AT SERMO LINGUA CONCINNUS UTRAQUE SUAVIOR] C'eſt une ſeconde objection, comme s'ils diſoient: Puiſque vous ne voulez pas tomber d'accord, que ce ſoit une fort belle choſe, de mêler du Grec avec le Latin, au moins ne nierez-vous pas, que ce ne ſoit un mélange agréable. *Concinnus*, pour *concinnatus*, ſignifie proprement mêlé. Car *cinnus* eſt juſtement ce que les Grecs appelloient κυκεῶνα, *cocetum*, un mêlange. Et *cinnus* vient du verbe *coeo.* De *coeo* on a fait *coinus*, comme de *facio*, *facinus.* Pour *coinus*, on a dit d'abord *cinus*, & en redoublant le n, *cinnus.* Voyez les Remarques ſur Feſtus, au mot *concinnare.* DAC.

24 SUA-

24 SUAVIOR] Cela eſt faux : & avant Horace on s'étoit dégoûté de ce mélange. Car Ciceron dit dans le I. Liv. de ſes Tuſculanes, en parlant d'un vers d'Epicharmus: *Dicam ſi potero Latinè : ſcis enim me Græcè loqui in Latino ſermone non plus ſolere, quam in Græco Latine. A. Et rectè quidem*, &c. „ Je le dirai en Latin, ſi je puis: car vous ſavez ma coutume, „ je ne mêle non plus le Grec avec le Latin, que je mêle le „ Latin avec le Grec. A. Cela eſt fort bien fait. DAC.

UT CHIO NOTA SI COMMISTA FALERNI EST] Le vin de Falerne étoit un peu rude: c'eſt pourquoi on le mêloit avec le vin de Chio, qui étoit fort doux. Et ce mêlange ſe faiſoit à table, comme il eſt facile de le conjecturer, de ce qu'on ſervoit ordinairement de ces deux vins aux grands repas. Ceſar dans le feſtin de ſon Triomphe, donna pour chaque table une cruche de vin de Falerne, avec une meſure de vin de Chio. Ceux qui ne pouvoient boire le Falerne ſeul, le mêloient avec l'autre. DAC.

24. *Chio nota ſi commiſta Falerni eſt.*] *Nota Falerni* eſt pour *vinum Falernum*. En ſerrant le vin dans les vaiſſeaux, pour les mettre dans le cellier, on marquoit deſſus le nom du vignoble où il avoit été cueilli. De tous les vins d'outremer que l'on buvoit en Italie, il n'y en avoit point de plus doux que le vin de Scio ; & comme le vin de Falerne avoit ordinairement quelque choſe de rude, ces deux vins ſe coupoient parfaitement bien l'un l'autre. SAN.

25 QUUM VERSUS FACIAS, TE IPSUM PERCONTOR] Horace prend pour Juge le même qui a fait l'objection, & il lui fait voir, qu'il ne voudroit pas imiter ce mélange. Cette raiſon eſt invincible, & reduit à l'abſurde celui à qui elle s'adreſſe. Mais il faut l'expliquer. Horace dit: Puiſque vous faites des vers, & que vous êtes un homme ſavant, je veux bien m'adreſſer à vous. Je vous demande donc : Si vous aviez à défendre Petilius en Juſtice, contre Poplicola & Meſſala Corvinus, après que ces grands Orateurs auroient plaidé contre vous avec de grands efforts & avec une éloquence divine, vous amuſeriez-vous, en oubliant vos Ancêtres & votre Patrie, à mêler un langage étranger avec le votre, & à plaider plûtôt en Bourgeois de Canuſe, qu'en véritable Romain ? Ce paſſage eſt fort beau. Il y a un trait de Satire contre Petilius, & une grande louange pour Pedius & pour Meſſala.

ET QUUM] *Et*, pour *etiam*, lors même, &c. DAC.

25. *Quum verſus facias.*] Inutilement par des explications forcées on a tâché de raporter ces mots à ce qui ſuit. La conſtruction naturelle eſt : *at quum verſus facias, &c.* Nous avons parlé de Pétilius ſur la ſatire *Eupolis atque Cratinus*. SAN.

Te ipſum percontor.] Horace répond deux choſes à l'objection pré-

précédente. Le mélange de Grec & de Latin ne peut se soufrir dans la prôse ; il est encore moins suportable dans les vers, puisqu'on trouve à redire qu'un Romain s'amuse à faire des vers Grecs, sans mélange de Latin ; ce qui seroit cependant plus excusable. SAN.

26 DURA TIBI PERAGENDA REI SIT CAUSSA PETILLI] C'est le même Petilius dont il a été parlé dans la Satire IV. & qui étoit accusé d'avoir volé une couronne d'or de Jupiter dans le Capitole. Horace appelle sa Cause *dure*, pour faire entendre, qu'il étoit bien difficile de la gagner, & de le faire absoudre. Il insinuè par-là finement, qu'il étoit Criminel. DAC.

27 SCILICET OBLITUS PATRIÆ PATRISQUE LATINI] Cela est plus grave qu'il ne paroît, Car c'est à peu près dans le même sens que ce qu'il a dit dans l'Ode V. du Liv. III.

Anciliorum nominis & togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove & urbe Roma?

„ Oubliant les Boucliers sacrez, le Nom & l'Habit Ro„ main, & renonçant aux Feux éternels de Vesta pendant que „ Rome & le Capitole sont encore debout". Les Romains n'étoient pas moins jaloux de leur langage, que de leur habit. * Il faut bien se garder de lire *oblitos* avec M. Bentlei ; cela gâte tout le passage, que ce savant homme n'a nullement compris. * DAC.

PATRISQUE LATINI] Lambin a corrigé, *Patrísque, Latinè cum Pedius causas exsudet.* Turnebe & Torrentius sont de son avis. Mais pour moi, je ne saurois le suivre ; parce que cette correction me paroît changer l'état de la question. Quand même il auroit été possible que Pedius & Corvinus eussent mêlé du Grec dans leurs discours, leur exemple n'auroit pû autoriser cette coutume. On sait bien qu'ils ne plaidoient qu'en Latin. Il n'est pas necessaire de le dire. DAC.

27. *Oblitus patriæque, patrisque, &c.*] Peut-être seroit-il mieux de lire *patrumque*, du moins c'est le sens de *patris* ; le pere represente ici les ancêtres, comme nous verrons *avus* pour *majores* dans la satire *Non quia Mæcenas.* On semble oublier les peres en négligeant ou en altérant le langage que l'on a reçu d'eux. J'ai fait ici un changement, que M. Dacier & M. Bentlei condannent ; au lieu de *Latini* j'ai mis *Latinè*, & je l'ai raporté à *exudare.* Mes garans sont plusieurs bons manuscrits & un grand nombre des meilleurs critiques, entr'autres Lambin, Cruquius, Tournebue Vander Béken, & M. Cuningam. J'ose dire que ce qu'ón a produit au contraire n'est rien moins que raisonable. *Caussas* est dit en général, sans au-

aucun raport à la cause de Pétilius ; & *caussas exudare Latinè*, c'est-à-dire *Latinâ linguâ*, *Latinis vocabulis*, est une de ces expression fortes & métaphoriques, qui conviennent à la satire. On a fait encore ici une autre méprise, en ne faisant qu'une même persone de Pédius & de Poplicola. Ce dernier nom étoit ataché à la famile des Valeres, & il y avoit alors à Rome deux freres de cette famille, tous deux gens de lettres & grans orateurs. L'un étoit Valérius Messala Corvinus, & l'autre Valérius Poplicola, comme Horace le marque expressément au quatre-vint-cinquième vers de cette satire, quand il dit : *Messala, tuo cum fratre.* Pédius étoit aparemment le fils du consul de 711. SAN.

28 PEDIUS] C'est sans doute le fils de ce Q. Pedius que Jules Cesar fit heritier du quart de son bien, & qui fut Consul avec Auguste à la place d'Hirtius & de Pansa. DAC.

EXSUDET] *Cum sudore agat*, avec grande contention & avec grand effort : & par consequent sans aucun mélange de langage étranger. DAC.

29 CORVINUS] C'est Messala Corvinus, aussi illustre par son éloquence que par la noblesse de son extraction. Il descendoit de la famille des Valeriens. Quintilien fait ce jugement de lui dans le I. Chap. du Liv. X. *At Messala nitidus & candidus, & quodammodo præ se ferens in dicendo, nobilitatem suam, viribus minor.* ,, Le stile de Messala est clair & net. ,, Il parle avec une dignité qui répond à la noblesse de sa Naissance ; mais il n'a pas tant de force que Ciceron. DAC.

30 CANUSINI MORE BILINGUIS] Canuse avoit été bâtie par Diomede. Horace l'a dit lui-même dans la *Satire* V. C'est pourquoi ses Habitans se sentant de leur origine, parloient deux Langues, la Greque & la Latine, ou plûtôt, ils n'en faisoient qu'une des deux, & ne parloient bien ni l'une ni l'autre, comme cela arrive d'ordinaire aux Etrangers. C'est le sens de ce passage. La comparaison est fort juste pour faire voir le ridicule de ce mêlange. * C'est ainsi que Virgile a appellé les Tyriens *bilingues* ; *Tyriosque bilingues* Æneid. I. parce qu'ils mêloient le langage de Tyr avec celui d'Afrique. Car il est ridicule de croire que *bilingues* signifie trompeurs, comme Servius l'a cru. * DAC.

30. *Canusini more bilinguis.*] J'ai parlé de Canôse sur la satire *Egressum magnâ*. Les habitans étoient Grecs d'origine, & avoient retenu de leur premiere langue beaucoup de mots, qui étant mêlés avec des mots Latins formoient un baragouin également ridicule & desagréable. Ennius, au raport de Festus, a doné la même épitète aux Brutiens pour la même raison : *bilingues Brutiates Ennius dixit, quòd Bruttii & Græcè & Oscè loqui soliti sint.* SAN.

31 ATQUE EGO CUM GRÆCOS FACEREM] Horace prévient adroitement la ſeule réponſe que cet homme pouvoit lui faire, qu'il y a une grande difference entre un plaidoyer, & des vers. Il dit donc plaiſamment, qu'un jour qu'il avoit commencé à faire des vers, non pas des vers mêlez de Grec & de Latin, mais des vers tout Grecs, ce qui étoit encore plus favorable, Romulus lui apparut, &c. *Atque* eſt ici pour *atqui*. DAC.

NATUS MARE CITRA] C'eſt la raiſon pour laquelle Quirinus lui apparut. Horace étant né en deçà de la mer, le Grec étoit un langage étranger pour lui. Il ne devoit donc pas écrire en cette Langue-là. Je voudrois que les François goûtaſſent bien cette raiſon, ils travailleroient plus qu'ils ne font à polir & à perfectionner leur Langue. Si les Romains avoient eu pour le Grec le même entêtement que l'on a aujourd'hui pour le Latin, jamais leur Langue ne ſeroit parvenuë à cette perfection que nous admirons aujourd'hui. DAC.

31. *Atqui ego quum Græcos facerem, &c.*] M. Dacier n'a eu garde de manquer cette ocaſion de condanner ceux de nos François qui cultivent la compoſition Latine. Il étoit de ces gens qui témoignent par-tout & en toute maniere un ſouverain mépris pour toutes les pièces Latines qui paroiſſent de nos jours. J'en ai entendu aporter diférentes raiſons trop deſavantageuſes pour oſer les leur atribuer, & il y en a qui ne ſauroient certainement tomber ſur le ſavant Académicien dont je parle. Le motif le plus aparent de ce déchainement, & que je croi le ſeul véritable, c'eſt celui qu'il produit ici, ſavoir que dès lors qu'une langue nous eſt étrangere, nous ne devons point nous mêler d'écrire en cette langue; mais nous apliquer uniquement à polir & à perfectioner celle qui nous eſt propre & naturelle. Pour détruire ce principe, il me ſufiroit de citer ici M. Huet, M. Regnier, M. le Cardinal de Polignac, M. Dacier lui-même, M. Fraguier, M. de la Monoie, & pluſieurs autres célébres Académiciens, ſans parler de Madame Dacier, qui ont compoſé des ouvrages ſi achevés en François & en Latin, que l'on void aiſément que l'aplication qu'ils ont donée à une langue étrangere ne les a point empêchés de ſe perfectioner & d'exceller dans celle qui eſt propre de leur païis. Mais je trouve de plus une raiſon, qui fait tomber toutes les conſéquences que M. Dacier pouroit tirer de ce paſſage d'Horace contre nos François qui s'apliquent à compoſer en Latin. La langue des Grecs du tems de nôtre poète n'avoit aucun avantage ſur celle des Romains; elles étoient toutes deux vivantes, & propres chacune d'un païs particulier, telles que nous voions aujourd'hui l'Alemand, le François, l'Italien, l'Eſpagnol. Or comme nous aurions peut-être quelque droit de blâ-

mer un François qui ſans aucun interêt conſidérable négligeroit nôtre langue, pour s'adoner à l'étude & à la compoſition de la langue Alemande, Italiène, ou Eſpagnole ; de même auſſi Horace n'eût pas été excuſable de s'amuſer à faire des vers Grecs au préjudice de ſa langue maternelle : ainſi Romulus paroiſſoit intereſſé à le détourner d'un pareil deſſein. Au lieu qu'on ne peut pas faire la même comparaiſon entre la langue Latine & la langue Françoiſe, ſur le pié où elles ſont à preſent. Celle-ci eſt vivante, atachée à l'uſage d'un certain peuple & d'un certain païs, & expoſée à un changement continuel : celle-là au contraire eſt morte, reçue & entendue dans tous les païs, quoiqu'elle n'en ait aucun afecté en propre ; elle eſt fixe, & ne change plus ; enfin elle eſt devenue en quelque ſorte la langue de l'univers & de l'éternité. Un livre François écrit dans toute la pureté de la langue ne peut guére ſubſiſter qu'un ſiècle ou deux tout au plus ; & il devient étranger & inintelligible en France même, à meſure qu'il s'éloigne du tems où il a été compoſé, ce que l'on ne peut pas dire d'un ouvrage Latin. Car, s'il eſt bien écrit, il ne ſera pas ſeulement lu & eſtimé dans un certain païs ni dans un certain tems, il ſera toujours bien reçu par-tout, & percera juſqu'aux païs & aux ſiècles les plus reculés. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que les ſavans de toutes les nations, qui travaillent pour l'immortalité, préferent la langue Latine à leur langue naturelle dans la compoſition de leurs ouvrages. Si c'eſt un entêtement, comme l'apelle M. Dacier, il eſt à ſouhaiter pour l'intérêt des ſavans & pour la perfection même des ſciences & des beaux arts, qu'on ne revienne jamais de cet entêtement ; puiſque ce ſeroit ôter aux gens de lettres de toutes les nations le ſeul moien qu'ils ont d'entretenir une communication réciproque de leurs études & du progrès qu'ils font dans les ſciences. Je ſuis perſuadé que ſi M. Dacier avoit fait ces réflexions, il ne ſe ſeroit pas mis de mauvaiſe humeur contre les partiſans de la langue Latine, qu'il a aſſés eſtimée lui-même pour doner la plus grande partie de ſon tems à lire & à éclaircir par ſes doctes commentaires les auteurs qui s'y ſont le plus diſtingués. SAN.

32 VETUIT ME TALI VOCE QUIRINUS] C'étoit Romulus plûtôt qu'un autre Dieu ; parce qu'il étoit plus intereſſé qu'un autre à faire que ſes Deſcendans ne cultivaſſent pas d'autre Langue que la ſienne. Heinſius a fort bien vû, qu'Horace imite ici un ſonge d'Ennius, qui dit au commencement de ſes Annales,

—— *Viſus Homerus adeſſe Poëta.*

Ce paſſage a une grace infinie. DAC.

32. *Vetuit tali me voce Quirinus.*] Horace done ici dans le plaisanterie. Le raisonement qu'il fait n'est pas fort concluant, aussi a-t'il soin d'avertir qu'il n'a de vérité que celle qu'on peut atribuer à un songe. Après tout, Romulus étoit interessé dans cette cause ; ainsi l'on est toujours en droit de recuser son jugement. Mais je croi qu'Horace en mettant ici cette fiction a prétendu seulement animer les Romains à égaler dans leur langue le nombre des poètes Grecs, qui étoit fort grand. SAN.

33 QUUM SOMNIA VERA] Apollonius dit dans Philostrate, que les Expliqueurs de songes n'en veulent expliquer aucun, qu'ils n'aient demandé auparavant quelle heure il étoit quand on l'a eu. Car si c'est vers le matin, ils conjecturent de-là, que le songe est vrai ; parce que l'ame est alors dégagée des vapeurs du vin & des viandes. Hero écrit à Leandre dans Ovide :

Jamque sub Aurora jam dormitante lucerna,
Tempore quo cerni somnia vera solent.

„ Avant le lever de l'Aurore, ma lampe commençant presque à s'éteindre, dans le temps que l'on a des songes veritables." Theocrite dans son Idylle appellé *Europe*, que quelques-uns attribuent à Moschus, marque parfaitement ce moment de la nuit, où les songes sont vrais,

Εὐρώπῃ ποτὲ Κύπρις ἐπὶ γλυκὺν ἧκεν ὄνειρον,
Νυκτὸς ὅτε τρίτατον λάχος ἵσταται, ἐγγύθι δ' ἠώς,

Venus envoya autrefois à Europe un songe agréable, dans le temps que la troisiéme veille de la nuit étoit presque écoulée, & que l'Aurore approchoit. Et deux vers après, il ajoute :

Εὖτε καὶ ἀτρεκέων ποιμαίνεται ἔθνος ὀνείρων.

A l'heure que la troupe des songes veritables voltige autour de ceux qui sont entre les bras du sommeil. DAC.

34 IN SYLVAM NON LIGNA FERAS INSANIUS] Il n'y a pas plus de folie à porter du bois dans la forêt, & de l'eau dans la mer, qu'à vouloir augmenter le nombre des Poëtes Grecs. Il n'y en a guere moins aujourd'hui à vouloir augmenter celui des Poëtes Latins. DAC.

35 MAGNAS GRÆCORUM CATERVAS] Car du temps d'Horace on avoit beaucoup de Poëtes Grecs que nous n'avons plus. DAC.

36 TURGIDUS ALPINUS JUGULAT DUM MEMNONA] Cruquius pretend, que par Alpinus Horace a voulu désigner Cornelius Gallus. Mais c'est faire tort à Horace, de croire, qu'il eût parlé avec tant de mépris d'un excellent Poëte, intime Ami de Virgile, & Gouverneur d'Egypte. D'ailleurs il étoit alors ou exilé ou mort. Alpinus est le veritable nom de ce

ce Poëte. Il avoit fait une Tragedie intitulée *Memnon*, à l'imitation du Memnon d'Eschyle; Mais il étoit si enflé, si extravagant, si dur, & si grossier dans sa composition, qu'Horace dit, que Memnon mouroit par les mains du Poëte, sans attendre le coup d'Achile. DAC.

36. *Alpinus.*] Les conjectures les plus raisonables nous conduisent à croire que c'étoit Furius Bibaculus, & que le vieux Scoliaste l'a pensé ainsi, quoique les copistes aient défiguré le nom de Bibaculus en celui de Vivalius. Ce poète avoit quelque réputation, & n'étoit pas sans mérite. Horace dit ailleurs qu'il étoit fort gros, *pingui tentus omaso*; ici il l'apelle *turgidus*, pour marquer non seulement la grosseur de son corps, mais encore plus l'enflure de son stile. Le surnom d'*Alpinus*, par lequel il le désigne, signifie qu'il étoit né dans cette partie des Gaules qui occupoit les Alpes. M. Bentlei croid que c'étoit un sobriquet, qui lui fut doné à cause de ces vers de sa façon, dont nôtre poète se moque dans une autre endroit; *Juppiter hibernas canâ nive conspuit Alpes.* Furius vint au monde en six cens cinquante-deux à Crémône. SAN.

Jugulat dum Memnona.] Horace chante exprès sur le ton de Bibaculus, & se bouffit pour ainsi dire comme lui; car c'est un défaut ordinaire aux poètes enflés d'outrer leurs pensées, & de forcer leurs expressions à l'excès, en un mot de ne demeurer jamais dans le naturel. Memnon fils de Titon & de l'Aurore, & Roi d'Ethiopie, étant allé au secours des Troiens contre les Grecs, fut tué par les mains d'Achile. Furius prit la mort de ce prince, pour en faire le sujet d'un poème. SAN.

37. DIFFINGIT RHENI LUTEUM CAPUT] Alpinus ne se contentoit pas d'être Poëte Tragique, il avoit aussi fait un Poëme Heroïque sur la Guerre d'Allemagne. On voyoit dans ce Poëme une description du Rhin; mais si mal faite, que le Rhin n'étoit pas reconnoissable. Ses cheveux étoient pleins de bouë & de limon, & les eaux qui sortoient de son Urne étoient troubles & bourbeuses. C'est le sens de ce passage. *Diffingit*, défait, gâte. *Caput*, la tête du Dieu, & la source de ses eaux. DAC.

37. *Defingit Rheni luteum caput.*] Les anciènes éditions & la meilleure partie des manuscrits sont pour cette leçon, que deux critiques modernes ont rétablie dans le texte. *Defingere* est la même chose que *fingere*, & convient fort bien avec *luteum caput.* Furius avoit décrit les sources du Rein dans quelcun de ses poèmes: mais il en avoit fait une si laide peinture, qu'Horace dit qu'il avoit fait au Dieu de ce fleuve une tête de bouë, comme un potier qui s'aviseroit de former grossierement une tête d'home avec de l'argille. Le Rein sort de trois

sour-

ſources au pié du mont ſaint Gotar dans le païis des Griſons. Elles forment autant de ruiſſeaux, que l'on diſtingue par les noms de haut Rein, de bas Rein, & de Rein du milieu. Son nom dans la langue Celtique ſignifioit pur, & lui fut doné à cauſe que les Celtes ſuperſtitieux emploioient ſes eaux pour faire épreuve de la chaſteté; comme il paroit par une ancième épigramme Grèque, & par un diſtique de ſaint Grégoire de Naziance. SAN.

38 QUÆ NEC IN ÆDE SONENT] *In Æde*, dans le Temple d'Apollon qu'Auguſte avoit dédié dans ſon Palais avec une très-belle Bibliotheque. Voyez l'Ode XXXI. du Liv. I. Ce Temple ſervoit à tenir les Aſſemblées des Poëtes, quand ils liſoient publiquement leurs Ouvrages. DAC.

CERTANTIA] Après que les Poëtes ou les autres Ecrivains avoient achevé leurs Ouvrages, la plûpart les alloient lire dans le Temple d'Apollon, & ils diſputoient le prix entr'eux. C'eſt ce qu'on appelloit proprement *commiſſiones.* Auguſte ordonna aux Preteurs, d'empêcher que ſon nom ne fût avili dans ces diſputes: *Admonebatque Prætores, ne paterentur nomen ſuum commiſſionibus obſoleſieri.* Suetone, Chap. LXXXIX. Auguſte ne vouloit pas que ſon nom parût dans les Ouvrages de ces Poëtes qui faiſoient métier de lire ainſi leurs Ouvrages. Le mépris qu'Auguſte avoit pour ces liſeurs, avoit ſans doute augmenté l'averſion qu'Horace avoit naturellement pour cela. Voyez la Remarque ſur ce vers, *Vulgo recitare timentis*, de la Satire IV. DAC.

JUDICE TARPA] Metius Tarpa, un des cinq Juges établis pour examiner les Ouvrages. Voici ce que le vieux Commentateur en dit, & qu'il tenoit ſans doute de quelque Tradition ancienne. *Metius Tarpa fuit Judex criticus, auditor aſſiduus Poëmatum & Poëtarum, in æde Apollinis ſeu Muſarum, quo convenire Poëtæ ſolebant, ſuaque ſcripta recitare, quæ niſi à Tarpa aut alio Critico, qui numero erant quinque, probarentur, in Scenam non deferebantur.* Voſſius a cru que ces cinq Juges furent établis à Rome à l'imitation des Atheniens & des Siciliens qui avoient auſſi cinq Juges pour juger des Pieces de Theatre. C'eſt ſans fondement que M. Maſſon s'oppoſe à cette Tradition; car le ſilence des anciens n'eſt pas une raiſon ſolide. Les Romains n'ont pas tout écrit, & tout ce qu'ils ont écrit n'eſt pas même venu juſqu'à nous. Il eſt encore parlé du Juge Metius dans l'Art Poëtique. DAC.

38. *Quæ neque in æde ſonent, &c.*] C'eſt le temple d'Apollon Palatin, dont il a été parlé ſur les odes. On s'y aſſembloit pour juger du prix entre les poètes qui ſe preſentoient pour le diſputer, & Métius Tarpa étoit un des Juges établis pour cela. Il en ſera encore parlé dans l'Art poetique, vers 386. SAN.

39 ITERUM ATQUE ITERUM SPECTANDA THEATRIS] Des Pieces qu'on jouë toujours, & qui sont toujours redemandées. Horace veut faire entendre par ce vers, que l'ambition de paroître en public, ne l'a pas porté à faire des Pieces de Theatre. DAC.

40 ARGUTA MERETRICE POTES DAVÓQUE CHREMETA] Car c'étoit le sujet ordinaire des Comedies de ce temps-là. Il y avoit toujours des Valets & des Courtisanes, qui de concert travailloient à tromper les Vieillards. Horace a égard ici à l'Andriene de Terence. DAC.

40. *Chremeta.*] Crémès est le nom d'un vieillar dans l'Andriène de Térence. SAN.

41 COMIS] Agréable, plaisant. C'est le caractere du Poëte Comique. DAC.

GARRIRE] Il faut remarquer ce mot, qui est dit ici en bonne part, & qui est admirable, pour marquer le stile de la Comedie, qui doit être libre & naturel. DAC.

LIBELLOS] *Libelli* est un mot general qui signifie tout ce que l'on a écrit, de quelque nature qu'il soit. Mais avec cela, je ne sai si on le trouveroit ailleurs pour des Comedies. DAC.

41. *Libellos.*] Ce mot, dont la signification est fort vague, se trouve ici déterminé par ces deux autres *comis* & *garrire*, qui marquent le caractere, & le stile de la Comédie. Après tout, je ne suis pas moins étoné que M Dacier de cette expression *garrire libellos* pour *comœdias scribere.* Il faloit que ce fût une expression populaire que l'usage avoit introduite, & qui s'entendoit dans ce sens-là. SAN.

42 UNUS VIVORÙM] Le seul de tous les Poëtes de ce temps-là. DAC.

FUNDANI] Ce Fundanius n'est connu que par l'éloge qu'Horace en fait ici. Il méritoit pourtant d'avoir place dans l'excellent Livre que Monsieur Vossius a fait des Poëtes Latins. DAC.

42. *Fundanî.*] On a des Médailles d'un Caius Fondanius, qui a vécu du tems d'Auguste. Ce pourroit être le poëte comique, dont parle Horace. Il y eut un Consul de cette famille en 510. J'ai parlé de Pollion & de Varius sur les odes. SAN.

POLLIO REGUM FACTA CANIT] Car Pollion faisoit des Tragedies où l'on voit les avantures des Rois. Il en a été parlé au long dans les Remarques sur la I. Ode du Liv. II. DAC.

43 PEDE TER PERCUSSO] En vers Senaires, qui n'avoient que trois mesures de deux pieds chacune. DAC.

43. *Pede ter percusso.*] Chés les anciens dans les vers iambes & coraïques, on batoit la mesure de deux en deux piés; ainsi le vers iambe de la tragédie contenant six piés, contenoit

aussi

aussi trois batemens. De-là vient qu'on apeloit ces vers tragiques tantôt sénaires, en se servant de mesures simples & prosodiques; & tantôt trimètres, en se servant de mesures doubles & musicales. SAN.

FORTE EPOS ACER, UT NEMO, VARIUS] Varius réussissoit admirablement au Poëme Epique. On peut voir les Remarques sur l'Ode VI. du Liv. I. DAC.

Forte epos acer, &c.] *Epos* est le régime de *canit*, & voici comment il faut faire la construction: *Varius acer, ut nemo, canit forte epos.* *Forte* marque le caractere de l'épopée, & *acer* celui de Varius. SAN.

* 44 UT NEMO] Cela ne doit être entendu que des Poëtes Latins, car assurément Horace ne veut pas dire que Varius l'emporte sur Homere pour le Poëme Epique. L'Eneïde de Virgile n'avoit pas encore paru en ce temps-là. * DAC.

DUCTU MOLLE ATQUE FACETUM] Theodore Marcile a voulu corriger *ductum*, *molle*, *atque facetum*, pour exprimer trois qualitez essentielles des Bucoliques & des Georgiques de Virgile: *Ductum*, *subtilitate*, *molle*, *structura sermonis: facetum*, *urbanitate*; Mais cette correction n'est point necessaire. Le vers est même plus doux de l'autre maniere, & on ne perd rien pour le sens: car *ductu molle*, signifie à la lettre mol, doux au filer. C'est-à-dire, que les Muses Champêtres ont donné à Virgile l'art de traiter un sujet simple & commun d'une maniere tendre & avec un stile délicat & fin, qui n'a rien de rude. C'est une metaphore tirée de la laine, que l'on file fort fin. Virgile appelle cela *deductum carmen* tout en un mot, dans la VI. Eclogue, où Servius dit, que Virgile quita le dessein d'écrire les Guerres: *& arripuisse opus mollius*, qu'il entreprit un Ouvrage *plus mol*, c'est-à-dire les Bucoliques & les Georgiques. DAC.

ATQUE FACETUM] *Facetum* ne signifie pas ici *plaisant par le ridicule*, car cela ne conviendroit point à Virgile; mais il signifie *agréable*, *élegant*, *orné de toutes les graces*. Quintilien l'a fort bien expliqué dans le Chap. III. du Liv. VI. *Facetum quoque non tantum circa ridicula opinor consistere. Neque enim diceret Horatius facetum carminis genus Natura concessum esse Virgilio. Decoris hanc magis & excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto.* „ Je croi aussi, que la force du mot *facetum*, facetieux, ne consiste pas seulement dans le ridicule. „ Car Horace n'auroit jamais dit, que la Nature avoit donné „ à Virgile le facetieux pour le vers. Je croi plûtôt, que c'est „ un terme qui marque une grace naturelle, & une élegance exquise." Il rapporte ensuite un passage de Brutus, qui avoit dit: *næ illi sunt pedes faceti, ac deliciis ingredienti molles.* „ Ses pieds sont *plaisants*, *facetieux*, c'est-à-dire, pleins de

graces, & *quand il marche, on voit une délicatesse accompagnée de mille agrémens.* DAC.

44. *Ductu molle atque facetum, &c.*] Cette leçon est celle des meilleurs manuscrits, & les autres ne sont que des altérations de celle-ci. Il faut sous-entendre *scribendi genus* ou *carminis filum.* C'est une métaphore prise de la laine que l'on file. Horace dit *carmen ductu molle* un vers délié & coulant, comme l'on diroit *lana ductu mollis* une laine douce au filer, qui se file aisément. Il ajoute *facetum*, c'est à dire, agréable, élégant, gracieux; & il fait par-là en deux mots un éloge complet des Bucoliques & des Géorgiques de Virgile, dont les vers ont véritablement ce tour délicat & cette naïveté ingénieuse, qui ne peut être que le present des Muses. Il n'est parlé ici que des poésies champêtres de Virgile; non seulement parceque l'Enéide n'avoit point encore paru; mais parceque Virgile étoit le seul des Romains qui eût écrit dans ce genre de poésie. SAN.

45 GAUDENTES RURE CAMOENÆ] Les Muses Champêtres, à cause des Bucoliques & des Georgiques. C'est une preuve qu'Horace ne parle dans le vers precedent que des Bucoliques & des Georgiques; & par consequent que cette Satire fut faite avant que l'Eneïde eût paru. A proprement parler, elle ne fut publique qu'après la mort de Virgile. On n'en avoit encore rien vû sous le neuviéme Consulat d'Auguste. Car pendant que ce Prince étoit en Espagne, il écrivit à Virgile, pour le prier de lui envoyer le premier crayon, le premier dessein de son Poëme, ou quelque petite partie. Virgile n'en voulut rien faire. Mais long-temps après il lui lût le Second, le Quatriéme & le Sixiéme Livre. Or Virgile mourut six ans après ce IX. Consulat. On voit par-là manifestement, qu'Horace n'avoit non seulement point vû l'Eneïde, mais qu'il n'en avoit pas même entendu parler, quand il fit cette Satire. Il la fit donc avant qu'il eût 41. ans, & entre l'an 723. où les Georgiques furent achevées, & l'an 728. C'est tout ce que l'on peut savoir de la date de cette Piece, car de vouloir lui en assigner une précise, c'est ce qui ne se peut. DAC.

46 HOC] La Satire. DAC.

EXPERTO FRUSTRA VARRONE ATACINO] Varro Atacinus, qu'il ne faut pas confondre avec M. Terentius Varro, dont nous avons les Livres de la Langue Latine, & *De re Rustica.* Celui-ci étoit Romain, & il nâquit la premiere année de l'Olympiade 166. ou l'an de Rome DCXXXVIII. dix ans avant la Naissance de Ciceron. Et celui dont Horace parle, étoit de la Gaule Narbonnoise, d'un lieu nommé Atax, sur la riviere d'Aude, qui avoit le même nom. D'où il fut appellé *Varro Atacinus.* Et il nâquit la III. année de l'Olympiade 174. ou l'an

l'an de Rome DCLXXII. trente-quatre ans après le premier, & quelque vingt ans après la mort de Lucilius, à l'exemple duquel il essaya de faire des Satires; mais avec peu de succès, quoi qu'il fût d'ailleurs assez bon Poëte. DAC.

46. *Varrone Atacino.*] Les peuples només *Atacini* faisoient partie des Volces, & ocupoient un qnartier du Languedoc autour de Narbone. Ils prirent leur nom de la petite riviere *Atax*, aujourdui l'Aude. Ce fut le paiis du Varron dont il s'agit ici. Il s'apeloit Publius Térentius, & naquit en 673 de Rome. Il composa divers ouvrages de poésies qui lui firent réputation; mais il ne réussit pas si bien dans la satire. Il est diférent d'un autre Varron, nomé Marcus Térentius, qui étoit Romain, & plus vieux de trente-quatre ans. SAN.

47 ATQUE QUIBUSDAM ALIIS] Il y eut beaucoup de Poëtes qui tâcherent d'imiter Lucilius, & de faire des Satires: Sævius Nicanor, Lenæus Affranchi de Pompée, &c. DAC.

48 INVENTORE MINOR] Le seul avantage qu'Horace pretendoit avoir sur Lucilius, c'étoit de faire des vers plus coulants, plus châtiez & plus égaux; mais cela n'empêche pas qu'il ne se reconnoisse toujours au dessous de lui, tant à cause des bonnes choses qui étoient par-ci par-là dans les Satires de Lucilius, qu'à cause de l'invention dont il avoit tout l'honneur. Il y a encore plus de verité que de modestie dans ce sentiment d'Horace. Car celui qui invente est toujours au dessus de ceux qui le suivent, quelque perfection que les derniers ajoutent à ce qu'il a inventé. Ceux qui veulent, qu'Horace ait dit ceci en riant, & en se moquant de Lucilius, sont d'une fadeur insupportable. DAC.

48. *Inventore minor.*] Horace apelle ici Lucile l'inventeur de la satire, & plus bas il dit qu'Ennius en est l'auteur. J'ai prévenu cette dificulté, par ce que j'ai dit sur le sisiéme vers de la satire *Eupolis atque Cratinus.* Quintilien parle de Lucile comme Horace, quand il dit au livre disième, chapitre premier: *satira quidem tota nostra est, in quâ primus insignem laudem adeptus est Lucilius.* La Satire d'Ennius & de Pacuve étoit même entierement diférente de celle de Lucile, elles n'avoient proprement que le titre de commun. *Satira*, dit le grammairien Diomède, *est carmen maledicum, & ad carpenda hominum vitia compositum, quale scripserunt Lucilius, Horatius & Persius. Sed olim carmen quod ex variis poematibus constabat satira vocabatur, quales scripserunt Pacuvius & Ennius.* SAN.

49 HÆRENTEM CAPITI MULTA CUM LAUDE CORONAM] Il fait allusion aux Couronnes dont on avoit accoutumé de couronner les Statuës des Poëtes qui étoient consacrez dans les Bibliotheques publiques. Perse, dans le Prologue:

——— *quorum imagines lambunt*
Hederæ sequaces. DAC.

50 AT DIXI FLUERE HUNC LUTULENTUM] On peut voir ce qui a été remarqué sur cette expression dans la Satire IV. J'ajouterai seulement ici un passage de Seneque, parce qu'il est pris d'Horace. Cet Auteur dit dans la Preface du IV. Liv. des Controv. en parlant d'Aterius : *Multa erant quæ reprehenderes, multa quæ suspiceres, cum torrentis more magnus quidem, sed turbidus flueret.* „ Il y avoit beaucoup de choses „ que vous auriez blâmées, & beaucoup d'autres que vous au- „ riez admirées. Son stile couloit comme un torrent, gros & „ rapide, à la verité ; mais plein de boue. DAC.

50. *At dixi, &c.*] Ce morceau n'est pas le moins fort pour la justification d'Horace. Lucile, dit-il, a repris bien des choses dans les ouvrages d'Accius & d'Ennius ; d'autres ont trouvé des défauts dans Homere même : pourquoi donc me faire un crime de la liberté que j'ai prise de relever quelques négligences dans Lucile ? SAN.

51 PLURA QUIDEM TOLLENDA] Ce *quidem* prouve, que *tollenda* doit être pris en bonne part, comme je l'ai expliqué dans la Satire IV. Je ne croi pas même que *tollere*, quand il est opposé à *relinquere*, soit Latin pour dire rejeter. DAC.

51. *Plura quidem tollenda relinquendis.*] Ces paroles servent de modification aux précédentes, qui prises dans le sens général qu'elles presentent naturellement, semblent doner à entendre que tout étoit mauvais dans les satires de Lucile. Horace dit donc : *dixi Lucilium fluere lutulentum, non quidem in omnibus, sed in plerisque.* C'est-là le veritable sens de *quidem*, qui a trompé M. Dacier, & lui a fait croire que *tollenda* devoit être pris en bone part. Voiés ce que j'ai dit sur l'onziéme vers de la satire *Eupolis atque Cratinus.* SAN.

Age, quæso.] Les deux vers précédens contiennent une objection, qu'Horace se propose lui même, & qui est prise de ses propres paroles. Ici il répond à l'objection, en justifiant ce qu'il avoit dit ; & il ajoûte que l'on peut trouver des choses répréhensibles dans les ouvrages des meilleurs auteurs, sans prétendre pour cela s'élever au-dessus d'eux, ni leur ôter ce qu'ils ont de bon. SAN.

52 TU NIHIL IN MAGNO] Il va prouver à cet homme, que quand on trouve des défauts dans les Ouvrages de quelque Auteur que ce soit, & qu'on les marque, on ne pretend pourtant pas se mettre par-là au dessus de lui. Car vous-même, dit-il, ne trouvez-vous rien qui vous choque dans Homere ? & pretendez-vous sur cela être plus habile que ce grand Poëte ? Ce passage fait voir, que quand Longin a dit qu'il trouvoit plu-

sieurs

ſieurs fautes dans Homere, il a jugé de ce Poëte Divin comme on en avoit jugé avant lui. Il eſt certain qu'il a fait des fautes; mais où trouvera-t-on un Ecrivain qui ne peche jamais, & dans lequel il n'y ait rien à reprendre ? L'affaire eſt de les bien remarquer, & de ne pas s'y méprendre comme font aujourd'hui beaucoup de lecteurs mal inſtruits & peu judicieux qui prennent pour des fautes, des endroits qui ſont au contraire de fort grandes beautez dans ſon Poëme. DAC.

53 NIL COMIS TRAGICI MUTAT] Il excuſe la liberté qu'il a priſe de reprendre Lucilius, par l'exemple même de Lucilius, qui n'avoit pas fait difficulté de critiquer les Ouvrages d'Ennius, d'Attius, de Cœcilius, de Pacuve, & de beaucoup d'autres. *Mutat*, reprend, critique : *Mutandum cenſet.* DAC.

ATTI] Attius, Poëte Tragique. Il étoit de cinquante ans plus jeune que Pacuve; il avoit fait pluſieurs Tragedies. Nous avons encore des fragmens de plus de ſoixante de ſes Pieces, & l'on y voit de très-beaux morceaux. Je trouve auſſi qu'il avoit fait des Comedies : comme *Les Nôces*, *le Marchand*, *&c.* DAC.

53. *Accî.*] Lucius Accius étoit un poète tragique fort eſtimé de ſon tems. Horace, Ovide. & Quintilien s'accordent à lui doner de grans éloges ; & le dernier ajoute que les défauts qu'on lui reproche ne doivent être imputés qu'au tems où il a vêcu : *cæterùm nitor & ſumma in excolendis operibus manus magis videri poteſt temporibus quàm ipſi defuiſſe.* Il étoit plus jeune que Pacuve de cinquante ans, & mourut en 618. J'ai parlé d'Ennius ſur l'ode *Donarem pateras.* SAN.

54 NON RIDET VERSUS ENNI GRAVITATE MINORES] Ennius étoit un des plus grands Poëtes que Rome eût jamais eûs. Il fit les Annales en vers Hexametres, dont il nous reſte encore de beaux fragmens. Il fit auſſi un Poëme Heroïque en vers Trochaïques, à l'honneur de Scipion l'Afriquain. Voici un beau fragment de cet Ouvrage :

——— Mundus Cœli vaſtus conſtitit ſilentio,
Et Neptunus ſævus undis aſperis pauſam dedit :
Sol equis iter repreſſit ungulis volantibus :
Conſtitere amnes perennes, arbores vento vacant,

„ La vaſte machine du Ciel fit ſilence : L'impitoyable Nep-
„ tune appaiſa ſes flots : Le Soleil arrêta ſes Chevaux aîlez au
„ milieu de ſa carriere : Les Fleuves ceſſerent de couler, & les
„ Vents n'agiterent plus les ſommets des arbres." Il y a dans ces vers une nobleſſe & une beauté, qui juſtifient aſſez le jugement que Lucrece a fait de tous ſes Ouvrages, quand il a dit de lui :

——— qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam.

„ Qui le premier a remporté du delicieux Helicon une cou-
„ ronne de feuilles immortelles.” J'ai parlé de ses Satires dans le discours que j'ai mis à la tête de ce Livre. Il avoit fait aussi un grand nombre de Tragedies. On en connoît trente-six ou trente sept, dont nous avons encore des restes. Il ne se contenta pas d'être Poëte. Il écrivit aussi en Prose: car il traduisit Euhemerus de l'Histoire des Dieux. Lactance nous en a conservé des passages entiers. Quelque respect que meritât un si grand Homme, Lucilius n'avoit pas laissé de remarquer dans ses Ouvrages des vers qui n'avoient pas assez de poids, assez de gravité. DAC.

55 QUUM DE SE LOQUITUR, NON UT MAJORE REPRENSIS] Heinsius pretend, que personne n'a jamais entendu ce passage, & qu'il en a trouvé seul le veritable sens. *Quum de se loquitur* ne doit point être entendu, dit-il, de Lucilius, mais d'Ennius: Car Lucilius se mocquoit des vers où Ennius se louë lui-même, & il tournoit en ridicule la metempsychose qu'il vouloit appuyer par son exemple. Il se mocquoit aussi de l'endroit où Ennius parle avec mépris des Poëtes qui l'avoient precedé, & où il dit, qu'ils avoient fait des vers desagréables & mal tournez, comme ceux que les Faunes chantoient avant que personne eût grimpé sur les montagnes des Muses. Voici le passage:

——— scripsere alii rem
Versibu' quos olim Fauni vatésque canebant,
Quom neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat.

Ennius avoit particulierement en vûë Nævius, qui avoit écrit la Guerre Punique en vers Saturniens. *Quum de se loquitur*, c'est-à-dire, lors qu'Ennius parle de lui-même avec trop de vanité, qu'il se louë, quoi qu'il ne soit pas pourtant plus habile que ceux qu'il reprend. Ce grand Homme fonde cette explication, sur ce que les Latins disoient *de se loqui* en mauvaise part, comme les Grecs περιαυτολογεῖν, *se louër*, *se vanter*. L'envie de dire quelque chose de nouveau, avoit émoussé ce jour-là à ce savant Critique la finesse de son goût, car il est très-certain, qu'on ne peut rien imaginer de plus eloigné de la pensée d'Horace. Premierement, il n'est point ici question de vers, bien ou mal faits. En second lieu, Horace n'auroit pû dire de ces vers, que je viens de rapporter d'Ennius contre Nævius, qu'ils sont *gravitate minores*, peu graves, car ils sont au contraire fort beaux & d'un très-grand poids. Je dis en troisiéme lieu, qu'Horace auroit encore moins décidé, qu'En-

nius

nius n'étoit pas au dessus de Nævius & des autres Poëtes, dont il avoit voulu parler dans ces vers, car il se seroit trop éloigné du goût de toute l'Antiquité, qui d'une commune voix a toujours preferé Ennius à tous les Poëtes Latins qui avoient été avant lui. Ciceron l'appelle plus parfait, plus poli que Nævius: *sit Ennius sane, ut est certe, perfectior.* Et en s'adressant à Ennius même: *& luculente quidem alii scripserunt, etiamsi minus, quam tu, polite.* C'est pourquoi saint Jerôme l'a appellé *le premier Homere des Latins.* Et Quintilien a fait de lui un jugement qui me paroît divin: „ Nous devons, *dit-* „ *il*, reverer Ennius, comme on revere les Bois qu'une lon- „ gue suite de siecles a consacrez, & dont les chênes, aussi „ hauts qu'antiques, n'ont déja plus tant de beauté que de ma- „ jesté." *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem.* Enfin il est indubitable, que Lucilius ne s'étoit point attaché à critiquer un ou deux endroits d'Ennius; mais qu'il avoit parlé en general d'un grand nombre de vers qu'il avoit remarquez par-ci par-là dans ses Ouvrages, & qu'il avoit trouvé plus foibles que les autres, & par consequent indignes d'un si grand Poëte. En voici des exemples qui prouveront manifestement ce que je viens d'avancer:

At Romanus homo tametsi res bene gesta est,
Vulturis in sylvis miserum mandebat Hemonem.
O Tite, tute Tati tibi tanta tyranne tulisti,
At tuba terribili sonitu taratantara dixit.

Ces vers, & beaucoup d'autres encore, que je pourrois rapporter, sont très-assurément *gravitate minores.* Et c'est pourquoi Lucilius les avoit condamnez. Mais voici une preuve qui met la chose hors de toute contestation. Sur ce vers, de l'onziéme Liv. de l'Eneïde.

——————— *tum late ferreus hastis*
Horret ager.

Servius a fait cette judicieuse remarque: *Horret autem terribilis est, & est versus Ennianus vituperatus à Lucilio dicente per irrisionem eum debuisse dicere: Horret & alget. Unde Horatius de Lucilio; non ridet, &c.* Cela fait assez voir de quelle maniere Lucilius s'étoit moqué des vers d'Ennius. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que Virgile se soit servi d'un vers qui avoit été tourné en ridicule par Lucilius. Ce vers de Virgile n'est pas le même que celui d'Ennius. Ennius avoit dit:

Sparsis hastis longe campus splendet & horret,

Ce qui est ridicule: car des piques éparses ne sont pas bien terribles. Et Lucilius avoit raison de dire, que le Poëte au-

roit aussi-bien fait de mettre *horret & alget.* En effet il n'y a rien de plus froid. Mais cette critique ne peut pas tomber sur Virgile, qui s'est servi plus noblement de ce mot; car outre que rien n'est plus noble ni plus Homerique que ce *ferreus ager, ce champ de fer,* il a évité le plat & le froid que jette ici l'Epithete *éparses,* & a representé un champ herissé de piques, ce qui est veritablement capable d'inspirer la terreur. Lucilius donc en condamnant ces vers, & en parlant ensuite de lui-même, n'a eu garde de se vouloir mettre au dessus d'Ennius ni d'Attius. Et c'est justement ainsi qu'en use ici Horace. Car en disant, que Lucilius est un fleuve qui traine beaucoup de boue & de limon, il n'a nullement pretendu se preferer à lui. Pourquoi condamne-t-on donc dans Horace ce qu'on ne condamne pas dans Lucilius? C'est le seul veritable sens de ce passage, que j'ai peut-être expliqué trop au long. Mais on ne peut jamais trop éclaircir un point de Critique comme celui-ci: sur tout quand il s'agit de combattre le sentiment d'un homme d'un si grand merite, & dont l'autorité pourroit entrainer les Lecteurs. DAC.

57 NUM ILLIUS, NUM RERUM DURA] La modestie d'Horace & l'estime qu'il avoit pour Lucilius, l'empêchent de décider, si ses méchans vers venoient de son peu de génie, ou de la difficulté de la matiere qu'il traitoit. Mais s'il avoit voulu dire son sentiment, il auroit sans doute plûtôt accusé son génie. Car c'est toûjours la faute du Poëte, quand il prend un sujet qu'il ne peut pas traiter poliment. Virgile cessa d'écrire l'Histoire des Guerres d'Albe, à cause de la dureté des noms, qui étoient trop rudes pour ses vers. DAC.

58 MAGIS FACTOS] Les Latins ont dit *fait,* pour *parfait, achevé,* à l'imitation des Grecs, qui opposent toûjours λόγος πεποιημένος, le stile fait à λόγος ἀφελής, au stile negligé. Denys d'Halicarnasse appelle aussi ἀποίητον, *orationem minus factam, orationem simplicem.* DAC.

59 AT SI QUIS PEDIBUS] Cet endroit est très difficile, & je ne suis point du tout content de ce que l'on a dit; car il n'y a ici nulle suite. Il faut écrire *an si quis.* Ce changement d'une seule lettre done un jour merveilleux à ce passage, & en chasse toute l'obscurité. Horace propose ici trois causes, à l'une desquelles il attribuë les méchans vers de Lucilius. En effet, on ne peut en accuser que son peu de génie, ou la dureté de la matiere qu'il a traitée, ou enfin sa négligence, & la pente qu'il avoit à faire beaucoup de vers, sans se mettre en peine de les corriger. C'est ce qu'il a dit dans la Satire IV.

Garrulus atque piger scribendi ferre laborem;
Scribendi rectè; nam ut multum, nil moror. ...

* Je ne dis rien de la conjecture de M. Bentlei qui voudroit lire *euntes mollius ac siquis*, pour dire *mollius quam* &c. Il n'y a personne qui ne sente combien cela est contraire au sens & éloigné du genie d'Horace.

An si quis, &c.] „ ou s'il y a un homme assez negligent, „ pour se contenter de mettre six pieds l'un après l'autre, & „ pour se piquer de faire deux cens vers avant souper, & au- „ tant après, &c." Le sens que j'ai suivi dans la Traduction n'a garde d'être si naturel. Mais je n'ai osé prendre la liberté de rien changer dans le Texte. C'est au Lecteur à choisir. DAC.

59. *Ac si quis.*] C'est pour *quàm si quis.* M. Bentlei a fort bien dévelopé cette construction. *Quid vetat & nos quærere, num Lucilii ingenium, num argumentum ipsum negaverit versus politiores & molliores, quàm si quis sine curâ & limâ extemporales hexametros fundat?* Nous avons vu de même au vers trente quatre, *insaniùs ac si*; & nous verrons encore *suaviùs ac si* dans la satire *Non quia Mæcenas.* Cette observation a échapé à M. Dacier, qui a jugé à propos de mettre *an* au lieu d'*ac*, sans autorité comme sans nécessité. Quelques copistes ou quelques grammairiens avoient déja mis *at* dans le texte; mais le plus grand nombre des manuscrits & les meilleurs sont pour la leçon que j'ai suivie, *cum pluribus & melioris notæ codicibus*, dit M. Bentlei. *At* & *an* ne sauroient faire ici d'autre éfet, que de suspendre la pensée, & de la rendre imparfaite. Vander Béken, pour avoir voulu soutenir une de ces deux mauvaises leçons, a jeté de la confusion dans cet endroit, & a fait voir qu'il ne l'entendoit point. SAN.

62. ETRUSCI QUALE FUIT CASSI] Ce Cassius Parmensis fut du nombre de ceux qui conspirerent contre Cesar. Après la mort de Brutus il suivit le parti de Pompée. Il se donna ensuite à Antoine, & le servit fort utilement. Il fut toute sa vie ennemi declaré d'Auguste, qu'il appelloit toûjours petit-fils de Boulanger. Après la défaite d'Antoine il se retira à Athenes. Auguste donna ordre à Varus d'aller le tuer. Varus le trouva dans son cabinet, le tua, & le brûla avec ses Livres & tous ses Ecrits. Horace l'appelle *Toscan*, *Etruscum*, quoi qu'il fût de Parme, parce que comme M. Masson l'a fort bien remarqué, la Toscane avoit alors des bornes plus étenduës, & qu'elle renfermoit Parme, Boulogne & d'autres Villes qui n'en sont plus aujourd'hui. Il ne faut pas confondre ce Cassius Parmensis avec l'Orateur Cassius Severus, dont il a été parlé sur l'Ode VI. Livre V. DAC.

FERVENTIUS] Comme il a dit de Pindare dans l'Ode II. du Liv. IV.

——— *fervet immensúsque ruit.*

M. Maf-

M. Maſſon ſe trompe infiniment de croire qu'Horace ne blâme pas ici Caſſius de Parme, & que ce qu'il dit de ce Poëte doit être pris en bonne part, *nihil eſt hoc in loco quod vituperium ſapiat.* Ce Critique ſe connoît mal en Satire, & il a mal étudié l'eſprit d'Horace qui n'a jamais eſtimé cette malheureuſe facilité, & qui l'a toûjours regardée comme la ſource des plus méchans Ouvrages. DAC.

62. *Etruſci quale fuit Caſsî.*] C'eſt Caſſius de Parme qui eſt apelé ici Toſcan, parceque la ville de Parme étoit anciènement de la Toſcane, comme Cluvier, Lambin, Cruquius, & M. Maſſon l'ont fort bien vu. Les preuves que ce dernier en a produites ont paru ſi fortes à M. Dacier, qu'il a été obligé de ſe ranger à ce ſentiment, dont il s'étoit d'abord éloigné. Il eſt démontré que les anciens Etruſques demeuroient aux environs du Po, entre les Alpes & l'Apennin; & que de-là ils s'étendirent enſuite dans la Toſcane, où ils ſe mêlerent avec les Tirréniens. Caſſius de Parme fut du nombre de ceux qui conſpirerent contre Jule Céſar. Après la journée de Philipes il s'atacha à Pompée, enſuite à Antoine; & après la bataille d'Actium il ſe retira à Atène, où Varus le fit tuer à la fin de 723 par ordre d'Octavien. Horace s'autoriſe d'un bruit populaire pour plaiſanter ſur ſa mort. Nous parlerons encore de ce Caſſius ſur l'épitre *Albi noſtrorum.* SAN.

63 CAPSIS QUEM FAMA EST] Horace tourne cela plaiſamment. Sur la facilité que Caſſius avoit à faire de méchans vers, il feint, qu'il eut aſſez d'Ecrits pour être brûlé avec, ſans qu'on ſe ſervît de bois pour ſon bucher. On a gâté toute la plaiſanterie de ce paſſage, en voulant qu'Horace ait dit ſimplement que l'on jetta les Livres & les Ecrits de Caſſius dans le même bucher, où il fut brûlé, ou même qu'il fut brûlé à l'incendie de ſa Bibliotheque. Outre que l'expreſſion d'Horace ne ſouffre pas ces explications, il n'y a rien de plus plat. Et le ſeul mot *propriis* devoit remettre dans la bonne voye. DAC.

FAMA EST] Il n'aſſûre pas la choſe. Il ſe contente de dire *fama eſt;* parce que cette Tragedie s'étoit paſſée en Grece. Si ce que le vieux Commentateur dit étoit vrai, qu'après la mort de Caſſius, le Senat ordonna que ſon corps ſeroit brûlé avec ſes Livres, Horace n'auroit pas dit, *ut fama eſt.* DAC.

64 FUERIT LUCILIUS INQUAM] C'eſt une repriſe qui eſt née de ce qu'il a dit plus haut *non ut majore reprenſis.* Lucilius en critiquant Ennius & Attius, ne ſe croyoit pas pourtant au deſſus d'eux. Et ici il dit: Mais je veux qu'il ait été plus limé, plus poli qu'eux. Cela prouve encore la verité de ma Remarque. DAC.

64. *Fuerit Lucilius, inquam, &c.*] C'eſt une figure de conceſſion, où en ſemblant ſe relâcher de ſes prétentions on revient

vient ensuite à les soutenir par un autre tour. SAN.

66 QUAM RUDIS ET GRÆCIS INTACTI CARMINIS AUCTOR] Lambin a fort bien vû, que *rudis* ne peut pas être un nominatif. Horace auroit fait un solecisme; il auroit dû écrire : *fuerit limatior quam durior.* C'est donc un genitif: *fuerit limatior quam Auctor carminis rudis & Græcis intacti.* Mais ces mots ne signifient pas comme il a cru, *que Lucilius soit plus limé que ne devoit l'être l'Auteur d'un Poëme grossier & inconnu aux Grecs.* Casaubon & Theodore Marcile ont fort bien éclairci passage, en montrant que cet *Auctor carminis rudis*, est dit Ennius : *Je veux que Lucilius soit plus limé qu'Ennius, qui a été le premier Auteur de ce Poëme grossier, &c.* Ennius avoit ébauché la Satire, comme on l'a déja vû. Casaubon ne s'est pas contenté de cette explication, il a fait une correction plus ingenieuse que necessaire : car il a cru qu'Horace avoit écrit : *Quam Rhudius Græcis intacti carminis Auctor. Rudius*, pour *Ennius*, qui étoit né à *Rudiæ*, dans la Calabre. Mais *rudis carminis Auctor*, l'Auteur d'un Poëme grossier; c'est-à-dire Ennius; & c'étoit le jugement qu'on faisoit de ses vers dans le siecle d'Auguste. En voici une preuve bien expresse. Valere Maxime en parlant de Scipion l'Afriquain, dont Ennius avoit chanté les Exploits, dit comme Horace, *vir Homerico, quam rudi atque impolito præconio dignior.* „ Personnage plus digne d'avoir eu Homere pour Heraut de sa vertu, „ qu'un Poëte dur & peu poli. DAC.

66. *Quàm rudis, &c.*] La construction est : *Quam auctor carminis rudis & Græcis intacti.* SAN.

GRÆCIS INTACTI] Car la Satire étoit entierement inconnuë aux Grecs, comme on l'a déja assez prouvé. DAC.

67 QUAMQUE POETARUM SENIORUM TURBA] Et que tous les autres Poëtes qui l'ont precedé : comme Attius, Cæcilius, Pacuve, &c. DAC.

67. *Poetarum seniorum turba.*] Ces autres poètes, outre Ennius, sont Live Andronic, Névius, Térence, Caton le Censeur, Afranius, & Lutatius Catulus. SAN.

67. 68 SED ILLE, SI FORET AD NOSTRUM] Car le siecle d'Auguste étoit plus poli que tous ceux qui l'avoient precedé. Horace n'examine pas davantage la cause des méchans vers de Lucilius, il aime mieux avoir la charité de les imputer à la grossiereté du siecle où ils avoient été faits, comme Quintilien a dit d'Attius & de Pacuve : *Cæterum nitor & summa in excolendis operibus manus magis videri potest temporibus, quam ipsis defuisse.* „ La politesse & la derniere main pour „ la perfection de leurs Ouvrages, semble avoir plus manqué à „ leur temps, qu'à eux." Nous pourrions dire aujourd'hui la même chose de la plûpart de nos Poëtes François des siecles passez. DAC.

68. *Sed*

68. *Sed ille si foret, &c.*] Horace finit sa justification par une raison bien vraie & bien sensible. Si Lucile étoit, dit-il, encore en vie, il trouveroit bien des choses à réformer dans ses ouvrages. N'est-on pas en droit de reprendre ce qu'il jugeroit devoir être réformé? SAN.

69 RECIDERET OMNE QUOD ULTRA PERFECTUM] On ne s'est pas mis en peine d'expliquer ce que c'est qu'Horace dit ici, *ultra perfectum*, au de-là du parfait, *au de-là de la perfection.* Cela est pourtant necessaire à savoir. Car c'est un précepte très-important. Le défaut le plus ordinaire aux grands Ecrivains, c'est de ne savoir pas s'arrêter toujours où il faut. L'essor, qu'ils ont donné à leur esprit, les entraine. Il semble qu'ils veulent aller au de-là du grand; mais ils ne font que niaiser & que badiner: ἐ βακχεύουσιν, ἀλλὰ παίζουσιν, comme dit fort bien Longin. Un seul exemple rendra cela sensible; Monsieur Corneille, qui est si sublime, & qu'on peut appeller le Sophocle des François, est quelquefois tombé de cette maniere. Le pere des Horaces, au desespoir de l'affront irreparable, *Que la fuite d'Horace imprimoit à son front*; répond à Julie qui lui demandoit, ce qu'il vouloit donc qu'il fît seul contre trois:

——— ——— *qu'il mourût,*
Ou qu'un beau desespoir alors le secourût.

Qu'il mourût. Voilà le grand. *Ou qu'un beau desespoir alors, &c.* Voilà le puerile, voilà ce qui traine, & qui est au de-là du parfait. DAC.

71 SÆPE CAPUT SCABERET] Car ceux qui écrivent, se frapent souvent la tête en méditant. Il semble qu'ils cherchent à l'entr'ouvrir, pour accoucher, comme Jupiter. Et c'est ce qui a fait dire à Varron: *Scabens caput novo partu Poëtico.* Car manifestement il fait allusion à la Fable de Jupiter, qui se fit fendre la tête à coups de hache, pour accoucher de Minerve. DAC.

72 SÆPE STILUM VERTAS] Les Anciens écrivoient sur leurs tablettes avec des plumes d'acier, faites à peu près comme les aiguilles de nos tablettes, pointuës d'un bout & plates de l'autre. Le plat servoit à effacer: car il unissoit la cire, en effaçant ce que le bout pointu y avoit tracé. DAC.

72. *Sæpè stilum vertas.*] Cette expression est prise de l'instrument, dont les anciens se servoient pour écrire sur leurs tablettes enduites de cire. C'étoit une espèce de stilet pointu par le bout qui servoit à tracer les lettres, & plat par l'autre qui éfaçoit les trais en unissant la cire. Prudence en a fort bien décrit la figure & l'usage dans l'hymne neuvième du livre des courones. Les préceptes qu'Horace done dans ces trois

vers

vers sont excellens, & il seroit à souhaiter que ceux qui composent, les eussent toûjours devant les yeux. SAN.

73 NEQUE TE UT MIRETUR TURBA] *Turba*, le Peuple. Il ne faut jamais se proposer de plaire qu'aux principaux, aux gens choisis, aux gens de bon goût. Ceux-ci entrainent à la fin le peuple; mais le peuple n'entraine jamais les gens choisis. DAC.

74 AN TUA DEMENS VILIBUS IN LUDIS] Les Maîtres d'Ecole dictoient à leurs Disciples les vers des anciens Poëtes. Orbilius avoit dicté à Horace les vers de Livius Andronicus. On ne faisoit pas cet honneur aux Poëtes modernes, de les lire ainsi publiquement dans les Classes. Quintus Cæcilius d'Epire, Affranchi d'Atticus, & Precepteur de sa fille, femme d'Agrippa, avec laquelle il fut accusé d'être un peu trop bien, fut le premier qui lût publiquement à ses Ecoliers les Poëtes de son temps. C'est pourquoi il fut appellé par Domitius Marsus la Nourrice des Poëtes nouveaux:

Epirota tenellorum nutricula vatum. DAC.

75 VILIBUS IN LUDIS] Il appelle les Ecoles *viles*, parce qu'on y enseigne pour peu d'argent, ou plûtôt par opposition au grand monde. DAC.

75. *Vilibus in ludis.*] Ceci doit s'entendre des petites écoles de peu de réputation, où des maîtres sans goût faisoient lire indiféremment à leurs disciples tout ce qui paroissoit de nouvelles pièces. C'étoit un abus. Comme on ne sçauroit doner aux enfans de trop grans maîtres, on ne sauroit aussi leur proposer rien de trop parfait. SAN.

76. *Satis est equitem mihi plaudere.*] Les chevaliers, *equites*, sont ici pour tout ce qui étoit au-dessus du peuple. Cette maxime peut tenir lieu de toutes les autres. Veut-on réunir en sa faveur les sufrages de toute la postérité savante? qu'on cherche uniquement à plaire aux gens du meilleur goût. Chaque siècle n'en fournit qu'un petit nombre, mais il s'en trouvera dans tous les siècles. Cette aprobation se transmettant d'âge en âge parmi l'élite des esprits, est incomparablement plus glorieuse à un auteur que les vaines & bruiantes aclamations qu'il recueille de la multitude pendant sa vie, & qui tombent ordinairement avant lui. Toute composition qui n'est pas dans le vrai goût, ne sauroit être de durée. L'enchantement de la nouveauté, peut bien faire illusion, mais elle sera toujours courte, & jamais générale. SAN.

77 EXPLOSA ARBUSCULA] Arbuscula étoit une célèbre Comedienne de ce temps-là. Atticus écrivant un jour à Ciceron, lui demande, si Arbuscula avoit bien joué dans l'Andromache d'Ennius, que l'on venoit de representer. Ciceron lui ré-

répond : *Quæris nunc de Arbuſcula : Valde placuit :* „ Elle a „ plû extrémement. DAC.

77. *Arbuſcula.*] C'étoit une célebre comédiène, dont il eſt parlé dans le quatrième livre des lettres de Cicéron à Atticus. Pantilius étoit un boufon & un paraſite de ce temps-là. *Cimex* eſt une punaiſe : Horace donne ce nom à Pantilius à cauſe qu'il étoit fort malpropre & de mauvaiſe odeur. SAN.

78 CIMEX PANTILIUS] Pantilius, un bouffon, ennemi d'Horace, qui l'appelle *cimex*, à cauſe de ſa puanteur & de ſa laideur. DAC.

78. *Cruciet.*] C'eſt à dire ; *an hoc me moveat, an hoc me cruciet, quòd cimex Pantilius, quòd Demetrius, &c.* Par ignorance ou par mépriſe on a mis *crucier* dans les impreſſions modernes. *Omnes codices*, dit M. Bentlei, *cum vetuſtis editionibus* CRUCIET *clarè exhibent.* Il a été parlé de Fannius ſur la ſatire *Eupolis atque Cratinus.* SAN.

79. 80 INEPTUS FANNIUS] C'eſt le même dont il a été parlé dans la Sat. IV. Il l'appelle Paraſite d'Hermogene. DAC.

HERMOGENIS TIGELLI] Il eſt très-certain, que cet Hermogene Tigellius eſt different de Tigellius Sardus, de la Sat. II. Il eſt facile de le prouver. En voici une démonſtration très-ſûre : Si Hermogene Tigellius étoit le même que Tigellius Sardus, il faudroit neceſſairement que cette Satire, où il eſt plein de vie, eût été faite avant la ſeconde, où il eſt parlé de ſa mort. Or cela eſt impoſſible. Car comment cette Satire auroit-elle précedé la ſeconde ; puiſqu'elle n'a été faite qu'après la quatriéme : & que cette quatriéme n'a été faite qu'après la ſeconde ? Tout le monde s'y eſt trompé. DAC.

81 PLOTIUS] Plotius Tucca, dont il a été parlé dans la Satire V. DAC.

82 VALGIUS] Titus Valgius, à qui il a adreſſé l'Ode IX. du Liv. II. DAC.

OCTAVIUS OPTIMUS] Octavius, excellent Poëte & grand Hiſtorien. Il mourut ſubitement à table, d'un emportement de colere. Ce qui donna lieu de dire, qu'il s'étoit tué à force de boire. Il y a ſur cela une jolie Epigramme à la fin des Catalectes de Virgile. DAC.

82. *Octavius.*] C'étoit un poète & un hiſtorien. Les deux Viſcus furent deux freres, tous deux ſénateurs, & tous deux diſtingués dans la poëſie, l'un des deux s'appelloit Viſcus Thurinus. Bibulus étoit apparemment le fils du conſul de 695 ; comme Servius étoit le fils de Servius Sulpicius, qui fut en commerce de lettres avec Cicéron. Furnius ſavoit auſſi bien manier la plume que l'épée : il fut conſul en 737. Les autres grans homes de ce tems-là, dont il eſt ici parlé, ſont déja conus par ce que nous en avons dit dans les livres précédens. Pour

ce

ce qui eſt du frere de Meſſala, il a été nomé au vint-ſeptième vers. SAN.

83 FUSCUS] Ariſtius Fuſcus, à qui il a adreſſé l'Ode XXII. du Liv. I. & l'Epître X. du I. Livre. DAC.

VISCORUM LAUDET UTERQUE] Les deux freres fils de Vibius Viſcus Chevalier Romain, qui étoit fort bien auprès d'Auguſte. DAC.

84 AMBITIONE RELEGATA] Le mot *ambitio* peut ſignifier ici deux choſes, ou flaterie, ou ambition, vanité, oſtentation. Dans le dernier ſens Horace diroit: Je puis auſſi vous nommer Pollion & Meſſala, ſans qu'on puiſſe m'accuſer de vouloir me faire honneur de ces grands noms. Et c'eſt ainſi que Theodore Marcile l'a expliqué. Mais ce qui m'empêche de ſuivre ce ſentiment, c'eſt que cela ſeroit déſobligeant pour Mecenas, qu'il a nommé devant ſans diſtinction. Le premier ſens eſt le plus naturel. Ciceron a employé de même ce mot dans la XVII. Lettre du Livre XIII. *Faciamque id quod debent facere ii qui religioſe & ſine ambitione commendant.* „ Je ferai „ ce que doivent faire ceux qui ſont religieux & ſans flaterie „ dans leurs recommandations. DAC.

84. *Ambitione relegatâ.*] C'eſt préciſément la même choſe que *pravâ ambitione procul* de la ſatire *Non quia Mæcenas.* M. Dacier veut qu'*ambitio* ſignifie ici flaterie ou ambition. Ce n'eſt ni l'un ni l'autre, mais brigue, cabale, *ambitus*, ce qui convient fort à Pollion, & fait honeur à ſon jugement. SAN.

85 POLLIO] C. Aſinius Pollio grand Poëte, grand Orateur, grand Hiſtorien & grand Capitaine. Voyez les Remarques ſur la I. Ode du Livre II. DAC.

MESSALA] Meſſala Corvinus qui avoit toutes les vertus de l'eſprit & du cœur. Voyez l'Ode XXI. du Liv. III. DAC.

86 BIBULE] C'étoit peut-être le fils de Bibulus, qui avoit été Conſul avec Jule Ceſar, l'an de Rome MDXCIV. DAC.

86. *Bibule.*] C'eſt la leçon de Nicolas Heins, qui ſe trouve dans huit ou dix des meilleures éditions. SAN.

SERVI] Le fils de Servius Sulpitius à qui Ciceron a écrit des Lettres. DAC.

TE CANDIDE FURNI] C'eſt le même C. Furnius, qui fut Conſul quelques années après avec C. Junius Silanus, & à qui Ciceron écrit deux Lettres que nous avons encore Livre X. C'étoit un homme de beaucoup de goût, qui avoit plaidé avec ſuccès, & qui avoit bien ſervi contre Antoine étant Lieutenant de Plancus. DAC.

91 DISCIPULARUM INTER JUBEO PLORARE CATHEDRAS] Il a fait entendre au commencement, que Demetrius & Tigellius étoient des effeminez, qui n'avoient jamais lû que des vers d'amour, comme ceux de Calvus & de Catulle. C'eſt pour-

pourquoi il les represente ici dans les ruelles des femmes auprès desquelles ils alloient debiter leur impertinent savoir. A moins que par ce mot d'*Ecolieres*, Horace ne désigne malicieusement leurs Ecoliers, qui ne pouvoient être que fort suspects, à cause du commerce qu'ils avoient avec des hommes si débauchez & si perdus. DAC.

JUBEO PLORARE] C'est une façon de parler que les Latins ont imitée des Grecs, qui pour souhaiter du mal à quelqu'un, lui disoient: Λέγω σοι κλάειν, οἰμώζειν. *Je vous dis de pleurer, &c.* DAC.

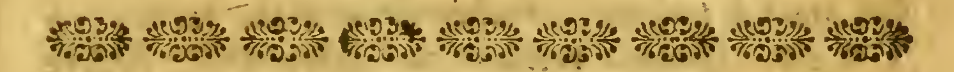
91. *Discipularum inter, &c.*] Ces deux mauvais poètes, qui ne faisoient, pour ainsi dire, que réchaufer dans leurs pièces les sentimens de tendresse, qu'ils avoient puisés dans les poésies de Calvus & de Catulle, sont ici relegués fort à propos parmi les courtisanes & les coquettes, qui applaudissoient aux sotises poétiques de ces fades & langoureux amans. SAN.

92. *I, puer, &c.*] Ce vers a un peu l'air triomphant. Horace sent bien que sa cause est bone, il finit sa satire sur le même ton qu'il l'a commencée. Son début étoit une confirmation de ce qu'il dit contre Lucile dans la satire *Eupolis atque Cratinus*, en finissant il persiste dans son sentiment. On peut regarder ces deux piéces comme deux instrumens d'un procès. La premiere est la requête (*libellus*), qu'il a presentée contre l'ancien satirique; celle-ci est la souscription (*suscribe*), qu'il atache au premier acte, pour le ratifier. Les grammairiens ne pénétrant pas la pensée du poète, ont cru bonement qu'il vouloit qu'on la mît à la fin du premier livre des satires; & c'est pour cela qu'elle a toujours paru jusqu'ici dans cette place. SAN.

Fin du Livre I. des Satires.



Q. HORATII FLACCI
SERMONUM SEU SATIRARUM
LIBER SECUNDUS.



SATIRA I.

HORATIUS, TREBATIUS.

HOR. SUNT *quibus in Satira videar nimis acer, & ultra*
Legem tendere opus: sine nervis altera, quidquid
Composui, pars esse putat, similésque meorum
Mille die versus deduci posse. Trebati,
Quid faciam, præscribe. TREB. *Quiescas.*
HOR. *Ne faciam, inquis,*
Omnino versus? TREB. *Aio.* HOR. *Peream male, si non*
Optimum erat: verum nequeo dormire. TREB. *Ter uncti*
Transnanto Tiberim, somno quibus est opus alto:
Irriguúmque mero sub noctem corpus habento.
Aut, si tantus amor scribendi te rapit, aude
Cæsaris invicti res dicere, multa laborum
Præmia laturus. HOR. *Cupidum, pater optime, vires*
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuspide Gallos,

Aut

1 *videor.* 2 *intendere.* 8 *Tranante.* 14 *nen.*

Aut labentis equo describat vulnera Parthi.
TREB. *Attamen & justum poteras & scribere fortem;*
Scipiadem ut sapiens Lucilius. HOR. *Haud mihi deero,*
Quum res ipsa feret. Nisi dextro tempore, Flacci
Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem:
Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.
TREB. *Quanto rectius hoc quam tristi lædere versu*
Pantolabum scurram, Nomentanúmque nepotem:
Quum sibi quisque timet, quamquam est intactus, & odit?
HOR. *Quid faciam? saltat Milonius, ut semel icto*
Accessit fervor capiti, numerúsque lucernis;
Castor gaudet equis; ovo prognatus eodem,
Pugnis. Quot capitum vivunt, totidem studiorum
Millia. Me pedibus delectat claudere verba,
Lucili ritu, nostrûm melioris utroque.
Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris: neque, si male cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si bene. Quo fit ut omnis
Votiva pateat, veluti descripta tabella,
Vita senis, sequor hunc, Lucanus an Appulus, anceps.
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus,
Missus ad hoc, pulsis (vetus est ut fama) Sabellis,
Quo ne per vacuum Romano incurreret hostis:
Sive quod Appula gens, seu quod Lucania bellum
Incuteret violenta. Sed hic stylus haud petet ultro
Quemquam animantem: & me veluti custodiet ensis

Va-

16 *dicere.* 20 *recalcitret.* 22 *Nomentanumve.*
24 *Millonius.*

Vagina tectus, quem cur distringere coner,
Tutus ab infestis latronibus? O pater & rex
Jupiter, ut pereat positum rubigine telum,
Nec quisquam noceat cupido mihi pacis. At ille,
Qui me commorit (melius non tangere, clamo)
Flebit, & insignis tota cantabitur urbe.
Servius iratus leges minitatur & urnam:
Canidia Albuti, quibus est inimica, venenum:
Grande malum Turius, si quis se judice certet:
Ut, quo quisque valet, suspectos terreat, utque
Imperet hoc Natura potens, sic collige mecum.
Dente lupus, cornu taurus petit. Unde, nisi intus
Monstratum? Scævæ vivacem crede nepoti
Matrem. TREB. *nil faciet sceleris pia dextera;* HOR. *mirum:*
Ut neque calce lupus quemquam, neque dente petit bos.
Sed mala tollet anum vitiato melle cicuta.
Ne longum faciam, seu me tranquilla senectus
Expectat, seu Mors atris circumvolat alis.
Dives, inops, Romæ, seu fors ita jusserit, exul,
Quisquis erit vitæ, scribam, color. TREB. *O puer, ut sis*
Vitalis, metuo, & majorum ne quis amicus
Frigore te feriat. HOR. *Quid quum est Lucilius ausus*
Primus in hunc operis componere carmina morem?
Detrahere & pellem, nitidus qua quisque per ora
Cederet, introrsum turpis, num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso doluere Metello,
Famosisque Lupo cooperto versibus? atqui
Primores populi arripuit, populúmque tributim:

Sci-

41 *destringere.* 42 *ô rex.* 47 *Cervius.* 48 *Albucî.* 49 *certes.* 51 *Imperitet natura.* 55 *nec.* 56 *malè.* 65 *Lælius, &.* 68 *Famosisve.*

Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.
Quin ubi se à vulgo & scena in secreta remorant
Virtus Scipiadæ & mitis sapientia Læli,
Nugari cum illo, & discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, soliti. Quicquid sum ego; quamvis
Infra Lucilî censum, ingeniúmque, tamen me
Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
Invidia: & fragili quærens illidere dentem,
Offendet solido. Nisi quid tu, docte Trebati,

LES SATIRES D'HORACE.

LIVRE SECOND.

SATIRE I.

HORACE, TREBATIUS.

M. DACIER.

HOR. Les uns trouvent que je suis trop piquant dans mes Satires, & que je pousse la raillerie au delà des bornes. Les autres disent, que tout ce que j'ai composé est sans force; & qu'on peut faire facilement en un jour mille vers comme les

miens,

Diſſentis, equidem nihil hinc diffindere poſſum.
TREB. *Sed tamen ut monitus caveas, ne forte negotî*
Incutiat tibi quid ſanctarum inſcitia legum:
Si mala condiderit in quem quis carmina, jus eſt,
Judiciúmque. HOR. *Eſto, ſi quis mala: ſed bona ſi quis*
Judice condiderit laudatur Cæſare. Si quis
Opprobriis dignum latraverit, integer ipſe,
Solventur riſu tabulæ: tu miſſus abibis.

79 *diffingere.* 84 *laudatus.*

SATIRE I. (*Sat. V. L. II.*)

A TRE'BATIUS.

Il fait ſemblant de le conſulter s'il doit quiter la ſatire.

Le P. SANADON.

QUelques-uns ſe plaignent que je ſuis trop cauſtique dans mes ſatires, & que je pouſſe la raillerie trop loin. D'autres trouvent que ma compoſition eſt languiſſante, & qu'on peut faire aiſément en un jour mile vers comme les miens. Trébatius, que me conſeillés-vous de faire? TREB. De vous tenir en repos. HOR. Comment que je ne faſſe plus de vers? TREB. Plus du-tout. HOR. Je veux mourir ſi vous n'avés raiſon. Mais que faire autre choſe, quand je ne ſaurois dormir? TREB. Voulés-vous un bon remède contre l'inſomnie? frotés-vous tout

miens. Trebatius, que dois-je faire? TREBAT. Vous tenir en repos. HOR. Dites-vous, que je ne faſſe plus de vers? TREB. Oui. HOR. Que je meure, ſi ce ne ſeroit le meilleur parti; mais je ne ſaurois dormir. TREB. Que ceux qui ont beſoin de chercher le ſommeil, ſe frotent d'huile, qu'ils paſſent trois fois le Tibre à la nage, & qu'un peu avant la nuit, ils ayent ſoin de boire trois ou quatre bons coups de vin. Ou, ſi vous avez une ſi grande demangeaiſon d'écrire, entreprenez de chanter les Exploits de l'Invincible Auguſte, & aſpirez aux glorieuſes recompenſes qui doivent ſuivre un ſi beau travail. HOR. Mon bon Patron, mes forces ne répondent pas à mes deſirs. Car tout le monde n'eſt pas capable de bien décrire les bataillons heriſſez de piques, de repreſenter les Gaulois mourants de leurs bleſſures où les traits ſe ſont briſez, ni de peindre vivement le Parthe tombant de cheval ſous les coups du Romain. TREB. Mais vous pouviez au moins parler de ſa valeur & de ſa juſtice, comme le ſage Lucilius a parlé des grandes qualitez de Scipion. HOR. Je ne manquerai pas de m'acquiter d'un devoir ſi juſte quand l'occaſion ſe preſentera. Mais les vers d'Horace n'iront jamais interrompre mal à propos les grandes occupations de Ceſar, qui eſt en garde de tous côtez contre la flaterie, & qui reçoit toujours mal un ridicule flateur. TREB. Cela auroit été bien mieux fait, que de vous amuſer à bleſſer d'un vers triſte le bouffon Pantolabus, & le débauché Nomentanus. Car ce qui arrive de-là, c'eſt que les gens même dont vous ne parlez point, ne laiſſent pas de vous craindre & de vous haïr. HOR. Que voulez-vous que je faſſe?

Mi-

le corps d'huîle, passés deux ou trois fois le Tibre à la nage, & avalés moi quelques rasades de bon vin avant que de vous mettre au lit. Ou si vous sentés une si grande demangeaison de faire des vers, essaiiés de chanter les exploits de l'invincible Auguste: vôtre travail ne peut manquer d'être bien récompensé. HOR. Plût aux Dieux, mon cher Trébatius, que mes forces sécondassent mes desirs! Mais il n'est pas à la portée de tout le monde de peindre à l'esprit des bataillons hérissés de piques, les Gaulois qui combatent encore en expirant avec des armes toutes brisées, ou les Partes percés de coups & renversés de leurs chevaux sur la poussiere. TREB. Dumoins vous pouriés chanter la justice & la valeur de ce grand prince; & imiter la sage discretion de Lucile, qui voulant louer Scipion se borna aux vertus pacifiques de son héros. HOR. Je ne manquerai pas de profiter de vôtre avis dans l'ocasion; mais j'aurai soin de bien prendre mon tems, pour en être écouté favorablement. Je sai combien il est en garde contre les flateurs, & que rien ne le pique si vivement qu'une fade louange. TREB. C'est le parti que vous deviés prendre, plutôt que de déchirer comme vous faites par vos vers satiriques le boufon Pantolabe & le débauché Nomentanus. Le beau plaisir que de vous faire craindre & haïr de tout le monde, même de ceux dont vous ne dites mot! HOR. Que voulés-vous? autant d'homes, autant d'inclination diférentes. Milonius se met à danser, si-tôt que la chaleur du vin lui monte à la tête, & multiplie les lumieres à ses yeux. Castor & Pollux étoient jumeaux, cependant l'un aimoit à monter à cheval, & l'autre à s'exer-

Milonius se met à danser, dès que sa tête est échauffée des vapeurs du vin, & que les lampes lui paroissent doubles. Castor aime les chevaux; son frere jumeau n'aime que les combats du ceste. Autant d'hommes, autant de differentes inclinations. Moi, je ne me plais qu'à faire des vers à la maniere de Lucilius, qui valoit mieux que vous & moi. Ce bon homme confioit tous ses secrets à ses papiers comme à ses Amis fideles. Que ses affaires allassent bien ou mal, jamais il n'avoit d'autres Confidents. De-là vient, que la vie de ce vieillard est peinte tout entiere dans ses Ouvrages comme dans un tableau qu'il auroit fait par vœu. Je marche sur ses traces, moi, Lucanien, ou Apulien, comme il vous plaira: car Venuse est sur la frontiere de ces deux Provinces. Et les vieilles Chroniques disent, que les Romains en ayant chassé les Samnites, y envoyerent une Colonie, pour empêcher ces mêmes Samnites de leur revenir sur les bras, s'ils trouvoient ce lieu-là sans garnison. Ou peut-être que cette Colonie n'étoit que pour tenir en bride les Apuliens, ou les Lucaniens, qui faisoient souvent aux Romains de sanglantes guerres. Mais quoi que je suive Lucilius, je n'attaquerai jamais personne. Je ne me servirai de la Satire que pour ma sûreté, comme d'une épée dans le foureau. Pourquoi tirerois-je cette épée pendant que je suis à couvert des voleurs? Grand Jupiter, Pere & Roi des hommes, que les épées perissent, & que toutes sortes d'armes soient bien oubliées, qu'elles soient mangées par la rouille, & que personne ne s'avise de me nuire, à moi qui n'aime rien tant que la paix. Mais quiconque m'agacera, je l'avertis qu'il

s'exercer à la lute. Ma paſſion eſt de faire des ſatires, à l'exemple de Lucile; qui vous valoit bien, ſans vous faire tort; du-moins qui valoit mieux que moi. Ce poète n'avoit que ſes livres pour confidens de ſes plus intimes penſées. Que ſa vène coulât ou qu'elle tarît, il faiſoit toujours des vers bons ou mauvais, ſans jamais ſe diſtraire ailleurs. Auſſi voiions-nous que le bon home nous a marqué dans ſes écrits, comme dans un fidèle tableau (1) toutes les viciſſitudes de ſa vie litéraire. C'eſt le modèle que je tâche d'imiter. Si je voulois le copier trait pour trait, je vous dirois dans ſon ſtile que je ne ſai pas trop ſi je ſuis de la Lucanie ou de la Pouille: parce que Vénôſe ma patrie eſt ſur la frontiere de ces deux provinces. J'ajouterois qu'il y a une vieille tradition que les Romains, après en avoir chaſſé les Samnites, y envoierent une colonie, de peur que ſi le paiis étoit dépourvu de garniſons, il ne prît envie aux Apuliens & aux Lucaniens, deux nations belliqueuſes, de nous faire la guerre, & de paſſer au travers, pour entrer ſur les terres de la république. Mais quoi qu'il en ſoit de cette imitation de Lucile, jamais âme vivante ne poura ſe plaindre que je l'aie ataqué le premier. La ſatire eſt mon épée; je la tiendrai dans le foureau, pour me défendre dans le beſoin: & pourquoi la tirer, quand je n'ai point d'ennemis à craindre? Grans Dieux, que la plume me tombe à jamais des mains (2), plutôt que de me voir obligé de m'en ſervir contre perſone! J'aime la paix: mais auſſi

(1) *Comme dans un tableau, qu'il ſe ſeroit engagé par vœu de préſenter aux Dieux.*

(2) *Que la rouille conſume cette épée.*

qu'il feroit mieux de ne me pas toucher, il aura ſujet de s'en repentir, & je le marquerai ſi bien, qu'il ſera chanté par toute la Ville. Servius menace de l'Urne Judiciaire ceux qui l'ont fâché: Canidie fille d'Albutius fait apprehender le poiſon à ceux qu'elle hait: Turius fait douter du ſuccès à ceux qui l'ont pour Juge. Cela eſt ordinaire, chacun ſe fait craindre par ſon endroit le plus fort. C'eſt même l'ordre de la Nature, à qui tout obeït. Et vous l'allez voir: Le Loup montre les dents, le Taureau s'arme de ſes cornes. Qui leur a enſeigné cela, ſi ce n'eſt cette Maîtreſſe, qui agit toujours au dedans? Prenez ce garnement de Sceva: confiez-lui ſa mere qui vit trop long-temps à ſon gré. TREB. Sa main ne commettra point de crime: il eſt trop pieux. HOR. Grande merveille! Un Loup ne vous donnera pas non plus un coup de pied, ni le Taureau un coup de dent. Mais il abregera les jours de cette bonne vieille avec un breuvage de miel, qu'il accommodera bien devotement avec de la ciguë. En un mot, pour ne pas vous tenir plus long-temps, ſoit qu'une vieilleſſe tranquille m'attende, ou que la Mort me batant déja de ſes aîles noires, ſoit prête à venir ſe percher ſur moi; riche, ou pauvre; à Rome, ou en exil, ſi la Fortune le veut, en quelque état que je puiſſe être, je ferai des vers. TREB. Mon fils, je crains que vous ne viviez pas long-temps, & que vous ne perdiez la faveur d'un certain grand Seigneur. HOR. Eh quoi? Quand Lucilius a oſé le premier faire des vers de cette maniere, & ôter à chacun le maſque qu'il portoit, pour cacher ſes ordures & ſes vices, a-t-on vû que Lelius, ou celui qui de Car-

aussi le premier qui m'échaufera la bile, je l'avertis qu'il s'en trouvera mal; & qu'on le chansonera par la ville d'une maniere si marquée, qu'il voudra de ses jours ne s'être joué à moi. Cervius dans sa colere menace de l'urne judiciaire. Canidie (1) a toujours du poison tout prêt à servir sa vengeance. Si vous êtes ennemi de Turius, & que vous soiiés obligé de comparoitre à son tribunal, vous êtes un home perdu. Chacun emploie les armes qu'il a en main, pour se faire craindre de ceux dont il se défie. La Nature, à qui tout obéit, nous done à tous ce penchant, comme vous pouvés l'observer aussi bien que moi. Le loup porte sa défense dans ses dens, & le taureau dans ses cornes. D'où vient cela? si ce n'est de l'instinct. Scéva trouve que sa mere vit trop long tems, confiés la à ce scélérat. TREB. Ah! jamais il ne souillera ses mains d'un parricide. HOR. Grande merveille! Un taureau a-il jamais mordu persone, un loup a-il jamais frapé du pié? Mais un boucon bien conditioné fera bien-tôt déguerpir la bone femme. Pour moi, soit que je doive couler mes jours dans une paisible vieillesse, soit que la Mort avec ses ailes funèbres voltige déja au-tour de ma tête; que je sois dans l'opulence, ou dans la pauvreté; que je reste à Rome, ou que je sois relégué, si la Fortune le veut, au fond d'une province: en un mot dans quelque situation que je me trouve, je suis résolu de faire des satires. TREB. O mon fils, je tremble pour vous: vos jours ne seront pas longs, du moins courés-vous risque de tomber dans la disgrâce d'un puissant ami.

(1) *Fille d'Albucius.*

Carthage vainçuë remporta le glorieux nom d'Afriquain, ayent èté offensez de sa liberté, ou qu'ils ayent entrepris de vanger Mètellus, ou Lupus, qu'il avoit accablez de ses vers? Cependant Lucilius a attaqué les plus Grands du peuple, & il a entrepris l'une aprés l'autre toutes les Tribus, ne respectant que la vertu seule & ceux qu'elle avoüoit pour ses Favoris. Au contraire, nous savons que Scipion & le sage Lelius, dès qu'ils avoient quité le Public comme un theatre, & qu'ils étoient en particulier, ils jouoient & badinoient tous les soirs avec lui, en attendant leur plat d'herbes. Tel que je suis, moi, quoi-que fort au dessous de Lucilius, pour l'esprit, pour le bien, & pour la naissance, j'ai eu aussi-bien que lui l'honneur de vivre avec les Grands. L'Envie sera toujours forcée de l'avouer, malgré qu'elle en ait. Et quand elle cherchera sur moi un endroit foible, pour le mordre, elle ne trouvera qu'à user ses dents. Voilà, docte Trebatius, quelle est ma derniere résolution. Et à moins que vous ne soyez d'un autre avis, je n'y saurois rien changer. TREB. Cependant je vous en avertis, prenez bien garde, que l'ignorance de nos Loix sacrées ne vous fasse un jour des affaires fâcheuses. Voici le Texte formel : *Si quelqu'un fait de méchants vers contre un autre, qu'on le mette en Justice, & qu'on lui fasse son procès.* HOR. D'accord : si quelqu'un fait de méchants vers. Mais si quelqu'un en fait de bons, il merite des louanges, au jugement même de Cesar. Si vous décriez un homme qui merite cet opprobre, & que vous soyez exempt des vices que vous lui reprochez, vos Juges n'en feront que rire. Ils déchireront eux-mêmes

ami. HOR. Bon: quand Lucile oſa le premier emploier la ſatire dans ſes vers, comme je le fais aujourdui; quand il oſa démaſquer ces hipocrites, qui ſous un air de probité cachoient les vices les plus honteux, Lélius & Scipion l'Africain trouverent-ils qu'il abuſoit de ſon eſprit? lui ſurent-ils mauvais gré d'avoir noirci la réputation de Métellus, & d'avoir inondé Lupus d'un torrent de vers injurieux? Cependant ſa cenſure ne ſe borna pas à ces deux perſonages. Ami de la vertu ſeule & de ſes partiſans, il fit paſſer en revue toutes les tribus l'une après l'autre, & les Grans ne furent pas plus ménagés que le peuple. Bien loin que Scipion & Lélius blamaſſent cette liberté, ces deux grans homes ſi reſpectables, l'un pour ſa valeur & l'autre pour ſa ſageſſe, n'étoient pas ſi-tôt retirés de la ſcène du monde dans leur particulier, qu'ils ſe divertiſſoient & badinoient même familierement avec lui en atendant le ſouper (1). Tel que je ſuis, inférieur ſans doute de beaucoup à Lucile pour l'eſprit & pour la naiſſance, j'ai eu l'honeur auſſi bien que lui de hanter les perſones de mon tems les plus qualifiées. L'Envie ſera toujours forcée de l'avouer, & quelque éfort qu'elle faſſe pour m'entamer, elle ne trouvera point de priſe. Voilà, ſavant Trébatius, à quoi je m'en tiens, ſi vous le trouvés bon. TREB. A cela je n'ai rien à dire. Cependant je vous avertis d'aller, comme on dit, bride en main. Faute de ſavoir les loix, vous pouriés bien vous brouiller avec la Juſtice. Sachés donc qu'il y a action contre tout faiſeur de vers méchans, la loi y eſt expreſſe,

(1) *Pendant qu'on faiſoit cuire les légumes.*

mes les Informations, & vous ſerez renvoyé abſous.

REMARQUES
SUR LA SATIRE I.

DANS le premier Livre des Satires, Horace a combatu les Vices. Dans celui-ci il refute les fauſſes opinions des Philoſophes. Et comme cette matiere demande plus de force & plus d'érudition que la premiere, ce Livre eſt auſſi plus fort & plus rempli de ſavoir que le premier. Mais c'eſt un ſavoir qui n'a rien de dur ni de ſauvage, & qui eſt accompagné de tous les agrémens que les Graces mêmes peuvent donner. Dans cette premiere Satire il y a une plaiſanterie continuelle, & qui a été connuë de fort peu de gens. Horace rebuté par tout ce qu'on diſoit de ſes Satires, va trouver le plus habile Juriſconſulte de ſon temps, pour lui demander conſeil. Il lui propoſe donc la choſe. Ce Juriſconſulte, d'un ton de Legiſlateur, lui ordonne de n'écrire plus. Horace au lieu de ſe rendre, combat ſes raiſons. Et la fin de cette Comedie eſt, que le Juriſconſulte ne démord point de ſon premier avis, & qu'Horace continuë à faire des Satires. C'eſt en vain que les hommes demandent conſeil ſur les choſes auſquelles ils ſont portez naturellement. Il n'arrive même preſque jamais qu'ils le demandent pour ſe corriger. Ils ne cherchent d'ordinaire qu'à flater leurs inclinations, & qu'à ſe confirmer dans leurs habitudes. Nous allons voir en détail toutes les beautez de cette Piece, qu'Horace fit pendant qu'il étoit encore aſſez jeune, comme cela paroît par les vers 57. & 60.

Au reſte, ſi ce ſecond Livre des Satires eſt plus fort que le premier, il eſt auſſi plus agréable ; car toutes ſes Satires ſont autant de Pieces de Theatre, où le Dialogue eſt admirablement bien obſervé. A proprement parler, il y a dans Horace quatre eſpeces de Satires.

La premiere, & la plus commune, eſt celle où le Poëte parle, & telles ſont toutes celles du Livre I. à l'exception de la VIII. & de la IX.

La ſeconde eſt celle où il ne parle point, ou ne parle que peu, & dans laquelle il introduit un Perſonnage qui parle, telle

presse. HOR. De méchans vers, soit. Mais si les vers sont bons, si Auguste lui même les honore de ses éloges ; si irréprochable dans ses mœurs le poète divertit le public aux dépens d'un fat, qu'en arivera-t'il? Toute la plaidoierie s'en ira en risée, & l'acusé sera mis hors de cour & de procès.

---

est la VIII. du Liv. I. *Olim truncus eram*, où le Dieu Priape parle depuis le commencement jusqu'à la fin. Et la II. du II. Liv. où Horace rapporte un discours d'Ofellus, & où le Poëte ne dit que quatre mots. Et la derniere de ce II. Liv. où il fait raconter par Fundanius le mauvais repas de Nasidienus.

La troisiéme est celle où Horace introduit un Personnage qui parle avec lui, & dans laquelle le Poëte fait seul les deux Personnages, comme dans cette premiere, dans la III. la IV. & la VII. de ce second Livre; & dans la IX. du Liv. I.

Enfin la quatriéme sorte est celle où il fait parler des Personnages étrangers, sans qu'il se mêle dans la conversation comme dans une veritable Piece de Theatre, telle est la V. de ce II. Liv. qui n'est qu'un Dialogue entre Tiresias & Ulysse.

La premiere espece, la seconde & la quatriéme sont très-connuës. La troisiéme n'est pas moins naturelle que les autres. Mais elle n'est pas si connuë; Heinsius a fort bien remarqué que le Poëte Epicharmus en fut l'Inventeur; car après avoir long-temps donné à chaque Personnage son rolle, il s'avisa de faire faire deux Personnages par un seul. C'est ce que Platon fait entendre dans le Gorgias, quand il dit, *ἵνα μοι τὸ τȣ̃ Ἐπιχάρμου γένηται, ἃ πρὸ τȣ̃ δύο ἄνδρες ἔλεγον, εἷς ὢν ἱκανὸς γένωμαι. Afin que je donne dans la maniere d'Epicharmus, & que ce que deux Personnages disoient auparavant, je le prenne sur moi & le dise seul.*

Cette maniere est très-agreable; mais en notre Langue quand les Pieces sont longues elle y jette de l'obscurité; c'est pourquoi j'ai marqué les Personnages. Les deux rolles soutenus par un seul Personnage n'en sont pas moins sensibles, & le plaisir qu'on a à lire cette Piece n'en est pas moins grand. DAC.

Cette satire n'est qu'une plaisanterie continuelle d'un bout à l'autre, cependant rien n'est plus sérieux en aparence. Un poète qui se met sur le pié de faire des satires est dès là comme un épouvantail à tout ce qu'il y a de gens d'une conduite peu réguliere. Les premieres qu'Horace fit paroitre ne manquerent

pas de produire cet éfet ; & les interessés ameutant les indiférens, l'alarme devint presque générale. Les uns disoient que le poète étoit outré dans sa critique, qu'il ne gardoit pas de mesures, que cette liberté étoit d'un dangereux exemple, également contraire aux loix & aux bones mœurs. D'autres tâchoient de le décrier du côté de la versification ; elle étoit plate, négligée, rampante, & il n'y avoit point de si misérable poète qui n'en pût faire autant. Horace acablé de tous côtés de tant d'ennemis qui lui tombent sur les bras, délibere s'il doit continuer de faire des satires : pour cela il s'adresse à un célebre jurisconsulte, respectable par son grand âge, par sa profonde capacité, & par sa longue expérience. Le jurisconsulte tâche de lui prouver par de bones raisons qu'il doit quiter la satire. A cela le poète répond qu'il n'en fait que pour se desennuier, qu'il ne se sent pas propre à des sujets plus relevés, que son penchant le porte à ce genre d'écrire plus qu'à tout autre ; enfin que se donant beaucoup moins de liberté que Lucile, on devoit aussi avoir pour lui beaucoup plus d'indulgence. Cette pièce envisagée de ce côté-là ne présente rien que de sérieux. Le côté plaisant, c'est qu'Horace consulte s'il doit quiter une chose qu'il est bien résolu de ne point quiter, c'est qu'après la délibération chacun persiste dans le sentiment où il étoit auparavant, c'est enfin que pendant que Trébatius s'éforce de faire abjurer la satire à Horace, celui-ci en fait actuellement une des plus divertissantes contre le bonhome, en mettant en sa bouche tantôt des décisions de législateur, & tantôt des ordonances de médecin. Mais tout cela n'est qu'un tour spirituel & agréable que le poète a pris, pour couvrir plus adroitement les traits de satire qu'il décoche à droit & à gauche contre tous les objets ridicules qui se présentent à son imagination.

Deux choses m'ont déterminé à fixer la date de cette satire à l'année 733. Il y est parlé de la défaite des Gaulois & des Partes. La premiere ariva en 727, où Messala triompha des Gaulois d'Aquitaine ; & on étoit dans l'atente de la seconde en 732, qu'Auguste partit pour l'orient, dans le dessein de retirer des mains des Partes les Aigles Romaines. SAN.

1 SUNT QUIBUS IN SATIRA VIDEAR NIMIS ACER] Les ennemis d'Horace disoient par tout, que ses Satires étoient trop aigres & trop piquantes ; qu'il étoit de l'interêt du public d'arrêter cette fureur, qu'il falloit l'obliger à garder les mesures & à se tenir dans les bornes de ce Poëme ; & qu'il n'y avoit rien qui fût d'un plus pernicieux exemple, que de laisser ainsi à un Poëte la liberté d'attaquer la reputation de tout le monde, de donner à la vertu les couleurs du vice, & de dire impunément, qu'un tel est un effeminé, qu'un autre sent mauvais ; que celui-ci est un infame, que celui-là est un voleur. *Acer*, &

& *acerbitas*, ſont les termes propres pour la Satire, qui pique, &c. DAC.

2 ET ULTRA LEGEM TENDERE OPUS] Ils diſoient, que ſa Satire alloit au de-là des Loix de cette ſorte de Poëme. Car proprement la Satire ne devoit être qu'un diſcours mêlé de plaiſanteries & de railleries, ſans aucune médiſance ouverte, & ſans aucune invective atroce. C'eſt un Poëme qui en imitant la plaiſanterie de la vieille Comedie conſerve tout ce qu'elle avoit d'utile pour les mœurs, & rejette tout ce qui y étoit contraire, & ſur tout l'horrible liberté de décrier tout le monde, & de faire paſſer l'homme le plus vertueux & le plus ſage pour le plus vicieux & le plus fou. DAC.

Vers 1. *Ultra legem.*] La ſatire a ſes loix, & elle doit en avoir plus que toute autre compoſition. Il importe au genre humain qu'un poète à qui il prend fantaiſie de faire des ſatires, ne s'abandone pas indiſcrétement aux accès de ſa mauvaiſe humeur, pour invectiver indiféremment & ſans meſure contre quiconque aura eu le malheur de lui déplaire. Auſſi les Romains avoient-ils pourvu de bone heure à ce déſordre. La loi des douſe tables portoit peine de mort contre ceux qui déchiroient la réputation des autres par des vers ſatiriques, & Auguſte renouvela cette même loi, qui avoit beaucoup perdu de ſa vigueur. SAN.

2. *Intendere opus.*] C'eſt ainſi que parlent les Latins. On ne trouve nule part *tendere opus*, qui eſt la leçon ordinaire. M. Bentlei ſoupçone avec raiſon que la premiere ſilabe d'*intendere* a diſparu ſous la plume de quelques copiſtes, à cauſe de la derniere lettre de *legem* qui eſt peu diférente d'*in*. Ce qui juſtifie cette conjecture, c'eſt que ces omiſſions ne ſont pas râres dans les manuſcrits, ſur-tout quand la meſure du vers n'en ſoufre point. Auſſi M. Cuningam a-t'il rétabli *intendere* dans le texte. Nicolas Heins avoit déja jugé cette corection néceſſaire, & Lambin l'a trouvée dans pluſieurs de ſes manuſcrits. SAN.

SINE NERVIS ALTERA] Ceux qui ne vouloient pas dire que la Satire d'Horace étoit trop forte & trop piquante, de peur qu'on ne les accuſât de craindre ſes traits, prenoient un autre tour: ils diſoient, que ſes vers étoient foibles & languiſſants, & qu'on en pouvoit faire mille de même en un jour. DAC.

4 DEDUCI] Il faut bien remarquer ici *deduci* mis en mauvaiſe part, pour dire des vers foibles & décharnez; des vers filez ſi menu, qu'ils n'ont point de corps. C'eſt une metaphore priſe du lin & de la laine qu'on file. Mais ordinairement *deduci* eſt mis en bonne part, pour des vers bien faits, & où il n'y a rien à reprendre. DAC.

4. *Verſus deduci poſſe.*] L'expreſſion eſt métaphorique & am-

ambigue. Le ſens de cet endroit la détermine ici à une ſignification deſavantageuſe, comme on l'a déja obſervé. Voiés ce que j'ai dit ſur le quarante-quatrième vers de la ſatire *Nempe incompoſito.* SAN.

TREBATI] C'eſt C. Trebatius Teſta, un des plus grands Juriſconſultes de ce temps-là, comme on le peut voir par les Lettres que Ciceron lui écrit dans le Liv. VII. Il accompagna Jule Ceſar à la Guerre des Gaules; & il étoit ſi bien avec ce Prince, qu'il lui donnoit les appointements de Tribun de ſoldats, quoi qu'il n'en fit aucune fonction; & alors il avoit déja quelque âge: car Ciceron l'appelle *Vetulum*, en raillant. Il falloit donc qu'il fût fort vieux quand cette Satire fut faite, plus de trente ans après ce voyage des Gaules. Horace choiſit Trebatius, non ſeulement comme le plus vieux & le plus habile; mais auſſi comme celui qui entendoit fort bien la raillerie, & qui railloit lui-même très-finement. D'ailleurs il n'y en avoit point qui prît tant de plaiſir que lui à être conſulté. Ciceron le raille ſur cela fort agreablement dans la Lettre XIII. *Utrum ſuperbiorem te pecunia facit, an quod te Imperator conſulit? Moriar ni, quæ tua gloria eſt, puto te malle à Cæſare conſuli, quam inaurari.* „ Qu'eſt-ce qui vous rend plus fier, ou l'ar„ gent que vous gagnez, ou l'honneur que Ceſar vous fait de „ vous conſulter? Connoiſſant votre vanité comme je fais, je „ veux mourir, ſi je ne croi, que vous aimez mieux être con„ ſulté par Ceſar, qu'enrichi." Enfin Trebatius étoit un des plus honnêtes hommes du monde, & le meilleur Citoyen, comme cela paroît par la premiere Lettre du Liv. X. à Atticus, & par celle que le même Ciceron écrit à Ceſar, pour lui recommander Trebatius, dont il fait cet éloge en peu de mots: *Probiorem hominem, meliorem virum, prudentiorem eſſe neminem.* Il fut auſſi en grande conſideration auprès d'Auguſte, qui ne faiſoit rien ſans le conſulter. Ce fut lui ſur tout qui le porta à établir l'uſage des Codicilles, auparavant inconnu, & dont il lui fit voir la neceſſité & l'utilité. Tout cela augmente la plaiſanterie de cette Satire. DAC.

Trebati.] Caius Trébatius Teſta fut un fameux juriſconſulte, fort honête home, également conſidéré de Jule Céſar & d'Auguſte, & dont Cicéron parle avec beaucoup d'éloge dans ſes lettres. Il faloit qu'il paſſât alors quatre-vint ans, puiſqu'il avoit déja quelque âge en 705, que finit la guerre des Gaules, où il avoit acompagné Céſar. SAN.

5 PRÆSCRIBE] Horace ſe ſert de ce mot, comme s'il étoit diſpoſé à ſuivre aveuglément ce que Trebatius lui dira. Mais il n'en fait pas pour cela davantage; & dans le moment même qu'il demande conſeil à Trebatius, il fait contre lui une Satire, en mettant dans ſa bouche une ordonnance de Medecin,

au lieu d'une réponſe de Juriſconſulte. DAC.

QUIESCAS] Horace en faiſant répondre Trébatius, lui fait obſerver merveilleuſement toutes les manieres des Juriſconſultes, qui répondent le plus qu'ils peuvent par monoſyllabes : *Aio, Nego. Quieſcas.* Ces ſubjonctifs ont plus de force que les imperatifs, & ne ſont pas ſi durs. DAC.

7 OPTIMUM ERAT] *Erat*, pour *eſſet*. On peut auſſi l'expliquer par l'imparfait : *Je veux mourir, ſi ce n'étoit-là le meilleur parti.* DAC.

7 *Nequeo dormire.*] Si cela eſt vrai, il faut avouer qu'il n'y a peut-être point eu d'inſomnies plus précieuſes que celles d'Horace, puiſqu'elles nous ont produit de ſi belles pièces. Mais le poète a ſeulement prétendu plaiſanter, & ce qui done plus de ſel à la plaiſanterie, c'eſt que le bon-home Trébatius ſupôſe la vérité du mal, & devenant tout d'un coup médecin dicte au pretendu malade une recette contre l'inſomnie. J'ai parlé ſur les odes de l'uſage où l'on étoit à Rome de ſe froter d'huîle & de paſſer le Tibre à la nage dans les exercices du champ de Mars. SAN.

TER UNCTI TRANSNANTO] Cela eſt plaiſant, de voir un célèbre Juriſconſulte dicter une Ordonnance de Medecin, en conſervant le ſtile de Juriſconſulte. Car *tranſnanto, habento*, ſont des termes des Loix. Il faut joindre *ter* avec *tranſnanto.* Paſſer le Tibre trois fois à la nage, étoit un exercice fort propre à faire dormir. DAC.

8 TRANSNANTO TIBERIM] Il y a une grace merveilleuſe dans cette réponſe de Trebatius, en ce qu'Horace lui fait répondre la choſe qu'il aimoit le plus à faire. Car perſonne n'aimoit tant à nager que Trebatius. Ciceron lui en fait la guerre agréablement dans la Lettre X. du Liv. VII. *Quamquam vos nunc iſtic ſatis calere audio, quo quidem nuntio valde me hercule de te timueram. Sed tu in re militari multo es cautior, quam in advocationibus, qui neque in Oceano natare volueris, ſtudioſiſſimus homo natandi.* „ Quoi que pourtant l'on nous a „ dit, que vous aviez-là aſſez chaud. Cette nouvelle m'avoit „ même fort allarmé pour vous. Mais je voi bien, que vous „ êtes plus prudent dans les affaires de la guerre; que dans cel„ les de votre métier; puiſque vous n'avez pas nagé dans l'O„ céan, vous qui aimez à nager plus que tous les hommes du „ monde. DAC.

8. *Tranante Tiberim, &c.*] M. Dacier remarque fort judicieuſement que Trébatius conſeille ici à Horace deux choſes qu'il aimoit fort lui même, ſavoir de nager & de boire. Cela eſt naturel, & done à cet endroit une grâce particuliere. SAN.

9 IRRIGUUMQUE MERO SUB NOCTEM CORPUS HABENTO] Trebatius done un ſecond conſeil qu'il pratiquoit lui-mê-

même fort volontiers. Car ce bon Jurisconsulte aimoit à boire peut-être autant qu'à nager. Ciceron lui écrit : *Illuseras heri inter scyphos , &c.* „ Hier au milieu des verres & des pots, „ vous m'aviez raillé , &c." Et ensuite: *Itaque etsi domum bene potus, seròque redieram.* „ C'est pourquoi, quoi qu'il fût „ fort tard quand je fus de retour chez moi , & que j'eusse „ bien bû, &c. DAC.

12 PATER OPTIME] Horace appelle ainsi Trebatius, à cause de son âge, & de sa profession. DAC.

12. *Pater optime.*] C'est un terme de respect d'un disciple à l'égard de son maître. En revanche le disciple est apelé *puer* au vers soixantième. Ce morceau est d'un stile plus relevé. L'idée des exploits d'Auguste a jeté de la force & de la noblesse dans l'imagination du poète. Ces vers ne sont pas surement du nombre de ceux que reprenoient les ennemis d'Horace au commencement de cette satire. SAN.

13 HORRENTIA PILIS AGMINA] Des bataillons herissez de piques, & qui par-là impriment de la terreur. Horace se sert du terme *horrere*, comme Ennius s'en étoit servi:

Sparsis hastis longe campus splendet & horret.

Cependant Lucilius s'étoit moqué de cette expression. Mais cela ne fait rien pour Horace. Ennius avoit appliqué ce mot ridiculement, en ce qu'un champ semé de piques couchées, n'a rien d'effroyable. Au lieu qu'on ne peut voir sans terreur un champ, où les piques sont debout , & les troupes toutes prêtes à combattre. Voilà la raison de la Critique de Lucilius, comme je l'ai expliqué plus au long sur la Sat. X. du Liv. I. DAC.

14 NEC FRACTA PEREUNTES CUSPIDE GALLOS] Depuis Marius , les Romains se servoient de traits , qui étoient faits de maniere, qu'en entrant dans le corps, la hampe se brisoit. Et cela servoit à deux fins: à rendre leurs traits inutiles aux ennemis; & à faire qu'on eût plus de peine à les arracher. Le fer demeuroit presque toujours dans la blessure. Les Gaulois avoient déja été vaincus par Auguste. DAC.

14. *Gallos.*] Les Gaulois d'Aquitaine s'étant révoltés en 726, Octavien envoia contre eux Messala , avec le titre de gouverneur de cette province. Il les réduisit l'année suivante , & en triompha le vint-cinquième de septembre , jour de sa naissance. Tibule, qui signala sa valeur dans cette campagne, a chanté cette victoire dans l'elégie *hunc cecinere diem.* Les fastes Capitolins en font mention, & Appien dit en propres termes au livre quatrième , *Messala contra Gallos rebelles missus , victor triumphum meruit.* Je ramasse ici par occasion ces témoignages, pour faire voir que Tibule n'est pas le seul qui a parlé de

ces

cette expédition, comme quelques commentateurs de ce poète l'ont avancé. J'ai parlé ſur pluſieurs odes du départ d'Auguſte pour réduire les Partes. On croioit que cette campagne ſeroit fort ſanglante ; il en ariva tout autrement, les Partes ſe ſoumirent aux ſeules aproches des armées Romaines. Je ne ſai comment M. Dacier a trouvé ici la défaite de Pacorus roi des Partes, qui fut tué par Ventidius en 717. Pacorus n'a jamais été roi des Partes ; & Ventidius n'a jamais été lieutenant d'Octavien en Orient, mais d'Antoine. SAN.

15 AUT LABENTIS EQUO DESCRIBAT VULNERA PARTHI] Il parle ſans doute de la défaite de Pacorus Roi des Parthes, qui fut tué par Ventidius. Car lorſque cette Satire fut faite, Auguſte n'avoit pas encore entierement ſubjugué les Parthes. Horace dit *labentis equo*, parce que les Parthes étoient preſque tous gens de cheval. DAC.

16 ATTAMEN ET JUSTUM POTERAS] Trebatius répond à Horace : Si vous ne vous êtes pas ſenti aſſez fort, pour entreprendre de décrire les Exploits d'Auguſte, vous pouviez choiſir quelqu'une de ſes grandes qualitez, & parler de ſa valeur & de ſa juſtice, comme Lucilius, qui n'oſant décrire les grandes actions du jeune Scipion, ſe reduiſit à parler ſeulement de la Vie privée de ce Vainqueur de Carthage, dans un Ouvrage qu'il fit exprès. Trebatius étoit un homme d'une grande reputation, d'un grand poids, & d'une probité connuë. C'eſt pourquoi Horace met dans ſa bouche les louanges d'Auguſte, ſachant bien, que cela ne pouvoit pas déplaire à ce Prince. Ce tour eſt adroit. DAC.

17 SCIPIADEM UT SAPIENS LUCILIUS] Lucilius, outre ſes Satires, avoit fait un Ouvrage particulier de la Vie du jeune Scipion l'Afriquain, fils de Paul Æmile, où il parloit de ſa Juſtice & de ſa Valeur. Ceux qui ont cru que Lucilius avoit parlé du Grand Scipion, & que c'eſt celui dont Horace parle ici, confondent les temps. Le Grand Scipion étoit mort plus de trente-cinq ans avant la naiſſance de Lucilius. DAC.

17. *Scipiadam ut ſapiens Lucilius.*] Porphirion dit que Lucile décrivit en vers la vie privée de l'ancien Scipion, comme Ennius avoit décrit ſa vie militaire : *Lucilius vitam privatam Scipionis, Ennius verò bella deſcripſit.* Il a plu aux deux Vander Doès, Jean & François, pere & fils, d'acuſer le ſcoliaſte de mépriſe, de dire qu'il avoit confondu les deux Scipions, & que le héros de Lucile n'eſt pas celui d'Ennius. M. Dacier a répété bonement la même choſe d'après ces deux critiques, & il en aporte une fort plaiſante raiſon. Le vieux Scipion, dit-il, étoit mort avant la naiſſance de Lucile, donc Lucile n'a pas pu faire l'hiſtoire du vieux Scipion. La concluſion ſeroit aſſurément plus juſte en lui donant un ſens tout contraire par le

re-

retranchement de la négation. L'hiſtoire ſupoſe toujours que les faits ſont paſſés, mais il n'eſt pas néceſſaire que l'hiſtorien ait été en vie dans le tems même où ils ſont arivés. Rien n'empêche qu'un auteur qui ſera né trente ans après la mort de Louis quatorze n'entreprenne de compoſer la vie de ce grand roi. Certainement le raiſonement de M. Dacier eſt l'éfet d'une diſtraction d'eſprit. Il eſt non ſeulement poſſible que Lucile ait fait l'hiſtoire de l'ancien Scipion l'Africain, mais auſſi il eſt très vraiſemblable qu'il l'a faite; & cela à la priere du jeune Scipion l'Africain ſon bon ami qui pouvoit lui fournir d'excellens mémoires. Horace loue ici fort à propos la ſageſſe de Lucile, qui en ſe bornant aux vertus pacifiques de ſon héros évita par là de ſe meſurer avec Ennius, & cela ſemble encore doner à entendre que ces deux poètes chanterent la même perſone conſiderée ſous deux aſpects diférens. SAN.

HAUD MIHI DEERO] Ce paſſage eſt remarquable. Horace méditoit déja la Lettre qu'il écrivit bien-tôt après à Auguſte, & qui eſt dans le Liv. II. DAC.

18 NISI DEXTRO TEMPORE] Il explique ce *dextrum tempus*, ce temps propre, ce temps favorable, dans l'Epître XIII. du Livre I. en envoyant à Auguſte par Vinnius cette même Lettre dont il parle ici:

Auguſto reddes ſignata volumina, Vinni,
Si validus, ſi lætus erit, ſi denique poſcet.

„ Vinnius, vous rendrez ma Lettre à Auguſte, s'il ſe porte
„ bien, s'il eſt gai, & s'il la demande. DAC.

19 PER ATTENTAM NON IBUNT CÆSARIS AUREM] *Attentam aurem*, l'oreille de Ceſar, qui eſt appliquée à des choſes plus grandes & plus neceſſaires. Il dit, qu'il n'ira jamais interrompre mal à propos les grandes occupations de Ceſar. Torrentius a expliqué *attentam aurem*, de l'application avec laquelle Auguſte liſoit, & qui faiſoit trembler ceux qui lui preſentoient leurs Ouvrages. DAC.

19. *Per adtentam non ibunt Cæſaris aurem.*] M. Dacier entend par *adtenta auris* l'oreille de Céſar, qui eſt apliquée à des choſes plus grandes & plus néceſſaires: & Vander Béken penſe que le poète a voulû marquer l'aplication avec laquelle Auguſte liſoit, & qui faiſoit trembler ceux qui lui preſentoient leurs ouvrages. Tout cela me paroit trop recherché. Certainement Horace n'y a point penſé, & il à ſimplement voulu dire qu'Auguſte n'écouteroit point favorablement ſes vers, s'il les lui preſentoit à contre-tems. *Cæſar adtentâ aure non audiet mea carmina, non commodabit aurem meis verſibus.* SAN.

20 CUI MALE SI PALPERE, RECALCITRAT] C'eſt une metaphore priſe de ces chevaux nobles & fiers, qui ſouffrent avec

avec plaiſir d'être careſſez d'une main délicate & legere, & qui ruënt contre ceux qui les touchent groſſierement, & dans les endroits où ils ne veulent pas être touchés. *Palpari*, c'eſt *palpo percutere*, donner de petits coups du plat de la main. * M. Bentlei trouve plus de politeſſe à lire *recalcitret;* mais *recalcitrat* aſſure la choſe & il n'y a rien que de noble dans cette comparaiſon. * DAC.

UNDIQUE TUTUS] En garde de tous côtez, & ſans qu'on puiſſe l'approcher. Ce qu'Horace dit ici qu'Auguſte regimboit contre la flaterie, & recevoit mal un ridicule flateur, paroît ſur tout par un bon mot qui nous reſte de lui. Les Habitans de Tarragone en Eſpagne envoyerent à ce Prince des Deputez pour lui annoncer qu'une Palme étoit née ſur l'Autel qu'ils lui avoient élevé dans leur Ville. Auguſte, loin de recevoir l'augure flateur dont ils vouloient l'enyvrer, n'en tira qu'une preuve de leur negligence, & les renvoya en leur diſant : *Apparet quam ſæpe accendatis.* „ Il paroît que vous y allumez ſouvent „ le feu pour les Sacrifices. DAC.

20. *Recalcitret undique tutus.*] Ce petit trait eſt fort delicat & fort à l'avantage d'Auguſte. La flaterie n'eſt inſuportable qu'à ceux qui méritent de véritables louanges. La recevoir avec complaiſance, comme font bien des gens, c'eſt une foibleſſe honteuſe, c'eſt une marque ſure de peu de mérite. J'ai mis *recalcitret* au lieu de *recalcitrat*, non ſeulement par goût, mais auſſi parceque le dernier de ces deux mots ſemble n'avoir été placé dans le texte que pour figurer avec *palpare*, qui ſe trouve dans un manuſcrit. M. Bentlei a fait ce leger changement avant moi. J'ai parlé de Pantolabe & de Nomentanus dans les ſatires précédentes. SAN.

21 QUAM TRISTI LÆDERE VERSU PANTOLABUM] Il a en vûë ces vers de la Sat. VIII. du Liv. I.

Hoc miſeræ plebi ſtabat commune ſepulcrum,
Pantolabo ſcurræ, Nomentanóque nepoti.

C'eſt pourquoi Trebatius l'appelle *triſte*, c'eſt-à-dire, *affligeant & de mauvais augure.* DAC.

24 QUID FACIAM? SALTAT MILONIUS] Horace ne défend point la Satire contre Trebatius. Ce n'étoit pas-là un parti à prendre. Il tâche ſeulement de l'excuſer. Il a donc déja dit, *qu'il ne pouvoit dormir.* En ſecond lieu, *qu'il n'étoit pas propre à autre choſe;* Et ici il dit, qu'un certain Milonius n'avoit pas plûtôt bû, qu'il ſe mettoit à danſer comme un fou. Il ajoute enſuite; que les uns ont une inclination, & les autres une autre: Que pour lui, il n'aimoit qu'à imiter Lucilius: Qu'il eſt naturel aux hommes comme aux autres animaux, de ſe ſervir des armes que la Nature leur a données: Que Lucilius ne

s'en

s'en étoit jamais mal trouvé ; qu'au contraire, Scipion & Lælius n'en avoient été que plus de ses amis. Toutes ces raisons sont naturelles & sans art. Il n'y a rien là du Sophiste, ni du Declamateur. Elles font aussi l'effet qu'il en attend : qui est, de prévenir Auguste. DAC.

SALTAT MILONIUS, UT SEMEL ICTO] C'est un trait de Satire bien piquant contre ce Milonius : & pour l'expliquer je ne me servirai que des paroles mêmes de Ciceron, dans l'Oraison pour Murena. Caton avoit appellé Murena, Danseur, *Saltatorem.* Ciceron lui répond : Qu'un homme grave comme lui avoit eu tort d'appeller *danseur*, un Consul ; qu'il devoit peser l'énormité de cette injure, & considerer tous les vices qui sont necessairement attachez à celui à qui ce reproche peut être fait. *Nemo enim ferè saltat sobrius*, ajoute-t-il, *nisi fortè insanit; neque in solitudine, neque in convivio moderato atque honesto. Tempestivi convivii, amœni loci, multarum deliciarum comes est extrema saltatio.* „ Il n'y a point d'homme qui danse quand „ il n'a point bû, à moins qu'il ne soit fou ; ni quand il est „ seul, ni dans un festin moderé & honnête. La danse est le „ dernier des excès que l'on commet dans les grandes débauches, „ qui suivent d'ordinaire les repas que l'on fait dans un lieu „ agréable, & à une heure induë." C'est pourquoi Theophraste a raison, d'avoir pris pour une marque de folie, de danser à jeun. Et dans le Chapitre du Contre-temps il a dit : Καὶ ὀρχησόμενος ἅψασθαι ἑταίρου μηδέπω μεθύοντος. *Quand il se levera pour danser, il ira prendre un de ses amis qui ne sera pas encore yvre.* DAC.

MILONIUS] Porphyrion écrit que Milonius étoit un bouffon de ce temps-là. Mais je suis persuadé que c'étoit quelque homme considerable; la danse n'auroit pas été un reproche bien grave contre un bouffon & un homme de néant. DAC.

24. *Saltat Millonius.*] Cette leçon s'est conservée dans un manuscrit, & c'est à mon avis la seule véritable. *Millonius* étoit un nom Romain, comme on le voit par les inscriptions. Il y a aparence que celui dont parle Horace étoit de quelque consideration à Rome. Il lui reproche de danser comme un fou à la premiere pointe de vin ; car, comme dit Cicéron, *multarum deliciarum comes est extrema saltatio*, la danse est le dernier des excès qui acompagnent les grandes débauches. Il a été parlé de Castor & de Pollux sur les odes. L'expression *ovo prognatus eodem* est pour *eodem partu*, supôsé ce que disent quelques mitologistes, que Léda acoucha en même tems de deux œufs, que de l'un sortirent Pollux & Hélène, & de l'autre Castor & Clitemnestre, & que Jupiter étoit pere des deux premiers, & Tindare des deux autres. Cependant il s'en trouve aussi qui font éclôre Castor & Pollux du même œuf. SAN.

25 NU-

25 NUMERÚSQUE LUCERNIS] Car un homme qui a bû, voit tout double, aussi-bien que Penthée :

Et Solem geminum & duplices se ostendere Thebas.

Theognis dit, qu'*il semble que la maison tourne*; Τὸ δὲ δῶμα περιτρέχει. DAC.

26 CASTOR GAUDET EQUIS] Les inclinations des hommes sont si differentes, que de deux freres même l'un aime une chose, & l'autre une autre. Il a été parlé ailleurs de Castor & de Pollux. DAC.

OVO PROGNATUS EODEM] Les Poëtes ont feint que Castor & Pollux étoient nez d'un œuf, parce que Jupiter s'étoit transformé en Cygne, quand il vid Leda leur mere. DAC.

29 NOSTRUM MELIORIS UTROQUE] On a expliqué ces mots diversement, *qui étoit meilleur Poëte que vous & moi*, ou *qui étoit de meilleure maison que vous & moi*, ou enfin *qui étoit plus homme de bien*, *&c.* Mais ce n'est point du tout cela. Rutgersius a fort bien prouvé que c'est une façon de parler fort ordinaire dans la conversation, quand on parle d'un homme de grande reputation, & dont l'exemple fait une sorte d'autorité, on dit communement, *un tel*, *qui valoit mieux que vous & moi*, ou *qui nous valoit bien*, *&c.* C'est ainsi que Lucrece a dit :

Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit
Qui melior multis, quam tu, fuit, improbe, rebus.

Quand Homere dit : ὅπερ σέο πολλὸν ἀμείνων. Il le dit dans un autre sens, il parle proprement, & veut qu'on le prenne à la lettre. DAC.

29. *Nostrum melioris utroque.*] J'ai un peu adouci dans le François cette façon de parler que Rutgers a fort bien justifiée. Il m'a paru que nôtre langue demandoit ce corectif. Je ne sai même si l'ironie n'a point de part à l'expression du poète. Ce qui suit m'en fait soupçoner quelque chose. SAN.

30 ILLE VELUT FIDIS ARCANA SODALIBUS] Cette figure est agréable ; Lucilius confioit ses secrets à ses Livres, à ses Satires, comme à ses fideles Amis. S'il étoit heureux, il leur disoit le sujet de sa joye ; & s'il étoit malheureux, il ne leur cachoit pas ses chagrins. C'est pourquoi, dit Horace, nous avons dans les Ecrits de ce grand Poëte toutes les particularitez de sa Vie aussi exactement décrites, que s'il en avoit fait le tableau, pour le consacrer à quelque Dieu. DAC.

30. *Ille velut fidis*, *&c.*] Ce morceau est d'une satire d'autant plus fine que l'ambiguité en déguise la malice & fait quelque tems illusion. Lucile paroit d'abord un home râre, retiré, laborieux, & toujours égal dans l'une & l'autre fortune : puis quand on vient à l'examiner de près, on trouve un tout au-

autre Lucile ; c'eſt-à-dire un home ſans goût, qui croid être poète préciſément parcequ'il a fait un grand nombre de vers, qui ne ſait ce que c'eſt que d'étudier ſon génie & d'atendre les heureux momens pour la compoſition, qui fait ſentir par-tout dans ſes ouvrages les inégalités & les interruptions de ſa vène, enfin qui écrit ſans choix tout ce qui ſe préſente, & charge ſes vers de mile circonſtances inutiles. Je ne garantirois pas que ce portrait fût exactement fidèle. Horace étoit piqué au jeu, il vouloit ſoutenir ce qu'il avoit dit au deſavantage de Lucile, & dans cette diſpoſition d'eſprit il eſt aſſés dificile d'être en garde contre l'exagération. Mais il avoit toujours raiſon pour le fond, & c'eſt beaucoup pour un poète. SAN.

31 SI MALE CESSERAT] Si ſes affaires lui avoient mal réüſſi. * C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *geſſerat*. Jamais les Latins n'ont dit *gerere* abſolument, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué. Je ſuis de ſon avis, dans ce point-là, mais je ne reçois nullement l'explication qu'il donne à ce paſſage : *ſoit qu'il réuſſit à faire ſes vers ou qu'il ne reuſſit pas, il avoit toujours recours à ſes Livres*, Seu *bene ei ceſſerat in ſcribendo ſeu male*, dit-il. On ne peut rien imaginer de plus contraire au ſens d'Horace, qui dit que Lucilius heureux ou malheureux, avoit toujours recours à ſes Livres &c. * DAC.

31. *Neque, ſi malè ceſſerat, &c.*] Il y a conteſtation ſur la leçon & ſur le ſens de cet endroit. Tous les manuſcrits portent *geſſerat*, & quelques éditions *ceſſerat* : cependant ce petit nombre d'éditions doit évidemment l'emporter ſur tous les manuſcrits. *Gerere* ne ſe dit point dans un ſens abſolu, & l'exemple ſeul qu'on a oſé produire prouve expreſſément le contraire de ce qu'on a prétendu. Au lieu que *cedere*, pris abſolument eſt d'un uſage établi & non conteſté. Il n'eſt donc point indiférent, comme le prétend M. Dacier, de lire *ceſſerat* ou *geſſerat*. Mais dans quel ſens Horace dit-il, *neque ſi bene neque ſi malè ceſſerat ?* Veut-il marquer le bon ou le mauvais état des afaires de Lucile ? C'eſt ainſi que nos commentateurs ont entendu ces paroles. Rien cependant n'eſt plus éloigné de la penſée de nôtre poète. Il n'y a nulle aparence que Lucile ait rempli ſes ſatires de ce qui le regardoit perſonellement, & qu'il en ait emploïé la plus grande partie à nous inſtruire des évenemens de ſa vie & de l'état de ſes afaires domeſtiques. Une afectation auſſi marquée ne pouroit manquer de ſauter aux yeux dans les fragmens que l'on a recueillis en aſſés grand nombre. Or on n'y aperçoit rien de ſemblable, & il n'y parle ordinairement de rien moins que de lui-même. Il a donc falu chercher un autre ſens dans les paroles d'Horace, & je n'en voi point qui leur convienne mieux que celui que j'ai exprimé dans la traduction, & que M. Bentlei m'a fourni : *nuſquam aliò*,

ſtò, dit-il, *quàm ad libros decurrens, ſeu bene ei ceſſerat in ſcribendo, ſeu malè.* SAN.

32. *Quo fit, ut omnis, &c.*] Lucile écrivoit, comme on dit, pour écrire, & ne retouchoit point ſes ouvrages. Qu'il fût en humeur, ou qu'il n'y fût pas, la compoſition aloit toujours ſon train. D'où vient qu'en liſant ſes vers on ſentoit de grandes inegalités, on diſtinguoit ſes bons & ſes mauvais jours, ſes bons & ſes mauvais momens; & c'eſt ce qu'Horace entend, quand il dit que Lucile nous a laiſſé le portrait de toute ſa vie dans ſes écrits. On ſait que les tableaux votifs étoient en uſage chés les Romains, non ſeulement pour les accidens triſtes & fâcheux, mais encore pour les évènemens agréables & heureux. SAN.

33 VOTIVA PATEAT VELUTI DESCRIPTA TABELLA] Il a été aſſez parlé de ces Tableaux *ex voto* dans les Remarques ſur l'Ode V. du Liv. I.

——— ——— ——— me tabula ſacer
Votiva paries indicat, &c.

Il paroît par ce paſſage, que l'on ne conſacroit pas ſeulement des tableaux des accidens triſtes & fâcheux, mais auſſi des avantures agréables & heureuſes. Il y a même autant de raiſon à l'un qu'à l'autre. Car on ne doit pas témoigner à Dieu moins de reconnoiſſance du bien qu'il nous envoye, que du mal dont il nous garantit. DAC.

PATEAT] Eſt expoſée aux yeux de tout le monde, comme les tableaux que l'on expoſe en public. DAC.

34 VITA SENIS] Euſebe dans ſa Chronique marque que le Poëte Lucilius mourut à Naples la onziéme année de l'Olympiade 169. l'an de Rome 650. 101. an avant la Naiſſance de J. C. & qu'alors il étoit âgé de quarante-ſix ans. On demande donc, pourquoi Horace l'appelle *ſenem:* Car un homme de quarante-ſix ans n'eſt pas vieux. Comme *puer* eſt quelquefois un terme de tendreſſe, *ſenex* eſt auſſi quelquefois un terme de reſpect, ſans aucun égard à l'âge. Horace appelle donc Lucilius *ſenem*, à cauſe de ſon mérite & de ſon autorité. D'ailleurs il eſt certain, qu'Horace trouvoit, que l'on n'étoit plus jeune, dès que l'on paſſoit quarante ans. On peut voir l'Ode IV. du Liv. II. Caſaubon a cru qu'Horace lui donne ce nom, à cauſe de la gravité de ſon ſujet. Mais il n'eſt pas neceſſaire d'avoir recours à toutes ces explications. Je ne ſai pas ſurquoi s'eſt fondé Euſebe quand il a écrit que Lucilius étoit mort à quarante-ſix ans, & l'an de Rome 650. car cela eſt démenti par ſes Ouvrages, où il eſt parlé de la Loi de Licinius, *Legem vitemus Licini.* Or cette Loi ne fut faite que ſept ou huit ans après. Lucilius vécut donc pour le moins cinquante-cinq ou cin-

cinquante-six ans. Et un homme de cet âge peut plus raisonnablement être appellé vieux. DAC.

34. *Vita senis.*] Lucile est né en 605 de Rome, tout le monde en convient : il est mort au plutôt en 660, ses vers nous en font foi, puisqu'il y parle de la loi somtuaire de Licinius, qui fut faite en 658 ou 659; & il se peut faire qu'il ait vécu encore quelques années au-delà, c'est à dire qu'il n'a pas été loin de soixante ans. Horace a donc eu raison de l'apeler *senex*, vieillar; & Eusèbe s'est évidemment trompé, quand il ne lui a doné que quarante-six ans de vie. SAN.

LUCANUS AN APPULUS ANCEPS] Il dit, qu'il est douteux s'il est de la Pouille, ou de la Lucanie; parce que Venuse, sa Patrie, est sur les frontieres de ces deux Provinces, comme je l'ai déja expliqué sur l'Ode IV. du Liv. III. Mais nous allons voir ici toute l'Histoire, que j'éclaircirai en peu de mots, parce que les Interpretes s'y sont trompez. Au reste, Horace dit ceci en plaisantant, comme s'il vouloit faire l'Histoire de sa Vie, à l'imitation de Lucilius. DAC.

Sequor hunc, Lucanus an Appulus, &c.] La raillerie continue d'une maniere encore plus marquée. Lucile avoit ce défaut, qu'il s'amusoit à tout ce qui se trouvoit sur son chemin. Sa composition étoit embarassée de quantité de petits details inutiles, qui naissoient les uns des autres & le jetoient hors de son sujet. Pour rendre ce défaut plus sensible, & l'exposer dans tout son ridicule, Horace compose lui-même un morceau dans le goût de Lucile. Ce tour est très plaisant, & fait voir la finesse d'un endroit qui sans cela pouroit passer pour un hors-d'œuvre de la derniere fadeur. *Sabelli* sont ici les Samnites, & non pas les Sabins : j'en avertis encore, parce qu'on s'y *est* encore trompé. Par ces Samnites il faut entendre ceux que l'on apeloit *Hirpini*, qui touchoient la Pouille au nord & la Lucanie à l'est. Tous ces peuples décendoient originairement des Ausònes, qui depuis prirent le nom d'Osques, & ensuite celui de Sabins. Ceux-ci formerent diférentes peuplades, qui furent les Aurunces, les Sidicins, les Samnites, les Picentes, les Vastins, les Marrucins, les Pélignes, les Marses, les Eques, & les Herniques. Les Samnites produisirent les Frentaniens, les Lucaniens, les Campaniens & les Hirpins. Enfin les Lucaniens donerent naissance aux Bruttiens. Il est bien vrai que les Samnites étant décendus des Sabins, on a dit quelquefois *Sabelli* pour *Sabini*, par une variation de dialectes: mais ici il ne peut signifier que les Samnites, parceque ces derniers étant dans le voisinage de Vénôse, étoient aussi beaucoup plus à portée de s'en rendre les maîtres que les Sabins, qui en étoient fort éloignés. SAN.

35 NAM VENUSINUS ARAT FINEM] Venuse étoit une Vil-

Ville des Samnites, comme cela paroît par deux ou trois endroits de Strabon. Les Romains ayant eu guerre avec ces Peuples, les chasserent de Venuse : & de peur qu'ils ne la reprissent, & que ce passage ne leur donnât la facilité de faire de nouvelles incursions jusques dans le Latium, comme ils avoient fait autrefois, ils y envoyerent une Colonie Romaine, qui servoit de Garnison, & qui tenoit en même temps en bride la Lucanie d'un côté, & la Pouille de l'autre : Horace dit ceci, pour faire voir en passant, qu'il ne descendoit pas des Samnites, mais des Romains. DAC.

36 PULSIS SABELLIS] *Sabelli* ne sont pas les Sabins, mais les Samnites. J'en ai averti dans les Remarques sur les Odes. Cependant on n'a pas laissé de s'y tromper. DAC.

37 QUO NE PER VACUUM] *Per vacuum*, s'ils trouvoient Venuse dégarnie, vuide. DAC.

* ROMANO INCURRERET] *Romano agro* dans les terres des Romains comme M. Bentlei l'a fort bien expliqué. * DAC.

HOSTIS] Les Samnites. On s'y est trompé. Les Samnites étoient les ennemis que les Romains avoient le plus à dos. Quand on avoit fait un Traité avec eux, ils le rompoient à la premiere occasion. Enfin ils furent entierement détruits ou chassez par Sylla, qui en fit égorger en un jour quatre ou cinq mille dans le Champ de Mars. Et pour excuser sa cruauté, il dit, qu'il savoit par experience, que jamais les Romains ne seroient en repos, pendant qu'il y auroit des Samnites. DAC.

37. *Quo ne per vacuum, &c.*] La construction est : *missus ad hoc, ut ne hostis Romano agro incurreret per vacuam regionem, sive Appuli sive Lucani bellum aliquod incuterent.* On void par là que par *hostis* il ne faut point entendre les Samnites. M. Dacier s'y est mépris lui-même, en voulant reprendre les autres interprétes. SAN.

38 SIVE QUOD APPULA GENS] Voici encore une autre raison qui obligea les Romains à mettre une Garnison dans Venuse : C'étoit pour tenir dans le devoir la Pouille & la Lucanie, qui s'étoient souvent revoltées contre les Romains, & qui étoient formidables, sur tout quand elles se joignoient ensemble. Les Lucaniens descendoient des Samnites. DAC.

39 SED HIC STYLUS] Sur ce que Trebatius pouvoit dire à Horace, qu'il n'est pas permis d'imiter ceux qui font mal ; que Lucilius n'étoit pas un exemple à suivre ; & qu'ils vivoient sous le Regne d'un Prince ennemi de ces libertez, Horace prévient cette réponse, en disant, qu'il n'imitera point la ferocité de Lucilius ; qu'il ne sera jamais le premier à attaquer les autres, & qu'il se servira de la Satire, comme d'une épée dans le fourreau ; qu'il ne tirera que contre ceux qui lui voudront faire insulte. Il paroît par ce passage, qu'Horace n'écrivoit contre au-

cun homme vivant qu'après en avoir été offensé, & pouvoit toujours dire ce vers de Terence:

Responsum, non dictum esse, quia læsit prior. DAC.

39. *Sed hic stilus, &c.*] C'est-à-dire: quand je suivrois Lucile dans le défaut dont je viens de parler, & qui ne fait tort qu'à lui-même; je me garderois bien de l'imiter dans un autre, qui interesse la réputation de quantité de gens, qu'il a entrepris de gaieté de cœur & sans ménagement. S'il est vrai qu'Horace n'ataqua jamais persone le premier, cette retenue est d'un grand exemple pour les poètes satiriques. Mais Lucile avoit dit la même chose avant lui, & il y a aparence qu'ils n'étoient pas plus sinceres l'un que l'autre. Aussi doit-on regarder le serment qu'Horace va prononcer, comme une espèce de formule poétique de pure bienséance, qui ne pouvoit pas plus le disculper auprès du public que consoler ceux qu'il maltraitoit dans ses satires. Deux vers après celui-ci je lis *destringere*, qui est la leçon des meilleurs manuscrits & des plus habiles critiques. SAN.

40 QUEMQUAM ANIMANTEM] Aucun homme vivant. C'est un mot de Satire. DAC.

O PATER ET REX JUPITER, UT PEREAT POSITUM RUBIGINE TELUM] Ce passage est plaisant. Horace pour faire voir qu'il n'est pas querelleur, & qu'il a aimé la paix, fait cette priere à Jupiter. Ce qui rend cela plus agréable, c'est qu'il employe admirablement ce vers de Callimaque:

Ζεῦ Πάτερ ὡς Χαλύβων πᾶν ἀπόλοιτο γένος:

Que Catulle avoit traduit:

Jupiter ut Chalybum omne genus pereat. DAC.

45 QUI ME COMMORIT] Horace imite ici un endroit des Satires d'Ennius, qui disoit aussi, qu'il n'attaquoit jamais le premier; mais que si quelque chien venoit le mordre, il savoit se défendre;

Meum non est, at si me canis momorderit.

Ennius dit-là *canis*, comme Horace dans l'Ode VI. du Liv. V.

Quid immerentes hospites vexas canis? DAC.

MELIUS NON TANGERE CLAMO] Car comme il a dit dans l'Ode VI. du Liv. V.

——— *in malos asperrimus*
Parata tollo cornua.

„ Je suis toujours prêt à me lancer sur les méchans." Cette Ode est une preuve de ce qu'il dit ici, qu'il ne mordoit que ceux qui l'attaquoient. DAC.

46 IN-

46 INSIGNIS] Ce mot ſignifie ſimplement remarquable, & il eſt pris en bonne & en mauvaiſe part. DAC.

47 SERVIUS IRATUS LEGES MINITATUR] Servius, ou Cervius, étoit un célèbre Delateur, ou calomniateur, qui ſur la moindre choſe menaçoit les gens de les mettre en Juſtice. *Il menaçoit des Loix & de l'Urne.* Parce qu'on abſolvoit, ou que l'on condamnoit les Accuſez par le nombre des ſuffrages que les Juges jettoient dans l'Urne Judiciaire. Virgile fait obſerver cette coutume Romaine dans les Enfers:

Quæſitor Minos Urnam movet.

Quæſitor eſt celui qui préſide aux jugemens, qui fait les interrogatoires, qui fait donner la queſtion. *Illa tormenta gubernat dolor, regit quæſitor.* Ciceron. DAC.

47. *Cervius iratus.*] J'ai ici pour *Cervius* les mêmes garants & en plus grand nombre que pour *deſtringere. In omnibus exemplaribus*, dit Vander Béken, *Cervius legitur.* Ce Cervius étoit aparemment un célèbre délateur de ce tems-là, diférent de celui dont il eſt parlé dans la ſatire *Hoc erat in votis.* L'urne judiciaire eſt celle où les juges jetoient leurs ſufrages. On ne ſait quel étoit cet Albucius pere de Canidie, mais ſa fille eſt déja conue par ce que nous en avons vu dans les odes. Turius étoit, à ce qu'on croid, un ſénateur intéreſſé & vindicatif. Ce grand mal, dont ſes ennemis étoient menacés, c'étoit de perdre ou leurs biens ou leur vie. Scéva ne nous eſt conu que par ce qu'Horace nous en aprend. SAN.

48 CANIDIA ALBUTI] Horace ne ſe contente pas de nommer Canidie, il la deſigne encore par le nom de ſon pere. Canidie n'eſt donc pas un nom emprunté. Dans la Satire ſuivante il eſt parlé du veillard *Albutius.* Je ne croi pas que ce ſoit le même. Varron parle auſſi d'un L. Albutius, & Ciceron de T. Albutius, qui eſt le même dont parle Lucilius dans ſes Satires. DAC.

49 GRANDE MALUM TURIUS, SI QUIS SE JUDICE CERTET] Ce Turius étoit un Senateur qui ſe laiſſoit corrompre par argent, & qui ne pardonnoit jamais, quand on l'avoit une fois offenſé. * M. Bentlei a lu *ſi quid ſe Judice certes.* Mais la leçon reçuë eſt plus ſimple & plus naturelle. * DAC.

49. *Si quid, ſe judice, certes.*] C'eſt la vraie leçon, qui s'eſt conſervée dans quelques manuſcrits & dans les ancienes éditions. Les copiſtes & les nouveaux éditeurs l'ont changée, faute de l'entendre. Horace veut dire, *ſi quam rem certes, ſi quam litem habeas*; comme il a dit ailleurs, *magna minorve foro ſi res certabitur olim.* SAN.

50 UT QUO QUISQUE VALET] Voilà la conſtruction de

ce passage : *Sic collige mecum, ut quisque terreat suspectos et quo valet, & ut Natura potens hoc imperet. Natura potens,* „ la Nature puissante." C'est-à-dire, que rien ne peut vaincre ni changer. Comme Menandre a dit, que la Nature est plus forte que tous les Enseignemens. Et Pindare; Τὸ δὲ φυᾷ κράτιστον ἅπαν. *Ce qui vient de la Nature est plus fort que tout.* DAC.

52 DENTE LUPUS CORNU TAURUS PETIT] Il semble qu'Horace ait eu ici en vûë la seconde Ode d'Anacreon :

Φύσις κέρατα ταύροις.

La Nature a donné des cornes aux taureaux. DAC.

UNDE NISI INTUS MONSTRATUM ?] *Intus monstratum.* „ Montré au dedans. C'est-à-dire, montré par la Nature, qui agit en dedans : au lieu que l'Art vient du dehors. Cet *intus* est remarquable. DAC.

53 SCÆVÆ] Ce Scæva étoit un scelerat qui avoit empoisonné sa mere. Mais il ne faut pas croire, que ce soit le même à qui il écrit l'Epître XVII. du Liv. I. DAC.

54 NIL FACIET SCELERIS PIA DEXTERA] C'est Trebatius qui interrompt Horace, & qui effrayé de ce qu'il va dire de Scæva, le prévient & se hâte de répondre ; Ah ! il ne tuëra pas sa mere. Il n'armera pas sa main d'un poignard, pour tuër sa mere. DAC.

MIRUM ! UT NEQUE CALCE LUPUS] C'est Horace qui répond, grande merveille, il ne tuëra pas sa mere avec un poignard, non, mais il l'empoisonnera. Il veut dire, que dans les crimes les plus atroces chaque scelerat suit son temperament. * M. Bentlei s'embarrasse ici fort mal à propos. * DAC.

57 SEU ME TRANQUILLA SENECTUS EXPECTAT] Ce passage prouve encore, qu'Horace n'étoit pas vieux, quand il fit cette Satire. DAC.

57. *Seu me tranquilla senectus expectat.*] Le poète avoit quarante-quatre ans. SAN.

58 SEU MORS ATRIS CIRCUMVOLAT ALIS] Il donne des aîles à la Mort, comme dans l'Ode XVII. du Liv. II.

——————— *volucrisque fati*
Tardavit alas. DAC.

60 QUISQUIS ERIT VITÆ, SCRIBAM, COLOR] *Quisquis erit vitæ color*, de quelque couleur que soit ma vie, ou noire, ou blanche : c'est-à-dire, heureuse, ou malheureuse. Il a égard à ce qu'il a dit de Lucilius :

——— *neque si male cesserat, usquam*
Decurrens alio, neque si bene. DAC.

60. Quis-

60. *Quisquis erit vitæ, scribam, color.*] Je pardone d'autant moins cette transposition à Horace, qu'il lui étoit aisé de l'éviter en mettant, *scribam, quisquis erit vitæ color.* SAN.

O PUER, UT SIS VITALIS METUO] Trebatius dit à Horace, qu'il apprehende qu'il ne vive pas long-temps. Car la Satire est un métier qui ne promet pas une longue vie à ceux qui l'exercent. Trebatius appelle Horace *puer*, mon fils, comme Horace l'avoit appellé *Pater*, son pere. DAC.

61 MAJORUM NE QUIS AMICUS FRIGORE TE FERIAT] Les Interpretes ont entendu ce passage simplement: Je crains, dit Trebatius, que vous ne viviez pas long-temps, & que quelque ami des grands Seigneurs que vous avez déchirez dans vos Satires, ne vous tuë. Mais *frigore ferire* est une façon de parler trop extraordinaire, pour dire *tuer*, *donner la mort.* Je ne croi pas qu'on en trouve ailleurs un seul exemple. Casaubon a expliqué ce passage autrement sur ce vers de la I. Satire de Perse:

> ——— *videsis ne majorum tibi forte*
> *Limina frigescant.*

Car il assure, qu'Horace & Perse disent la même chose. Horace dit donc. „ Et que vos amis les plus puissans ne vous „ fassent froid." *Nequis amicus majorum:* pour, *ne quis ex majoribus tuis amicis.* Seneque a employé de même le mot *frigus*, *froid*, pour la disgrace, la haine. Dans l'Epître CXXII. *Recitabat Montanus Julius carmen, tolerabilis Poëta, & amicitia Tiberii notus & frigore.* Trebatius dit donc deux choses à Horace. La premiere, qu'il est en danger d'être assommé par quelqu'un; & la seconde, que quand même il éviteroit ce malheur, ses Satires le feront haïr des grands Seigneurs qui l'honorent de leur amitié; & qu'il ne pourra jamais se conserver leur bienveillance. Cela est plus naturel. Je croi même, que *ne quis majorum*, est proprement *un certain Grand.* Et qu'il designe Mecenas, à qui il fait sa cour par-la. DAC.

61. *Majorum ne quis amicus frigore te feriat.*] Rutgers a justifié par un grand nombre de passages le sens que j'atache à ces paroles, qui est aussi celui de Casaubon; M. Coste, si judicieux d'ailleurs dans la plupart de ses remarques, a doné ici dans le faux. Si, pour détourner quelcun chargé d'une grosse somme d'argent de s'engager seul dans un bois, je lui disois; M. il y a des voleurs dans ce bois-là, il n'y fait pas sûr pour vous; vôtre vie est en danger, & le moins qui vous puisse arriver c'est d'être volé. Je demande à M. Coste quel ridicule il trouveroit dans ce raisonement? Peut on rien dire de plus sensé & de plus à propos? Or c'est justement le raisonement qu'Horace fait faire à Trébatius. Je sai que les Latins se sont ser-

ſervis quelquefois du mot *frigus*, pour ſignifier la mort ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Il faudroit prouver par de bons auteurs qu'ils ont dit *frigore aliquem ferire*, pour dire, tuer quelcun, lui doner la mort ; ce que M. Coſte ne prouvera jamais. Ce puiſſant ami, dont nôtre poète doit craindre la diſgrâce, eſt ſans doute Mécène. *Ne quis majorum* eſt pour *ne quis ex optimatibus*. SAN.

62 QUID QUUM EST LUCILIUS AUSUS] Horace répond tout à la fois aux deux objections de Trebatius : & par l'exemple de Lucilius, il lui fait voir, qu'il ne doit rien craindre ; & qu'il ne perdra ni la vie, ni ſes amis. DAC.

63 PRIMUS IN HUNC OPERIS] Ennius & Pacuve avoient fait des Satires avant Lucilius ; mais cela n'empêche pas que Lucilius n'ait été regardé comme le premier Auteur de ce Poëme ; parce qu'il lui avoit donné un tour nouveau, comme je l'ai expliqué ailleurs aſſez au long. DAC.

63. *Primus.*] Voiés ce que j'ai dit ſur le ſiſième vers de la ſatire *Eupolis atque Cratinus*. SAN.

64 DETRAHERE ET PELLEM] *Pellem*, le maſque. C'eſt une figure tirée des maſques que les Comediens portoient ſur le Theatre. DAC.

64. *Detrahere pellem.*] Dans l'épitre *Ne perconteris* Horace dit de même ; *introrſus turpem, ſpecioſum pelle decorâ*. Les maſques des anciens étoient de peau. SAN.

65 CEDERET] pour *incederet*. DAC.

65. *Cederet.*] Le poète dit *nitidus cederet*, pour *incederet nitidus* ; comme Plaute avoit dit * *candidatus cedit*, pour *incedit candidatus* ; *ovans cedo*, pour *ovans incedo* ; & l'on trouve deux fois *dicare* dans Catulle pour *indicare*. SAN.

NUM LÆLIUS] C'étoit Caius Lælius, le même que Ciceron fait parler dans ſon Dialogue de l'Amitié. DAC.

Lælius, & qui, &c.] Caius Lélius, ſurnomé le Sage, que Cicéron fait parler dans le dialogue de l'amitié, & Publius Scipio Emilianus, qui mérita le ſurnom d'Africain, pour avoir renverſé Cartage, furent tous deux dans leur tems l'honeur de la litérature. Leur érudition, qui étoit peu commune, & ſurtout la délicateſſe de leur eſprit contribuerent beaucoup à bannir des ſciences la rouille des ſiècles précédens, & à mettre les Romains dans le goût d'une compoſition ſaine, pure & gracieuſe. Métellus, que Lucile maltraita dans ſes ſatires, fut ſans doute Quintus Cécilius Métellus Numidicus, neveu de Métellus Macédonicus, & non pas ſon petit-fils, comme l'a cru M. Dacier. Publius Rutilius Lupus fut conſul en 664. SAN.

66 DUXIT AB OPPRESSA MERITUM CARTHAGINE NOMEN]

* Caſina 2. 8. Bacchid. 4. 9. 149.

MEN] C'est le jeune Scipion, qui brûla Carthage, l'an de Rome DCVII. deux ou trois ans après la naissance de Lucilius, qui le suivit ensuite au Siege de Numance, à l'âge de XIV. ou XV. ans. DAC.

67 AUT LÆSO DOLUERE METELLO] Du temps de Lucilius il y avoit six ou sept Metellus de la même famille. Et comme dans les fragmens qui nous restent de Lucilius il n'y a rien qui nous apprenne ouvertement de quel Metellus il avoit parlé, il est difficile & dangereux de faire sur cela des conjectures. Je sai que Q. Cæcilius Metellus Macedonicus avoit eu des differends avec Scipion, & qu'il défendit un jour contre lui L. Cotta. Mais je ne sai si c'étoit celui-là qu'il avoit déchiré dans ses vers. J'aimerois mieux croire que c'étoit plûtôt son petit-fils Q. Cæcilius Metellus, qui triompha de Jugurtha. La Victoire que Scipion remporta sur les Carthaginois, & celle que ce Metellus gagna sur les Numides, avoient sans doute fait naître quelque jalousie entre ces deux Romains. Et voilà la cause de la haine que Lucilius avoit pour Metellus Numidicus. Et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je trouve dans ses fragmens un vers qui doit être appliqué à ce Metellus:

Carpathium mare transvectus cœnabis Ῥοδόσιο.

Car c'est ainsi qu'il faut lire: *Quand vous aurez passé la mer Carpathiene, vous irez souper à Rhodes.* Dans ce vers Lucilius reproche à Metellus son exil. On sait qu'il fut envoyé à Rhodes, d'où il ne fut rappellé qu'un an après. DAC.

68 FAMOSISQUE LUPO COOPERTO VERSIBUS] C'est Publius Rutilius Lupus, qui fut Consul l'an de Rome 663. quatre ou cinq ans après la mort de Lucilius. Ce Poëte l'avoit extrémement maltraité dans ses Satires: jusques à l'accuser d'impieté comme il paroît par ce fragment.

——— *Tubulus si Lucius unquam,*
Si Lupus, aut Carbo, aut Neptuni filiu' Divos
Esse putasset, tam impius aut perjuru' fuisset.

„ Si Lucilius Tubulus, si Lupus, si Carbo, & ce fils de Neptune, croyoient qu'il y a des Dieux, seroient-ils si impies „ & si parjures?" On attribua même la mort de Lupus à son impieté, en méprisant les Sacrifices qui lui étoient contraires. Car n'ayant pas trouvé la tête du foye dans les entrailles de la Victime, il ne laissa pas de combattre contre les Marses. Il fut tué dans ce combat, & son armée défaite. Torrentius a donc eu tort, de croire que ce Lupus étoit L. Cornelius Lentulus Lupus, qui fut Consul neuf ans avant la naissance de Lucilius. DAC.

69 PRIMORES POPULI] Car il attaqua des Preteurs, des Consuls, &c. DAC.

69. *Primores populi arripuit.*] Par les seuls fragmens de Lucile il est aisé de voir qu'il n'épargnoit pas les Grans. Outre Métellus & Lupus, il y attaque nomément Mutius Scévola, Titus Albucius, Torquatus, Marcus Carbo, Lucius Tubulus, Publius Gallonius, Caius Cassius, Lucius Cotta, Clodius Asellus, Quintus Opimius, Nomentanus, Caius Cécilius Judex, Trébellius, Publius Pavus Tuditanus, *&c.* SAN.

POPULÚMQUE TRIBUTIM] Il parcourut les trente-cinq Tribus qui partageoient le peuple Romain. Perse a dit d'une autre maniere, mais dans le même sens:

Secuit Lucilius Urbem. DAC.

70 UNI ÆQUUS VIRTUTI] *Æquus*, doux, favorable. DAC.

71 QUIN] Scipion & Lelius ne s'offenserent point de la liberté de Lucilius, au contraire, ils vécurent avec lui dans une très-grande familiarité. DAC.

ET SCENA] On paroît en public comme sur un Theatre, où l'on n'est point ce que l'on est en particulier. Voilà pourquoi Horace appelle le public *scene.* DAC.

71. *Quin ubi se à vulgo, &c.*] L'amitié de Lélius & de Scipion faisoit beaucoup d'honeur à Lucile. Mais je suis charmé de voir ces deux grans homes, qui soutenoient un des premiers rôles dans la république, quiter dans le particulier cet air important & réservé, se délasser de l'aplication des afaires par des divertissemens simples & naturels, badiner même, & folâtrer avec leurs amis, comme pouroient faire des enfans. Bien de grans Seigneurs & de graves Magistrats ont raison de ne pas imiter cette conduite, C'est un talent qui n'est pas doné à tout le monde, de savoir se familiariser sans s'avilir. SAN.

72 VIRTUS SCIPIADÆ] La Vertu de Scipion, pour dire dire le Vertueux Scipion. *Mitis sapientia Læli*, la douce Sagesse de Lælius, pour le Sage Lælius. Car Lælius fut surnommé le Sage: *Caius Lælius Sapiens.* DAC.

73 DISCINCTI] Quand les Romains sortoient, ils retroussoient leur robe avec une ceinture; & quand ils étoient dans la maison, ils ôtoient cette ceinture, & se mettoient à leur aise, & comme nous dirions, en robe de chambre. DAC.

LUDERE] Ils jouoient & badinoient avec lui, pour se délasser des occupations du jour. Le vieux Interprete dit, par exemple, qu'ils folâtroient un jour autour de la table; que Lelius fuyoit, & que Lucilius le poursuivoit avec une serviete torse à la main, pour le fraper. Je ne sai d'où il a pris cela. Mais voici un passage de Ciceron qui s'accorde parfaitement avec celui

lui d'Horace. Dans le second Livre de l'Orateur Crassus dit: *Sæpe ex socero meo audivi cum is diceret socerum suum Lælium semper fere cum Scipione solitum rusticari, eosque incredibiliter repuerascere esse solitos, cùm rus ex urbe, tanquam è vinculis, evolavissent. Non audeo dicere de talibus Viris; sed tamen ita solet narrare Scævola conchas eos & umbilicos ad Cajetam & ad Laurentum legere consuesse, & ad omnem animi remissionem ludúmque descendere.* „ J'ai souvent ouï dire à mon beau-pere „ Scævola, que son beau-pere Lelius alloit presque toujours à „ la campagne avec Scipion. Que si tôt qu'ils pouvoient rom- „ pre leurs chaînes, & mettre le pied hors de Rome, ils de- „ venoient comme des enfans. Je n'oserois le dire de ces „ grands Hommes, mais enfin Scævola m'a conté mille fois, „ que quand ils étoient ensemble à Caïete & à Laurentum, ils „ s'amusoient à amasser des coquillages & de petits cailloux, „ & qu'il n'y a point de badinerie ni de jeux qu'ils ne fissent, „ pour se divertir. DAC.

74 DONEC DECOQUERETUR OLUS] On n'a pas connu toute la beauté de ce passage. Horace en parlant du souper de Scipion & de Lælius, ne fait mention que des herbes, parce qu'alors les herbes étoient le principal mets, à cause des Loix Somptuaires qui avoient été faites en ce temps-là. Comme, par exemple, la Loi *Fannia*, qui défendoit de dépenser en viande plus de cent *asses*, c'est-à-dire plus de cent sols de notre monnoye, les jours des Jeux publics, comme les jours des Circenses, des Saturnales, des Jeux Plébéens; plus de trente *asses* les autres moindres Fêtes, c'est-à-dire plus de trente sols; & les jours ouvriers, plus de dix *asses*, c'est-à-dire dix sols. La Loi *Licinia*, qui vint ensuite, donna un peu plus de liberté: car elle regla la dépense des Fêtes à cent *asses*, à cent sols; & celle de tous les autres jours à trente *asses*, à trente sols. Et pour les jours de Nôces, elle permit de dépenser deux cens *asses*, dix livres. Mais toutes ces Loix ne regloient rien ni pour les herbes, ni pour le fruit: *Si quidquam esset natum è terra, vite, arbore promiscue atque indefinite largitæ sunt.* Le Poëte Lævius dit plaisamment sur cette Loi Licinia, dans ces *Jeux amoureux*, qu'on avoit donné un chevreau à quelqu'un, & que comme on alloit le tuer pour le mettre en broche, on se souvint de la Loi Licinia, qui sauva la vie au chevreau, & l'on soupa d'herbes & de fruit:

Lex Licinia introducitur:
Lux liquida hœdo redditur.

Lucilius parle de l'une & de l'autre de ces Loix; car il introduit quelques débauchez qui se plaignent de la severité de Fannius;

Fanni centussisque misellos.

„ Les cent miserables sols de Fannius:" & qui disent, qu'il faut se moquer de la Loi de Licinius:

Legem vitemus Licini.

Ce qui arriva de ces Loix, c'est que comme elles donnoient toute sorte de liberté pour les herbes, on s'étudia à les accommoder de maniere qu'elles pussent consoler de la viande qu'on n'avoit point; & l'on se raffina si fort le goût, qu'il n'y avoit rien de plus délicat ni de plus apétissant, que les ragoûts que l'on faisoit de ces herbes. Cela paroît par ce passage de Ciceron, qui se trouva mal d'en avoir trop mangé au festin Augural de Lucullus: *Lex Sumptuaria*, dit-il dans la Lettre XXVI. du Liv. VII. *quæ videtur λιτότητα attulisse, ea mihi frandi fuit: nam dum volunt isti lauti terra nata, quæ lege accepta sunt, in honorem adducere, fungos, heluelas, herbas omnes ita condiunt, ut nihil possit esse suavius.* „ La Loi Somptuaire, „ qui semble avoir apporté la simplicité, m'a été pernicieuse. „ Car comme ces gens magnifiques veulent faire honneur aux „ herbes & à tout ce qui vient de la terre, & que la Loi per- „ met; ils accommodent de maniere les champignons & tou- „ tes sortes d'herbes, qu'on ne peut rien manger de plus déli- „ cieux." Voilà donc pourquoi Horace parle ici des herbes du souper de Scipion & de Lælius. DAC.

74. *Donec decoqueretur olus.*] Les repas de ce temps-là se faisoient principalement en légumes, à cause de la petite quantité de viande qui étoit permise par la loi de Fannius, mais la friandise n'y perdit rien: les cuisiniers s'étudierent à assaisoner si bien les légumes, qu'on faisoit une chére plus délicate avec ce seul mets qu'on ne l'auroit faite en viande & en poisson. SAN.

74. 75 QUAMVIS INFRA LUCILI CENSUM] Lucilius étoit homme de qualité, & Chevalier. Il sortoit d'une famille Patricienne. Pompée le Grand étoit son petit-neveu du côté de sa mere, qui étoit fille d'un frere de Lucilius. Voilà pourquoi Horace dit ici, qu'il étoit *infra Lucili censum;* pour dire, qu'il n'étoit pas de la qualité de Lucilius, & qu'il n'avoit pas tant de bien. Car les Chevaliers devoient avoir au moins quatre cens grands sesterces, c'est-à-dire quatre cens mille sesterces qui font cinquante mille livres. Et les Senateurs en devoient avoir le double. Cela étoit écrit exactement dans le Registre des Censeurs. DAC.

76 CUM MAGNIS VIXISSE] Il dit cela pout se comparer à Lucilius, & pour ne lui pas ceder tous les avantages. DAC.

76. *Cum magnis vixisse.*] Horace pouvoit ajouter quelque chose de plus; car il paroit par quelques fragmens de lettres qu'il

qu'il n'avoit guére moins de part à la familiarité domeſtique de Mécène & même d'Auguſte que Lucile en avoit eu à celle de Scipion & de Lélius. Si nôtre poète ne ſe vante point de cet honeur, c'eſt un éfet de ſa modeſtie & de ſa diſcretion. Nous avons vu ſur la ſatire *Hoc erat in votis* qu'il étoit plus atentif à cacher la faveur qu'il avoit auprès des Grans qu'à en faire parade, comme font certains courtiſans vains & indiſcrets. Peut-être auſſi que cette atention étoit une maniere très-fine de faire ſentir ſon grand crédit, en voulant le couvrir ſous le voile d'une modeſtie artificieuſe. SAN.

77 ET FRAGILI QUÆRENS ILLIDERE DENTEM] Horace prend plaiſir à faire alluſion aux Apologues, qui étoient communs de ſon temps. Et c'eſt à quoi on n'a pas pris garde. La Fable de la Lime & du Serpent, eſt ici expliquée en deux mots. DAC.

77. *Fragili quærens illidere dentem.*] Ce que la fâble ſi conue de la lime & de la vipere dit dans le ſens naturel, Horace le dit ici dans le ſens figuré. Cette fâble ſe trouve dans le quatrième livre de Phèdre. SAN.

78 NISI QUID TU, DOCTE TREBATI, DISSENTIS, EQUIDEM] Tous les Interpretes que j'ai vûs ſe ſont trompez à ce paſſage. Car ils ont cru qu'Horace dit: *Niſi quid tu, docte Trebati, diſſentis.* Et que Trebatius répond: *Equidem nihil hinc diffindere poſſum.* Mais pour peu qu'on liſe tout ce paſſage avec attention, on verra que cela fait un très-mauvais ſens. Il faut ôter le point qui eſt après *diſſentis:*

——— *Niſi quid tu, docte Trebati,*
Diſſentis, equidem nihil hinc diffindere poſſum.

Et c'eſt Horace qui dit: *En verité, ſavant Trebatius, je ne ſaurois rien changer à ce que je viens de dire, à moins que vous ne ſoyez abſolument d'un autre avis.* Ces derniers mots: *à moins que vous ne ſoyez, &c.* ſont des termes de civilité dont on ſe ſervoit pour adoucir le refus que l'on faiſoit de ſuivre les avis d'un homme qu'on étoit allé conſulter. DAC.

78. *Niſi quid tu, docte Trebati, diſſentis.*] Ces paroles ont raport à tout ce qui a précédé. Le poète a produit juſqu'ici les motifs qui l'engageoient à continuer d'écrire des ſatires, il a répondu aux raiſons que l'on aportoit pour le détourner de ce deſſein, & il finit par des termes de civilité, qui commencent à afoiblir la réſiſtance de Trébatius. SAN.

* 79 EQUIDEM NIHIL HINC DIFFINDERE POSSUM] M. Bentlei a ſuivi ceux qui donnent ces paroles à Trebatius. Et il les explique de cette maniere: „ Je ne puis rien blâmer „ dans tout ce que vous venez de dire." *Nihil ex his quæ dixiſti infirmare, refellere, refutare poſſum.* „ Vous pouvez

„ continuer de faire des satires sans rien craindre. Prenez gar- „ de seulement de vous tenir dans les bornes que la Loi pres- „ crit." Il est si entêté de cette explication qu'il ajoute *quis tam morosus & difficilis ut hæc carpere audeat ?* „ Qui est „ l'homme si difficile & de si mauvaise humeur qui ose blâ- „ mer ce que je viens d'écrire?" Je suis fâché d'être cet homme de mauvaise humeur, & je ne serai pas le seul. Il faudroit être ennemi d'Horace pour recevoir cette explication, qui est entierement contraire au sens de ce Poëte & qui ruine absolument la plaisanterie & la finesse de cette Satire. * DAC.

DIFFINDERE] Ce n'est point ici un mot de Droit. *Diffindere*, signifie proprement *partager*. Et comme on ne partage point une chose sans ôter du tout, *diffindere* a été employé pour *demere*, ôter. DAC.

79. *Equidem nihil hinc diffingere possum.*] Il paroit que M, Dacier, en voulant s'écarter de l'explication des interprètes, s'est écarté de la pensée d'Horace. Ces paroles & celles qui suivent montrent manifestement que la réponse de Trébatius commence à *equidem*, je lis ici *diffingere*, qui est la leçon de toutes les anciènes éditions & de la plus grande partie des manuscrits; *tam editiones vetustæ omnes*, dit M. Bentlei, *quàm codicum major pars.* Quelques copistes ont étrangement défiguré ce mot, ce qui nous a produit ces quatre autres leçons, *diffindere*, *diffigere*, *diffidere*, & *defringere.* M. Dacier s'en est tenu à *diffindere*, mais il n'a pas fait attention qu'en prenant ce verbe pour *demere*, ôter, retrancher, il lui done une signification qu'il n'a jamais eue dans les bons auteurs. SAN.

80 SED TAMEN UT MONITUS CAVEAS] C'est Trebatius qui reprend la parole. Après ce qu'il a dit à Horace, & après ce qu'Horace lui a répondu, il n'avoit plus rien à lui opposer. Il lui fait donc voir ce que les Loix disent sur cet Article. Horace garde fort bien la vraisemblance: car il n'y avoit pas d'apparence que la Consultation finit sans que Trebatius eût cité les Loix. DAC.

81 SANCTARUM INSCITIA LEGUM] Car l'ignorance des Loix n'excuse persone. Celui qui ne sait pas la Loi, ne laisse pas d'être jugé par la Loi. DAC.

82 SI MALA CONDIDERIT IN QUEM QUIS CARMINA] C'est la Loi des XII. Tables qui établissoit la peine de mort contre ceux qui parloient ou qui écrivoient contre la reputation de quelqu'un. Voici le Texte: *Si quis occentassit malum carmen, sive condidisit, quod infamiam faxit flagitiúmque alteri, capital esto.* „ Si quelqu'un a dit ou écrit lui-même de mé- „ chans vers contre la reputation & contre l'honneur d'un au- „ tre, qu'il soit puni de mort." Auguste renouvella ensuite cette même Loi, en ordonnant, qu'on informât contre ceux

qui l'auroient violée. Suetone, Chap. LV. *Id modo censuit cognoscendum posthac de iis qui libellos aut carmina ad infamiam cujuspiam suo vel alieno nomine edant.* DAC.

82. *Si mala condiderit, &c.*] Trébatius cite la loi des douse tables, c'est son dernier argument. Un jurisconsulte n'avoit rien de plus fort à produire. Horace ne pouvant se défendre par une réponse directe, trouve moien de se tirer d'afaire par une plaisanterie, en donant à *malum carmen* un sens tout diférent de celui qu'il a dans le texte de la loi. Il sera parlé de cette loi sur le vers 152 de l'épitre à Auguste. Ne pouvant conserver ici l'équivoque de *malum carmen*, j'ai mis dans la traduction vers méchans au lieu de méchans vers. L'un est dans la pensée de Trébatius, & l'autre dans celle d'Horace. SAN.

82. 83 JUS EST JUDICIÚMQUE] *Jus est*, c'est-à-dire *Lex lata est, capital esto.* La Loi y est formelle qu'il soit puni de mort. *Judiciumque*, il peut être appellé en Jugement, il y a Action contre lui. DAC.

ESTO, SI QUIS MALA] Horace n'avoit rien à répondre: car la Loi que Trebatius lui cite est formelle. Il a donc recours à ce ridicule dont il est parlé dans la Satire X. du Livre I.

> ———————— *ridiculum acri*
> *Fortius ac melius magnas plerùmque secat res.*

Et il jouë sur l'équivoque de *malum carmen*, qui signifie un vers malin, empoisonné; & un méchant vers, un vers mal tourné, mal fait. Dans la Loi il est au premier sens. Horace le prend au second: & par ce jeu de mots, il se tire mieux d'affaires, qu'il n'auroit fait par les raisonnemens les plus forts. DAC.

84 JUDICE CONDIDERIT LAUDATUR CÆSARE] Il y a ici une transposition un peu dure. Il faut faire ainsi la construction: *Sed si quis bona condiderit, laudatur Cæsare Judice.* Horace fait par-là finement sa cour à Auguste, qui faisoit assez bien des vers, & qui étoit encore plus grand connoisseur que grand Poëte. * M. Bentlei s'est infiniment trompé à ce passage & en lisant *laudatus* il le gâte absolument & y jette une obscurité insuportable. * DAC.

84. *Laudatus.*] Telle est la leçon de sept ou huit manuscrits, que Rutgers, M. Bentlei, & M. Cuningam ont rapelé. Ceux qui lisent *laudatur*, placent dans ce vers une transposition desagréable que rien ne nous oblige de mettre sur le compte d'Horace. Ce qu'il dit ici paroit jeté au hasard; mais je suis persuadé qu'il l'a mis à dessein, pour doner à entendre à ces censeurs qu'il se tenoit bien assuré de l'aprobation & de la protection d'Auguste. Le tour est modeste & adroit. SAN.

85 LA-

85 LATRAVERIT] Il eſt ridicule de vouloir changer ce mot, qui eſt parfaitement bon pour ce qu'Horace veut dire. *Latrare*, aboïer, comme il a dit ailleurs *canis* ſur le même ſujet. * Les raiſons que M. Bentlei donne pour faire rejetter ce mot & pour faire recevoir ſon *laceraverit*, ſont très-mauvaiſes, car ce mot au figuré, *latrare*, ſe dit également & d'un homme de bien qui attaque un méchant, & d'un méchant qui attaque un homme de bien. * DAC.

85. *Latraverit.*] Ce mot eſt toutafait propre de la ſatire. Vander Béken aſſure que c'eſt la leçon de tous les anciens exemplaires qu'il a vus, *ſic antiqua omnis ſcriptura*, & M. Bentlei ajoute que c'eſt celle de toutes les éditions, *omnes ubique editores.* C'eſt donc contre toute raiſon qu'on a voulu lire ici *laceraverit.* La conſtruction du vers eſt : *ſi quis ipſe quidem integer, latraverit hominem dignum opprobriis.* SAN.

INTEGER IPSE] Car il faut qu'un Poëte Satirique ſoit exempt de tous les défauts qu'il reprend dans les autres. DAC.

Integer ipſe.] Un poète dont la conduite eſt nette & hors d'ateinte à la cenſure, en eſt plus en droit de blâmer les défauts des autres; c'eſt le vrai moien de mettre les honêtes gens de ſon côté. Au contraire un ſatirique qui n'eſt pas plus régulier que ceux qu'il reprend, done des armes contre lui-même. C'eſt un éfronté & un hipocrite. SAN.

86 SOLVENTUR RISU TABULÆ] Les Interpretes prennent ici *tabulæ* pour les ſiéges des Juges, & ces ſiéges pour les Juges mêmes, qui ne feront, dit-il, que rire, &c. On ne ſauroit rien dire de plus froid. *Tabulæ* ſont les Papiers, les Pieces, les Informations que l'on produit en Juſtice. Il dit, que tout le monde rira ſi fort, qu'on mettra le procès en pieces, & qu'il n'en ſera plus parlé. C'eſt Horace qui parle, & non pas Trebatius. Je m'étonne qu'on s'y ſoit trompé. Au reſte on ne s'eſt pas apperçû que cette fin de Satire eſt imitée d'un endroit des Guepes d'Ariſtophane, où Philocleon dit à ſon fils, que c'eſt une méchante choſe de boire, car le vin porte à battre, à briſer les portes & à commettre mille deſordres qui font qu'on eſt condamné à l'amende. Son fils lui répond que cela n'arrive point, quand on a affaire à d'honnêtes gens ; car, ajoute-t-il, ou ils appaiſent l'offenſé, ou vous-même vous dites quelque plaiſanterie, quelque bon mot, & tout auſſi-tôt l'affaire ſe tourne en riſée, & l'offenſé, ou le Juge, ſe retire; & vous laiſſe aller.

——— κᾆτ ἐς γέλων
Τὸ πρᾶγμ' ἔτρεψας, ὥς' ἄφεὶς σ' ἀποίχεται. DAC.

TU MISSUS ABIBIS] *Tu*, eſt un mot commun, qui ſignifie *quivis*, qui que ce ſoit, moi ou un autre. Notre Langue ſe

ſert de *vous*, dans le même ſens. DAC.

86. *Tabulæ.*] Mot à mot ; on déchirera en riant les piéces du procès. *Tu* a fait croire à quelques-uns que c'eſt Trébatius qui parle dans ce dernier vers: c'eſt manquer de goût. Ces paroles ont ſans comparaiſon un ſens plus naturel & font un plus bel éfet dans la bouche d'Horace. *Tu*, dit fort bien M. Dacier, eſt un mot commun, qui ſignifie *quivis*, qui que ce ſoit, vous, moi, ou un autre. En quitant cette ſatire, on void que la déliberation finit comme beaucoup d'autres. Le juriſconſulte eſt convaincu qu'Horace ne doit plus faire de ſatires, & Horace eſt réſolu de continuer. Je n'en ſuis point ſurpris. En vain demande-t'on conſeil ſur les chôſes auſquelles on eſt naturellement porté. Le cœur a déja pris ſon parti, & la raiſon vient trop tard. SAN.

SATIRA II.

QUÆ Virtus, & quanta, boni, ſit vivere parvo:
(Nec meus hic ſermo eſt, ſed quem præcepit Ofellus,
Ruſticus, abnormis ſapiens, craſſáque Minerva)
Diſcite, non inter lances, menſáſque nitentes,
Quum ſtupet inſanis acies fulgoribus, & quum
Acclinis falſis animus meliora recuſat:
Verum hic impranſi mecum diſquirite. Cur hoc?
Dicam ſi potero. Male verum examinat omnis
Corruptus Judex. Leporem ſectatus, equove
Laſſus ab indomito, vel, ſi Romana fatigat
Militia aſſuetum græcari: ſeu pila velox,
Molliter auſterum ſtudio fallente laborem:
Seu te diſcus agit, pete cedentem aëra diſco:
Quum labor extuderit faſtidia, ſiccus, inanis
Sperne cibum vilem: niſi Hymettia mella Falerno
Ne

6 *Adclinus.*

Ne biberis diluta: foris eſt promus, & atrum
Defendens piſces hiemat mare: cum ſale panis
Latrantem ſtomachum bene leniet. Unde putas, aut
Qui partum? non in caro nidore voluptas
Summa, ſed in teipſo eſt: tu pulmentaria quære
Sudando: pinguem vitiis, albúmque nec oſtrea,
Nec ſcarus, aut poterit peregrina juvare lagoïs.
Vix tamen eripiam, poſito pavone, velis quin
Hoc potius quam gallina tergere palatum,
Corruptus vanis rerum: quia veneat auro
Rara avis, & picta pandat ſpectacula cauda:
Tanquam ad rem attineat quicquam num veſceris iſta,
Quam laudas, pluma? cocto num adeſt honor idem?
Carne tamen quamvis diſtat nihil hac magis illa.
Imparibus formis deceptum te patet: eſto.
Unde datum ſentis, lupus hic, Tiberinus, an alto
Captus hiet? ponteſne inter jactatus, an amnis
Oſtia ſub Tuſci? laudas, inſane, trilibrem
Mullum: in ſingula quem minuas pulmenta neceſſe eſt.
Ducit te ſpecies, video: quo pertinet, ergo
Proceros odiſſe lupos? quia ſcilicet illis
Majorem Natura modum dedit; his breve pondus.
Jejunus ſtomachus raro vulgaria temnit.
Porrectum magno magnum ſpectare catino
Vellem, ait harpyiis gula digna rapacibus: at vos
Preſentes Auſtri coquite horum opſonia, quamvis
Putet aper, rhombúſque recens, mala copia quando
Ægrum ſolicitat ſtomachum: quum rapula plenus
Atque acidas mavult inulas. Necdum omnis abacta

Pau-

21 *neque.* 29 *illa,* &.
40 *quamquam.*

Pauperies epulis Regum: nam vilibus ovis
Nigrisque est oleis hodie locus: haud ita pridem
Galloni præconis erat acipensere mensa
Infamis: quid? tum rhombos minus æquor alebat?
Tutus erat rhombus, tutoque ciconia nido,
Donec vos auctor docuit Prætorius. Ergo
Si quis nunc mergos suaves edixerit assos,
Parebit pravi docilis Romana juventus.
Sordidus à tenui victu distabit, Ofello
Judice. Nam frustra vitium vitaveris illud,
Si te alio pravum detorseris. Avidienus,
Cui Canis ex vero dictum cognomen adhæret,
Quinquennes oleas est, & sylvestria corna:
Ac, nisi mutatum, parcit defundere vinum: &
Cujus odorem olei nequeas perferre (licebit
Ille repotia, natales aliosve dierum
Festos albatus celebret) cornu ipse bilibri
Caulibus instillat, veteris non parcus aceti.
Quali igitur victu sapiens utetur? & horum
Utrum imitabitur? hac urget lupus, hac canis, aiunt.
Mundus erit, qui non offendet sordibus, atque
In neutram partem cultus miser. Hic neque servis,
Albuti senis exemplo, dum munia didit,
Sævus erit: neque, sic ut simplex Nævius, unctam
Convivis præbebit aquam: vitium hoc quoque magnum.
Accipe nunc, victus tenuis quæ quantaque secum
Afferat: in primis valeas bene: nam variæ res
Ut noceant homini, credas, memor illius escæ,
Quæ simplex olim tibi sederit. At simul assis

Mis-

46 *prætoris.* 47 *æquora alebant.* 54 *pravus.* 55 *ductum.* 64 *quâ* — *offendat.* 66 *Albuci.* 67 *nec sic ut.*

Miſcuerit elixa, ſimul conchylia turdis,
Dulcia ſe in bilem vertent, ſtomachóque tumultum
Lenta feret pituita. Vides ut pallidus omnis
Cœna deſurgat dubia? quin corpus onuſtum
Heſternis vitiis animum quoque prægravat unâ,
Atque affigit humi divinæ particulam auræ.
Alter, ubi dicto citius curata ſopori
Membra dedit, vegetus præſcripta ad munia ſurgit.
Hic tamen ad melius poterit tranſcurrere quondam,
Sive diem feſtum rediens advexerit annus,
Seu recreare volet tenuatum corpus, ubique
Accedent anni, & tractari mollius ætas
Imbecilla volet: tibi quidnam accedet ad iſtam
Quam puer & validus præſumis mollitiem? ſeu
Dura valetudo inciderit, ſeu tarda ſenectus?
Rancidum aprum antiqui laudabant: non quia naſus
Illis nullus erat, ſed, credo, hac mente, quod hoſpes
Tardius adveniens, vitiatum commodius quam
Integrum edax dominus conſumeret: hos utinam inter
Heroas natum tellus me prima tuliſſet!
Das aliquid famæ, quæ carmine gratior aurem
Occupat humanam? grandes rhombi patinæque
Grande ferunt unà cum damno dedecus. Adde
Iratum patruum, vicinos, te tibi iniquum,
Et fruſtra mortis cupidum, quum deerit egenti
As, laquei pretium. Jure (inquis) Traſius iſtis
Jurgatur verbis: ego vectigalia magna,
Divitiáſque habeo tribus amplas regibus. Ergo
Quod ſuperat, non eſt melius quo inſumere poſſis?

Cur

78 *adfigit humo.* 83 *ubive.* 98 *Tranſius.*

Cur eget indignus quisquam, te divite? quare
Templa ruunt antiqua Deûm? cur improbe caræ
Non aliquid Patriæ tanto emetiris acervo?
Uni nimirum tibi recte semper erunt res?
O magnus posthac inimicis risus! uterne
Ad casus dubios fidet sibi certius? hic, qui
Pluribus assuerit mentem corpúsque superbum:
An qui, contentus parvo, metuensque futuri,
In pace, ut sapiens, aptarit idonea bello?
Quo magis his credas: puer hunc ego parvus Ofellum
Integris opibus novi non latius usum,
Quàm nunc accisis. Videas metato in agello
Cum pecore & gnatis fortem mercede colonum,
Non ego, narrantem, temere edi luce profesta
Quicquam præter olus, fumosæ cum pede pernæ:
Ac mihi quum longum post tempus venerat hospes;
Sive operum vacuo gratus conviva per imbrem
Vicinus, bene erat, non piscibus urbe petitis,
Sed pullo atque hœdo. Tum pensilis uva secundas
Et nux ornabat mensas, cum duplice ficu.
Post hoc ludus erat cupa potare magistra:
Ac venerata Ceres ut culmo surgeret alto,
Explicuit vino contractæ seria frontis.
Sæviat, atque novos moveat fortuna tumultus,
Quantum hinc imminuet? quanto aut ego parcius, aut vos
O pueri, nituistis, ut huc novus incola venit?
Nam propriæ telluris herum Natura neque illum,
Nec me, nec quenquam statuit. Nos expulit ille:
Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris.
Postremo expellet certe vivacior heres.

Nunc

105 *recte tibi.* 118 *seu longo post tempore.*
123 *culpa.* 124 *ita.*
132 *Postremùm.*

Nunc ager Umbreni ſub nomine, nuper Ofelli
Dictus, erit nulli proprius: ſed cedet in uſum

SATIRA II.

M. DACIER.

VENEZ, mes Amis, venez apprendre ici avec moi, quelle grande Vertu c'eſt, que de ſavoir vivre de peu: (Mais au moins ce n'eſt pas moi qui parle: c'eſt le campagnard Ofellus, ce Philoſophe ſans ſecte, cet homme libre & naturel) Venez, & quitez ces tables ſomptueuſes, où les yeux ſont éblouïs par l'éclat d'une folle magnificence, & où l'eſprit enchanté par des apparences trompeuſes, refuſe d'écouter la ſobrieté. Examinons donc ici enſemble cette matiere à jeun. Pourquoi à jeun? Je vai tâcher de te le faire entendre: Tout Juge corrompu examine mal la verité. Cours un liévre; monte à cheval; fais tous les exercices de la guerre: ou, ſi ces exercices ſont trop violents pour toi, qui n'es accoutumé qu'à faire la débauche, joüe ſi tu veux au palet, ou à la paûme, qui par l'attachement qu'elle donne, empêche de ſentir la peine qu'on prend. Quand le travail & l'exercice auront chaſſé tes dégoûts, demi mort de faim, & de ſoif mépriſe tant qu'il te plaira les viandes les plus viles; & refuſe de boire du vin de Falerne, s'il n'eſt mêlé avec du miel d'Hymette. Que le Maître d'Hôtel ait emporté la clef de l'Office, & qu'une horrible

Nunc mihi, nunc alii. Quocirca vivite fortes,
Fortiáque adverſis opponite pectora rebus.

SATIRE II. (*Sat. III. L. I.*)

De la frugalité.

Le P. SANADON.

MEs amis, la frugalité n'eſt pas une petite vertu. Ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt Ofellus, c'eſt un bon campagnard ſans étude, à qui un bon ſens naturel tient lieu de toute philoſophie & de toute litérature. Venés aprendre de lui cette importante maxime : car ne comptés pas de l'aprendre dans ces repas ſomtueux, où la table eſt embaraſſée par le grand nombre de ſervices, où les yeux ſont épris de l'éclat d'une fole magnificence, & où l'eſprit diſpoſé à recevoir de fauſſes impreſſions ne laiſſe aucun accès à la vérité. C'eſt à jeun qu'il faut examiner cette matiere. Et pourquoi à jeun? En voici la raiſon, ou je ſuis bien trompé : c'eſt qu'un juge corompu n'eſt pas en état de bien juger d'une afaire. Laſſés-vous à coure le liève, à monter un cheval fort en bouche, à faire les exercices militaires. Ou, ſi acoutumé aux débauches de la table, vous trouvés ces mouvemens trop violens, joués à la paume ou au palet. Ces jeux atachent davantage, & la peine en eſt moins ſenſible. Quand le travail aura bien aiguiſé vôtre apetit, & que vous vous ſentirés

ble tempête rende la Mer inaccessible aux Pêcheurs, Je te répons, qu'un gros morceau de pain noir avec un peu de sel, appaisera le tumulte de ton estomac, & que tu le mangeras avec un très-grand plaisir. D'où penses-tu que cela vienne? la volupté ne dépend pas de la fumée exquise des viandes fort cheres : elle dépend de toi. Il faut que tu te prepares toi-même tes ragoûts, en aiguisant ton apétit par le travail & par la sueur. Celui qui est tout bouffi & tout pâle des excès de la bonne chere, ne trouve plus de goût ni aux huitres, ni au sarget, ni aux oiseaux qu'on porte des païs les plus éloignez. Avec tout cela, tu es si fort prévenu & trompé par tout ce qu'il y a de vain & de superflu dans les choses, que je ne pourrai obtenir de toi, que si l'on te sert un paon, tu ne manges plûtôt de ce paon que d'un chapon; parce que cet oiseau fort rare se vend au poids de l'or, & que sa queuë étale aux yeux un spectacle très-agreable : comme si cela faisoit rien au fond. Manges-tu cette plume que tu trouves si belle? & quand il est cuit, conserve-t-il la même beauté? Cependant la chaïr de chapon n'est nullement differente de la chair de paon. Il est donc visible que tu es trompé par un exterieur qui est different. Voilà déja un point vuidé. *Passons à un autre.* Quand on te sert un loup marin, à quoi connois-tu, je te prie, s'il a été pêché au milieu du Tibre, ou dans la haute mer; s'il a été pris entre deux ponts, ou sous l'embouchure du Fleuve? Insensé, tu vantes & tu admires un barbeau de trois livres : qu'il faut que tu mettes en morceaux, pour le manger. D'où vient donc que tu ne saurois souffrir un gros loup marin? C'est par-

tirés preſſé par la faim & par la ſoif; ſi le maître d'hôtel eſt dehors, ſi la mer ne done point de poiſſon à cauſe du mauvais tems, ferés-vous le dégouté ? Dirés-vous que vous ne ſauriés boire d'autre vin que du Falerne mêlé avec du miel d'Atène ? Je vous répons qu'un morceau de pain ſec avec un peu de ſel vous paroitra alors un mets délicieux. D'où croiés-vous que cela vienne, & comment cela ſe peut-il faire? Le voici en deux mots. C'eſt que le vrai plaiſir du manger ne conſiſte ni dans le prix ni dans le fumet des viandes, il dépend uniquement de vous, & de la diſpoſition où vous êtes. Un peu d'exercice & de fatigue eſt le meilleur aſſaiſonement de tous les mets. Un home pâle & boufi plutôt qu'engraiſſé par les excès de la bone chère ne trouve plus de goût aux meilleures huîtres, au ſarget, ni aux oiſeaux les plus rares. Avec tout cela, jugeant comme vous faites des choſes par une vaine aparence, rien au monde ne vous perſuadera qu'une poularde eſt un morceau auſſi délicat qu'un paon; parce que le paon eſt plus rare, qu'il ſe vend plus cher, & que ſa queue étale aux yeux une agréable décoration : comme ſi la chair en étoit pour cela d'un meilleur goût. Mangés-vous ce plumage, que vous vantés tant ? & quand cet oiſeau eſt rôti, conſerve-t'il rien de ſa premiere parûre ? Cependant quoiqu'il n'y ait aucune diférence pour le goût entre le paon & la poularde, quoiqu'il ſoit évident que vous êtes ſéduit par un pompeux extérieur, je veux bien vous paſſer cette préférence. Mais dite-moi, je vous prie, à quoi conoiſſés-vous que ce loup marin, que l'on vous ſert, a été pris en pleine mer, ou dans le Tibre; entre les ponts, ou à l'em-

parce que la Nature a fait les loups marins fort grands, & les barbeaux fort petits. Un estomac à jeun méprise rarement les viandes communes. Je voudrois bien voir un gros barbeau remplir seul un grandissime bassin, dit ce glouton, plus digne d'être une Harpye qu'un homme. Vents de Midi, venez, je vous prie, venez corrompre les viandes de ces goulus. Mais votre secours n'est pas necessaire: quelque frais que soient le sanglier & le turbot, ils leur paroissent gâtez, parce qu'une malheureuse abondance leur fait soulever le cœur, & que rassasiez des meilleures viandes, ils sont reduits, pour se ragoûter, à chercher des herbes & des racines. Les mets les plus simples ne sont pas encore bannis de la table des grands. Les œufs & les olives y trouvent encore place: Et il n'y a pas bien long-temps, que le seul éturgeon, servi à la table de Gallonius, passa pour un excès condamnable, & d'un exemple pernicieux. Quoi donc, est-ce qu'en ce temps-là la mer ne nourrissoit pas de turbots? Le turbot nageoit en sûreté dans ses gouffres, & la cicogne étoit paisible dans son nid, jusques à ce qu'un infame Pretorien vous eût appris à les manger. J'ai donc raison de conclurre delà, que si quelqu'un s'avisoit de publier, que les plongeons sont excellens rotis, toute la jeunesse Romaine, trop docile pour le mal, ne manqueroit pas d'applaudir à cette nouveauté, & de suivre ce goût. Une table mesquine & affamée est très-opposée à une table simple & frugale, au moins au jugement d'Ofellus. Car ce seroit en vain que vous éviteriez la prodigalité & la folle dépense, si vous vous laissiez aller à l'excès contraire. Avidie-

nus,

l'embouchûre de la riviere ? Insensé que vous êtes, vous faites cas d'un barbeau qui pèse trois livres, & vous êtes obligé de le partager en petits morceaux pour le manger. Si c'est pour sa grandeur que vous le prisés tant, pourquoi ne pouvés-vous soufrir qu'on vous serve de grans loups marins ? En voici la raison : c'est que la Nature a fait les loups marins fort grans, & les barbeaux fort petits. —— * Mon plaisir, dit un gourmand plus vorace que les Harpies, c'est de voir un grand & large bassin rempli d'un barbeau monstrueux. Venés, vens du midi, venés corompre de vôtre soufle empoisoné les mets de ces infâmes gloutons. Que dî-je ? Le sanglier & le turbot tout frais leur paroissent gâtés. Punis de leur gloutonerie par le dégoût qu'elle leur cause, ils sont réduits à manger des racines fortes & des légumes âcres pour se ragouter. Nos grans seigneurs n'ont pourtant pas entierement bani de leurs tables l'ancième frugalité. On daigne bien quelquefois y soufrir les œufs & les olives, & il n'y a pas encore si long-tems que Gallonius fut décrié pour s'être fait servir un éturgeon. Est-ce donc que la mer avoit moins de turbots au tems de Gallonius qu'elle n'en a aujourdui ? Rien moins que cela : mais il en étoit du turbot comme de la cicogne ; l'un étoit en sureté dans les goufres de la mer, & l'autre dans son nid ; jusqu'à ce qu'un certain débauché, soi disant prétorien, se fût avisé de les mettre en vogue. Qu'il plaise à un autre fou de publier que les plongeons rôtis sont excellens, nos petits maîtres, qui donent tête baissée dans toutes les folies, ne man-

* Le P. SANADON a retranché le vers 37.

nus, à qui l'on a donné fort justement le nom de Chien, à cause de son infame avarice, ne mange que des olives de cinq ans, & des cormes sauvages: Il ne fait ses libations qu'avec du vin tourné: quoi qu'il celebre en robe blanche, ou le jour de sa Naissance, ou un lendemain de Nôces, ou quelqu'autre grande Fête, il arrose ses choux d'une huile dont vous ne sauriez supporter l'odeur, & qu'il verse lui-même goute à goute d'une corne qui tient deux livres. Mais en revanche il n'y épargne nullement son meilleur vinaigre. Quelle maniere de vivre suivra donc le sage? & lequel de ces deux hommes imitera-t-il? Car le danger est égal, & comme on dit fort bien, de ce côté-là est le loup, & de l'autre est le chien. L'homme propre est celui qui ne choque ni par la saleté, ni par la magnificence, & qui ne panche vers aucun de ces deux excès. Celui qui sait garder ce milieu ne sera ni si scrupuleux, ni si exact pour les preparatifs d'un repas, que le vieillard Albutius, lors qu'il distribuë ses ordres à ses domestiques, & qu'il regle à chacun son emploi. Il ne sera pas non plus si mal-propre, ni si negligent que Nævius, qui souffre que l'on donne de l'eau sale à ses Conviez. C'est-là aussi un très-grand défaut. Voici presentement tous les grands avantages qui suivent un petit ordinaire: Premierement vous vous portez bien. Car si vous vous souvenez du bon état où vous vous êtes toûjours trouvez après n'avoir mangé que d'une viande, vous comprendrez aisément de quel préjudice sont au corps les differents mets. Si-tôt que vous avez mêlé le rôti avec le bouilli, les huitres avec les grives, tout ce

manqueront pas de souscrire à ce bel édit. Après tout, il y a un milieu à garder. Au jugement même d'Ofellus, une table peut être simple & frugale, sans être mesquine & vilageoise. Car il seroit fort inutile de vous éloigner de la profusion, pour vous jeter dans l'avarice. Aviénus, qui porte à bon titre le surnom de Chien, mange des olives de cinq ans & des cornouilles sauvages. Quand vétu de sa robe blanche il fait un lendemain de noces ; quand il célebre le jour de sa naissance, ou quelqu'autre fête, il fait par épargne ses libations avec du vin poussé ; il assaisone ses légumes d'une huîle qui prend au nés, encore la verse-t'il lui-même goute à goute d'une cruche de deux livres, qui est toute sa provision. Mais en revanche il n'épargne pas son meilleur vinaigre. Quelle conduite tiendra donc un home sage? Imitera-t'il l'avâre ou le prodigue? Car enfin le voilà, comme on dit, entre deux écueils. Il ne doit point avoir d'autre règle pour sa table qu'une propreté honête, & il ne doit pas moins éviter une fole profusion qu'une épargne sordide. En gardant ce milieu, il évitera encore deux autres défauts ; il ne tourmentera point ses domestiques par une activité outrée, comme fait le vieillar Albucius, en leur donant ses ordres pour les préparatifs d'un grand repas. Il ne portera point non plus la négligence & la malpropreté aussi loin que Névius, qui soufre que l'on done de vilaine eau grasse pour le bain des conviés, ce qui n'est pas pardonable. Mais voulés-vous savoir les grans avantages que produit une vie réglée & frugale ? Le premier & le principal est une bone santé. Pour comprendre combien la varieté des mets est nuisible au

 corps,

ce qu'il y a de doux ſe change en bile, & la lente pituite venant à ſe mêler avec cette bile, excite une guerre civile dans votre eſtomac. Ne voyez-vous pas qu'on ſe leve toûjours pâle d'une grande table où l'on ne ſait que choiſir. Il y a bien plus encore, c'eſt que le corps, accablé des excès du jour precedent, accable en même temps l'eſprit, & plonge dans la boüe ce ſouffle de la Divinité dont nous ſommes animez. Au lieu que celui qui vit ſimplement, après avoir pris le ſoir un leger repas, goute toutes les douceurs d'un paiſible ſommeil : & le lendemain, il ſe leve fort & vigoureux, pour vaquer à ſon emploi. Ce même homme pourra pourtant ſe traiter un peu mieux, ſoit que le retour de l'année lui ramene une Fête, ou qu'il lui ſurvienne quelque hôte : ſoit qu'il veuille reparer ſes forces, & refaire ſon corps attenué par le travail : ou enfin lors qu'une longue ſuite d'années l'auront conduit dans l'âge infirme, qui demande un traitement plus doux. Mais toi, quand tu ſeras malade, ou quand tu ſeras vieux, que pourras-tu ajoûter à cette molleſſe & à cette délicateſſe que tu anticipes ainſi pendant que tu es jeune & robuſte. Nos Peres vantoient un ſanglier rance : Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent le nez fort bon ; mais c'étoit, à mon avis, pour faire entendre, qu'il valoit encore mieux, qu'un hôte arrivant chez eux fort tard, & ſans être attendu, y trouvât cette proviſion, quoi qu'un peu gâtée, que ſi le Maître du logis l'avoit mangé frais & entier. Plût à Dieu, que la terre, alors encore jeune, m'eût fait naître parmi ces Heros ! Fais-tu quelque cas de la reputation, qui flate d'or-

corps, ſouvenés-vous de la bone diſpoſition où vous vous êtes trouvé, quand vous vous étes contenté d'une ſorte de viande. Au contraire, après que vous avés fait en mangeant un mélange de bouilli & de rôti, de gibier & de poiſſon, qu'arive-t'il? Tout ce qu'il y a de doux ſe tourne en bile; & le reſte ſe change en une pituite froide, qui ne peut manquer de cauſer d'étranges ravages dans l'eſtomac. Remarqués encore qu'au ſortir de ces grandes tables, où l'on eſt en peine que choiſir parmi la quantité des diférens plats, on eſt ordinairement pâle & défait. Ajoutés à cela que le corps acablé par les excès de bouche communique à l'ame ſa peſanteur, & rend terreſtre & matériel ce ſoufle ſpirituel, qui eſt en nous comme une portion de la Divinité. Au lieu qu'un home ſobre, après un ſouper leger, & un ſommeil tranquile, ſe trouve à ſon lever plein de force & de ſanté, pour vaquer à ſes afaires. Ce n'eſt pas à dire qu'il ne puiſſe ſe régaler quelquefois; ſoit à l'ocaſion d'une fête, qui ne revient qu'une fois l'année; ſoit pour réparer ſes forces afoiblies par les maladies ou par le travail; ou enfin lorſque la débilité d'un âge avancé demandera un traitement plus doux. Mais vous, qui vous nouriſſés ſi délicatement, pendant que vous êtes jeune & plein de ſanté; quelles douceurs pourés-vous ajouter à cette moleſſe anticipée, quand viendra le tems de la maladie ou de la vieilleſſe? Nos peres étoient dans l'uſage d'avoir toujours en réſerve quelque morceau de ſanglier, au haſard qu'il ſe gatât. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent le nés fin: mais ils étoient perſuadés qu'il valoit encore mieux avoir cette proviſion, quoiqu'un peu gâtée, pour recevoir un

d'ordinaire l'oreille des hommes beaucoup plus agreablement que les vers les plus mélodieux ? Sache donc, que les grands turbots & les grands plats de viande, avec la perte du bien apportent auſſi la honte & l'infamie. Ajoute à cela la colere de tes parens, qui ne peuvent ſouffrir tes foles dépenſes : le mépris de tes voiſins : la haine que tu es forcé d'avoir pour toi-même : enfin les impatiens & vains deſirs de finir ta malheureuſe vie, quand tu n'auras plus de quoi acheter un ſimple cordon, vil inſtrument de la mort. Allez faire ces belles leçons à Traſius, me dis-tu, pour moi j'ai de grands revenus, & des biens immenſes, qui ſuffiroient à trois Rois. N'y a-t-il donc rien à quoi tu puiſſes mieux employer ton ſuperflu ? Pourquoi, pendant que tu es ſi riche, voit-on un homme de merite dans la pauvreté ? Pourquoi laiſſes-tu tomber en ruïne les anciens Temples des Dieux ? Pourquoi ne tires-tu pas d'un ſi grand monceau quelque petite choſe pour le ſoulagement de ta Patrie ? Sans doute que la Fortune renonçant pour toi ſeul à ſon inconſtance, te laiſſera toûjours dans la proſperité ? Ah ! que tu ſerviras un jour de riſée à tes ennemis ! Mais dis-moi, lequel crois-tu devoir plus s'aſſurer de lui-même contre les attaques de la Fortune ennemie, ou celui qui aura accoutumé ſon eſprit ſuperbe, & ſon corps trop délicat à une grande abondance de toutes choſes, ou celui qui ſe contentant de peu, & ſe précautionnant toûjours contre l'avenir, aura fait en homme ſage pendant la paix ſa proviſion de bonnes armes pour la guerre ? Et afin que ces preceptes faſſent plus d'impreſſion ſur vous, je me ſouviens d'avoir

vû

ami qui survient quand on s'y atend le moins, que si le maître du logis l'avoit mangé dans toute sa bonté. Hélas que ne suis-je né dans ces premiers âges! que n'ai-je vécu avec ces héros de la tempérance & de la frugalité! Si l'intérêt de vôtre santé vous touche peu, comptés-vous pour rien celui de vôtre honeur? Est-il une mélodie plus douce à l'oreille que de s'entendre louer? Sçachés donc que cette grande profusion de table ruine non seulement vos forces, mais encore vôtre réputation. Ajoutés à cela les reproches de vos parens, le mépris de vos voisins, & le chagrin que vous en aurés tôt ou tard; qui vous rendra insuportable à vous même, & vous jettera dans le desespoir de ne pouvoir mourir, faute d'avoir de quoi acheter une corde pour vous pendre. C'est, dites-vous, à un Trausius qu'il faut débiter ces belles leçons, & non pas à moi, qui possède des revenus immenses, & des richesses plus qu'il n'en faudroit pour contenter l'ambition de trois rois. Et bien, puisque vous êtes si riche, que ne faites vous du moins un meilleur usage de vôtre superflu? Comment soufrez-vous qu'un home de mérite languisse dans la pauvreté, tandis que vous régorgés de biens? Les temples des Dieux tombent de vétusté, & vous ne pensés pas à les relever. Pourquoi ne tirés-vous pas de tems en tems quelque chose de ces grans tresors, pour subvenir aux nécessités de l'Etat? Pensés-vous donc que la Fortune fixera pour vous seul son inconstance? Hélas! ne vous réserve-t'elle point plutôt, pour être un jour la risée de vos ennemis? Qui des deux, je vous prie, trouvera dans lui même plus de ressource, contre les caprices de la Fortune; ou celui qui nageant dans l'abondance,

vû dans mon enfance ce même Ofellus les pratiquer lui-même, & ne vivre pas plus largement dans son abondance, qu'il vit aujourd'hui dans sa pauvreté. Vous verriez encore ce bon homme au milieu de ses troupeaux & de ses enfans, dans son petit champ, dont il n'est plus que le Fermier, conter à sa Famille : Jamais jour ouvrier ne m'a vû manger que des herbes, & quelque pied de cochon fumé. Et lors qu'un hôte, que je n'avois pas vû depuis long-temps, venoit chez moi, ou que la pluye, en faisant cesser nos travaux, m'amenoit quelque Voisin, nous mangions avec plaisir, non pas des poissons que j'eusse envoyé acheter à la Ville, mais un chapon de ma basse-cour, ou un chevreau de ma bergerie : Quelques raisins de mon plancher, des noix, & quelques grosses figues, ornoient ma seconde table Après le fruit, nous nous divertissions à boire chacun à sa fantaisie, sans aucune loi tyrannique. Quand nous avions donc fait nos libations à la blonde Cerès, pour la prier de faire meurir nos moissons, l'esperance remplissoit nos cœurs de joye, & nous faisoit noyer dans le vin toutes nos inquietudes & tous nos chagrins. Que la Fortune excite derechef contre moi toute sa rage, & qu'elle me prepare de nouveaux assauts, que pourra-t'elle retrancher de cette maniere de vie ? Vous êtes-vous apperçûs, que vous ou moi, ayons fait moins bonne chere depuis que ce nouveau Fermier s'est emparé de ce bien ? *Ne vous étonnez pas que j'appelle Fermier, celui que vous regardez comme le Maître.* La Nature n'a donné la proprieté de cette terre ni à lui, ni à moi, ni à aucun autre. Il m'en a chassé, il en sera chassé

dance, aura l'eſprit rempli des idées d'une vaine grandeur, & le corps amoli par une chair délicate & voluptueuſe, ou celui qui ſe contentant de peu, & ſe précautionant contre l'avenir, aura ſu, comme l'on dit, profiter de la paix en home ſage, pour ſe préparer à la guerre? Et afin de vous mieux perſuader ce que je dis, j'ai vu moi-même dans mon enfance cet Ofellus, de qui je tiens ces préceptes, je l'ai vu auſſi frugal & auſſi modéré au milieu des richeſſes qu'il l'eſt à preſent dans le ſein de la pauvreté. Vous verriés encore aujourdui ce ſage & courageux vieillar, devenu fermier de ſa propre terre, aſſembler ſa petite famille, pendant que ſes troupeaux paiſſent au-tour de lui. Mes enfans, leur dit-il, autrefois que j'étois à mon aiſe, mon ordinaire étoit des légumes & quelque pié de cochon fumé, & jamais ma table ne fut mieux ſervie ſans quelque raiſon de bienſéance. Quand un ami que je ne voiois pas ſouvent, me rendoit viſite; ou quand la pluie ſuſpendant les travaux de la campagne, un de mes voiſins me faiſoit le plaiſir de venir manger avec moi, ſans envoier chercher du poiſſon à la ville, je le regalois d'un poulet & d'un quartier de chévreau. Quelques raiſins de garde, des noix, & de groſſes figues faiſoient tout nôtre fruit. Après quoi nôtre plaiſir étoit de boire en liberté, ſans autre loi que d'éviter l'excès. Nous faiſions nos libations à Cérès, pour la prier d'amener nos moiſſons à bien, & le vin faiſoit couler dans nos cœurs l'eſperance & la joie. Que la Fortune ſe déchaine tant qu'elle voudra contre moi, qu'elle me livre de nouveaux aſſauts, que poura-t'elle m'enlever? depuis que mes biens ont paſſé dans les mains d'un étran-

sé à son tour, ou par son intemperance & par ses débauches, ou par l'ignorance de toutes les ruses du Droit, ou enfin par un heritier qui lui survivra. Ce champ, qu'on appelle aujourd'hui le Champ d'Umbrenus, & qu'on appelloit autrefois le Champ d'Ofellus, n'est à personne en propre. L'usufruit seul en passe tantôt à moi, tantôt à un autre. C'est pourquoi, mes enfans, ne vous laissez point abbatre par la mauvaise fortune ; & opposez toûjours un courage mâle à l'adversité.



REMARQUES

SUR LA SATIRE II.

HORACE veut blâmer la bonne chere, & loüer la frugalité. Il refute donc d'abord l'opinion de ceux qui croyent, que la bonne chere ne se trouve que dans les grands repas. Il fait voir que ces gens-là ne jugent pas des viandes par le goût, mais par les yeux, & qu'ils tirent de fausses consequences, qui les trompent. Il prouve, que le plaisir de la table ne consiste pas dans les mets les plus exquis & les plus chers, mais dans l'appetit, qui assaisonne toujours un repas beaucoup mieux que ne sauroit faire la plus grande dépense. Il loüe ensuite la frugalité par le bien qu'elle fait & à l'esprit & au corps, & par les commoditez qu'elle donne de se faire comme de differents degrez de plaisir, qu'on ménage à son gré, selon les occasions & selon les temps. De sorte que la frugalité pourroit être appellée justement *un reservoir de volupté* On a cru qu'Horace avoit voulu expliquer cette matiere, parce qu'elle fait honneur à Epicure, qui soutenoit, qu'on pouvoit trouver autant de plaisir dans le manger le plus simple & le plus commun, que dans les viandes les plus exquises & les plus rares. Mais comme les Epicuriens avec toutes ces belles paroles n'avoient pourtant garde de rejetter la bonne chere, si necessaire au fond à des gens qui fai-

ger, en avons-nous été moins à nôtre aiſe? La Nature ne lui a pas plus doné la proprieté de ces biens qu'à moi ou à tout autre. Il nous en a chaſſés; ſon peu de conduite, les mauvaiſes chicanes d'un plaideur, enfin l'héritier qui lui ſurvivra l'en chaſſeront à ſon tour. Cette terre apartenoit autrefois à Ofellus, aujourdui elle apartient à Umbrénus; diſons mieux, elle n'eſt proprement à perſone. Nous n'en avons que l'uſufruit, qui paſſe continuellement de l'un à l'autre. Ainſi mes enfans, prenés courage, & que la Fortune trouve toujours en vous une conſtance à l'épreuve de ſes plus rudes trais.

---

faiſoient conſiſter leur ſouverain bien dans les plaiſirs peu limitez, cette Satire n'eſt point du tout dans la doctrine de ce Philoſophe. Elle n'eſt pas non plus dans celle des Stoïciens, qui étoient ſur cela trop durs & trop rigides. Elle tient le milieu entre les deux. Car elle n'exclut pas entierement le plaiſir de la bonne chere: Elle l'admet, au contraire; mais elle enſeigne les moyens de le ménager & de le diſpenſer ſobrement. C'eſt préciſément ce juſte milieu qui étoit également inconnu à ces deux Philoſophes, & c'eſt celui que ſuivoit Ofellus. C'eſt pourquoi auſſi il eſt appellé *abnormis ſapiens*, comme je l'expliquerai dans les Remarques. Horace en faiſant parler Ofellus, donne un exemple vivant des veritez qu'il veut enſeigner: & c'eſt ce qui frape davantage. Cet Ofellus ayant été dépouillé de ſon bien, après la bataille de Philippes, lors qu'Auguſte diſtribua aux Veterans les terres du reſſort de Crémone & de Mantouë, ne trouva rien de changé dans ſa condition, parce qu'au milieu de ſon abondance, il s'étoit accoutumé à une maniere de vivre ſimple & commune; qui empêcha la Fortune d'avoir aucune priſe ſur lui. Cette Piece n'a aucun caractere marqué qui puiſſe faire juger de ſa date. DAC.

L'éloge de la frugalité eſt un des ſujets les plus ordinaires de la morale. Epictete, Sénèque, & les autres élèves de l'école de Zénon nous ont étalé ſur cela quantité de belles ſentences plus ingénieuſes que ſolides. Horace a pris une route, qui n'a pas moins d'agrément, & qui mène plus droit à la perſuaſion. Il dit d'abord que la frugalité ſufit à l'apétit, &

que par conséquent elle doit sufire à la bone chere; & il ajoute qu'elle procure de grans avantages à l'esprit & au corps. Ces deux propositions simples, naturelles, & d'une vérité sensible, fournissent toute cette pièce & en sont comme le fond. La maniere dont elles sont exposées ne gâte rien. Le poète les met dans la bouche d'un home de campagne, sans aucune teinture de la philosophie, mais plein de bon sens, qui sans sortir de son caractere & sans dogmatiser, débite les réflexions les plus sensées avec une naïveté qui les fait aimer. Il paroit par le vers cent-quatorzième que cette pièce ne fut faite qu'après l'année 712. SAN.

1 QUÆ VIRTUS ET QUANTA BONI] *Boni*, c'est-à-dire, *mes amis*, comme les Grecs disent ἄγαθοι. Il ne faut donc pas lire *bonis*, qui fait un sens ridicule. DAC.

VIVERE PARVO] *Vivre de peu*, ne manger que des choses simples & communes, qui ne coûtent gueres. DAC.

2 NEC MEUS HIC SERMO EST, SED QUEM PRÆCEPIT] Cette précaution d'Horace est plaisante. Il ne veut pas que l'on croye que c'est lui qui parle; car il sentoit bien que cela seroit ridicule dans sa bouche, & qu'on se moqueroit de ses preceptes, parce qu'il étoit connu pour un homme qui aimoit la bonne chere, & qui, comme tous les Epicuriens, après avoir dit des merveilles de la frugalité, quitoit volontiers son plat d'herbes pour un bon repas. D'ailleurs, il veut donner du poids à ses maximes par l'exemple même de celui qu'il fait parler. DAC.

Vers 2. *Nec meus hic sermo est.*] Horace a bien raison de ne se pas faire l'apologiste de la frugalité. Il suivoit dans la spéculation la morale d'Epicure : mais pour la pratique il s'acomodoit fort de celle d'Aristipe. L'un avoit son estime, & l'autre son inclination. Cependant il paroit que dans ses dernieres années il s'étoit un peu plus raproché de la sobriété d'Epicure. SAN.

* SED QUEM PRÆCEPIT] Quelques MSS. ont *sed quæ præcepit.* Et M. Bentlei a reçu cette leçon. Mais il n'est pas necessaire de rien changer. * DAC.

OFELLUS] C'est un nom inconnu. C'étoit apparemment un homme de Crémone ou de Mantouë, & qui n'étoit plus que le Fermier d'un petit bien, dont il avoit été le Proprietaire. DAC.

Quæ præcepit Ofellus.] Cette leçon de *quæ*, au lieu de *quem*, a tout ce qu'il faut pour la faire recevoir. Elle a pour garans de bons manuscrits & des éditeurs critiques. La raison même contribue à l'établir. *Præcipere sermonem* est une maniere de parler extraordinaire, qui n'entre ni dans l'analogie ni dans usage de la langue Latine. On ne conoit point cet Ofellus, dont

il est parlé ici. Il étoit Epicurien, sans le savoir. Mais sa morale étoit mitoiène entre celle des Epicuriens rigides & celle des Epicuriens relâchés. SAN.

3 RUSTICUS] Qui vivoit à la campagne, comme cela paroît par la suite. DAC.

ABNORMIS SAPIENS] Mot à mot : *Philosophe sans regle*, c'est-à-dire, Philosophe qui ne suit point de Maître, & qui n'a été ni dans les Ecoles des Stoïciens, ni dans celles des Epicuriens; mais qui s'est fait une maniere de Philosophie naturelle, qui tient le milieu entre ces deux Sectes. Ceux qui ont fait Ofellus Epicurien, & ceux qui l'ont fait Stoïcien, se sont également trompez, & n'ont point du tout examiné ses maximes, qui ne sont ni si relâchées que celles d'Epicure, ni si rigides que celles de Zenon. DAC.

3. *Abnormis.*] *Sine normâ*, *sine disciplinâ*. L'étude de la philosophie est comme une règle, qui sert à conduire l'esprit dans la recherche de la vérité. La Nature avoit supléé à l'étude dans Ofellus. SAN.

CRASSAQUE MINERVA] Ce n'est pas à dire qui est rude & grossier, mais naturel, sans étude & sans art, qui n'a rien de fardé. C'est ce que Ciceron dit *pingui Minerva*, dans Lælius: *Agamus igitur pingui Minerva, ut aiunt.* C'est-à-dire, sans feinte, sans fard, &c. DAC.

Crassâque Minervâ.] C'est à dire, dont l'esprit n'étoit point afiné par la culture des sciences, sur-tout des belles lettres. SAN.

5 QUUM STUPET INSANIS ACIES FULGORIBUS] Il appelle *insanos fulgores*, le trop grand éclat qui vient de la folle magnificence de la table, & de la trop grande somptuosité du buffet. Cet éclat éblouït les yeux & l'esprit, qui par-là n'est plus en état de juger. DAC.

6 ACCLINIS FALSIS ANIMUS] Cela est heureusement exprimé, un esprit, qui aquiesce à des choses fausses, qui s'en contente, qui les reçoit avec plaisir. Il appelle *falsa* toute cette magnificence & tout ce grand appareil qui trompent & qui séduisent l'esprit par de faux dehors. DAC.

6. *Adclinus.*] Un manuscrit porte cette leçon, que M. Cuningam a rapelée dans le texte. Les copistes l'auront changée en *adclinis*, qui étant plus ordinaire leur étoit aussi plus conu, & qui étoit aparemment une glôse. *Adclinis falsis* fait une consonance desagréable. SAN.

MELIORA RECUSAT] Il n'écoute point les preceptes salutaires de la Temperance. DAC.

7 IMPRANSI] A jeun: car alors l'esprit est dans sa force, & rien ne l'empêche de faire ses fonctions. DAC.

CUR HOC?] C'est la réponse de ceux à qui il parle. Ils lui de-

demandent pourquoi il veut qu'on examine cette matiere à jeun. Cela ne plait pas à la plûpart des gens qui aiment bien à parler d'affaires quand ils ont bien diné, comme Perse a dit:

——— ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi quid dia Poëmata narrent. DAC.

8 DICAM SI POTERO] *Je le dirai si je puis.* C'est une façon de parler dont on se sert quand on cherche une comparaison qui puisse bien faire entendre la chose dont on parle. Et cela mérite d'être remarqué. DAC.

MALE VERUM EXAMINAT OMNIS CORRUPTUS JUDEX] On ne sauroit trouver de comparaison plus juste. Comme un Juge examine toujours mal la verité, quand il est corrompu, de même un homme est très-mal disposé à écouter & à goûter les préceptes de la Temperance au milieu d'un festin où tous ses sens sont également prévenus par des objets qui le flatent & qui le trompent. DAC.

9 LEPOREM SECTATUS] Il entre en matiere. DAC.

9. *Leporem sectatus, &c.*] Si l'on n'est fait aux manieres elliptiques d'Horace, on sera arêté en bien des endroits, où il n'est pas aisé sans cela de suivre le fil de sa pensée. Nous en avons déja remarqué plusieurs exemples. Ici il propose aux gens de bone chère trois moiens d'aiguiser un apétit émoussé par la réplétion, sçavoir la chasse, le manège, & les exercices militaires. Le dernier de ces moiens n'est point énoncé comme les deux autres par une proposition directe, mais la parentèse suivante done assés à entendre que ce moien étoit dans l'intention du poète, & qu'il faut le sous-entendre dans l'expression. Il y a encore une remarque à faire: c'est qu'Horace propose le troisième moien d'une maniere qui rapelle à son tour les deux autres; & que *si* & *fatigat*, qui tombent grammaticalement sur les exercices de la guerre, se raportent aussi dans le sens de l'auteur aux exercices de la chasse & du manège. *Feras venare*, dit-il, *equos agita, exerce te ad belli munia: si verò tibi nec venatio adridet, nec equitatio, nec militaris disciplina, adsueto scilicet helluari ac perpotare Græcorum more; pilâ vel disco lude.* Ces atentions sont nécessaires ici, pour voir la justesse du raisonement. Il seroit pourtant mieux qu'Horace nous eût épargné la peine de les faire. SAN.

10 VEL SI ROMANA FATIGAT MILITIA] On a expliqué ce *Romana militia*, de l'exercice de la Chasse & du Manége. Mais on s'est trompé. Les Romains n'étoient pas les seuls qui alloient à la chasse & qui montoient à cheval. Il y a ici une espece de transition bien fine, & qui échape à la pluspart des gens. Au lieu de dire: *Après avoir fait les exercices militaires; Ou si ces exercices vous paroissent trop rudes pour un hom-*

me accoutumé à boire, &c. il saute le premier membre, & dit simplement : *Ou si les exercices militaires vous paroissent trop rudes, &c.* Car celui-ci enferme necessairement l'autre. Il est bon d'être accoutumé à ces tours-là, qui sont assez ordinaires dans les Anciens. DAC.

11 GRÆCARI] Ce mot ne signifie pas *joüer aux jeux des Grecs*, mais boire à la Greque, boire comme les Grecs, qui beuvoient fort bien, & qui étoient long-temps à table. DAC.

11. *Græcari.*] Les Romains disoient boire à la Grèque, pour dire faire débauche de table; parceque les Grecs avoient réputation de bien boire. SAN.

SEU PILA VELOX] Comme dans Ovide *celeres pilæ :*

Sunt illis celeresque pilæ ——

Les Anciens avoient quatre especes de Paûme toutes differentes. *Pollis*, le Balon, qu'on poussoit avec les bras armez de brassards: ou, s'il étoit petit, on le poussoit avec le poing. *Pila*, qui étoit à peu près comme notre Paûme, & qui fut ensuite appellée *trigonalis*, parce qu'on s'avisa d'y jouer à trois, qui étoient disposez en triangle, & qui se renvoyoient la bale l'un à l'autre. Celui qui la laissoit tomber à terre, perdoit. *Paganica*, qui étoit garnie de plume. La quatriéme étoit appellée *Harpastum.* C'étoit la plus petite. Je croi que c'étoit à peu près notre jeu de longue Paûme. Le jeu le plus ordinaire étoit le Balon & la Paûme à trois. Nos raquetes & nos batoirs n'étoient point connus en ce temps là. Il n'y avoit rien qui en approchât. DAC.

12 MOLLITER AUSTERUM] Ce vers est heureux. *Molliter*, peu à peu, insensiblement. *Studium*, l'application, l'attachement que l'on a pour le jeu. DAC.

12. *Molliter austerum, &c.*] Cela est heureusement exprimé. Tout exercice qui atache par le plaisir ne fatigue point. SAN.

13. *Agit.*] Pour *trahit, delectat, adlicit.* SAN.

13 PETE CEDENTEM AERA DISCO] Car c'étoit non seulement à qui jetteroit le palet le plus loin, mais le plus haut. Il a été assez parlé de cet exercice dans le premier Livre. DAC.

14 EXTUDERIT] *Extundere*, déraciner, arracher comme à coups de marteau. * Ce mot vient fort bien ici, & je suis étonné qu'on ait voulu le corriger ici & lire *extulerit* ou *expulerit.* DAC.

14. *Extuderit.*] C'est la véritable leçon. *Expulerit*, qui se trouve dans un manuscrit, n'est qu'une glôse de grammairien; & *extulerit* est une méprise de copiste. *Extundere* se dit en bone & en mauvaise part : & comme ce verbe est moins ordinaire

dinaire que les deux autres, il eſt contre toute aparence que les copiſtes l'aient ſubſtitué à un mot plus conu. SAN.

SICCUS] *Sec*, qui n'a point bû. Il eſt opoſé à *madidus*, qui a bû. DAC.

15 NISI HYMETTIA MELLA FALERNO NE BIBERIS] C'eſt pour *ne biberis Falernum, niſi illi Hymettia mella diluta ſint.* Quand le vin étoit trop gros & trop rude, comme le gros vin de Falerne, on l'adouciſſoit avec le miel Attique, ou avec du vin de Chio. DAC.

15. *Niſi Hymettia mella Falerno, &c.*] Il a été parlé ſur les odes du mont Himette & du vin de Falerne. Quand ce vin étoit trop fort, on l'adouciſſoit en le coupant avec du vin de Scio, ou en le mêlant avec du miel. *Bibere mella* eſt une expreſſion poétique, dont la hardieſſe eſt corigée par *Falerno diluta.* SAN.

17 DEFENDENS PISCES HYEMAT MARE] *Hyemare*, χειμάζειν être obſcurci par les tempêtes. Aruntius dans Seneque: *totus hyemavit annus*, „ toute l'année a été pleine de tempê„ tes." Et ce ſont les tempêtes qui défendent les poiſſons, en rendant la mer inacceſſible aux Pêcheurs. C'eſt pourquoi les Pêcheurs diſent dans le Rudens de Plaute:

Atque ut nunc validè fluctuat mare, nulla nobis ſpes eſt.

„ De la violence dont je vois que la mer eſt agitée, nous n'a„ vons pas grande eſperance. DAC.

17. *Hyemat mare.*] Ce mot eſt énergique, pour dire *hyeme vexatur*, *procellis inhorreſcit.* Saluſte a dit de même, *aquis hyemantibus*; & Pline, *reliquum tempus hyemat.* SAN.

CUM SALE PANIS] Le ſel étoit la viande des pauvres, qui le mangeoient avec le pain, ou ſeul ou avec du vinaigre. Grypus dans le Rudens dit:

Sed hic Rex cum aceto pranſurus eſt, & ſale, ſine bono pulmento.

„ Mais ce beau Roi n'aura pour toute ſauce ce ſoit à ſouper „ qu'une pincée de ſel, & un peu de vinaigre où il trempera „ ſon pain." Au commencement de la Republique c'étoit la nourriture ordinaire du peuple, comme cela paroît par Varron. DAC.

18 LATRANTEM STOMACHUM] Un eſtomach qui aboye. C'eſt-à-dire, qui demande par le bruit qu'il fait, à cauſe des vents qui y ſont renfermez. Lucrece a mis *latrare* dans le même ſens:

Nil aliud ſibi naturam latrare.

Ennius avoit dit auparavant:

Animus cum pectore latrat. DAC.

BENE] C'eſt-à-dire à vôtre goût, ſans que vous y trouviez rien de mauvais : & c'eſt ce mot qui fonde tout le raiſonnement. DAC.

UNDE PUTAS, AUT QUI PARTUM] D'où penſez-vous que vienne à ce pain & à ce ſel cette bonne qualité de contenter votre goût & votre appetit? DAC.

19. *In caro nidore.*] L'épitète eſt bien choiſie ; elle eſt non ſeulement ingénieuſe, mais elle renferme une raiſon, comme j'ai eu ſoin de le faire ſentir dans la traduction. Il y a tel gibier, dont le fumet fait tout le prix : mais la chair n'en eſt pas pour cela plus nouriſſante, ni plus ſaine. SAN.

20 TU PULMENTARIA QUÆRE SUDANDO] La Bouillie étoit les délices des premiers Romains. Et après que leur goût eut changé, ils conſerverent encore ce mot dans les noms qu'ils donnerent à leurs meilleures ſauces & à leurs meilleurs ragoûts; qu'ils appellerent *pulmenta* & *pulmentaria*, du mot *puls*, *pultis*, qui ſignifie de la bouillie. DAC.

SUDANDO]. Car la ſueur cauſe la faim & la ſoif, qui aſſaiſonnent mieux les viandes que les meilleurs Cuiſiniers. Socrate diſoit *que le meilleur aſſaiſonnement du manger c'étoit la faim, & de la boiſſon la ſoif.* DAC.

20. *Pulmentaria.*] C'eſt un mot générique, pour ſignifier les ragouts les plus frians. Originairement c'étoit une eſpèce de bouillie faite avec des fèves, des poix, du ris, & quelques autres légumes. Les anciens Romains en faiſoient grand uſage, c'étoit leur régal, & on pouroit fort bien les apeler par raillerie *pultiphagi.* SAN.

21 PINGUEM VITIIS ALBÚMQUE] Cette expreſſion eſt fort belle. Horace appelle *vitia* les excès de bonne chere ; & il dit, qu'un homme accoutumé à ces excès, qui s'y eſt engraiſſé, & qui en eſt tout pâle, ne trouve preſque plus de goût aux mets les plus exquis. DAC.

ALBÚMQUE] Torrentius a eu tort de douter ſi ce mot devoir être entendu de la pâleur, ou du beau teint que donne la bonne chere. *Albus* eſt ici aſſurément pour *pallidus*, *pâle;* à cauſe des excès, &c. Comme Sulpitia a dit dans ſa Satire : *ingluvie albus.* Les Grecs ont dit λευκὸς dans le même ſens. La trop grande chere rend pâle, parce qu'elle êteint la chaleur naturelle. C'eſt pourquoi il dit dans la ſuite :

——— *Vides ut pallidus omnis*
Cœna deſurgat dubia. DAC.

21. *Pinguem vitiis albumque.*] Cela exprime bien cette mauvaiſe graiſſe que produit la trop grande chere. *Albus* a ici le même ſens que *pallidus* au vers ſoixante-ſèſième ; & *vitia* ſe prend pour les excès de bouche, comme au vers ſoixante-dix-hui-

huitième. Voiés ce que j'ai dit ſur cette expreſſion *aquoſus albo corpore languor*, dans l'ode *Nullus argento.* SAN.

OSTREA] Les Romains aimoient fort les huîtres. On peut voir les Remarques ſur l'Ode II. du Liv. V. DAC.

22 SCARUS] C'étoit un des poiſſons les plus eſtimez à Rome. On peut juger de ſon excellence par ce vers d'Ennius, qui l'appelle plaiſamment *la cervelle de Jupiter:*

Scarum præterii, cerebrum pene Jovi' ſupremi.

On n'en trouvoit que depuis les côtes de l'Aſie & de la Grece juſqu'en Sicile: & il n'en entroit jamais dans la Mer Toſcane, que lors que le vent d'Orient avoit excité des tempêtes. J'ai expliqué cela au long dans les Remarques ſur l'Ode II. du Liv. V. DAC.

PEREGRINA JUVARE LAGOÏS] On ne ſait point ce que c'eſt que *lagoïs.* Les uns diſent, que c'eſt un poiſſon; les autres diſent, que c'eſt un oiſeau. L'épithete me perſuade que les derniers ont raiſon: car je ne croi pas qu'on l'ait jamais donnée aux poiſſons. D'ailleurs, ſi *lagoïs* étoit un poiſſon, ce ne pourroit être que *lepus marinus*, dont on n'avoit garde de manger, car il eſt mortel. On avoit ſans doute appellé cet oiſeau *lagoïs*, parce que ſa chair étoit comme celle du liévre, qui eſt appellé des Grecs *lagos.* Les Romains faiſoient tant de dépenſe en ces ſortes d'oiſeaux, qu'on portoit pour leur table des Pays les plus éloignez, que les Cenſeurs furent obligez de les défendre. DAC.

22. *Lagois.*] On ne trouve ce mot nule part ailleurs. Il y a aparence que c'étoit un oiſeau étranger, qui avoit la couleur ou le goût du lièvre, & qui étoit fort eſtimé à Rome. *Oſtrea* eſt de deux ſilabes dans le vers précédent. SAN.

23 VIX TAMEN ERIPIAM] Ce paſſage eſt fort beau; mais il eſt difficile. Horace dit: Quoique je vienne de te faire voir, que la bonté des viandes dépend de ton appetit, & que ceux qui ſont accoûtumez aux grandes tables, ne trouvent plus aucun goût aux meilleurs morceaux, j'aurois pourtant bien de la peine à obtenir de toi, que ſi l'on te ſervoit un paon & un chapon, tu couruſſes plutôt à celui-ci qu'à celui-là. Tu quiterois encore le chapon pour le paon; parce que cet oiſeau eſt plus beau, & plus cher que l'autre, quoi qu'il ne ſoit pas meilleur. Le défaut dont Horace parle eſt très-ordinaire: la plupart des gens ne cherchent pas ce qui eſt bon, mais ce qui eſt eſtimé. DAC.

POSITO PAVONE] Quintus Hortenſius fut le premier qui donna aux Romains le goût des Paons, qui furent ſi fort à la mode, que les gens de qualité en avoient toujours à leur table, & qu'on n'oſoit donner à manger à perſonne, ſans en ſervir.

C'eſt pourquoi Ciceron écrit à Petus, qu'il a oſé donner à ſouper à Hirtius ſans Paon: *Sed vide audaciam, etiam Hirtio cœnam dedi ſine pavone.* C'eſt dans la Lettre XX. du Liv. IX. On peut voir la Remarque ſur ce vers de la Sat. II. du Liv. I.

——— ——— ——— *præter*
Pavonem rhombúmque.

* M. Aufidius Lurco fut le premier qui s'aviſa d'en engraiſſer pour les vendre. Ce qui lui fit un revenu de ſoixante mille ſeſterces qui font près de ſept mille cinq cens Livres. * DAC.

24 TERGERE PALATUM] C'eſt une façon de parler de gloutons & de gens plongez dans la débauche. Horace s'en ſert ici, parce qu'il parle à un débauché. DAC.

25 CORRUPTUS VANIS RERUM] *Vana rerum*, c'eſt ce qu'il y a d'inutile & de ſuperflu dans les choſes, comme par exemple dans le paon, la beauté de ſes plumes, & ſa cherté, comme Horace l'explique dans la ſuite. DAC.

QUIA VENEAT AURO RARA AVIS] On vendoit les paons juſqu'à vingt-cinq francs la piece, & leurs œufs juſqu'à cens ſols chacun. DAC.

26 ET PICTA PANDAT SPECTACULA CAUDA] Cela eſt heureuſement exprimé. Il ſemble qu'Horace ait eu en vûë ces vers de Theocrite, ou de Moſchus, qui dit du paon:

Ὄρνις ἀγαλλόμενος πτερύγων πολυανθέϊ χροιῇ
Ταρσὸν ἀναπλώσας, ὡσεί τε τις ὠκύαλος νηῦς.

Cet oiſeau qui eſt tout fier de la beauté de ſes plumes de diverſes couleurs, & qui étale ſa queuë comme un navire ſes voiles. DAC.

27 NUM VESCERIS ISTA QUAM LAUDAS PLUMA] Horace a une juſteſſe admirable dans ſa maniere de décider & de reduire les gens à l'abſurde. Il prouve à cet homme, qu'il eſt trompé & corrompu par ce qu'il y a d'inutile & de ſuperflu dans les choſes qu'il eſtime. Il eſtime le paon, à cauſe de ſes plumes. Cependant ſes plumes ne lui ſervent plus de rien quand il eſt cuit. Il y a dans ces quatre mots un precepte qui eſt preſque general. Si nous jugions toujours des choſes par ce qu'elles ont d'inutile & de ſuperflu, par rapport à l'uſage que nous en voulons faire, nous ne ſerions jamais trompez dans nos jugemens, & nos goûts & nos deſirs ſeroient toujours ſimples. DAC.

* 28 COCTO NUM ADEST HONOR IDEM] M. Bentlei a fort bien remarqué qu'ici *num* ne s'élide point & qu'il ſe prononce, comme dans ce vers de Lucrece *ſed dum adeſt quod avemus.* * DAC.

HONOR IDEM] *Honor*, beauté, *honeſtus*, beau. DAC.

28. *Cocto num adeſt honor idem.*] On a eu tort de vouloir cori-

coriger ce vers. *Num* eſt bref & ne fait point d'éliſion avec la voielle ſuivante. Les comiques Latins ont beaucoup d'exemples ſemblables, & Lucrèce nous en fournit lui ſeul un bon nombre. Je ne ſai où M. Bentlei a pris que cette licence n'eſt point receue à la derniere ſilabe d'un pié, *numquam hoc fieri in ultimâ pedis ſyllabâ.* On verra bien le contraire dans le traité de la verſification Latine. SAN.

29 CARNE TAMEN QUAMVIS] Ce vers eſt dur & difficile, parce qu'Horace a été contraint de renfermer en un ſeul vers la comparaiſon de la chair du chapon & du paon. Mais il n'y faut rien changer. Les Interpretes qui ont voulu le corriger, ont fait voir qu'ils ne l'ont point entendu. En voici la conſtruction: *Tamen illa caro (pavonis) quamvis nihil diſtat hac carne (gallinæ.)* Et *quamvis nihil* eſt pour *quantumvis nihil.* Horace veut prévenir la ſeule réponſe que cet homme lui pouvoit faire, que la chair du paon eſt meilleure que celle du chapon. Il dit donc, que cela eſt faux; que la chair du paon n'eſt nullement plus excellente que la chair du chapon: & qu'ainſi il eſt certain, que dans la preference qu'il donne au paon, il eſt trompé par l'exterieur de ces deux oiſeaux, qui ſeul met de la difference entr'eux. *Diſtat*, pour *excellit.* DAC.

29. *Carne tamen quamvis, &c.*] Rien n'eſt plus clair que ce paſſage, qui a pourtant embaraſſé bien des commentateurs. *Quamvis* n'eſt point ici pour *quantumvis*, comme le prétend M. Dacier; il y conſerve ſa ſignification ordinaire, & il ſe raporte également à *diſtat* & à *patet*, comme la traduction le fait entendre. *Eſto* ne ſignifie point, voila déja un point vidé; c'eſt un terme de conceſſion, qui tient ici lieu d'une phrâſe entiere, dont le ſens eſt aiſé à deviner par ce qui a précédé. J'ai pris la liberté d'ajouter *&* après *illa*, & cette addition me paroit nécéſſaire. Ce monoſilabe a pu aiſément être omis par les copiſtes, parcequ'il ne fait rien à la meſure du vers, & l'on ſait que ces omiſſions ne ſont pas ſans exemples dans les manuſcrits. Peut-être auſſi les grammairiens l'ont-ils retranché, comme le croiant ſuperflu. Mais, pour peu qu'ils euſſent examiné le ſens de ces deux vers, ils euſſent bien vu que la conſtruction ne peut ſe paſſer de cette liaiſon. SAN.

30 IMPARIBUS FORMIS] Il eſt trompé par l'exterieur du paon dans la preference qu'il lui donne, & il eſt auſſi trompé par l'exterieur du chapon, dans le peu de cas qu'il en fait. DAC.

ESTO] C'eſt un mot que l'on mettoit ordinairement à la fin, quand les choſes étoient bien prouvées & éclaircies. DAC.

31 UNDE DATUM SENTIS] Horace attaque ici un autre abus, qui étoit fort ordinaire à Rome, où il y avoit une infinité de gens qui pretendoient avoir le palais aſſez fin, pour diſcerner

cerner si un poisson appellé *bar*, ou *loup marin*, avoit été pris dans la haute mer, ou dans le Tibre, entre deux ponts, ou près de l'embouchure du fleuve, & qui n'estimoient que celui qui avoit été long-temps batu entre deux ponts. Pline, dans le Chap. LIV. du Liv. IX. *Quando eadem aquatilium genera aliubi atque alinbi meliora : sicut lupi pisces in Tiberi amne inter duos pontes.* „ Car les mêmes poissons sont meilleurs en „ certains endroits qu'en d'autres : comme le loup marin est „ meilleur, quand il est pris dans le Tibre entre deux ponts. C'est sur cela qu'est fondé le mot de M. Philippus, qui soupant un soir à Cassinum, & ayant mis dans sa bouche un petit morceau d'un loup marin, que son hôte lui avoit servi, il connut d'abord que ce n'étoit pas un poisson du Tibre, mais de la riviere voisine, & le rejetta aussi-tôt, en disant: *Je veux mourir, si je ne croyois que c'étoit-là un poisson.* Columele, qui conte cette Histoire après Varron, ajoute : *Hoc igitur perjurium multorum subtiliorem fecit gulam, doctaque & erudita palata fastidire docuit fluvialem lupum nisi quem Tiberis adverso torrente defatigasset.* „ Ce parjure de Philippe raffina le goût „ à une infinité de gens, & leur apprit à mépriser le loup ma- „ rin que le Tibre n'avoit pas attendri entre deux courants. Lucilius dans la IV. Satire:

Illum sumina ducebant atque altilium lanx :
Hunc pontes Tiberinu' duo inter captu' catillo.

„ Celui là étoit attiré par un tetin de truye, & par un plat „ d'oiseaux engraissez ; & celui-ci par un loup marin du Ti- „ bre, qui avoit été pris entre deux ponts." * *Unde datum sentis.* C'est à dire *d'où vous vient ce sentiment? Qui vous a donné ce discernement, cette connoissance?* * DAC.

31. *Unde datum sentis, &c.*] C'est à dire, *unde tibi concessum, ut sentias.* Soit fantaisie, soit délicatesse de goût, les bars ou loups marins pris entre les deux ponts du Tibre étoient plus estimés que ceux que l'on prenoit à l'embouchure de la riviere ou dans la mer. Horace dit donc aux gens de bone chere : quand je vous passerois de préférer un paon à une poularde, à cause de la diférence de plumage qui se trouve entre ces deux sortes d'oiseaux : du moins n'auriés-vous pas la même raison de préférer le loup marin pris entre les ponts, à celui qui a été pris ailleurs ; puisque c'est toujours le même poisson, & que la figure en est par-tout la même. Il est bien vrai que les poissons, aussi bien que les autres animaux & les plantes, quoique de même espèce & de même figure, ont cependant des qualités diférentes selon les diférens lieux où ils sont : mais Horace parle contre les gens qui jugeoient des viandes par les yeux, & non pas par le goût, *imparibus formis de-*

ceptum

ceptum te patet, ducit te species; & il leur montre que cette règle ne peut leur servir à juger de la préférence entre deux loups marins, dont l'un aura été pris dans la mer & l'autre dans la riviere; que c'est au goût seul à en décider, & que ce goût doit pareillement prononcer entre le paon & la poularde. Par ce raisonement le poète revient contre sa concession, & réfute adroitement ce qu'il avoit fait semblant d'acorder. Mais avec tout cela, ce seroit toûjours un grand excès de délicatesse de pouvoir discerner seulement au goût jusqu'où un tel poisson a remonté le Tibre, & en quel endroit précisément il a été pris. Et cet excès étoit d'autant plus blamable dans ceux que reprend Horace, que les loups marins pris dans le Tibre, & qu'ils estimoient si fort, étoient beaucoup moins sains que ceux que l'on prenoit dans la mer, & qu'ils méprisoient. Il en est de même du jugement qu'ils portoient des barbeaux. Plus ils sont grans, & moins ils sont bons. SAN.

32 CAPTUS HIET] Horace a mis *hiet*, parce que tous les poissons morts ont la gueule ouverte. DAC.

32. *Captus hiet.*] Le loup marin est fort vorace, & c'est aparemment cette voracité qu'Horace a voulu marquer par le verbe *hiare*. Peut-ètre même n'a-t'il pas rejeté un petit jeu de mots, qui se presentoit sous sa plume, ce qui lui arive de tems en tems; *quasi captus esset dum inhiaret prædæ*, comme s'il se fût trouvé pris en voulant avaler sa proie. SAN.

33 LAUDAS INSANE TRILIBREM] La délicatesse des Romains ne s'arrêtoit pas à discerner, si le loup marin avoit été pris dans le Tibre, ou ailleurs; ils vouloient encore qu'il fût fort petit, & que le barbeau fût fort gros, sans quoi, ils méprisoient l'un & l'autre. Et c'est ce qu'Horace condamne ici avec raison. Car la folie des Romains alloit sur cela à un excès, qu'un barbeau de trois livres auroit été d'un tres-grand prix. Asinius Celer en acheta un de deux livres, huit mille sesterces, c'est-à-dire mille livres de notre monnoie. Et sous le regne de Tibere trois barbeaux furent vendus trente mille sesterces, trois mille huit cens vingt livres. DAC.

34 IN SINGULA QUEM MINUAS PULMENTA] Tu ne saurois manger ce barbeau tout à la fois. Il faut que tu le mettes en morceaux. Qu'importe donc qu'il soit grand, ou petit? DAC.

35 DUCIT TE SPECIES, VIDEO] C'est l'apparence qui te plaît, & qui te trompe: tu prens plaisir à voir un plat rempli d'un seul barbeau, &c. DAC.

QUO PERTINET ERGO] Puisque tu prens tant de plaisir à voir un gros barbeau dans un plat, d'où vient donc l'aversion que tu as pour un gros loup marin? DAC.

36 QUIA

56 QUIA SCILICET ILLIS] C'eſt Horace qui répond, & qui fait voir la cauſe de ce goût bizarre, qui porte les hommes à s'oppoſer à la Nature en tout. La Nature a fait les loups marins fort gros, & ils les veulent fort petits. Elle a fait les barbeaux fort petits, & ils les veulent fort gros. DAC.

38 JEJUNUS STOMACHUS] Voilà la cauſe de ce goût bizarre: C'eſt la trop grande abondance, la plenitude. Car un homme qui auroit bien faim, ne refuſeroit jamais un loup marin, parce qu'il ſeroit gros; ni un barbeau, parce qu'il ſeroit petit. *Nihil contemnit eſuriens*, comme dit Seneque. * Dans la plupart des éditions ce vers eſt écrit de cette maniere:

Jejunus raro ſtomachus.

Et ſur cela j'admire le degout de M. Bentlei. Il condamne ce vers & le croit ſuppoſé, parce, dit-il, qu'il interrompt la ſuite du raiſonnement, & que d'ailleurs il fait une équivoque, car on ne ſait ſi *raro* ſe rapporte à *jejunus* ou à *temnit*. Pitoyable critique! Ce vers ſert très-fort au raiſonnement d'Horace qui a voulu marquer d'où provenoit ce gout bizarre. Et pour ce qui eſt de l'équivoque il n'étoit pas mal aiſé de voir que *raro* devoit être placé après *ſtomachus*, & qu'ainſi il n'y a nulle équivoque. * DAC.

VULGARIA] Il appelle vulgaires & communes, les viandes que l'on prend comme on les trouve, & comme la Nature les a faites: un petit barbeau, un gros loup marin, &c. DAC.

39 PORRECTUM MAGNO MAGNUM] Ce vers eſt fort ingenieux, en ce que par la lenteur de ſes ſyllabes, qui font quatre ſpondées de ſuite, il exprime admirablement la grandeur du barbeau que ce goulu voudroit voir dans un plat. DAC.

39. *Porrectum magno, &c.*] Ces quatre vers ſont fort beaux. Le premier par la lenteur de ſes cadences porte dans l'eſprit l'image de la choſe qu'il énonce. Le ſecond renferme une comparaiſon naturelle & énergique d'un glouton avec les Harpies, ces monſtres de la fable conus par leur voracité. Le troiſième eſt une ſaillie admirable de l'indignation la plus vive. Et le dernier par un dédit inatendu ſurcharge encore la comparaiſon & l'imprécation. Avant ce vers on liſoit celui-ci:

Jejunus rarò ſtomachus vulgaria temnit.

M. Bentlei eſt perſuadé qu'il n'eſt point de la façon d'Horace, & il me paroit qu'il a raiſon. Il cauſe de l'interruption dans la ſuite des penſées, & préſente une ambiguité vicieuſe. Les ſcoliaſtes eux mêmes ont douté ſi *rarò* ſe raportoit à *temnit* ou à *jejunus*. Voiés ce que j'ai déja dit ſur ce vers dans la préface. SAN.

40 HARPYIIS GULA DIGNA RAPACIBUS] Il dit, que la bouche de ce glouton devroit être la gueule d'une Harpye, & non

non pas la bouche d'un homme. Car les Harpyes étoient dans la Fable des oiseaux affreux, qui avoient le visage de femme, & que rien ne pouvoit jamais rassasier. Virgile dans le III. Liv. de l'Eneide:

Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida semper
Ora fame. DAC.

41 AT VOS, PRÆSENTES AUSTRI, COQUITE] Horace apostrophe ici les vents de Midi, dans l'indignation où il est de voir la gloutonnerie de ces débauchez, qui pour contenter leur appetit, demandoient que la Nature violât toutes ses Loix. *Vents de Midi*, dit il, *accourez, venez gâter & corrompre par vos haleines empoisonnées les viandes de ces enragez, &c.* DAC.

COQUITE] Cuire, pour gâter, corrompre, flêtrir, comme dans Properce:

Vidi ego odorati victura rosaria Pæsti
Sub matutino cocta jacere noto. DAC.

42 QUAMVIS PUTET APER] Il se repent d'avoir invoqué les Vents, & il leur dit, qu'il n'a pas besoin de leur ministere, parce que l'abondance & la plenitude font sur les viandes de ces gens-là le même effet qu'ils pourroient faire. Elles les corrompent de maniere, que le sanglier & le turbot, quelque frais qu'ils soient, leur paroissent entierement gâtez. Ce passage est fort beau, & d'un tour peu commun. DAC.

RHOMBÚSQUE] Il a été assez parlé de ce poisson dans les Remarques sur l'Ode II. du Liv. V. DAC.

MALA COPIA] Une abondance pernicieuse, funeste, qui leur tourne à poison, à cause du degoût qu'elle leur cause. DAC.

43 ÆGRUM SOLLICITAT STOMACHUM] *Æger stomachus*, un estomac affoibli par la bonne chere. *Sollicitat*, blesse, charge, débilite, souleve. DAC.

QUUM RAPULA PLENUS] Sa plenitude lui cause un si grand dégoût, qu'il prefere des raves & de l'aulnée aux viandes qu'il estimoit le plus. DAC.

44 ACIDAS MAVULT INULAS] *Inulæ*, de l'aulnée, qu'il appelle *acide*, à cause de son aigreur, qui la rend ennemie de l'estomac; Mais les Romains la confissoient & la preparoient de maniere, qu'elle étoit excellente & fort saine. Pline dans le Chap. V. du Liv. XIX. *Inula per se stomacho inimicissima, eadem dulcibus mistis saluberrima, pluribus modis austeritate victa, gratiam invenit.* Columele enseigne trois manieres de la preparer, dans le Chap. 46. du Liv. XII. DAC.

NEC DUM OMNIS ABACTA PAUPERIES EPULIS REGUM] Il veut faire voir, que ce luxe pour la table, & ce dégoût qu'on

qu'on avoit alors pour les viandes ſimples & communes, n'étoient introduits chez les Romains que depuis fort peu de temps, & que par conſequent ils ne venoient point de la Nature, mais du caprice des hommes, qui aiment la nouveauté. Encore aujourd'hui, dit-il, malgré cette grande délicateſſe qui regne, les mets les plus communs trouvent place ſur la table des grands Seigneurs. DAC.

45 PAUPERIES] Il appelle *pauperies*, pauvreté, les mets les plus ſimples, parce qu'ils coûtoient peu, & qu'ils étoient communs aux pauvres comme aux riches. Il fait auſſi par-là une oppoſition tacite à la prodigieuſe dépenſe que l'on faiſoit alors. L'argent que l'on mettoit à un ſeul plat, auroit ſuffi ſelon les Loix à nourrir toute une famille un an entier. DAC.

REGUM] Des gens riches, des grands Seigneurs. DAC.

NAM VILIBUS OVIS] Car on ne faiſoit point de repas ſans œufs. On commençoit toûjours par-là. DAC.

46 NIGRÍSQUE EST OLEIS] Il appelle les olives noires, parce qu'on ne cueilloit celles que l'on vouloit garder pour la table, que quand elles étoient déja noires & près d'être meures. Columele dans le Chap. 48. du Liv. XII. *Has igitur cùm jam nigruerint, nec adhuc tamen permaturæ fuerint, ſereno cœlo deſtringere manu convenit, &c.* DAC.

46. *Nigris oleis.*] On cueilloit les olives, que l'on deſtinoit pour la table, quand elles commençoient à noircir & à ſe tourner à maturité. SAN.

46 HAUD ITA PRIDEM.] Voici une ſeconde raiſon qui prouve, que ce luxe des Romains s'étoit gliſſé depuis peu de temps. Car il n'y avoit pas plus de cent ans que Gallonius s'étoit furieuſement décrié, pour s'être fait ſervir un éturgeon. DAC.

47 GALLONI PRÆCONIS] C'eſt ce P. Gallonius que Lucilius avoit déchiré dans ſes Satires, & qu'il avoit appellé *Gurges*, Gouffre, parce qu'il aimoit la bonne chere, & qu'il avoit commencé à manger des éturgeons. Voici ſes vers de la IV. Satire, comme ils ſont rapportez par Ciceron, dans le II. Liv. *De Finibus.* Il fait parler Lælius:

> *O Lapathe, ut jactere neceſſe eſt, cognitu' cui ſis,*
> *In quo Læliu' clamores ſophos ille ſolebat*
> *Edere, compellans gumias ex ordine noſtros.*
> *O Publi! ô Gurges Galloni! Es homo miſer, inquit,*
> *Cœnaſti in vita nunquam bene, cum omnia in iſta*
> *Conſumis ſquilla atque acipenſere cum decumano.*
> *Læliu' præclarè & rectè ſophos, illaque verè.*

„ Ozeille, il faut neceſſairement qu'on vous vante, quand on
„ vous connoît. C'eſt ſur cela que le ſage Lelius faiſoit des

„ exclamations en s'adreſſant à tous nos gloutons l'un après „ l'autre. O Publius ! ô Gallonius , veritable gouffre ! Tu es „ bien malheureux, tu n'as jamais bien ſoupé de ta vie, quoi- „ que tu dépenſes tout ton bien en ſquiles , & en gros étur- „ geons. Lelius diſoit cela avec beaucoup de raiſon & de juſ- „ tice". Lelius vouloit dire , que la bonne chere ne fait pas les bons repas : & que pour lui, il ſoupoit toûjours bien, quoi qu'il ne mangeât que des herbes. Car bien ſouper, c'eſt manger des choſes bien cuites & bien aprêtées , & accompagnées de diſcours agreables & divertiſſans. Ce que Lucilius exprime de cette maniere :

——— *bene cocto, &*
Condito ſermone bono.

Gallonius s'étoit rendu ſi infame par ſa bonne chere , que ſon nom paſſa comme en proverbe , pour dire un homme entierement addonné à ſon ventre & à ſes plaiſirs. Ciceron dans le II. Liv. *De Finibus : Sed qui ad voluptatem omnia referens, vivit ut Gallonius , loquitur ut Frugi ille Piſo , non audio.* „ Mais je n'écoute point les gens, qui rapportant tout à la vo- „ lupté , vivent comme Gallonius , & parlent comme le ſage „ Piſon". Et à la fin de l'Oraiſon *pro Quinctio* , il en parle d'une maniere qui fait connoître que Gallonius n'étoit décrié que pour ſa dépenſe exceſſive, & pour le gain qu'il faiſoit ; & que d'ailleurs ce n'étoit pas un mal-honnête homme : *Ii qui relicta bonorum virorum diſciplina & quæſtum & ſumptum Gallonii ſequi maluerunt, atque etiam, quod in illo non fuit, cum audacia perfidiaque vixerunt.* DAC.

47. *Galloni prætoris.*] Le nom de Publius Gallonius étoit paſſé comme en proverbe, pour dire un home de bone chere, & Lucile lui done pour cela le ſurnom de *gurges*, le Goufre. SAN.

ACIPENSERE] *Acipenſer* eſt un éturgeon appellé par les Grecs γαλαξίας , & par les Italiens *porcelleto.* Il étoit ſi eſtimé à Rome , qu'on le ſervoit avec une pompe ſurprenante. Car non ſeulement il étoit couronné, mais ceux qui le portoient avoient auſſi des Couronnes ſur la tête , & marchoient au ſon des flûtes. DAC.

48 QUID ? TUM RHOMBOS MINUS ÆQUOR ALEBAT] Vous avez aujourd'hui pour le turbot le même empreſſement que Gallonius avoit pour l'éturgeon. N'y avoit-il donc pas de turbot du temps de Gallonius? Ce n'eſt pas cela : Il n'y avoit point encore eu de fou qui l'eût mis en vogue. Car ce n'eſt pas par votre propre goût que vous jugez des viandes, mais par le caprice du premier venu. De maniere que ſi quelque étourdi inventoit aujourd'hui quelque ragoût , ou découvroit quelque

mets

mets nouveau, quelque méchant qu'il pût être, vous le receveriez avec joye; vous ne mangeriez plus que cela, & vous donneriez tout pour l'avoir. Voilà le raisonnement d'Horace. DAC.

48. *Quid? tum rhombos, &c.*] Les gouts de caprice n'ont qu'un tems, & ceux de la Nature durent toujous. Les turbots, dit Horace, n'étoient pas plus râres que les éturgeons au tems de Gallonius; mais son goût décida en faveur des éturgeons. Un autre aussi glouton que lui dona la vogue aux turbots & aux cigognes: & peut-être que les plongeons n'atendent qu'après un troisième plus fou que les deux autres, pour se voir préférés aux éturgeons, aux turbots, & aux cigognes. SAN.

Æquora alebant.] C'est la leçon de plusieurs manuscrits, & de six des meilleures éditions. SAN.

49 TUTOQUE CICONIA NIDO] Avant le regne d'Auguste on ne savoit ce que c'étoit que de manger des cicognes. Mais de son temps un certain Asinius Sempronius Rufus s'avisa de les mettre en vogue: & l'on ne manqua pas de les preferer aux gruës. Du temps de Pline on étoit fort revenu de ce goût-là. On ne touchoit point aux cicognes, & on estimoit fort les gruës. DAC.

50 DONEC VOS AUCTOR DOCUIT PRÆTORIUS] Ce passage est fort plaisant. Vous ne connoissiez pas, dit-il, la cicogne. Elle étoit en repos dans son nid, jusqu'à ce qu'un certain Pretorien vous enseigna à la manger. Ce Pretorien c'est Asinius Sempronius Rufus, qu'il appelle *Pretorien*, par dérision, parce qu'il avoit brigué la Préture, & qu'il avoit été refusé, sur quoi on fit sur lui cette Chanson en vers Scazons:

Ciconiarum Rufus iste Conditor,
Hic est duobus elegantior Plancis,
Suffragiorum puncta non tulit septem.
Ciconiarum populus ultus est mortem.

„ Ce Rufus, qui sait si bien aprêter les cicognes, est plus
„ galant homme que les deux Plancus; Mais il n'a pas eu sept
„ voix pour lui. Le peuple a vangé la mort des cicognes". DAC.

50. *Auctor prætorius.*] L'époque de la chasse des cigognes ne remonte pas plus haut que le regne d'Auguste. Un certain Asinius Sempronius, d'autres disent Rutilius Rufus, s'avisa pour leur malheur de les juger propres à contenter la friandise des homes. Le peuple, dit une ancière épigramme, vengea la mort des cigognes en refusant pour la préture leur meurtrier. Horace l'apelle plaisamment prétorien, en faisant allusion à ce refus. SAN.

51 ERGO SI QUIS NUNC MERGOS] Avant Gallonius on ne connoissoit pas l'éturgeon. On ne connoissoit ni le turbot, ni la cicogne avant Sempronius Rufus. Horace conclud donc de-là, que si quelque fou s'avisoit de publier, que les plongeons sont excellents rôtis : toute la Jeunesse courroit après, & on ne verroit que plongeons chez les Rôtisseurs. Il a pris le plongeon, pour rendre la chose plus ridicule : Car c'est un oiseau qui n'a que la peau colée sur les os, & qui ne sauroit être mangé bouilli ; moins encore rôti. Il seroit sec comme du bois. DAC.

SUAVES EDIXERIT] *Edixerit*, d'un ton de Maître & de Legislateur. C'est pourquoi il met ensuite *parebit*. La Jeunesse obeïra comme à un Arrêt dont il n'y a point d'appel. DAC.

53 SORDIDUS A TENUI VICTU] Comme il est difficile aux hommes de garder un juste milieu, il y avoit du danger, qu'Horace en les corrigeant du luxe & de l'intemperance, ne les jettât dans une avarice sordide : & c'est ce qu'il prévient ici fort finement, en faisant voir que *victus mundus & tenuis*, une table propre & simple est également éloignée des mesquineries de l'avare, & de l'excessive magnificence du prodigue & du débauché. DAC.

54 VITIUM VITAVERIS ILLUD] Le vice du luxe & de l'intemperance. DAC.

55 SI TE ALIO] Dans le vice d'une avarice sordide. DAC.

AVIDIENUS] Il n'est point parlé ailleurs de cet Avidienus. Ainsi nous ne pouvons rien savoir de lui que ce qu'Horace nous en apprend. DAC.

55. *Si te alio pravus detorseris.*] Un manuscrit nous a conservé cette leçon. Elle est élégante, & tout a fait dans le goût d'Horace; la pensée en est même plus juste, & trois critiques l'ont déja rétablie dans le texte. Les grammairiens n'en ont pas jugé ainsi; car il y a aparence qu'ils n'ont mis *pravum* que pour le faire acorder avec *te* qui a précédé. Dans le vers suivant je lis *ductum*, au lieu de *dictum*, & je le fais d'après un autre manuscrit & deux savans éditeurs. Avidiénus, dont il est ici parlé, ne nous est point conu d'ailleurs. SAN.

56 CUI CANIS EX VERO DICTUM COGNOMEN] On donna à Avidienus le surnom de Chien, à cause de son avarice sordide. *Dictum cognomen*, comme *dicere cognomen*. Il n'est pas necessaire de lire *ductum*. DAC.

EX VERO] Tiré de la verité, c'est-à-dire, des vices qui étoient veritablement en lui. DAC.

57 QUINQUENNES OLEAS EST] Les olives ne peuvent être bonnes tout au plus que deux ans. Mais Avidienus ne pouvoit se resoudre à manger les siennes si recentes. Il ne mangeoit que les plus vieilles, celles qui avoient cinq ans. Ainsi il

les

les mangeoit toutes mauvaises. DAC.

58 MUTATUM] Du vin tourné, *vappam.* DAC.

PARCIT DEFUNDERE] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *diffundere. Defundere*, c'est verser de la coupe, pour faire les libations. Comme dans l'Ode V. du Liv. IV.

—— —— —— *Te prosequitur mero*
Defuso pateris.

Horace ne pouvoit pas mieux marquer l'affreuse avarice d'Avidienus, qu'en disant, qu'il n'employoit que du vin tourné, pour les Libations même qu'il faisoit aux Dieux. DAC.

* 59 CUJUS ODOREM OLEI NEQUEAS PERFERRE] C'est pour *instillat oleum cujus odorem nequeas perferre.* * Avidienus n'employoit que de l'huile gâtée & corrompuë. DAC.

59. *Cujus odorem olei, &c.*] Il y a encore ici une ellipse. Il faut sous-entendre *oleum*, & faire ainsi la construction, *ipse bilibri cornu instillat caulibus oleum, cujus olei odorem perferre nequeas.* Quelques grammairiens ont mis *cujus odorem oleum*, mais sans nécessité. Térence a dit comme Horace: *populo ut placerent, quas fecisset fabulas. Quas credit esse has, non sunt veræ nuptiæ.* SAN.

60 REPOTIA] C'est le lendemain des Nôces. Le premier jour étoit appellé γάμοι, *nuptiæ*, les Nôces, & le lendemain que l'on soupoit chez le Marié, étoit appellé, ἐπίϐδα & παλία chez les Grecs, & *repotia* chez les Latins. On peut voir les Remarques sur Festus. DAC.

NATALES] Les Anciens celebroient avec beaucoup de joye non seulement le jour de leur Naissance, mais les jours de la Naissance de leurs Amis & de leurs Amies. On peut voir l'Ode XI. du Livre IV. Epicure ordonna par son testament à ses Heritiers Amynomachus & Timocrate, de donner tous les ans une somme suffisante aux Philosophes de son Ecole, pour bien célèbrer le jour de sa Naissance. Ce qui attira & sur le Fondateur, & sur les observateurs de cette Regle les railleries de la plûpart des gens, qui s'en moquoient comme d'une chose entiérement opposée aux maximes de cette Secte. DAC.

60. *Ille repotia, &c.*] On apeloit *repotia* le festin du lendemain des noces, parce qu'on y achevoit de boire & de manger ce qui étoit resté du jour précédent, *quia iterum potaretur.* Il faut remarquer cette construction *alios dierum festos*, qui est une partition, pour *alios qui ex diebus festi sunt* : par où l'on void qu'il n'est nulement besoin de lire *festorum*, comme le propose M. Cuningam.... *Albatus.* La couleur blanche étoit la couleur ordinaire de la robe chés les Romains, sur-tout à table ... *Ipse* est une circonstance, qui marque bien l'avarice d'Avidiénus. Il craint que les conviés ou ses valets ne ménagent

pas assés son huîle, il veut la verser lui-même. Horace remarque que cette cruche tenoit deux livres d'huîle : cette circonstance paroit d'abord assés inutile; mais je lui ai doné un tour dans la traduction, qui la rend de quelque importance, du moins cela ne gâte rien à la pensée d'Horace. Avidiénus étoit riche, & deux livres d'huîle étoit une provision bien mince. Le vâse dont il se servoit, étoit de corne; il en devoit durer plus long-tems. Tout cela est dans le caractere d'un avâre. SAN.

61 ALBATUS] Les Romains n'étoient jamais à table avec une robe noire, ni en public, ni en particulier: non pas même dans les repas des funerailles. Ils ne paroissoient même jamais dehors qu'avec leurs Toges, qui étoient blanches. Le peuple seul osoit sortir en tunique, ou avec le manteau noir, *penula*. Auguste étoit au desespoir, quand il voyoit un Romain habillé de noir. Et un jour qu'il en voyoit plusieurs de cette maniere, il prononça ce vers de Virgile avec une indignation qui parut dans le ton de sa voix & dans ses yeux:

Romanos rerum dominos gentémque togatam. DAC.

CORNU] Comme on voit encore de ces cornes à huile chez les Paysans. DAC.

IPSE] Lui-même. Il ne se fie pas à ses Esclaves. DAC.

62 CAULIBUS] Des choux bouillis avec des oignons, qu'on arrose d'huile & de vinaigre. DAC.

INSTILLAT] Verse goute à goute. Quoi que cette huile soit abominable, il ne laisse pas de l'épargner. DAC.

VETERIS NON PARCUS ACETI] Il semble qu'Avidienus en prodiguant ainsi son vieux vinaigre, s'éloigne de son caractere; parce que le plus vieux est toujours le meilleur. Cela a obligé Cruquius à croire, qu'Horace a mis *veteris*, vieux, pour *languidi*, *morientis*, foible, sans force. Mais il se trompe. Avidienus met son vieux vinaigre; parce que le vieux ne coûte pas plus que le nouveau, & qu'il est plus propre à effacer le goût de l'huile, & à cacher sa mauvaise odeur. On voit cela tous les jours chez les Paysans. DAC.

62. *Veteris non parcus aceti.*] Le vinaigre le plus vieux est aussi le plus fort; mais le vinaigre coutoit moins que l'huîle, & la force de l'un corigeoit la mauvaise qualité de l'autre. SAN.

64 HAC URGET LUPUS, HAC CANIS, AIUNT] C'étoit un proverbe dont on se servoit, pour dire qu'on étoit au milieu de deux dangers presqu'égaux, & qu'on ne pouvoit pas manquer de tomber dans l'un ou dans l'autre, de quelque côté que l'on tournât. On ne sauroit voir une application plus heureuse que celle qu'Horace fait ici de ce Proverbe. Car par *lupus*, loup, il veut parler de ces prodigues, qui n'épargnoient rien

rien pour avoir le loup marin qui avoit été pêché entre deux ponts : & par *canis* , chien, il fait allusion au surnom d'Avidienus , qui avoit été appellé chien , à cause de son avarice. Cela est parfait. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est fort bien amené par ce qui precede : *horum utrum imitabitur.* DAC.

64. *Hac urget lupus, hac canis, aiunt.*] J'ai rendu le sens du proverbe sans m'atacher à l'expression, qui ne sauroit avoir de grâce en nôtre langue. SAN.

65 MUNDUS ERIT QUI NON] Il dit, que le milieu que l'on doit garder entre l'avarice & la prodigalité, est la propreté, qui n'est pas plus éloignée de la saleté , que de la magnificence. *Mundus*, propre, est un mot general, qui va à tout. Il est ici question de la table. * *Mundus* est un adjectif & non pas un substantif, comme le pretend M. Bentlei, qui a lu fort mal à propos *Mundus erit qua non.* Rien n'est plus éloigné du style d'Horace. * DAC.

65. *Mundus erit , quâ non offendat sordibus , &c.*] Il y a quelque diférence dans le texte , & quelque embaras dans la construction. La leçon que j'ai suivie se trouve bien apuiée dans les manuscrits & dans les éditions. Horace veut dire : *sapiens eatenus mundus erit , quâ non offendat sordibus.* La regle qu'il propose au sage est une propreté honête , *munditiès non sordida ;* & cela doit servir à entendre ce qu'il a dit quelques vers auparavant , *sordidus à tenui victu distabit.* Le vers qui suit celui-ci a encore sa dificulté. *Cultûs* est un nom substantif d'une signification mitoiène , qui se prend en bone & en mauvaise part. Ici il demeure dans sa signification commune & indéterminée. Le poète dit : *sapiens in neutram partem cultûs miser erit , non erit misere aut avarus aut profusus.* Il a déja doné des exemples de ces deux défauts , qu'il veut que le sage évite , & il en va encore proposer deux autres. SAN.

66 IN NEUTRAM PARTEM CULTUS MISER] *Cultûs* est un genitif , comme le vieux Commentateur l'a fort bien vû , & il faut sous-entendre *incidet : il ne tombera ni dans l'un ni dans l'autre excès* , ni dans la saleté, ni dans la magnificence. Il faut bien remarquer *cultus* , employé pour la dépense de la table. C'est un mot general comme *mundus.* *Miser* tombe autant sur celui qui péche par la magnificence , que sur celui qui péche par la saleté. DAC.

HIC NEQUE SERVIS ALBUTI SENIS EXEMPLO] Le vieux Interprete, Lambin, & Cruquius , ont cru , qu'Albutius est accusé d'avarice, & Nevius de prodigalité. Mais ils se trompent assurément, & ils n'ont pas entendu le *dum munia didit.* Horace dit, que celui qui saura garder un juste milieu, ne sera

pas d'une exactitude outrée & superstitieuse, dans les preparatifs d'un repas, comme Albutius; ni d'une simplicité vitieuse & trop relâchée, comme Nevius. Albutius faisoit trop de façon, & Nevius en faisoit trop peu. DAC.

67 ALBUTI SENIS EXEMPLO DUM MUNIA DIDIT] Albutius étoit si outré dans les repas qu'il donnoit, que si ses Esclaves manquoient à la moindre chose de ce qu'il leur avoit ordonné, c'étoit un crime irremissible : & en cela il avoit une exactitude trop scrupuleuse & trop recherchée. Torrentius a cru, qu'Horace ne donne pas ici l'exemple d'un homme de son temps, & que cet Albutius est le Titus Albutius dont il est parlé dans les Satires de Lucilius, qui lui reproche, qu'il affectoit si fort en tout la politesse & l'élegance des Grecs, qu'il vouloit passer pour Grec. Voici les vers de Lucilius, que je rapporte, parce qu'ils sont pleins de grace & de sel. Il fait parler Mutius Scevola:

Græcum te, Albuti, quam Romanum atque Sabinum,
Municipem Ponti, Titii, Anni, Centurionum
Præclarorum hominum, ac primorum, signiferúmque,
Maluisti dici. Græce ergo Prætor Athenis,
Id quod maluisti, te cum ad me accedi' saluto:
Χαῖρε, *inquam, Tite: Lictores, turma omni' Cohórsque*
Χαῖρε. *Hinc hostis Muti Albutius, hinc, inimicus.*

„ Albutius, vous avez toujours mieux aimé passer pour Grec, „ que pour Romain & pour Sabin, pour le Compatriote de „ Pontius, de Titius, d'Annius, de ces vaillants Centurions, „ Hommes de marque, les premiers de leur Pays, qui ont été „ Enseignes dans nos Legions. Sachant donc la passion que „ vous aviez pour cela, un jour que vous me vintes voir, pendant que j'étois Preteur à Athenes, je vous saluai en Grec „ pour vous faire plaisir. *Chairé* Titus, vous dis-je. Mes „ Huissiers, mes Gardes, & tous ceux de ma Cour, dirent „ tous après moi: *Chairé*, *Chairé*. Et voilà l'origine, voilà „ la cause de l'inimitié qu'Albutius a pour Mutius." Albutius s'étoit apperçû, qu'on ne le saluoit ainsi, que pour le railler, & pour se moquer de lui. Mais l'Albutius d'Horace pourroit bien être le fils de celui-là. DAC.

DUM MUNIA DIDIT] *Didere*, *partiri*, *dividere*, partager. Albutius partageoit les emplois à ses Esclaves, quand il vouloit traiter quelqu'un. Il disoit à l'un: Vous aurez soin de ceci; & à l'autre, vous aurez soin de cela, &c. Et il étoit là dessus d'une si grande severité, qu'il ne pardonnoit pas la moindre faute. On peut voir un exemple de ceci dans la seconde Scene du premier Acte du Pseudolus de Plaute, & un autre dans la

XIV. Satire de Juvenal. Moliere a imité cela dans ſon Avare. Act. III. Sc. I. DAC.

68 SIMPLEX NÆVIUS] *Simplex*, *ſimple*, pour relâché, negligent, mal propre. DAC.

. 66. *Albucî ſenis.*] Ce pouvoit fort bien être le fils de Titus Albucius conu par les ſatires de Lucile. Quand il donoit un repas, il pouſſoit l'exactitude & la politeſſe juſqu'à l'afectation, ſes gens n'y pouvoient ſufire, il les tourmentoit de maniere à les deſeſpérer. Névius donoit dans un excès contraire; il ne mettoit ordre à rien, & ſa négligence étoit cauſe que tout étoit malpropre & dégoutant. Ces deux défauts ſont fort diſtingués de la prodigalité & de l'avarice. Ce Névius nous eſt encore moins conu qu'Albucius. *Didere munia* eſt diſtribuer les emplois, aſſigner à chacun ce qu'il doit faire. SAN.

UNCTAM CONVIVIS PRÆBEBIT AQUAM] Ce Nevius étoit ſi peu ſoigneux, & ſi mal propre, qu'il ſouffroit que ſes Eſclaves ſerviſſent de l'eau ſale, pour la mêler avec le vin, ou plûtôt pour le bain que l'on donnoit aux Conviez. C'eſt pourquoi Horace dit dans l'Ode XIX. du Liv. III. *Quis aquam temperat ignibus.* „ Qui eſt-ce qui fera chauffer de l'eau pour le bain?" *Aqua uncta*, de l'eau graſſe, ſale, &c. & non pas de l'eau parfumée, comme les Interpretes l'ont cru. Céla eſt ridicule. On peut voir ma Remarque ſur le vers 88. de la Satire IV. du Livre I. DAC.

69. *Vitium hoc quoque magnum.*] Il n'eſt pas râre de voir des gens, qui avec beaucoup de dépenſe ne ſe font point d'honeur. Ils n'epargnent rien en meubles, en habits, en repas: mais tout eſt malpropre & mal-entendu; c'eſt manque d'atention, mais c'eſt encore plus manque de goût. SAN.

70 VICTUS TENUIS QUÆ QUANTAQUE SECUM] Il vient à la frugalité, qu'il louë par les biens qu'elle fait à l'eſprit & au corps. C'eſt proprement la ſuite du premier vers. DAC.

71 NAM VARIÆ RES UT NOCEANT HOMINI CREDAS] Il n'y a rien de ſi nuiſible à la ſanté, que le mêlange de differents mets; & Horace ne donne d'autre preuve de cette verité, que l'experience même que tout le monde peut avoir faite du contraire. Car on n'a qu'à ſe ſouvenir de l'état où l'on s'eſt trouvé, après avoir mangé d'une ſeule viande, pour être convaincu, que tant de viandes ne peuvent qu'accabler l'eſtomac. Au reſte, pour dire cela en paſſant, cette queſtion, ſi une ſeule viande eſt meilleure pour l'eſtomac que la diverſité de mets; eſt traitée fort au long dans les Saturnales de Macrobe, Liv. VII. & on y allegue pluſieurs raiſons pour & contre. Le ſentiment d'Horace eſt celui d'Hippocrate, & cela ſuffit: C'eſt auſſi celui des plus ſages. Dans l'Eccleſiaſtique il eſt dit; *Non te effundas ſuper omnem eſcam; in multis enim eſcis erit infirmitas,*

mitas. „ Tu ne te jetteras point sur toutes sortes de mets. „ Car de plusieurs mets vient la maladie. DAC.

73 QUÆ SIMPLEX OLIM TIBI SEDERIT] *Simplex*, *simple*, pour *seule*, comme dans Pline, Liv. XI. Chap. LIII. *Homini cibus utilissimus simplex : Acervatio saporum pestifera : Condimenta perniciosiora.* DAC.

SEDERIT] *Placuerit*, t'aura plû. On pourroit aussi expliquer *sederit*, sera allée à fond, aura passé sans peine, comme étant de facile digestion. DAC.

73. *Quæ simplex olim tibi sederit.*] Horace opose *simplex* à *multiplex*, & il met *sedere* pour *facile concoqui*, *optimè digeri* se digérer aisément, sans causer aucune peine à l'estomac. SAN.

75 DULCIA SE IN BILEM VERTENT] Tout ce que l'estomac ne peut digerer, se change en bile, sur tout les douceurs. * Et de là viennent les maux d'estomac, les coliques, les dissenteries, comme il va le dire & comme l'Ecclesiastique nous en avertit. *Labor vigiliæ, cholera, & tortura insatiabili.* XXXI. 23. * DAC.

STOMACHOQUE TUMULTUM LENTA FERET PITUITA] La Pituite, qui est une humeur froide, venant à se mêler avec la bile, qui est chaude, cause dans l'estomac un fort grand desordre, & comme une guerre civile que l'estomac ne sauroit appaiser, sa chaleur naturelle étant presque éteinte. Ce *tumultus* est un fort beau mot. Horace en a pris l'idée dans ce beau passage d'Hippocrate : Τὰ γὰρ ἀνόμοια στασιάζει, καὶ τὰ μὲν θάσσον, τὰ δὲ σχολαίτερον πέσσεται. *Ces viandes differentes font une sedition dans l'estomac. Les unes sont digerées plus-tôt, & les autres plus-tard.* DAC.

76. *Lenta pituita,*] La pituite est humide & froide. *Pituita* est tantôt de quatre silabes, & tantôt de trois ; comme *cui*, qui est ordinairement monosilabe, soufre quelquefois une dissolution. SAN.

77 DESURGAT] Horace a dit *desurgere*, comme *deproperare :* & c'est une composition imitée des Grecs, qui joignent la préposition avec les verbes. *Cœna desurgat*, pour *surgat de cœna.* Car *desurgere* n'est point ici pour dire ἀφοδεύειν, *alvum exonerare.* DAC.

DUBIA] Terence explique dans le Phormion, Act. II. Sc. II. ce que c'est que *cœna dubia*, un repas douteux : c'est-à-dire, où la diversité, & la quantité des mets vous reduisent à ne savoir que choisir. Voici le passage.

——— PH. Cœna dubia apponitur.
GE. Quid istud verbi est ? PH. Ubi tu dubites quid sumas potissimum.

Ce-

Cela eſt remarquable, en ce qu'il paroit que Terence a été le premier qui a hazardé ce mot. DAC.

77. *Cœnâ deſurgat dubiâ.*] Pour *ſurgat de cœnâ dubiâ.* Nous alons voir de même *emetiri acervo* pour *metiri ex acervo.* J'ai expliqué *cœna dubia* dans la traduction, & cette explication eſt de Térence: *cœna dubia*, dit-il, * *ubi dubites quid ſumas potiſſimum.* SAN.

78 HESTERNIS VITIIS] Des excès du jour precedent, comme il a dit plus haut: *pinguem vitiis albúmque.* DAC.

ANIMUM QUOQUE PRÆGRAVAT UNA] Car les vapeurs du vin & des viandes, abrutiſſent l'eſprit, & le rendent incapable de faire ſes fonctions. On peut voir ſur cette matiere deux beaux Chapitres d'Hierocles ſur les vers de Pythagore. pag. 136. & 145. du II. Vol. DAC.

79 ATQUE AFFIGIT HUMI DIVINÆ PARTICULAM AURÆ] Il eſt indifferent de lire *affigit*, ou *affligit.* L'un & l'autre ſont fort bons. Ce vers eſt admirable: une choſe toute divine & toute celeſte devient terreſtre & groſſiere par la débauche, qui coupe les ailes de l'ame, en éteignant ſa chaleur, & en changeant ſa ſécchereſſe en humidité. Car ce ſont ces deux qualitez que les Anciens ont nommé les ailes de l'ame. DAC.

DIVINÆ PARTICULAM AURÆ] Une particule du ſouffle de la Divinité. C'eſt-à-dire une partie de la Divinité même, qui n'eſt qu'un eſprit, & que Platon appelle l'ame du monde. Cette idée du ſouffle de la Divinité, eſt venuë ſans doute aux Anciens de l'Hiſtoire de la Création, qui leur étoit connuë. Dieu après avoir formé l'homme de la pouſſiere, lui inſpira un ſouffle de vie: *inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ.* Et c'eſt ce ſouffle de vie qu'ils ont appelié *particulam divinæ auræ.* Marc Antonin l'appelle parfaitement bien *ἀπόσπασμα Ζηνός*, dans ce beau paſſage, où il dit, qu'il faut faire tout ce qui plaît au genie que Dieu nous a donné pour nous conduire, & qui eſt une partie de lui-même: ce qui n'eſt autre choſe que l'eſprit & que la Raiſon. DAC.

79. *Divinæ particulam auræ.*] Horace, pour relever davantage la nobleſſe de l'âme, emprunte en paſſant le langage de Platon; qui diſoit qu'elle étoit une portion de l'âme univerſelle du monde, c'eſt à dire de la Divinité même. SAN.

80 ALTER] Celui qui vit frugalement. DAC.

DICTO CITIUS CURATA] Car un leger repas eſt bien-tôt pris, & la ſobrieté n'eſt pas long-temps à table. DAC.

80. *Dicto citiùs curata.*] Après qu'il a fait un leger repas, autant ſeulement qu'il en eſt beſoin pour refaire ſes forces. Cet-

* Dans le Phormion a. 2. ſ. 1.

Cette oposition entre les gens ſobres & les gens de bone chère eſt bien marquée & bien vraie. Les premiers ont proprement le plaiſir de la table, & les derniers en ont les incommodités. SAN.

81 VEGETUS PRÆSCRIPTA AD MUNIA SURGIT] Horace après avoir parlé du lendemain de la débauche, ne manque pas de parler du lendemain du repas ſobre, & c'eſt cette opoſition qui fait la plus grande beauté de ce paſſage. Le plaiſir des repas ſobres ſe fait encore plus ſentir le lendemain que le jour même. * C'eſt ce que l'Eccleſiaſtique dit fort bien: *Somnus ſanitatis in homine parco; dormiet uſque mane & anima illius cum ipſo delectabitur.* C'eſt-à-dire, qu'en ſe levant il ſera maître de ſon eſprit, & le trouvera prêt à faire ſes fonctions. * DAC.

82 HIC TAMEN AD MELIUS] Ofellus n'exclut pas entierement la bonne chere, comme les Stoïciens. Il ne l'admet pas non plus avec les excès que les Epicuriens permettoient. Il prend le milieu entre ces deux Sectes: & c'eſt ce qui prouve, qu'il n'eſt ni Epicurien, ni Stoïcien. C'eſt pourquoi il eſt appellé *abnormis ſapiens.* Ces vers ſont admirables. DAC.

83 REDIENS ADVEXERIT ANNUS] *Rediens annus*, eſt proprement ce que les Grecs diſent περιπλομένον ἐνιαυτὸν: Car l'année eſt un cercle dont chaque point eſt le commencement & la fin. DAC.

ADVEXERIT] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *adduxerit.* Il a dit de même dans l'Ode XXIX. du Liv. IV. *Quod fugiens ſemel hora vexit.* Et Virgile: *Quid veſper ſerus vehat.* DAC.

84 TENUATUM CORPUS] Le corps extenué par le travail, ou par quelque maladie. Ofellus ne reconnoît que trois choſes qui puiſſent obliger les hommes à ſe traiter un peu plus delicatement que de coutume, les fêtes, la foibleſſe que cauſent ou les maladies ou le trop grand travail, & les incommoditez de vieilleſſe. Mais ſous le nom de fêtes ſont compriſes toutes les occaſions extraordinaires, comme la viſite d'un Ami, &c. DAC.

84. *Ulive.*] M. Bentlei a propoſé cette corection, que M. Cuningam a jugé néceſſaire. On peut même dire que c'eſt une reſtitution. Le ſcoliaſte a lu ainſi dans ſon manuſcrit, comme il paroit par l'explication qu'il done de cet endroit: *quum langueſcere cœperis aut ſeneſcere. Ubique*, qui eſt la leçon receue, fait ici une ambiguité deſagréable. Je croirois volontiers qu'elle nous vient des grammairiens, qui auront jugé que le poète aura voulu mettre ici une ſentence morale, en diſant *ubique accedent anni.* Cette mépriſe a produit une autre altération dans le vers ſuivant par le retranchement d'*&*, qui s'eſt conſervé

ſervé dans quelques manuſcrits, & qui a repris ſon anciène place dans quatre de nos meilleures éditions. SAN.

85 ÆTAS IMBECILLA] La vieilleſſe que Socrate appelle en quelque endroit le rendez-vous de toutes les incommoditez de la Nature. DAC.

87 PRÆSUMIS] *Præſumere*, prendre avant le temps. DAC.

89 RANCIDUM APRUM] Les anciens Romains diſoient aſſurément en proverbe *rancidus aper;* mais je ne me ſouviens pas de l'avoir lû ailleurs. Horace en donne la véritable explication. Il eſt certain que ces premiers Romains, dont il parle, avoient retenu beaucoup de preceptes de Pythagore, qui enſeignoit la Morale ſous des envelopes, & par des paraboles: comme quand il diſoit, qu'*on ne devoit jamais s'aſſeoir ſur le boiſſeau*, pour dire, qu'il falloit toujours garder quelque choſe pour le lendemain, car on ne s'aſſied ſur le boiſſeau qu'après l'avoir renverſé, & l'on ne le renverſe qu'après qu'il eſt vuide. Je croi même que c'eſt lui qui inſpira à ces bonnes gens le ſcrupule, de n'ôter jamais la table vuide, & de n'éteindre point la lampe qui les avoit éclairez pendant le ſouper. Pour leur faire entendre, qu'il falloit toujours ſe tenir en état de pouvoir regaler un hôte, s'il en ſurvenoit quelqu'un. Comme les Latins diſoient, *rancidus aper*, les Grecs diſoient *ἀποκείμενος ἰχθῦς*, *poiſſon ſerré, gardé, &c.* DAC.

89. *Laudabant.*] Je me ſuis plus ataché à la penſée du poète qu'à la propriété de l'expreſſion. Il veut dire: *antiqui laudabant aprum ſervari, etiam rancidum.* SAN.

90 SED CREDO HAC MENTE] Il y a une politeſſe & une ſageſſe merveilleuſe dans cette explication. DAC.

92 QUAM INTEGRUM EDAX DOMINUS] *Integer* a deux ſignifications, car il ſignifie *entier & frais.* Il eſt ici pour *frais, recens* oppoſé à *vitiatus.* Les premiers Romains ne virent jamais ſur leur table un ſanglier entier. P. Servilius Rullus fut le premier qui en fit ſervir un, & cet excès, qui juſques au temps de Ceſar avoit été inouï, devint enſuite une choſe ordinaire. On en ſervoit même deux & trois. C'eſt pourquoi Juvenal s'écrie:

> —— *quanta eſt gula quæ ſibi totum*
> *Ponit aprum.*

Tibere dans ſes feſtins les plus ſolemnels n'en eut jamais que la moitié d'un. DAC.

HOS UTINAM INTER HEROAS] Je ſuis charmé de ce ſouhait. Il appelle ces premiers Romains des Heros, à cauſe de leur frugalité. DAC.

93 TELLUS PRIMA] Car du temps de ces Romains, dont il parle, la Terre étoit plus jeune que de ſon temps. C'étoit le

le premier, ou le ſecond âge. Il n'y a pas de raiſon à croire que *prima* ſoit une épithete ordinaire de la Terre, parce qu'elle fut tirée la premiere du Chaos, avant les autres élemens, & avant le Ciel même. Horace n'y a jamais penſé. DAC.

94 DAS ALIQUID FAMÆ] Après le ſoin de la ſanté, vient le ſoin de la reputation, qui touche ſouvent, & qui doit même toucher plus que le ſoin de la ſanté. DAC.

QUÆ CARMINE GRATIOR AUREM OCCUPAT] Car il n'y a point d'harmonie plus agreable à l'oreille que celle des loüanges. Pindare dit avec raiſon, que quand un homme eſt aſſez heureux, pour joindre la Fortune à la bonne reputation, il ne doit pas ſouhaiter d'être un Dieu, car les Dieux n'ont pas plus de plaiſir que lui. Au lieu d'*occupat*, on a lû *occupet*, qui fait auſſi un beau ſens. En ce cas c'eſt un precepte. La Renommée, qui doit être plus agreable, &c. J'aime mieux le premier. * Horace dit ici une verité & ne ſonge nullement à donner un precepte. * DAC.

95 GRANDES RHOMBI PATINÆQUE] Le luxe des Romains pour la grandeur des plats étoit ſi exceſſif, que Sylla en avoit d'argent qui peſoient deux cens marcs. Et Pline remarque, qu'on en auroit trouvé alors à Rome plus de cinq cens de ce poids-là. Cette fureur ne diminua pas dans les ſuites, puiſque du temps de Claudius un de ſes Eſclaves, appellé Druſillanus Rotundus, avoit le plat appellé *Promulſis*, de mille marcs peſant, qu'on ſervoit au milieu de huit petits plats de cent marcs chacun. Ces neuf plats étoient rangez à table ſur une machine qui les ſoutenoit, & qui du nom du grand plat, étoit appellée *Promulſidarium*. On connoît le plat de Vitellius, qui à cauſe de ſa grandeur énorme fut appellé *le Bouclier de Minerve*. DAC.

99 AS, LAQUEI PRETIUM] L'as Romain valoit un ſol de notre monnoye. DAC.

JURE, INQUIS, TRASIUS] Car Traſius s'étoit ruïné par ſes folles dépenſes. Ce nom eſt aujourd'hui inconnu, * & il eſt fort inutile de s'amuſer à rechercher ſi c'eſt *Traſius*, *Tranſius*, *Troſius*, ou *Toſius*. * DAC.

100 ISTIS JURGATUR VERBIS] *Jurgatur* eſt paſſif, quoi que Torrentius en veuille dire. Les Anciens n'étoient pas ſi ſcrupuleux ſur cela. DAC.

99. *Jure, inquit, Tranſius iſtis, &c.*] Le ſens demande un verbe de ſeconde perſone, mais l'uſage a doné la même force à *inquit*, comme je l'ai dit ſur le ſoixante-dix-huitième vers de la ſatire *Eupolis atque Cratinus*. Le nom propre *Tranſius* avoit été ici défiguré en ſept ou huit manieres diférentes. Les meilleurs manuſcrits & pluſieurs éditions tant ancienes que modernes ſont pour *inquit* & pour *Tranſius*; & ce nom ſe trou-

trouve aussi dans les inscriptions. *Jurgatur* a un sens passif dans le vers suivant : c'est un verbe commun. Ordinairement il signifie la même chose que *jurgo*. SAN.

100 VECTIGALIA MAGNA] *Vectigal* est ici pour toute sorte de rentes & de revenus d'un particulier. Ciceron s'en est souvent servi dans ce même sens. DAC.

100. *Vectigalia magna.*] C'est à dire de gros revenus. Nous avons déja vu *vectigalia parva* dans le même sens. Voiés l'ode *Inclusam Danaen*, vers quarantième. SAN.

* 103 CUR EGET INDIGNUS] Cette reponse d'Horace à ce riche prodigue, est admirable, & très-digne du Christianisme. * DAC.

INDIGNUS QUISQUAM] *Indignus, qui egeat.* Mot à mot: *Indigne d'être pauvre.* Mais en notre Langue *indigne* n'est jamais pris qu'en mauvaise part. * Il y a pourtant des occasions où on peut le hazarder en bonne part avec grace. * DAC.

104 QUARE TEMPLA RUUNT ANTIQUA DEÛM] Il fait sa cour à Auguste, qui avoit rebâti à Rome les Temples qui étoient tombez de vieillesse, ou qui avoient été consumez par le feu. DAC.

104. *Templa ruunt antiqua Deûm.*] M. Dacier remarque fort à propos qu'Horace fait ici sa Cour à Auguste, qui avoit relevé plusieurs temples & plusieurs anciens monumens. SAN.

107 UTERNE] Ce *ne* est comme dans le vers 21. de la X. Satire: *quine putetis.* DAC.

107. *Uterne.*] Voila un exemple de *ne* explétif. Voiés le vint-unième vers de la satire *Nempe incomposito.* SAN.

108 AD CASUS DUBIOS] *Casus dubii* comme *dubia tempora* de l'Ode IX. du Livre IV.

——————— & secundis
Temporibus dubiisque rectus.

On peut voir là les Remarques. DAC.

109 CORPÚSQUE SUPERBUM] *Superbe* est ici pour dédaigneux, qui méprise tout, qui ne trouve rien de bon, comme cette femme qui pensa ruïner Chremes, en tâtant seulement aux vins qu'il faisoit servir.

——————— pytissando modo mihi
Quid, quid vini absumpsit?

Terence dans l'Heautontim. Act. III. Scene I. DAC.

109. *Mentem corpusque superbum.*] J'ai été obligé de partager dans le François les deux idées que le Latin réunit, parceque l'une est rarement séparée de l'autre, *vulgò insolescit, qui adsueverit pluribus.* SAN.

110 METUENSQUE FUTURI] *Metuens* n'est pas qui craint, mais qui prévoit, & qui se précautionne, &c. DAC.

112 QUO

112 QUO MAGIS HIS CREDAS] C'eſt Horace qui parle de ſon chef. DAC.

PUER HUNC EGO PARVUS OFELLUM] Horace pouvoit avoir vû cet Ofellus à Rome, où ce Poëte paſſa depuis l'âge de neuf ou dix ans juſqu'à 20 ou 21. qu'il partit pour aller étudier à Athenes. DAC.

114. VIDEAS METATO IN AGELLO] Dans ſon champ qui a été meſuré, c'eſt-à-dire qui a été donné aux ſoldats. Car pour diſtribuer les terres, on les meſuroit, afin que chaque ſoldat eût tant d'arpens. La terre d'Ofellus échût en partage à Umbrenus, & cela arriva ſans doute après la bataille de Philippes, quand Auguſte ramena en Italie les Veterans, & leur aſſigna les terres municipales. Virgile fut chaſſé de ſa terre par le même accident, comme il s'en plaint dans ce vers:

Pertica quæ noſtros metata eſt improbe agellos.

Mais il la recouvra bien-tôt après par la faveur d'Auguſte. Properce, qui ſe trouva envelopé dans le même malheur, ne fut pas ſi heureux que lui:

Abſtulit excultas pertica triſtis opes. DAC.

114. *Metato in agello.*] Ofellus ſe trouva envelopé dans la même diſgrâce que Virgile, Tibule & Properce. Leurs terres furent donées par Octavien aux ſoldats vétérans, qui avoient ſervi contre Brutus & Caſſius à la bataille de Philipes. Celles d'Ofellus furent donées à un nomé Umbrénus, qui prit Ofellus même pour ſon fermier. Comme chaque ſoldat devoit avoir en partage un certain nombre d'arpens, on fit meſurer toutes ces terres avant que de les diſtribuer. C'eſt ce que veut dire *metatus agellus.* SAN.

115 FORTEM MERCEDE COLONUM] *Fortem*, plein de fermeté & de courage, & parlant de la fortune paſſée, comme n'y ayant aucun regret. *Colonus* dans ſa premiere origine ſignifioit ſimplement *maître*, *habitant.* Car Varron appelle Mercure *Mercurium Arcadum Colonum.* Mais enſuite on l'a déterminé à ſignifier un homme qui cultive une terre pour un Maître. Horace ne laiſſe pas d'ajoûter *mercede*, pour mieux expliquer la choſe, & pour la rendre plus grave. DAC.

116 NON EGO NARRANTEM] Horace réüſſit parfaitement à faire parler les gens ſelon leur veritable caractere. Ce diſcours d'Ofellus eſt très-ſenſé, & d'un ſtile net & coulant, où il n'y a rien de groſſier : & c'eſt ce qui prouve que le *craſſa Minerva* du troiſiéme vers ne ſignifie pas ce que l'on avoit cru. DAC.

118. *Seu longo poſt tempore.*] Il faut lire *ſeu*, après tous les manuſcrits & toutes les anciènes éditions. On ne ſait d'où eſt venu ce *quum*, qui s'eſt emparé des éditions ordinaires. Dès

le

le tems de Lambin un ſavant avoit jugé que *longo poſt tempore* eſt la véritable leçon. Je l'ai miſe dans le texte après M. Cuningam. Cette expreſſion eſt ordinaire aux meilleurs auteurs, & il y a tout lieu de croire que *longum poſt tempus* qui eſt la leçon commune n'eſt qu'une glôſe des grammairiens. SAN.

119 OPERUM VACUO] Car la pluye & le mauvais temps font ceſſer les travaux de la campagne. DAC.

120 BENE ERAT] C'eſt le propre terme pour dire: nous faiſions bonne chere. DAC.

121 TUM PENSILIS UVA] Les Romains conſervoient ſi bien leurs raiſins, qu'ils en avoient preſque toute l'année. Caton, Varron, Columele, & Palladius, ont fait des Chapitres entiers, pour enſeigner la maniere de les conſerver. Ils tâchoient même d'imiter le ſoin des Grecs, qui pretendoient avoir trouvé le ſecret de les conſerver pendus à la ſouche dans la vigne même juſqu'au Printemps. Le bon homme Ofellus n'y cherchoit pas tant de fineſſe, il pendoit ſes raiſins au plancher, comme on fait communement en Languedoc: & c'eſt de ces raiſins ainſi gardez que Varron dit: *in carnarium aſcendunt*. Et Pline: *Durant aliæ per hyemem penſili concameratæ nodo*. DAC.

121. *Penſilis uva.*] C'eſt du raiſin ataché au plancher, pour le conſerver pendant l'hiver. SAN.

SECUNDAS MENSAS] Il a été aſſez parlé de la ſeconde table dans les Remarques ſur l'Ode V. du Liv. IV. DAC.

122 CUM DUPLICE FICU] On n'eſt pas d'accord ſur l'explication de *duplex ficus*. Les uns diſent, que c'eſt une figue de deux eſpeces; les autres, que c'eſt une figue de deux ſaiſons, que les Latins appellent *biferam*, & qu'Auguſte aimoit plus que toutes les autres. Enfin il y a un troiſiéme parti, qui veut que *duplex ficus* ſoit une groſſe figue qu'on appelloit *mariſcam*; Et je ſuis de cet avis: car il eſt certain que les Latins ont dit *double*, pour *grand*. Caton dans le XX. Chap. *& habeat quas figat clavis duplicibus, ne cadant*. Voilà des *clous doubles*, pour de *grands clous*. Lucilius a dit de la même maniere: *duplici corpus ſiccaſſem pila*, une *double paûme*, pour une *groſſe paûme*, un bâlon. Virgile dit *duplex dorſum*, *duplex ſpina*, *duplex corona*, dans ce même ſens. Cette double figue dont parle ici Ofellus étoit la moins eſtimée de toutes. C'eſt pourquoi elle convenoit fort bien à la ſeconde table d'un homme ſi ſimple & ſi frugal. DAC.

122. *Cum duplice ficu.*] *Ficus duplex* eſt ici une groſſe figue. L'auteur du poéme ſur l'Egrette a dit de même*: *unum quem duplici ſtellarum lumine vidi*, la ſeule d'entre les conſtellations que j'ai vu répandre une groſſe lumiere. On en trouve auſſi plus

* Ciris v. 533.

plus d'un exemple dans Virgile. Lucrèce s'eſt ſervi de *geminus* dans le même ſens, quand il a dit : *gemina & mammoſa*, pour *corpulentior*, *plenior*, une femme chargée d'embonpoint. Voiés ce que je remarquerai encore ſur le vint-cinquième vers de l'épitre *Quamvis Scæva ſatis*. SAN.

123 POST HOC LUDUS ERAT] Ce paſſage eſt plus conſiderable que ne l'ont cru les Interpretes, qui l'ont fort bien paſſé ſans rien dire. Il renferme pourtant une coutume conſiderable, & qui fait un veritable plaiſir. Les Romains commençoient ordinairement à s'échauffer à boire au milieu du repas. Il y en a un exemple remarquable dans la Vie de Brutus. Les débauchez commençoient à boire avant le repas, & même avant le bain : & c'eſt contre ces gens-là que Seneque dit dans la Lettre 123. *Non videntur tibi contra Naturam vivere qui jejuni bibunt, qui vinum recipiunt inanibus venis, & ad cibum ebrii tranſeunt? Atqui frequens hoc adoleſcentium vitium eſt. Qui vires excolunt, in ipſo pene balnei limine, inter nudos bibunt : imo potant ut ſudorem, quem moverunt potionibus crebris ac ferventibus ſubinde diſtringant.* „ Ne vous ſemble-„ t-il pas que ceux-là vivent contre toutes les regles de la Na-„ ture qui commencent à boire à jeun, qui rempliſſent de vin „ leurs veines vuides, & qui ne ſe mettent à table que quand „ ils ſont ſous ? Cependant c'eſt le vice ordinaire des jeunes „ gens. Ceux qui exercent leurs forces, boivent tout nuds à „ l'entrée du bain, afin de pouvoir eſſuyer enſuite la grande „ ſueur que la quantité de vin qu'ils ont pris fait ſortir par „ leurs pores". Ceux qui étoient ſages & moderez ne commençoient à boire qu'à la fin du repas, après la ſeconde table, où l'on faiſoit les libations. Mais il y avoit ſi peu de gens qui puſſent avoir cette moderation, qu'elle n'étoit preſque plus en uſage que chez les Payſans, qui ſont toûjours les Hôtes de la frugalité & de la temperance. C'eſt pourquoi le même Seneque ajoûte à ce que je viens de rapporter : *Poſt prandium aut cœnam bibere vulgare eſt. Hoc patres familiæ ruſtici faciunt, & veræ voluptatis ignari.* „ De boire après le repas, cela eſt „ trop commun. Les peres de famille le font à la campagne, „ parce que ces bons Payſans n'ont pas le goût de la veritable „ volupté". Seneque dit cela en ſe moquant : car il parle ſelon les ſentimens de ces débauchez qui beuvoient à jeun. On voit preſentement pourquoi ce bon Ofellus dit ici *poſt hoc*, après le repas. Et cela meritoit ſans doute d'être expliqué. DAC.

LUDUS ERAT CUPPA POTARE MAGISTRA] Les Commentateurs diſputent ici, s'il faut lire *cuppa*, ou *culpa*. Expliquons l'un & l'autre, & nous ſerons moins ſujets à nous tromper dans le choix. Les Anciens établiſſoient ordinairement dans leurs Feſtins un Roi, qu'Horace appelle dans le II. Liv.

des

des Odes, *Arbitrum bibendi*, parce qu'il avoit un pouvoir absolu sur tous les Conviez, & qu'il dépendoit de lui de les faire boire autant & si peu qu'il vouloit. Le bon Ofellus, dont la table étoit trop frugale pour avoir un Roi, cherche à prendre des plaisirs plus simples; & au lieu d'un Roi, il convient avec son hôte, qu'à chaque faute qu'ils feroient en parlant, ils boiroient un coup de plus. C'est pourquoi il appelle cette faute *la Maîtresse*, parce qu'elle obligeoit à boire celui qui avoit manqué. Voilà donc *culpa potare magistra*. Pour l'autre leçon, *cuppa potare magistra*, si c'est la veritable, Ofellus vouloit qu'on se divertît à boire à sa soif, & sans avoir d'autre regle, ni d'autre mesure que celle de la tasse même. Et je me declare pour cette derniere, parce que je la trouve beaucoup plus simple que l'autre, qui n'a nulle vrai-semblance: Car il n'est pas naturel, que de bons Paisans se mettent en tête de remarquer les fautes les uns des autres. Je ne voi pas même quelles fautes ce pouvoient être. Theodore Marcile au lieu de *cuppa* a lû *cupa*, qui est proprement une cave, comme si Ofellus avoit offert à son hôte de boire tant que le tonneau pourroit durer. Cela est trop outré. Il faut assurément retenir *cuppa*, qui vient du Grec κύββα. Hesychius, κύββα, ποτήριον, *cuppa*, coupe, * De tous ceux qui ont touché à ce passage M. Bentlei est celui qui s'est le plus éloigné du vrai. Après une longue remarque il se reduit à lire *nulla potare magistra* ou *cupa potare magistra*, & il explique *cupa* une cabaretiere καπηλίς. On ne sauroit traiter plus mal Horace que de lui attribuer de telles absurditez. * DAC.

123. *Culpâ potare magistrâ.*] C'est à dire *potare citra culpam, culpâ tenus, ita ut sola culpa potationem moderetur ac coerceat.* Je n'ose me flater d'avoir trouvé le premier le sens de cette expression, qui a tant tourmenté les interprètes. Du moins j'ai deux avantages, qui ne sont pas peu de chose, c'est que mon explication convient parfaitement bien à la frugalité d'Ofellus, & que je conserve la leçon générale & unique de tout ce qui a paru de manuscrits. *Id ab omnibus testatum est*, dit M. Bentlei, *universos qui adhuc visi sunt codices uno consensu habere* CULPA MAGISTRA. Cela sufit pour faire rejeter *cupa* & *cuppa*, que l'on a voulu introduire ici sans besoin comme sans autorité, & qui sont absolument indignes d'Horace. Le premier signifie une cabaretiere, & le second une cuve. SAN.

124 AC VENERATA CERES UT CULMO] Ces bons Paysans n'avoient garde d'oublier la bonne Cerès; mais je suis charmé de ce qu'il dit, qu'ils ne commençoient à s'abandonner à la joye qu'après qu'ils avoient fait leurs libations à cette Déesse. *Venerata* au passif. Les Anciens disoient *venero*, & *vene-*

veneror. Virgile: *venerata Sacerdos.* Plaute a dit:

> *Date mihi huc ſtactam atque ignem in aram, ut venerem Lucinam meam.*

„ Donnez-moi de l'encens & du feu, afin que je faſſe mes „ Prieres à Lucine. DAC.

* UT CULMO SURGERET ALTO] Cet *ut* depend de *venerata.* *Cerès priée de* &c. *venerata ut ſurgeret.* J'avoue que je ne puis tenir contre l'imagination de M. Bentlei qui a lu *ita culmo ſurgeret*, & qui pour fonder ſa correction à ſubtilement imaginé que ce repas d'Ofellus s'étoit fait pendant un temps de pluye; & comme c'eſt la pluye qui nourrit & fait croître les moiſſons, il aſſure que ces bons Payſans prient Cerès de croitre comme elle croît pendant qu'ils ſont à table à bien boire, *ita ſurgeret ut jam nunc ſurgit.* Cela n'eſt-il pas bien ingenieux? * DAC.

124. *Ita culmo ſurgeret alto.*] C'eſt à dire *ita ſurgeret*, *ut purâ mente Dea colebatur.* Je conſerve encore ici la leçon de tous les manuſcrits. Il n'y a aucune raiſon de mettre *ut* au lieu d'*ita*, comme ont fait les éditeurs. Ceux qui liſent *uti* font encore pis; la derniere ſilabe d'*uti* eſt toujours longue, & ne ſauroit convenir à la meſure du vers. Il faut remarquer que le poète met *explicuit* pour *explicabat*, & qu'il atribue à Cérès les éfets du vin, parcequ'ils buvoient en l'honeur de cette Déeſſe. Je voudrois pourtant qu'Horace eût mis plus de netteté dans la conſtruction de ces deux vers. SAN.

125 EXPLICUIT VINO CONTRACTÆ SERIA] Il faut remarquer cette façon de parler: *Venerata Ceres explicuit vino ſeria contractæ frontis.* Il attribuë cet effet-là à Cerès, parce qu'après l'avoir priée, & lui avoir fait les Libations, l'eſperance, qu'ils concevoient d'une heureuſe moiſſon, portoit leur eſprit à la joye, & applaniſſoit toutes les rides que le travail & le ſoin avoient tracées ſur leur front. Il y a là beaucoup de politeſſe. DAC.

126 SÆVIAT ATQUE NOVOS] Quand on vit de cette maniere, & qu'on a trouvé le ſecret de trouver l'abondance dans la pauvreté, on peut juſtement défier la Fortune: elle ne trouve plus de priſe ſur nous. DAC.

127 QUANTUM HINC IMMINUET] Quand on s'eſt reduit à ce que la neceſſité demande, la Fortune ne peut plus l'ôter. Car comme Seneque l'a dit admirablement dans la Lettre XVIII. *Ad ſaturitatem non opus eſſe Fortunâ: Hoc enim, quod neceſſitati ſat eſt, debet etiam irata.* „ Pour ſe raſſaſier, il „ n'eſt pas neceſſaire d'avoir la Fortune favorable: quelque ir- „ ritée qu'elle ſoit, elle ne ſauroit refuſer ce qui ſuffit à la ne- „ ceſſité. DAC.

127. *Eminnet.*] C'eſt la leçon de M. Cuningam. Les éditeurs peu acoutumés à ce verbe lui ont ſubſtitué *imminnet*, qui en eſt la glôſe. SAN.

128 NITUISTIS] *Nitere* ſe dit proprement du teint frais que donne l'enbonpoint. Gnathon dit dans Terence: *Qui color, nitor, veſtitus.* Il ſe dit auſſi par la même raiſon de toutes les choſes qui ſont en bon état, & qui contentent la vûë, comme Caton l'a dit des terres qui ſont bien cultivées. DAC.

NOVUS INCOLA] Umbrenus. Remarquez qu'il ne dit point *Maître*, mais *Habitant.* Ce qui marque ſeulement l'uſufruit DAC.

131 ILLUM AUT NEQUITIES] Umbrenus m'a dépoſſedé, dit Ofellus, & il ſera lui-même dépoſſedé par ſon intemperance & par ſes débauches. *Nequities* comprend tous les vices des prodigues, des luxurieux, & des débauchez. DAC.

131. *Vafri inſcitia juris.*] J'entens par *jus vafrum* la chicane la plus rafinée. Dans la ſatire *omnibus hoc vitium eſt* Alfénus eſt apelé *vafer*, pour dire qu'il ſavoit à fond toutes les routines de la plaidoirie. SAN.

132 POSTREMO EXPELLET] Si ſes débauches ne le chaſſent pas de cette maiſon, ou ſi les chicanes d'un voiſin ne le dépoſſedent, il eſt toujours bien ſur qu'il en ſera dépoſſedé par l'Heritier qui lui ſurvivra. DAC.

133 NUNC AGER UMBRENI SUB NOMINE, NUPER OFELLI DICTUS] Il y a ſur ce même ſujet une jolie Epigramme de Lucien:

Ἀγρός Ἀχαιμενίδου γενόμην ποτὲ, νῦν δὲ Μενίππου,
Καὶ πάλιν ἐξ ἑτέρου βήσομαι εἰς ἕτερον:
Καὶ γὰρ ἐκεῖνος ἔχειν μέ ποτ' ᾤετο, καὶ πάλιν οὗτος
Οἴεται, εἰμὶ δ' ὅλως οὐδενὸς, ἀλλὰ Τύχης.

J'étois autrefois le champ d'Achémenides : aujourd'hui je ſuis le champ de Menippe, & je paſſerai toujours comme cela de l'un à l'autre. Car celui-là croyoit me poſſeder autrefois ; celui ci croit me poſſeder aujourd'hui. Mais je ne ſuis ni à l'un, ni à l'autre, ni à perſonne : je ſuis à la Fortune ſeule. DAC.

ERIT NULLI PROPRIUS] Publius Syrus dit admirablement ſur cela :

Nil proprium ducas quod mutarier poteſt.

„ Ne dis point, qu'une choſe eſt à toi, quand elle peut changer de Maître." Et Ciceron dans le IV. Paradoxe : *Nihil neque meum eſt, neque cujusquam, quod auferri, quod eripi, quod amitti poteſt.* DAC.

SED CEDET IN USUM NUNC MIHI NUNC ALII] Juſtement comme les hôteleries ſont aux Voyageurs. C'eſt pourquoi

quoi Epictete dit excellemment: Ἄν διδῷ (χωρίον,) ὡς ἀλλοτρίου αὐτοῦ ἐπιμελοῦ, ὡς τοῦ πανδοχείου οἱ περιόντες. *Si celui qui t'a donné la terre, te la laisse, uses-en comme d'une chose qui ne t'appartient point, & comme les Voyageurs usent des hôteleries*, DAC.

135 QUOCIRCA VIVITE FORTES] Cette consequence se tire naturellement des principes qu'il vient d'expliquer. Car puisqu'il est certain que toutes les choses du monde sont sujetes au changement, & que le changement est la détermination de leur être, c'est être fou, de s'affliger, quand on voit qu'elles vont leur train. Il faut que notre esprit acquiesce à cette Loi generale & universelle. Faire autrement, c'est gronder contre la Nature, & chercher plûtôt à corriger Dieu, qu'à se corriger soi-même. Au reste le caractere aimable qu'Horace donne ici à Ofellus, & le charmant portrait qu'il fait de lui, me font conjecturer que ce Poëte, en travaillant à faire une Satire utile pour les mœurs, pourroit bien aussi avoir cherché à rendre un bon office à ce sage Villageois auprès d'Auguste, & à porter ce Prince à adoucir la Fortune d'un homme si digne de ses graces par son bon esprit. Je donnerois quelque chose de bon, qu'Auguste l'eût rétabli dans sa petite terre. DAC.

Fin du cinquiéme Volume.

